



MÉDECINE

VÉTÉRINAIRE,

CONTENANT, 1°. l'Expoſition de la Structure & des Fonctions du Cheval & du Bœuf; 2°. l'Expoſition des Maladies du Cheval, du Bœuf, de la Brebis, &c. 3°. l'Expoſition des Médicaments néceſſaires au Maréchal; 4°. l'Analyſe des Auteurs qui ont écrit ſur l'Art Vétérinaire depuis VÉGECE juſqu'à nos jours.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE,

Par M. VITET, Docteur & Professeur en Médecine.



TOME SECOND,

CONTENANT

L'Exposition des Maladies du CHEVAL, du BŒUF, de la BREBIS, &c.



A LYON,

Chez les *FRERES PERISSE*, Libraires, rue Merciere.

M. DCC. LXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



EXPOSITION DES MALADIES DU CHEVAL, DU BŒUF, DE LA BREBIS, &c.

La nécessité a établi la Médecine, & l'expérience l'a perfectionnée. *Baglivi.*

CLASSE PREMIERE.

MALADIES SUPERFICIELLES.



LES maladies dont les symptomes essentiels se montrent à la surface du corps de l'animal, constituent la Classe des *maladies superficielles*. Les téguments, l'œil, l'oreille, le nez, la bouche, les parties génitales, l'intestin rectum & la vessie urinaire, les os, les muscles, les vaisseaux & les nerfs extérieurs en sont le siege.

Les eſpeces de maladies qui affectent ces parties, étant nombreuſes, d'une grande conſéquence, & de divers caracteres, on a cru avantageux d'en former un ſeul tableau qui renferme dix Ordres différents. La plupart de ces Ordres appartiennent, il eſt vrai, à d'autres Claſſes, comme l'Ordre des maladies inflammatoires ſuperficielles, à la Claſſe des maladies inflammatoires, &c. mais on n'a pas héſité de s'écarter de cette méthode, pour rapprocher la plus grande partie des opérations que le Maréchal peut exécuter ſur le cheval, le bœuf & la brebis, pour lui préſenter le caractere eſſentiel de chaque maladie ſuperficielle; enfin pour réunir toutes les maladies extérieures, qui ſont celles qui attaquent le plus communément les beſtiaux.

ORDRE PREMIER.

Tuméfaction des Téguments; Accroissement superficiel du Corps; Augmentation générale du volume du Corps.

L'ABONDANCE du ſang, ſa raréfaction dans les vaiſſeaux des téguments, l'accumulation de l'eau, de l'air & de la graiſſe dans le tiſſu cellulaire, peuvent chacune en particulier, établir la tuméfaction des téguments. Que les fonctions vitales, ou digeſtives, ou muſculaires, ſoient affectées, cette léſion ne formera jamais le caractere eſſentiel des genres & des eſpeces émanées de l'accroiſſement ſuperficiel du corps; car la douleur,

l'inflammation, le ſpaſme, la foibleſſe & les écoulements de matieres, ne ſont ici que des accidents.

GENRE PREMIER.

Augmentation du volume ou de la quantité de ſang dans les vaiſſeaux. (Pléthôre. Trop de ſang.)

LES vaiſſeaux qui rampent ſur la ſurface du corps de l'animal, ſont diſtendus ; les veines de l'œil, des levres & de la bouche ſont apparentes ; les arteres offrent au tact un pouls plein, & des tuniques plus ou moins tendues.

I. ESPECE. *Augmentation du volume du ſang par la chaleur.* (Fauſſe pléthôre.)

LORSQUE la chaleur augmente le volume du ſang, les arteres battent plus fréquemment que dans l'état naturel, la reſpiration eſt plus grande, ſans diminution ſenſible des forces muſculaires ; les arteres ſont à proportion preſque plus dilatées que les veines, leurs parois un peu tendues, les vaiſſeaux qui rampent ſur les téguments de la tête, du ventre & de la face interne de la cuiſſe, préſentent un diametre conſidérable ; les vaiſſeaux ſanguins de l'œil ſont dilatés, la peau eſt chaude, la ſoif aſſez grande, l'appétit diminué, les matieres fécales un peu ſeches, l'urine colorée, quelquefois trouble, & d'une odeur forte ; enfin, l'animal eſt plutôt inquiet & réveillé, que las & aſſoupi,

Les principes les plus fréquents de cette mala-

die ſont, 1°. les grandes chaleurs de l'été ; 2°. l'expoſition trop longue au ſoleil ; 3°. l'uſage immodéré des plantes aromatiques & des plantes âcres ; 4°. les vapeurs qui s'élevent des animaux & du fumier abandonné à la fermentation putride ; 5°. les travaux exceſſifs, les courſes violentes & les marches forcées ; 6°. la grandeur & la quantité de la laine dont le mouton eſt ſurchargé, lorſque les chaleurs de l'été commencent à ſe faire ſentir ; 7°. le long ſéjour dans des écuries où l'air n'eſt pas renouvellé.

La durée & l'intenſité de la chaleur intérieure ou extérieure font tout le danger : plus la chaleur eſt douce & momentanée, moins l'animal en éprouve de mauvais effets ; au contraire, plus elle eſt de longue durée, & ſe fait ſentir avec force, plus il faut s'attendre à des accidents fâcheux.

Le cheval, & particuliérement le mouton, ſont plus ſujets à cette eſpece de pléthôre que la chevre, le bœuf & le porc. La chevre eſt de tous les beſtiaux celui qui craint le moins les grandes chaleurs ; elle dort au ſoleil, & s'expoſe volontiers aux rayons les plus vifs de cet aſtre, ſans en être incommodée.

Le repos, les bains, les lavements, les aliments rafraîchiſſants & aqueux, ſont les remedes indiqués pour modérer la raréfaction du ſang. Le cheval reſtera tranquille dans une écurie propre, bien aérée, & expoſée au vent du nord ; le bœuf & la brebis ne paîtront que dans les bois de haute futaie, ou reſteront dans l'écurie parfumée pluſieurs fois le jour avec du vinaigre : là, on leur donnera pour nourriture des plantes récemment cueillies, abondantes en mucilage aqueux, douces, & privées de parties aromatiques ; pour boiſſon, du petit lait, de l'eau, dans laquelle on aura mêlé deux poignées de farine d'orge, & une once de crême

de tartre, ſur vingt livres d'eau pure; le cheval & le bœuf boiront quatre ou cinq fois par jour de cette eau, le mouton ſeulement deux fois. Pour favoriſer l'effet de ces boiſſons, ſi la ſaiſon le permet, on fera baigner le bœuf, le porc & le cheval; on lavera la brebis avec de l'eau pure; lotion qui rafraîchit l'animal en même temps qu'elle blanchit la laine. Le bœuf, qui ſe plaît naturellement au milieu des eaux, doit y reſter plus long-temps que le cheval; par exemple, deux heures le matin, autant le ſoir; le cheval, plus craintif, & moins ami de l'eau, prendra trois bains par jour, d'une demi-heure chacun. Les lavements rafraîchiſſants ne ſont pas moins utiles pour s'oppoſer à la grande chaleur du ſang: on en donnera deux ou trois par jour, faits avec la ſeule infuſion de feuilles d'oſeille, ou avec la décoction d'orge ſaturée de crême de tartre. Le bœuf, qui n'éprouve pas de ce remede autant de ſoulagement que le cheval, mangera des laitues apprêtées avec du vinaigre & une petite quantité d'huile. On donnera au mouton du ſon humecté avec de l'eau ſaturée de nitre, & aiguiſée de ſel marin: on tiendra la nuit les beſtiaux malades dans des écuries où l'air ſe renouvelle ſouvent: on évitera de les faire travailler, de leur donner des remedes & des aliments échauffants, de les faire marcher au ſoleil, de leur adminiſtrer des purgatifs, & de leur donner d'autre nourriture que la paille & le ſon humecté. Lorſque la chaleur eſt exceſſive, que les vaiſſeaux offrent beaucoup de diſtenſion, que les boiſſons tempérantes, les bains, les lavements & les aliments rafraîchiſſants ne produiſent aucun effet ſenſible, une évacuation de ſang par la veine jugulaire, à la doſe d'une livre & demie, ou deux livres pour le bœuf & le cheval, de quatre onces pour la bre-

bis, ſoulagera le malade : mais quand le cheval ou le bœuf eſt accablé de fatigue, la ſaignée ne ſert qu'à l'affoiblir, ſans condenſer le ſang. Entretenir les forces vitales & muſculaires, condenſer le ſang ſans le coaguler, ſont les ſeules indications à ſaiſir & à remplir.

II. ESPECE. *Augmentation de la quantité du ſang.* (Pléthôre vraie.)

LA chaleur de la peau eſt tempérée, la reſpiration grande & fréquente; lorſque l'animal marche avec ardeur, les vaiſſeaux de la tête, de l'œil, du ventre & de la face interne des cuiſſes ſont dilatés; le pouls eſt plein & un peu moins fréquent que dans l'état naturel; l'aſſoupiſſement & la diminution des forces muſculaires, ordinairement ſenſibles; les forces muſculaires preſque toujours proportionnées aux forces vitales; l'urine, comme dans l'état de parfaite ſanté; les matieres fécales un peu humectées; la langue fraîche & vermeille; le deſir de la boiſſon peu conſidérable.

Les principes de l'augmentation du ſang peuvent ſe réduire, au défaut d'exercice, à la diminution de la tranſpiration inſenſible, à la quantité & à la qualité des aliments : ou ils ſont trop mucilagineux, ou les beſtiaux en prennent une trop grande quantité; excès ordinaire au cheval & au porc : auſſi les voit-on plus ſouvent attaqués de cette maladie que le bœuf, le mouton & la chevre. La tête & la poitrine ſont les parties du corps les plus expoſées dans cette affection. L'inflammation du cerveau, l'inflammation des poumons, n'en ſont que trop fréquemment les funeſtes ſuites. Pour remédier à la pléthôre, il faut s'attacher à diminuer promptement la quantité du ſang; la

diete, l'exercice modéré & la ſaignée remplissent cette indication. Promenez le cheval au pas, deux heures le matin, autant le ſoir; bouchonnez-le avec ſoin lorſqu'il ſera de retour à l'écurie; faites labourer le bœuf trois heures par jour; que la brebis parque jour & nuit; que le cochon aille loin de ſon écurie exciter ſon appétit vorace dans des terreins arides. Ne donnez au cheval & au bœuf pour nourriture que de la paille & un peu de ſon humecté; que l'entrée des pâturages fertiles en plantes nutritives leur ſoit fermée: faites-leur parcourir des terreins ſtériles, plus propres à donner de l'exercice qu'une nourriture abondante.

Si la quantité de ſang n'eſt pas exceſſive, ces moyens ſuffiront pour la diminuer; mais lorſque le ſang abonde, au point d'affoiblir les forces muſculaires, & de déranger les forces vitales, il faut ſur le champ avoir recours à la ſaignée: la quantité de ſang à évacuer par cette opération, doit varier, ſelon l'intenſité du mal, la grandeur de l'animal, l'eſpece de ſujet, ſa conſtitution naturelle, la ſaiſon, les qualités de l'air, la nature du pays, & l'âge du malade.

Plus la quantité de ſang eſt conſidérable, plus il faut la diminuer par des ſaignées peu copieuſes, mais ſouvent répétées, non pas juſqu'à affoiblir ſenſiblement le malade: le ſang ſurabondant étant évacué dans de juſtes proportions, le malade prend plus de vigueur & de légéreté; au contraire, enlevez le ſang néceſſaire pour le juſte équilibre qui doit régner entre les fluides & les ſolides, les forces vitales & muſculaires diminuent, l'animal languit, & demande beaucoup de temps pour ſe rétablir. Il eſt donc bien important de ménager le ſang, & de chercher, par des petites ſaignées pratiquées une ou deux fois toutes les vingt-quatre

heures, le point qui approche le plus de l'état de parfaite ſanté. Pluſieurs penſent qu'une ſaignée copieuſe produit le même effet: l'expérience ne confirme point cette idée. Un cheval dont on tire ſix livres de ſang, eſt plus affoibli, & exige plus de temps pour reprendre ſes forces, qu'un cheval dont on auroit évacué la même quantité de ſang par trois ou quatre ſaignées faites dans l'eſpace de 3. ou 4. jours; encore faut-il avoir égard à la grandeur des ſujets, quoique de la même eſpece. Un cheval de cinq pieds & dix pouces de hauteur, contient certainement plus de ſang qu'un cheval de quatre pieds. Mais doit-on abſolument proportionner la quantité du ſang à la grandeur de l'animal? Je penſe qu'on ne court aucun riſque de tirer deux livres & demie de ſang du cheval de cinq pieds & dix pouces, tandis qu'on en laiſſera évacuer deux livres au cheval de quatre pieds.

La conſtitution naturelle de chaque eſpece n'eſt pas moins digne d'attention: le cheval vif & impétueux a le cœur grand, les vaiſſeaux amples & nombreux, reſpectivement aux autres parties du corps; par conſéquent ils renferment plus de ſang, à proportion, que le cœur & les vaiſſeaux du bœuf, qui ſont d'une grandeur relative à celle des muſcles, des os & des viſceres. De cette comparaiſon il ſemble qu'on eſt en droit de tirer plus de ſang du cheval que du bœuf: mais comme la nature a déterminé dans ces deux animaux la quantité de ſang ſuffiſante pour exercer avec facilité leurs fonctions, il faut ſe meſurer ſur leurs forces. Le cheval ſupporte mieux la ſaignée que le bœuf, & la chevre que la brebis, obſervation vraie & confirmée par l'expérience journaliere. Saignez le cheval trois fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures, il ſera moins fatigué que le bœuf

ſaigné deux fois dans le même intervalle de temps : on doit donc être circonſpect ſur le nombre des ſaignées & la quantité de ſang à évacuer, lorſqu'il y a indication d'ouvrir la veine aux ruminants.

Les Praticiens, conduits par l'obſervation, éviteront de ſaigner en hiver & en été, lorſque l'indication n'eſt pas urgente : le printemps eſt de toutes les ſaiſons celle où la ſaignée convient à l'animal pléthorique ; je ne dis pas à l'animal bien portant ; je ſuivrois en cela le mauvais exemple de la plupart des Maréchaux, qui ne font pas difficulté d'ouvrir la veine à tous les chevaux qui leur ſont confiés : c'eſt évidemment rendre malades des chevaux qui jouiſſoient d'une parfaite ſanté. L'automne n'eſt pas ſi favorable ; l'animal ſe remet alors des fatigues qu'il a eſſuyées pendant l'été : l'hiver, il ſe repoſe, & le ſang eſt condenſé. Le printemps, le ſang ſe raréfie, & dès que l'animal a acquis, par ſon ſéjour dans l'écurie, une plus grande quantité de ſang, la chaleur rendra les ſymptomes plus fâcheux, & la ſaignée deviendra indiſpenſable. Les grandes chaleurs de l'été diminuent les forces muſculaires, par conſéquent la ſaignée ne ſerviroit qu'à accroître le mal. Si le temps eſt pluvieux, l'air humide & peſant, il convient de s'en abſtenir, ou du moins, ſi on ſe voit dans la néceſſité de la pratiquer, il ne faut tirer qu'une petite quantité de ſang. Il en eſt de même des pays marécageux ; les animaux qui les habitent, lâches, foibles, & preſqu'énervés au moindre effort qu'ils font, n'éprouvent que des mauvais effets de la ſaignée ; auſſi les habitants de ces pays, tels que la Breſſe, & une partie du Dauphiné, devroient-ils être plus avares du ſang de leurs animaux.

L'âge a ſes reſtrictions pour la ſaignée comme le tempérament : un jeune ſujet, dont l'accroiſſe-

ment exige beaucoup de ſang, ne peut en perdre ſans être expoſé à devenir foible, à languir, & à croître moins & plus lentement : la ſaignée lui eſt donc autant préjudiciable qu'au vieillard ; l'un a beſoin de ſon ſang pour accroître ſes forces ; l'autre, pour les maintenir.

Les Anciens, dont le temps s'employoit à obſerver, avoient remarqué trois eſpeces de ſaignées, quant aux effets ; la premiere, qu'ils nommoient évacuatoire ; la ſeconde, dérivative ; la troiſieme, révulſive.

La ſaignée évacuatoire étoit la diminution du ſang, ſenſiblement produite dans tous les vaiſſeaux ſanguins, par l'ouverture d'une veine, ou d'une artere quelconque. Ainſi, lorſque les vaiſſeaux ſanguins du bœuf contenoient trop de ſang, une inciſion faite à la veine jugulaire, ou à la veine ſaphene, évacuoit le ſang ſurabondant, & ne déterminoit point le ſang à ſe porter en plus grande quantité d'un côté que d'un autre : la ſaignée dérivative déterminoit le ſang à ſe porter en plus grande abondance dans les ramifications des vaiſſeaux ouverts, que dans les vaiſſeaux oppoſés par leur ſituation à ceux dont on avoit tiré le ſang. Piquoient-ils la veine jugulaire, le ſang ſe portoit en plus grande quantité dans les vaiſſeaux de la tête que dans les vaiſſeaux des extrêmités poſtérieures. La ſaignée révulſive établiſſoit une diminution de vélocité & de quantité de ſang dans la partie du corps oppoſée aux vaiſſeaux ouverts. Le cheval étoit-il attaqué d'une inflammation du cerveau, par une ſaignée faite à la veine ſaphene, on diminuoit la vélocité & la quantité du ſang dans les arteres carotides. Sans nous arrêter à expoſer les diverſes opinions des Modernes ſur la dérivation & la révulſion du ſang ; ſans chercher à démontrer

que, ſelon les loix de l'Hydroſtatique & de l'Hydraulique, la ſtructure de nos vaiſſeaux & leur mouvement, il ne peut exiſter de vraie dérivation & révulſion, on eſt forcé, par l'obſervation, de ſoutenir que dans le temps où l'on tire du ſang des veines de la face interne de la cuiſſe, les arteres carotides*, les veines jugulaires, & toutes leurs ramifications éprouvent de la part du principe du mouvement, une conſtriction particuliere, capable de diminuer la quantité du ſang. Ce fait, que je n'entreprendrois pas d'expliquer, démontre évidemment qu'il exiſte une vraie dérivation, & une dérivation ſenſible: en conſéquence ſi un cheval pléthorique commence à être affecté d'étourdiſſement, on ſera obligé, pour le ſoulager avec plus de promptitude & d'efficacité, de le ſaigner à une veine de la cuiſſe; au contraire, à la veine jugulaire, ſi les parties poſtérieures ou les viſceres de l'abdomen ſont menacés d'inflammation.

Les veines qui rampent ſur les téguments, ſont les ſeuls vaiſſeaux ſanguins où l'on a coutume de pratiquer la ſaignée: il arrive rarement d'être réduit à la triſte néceſſité d'ouvrir une artere pour obtenir une plus grande quantité de ſang. Les veines où les Maréchaux ſont en uſage de pratiquer la ſaignée, ſe rencontrent ſur la face poſtérieure de la langue, ſur le palais, l'œil, le col, les flancs, les extrêmités antérieures & poſtérieures, enfin ſur la queue: les inſtruments dont ils ſe ſervent pour exécuter cette opération, ont été aſſez multipliés; les uns emploient la lancette; les autres, & c'eſt le plus grand nombre, la flamme; ceux-là, une lancette miſe en mouvement par un reſſort caché dans une eſpece de boîte; ceux-ci, un clou à attacher les fers, ou la corne de chamois. La lancette l'emporteroit ſur tous les autres inſtruments,

ſi les téguments du bœuf ou du cheval n'étoient pas ſi épais, ou s'il étoit poſſible d'avoir des lames aſſez aiguës & tranchantes pour pénétrer avec promptitude dans la cavité de la veine. La peau du jeune mouton eſt la ſeule qui pourroit être facilement percée par une bonne lancette.

On ne doit donc pas s'étonner ſi les Maréchaux ont abandonné la lancette pour s'attacher à la flamme, inſtrument formé d'une lame aiguë, tranchante, plate & courte, fixée à angle droit ſur un manche : la lame étant appuyée plus ou moins obliquement ſur la portion des téguments couvrant la veine qu'il faut percer, le Maréchal donne un coup ſec avec un bâton ou le manche de ſon brochoir, ſur la partie du manche oppoſée à la lame ; auſſi-tôt il retire ſa flamme, & le ſang ſort. La réuſſite de cette opération demande une expérience conſommée. Comme les téguments varient en épaiſſeur chez les animaux de la même eſpece, il faut néceſſairement employer différents degrés de force, pour faire entrer plus ou moins la flamme : ſi le coup donné ſur le manche, eſt trop fort, on court riſque de couper entiérement la veine, au moins de la percer de part en part, & d'intéreſſer les parties ſituées au-deſſous ; ſi le coup eſt trop foible, ou l'on n'ouvre point la veine, ou l'on fait une ſaignée baveuſe.

La plupart de ceux qui ont voulu employer la lancette à reſſort, ont été comme forcés de l'abandonner, parce qu'elle pénétroit avec difficulté dans la veine ; mais ils n'auroient pas eu lieu de s'en plaindre, s'ils avoient diſpoſé la flamme de maniere qu'elle fût à même de pénétrer aſſez profondément dans la veine, s'ils avoient augmenté la force du reſſort, ſi l'union de la flamme avec le reſſort eût permis de changer de flamme, & d'en ajuſter de

proportionnées à l'épaiſſeur des téguments & à la grandeur de la veine. La promptitude & la ſureté de l'opération, la préciſion de l'ouverture, la facilité de l'exécution, ſont autant de motifs qui doivent faire préférer cet inſtrument, tel que je l'ai fait exécuter. Je ne parle point du clou à attacher les fers, ni de la corne de chamois; le premier lacere les parois de la veine, & ne fait qu'une ouverture petite & inégale; le ſecond inſtrument, dont les Palefreniers ſe ſervent pour ouvrir les veines du palais, déchire, & ne produit qu'une ouverture imparfaite.

Les précautions qu'on doit prendre pour la réuſſite de la ſaignée, peuvent ſe réduire à la dilatation de la veine à inciſer, & à l'aſſujettiſſement du vaiſſeau. Lorſque les veines ne ſont ſenſibles, ni au tact, ni à la vue, il faut abſolument comprimer le tronc principal où elles ſe rendent; alors le ſang s'y accumule, & elles ſe dilatent.

Toutes les parties du corps, diſent certains Maréchaux, ne ſont pas ſuſceptibles de compreſſion, ou la compreſſion en eſt dangereuſe; c'eſt pourquoi ils ſe contentent d'appuyer pendant quelque temps le doigt ſur le tronc principal, juſqu'à ce que le ſang s'y ſoit accumulé; par ce moyen le vaiſſeau paroît, & il ſe trouve aſſujetti, pourvu que le cheval ait la bonté de ne pas remuer: mais ſi la compreſſion du doigt n'eſt pas ſuffiſante, je ne vois aucun inconvénient à mettre une pelote ſur le tronc principal, ayant ſoin de la maintenir par une bande incapable de léſer les parties circonvoiſines. La ſaignée étant faite, il faut pincer les deux levres de la plaie, & les percer avec une épingle, autour de laquelle on entortille, ou en croix de S. André, ou en rond, quatre ou cinq crins tirés de la queue du malade; enſuite on

les fixe par un double nœud. Deux jours après, on détache les crins, & on retire l'épingle.

Lorſque l'indication ſe préſente d'ouvrir les veines de l'œil, la flamme ſimple, ou à reſſort, n'eſt d'aucune utilité; on doit employer la lancette. Les veines qui rampent ſur la face poſtérieure de la langue, demandent auſſi le même inſtrument: dans le premier cas, il faut ſe comporter avec beaucoup de dextérité & de promptitude, crainte de pénétrer dans le globe de l'œil, ou de bleſſer les paupieres; dans le ſecond cas, il y a moins de danger & plus de ſureté: on laiſſe ordinairement le ſang couler juſqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même; s'il en venoit une trop grande quantité, accident extrêmement rare, à cauſe de la petiteſſe des vaiſſeaux, de la conſiſtance du ſang, & de l'action des parties circonvoiſines, l'application de l'eau froide ſur l'œil, & du vinaigre ſur la langue, en ſuſpendroit l'écoulement.

Il n'eſt point de ſaignées plus en uſage parmi les Palefreniers & les Bouviers, que la ſaignée au palais: les animaux étant à jeun, ils leur enfoncent dans le troiſieme ou quatrieme ſillon du palais, l'extrêmité aiguë d'une corne de chamois. Cette ſaignée a ſes dangers; au lieu de percer une veine, on peut faire l'ouverture de l'artere palatine, ou de quelques-unes de ſes ramifications, particuliérement ſi on pratique la ſaignée plus loin que le quatrieme ſillon. Lorſque l'artere eſt ouverte, ce qu'on reconnoît par la couleur du ſang artériel, plus vermeil que le ſang veineux, par les jets interrompus & réglés qu'il fait en ſortant, & par la forte impulſion du ſang, il faut mettre en pratique le moyen le plus efficace & le plus prompt pour en arrêter le cours. L'agaric, ou la poudre de lycoperdon, ou le vitriol, ou le

colcothar de vitriol privé d'humidité, étant appliqué avec force contre l'ouverture de l'artere, par une pelote qu'une bande assujettie sur le nez maintient solidement, arrête sur le champ l'écoulement du sang artériel. Tant qu'on soupçonne la cicatrice de l'artere, imparfaite, il faut tenir le cheval attaché un peu haut, par les deux côtés de son licol, lui donner souvent des lavements préparés avec du lait, de la farine de froment & des œufs, ou avec des fortes décoctions d'orge ou de riz, & lui faire prendre quelques breuvages nourrissants, à l'aide d'un entonnoir, ou de la corne, qu'on introduira le plus avant qu'il sera possible. Huit ou dix jours après cet accident, on peut lever l'appareil, & administrer pendant dix jours consécutifs, un grand nombre de breuvages nutritifs, jusqu'à ce que la plaie soit cicatrisée, & ne devienne plus un obstacle à la mastication.

La saignée au col, ou l'ouverture de la veine jugulaire, n'offre aucun danger à un homme expérimenté. Lorsque la veine jugulaire n'est pas absolument sensible au tact & à la vue, il ne fera point difficulté d'appliquer une pelote quatre ou cinq pouces au dessous de l'endroit qu'il se propose d'ouvrir; par ce moyen la veine jugulaire devenant plus apparente, il saigne avec plus de facilité que s'il s'étoit servi du doigt pour comprimer la veine. Plusieurs passent une corde autour du col, le plus près qu'il est possible du garrot; après l'avoir serrée a l'aide d'un nœud coulant, ils l'arrêtent par un autre nœud: mais la corde, qui comprime plus la trachée-artere que la veine jugulaire, peut étouffer l'animal & le faire mourir; accident contre lequel le Maréchal doit toujours se tenir en garde lorsqu'il serre & noue la corde.

Quand la ſection des téguments n'eſt pas plus grande que celle des parois de la veine, il arrive ſouvent une extravaſation ſanguine dans le tiſſu cellulaire voiſin de la plaie, d'où il s'éleve une tumeur, nommée *trombe*, qui ſubſiſte quelquefois douze ou quinze jours après la ſaignée : l'application de l'eau ſaturée de ſel commun, & aiguiſée d'une quatrieme partie de bonne eau-de-vie, la diſſipe promptement.

La veine jugulaire eſt-elle piquée de part en part, le ſang s'échappe continuellement dans le tiſſu cellulaire des téguments qui recouvrent le col, & ſouvent l'animal meurt, plutôt ſuffoqué par la compreſſion du ſang ſur la trachée-artere, que privé du ſang capable de faire mouvoir le cœur & les arteres.

Dès qu'on s'apperçoit d'une telle ſection, il faut dilater conſidérablement la portion des téguments qui couvre la veine jugulaire, évacuer le ſang contenu dans le tiſſu cellulaire ; comprimer fortement la veine jugulaire au deſſus de l'inciſion des téguments, avec une pelote oblongue, maintenue par une bande ; appliquer une ſeconde pelote immédiatement ſur l'ouverture de la veine jugulaire : ſi ce moyen ne réuſſit pas, dégagez le tronc de la veine jugulaire, placez ſous la contre-ouverture de la veine un morceau d'amadou, enſuite appliquez les compreſſes & la pelote ; c'eſt là le dernier moyen à mettre en œuvre, lorſque la compreſſion n'a pas été accompagnée d'un ſuccès heureux. La ligature de la veine ſeroit bien préférable, ſi l'animal n'en mouroit pas, quelque temps après l'opération, comme apoplectique.

La ſaignée qui ſe pratique aux ars, c'eſt-à-dire, aux branches de la veine humérale, ramifiées ſur la face interne du cubitus, paſſe chez les Maréchaux

pour

pour la plus difficile, à cauſe de la dureté des téguments, & de la difficulté de bien aſſujettir le vaiſſeau, moins fixe & plus petit que la veine jugulaire : cependant il n'eſt aucun Maréchal qui ne l'exécutât avec facilité, en ſe ſervant de la flamme à reſſort.

La ſaignée aux flancs préſente plus de facilité, lorſque les veines ſituées ſur les parties latérales du ventre, jouiſſent d'un certain diametre : ſi elles ne ſont pas ſenſibles, faites des frictions légeres ſur la partie des téguments qui les couvre, de derriere en avant, auſſi-tôt elles ſe gonfleront, & la ſaignée pourra s'exécuter. Pluſieurs Praticiens conſeillent de fomenter les flancs avec de l'eau bien chaude, & de les bouchonner fortement avant que d'y pratiquer la ſaignée. Quelques-uns coupent tranſverſalement le vaiſſeau avec le tranchant de la flamme ; méthode qui doit être rejettée dans tous les cas où la ſimple ouverture d'un vaiſſeau ſuffit pour évacuer la quantité de ſang indiquée par la maladie.

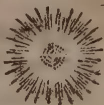
La ſaignée au plat de la cuiſſe en dedans, exige de la dextérité & de la promptitude, crainte de recevoir un coup de pied : la queue de l'animal étant retrouſſée, & la main étant armée de la lancette à reſſort, la ſaignée ſe fait ſans courir aucun riſque. Il ne faut point imiter ceux qui, dans la crainte d'une ruade, tranchent le vaiſſeau en travers avec la pointe de la flamme, & ſe retirent promptement.

Les Maréchaux pratiquent la ſaignée à la queue de différentes manieres ; ou ils coupent l'extrêmité de la queue, ou ils font une ſection cruciale, ou ils donnent pluſieurs coups de flamme ſur la portion de la queue dénuée de poils : l'inciſion cruciale eſt préférable aux autres méthodes, parce qu'elle peut

s'opérer dans toutes ſortes de cas; parce qu'elle fournit preſque autant de ſang que la ſection de l'extrêmité de la queue; parce qu'il eſt facile d'arrêter le ſang; enfin, parce que les inciſions faites avec la flamme, donnent peu de ſang.

Les mauvais effets qui réſultent de la ſaignée en pince, auroient dû faire ouvrir les yeux aux Maréchaux qui la pratiquent journellement. Quel eſt le Maréchal qui peut toujours ſe flatter de conduire le boutoir avec aſſez de douceur pour ne toucher que les parois des veines de la ſubſtance cannelée? Il a beau parer mince, & creuſer doucement avec le coin du boutoir, il intéreſſera toujours la chair cannelée, tunique auſſi abondante en nerfs qu'en vaiſſeaux, & s'expoſera ſouvent à produire l'inflammation & la ſuppuration dans le pied: qu'il ſoit donc perſuadé que la ſaignée en pince eſt dangereuſe, inutile & difficile chez le cheval comme chez le bœuf & la brebis.

Dès qu'on a ſaigné l'animal, il faut le conduire à l'écurie, ne lui accorder ni boiſſon ni aliment, d'une heure ou deux; enſuite lui préſenter un peu d'eau blanche, ou du ſon humecté; le laiſſer dans un parfait repos le jour de la ſaignée, & lui donner pour nourriture de la paille de froment ou d'avoine, & des plantes nouvellement cueillies, ſi la ſaiſon le permet.



GENRE SECOND.

Collection d'eau dans le tissu cellulaire ; gonflement du tissu cellulaire par des matieres aqueuses. (Anasarque , œdeme , hydropisie par infiltration.)

Les téguments sont tuméfiés & dépourvus d'élasticité : en y appuyant fortement le doigt, l'impression reste un peu marquée, & ne s'efface que lentement & par degrés, lorsque la pression cesse ; toutes les fonctions paroissent dérangées ; le pouls est ordinairement lent & petit ; souvent il échappe au tact le plus délicat, à cause de la tuméfaction du tissu cellulaire ; les forces musculaires sont affoiblies, l'animal est inquiet & pesant, les urines peu abondantes, souvent troubles & colorées, quelquefois ténues & aqueuses ; la soif plus grande que dans l'état naturel, sur-tout quand la maladie a fait du progrès ; la langue ordinairement seche, & l'appétit diminué.

I. Espece. *Collection lente & simple de matiere aqueuse dans le tissu cellulaire des téguments.* (Anasarque simple.)

Les jambes commencent à enfler, sur-tout le soir & après l'exercice ; ensuite l'enflure gagne les cuisses, les bourses, le ventre, la croupe, le poitrail, enfin le col, mais rarement la tête ; de maniere que dans le dernier période de cette maladie, tout le corps est bouffi ; les jambes & les cuisses le sont plus, à proportion, que le reste du corps ; le pouls est souvent fréquent, mais tou-

jours plus petit que dans l'état naturel ; le cours des urines est médiocre ; la transpiration insensible est beaucoup diminuée ; l'animal est foible, & mange peu.

Les principes de l'anasarque simple doivent être rapportés aux aliments de mauvaise qualité, tels que ceux qui abondent en mucilage aqueux, ou qui croissent dans des terreins marécageux ; à l'impureté de l'eau prise en boisson, particuliérement lorsqu'elle est dormante ou corrompue par des matieres putrides ; à la qualité de l'air respiré, s'il est humide & léger ; à la nature du sol & du pays, s'il est marécageux & environné de montagnes ; au relâchement des solides, produit par une maladie présente ou passée ; à la dépravation sensible des visceres contenus dans la cavité abdominale ; au passage subit d'une vive chaleur à un grand froid ; à la boisson copieuse d'une eau trop fraîche, &c.

Plus l'accroissement de la maladie aura été lent, plus la tuméfaction résistera à l'action des remedes ; plus le sujet est âgé, moins il y a d'espérance ; plus les forces vitales diminuent & l'oppression augmente, plus l'animal approche de sa fin. La diarrhée qui n'est pas suivie d'une diminution sensible des eaux contenues dans le tissu cellulaire des téguments, est ordinairement mortelle ; la toux est un symptome d'un aussi mauvais présage ; au contraire, les urines abondantes, colorées, & d'une odeur fétide, les sueurs copieuses & d'une odeur forte, la respiration libre, la diarrhée avec accroissement des forces vitales & digestives, annoncent une heureuse crise.

Le mouton & le cheval, plus exposés à cette maladie que le bœuf & le porc, parviennent rarement à une parfaite guérison, lorsque la tuméfaction est générale.

Trois indications ſe préſentent à remplir pour combattre l'anaſarque ; la premiere, d'attaquer le principe de la maladie ; la ſeconde, de procurer l'évacuation des eaux extravaſées ; la troiſieme, de prévenir la rechûte. Les plantes dont le bétail ſe nourrit ſont-elles d'un pays marécageux, ou abondent-elles en mucilage aqueux, il faut, ou changer de foin, ou les mêler avec des plantes abondantes en parties aromatiques, telles que le thym, le ſerpolet, l'abſynthe, la rue, la petite centaurée, &c. & leur donner de temps en temps de l'avoine arroſée d'une petite quantité d'eau ſaturée de ſel commun : l'eau qui ſert de boiſſon, eſt-elle bourbeuſe, impure, ſubſtituez une eau claire, courante, & aiguiſée d'une petite doſe de ſel marin ; s'il eſt impoſſible d'en avoir de pure, filtrez l'eau ordinaire à travers du bon ſable, enſuite faites-la bouillir avec un peu de ſel marin, avant de la livrer pour boiſſon. L'air eſt-il impur, humide & léger, parfumez les écuries avec parties égales de vinaigre & d'eau-de-vie, ſaturés de molécules aromatiques du ſerpolet & du romarin, ou avec la poudre à canon : que les vapeurs ne ſoient pas trop abondantes, crainte de cauſer des étourdiſſements aux animaux renfermés. Tenez les écuries ſeches & propres, changez ſouvent de litiere, & mettez avec la paille beaucoup de plantes aromatiques. Le pays eſt-il marécageux, tâchez d'y remédier par des parfums & des aliments aromatiques. L'animal vient-il d'eſſuyer une longue maladie, une nourriture bien mucilagineuſe, des lavements nutritifs, des boiſſons ſpiritueuſes & aromatiques, des bols faits avec la racine de gentiane & l'extrait de genievre, l'avoine humectée d'eau ſaturée de ſel commun, rétabliront les forces vitales. Soupçonnez-vous une obſtruction du foie,

le savon, la lessive des Savonniers, adoucie par une décoction de racine de guimauve, & par du miel, les feuilles de chélidoine, d'absynthe, de fumeterre, de chicorée, & d'autres plantes résolutives, mêlées avec une petite quantité de paille d'avoine, & les eaux minérales pour boisson, résoudront l'obstruction interne.

Comme tous ces moyens ne tendent pas d'une maniere immédiate, à évacuer les eaux renfermées dans le tissu cellulaire des téguments, il faut employer des remedes plus actifs pour augmenter la force absorbante des vaisseaux, même jusqu'au point de leur faire absorber une plus grande quantité de fluide que les extrêmités artérielles ne peuvent en déposer, & pour faciliter le transport de ces fluides hors du corps par les conduits naturels, tels que les intestins, les voies urinaires, & les vaisseaux de l'insensible transpiration.

Les frictions seches, les parfums aromatiques, les lotions avec le savon dissous dans du vin & autres médicaments aromatiques, les onctions avec les résines, peuvent bien donner de la force aux téguments, & disposer les vaisseaux absorbants à agir avec plus d'efficacité; mais ils déterminent rarement les fluides contenus à passer par les selles ou par les voies urinaires, ou par les vaisseaux de l'insensible transpiration: il faut, pour obtenir cet effet, des remedes capables d'agir immédiatement sur les intestins ou sur les reins, ou sur les vaisseaux secrétoires de l'insensible transpiration. La racine de brionne, les feuilles de séné, l'aloës, les préparations antimoniales, les préparations mercurielles, l'ellébore, &c. ont beau produire des évacuations abondantes par les selles, rarement ces remedes répondent aux espérances de ceux qui les administrent; ils irritent avec vio-

lence l'eſtomac du cheval & ceux du bœuf, particuliérement les inteſtins du cheval : l'accroiſſement des forces vitales ne ſe fait ordinairement appercevoir que pendant leur action ; mais après l'évacuation, la foibleſſe des forces vitales eſt plus conſidérable ; parce qu'ils évacuent une grande partie des humeurs eſſentielles au ſoutien des fonctions vitales. Si la tuméfaction diminue ſenſiblement pendant l'effet des purgatifs, ſouvent le lendemain le gonflement eſt plus fort, & l'animal plus affoibli ; quelquefois même le gonflement ſe diſſipe, & l'animal meurt, ſur-tout pendant l'effet de certaines préparations mercurielles, de l'ellébore, de l'euphorbe, &c. L'aloës, le purgatif le plus eſtimé dans ce cas, diminue bien, pendant ſon effet, la quantité d'eau ramaſſée dans le tiſſu cellulaire ; mais lorſque les forces vitales & muſculaires ſont affoiblies, il ne faut point s'attendre à un ſuccès ſi heureux de la part de ce remede ; au contraire, les forces diminuent, & la quantité de l'eau augmente dans le tiſſu cellulaire des téguments. Il eſt d'obſervation que les forces vitales & muſculaires étant affoiblies, les purgatifs ſont nuiſibles, & que plus on évacue d'eau par ce moyen, plus il en rentre auſſi-tôt dans les cavités du tiſſu cellulaire.

Si les mauvais effets des purgatifs nous empêchent d'évacuer les eaux par les inteſtins, ne doit-on pas s'efforcer à les faire ſortir par les voies urinaires ? L'obſervation nous y engage, puiſque cette évacuation peut ſe faire ſans abattre beaucoup les forces de l'animal, & qu'elle eſt d'une ſi grande conſéquence, qu'il faut peu compter ſur la guériſon, tant que la quantité des urines ne paſſera pas celle de la boiſſon. C'eſt pourquoi les médicaments qui jouiſſent de la faculté d'augmenter le cours des urines, ont été mis en uſage avec plus ou

moins de ſuccès. N'obſerve-t-on pas tous les jours que malgré l'adminiſtration continuelle des diurétiques les plus vantés, l'animal continue de rendre des urines épaiſſes, colorées, & en petite quantité ? Combien ne doit-on pas être circonſpect ſur la preſcription des diurétiques, lorſqu'on craint d'échauffer l'animal, & d'augmenter la ſéchereſſe des premieres voies ! non ſeulement il faut ſe tenir en garde contre la quantité, mais encore contre la qualité. Les Maréchaux qui emploient les ſels neutres mercuriels, les préparations antimoniales, la thériaque, l'ail, le poivre, &c. comme d'excellents diurétiques, ne ſont-ils pas dignes de blâme ? Ceux qui font boire pluſieurs bouteilles de vin blanc dans un jour, ne s'expoſent-ils pas à faire périr l'animal ?

Parmi les diurétiques les moins actifs ſont rangées les racines de chardon bénit, de patience, de chicorée & de perſil, chacune à la doſe de deux onces infuſée dans trois livres d'eau pure, qu'on adminiſtrera en lavement & en boiſſon au cheval & au bœuf : la brebis, que les lavements & la grande boiſſon fatiguent beaucoup, prendra de la gomme ammoniac, incorporée avec du miel, ou avec de l'extrait de genievre, s'il n'y a pas ſéchereſſe & ardeur. Comme ces médicaments n'agiſſent pas avec beaucoup de force ſur les voies urinaires, on preſcrira au bœuf & au cheval demi-livre de la liqueur ſuivante, le matin à jeun, & la même doſe le ſoir.

Prenez des baies de genievre, demi-livre ; des cendres de genêt, une livre ; du vin blanc, huit livres ; mettez le tout enſemble dans une bouteille exactement bouchée ; faites macérer le mêlange au ſoleil, ou dans une étuve, pendant l'eſpace de 24 heures.

Plusieurs ont employé la teinture de mouches cantharides, mais sans succès : les cloportes macérés dans du vin blanc, ont été quelquefois accompagnés d'une réussite plus heureuse, de même que le suc d'oignon, mêlé avec parties égales d'eau-de-vie. Quelques Praticiens m'ont assuré que du jalap & de l'aloës, mis chacun à la dose de demi-once, en macération dans deux livres de vin blanc, & prescrit en boisson à la dose d'une livre par jour, au bœuf & au cheval, avoient produit de très-bons effets. C'est à l'expérience à confirmer les vertus de ce remede, qui agit plutôt comme altérant, que comme purgatif.

Lorsque les urines ne coulent pas en assez grande quantité pour évacuer l'eau contenue dans le tissu cellulaire de la peau, malgré l'usage constant & réitéré des diurétiques les plus forts, il convient de tenter l'évacuation de cette eau par l'insensible transpiration.

Un exercice modéré, des frictions légeres sur la peau, les vapeurs de genievre, de sauge, de tabac, d'encens, &c. appliquées deux fois par jour sur toute la surface du corps, les couvertures de laine, l'immersion du corps dans du sable chaud ou dans du fumier, favorisent quelquefois l'insensible transpiration, au point de diminuer sensiblement la quantité des eaux renfermées. L'effet de ces remedes sera bien plus marqué, si l'on administre des médicaments tirés de la classe des sudorifiques, tels que la suie de cheminée, la racine d'angélique mêlée avec la poudre de fourmis, &c. Les Bergers les plus expérimentés assurent que les médicaments, ou diurétiques, ou sudorifiques, ou résolutifs, prescrits sous forme de boisson, portent préjudice aux bre-

bis hydropiques ; auſſi leur refuſent-ils entiérement l'eau ; ils ajoutent aux plantes qui leur ſervent de nourriture, des feuilles d'abſynthe, de rue, de romarin & de perſil. On rapporte qu'un particulier dans la Province de Kent en Angleterre, employa, dès qu'il apperçut ſes brebis attaquées d'hydropiſie, une forte décoction de triquemadame, ou *ſedum minus*, à la doſe de chopine pour chaque brebis : cette ſeule décoction, qui les purgeoit avec force, en guérit parfaitement le plus grand nombre. C'eſt pour combattre la même maladie, que certains Bergers ont employé avec ſuccès des bols faits de la maniere ſuivante.

Prenez des feuilles d'abſynthe, une livre ; de la racine de perſil & d'aunée, de chacune demi-livre ; du ſel, une livre & demie ; pulvériſez & incorporez le tout avec ſuffiſante quantité de miel, pour former des bols de la groſſeur d'une noix.

Après en avoir donné à chaque brebis un ou deux à jeun, ſuivant leur grandeur & leur âge, il faut les laiſſer dans une étable bien ſeche, au moins pendant quatre heures, au bout deſquelles on peut les mener paître dans un terrein ſec, privé de plantes trop humides, & abondant en plantes aromatiques. Si le temps eſt humide, pluvieux, il faut les nourrir dans l'étable avec de la paille ou du foin abondant en plantes apéritives. Pour les accoutumer à prendre ce remede, il faut leur pouſſer avec les doigts le bol dans le goſier ; enſuite elles le mangeront d'elles-mêmes. On prétend, & cela n'eſt pas hors de vraiſemblance, qu'un mêlange d'une partie de feuilles d'abſynthe, de baies de genievre & de ſel commun, avec quatre parties de farine d'avoine, donné à chaque brebis le matin à jeun, à la doſe de trois onces, ſans faire boire l'animal de tout le jour, a fait diſparoître, au bout d'un

certain temps, l'enflure. Quelques-uns n'administrent qu'une forte infuſion de feuilles de rue, ſaturée de ſel commun, à la doſe de quatre cuillerées par jour; l'une, le matin; & l'autre, le ſoir, juſqu'à parfaite guériſon. Certains avancent qu'une taupe bien nettoyée, ſéchée, réduite en poudre, & donnée à la doſe d'une demi-dragme, dans une cuillerée de biere, diſſipe l'hydropiſie. Ce remede ne doit être éprouvé qu'après avoir tenté inutilement les remedes indiqués ci-deſſus.

Après avoir mis en uſage, ſans ſuccès, les purgatifs, les diurétiques & les ſudorifiques, il eſt des Maréchaux aſſez hardis pour ne pas abandonner toute eſpérance de guériſon: le ſeton & les ſcarifications ſont les moyens qu'ils propoſent: ils appliquent le ſeton à la partie la plus déclive du poitrail, au bas-ventre, & quelquefois à la partie inférieure de la cuiſſe. Le ſeton eſt une corde de crin, qu'on introduit, à l'aide d'une aiguille, dans les téguments, juſqu'au tiſſu cellulaire, & qu'on fait ſortir par une autre ouverture faite aux téguments, & peu éloignée de la premiere: la corde reſte engagée dans les téguments, de maniere que ſes deux extrêmités ſe trouvent hors de l'ouverture. Le ſeton a réuſſi lorſque l'animal jouiſſoit encore d'une certaine vigueur, que les remedes, tant internes qu'externes, avoient produit & produiſoient des bons effets, & qu'il ne s'évacuoit pas tout d'un coup une grande quantité d'eau par l'ouverture du ſeton; mais quand l'animal eſt foible, qu'il ſort une grande quantité d'eau ſans diminution ſenſible de la tuméfaction des téguments, & que les remedes internes n'operent point, le ſeton eſt toujours plus préjudiciable qu'utile: alors l'eau évacuée par le ſeton, ſe trouve auſſi-tôt remplacée par une beaucoup plus grande quantité

d'eau, & tous les autres ſymptomes prennent un accroiſſement ſenſible.

Les ſcarifications, ouvertures de la longueur de deux ou trois pouces, faites avec un biſtouri aux téguments des jambes & du poitrail, doivent être rejettées, dans quelque cas que ce ſoit : les eaux s'en écoulent avec trop de promptitude, l'animal s'affoiblit, le gonflement ne diminue que pendant un jour ou deux, le plaies s'ulcerent, la gangrene s'y met, & l'animal meurt.

Si les remedes agiſſent avec aſſez d'efficacité pour diſſiper l'hydropiſie, il faut s'attacher à prévenir ſon retour par un exercice modéré, par les fréquentes lotions du corps avec le vin aromatique, par les parfums, par la nourriture abondante en plantes diurétiques & réſolutives, enfin par la température de l'air ; car celui des grandes villes influe ſinguliérement ſur le tempérament des animaux ; il les rend, pour l'ordinaire, lâches, foibles, & plus diſpoſés aux différentes maladies dont ils ſont communément attaqués.

II. ESPECE. *Hydropiſie farcineuſe. Accumulation d'humeurs dans le tiſſu cellulaire, produite par le farcin.* (Anaſarque farcineuſe.)

LORSQUE le farcin a fait du progrès, il arrive que pendant le traitement, ſur-tout ſi on a donné au cheval farcineux des purgatifs, ſans lui avoir appliqué de ſeton, les extrêmités s'enflent, enſuite le fourreau, le ventre & le dos : les tumeurs qui conſtituent le farcin, donnent moins de matieres purulentes, l'animal perd l'appétit, les forces muſculaires s'anéantiſſent, le pouls devient petit & lent, la reſpiration eſt difficile, & l'animal meurt ordinairement ſans éprouver des mouvements convulſifs.

Il y a lieu de croire que l'altération du ſang par le virus farcineux, produit cette eſpece d'hydropiſie qu'il faut diſtinguer du farcin aqueux, ainſi nommé, parce que des tumeurs molles, indolentes, remplies d'eau, qui s'élevent ſur la peau, en forment le caractere eſſentiel. Les Auteurs qui en ont donné la deſcription, établiſſent deux eſpeces de farcin aqueux; l'une, produite par une ſuite de maladie précédente, telle que la fievre, l'inflammation de poitrine, &c. l'autre, cauſée par la derniere herbe d'automne, par une mauvaiſe nourriture, par les brouillards, les pluies, &c. Dans la premiere eſpece, les membres, le ventre, le fourreau, ſont quelquefois enflés d'une maniere prodigieuſe, & le gonflement réſiſte au tact; dans la ſeconde eſpece, les téguments enflés conſervent plus ou moins l'impreſſion du doigt. Dès que les eaux ſe ſont accumulées juſqu'à un certain point dans les jambes & les cuiſſes d'un cheval farcineux, il n'y a plus d'eſpérance, & par conſéquent, lorſque la plus grande partie des téguments eſt tuméfiée, il ne faut plus ſonger à entreprendre ſa guériſon. Dans le commencement de la maladie, combinez les diurétiques avec les remedes antifarcineux; leurs effets ne ſont point oppoſés; l'un ſert d'auxiliateur à l'autre : mais auſſi-tôt que vous vous appercevrez que l'enflure gagne les cuiſſes & le fourreau, ouvrez le tronc des arteres carotides.



GENRE TROISIEME.

Excès de graiſſe. (Corpulence. Obéſité.)

La groſſeur du corps eſt augmentée, l'agilité diminuée, les forces muſculaires médiocres, la reſpiration un peu gênée au moindre mouvement, le pouls plus petit & plus lent que dans l'état naturel, les téguments fermes, les organes des premieres voies exécutant bien leurs fonctions.

I. ESPECE. *Excès de graiſſe, produit par le repos & les aliments.*

L'ANIMAL jouit d'un bon appétit, ſes forces muſculaires ſont diminuées, ſa reſpiration eſt plus courte, il ſue au moindre exercice, ſon pouls a moins de force & de tenſion que dans l'état naturel : lorſque la graiſſe eſt conſidérablement accumulée, il a peine à ſe ſoutenir, il mange peu, ſon pouls eſt lent & petit, il reſpire difficilement, & ſouvent il meurt accablé ſous le poids de la graiſſe. Le bœuf, la brebis, & particuliérement le porc, ſont plus ſujets à cette maladie que le cheval.

Les principes de cet excès de graiſſe ſont, 1°. le repos continuel auquel on aſſujettit l'animal ; 2°. les plantes & les ſemences abondantes en mucilage que lui prodiguent les Palefreniers & les Bouviers, parce qu'ils s'imaginent que plus il eſt gras, mieux il ſe porte. Cette erreur prend ſa ſource de l'intérêt même, puiſque ces animaux augmentent de prix en raiſon de leur embonpoint, ſur-tout le bœuf, le mouton & le porc : mais ſi vous conſidérez attentivement avec combien de difficulté les fonctions muſculaires & vitales s'exercent dans cet état, vous

ne pourrez vous empêcher de blâmer ceux qui font tous leurs efforts pour engraisser le bœuf & le cheval, lorsqu'ils sont destinés au travail : la force & l'agilité, qualités essentielles à ces deux animaux, ne sauroient exister avec cet excès de graisse; il faut leur faire tenir un juste milieu entre la maigreur & l'embonpoint; ils seront plus à même de rendre service, & moins exposés à des maladies dangereuses, & souvent mortelles.

Lorsque le bœuf ou le cheval, ou le mouton, sont prêts à succomber sous le poids de la graisse, diminuez par degrés insensibles les plantes mucilagineuses, & substituez au foin, de la paille, & au lieu d'avoine, donnez du son. Il ne faudroit pas tout d'un coup faire passer l'animal à des aliments peu nutritifs, vous vous mettriez dans le cas de le faire tomber dangereusement malade : qu'il en soit ainsi de l'exercice. Contentez-vous, les premiers jours, de les faire promener tranquillement, une heure le matin, autant le soir; ensuite augmentez tous les jours le temps & les difficultés de l'exercice; vous enverrez le bœuf & le mouton pâturer, une partie du jour, dans des terreins arides; le cheval restera le moins qu'il sera possible, dans l'écurie : gardez-vous, 1°. d'exciter l'appétit de l'un & de l'autre, par des plantes & des semences âcres & échauffantes, telles que le poivre long, l'ail, le poivre & le gingembre; 2°. de les faire travailler trop long-temps, & beaucoup suer. Lorsque ces précautions deviennent inutiles pour diminuer l'excès de graisse, il est permis de passer à l'usage de la racine de chicorée, de persil, des eaux minérales, des légers sudorifiques : les purgatifs sont ici contr'indiqués; au lieu d'entraîner la graisse surabondante par les selles, ils exposeroient l'animal à mourir.

II. ESPECE. *Excès de graiſſe, avec ſurabondance d'eau dans le tiſſu cellulaire.*

L'ANIMAL prend de l'embonpoint, les téguments offrent peu de réſiſtance ; ils ſe rétabliſſent cependant auſſi-tôt qu'ils ſont comprimés ; les forces muſculaires & vitales ſont preſque éteintes ; l'animal meurt au bout d'un certain temps, s'il perſiſte dans le même état.

Comme le Berger n'ignore pas que l'eau priſe en grande quantité, contribue beaucoup à l'engrais des moutons, & que rien ne s'y oppoſe davantage que l'ardeur du ſoleil, il a ſoin de les ramener à la bergerie ſur les huit ou neuf heures du matin, avant la grande chaleur, de leur donner du ſel pour les exciter à boire, & de les mener une ſeconde fois, ſur les quatre heures du ſoir, dans les parcages les plus frais & les plus humides : ces petits ſoins continués pendant deux ou trois mois, ſuffiſent pour leur donner toutes les apparences de l'embonpoint, & même pour les engraiſſer autant qu'ils peuvent l'être : mais cette eſpece de graiſſe, qui abonde beaucoup en phlegme, à cauſe de la grande quantité d'eau qu'ils ont bue, les feroit périr en peu de temps, ſi on ne les tuoit immédiatement après qu'ils s'en ſont chargés. On obſerve que le foie de ces moutons eſt altéré, & que la chair de ces animaux, loin d'avoir acquis des ſucs & pris de la fermeté, n'en eſt ſouvent que plus inſipide : il vaudroit donc mieux, lorſqu'on veut leur faire une bonne chair, ne leur donner que des nourritures ſucculentes, telles que du bon foin, de la farine d'orge, d'avoine, de froment, de fêves, &c. mêlées avec un peu de ſel, afin de les exciter à boire un peu plus ſouvent ; mais de quelque maniere &

& dans quelque ſaiſon qu'on les ait engraiſſés, il faut s'en défaire avec d'autant plus de promptitude, qu'ils ne tardent pas à maigrir, qu'on peut rarement les engraiſſer deux fois, & que le plus grand nombre périt par des maladies du foie.

GENRE QUATRIEME.

Tuméfaction des Téguments par l'air. (Emphiſeme. Bouffiſſure.)

Les téguments ſont tuméfiés, élaſtiques & ſonores lorſqu'on les frappe; la reſpiration eſt difficile, les fonctions du cœur & du cerveau diminuées, les forces muſculaires affoiblies & gênées.

I. Espece. *Bouffiſſure par la morſure ou la piquure d'une bête venimeuſe.*

La partie piquée enfle à meſure que le mal fait du progrès: plus l'animal s'agite & ſe tourmente, plus la tuméfaction devient conſidérable: l'animal reſpire difficilement, les flancs battent avec violence, les forces du cœur diminuent, & l'animal meurt au milieu des convulſions.

Pluſieurs eſpeces de mouches ſont capables de produire ces ſymptomes effrayants; mais la morſure de la vipere en eſt la cauſe la plus fréquente: quelquefois la morſure du loup produit ſur la brebis de ſemblables effets.

La tuméfaction des téguments eſt ſi prompte, qu'il faut néceſſairement admettre dans le tiſſu cellulaire la préſence de l'air, d'ailleurs démontrée par la diſſection & par le bruit que rendent les téguments lorſqu'on les frappe. L'inflammation,

quelque vive qu'elle ſoit, ne tuméfie jamais le tiſſu cellulaire avec tant de vélocité. Sans examiner ſi la tuméfaction des téguments ſe trouve ici compliquée avec l'inflammation, ce qui me paroît vraiſemblable, à en juger par l'état où ſe trouve le ſujet après ſa mort, je penſe qu'il faut s'attacher à corriger l'altération des liqueurs dépravées par le venin, & à détruire ſon action.

Les Maréchaux ont appris par des expériences réitérées, que l'application d'un fer rouge, ou de la bonne huile fort chaude, auſſi-tôt après la morſure ou la piquure d'une bête venimeuſe, arrêtoit autant les progrès du mal, que la ſection entiere de la partie léſée; mais quand il s'eſt paſſé trois ou quatre heures, ſans avoir pu ſecourir l'animal, c'eſt en vain qu'on emploieroit ces moyens; il faut des remedes plus actifs : l'alkali volatil de ſel ammoniac, pris intérieurement, & appliqué extérieurement, détruit l'action du venin, & corrige les humeurs léſées par le virus : avant que de l'appliquer ſur la plaie, il convient de la dilater de la longueur de deux ou trois pouces; l'alkali volatil pénétrera avec plus de facilité dans les vaiſſeaux abſorbants & le tiſſu cellulaire des téguments. Auſſi-tôt après avoir frotté d'alkali volatil toutes les parties voiſines de la bleſſure, faites prendre à l'animal toutes les heures trente gouttes d'alkali volatil dans demi-livre d'infuſion de racine d'angélique. Juſqu'à ce que la tuméfaction & les autres ſymptomes commencent à diminuer ſenſiblement, tenez l'animal tranquille dans ſon écurie, donnez-lui de l'eau blanche pour boiſſon & pour nourriture, réitérez les lavements adouciſſants, compoſés de la ſeule décoction d'orge ou de racine de guimauve.

II. Espece. *Bouffiſſure à la ſuite d'une plaie.*

Lorsqu'une plaie pénetre dans la cavité de la poitrine, qu'elle a intéreſſé les poumons, ou que par la fracture d'une côte le poumon a été léſé, l'air introduit dans le tiſſu cellulaire des téguments, dilate les cellules, & produit une tuméfaction plus ou moins générale : les téguments ſont alors tendus, & rendent une eſpece de ſon quand on frappe ſur la peau.

La poitrine, le ventre, le dos & les cuiſſes ſont principalement affectés de cette tuméfaction. Introduiſez de l'air, à l'aide d'un ſoufflet ou d'un chalumeau, comme le pratiquent certains Maréchaux, auſſi hardis qu'ignorants, pour guérir un écart, la fourbure & le mal de cerf, vous verrez paroître les mêmes ſymptomes, excepté que dans le dernier cas la reſpiration eſt plus libre, & la guériſon moins douteuſe.

Cette eſpece de bouffiſſure offre toujours du danger, tant à cauſe de la compreſſion des vaiſſeaux cutanés, que par rapport au paſſage de l'air dans le tiſſu cellulaire des parties internes ; je ne parle pas des bleſſures du poumon, parce qu'en général on doit les regarder comme mortelles.

La bouffiſſure provient-elle d'une plaie pénétrante dans la cavité de la poitrine, c'eſt perdre ſon temps que d'en entreprendre la curation ; la mort la plus prompte eſt le meilleur ſervice qu'on peut rendre au malade.

La bouffiſſure eſt-elle cauſée par des inſtruments à vent, ſans léſion des côtes & du poumon, de longues ſcarifications dans pluſieurs endroits des téguments, donneront iſſue à l'air, pourvu qu'on ait ſoin d'appliquer ſur les parties les plus tumé-

fiées, de l'eau à la glace, ou de faire baigner le malade dans des rivieres dont l'eau soit fraîche. Si la respiration ne s'exécutoit qu'avec peine, si les yeux paroissoient tuméfiés, on saignera sur le champ à la veine jugulaire; saignée qu'il faut réitérer deux ou trois fois dans l'espace de vingt-quatre heures: lorsque la difficulté de respirer ne se calme pas, on lavera deux fois par jour toute la surface du corps avec du vinaigre commun, où l'on aura fait macérer des feuilles de sauge & d'absynthe. Quelques Praticiens proposent d'étendre sur tout le corps un drap trempé dans une forte lessive de cendre de bois neuf; il seroit à propos d'y faire infuser des plantes aromatiques: l'infusion de menthe ou d'absynthe, où l'on ajoutera de la farine de froment, servira de nourriture & de boisson; enfin, on entretiendra l'ouverture de chaque scarification, en menant la plaie à une louable suppuration par l'application d'un onguent fait avec une partie de précipité rouge & trois parties de miel.

III. ESPECE. *Bouffissure produite par la dysenterie.*

IL est rare de voir cette espece de bouffissure occuper toute la surface du corps; elle attaque ordinairement le dos & les lombes. Lorsque la partie affectée est comprimée, l'animal témoigne de la douleur, & l'endroit tuméfié rend un son léger. l'ouverture des animaux morts de cette maladie, a fait remarquer des poumons distendus par une grande quantité d'air introduit dans le tissu cellulaire.

Ceux qui croient au systême de *Macbride*, peuvent soutenir que l'air, principe des humeurs, en partie dégagé par le virus dysentérique, a passé

dans le tiſſu cellulaire des téguments & des autres viſceres, pour y jouir des propriétés attachées à l'air qui nous environne. Lorſque les humeurs ſont dépravées, au point de donner l'air principe, lorſque les forces vitales & muſculaires du malade ſont exténuées par la dyſenterie, quel ſecours devons-nous attendre de la Médecine ? La nature épuiſée ſe trouve dans l'impuiſſance de ſeconder ſes efforts ; l'animal périroit donc tourmenté de ſon mal & des remedes qu'on lui adminiſtreroit ; il vaut donc mieux lui ouvrir les arteres carotides, & l'enterrer dans une foſſe profonde, dès que la bouffiſſure commence à faire du progrès : je recommande de l'enterrer profondément, parce que la dyſenterie qui cauſe de telles bouffiſſures, eſt ordinairement épidémique.

IV. Espece. *Bouffiſſure par la dépravation des humeurs.* (Venin dormant.)

Le défaut d'appétit, la ſéchereſſe de la langue, la tuméfaction du dos & des lombes, le bruit qui ſe fait entendre lorſqu'on touche la partie tuméfiée, ſont les premiers ſymptomes qu'éprouve l'animal ; enſuite il perd entiérement l'appétit, les téguments ſe gonflent conſidérablement, même juſqu'à effacer les creux qu'on voit aux flancs, & à rendre un ſon, lorſqu'on les frappe, ſemblable à celui que donne un cuir tendu.

Le bœuf & le mouton teguent : quelquefois il ſort par le fondement une eſpece d'écume accompagnée d'une fréquente déjection ; alors les Bouviers donnent le nom de *venin hâté* à cette maladie. La mauvaiſe qualité de l'air, des plantes & du terrein, particuliérement les grandes chaleurs & le défaut de boiſſon, paſſent pour les principes

les plus fréquents du venin hâté, auquel le bœuf eſt plus expoſé que le cheval.

La premiere indication à remplir, eſt la diminution du ſang par la ſaignée à la veine jugulaire, plus ou moins réitérée, ſelon l'âge, le tempérament & l'eſpece de ſujet, ſelon la conſtitution de l'air, la nature du ſol & le genre de vie. L'eau qui doit ſervir de boiſſon, ſera animée par des plantes aromatiques, telles que les feuilles d'abſynthe & les fleurs de camomille romaine: lorſque la langue eſt ſeche, & que les humeurs paroiſſent tendre vers la putridité, ajoutez à l'eau deſtinée pour boiſſon, une once de nitre, ou demi-once de crême de tartre, s'il y a chaleur. Gardez-vous bien de purger l'animal, de le faire ſaliver, de lui donner de l'urine pour boiſſon, & de le faire ſuer dans les orties, c'eſt-à-dire, de le placer dans une foſſe, où on le couvre de feuilles, enſuite de fumier, excepté la tête, pour reſpirer. Ce remede, quoiqu'avantageux dans une infinité de cas, ne ſert ici qu'à augmenter la dépravation des humeurs. Je n'approuve point le breuvage compoſé d'une pinte d'eau-de-vie, où l'on aura fait macérer quatre gouſſes d'ail, pour faire ſuer l'animal; il échauffe beaucoup, & rarement fait ſuer, malgré les couvertures les plus chaudes: ſi l'indication eſt d'augmenter les forces des fonctions vitales, & de déterminer la ſueur, je donne la préférence à une infuſion d'abſynthe & de ſuie de cheminée, chacune à la doſe de quatre onces, ſur trois livres de vin, parce que le vin eſt moins capable d'exciter l'inflammation des viſceres, que l'eau-de-vie.

ORDRE SECOND.

DIMINUTION GÉNÉRALE DU VOLUME DU CORPS.

TOUTES les parties du corps jouiſſent d'un volume proportionné à la grandeur & à l'âge du ſujet ; proportion d'où dépend le juſte équilibre des fonctions, c'eſt-à-dire, la perfection de la ſanté : ſi ſes parties diminuent de volume, auſſitôt quelques fonctions ſe trouvent léſées, & ce n'eſt qu'en rétabliſſant ces parties dans leur premier état, qu'on peut eſpérer de rendre aux fonctions léſées leur ancienne perfection. Je ne fais pas ici mention de la diminution générale du volume du corps, produite par une évacuation ſenſible ; ce qui regarde la claſſe des maladies évacuatoires, la maigreur n'étant pour lors qu'un accident de l'évacuation.

GENRE PREMIER.

Maigreur. (Maraſme.)

LE volume du corps diminue ; la graiſſe contenue dans le tiſſu cellulaire des téguments & des autres parties du corps, diſparoît ; les fonctions vitales muſculaires & digeſtives diminuent à proportion de la graiſſe ; la fievre n'eſt pas abſolument ſenſible.

I. ESPECE. *Maigreur ſans évacuation ſenſible.*
(Conſomption nerveuſe. Pienne.)

LA peau devient ſeche & dure, la maigreur augmente tous les jours, l'appétit diminue juſqu'au point de mettre l'animal dans le cas de refuſer toutes ſortes d'aliments, la langue prend de la ſéchereſſe, les urines ſont colorées, les forces vitales & muſculaires languiſſent, & l'animal meurt ſans éprouver de fievre conſidérable & de grande difficulté de reſpirer. Le bœuf, le mouton & la chevre ſont plus ſujets à cette eſpece de maraſme, que le cheval & le cochon.

Des plantes attaquées de la rouille, du foin qui a ſubi un commencement de fermentation putride, le manque d'aliments, une marche forcée, les fonctions digeſtives dérangées, des boiſſons impures, la tranſpiration inſenſible dépravée, ſont capables de faire maigrir l'animal le mieux portant, & de le conduire à la mort, ſi on ne rétablit pas les fonctions des premieres & ſecondes voies. Les plantes & les ſemences nutritives ne réveilleroient point l'appétit, ſi on n'avoit pas ſoin de laver ſoir & matin la bouche du malade avec du vin, où l'on aura fait infuſer des gouſſes d'ail, ou de la racine de gentiane; de donner au cheval & au bœuf trois fois par jour un breuvage compoſé de feuilles d'abſynthe, macérées dans du bon vin ſaturé de ſel marin; à la brebis, des bols faits avec parties égales de racine de gentiane pulvériſée, de ſel marin, & de quantité ſuffiſante de miel pour incorporer les poudres. Pluſieurs Maréchaux commencent à purger le bœuf avec la brionne, & le cheval avec l'aloës; enſuite ils leur frottent deux fois par jour la bouche avec du ſel &

des ſemences de cumin pulvériſées ; ils leur donnent beaucoup de foin & d'avoine, ſans leur permettre aucun exercice, & ils leur font mâcher des pelotes d'*aſſa fœtida* : pratique dangereuſe, car les purgatifs ne ſont point indiqués ; ils affoibliſſent les forces vitales & muſculaires, qu'il eſt ſi eſſentiel de conſerver & d'accroître : pour la même raiſon la ſaignée doit être préjudiciable, de même que le cautere & le ſeton. Les lavements nutritifs ſont d'une grande utilité pour le cheval, ainſi que les bains de riviere, ſi la ſaiſon le permet : les lavements, compoſés de décoction de racine de guimauve, ou d'orge ou de farine de froment, ou faits avec du lait de vache & des jaunes d'œufs, temperent la ſéchereſſe des humeurs, en même temps qu'ils nourriſſent abondamment ; les bains, auſſi avantageux au bœuf qu'au cheval, préparent les vaiſſeaux & les téguments à recevoir une plus grande quantité de matiere nutritive & de ſubſtance graiſſeuſe.

Si la langue étoit ſeche, aride, noirâtre ſur le fond, & pâle ſur les bords ; ſi les téguments avoient beaucoup de chaleur, ſi les matieres fécales étoient dures & ſeches, il faudroit bien éviter l'uſage des ſtomachiques ; au contraire, les bains, la boiſſon blanche, où l'on ajouteroit du nitre, de l'avoine mêlée avec égale quantité de ſon mouillé, des herbes récentes, & le repos dans une écurie propre, aérée & parfumée avec du vinaigre, ſeroient les ſeuls remedes indiqués.

II. ESPECE. *Maigreur par les vers contenus dans les organes de la digeſtion.*

L'ANIMAL eſt ſujet aux coliques ; il ſe leve, il ſe couche, il ne demeure jamais en place,

& il racle la terre avec les pieds; enſuite ces ſymptomes ceſſent pendant quelque temps, & même pluſieurs jours, ſans gonflement conſidérable du bas-ventre, ſans diarrhée continue; quelquefois il rend avec les excréments des petits vers blancs, d'une ligne de groſſeur, & cinq à ſix pouces de longueur; enfin vient le dégoût, l'impoſſibilité de faire prendre des aliments, & l'amaigriſſement qui s'accroît tous les jours; l'animal rend ſouvent des vers par les ſelles, & en ſe courbant l'épine du dos, il approche ſon ventre de terre.

Le cheval eſt beaucoup plus expoſé à cette maladie que le bœuf & le mouton; l'ouverture de ces animaux le démontre d'une maniere évidente: il n'eſt preſque point de cheval qui ne renferme dans ſon eſtomac des vers rouges & oblongs, & dans ſes inteſtins, particuliérement dans les gros inteſtins, des vers blancs, grêles, longs, & pointus par les deux extrêmités; ſouvent ils percent les parois du conduit inteſtinal, & ſe promenent dans la capacité de l'abdomen; quelquefois ils s'accumulent dans les gros inteſtins, au point d'en remplir une partie: ces derniers ſont beaucoup plus dangereux, & ordinairement plus nombreux: on les rencontre rarement dans l'eſtomac.

Tous les Auteurs s'accordent à preſcrire, pour détruire les vers, les feuilles, les racines, les fruits & les ſemences des végétaux les plus amers, tels que l'abſynthe, la petite centaurée, la racine de gentiane, le *ſemen contra*, la coloquinte, l'aloës: l'uſage de ces ſubſtances eſt quelquefois accompagné d'un ſuccès heureux, mais on doit préférer le breuvage compoſé de trois onces de ſuie de cheminée, délayées dans une livre d'huile: les mêmes ſubſtances preſcrites en lavement, favoriſent beaucoup l'effet de ce remede. Je ne conſeillerai pas ici

l'eau blanchie, dans laquelle on auroit fait bouillir pendant deux heures, trois dragmes de mercure doux, quels que ſoient ſes bons effets en breuvage ou en lavement, à cauſe de l'affoibliſſement qu'elle produiroit, & des évacuations fécales trop abondantes qu'elle occaſionneroit: le peu de mercure doux, ſoluble dans cette eau, fatigue toujours l'animal exténué, & purge ſouvent avec force. Tous ces médicaments n'ont aucune action ſur les vers rouges contenus dans l'eſtomac des chevaux; à peine donnent-ils des marques de ſenſibilité lorſqu'on les ſaupoudre de ſublimé corroſif: il ſeroit cependant avantageux de connoître des remedes capables de les détruire.

III. Espece. *Maigreur du Mouton par une eſpece de ver ſolitaire.*

L'animal eſt triſte, tantôt dégoûté, tantôt d'un grand appétit; il ſe tient ſouvent couché en rond: quelquefois on voit ſortir de l'anus, après les matieres fécales, des petits morceaux de vers plats blanchâtres; la maigreur eſt conſidérable. Je n'ai obſervé qu'une ſeule fois ces ſymptomes ſur un mouton: après lui avoir ouvert les inteſtins, je remarquai dans les inteſtins grêles un ver blanchâtre, plat, de la longueur de treize pieds & demi, ne jouiſſant d'aucun mouvement ſenſible, quoique l'animal fût encore palpitant: le foie étoit altéré, les poumons étoient ſains, la langue ſeche, pâle, & jaunâtre ſur le fond; les matieres contenues dans l'inteſtin rectum, plus ſeches que dans l'état naturel. Les chiens ſont beaucoup plus ſujets au ver ſolitaire que le mouton: on ne l'a jamais trouvé dans les inteſtins du bœuf, du cheval, de la chevre & du porc.

Le ſublimé corroſif, le mercure doux, le turbith minéral, mêlés avec la ſuie de cheminée, l'huile dans laquelle on a fait macérer de la coloquinte, la coloquinte ſeule, ou avec le ſublimé corroſif, l'eau tenant en ſolution du ſublimé corroſif, l'huile eſſentielle de lavande, ſont les remedes eſtimés pour combattre cette eſpece de vers, qui réſiſte plus fortement à l'action des vermifuges, que les petits vers blancs contenus dans les inteſtins du cheval & du bœuf.

ORDRE TROISIEME.

ACCROISSEMENT DE DIFFÉRENTES PARTIES DU CORPS PAR DES FLUIDES ACCUMULÉS DANS DES CAVITÉS MEMBRANEUSES.

LES matieres qui augmentent la grandeur de certaines parties du corps, doivent ici ſe réduire aux humeurs ſéreuſes, au ſang & à l'air. Ces ſubſtances fluides, en produiſant un tel accroiſſement, ne cauſent ni chaleur ni pulſation, & rarement la douleur eſt vive dans la partie affectée, excepté que ces fluides n'acquierent, par leur ſéjour, de mauvaiſes qualités, & qu'en conſéquence ils n'attirent ſur les parois du réſervoir une inflammation plus ou moins forte, ou bien que par leur abondance ils diſtendent trop les parois des cavités où ils s'accumulent, & qu'ils engagent par cet effet la nature à déterminer le ſang avec plus de vélocité & en plus grande quantité dans les vaiſſeaux artériels & veineux ; mais cette inflammation eſt toujours accidentelle.

GENRE PREMIER.

Gonflement de certaines portions du tiſſu cellulaire par des matieres aqueuſes.

DANS les eſpaces formés par les lames membraneuſes qui conſtituent le tiſſu cellulaire des parties extérieures du corps, il s'accumule ſouvent des ſubſtances aqueuſes, qui ſont limitées à cauſe de la réſiſtance du tiſſu cellulaire voiſin. Le genre des tumeurs formées par l'accumulation des matieres aqueuſes dans le tiſſu cellulaire, ſe diſtingue par l'inſenſibilité, la molleſſe, le peu d'élaſticité & le défaut d'inflammation.

I. ESPECE. *Enflure des paupieres.* (Gonflement œdémateux des paupieres.)

LES paupieres ſont tuméfiées & douées de peu de ſenſibilité ; elles cedent au tact, & elles n'offrent ni chaleur ni rougeur ſur leur face interne. Le mouvement des paupieres, ſi eſſentiel à la conſervation du globe de l'œil, ne s'exécute qu'avec peine, & le globe de l'œil en eſt ſouvent affecté. Si l'on ne ſoupçonne aucun vice particulier dans toute la machine, ſi la tuméfaction des paupieres n'eſt pas la ſuite d'une hydropiſie générale, ſi le mal n'eſt que local, il ne faut s'attacher qu'à augmenter la force du tiſſu cellulaire & la faculté abſorbante des vaiſſeaux, 1°. par l'application d'un cataplaſme compoſé de mie de pain, de ſavon blanc & de vin, ou de mie de pain & de vin ſaturé de gomme ammoniac; 2°. par le cataplaſme fait avec la terre des Couteliers, les fleurs de roſes

& le vin, ou avec la lie de vin & l'alun. Lorſque l'enflure réſiſte à ce traitement, il convient de pratiquer de légeres ſcarifications ſur les paupieres, pour évacuer l'eau contenue, & de mettre auſſi-tôt après ſur les parties ſcarifiées, des linges imbus d'une forte décoction de feuilles d'abſynthe. Les véſicatoires ſur la partie affectée ne ſont point à rejetter, quoiqu'ils ſoient contr'indiqués dans toutes les autres eſpeces d'hydropiſie.

II. ESPECE. *Enflure des bourſes & du fourreau.*

LES bourſes & le fourreau ſont extrêmement dilatés; ils n'offrent au tact, ni chaleur, ni douleur; ils cedent à l'impreſſion du doigt, & gênent les fonctions des teſticules & de l'uretre: quelquefois l'enflure du prépuce eſt ſi conſidérable, que l'urine ne peut s'échapper qu'avec beaucoup de difficulté, même juſqu'à forcer le Praticien de faire une ſection longitudinale ſur le prépuce pour faciliter le cours des urines.

L'enflure des bourſes & du fourreau eſt ordinairement la ſuite d'une hydropiſie générale, ou d'un amas de ſéroſités dans le tiſſu cellulaire des extrêmités inférieures: rarement provient-elle d'un vice local.

Lorſqu'elle dépend d'une hydropiſie générale, préſente ou paſſée, il faut adminiſtrer les remedes preſcrits ci-devant pour la *collection d'eau dans le tiſſu cellulaire de tous les téguments*, pag. 19. Quand l'enflure eſt locale, appliquez premiérement ſur les bourſes un cataplaſme fait avec les feuilles de rue, le ſon & le vinaigre, ou avec les feuilles d'abſynthe & le vinaigre ſaturé de gomme ammoniac; quelques jours après, ſi vous n'appercevez aucun changement, ſcarifiez la peau aſſez profondément

pour donner iſſue aux eaux contenues, ayant ſoin de fomenter les parties ſcarifiées d'une infuſion de feuilles d'abſynthe dans du vin. Les diurétiques, les ſudorifiques, & le foin abondant en plantes réſolutives, doivent être adminiſtrés en plus ou moins grande quantité durant le traitement de la maladie. On vante dans ce cas l'application des véſicatoires ou d'un ſeton ſur la face interne de la cuiſſe : s'il n'y a point de relâchement général dans le tiſſu des téguments, ou tendance à l'hydropiſie des extrêmités poſtérieures, ils produiront des effets ſalutaires, pourvu qu'on entretienne pendant pluſieurs jours l'écoulement des humeurs attirées par les véſicatoires ou par le ſeton.

III. ESPECE. *Collection de ſéroſités dans le tiſſu cellulaire des jambes.* (Enflure des jambes.)

L'ENFLURE commence à ſe montrer à la couronne, au pâturon; enſuite elle gagne le canon & les autres parties de la jambe; les téguments diſtendus n'offrent aucun ſigne de ſenſibilité extraordinaire; lorſqu'on les touche, ils conſervent plus ou moins l'impreſſion du doigt.

Les animaux qui habitent des terreins marécageux, des pâturages humides, des plaines environnées d'étangs & de marais, ſont expoſés à cette maladie, particuliérement le cheval; ainſi il n'eſt pas étonnant de voir les chevaux de Hollande & de pluſieurs Provinces de la France, ſujets à l'enflure des jambes. La mal-propreté des écuries & de l'animal, les mauvaiſes qualités du foin & des eaux qui leur ſervent de boiſſon, le long ſéjour dans des écuries trop humides, le grand repos après des marches forcées, dans des écuries remplies de fumier & d'urine, contribuent beaucoup à l'enflure des jambes.

Dès que vous verrez l'enflure gagner le pâturon, attachez-vous à rétablir l'équilibre qui doit régner entre les humeurs abſorbées & les humeurs ſéparées. Les cataplaſmes faits avec le ſon & le vinaigre ſaturé de gomme ammoniac, ou avec la terre des Couteliers, les feuilles d'abſynthe & le vin, fortifieront les téguments qui revêtent le pâturon & la couronne, & augmenteront l'abſorption de l'eau contenue dans le tiſſu cellulaire. Les breuvages faits avec les baies de genievre & les cloportes macérés dans du vin blanc, les lavements compoſés d'une infuſion de racine de perſil, tenant en ſolution une once de tartre vitriolé ſur trois livres de fluide, les feuilles d'abſynthe & de rue, mêlées en grande quantité avec la paille d'avoine, les bols compoſés de racine de gentiane pulvériſée, de gomme ammoniac & de quantité ſuffiſante de miel, ſont les remedes les plus eſtimés; & on en favoriſera l'effet par l'exercice modéré, les écuries ſeches, bien aérées & parfumées avec l'encens, ou les baies de genievre, ou parties égales d'eſprit de vin & de vinaigre rectifié.

Ne confondez pas cette tuméfaction avec celle qui a coutume d'arriver après les longues marches; la premiere eſt inſenſible, ſans chaleur, & cede au doigt; la ſeconde eſt douloureuſe, accompagnée de chaleur, & renitente: la premiere exige les remedes que je viens d'indiquer; la ſeconde demande le repos, la boiſſon blanche, & la ſaignée s'il y a pléthôre.

Lorſque les cataplaſmes, les breuvages & les lavements n'ont produit aucun effet ſenſible, & que l'enflure gagne les parties ſupérieures des jambes, les uns propoſent comme un remede très-efficace, le feu mis par raies aſſez profondes, ſur

ſur la partie affectée ; les autres préferent les ſcarifications & le ſeton ; ceux-ci ſe contentent d'appliquer un ciroëne ou des emplâtres faits avec la poix, le vitriol, l'alun calciné, la litharge & l'huile ; ceux-là préconiſent les bons effets des véſicatoires.

Les raies de feu qu'on fait ſur la jambe tuméfiée, ou pénetrent juſqu'au tiſſu cellulaire, ou n'intéreſſent que la peau proprement dite : ſi elles attaquent le tiſſu cellulaire, l'eau contenue s'évacue, il ſe forme des ulceres de mauvaiſe qualité, les forces s'affoibliſſent, les vaiſſeaux abſorbants du tiſſu cellulaire rapportent au torrent de la circulation moins de fluide que les vaiſſeaux exhalants n'en fourniſſent, & l'animal périt ; ſi elles n'agiſſent que ſur la peau proprement dite, elles reſſerrent les téguments, diminuent les cellules du tiſſu adipeux, diſſipent beaucoup de fluide, & font, à peu de choſe près, les mêmes effets que les cataplaſmes & les emplâtres aſtringents : tous les jours les Maréchaux en éprouvent de bons effets, ſur-tout quand l'enflure n'a pas gagné la cuiſſe ou le bras. Ce qu'il faut obſerver, c'eſt qu'il eſt rare de voir la jambe d'un animal, à laquelle on a donné le feu, devenir enflée ; les autres jambes ſeront plutôt affectées de cette maladie, que la jambe guérie par le feu.

Le ſeton & les ſcarifications ſont rarement accompagnés d'un ſuccès heureux ; l'enflure augmente, les eaux s'écoulent en grande quantité, les plaies s'ulcerent, & ſouvent la gangrené s'y met. Les cataplaſmes & les emplâtres aſtringents ne ſont pas ſi dangereux ; ils ont quelquefois produit de bons effets, lorſque les forces vitales ont aſſez d'activité pour favoriſer l'abſorption des eaux renfermées, & pour les faire paſſer par les vaiſſeaux

excrétoires de l'urine ou de la transpiration ; mais lorsque les forces languissent, les eaux s'accumulent dans l'abdomen ou la poitrine, & elles font périr l'animal en peu de temps : aussi pendant tout le temps de l'application des remedes astringents, doit-on administrer au malade des diurétiques & des aromatiques, en boisson, en bol & en lavement, afin d'augmenter les forces vitales, & de faciliter l'absorption & l'excrétion des eaux renfermées dans le tissu cellulaire des jambes. Les vésicatoires sont pour le moins aussi dangereux que le seton & les scarifications ; ils augmentent la vélocité & la quantité du sang dans la partie affectée, le volume de la jambe s'accroît, & ils produisent l'inflammation, ordinairement suivie d'une suppuration peu louable, quelquefois même ils causent la gangrene.

IV. ESPECE. *Amas d'eau dans le scrotum.* (Hydropisie du scrotum.)

LORSQUE l'eau s'épanche dans le scrotum, entre le dartos & le testicule, les téguments sont tendus, l'impression du doigt y reste plus ou moins, la fluctuation est sensible, & l'infiltration gagne rarement le fourreau. Cette maladie est quelquefois produite par l'enflure œdémateuse des jambes & des cuisses ; rarement le mal est-il local ; il est ordinairement entretenu par un vice général des solides & des fluides. Lorsque la maladie dépend de la foiblesse des vaisseaux absorbants de la partie, ou de la mauvaise qualité des fluides propres au scrotum ou au testicule, les cataplasmes & les fomentations suivantes peuvent la dissiper. Prenez des feuilles de romarin & de rue, de chacune deux fortes poignées ; des semences de cumin, deux

onces; du vinaigre, demi-livre; faites macérer ſur les cendres chaudes, juſqu'à conſiſtance de cataplaſme; appliquez ce cataplaſme ſur le ſcrotum, changez-le toutes les douze heures, & lorſque vous le renouvellerez, lavez le ſcrotum avec de l'eau-de-vie ſaturée de ſavon: d'ailleurs il eſt très-important de mettre en uſage les diurétiques & autres médicaments capables d'accroître la force des vaiſſeaux abſorbants. Si l'hydropiſie du ſcrotum ne cede pas à ces remedes, je crois qu'il convient de faire la caſtration; moyen qui me paroît le plus sûr pour guérir l'hydropiſie locale. Quand l'hydropiſie du ſcrotum eſt accompagnée de l'œdeme des jambes & des cuiſſes, les Maréchaux propoſent pluſieurs méthodes; les uns recommandent de percer avec le trois-quart, & de faire évacuer par la cannule les eaux renfermées; les autres prétendent que des petites ouvertures faites avec la pointe d'une lancette, donnent lieu à une évacuation auſſi abondante & de plus longue durée; ceux-ci ſoutiennent qu'il vaut mieux ſe ſervir d'une petite meche de crin, paſſée à travers la peau, en mettant entre les deux ouvertures un intervalle de deux ou trois pouces, & en laiſſant la meche comme celle d'un ſeton, juſqu'à ce que les eaux ſoient entiérement évacuées; ceux-là préferent la ſcarification au bas des jambes, comme étant l'endroit où ils ſuppoſent que les humeurs vont ſe rendre.

Le trois-quart l'emporte ſur toutes les autres méthodes, ſi on ne veut pas ſe réſoudre à la caſtration; il évacue promptement les eaux contenues, & ne laiſſe, après l'extraction de la cannule, aucune ſolution de continuité capable d'attirer une mauvaiſe ſuppuration, comme elle a coutume d'arriver après l'uſage de la meche & les profondes ſcarifications ou mouchetures.

V. ESPECE. *Collection d'eau dans la tunique vaginale du testicule.* (Hydropisie de la tunique vaginale. Hydrocele.)

LA tumeur est ronde, indolente & peu considérable dans le commencement ; depuis le moment qu'elle commence à paroître, on ne la voit presque point diminuer, mais elle va d'ordinaire en augmentant ; à mesure qu'elle grossit, elle devient plus étendue, sans devenir transparente : quelquefois on découvre la fluctuation de la liqueur ; souvent cette fluctuation est peu sensible.

L'hydropisie de la tunique vaginale reconnoît pour cause l'excrétion plus copieuse que l'absorption de l'humeur destinée à lubréfier les parois de la tunique vaginale & du testicule. Lorsque les eaux sont épanchées dans la gaine du cordon spermatique, accident très-rare, la tumeur est longue, & s'étend jusqu'au testicule ; si la cloison qui sépare la gaine du cordon spermatique, de la tunique vaginale du testicule, vient à se rompre, phénomene extraordinaire, alors l'*hydrocele* deviendra commune à l'une & l'autre partie.

Les principes qui donnent lieu à l'hydrocele, sont les coups, les chûtes, les fortes compressions, le relâchement de la tunique vaginale, produit par un vice particulier des humeurs ou des solides ; enfin tout ce qui est capable de rendre l'absorption des humeurs moindre que leur secrétion.

Aussi-tôt que la tumeur paroît, il faut appliquer de forts résolutifs. Prenez des feuilles de rue, du vin saturé de gomme ammoniac, mêlez exactement pour un cataplasme à mettre sur la partie affectée, & à renouveller toutes les six heures : les lotions avec le vinaigre saturé de vitriol blanc, sont

encore très-utiles ; mais lorſque la tumeur s'accroît malgré l'application réitérée de ces remedes, il faut ſe décider à la caſtration, la ſeule méthode capable de guérir radicalement l'hydrocele. Ceux qui veulent conſerver les teſticules, ſe contentent de vuider les eaux avec un trois-quart, & d'appliquer les remedes ci-deſſus : cette cure n'eſt que palliative. D'autres propoſent d'ouvrir avec un biſtouri le ſcrotum, ſuivant toute la longueur du kiſt, & d'en emporter la plus grande partie ; mais une telle méthode eſt longue, coûteuſe & embarraſſante : c'eſt pourquoi il faut toujours préférer la caſtration ; elle ne nuit pas abſolument au poſſeſſeur du malade : le bœuf, le mouton & le cochon s'engraiſſent, & le cheval diminue peu de ſa valeur réelle pour le ſervice. Lorſque la cicatrice des vaiſſeaux déférents ſera faite, mettez l'animal à l'uſage des boiſſons & des aliments urinaires pendant quinze jours ou un mois.

ORDRE QUATRIEME.

ACCROISSEMENT DU VOLUME DE CERTAINES PARTIES DU CORPS PAR DES MATIERES PLUS OU MOINS FLUIDES DANS UNE SEULE CAVITÉ MEMBRANEUSE. (Tumeurs capſuleuſes. Tumeurs enkiſtées.)

LE ſang, l'eau, l'air & les autres fluides peuvent s'accumuler dans différentes parties du corps, lorſqu'ils ſe ramaſſent dans une cavité membraneuſe, au point de la diſtendre plus que dans l'état naturel ; ils forment ce genre de tumeurs qu'il a plu de nommer *enkiſtées* ou *capſuleuſes*.

GENRE PREMIER.

Ouverture ou dilatation des parois d'un vaiſſeau ſanguin.

IL ſe forme une tumeur plus ou moins élevée, produite par l'ouverture ou la dilatation des parois d'une artere ou d'une veine, quelquefois accompagnée de pulſations qui répondent à celles du cœur, quelquefois ſans pulſation.

I. ESPECE. *Dilatation des parois d'une artere.* (Anévriſme vrai.)

LES parois artérielles ne ſont pas ordinairement douloureuſes; elles jouiſſent d'un battement correſpondant à celui du cœur : au commencement la tumeur eſt molle; elle s'évanouit lorſqu'on la preſſe, pour reparoître auſſi-tôt après la compreſſion : avec le temps la tumeur devient plus dure; elle offre au tact des pulſations moins marquées; enfin lorſqu'elle eſt ancienne, elle réſiſte ſouvent à la compreſſion la plus forte.

Certains Auteurs ont établi trois eſpeces d'*anévriſme vrai :* la premiere eſpece eſt une dilatation de l'artere dans une portion de ſa circonférence; la ſeconde eſpece eſt la dilatation de l'artere dans toute ſa circonférence; la troiſieme eſpece eſt une dilatation d'une portion des parois qui compoſent la premiere eſpece. Cette diviſion me paroît frivole & peu eſſentielle pour la pratique.

Le cheval, le bœuf & la brebis ſont très-rarement expoſés à l'anévriſme, ſoit à cauſe de la force

des parois artérielles, ſoit à cauſe des parties qui environnent les arteres & les empêchent de ſe trop dilater, ſoit parce qu'ils éprouvent peu d'accidents capables de diminuer la réſiſtance des parois de l'artere, comme inciſion, piquure, contuſion, &c. Le danger de l'anévriſme eſt relatif à la grandeur de l'artere & à ſa ſituation ; l'anévriſme de l'aorte, des carotides, des ſous-coſtales, &c. eſt accompagné d'accidents bien plus fâcheux que celui qui attaque les ramifications de l'artere crurale : l'anévriſme ſitué dans les parties internes du corps, eſt vivement ſoupçonné par les palpitations du cœur qu'éprouve l'animal lorſqu'il fait une courſe violente, alors le moindre effort eſt dangereux, & met l'animal dans le cas de mourir ſubitement.

Lorſque l'anévriſme eſt récent, peu élevé, & ſitué ſur une des jambes, que les pulſations ſe font ſentir, & que le ſang rentre facilement dans l'artere, comprimez la tumeur avec une pelote maintenue par un fort bandage : quoique les mouvements de la jambe où ſe trouve l'anévriſme, deviennent plus difficiles, ce n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour s'abſtenir de ce moyen, qui peut réuſſir ſans aucun autre ſecours. Si après quelques mois de compreſſion, l'anévriſme n'eſt pas diſſipé, il faut ſe décider à l'opération, parce qu'un cheval ou un bœuf eſt dans l'impoſſibilité de travailler avec un bandage, & que ſans ce bandage l'anévriſme croît conſidérablement, & met l'animal en danger de périr.

Après avoir appliqué à la partie ſupérieure de la jambe une ligature que vous ſerrez fortement avec un morceau de bois, afin d'être maître du ſang, & de pouvoir travailler ſans en être inondé, faites aux téguments qui couvrent l'anévriſme, une inciſion longitudinale, juſqu'au-delà des bornes de la

poche anévrismale, pour bien découvrir la capsule de l'artere. C'est ici qu'il faut employer toute votre adresse pour ne pas ouvrir la poche en même temps que les téguments, & pour ne point intéresser les nerfs, les arteres, les veines & les tendons circonvoisins. Le tourniquet étant lâché dans le dessein de voir l'étendue de l'anévrisme, aussi-tôt il faut le resserrer, & pratiquer une double ligature à l'artere, de maniere qu'elle ne comprenne ni arteres voisines ni nerfs: pour cela servez-vous d'une aiguille courbe, plate & enfilée de trois ou quatre brins de fils, que vous passerez pardessous l'artere, & plus haut que la poche, pour faire la premiere ligature; ensuite passez-en une autre plus bas, toujours dans la partie saine: lorsque les deux ligatures seront exécutées, ouvrez la poche anévrismale dans toute sa longueur, & coupez-en la plus grande partie; remplissez la plaie de charpie ou d'étoupe cardée, qu'il faut soutenir avec des compresses longuettes & un bandage contentif, observant de ne pas trop serrer, crainte de gêner le cours du sang dans les vaisseaux collatéraux, & de produire la gangrene; couvrez le tout de compresses trempées dans l'eau-de-vie, qu'il est essentiel de changer souvent; ne touchez à l'appareil que sept ou huit jours après l'opération, pour voir s'il n'y a point d'inflammation, & pour un peu relâcher le bandage, sans déranger la charpie, qui tombe ordinairement d'elle-même quinze jours ou trois semaines après l'opération. Quand la charpie sera séparée, remplissez la plaie de plumasseaux trempés dans de l'eau-de-vie, ou roulés dans de la colophane en poudre; la cicatrice ne tardera pas à se faire, & l'animal pourra travailler au bout de six semaines, pourvu qu'on observe de lui laver souvent la jambe avec du vinaigre & de l'eau-de-

vie. Les violents exercices lui ſont auſſi nuiſibles que les aliments échauffants & trop nutritifs.

II. ESPECE. *Tumeur par épanchement du ſang artériel.* (Anévriſme faux.)

A PEINE l'artere eſt-elle ouverte, que le ſang s'épanche dans le tiſſu cellulaire des parties voiſines, & y forme une tumeur preſque indolente, avec fluctuation, d'un volume plus ou moins conſidérable, à peine douée de pulſation ; tantôt le ſang ſe répand dans le tiſſu cellulaire des parties voiſines de l'ouverture, tantôt le ſang eſt logé dans une eſpece de poche, formée par la dilatation d'une cellule.

Tout anévriſme faux eſt dangereux ſi on n'y remédie promptement, principalement lorſqu'il ſe trouve compliqué avec l'inflammation ou la gangrene de la partie.

Qu'on ſe garde bien de confondre un anévriſme faux avec un abcès : la ſituation de la tumeur proche d'une artere ; la pulſation, quelque petite qu'elle ſoit, répondant à celle du cœur ; la réſiſtance du ſang, qui eſt plus conſidérable que l réſiſtance du pus renfermé depuis long-temps dans une cavité, ſont autant de ſignes ſuffiſants pour la diſtinguer de l'abcès & des autres tumeurs. Lorſqu'on s'eſt aſſuré de la préſence de l'anévriſme faux & de ſon étendue, on fait à la partie ſupérieure de la jambe une ligature, qu'on ſerre fortement avec un tourniquet : la peau qui couvre la tumeur étant coupée longitudinalement, & la tumeur étant ouverte, on inciſe le ſac dans toute ſon étendue, en pénétrant juſqu'au ſang fluide, comme ſi on ouvroit un abcès : après avoir ôté le ſang & les couches ſanguines pour découvrir

l'artere & son ouverture, on pratique, comme dans l'anévrisme vrai, deux ligatures; l'une, au dessus de l'ouverture; l'autre, au dessous; ensuite le reste de l'opération & du traitement s'exécute de la même maniere que je l'ai exposé au sujet de l'anévrisme vrai.

III. ESPECE. *Dilatation des parois d'une veine.* (Varice.)

QUE le sang fasse un plus grand effort sur une portion des parois d'une veine, vous verrez naître une tumeur privée de pulsation, indolente, qui se dissipe en partie lorsqu'on la comprime, mais pour reparoître aussi-tôt après la compression. Cette tumeur dans son origine n'excede pas la grosseur d'une noisette ou d'une amande; mais avec le temps elle acquiert celle d'une grosse balle de paume.

Le cheval, plus sujet à cette maladie que le bœuf & la brebis, n'en souffre dans les commencements aucune incommodité; il marche facilement; ensuite la *varice* s'accroît, & l'animal est gêné dans sa marche, sur-tout quand elles sont nombreuses; il n'est point rare d'en voir plusieurs sur les parties latérales & internes des extrêmités postérieures; quelquefois elles sont si nombreuses, qu'elles imitent des nœuds assemblés.

Lorsque la tumeur a pris un accroissement assez considérable pour empêcher l'animal de marcher librement, & que par ce frottement trop réitéré il se forme une ulcération superficielle, il faut pratiquer une opération semblable à celle de l'anévrisme vrai: le succès que j'en ai retiré m'oblige à la conseiller aux Maréchaux; le cheval en sera plus estimé, & il n'éprouvera plus d'accidents de la part du frottement.

GENRE SECOND.

Amas d'eau dans la capacité du bas-ventre. (Hydropiſie du bas-ventre. Aſcite.)

LE ventre eſt tuméfié, les flancs ſont avalés, la fluctuation des eaux ſe fait ſentir lorſqu'en preſſant de la main une des parties latérales du ventre, on fait frapper le côté oppoſé.

I. ESPECE. *Amas d'eau dans le bas-ventre par l'obſtruction des viſceres de l'abdomen.*

IL s'annonce par le défaut d'appétit, la diminution des forces vitales & muſculaires, la maigreur, le gonflement des jambes, la reſpiration difficile & l'évacuation modique de l'urine; enſuite le ventre ſe tuméfie, la fluctuation devient ſenſible, les flancs ſont avalés, la difficulté de reſpirer augmente, les urines ſont moins abondantes & plus troubles, & l'animal meurt.

On reconnoît pour principes de cette eſpece d'hydropiſie du bas-ventre, l'obſtruction du foie, ou du pancréas, ou de la rate, ou du méſentere.

Les efforts inutiles qu'on a faits juſqu'à préſent pour découvrir des remedes ſpécifiques contre l'hydropiſie du bas-ventre, doivent engager les Maréchaux à varier la curation, ſelon l'eſpece d'hydropiſie. Mais comment diſtinguer l'hydropiſie cauſée par l'obſtruction du foie, de celle que produiſent l'obſtruction de la rate & celle du méſentere? Ainſi l'on ſe voit plongé dans l'incertitude, & forcé de ſe prendre à quelques obſervations pour en ſortir.

Qu'on ne ſoit donc pas étonné d'obſerver dans une hydropiſie du bas-ventre des effets ſurprenants d'un remede, tandis que le même a augmenté chez un autre animal de la même eſpece, les ſymptomes & les accidents d'une hydropiſie qu'on a jugé être d'un ſemblable caractere.

Frictions, exercice, bandages, aſtringents, topiques, réſolutifs, réſolutifs internes, purgatifs, diurétiques, ſudorifiques, ponction, tout a été mis en pratique, mais ſouvent ſans ſuccès.

Les doux purgatifs donnés en breuvage & en lavement, à petite doſe, & ſouvent réitérés, ont quelquefois réuſſi ; mais ce ſuccès ne peut avoir lieu que lorſque les forces vitales & muſculaires de l'animal ne ſont pas abattues, & lorſque les purgatifs agiſſent en même temps ſur les ſelles & ſur les voies urinaires ; encore faut-il toujours les allier avec les réſolutifs, & en ceſſer l'adminiſtration lorſqu'ils affoibliſſent l'animal, & ne diminuent pas ſenſiblement pendant pluſieurs jours la quantité d'eau contenue dans l'abdomen. Quand l'hydropiſie exiſte depuis quelque temps, ou qu'on ſoupçonne une forte obſtruction du foie, les purgatifs ſont contr'indiqués, & l'on doit paſſer ſur le champ à l'uſage des réſolutifs & des diurétiques ; en conſéquence on mêlera avec le foin beaucoup de feuilles de chélidoine, de fumeterre & de chicorée ; on fera prendre des diurétiques, tels que le ſuc d'oignon avec de l'eau-de-vie, le vin blanc, où l'on a fait macérer des cloportes & des baies de genievre, le vin blanc ſaturé de cendres de genêt, les infuſions de racine de chicorée ſauvage & de perſil.

Qu'on ne me vante point dans cette eſpece d'hydropiſie, l'uſage des ſudorifiques, le mercure doux, comme un excellent hydragogue,

l'euphorbe & la gomme gutte, comme des purgatifs propres à évacuer toute l'eau contenue: les sudorifiques augmentent l'obstruction des visceres & les forces vitales, tant qu'ils agissent; mais ensuite les forces vitales & musculaires diminuent, & l'eau s'amasse en plus grande quantité. Le mercure doux, & toutes les autres préparations mercurielles, même les préparations antimoniales, attaquent principalement les forces vitales; aussi n'est-il pas extraordinaire de voir périr des chevaux & des bœufs deux ou trois jours après avoir pris du mercure doux. L'euphorbe échauffe, irrite, cause de violentes coliques, & met l'animal dans le cas de mourir, sans exciter la nature à chasser une grande quantité de matieres par les selles.

Lorsque tous ces remedes n'ont produit aucun effet sensible, il reste encore, pour derniere tentative, la ponction, qui est une ouverture pratiquée au bas-ventre avec un trois-quart, instrument composé d'une cannule & d'un poinçon à extrêmité aiguë & triangulaire. Il faut choisir, pour faire la ponction, l'espace compris entre les dernieres fausses côtes & les os pubis: en plongeant le trois-quart dans le ventre, évitez de toucher le muscle longitudinal de l'abdomen; retirez le poinçon, & laissez la cannule, qui donnera passage aux eaux renfermées. C'est ici qu'il faut avoir égard aux forces de l'animal, qui se trouvent toujours affoiblies dès que l'on évacue une trop grande quantité d'eau à la fois, & qu'on n'a pas soin de comprimer le ventre avec un bandage, à mesure que les eaux s'écoulent: dès que vous aurez tiré environ la moitié de l'eau contenue, retirez la cannule, appliquez sur la plaie de l'étoupe cardée, seche, & assujettie avec une emplâtre: deux jours après, réi-

térez cette opération, pour évacuer le reſte des eaux, avec la précaution de comprimer le ventre par le moyen d'un linge, que vous aurez ſoin d'aſſujettir & d'arroſer de temps en temps avec du vin chaud, ſaturé d'alun & de vitriol. La ponction n'interdit pas l'uſage des aromatiques, des urinaires; au contraire, elle ne peut réuſſir qu'à proportion de leurs bons effets. Quelques Maréchaux ont injecté dans l'abdomen des infuſions réſolutives, mais le ſuccès n'a pas répondu à leur eſpérance.

II. ESPECE. *Collection d'eau dans le ventre, produite par des évacuations trop abondantes.*

LES forces muſculaires ſont preſque anéanties, les fonctions vitales s'exécutent avec peine, le ventre eſt tuméfié, la préſence de l'eau dans l'abdomen ſe fait connoître par le tact, les urines coulent en très-petite quantité, la maigreur eſt des plus grandes, la reſpiration difficile.

Les principes de cette eſpece d'hydropiſie ſont des diarrhées abondantes & de longue durée, des ſaignées copieuſes ou trop ſouvent répétées, ou mal indiquées.

Le foin abondant en plantes aromatiques doit être la ſeule nourriture du malade; ſi vous ſoupçonnez foibleſſe dans les inteſtins, donnez, 1°. en lavement & en breuvage, une infuſion de racine de gentiane édulcorée avec du miel; 2°. des bols compoſés d'extrait de genievre & de poudre de fourmis; les breuvages & les bols diurétiques ne doivent point être négligés; en rétabliſſant les forces, ils augmentent le cours des urines.

GENRE TROISIEME.

Tuméfaction du ventre, produite par la raréfaction de l'air. (Météorisme. Tympanite.)

Le ventre est distendu, la respiration s'exécute avec peine, l'animal bat des flancs, les matieres fécales sont souvent retenues, l'animal témoigne de la douleur par l'agitation continuelle où il est. Lorsqu'on frappe le ventre, il résonne à peu près comme un tambour.

I. Espece. *Tuméfaction des estomacs, causée par la raréfaction de l'air.*

Lorsque l'air se ramasse ou se développe en grande quantité dans les estomacs du bœuf, de la chevre & de la brebis, il s'y raréfie; le ventre se tuméfie, la respiration devient difficile, la digestion se dérange, l'animal souffre, s'agite, bat des flancs, & ne rend point de vent par l'anus; le ventre résonne quand on le frappe, sans donner aucun signe de fluctuation de matiere liquide. Il n'est aucun signe pour découvrir la tuméfaction de l'estomac du cheval: la petitesse & la situation de l'estomac, la grandeur des gros intestins, empêcheront toujours de s'en appercevoir; au contraire, la panse du bœuf, de la brebis & de la chevre, est si grande, qu'elle ne peut être distendue sans augmenter sensiblement le volume du ventre.

Ce n'est pas sans raison qu'on attribue les principes de cette maladie aux substances nutritives trop abondantes en air, comme les pommes, les

courges, les trefles, la luzerne, &c. puifqu'ordinairement le bœuf & la brebis n'en font attaqués qu'après avoir mangé avec avidité de la luzerne, des trefles & des pommes. Les eaux impures pour boiffon, le mouvement qui agite les molécules infenfibles de la pâte alimentaire, trop développé, foit à caufe de la qualité des aliments faciles à être décompofés, foit à caufe du long féjour de la pâte alimentaire dans la panfe, foit par la conftriction de l'orifice du feuillet ou de la caillette, qui retient l'air à mefure qu'il fe dégage.

Il eft peu de *météorifmes* fans douleur; plus le ventre eft tendu, plus la douleur eft vive & le danger confidérable.

Augmenter la force contractile de la panfe pour vaincre la réfiftance qu'oppofe le feuillet & la caillette à l'expulfion de l'air, c'eft l'indication qu'il faut remplir, lorfqu'on eft perfuadé que les orifices du feuillet ne font point enflammés.

Prenez du bon vin blanc, chopine; délayez-y de l'extrait de genievre, deux onces, pour un breuvage qu'il faut donner au bœuf: auffi-tôt après adminiftrez-lui un lavement compofé d'une forte infufion de fleurs de camomille romaine & de feuilles de féné; lavement qu'il faut réitérer toutes les heures. Appliquez fur le ventre & les flancs des linges trempés dans de l'eau à la glace, que vous renouvellerez tous les quarts d'heure. Si l'animal n'éprouve aucun foulagement de la part de ces remedes, faites-lui boire de l'eau à la glace, mais en petite quantité, crainte de produire des tranchées violentes & une inflammation confidérable dans les eftomacs. N'appréhendez pas de faire marcher & courir le malade; le mouvement de tout le corps, l'agitation des eftomacs & des matieres contenues, déterminent fouvent le paffage de l'air dans les inteftins. Les

Bouviers

Bouviers ne connoiſſent pas d'autres remedes que celui de donner au bœuf malade une forte priſe de thériaque, de le forcer à marcher & à courir juſqu'à ce qu'il ſoit allé du ventre, & qu'il ait rendu beaucoup de vents par l'anus. Cette méthode, quoique approuvée de tous les Maréchaux de village, ne doit cependant être miſe en exécution qu'après avoir tenté inutilement les moyens que je viens de propoſer.

Si, malgré ces ſecours, le météoriſme augmente avec le battement des flancs & la difficulté de reſpirer, il ne faut pas héſiter de plonger le trois-quart dans le bas-ventre, & d'y laiſſer la cannule juſqu'à ce que l'air contenu dans la panſe ſe ſoit diſſipé: il vaut mieux tenter un remede incertain, que de laiſſer périr évidemment l'animal. La bleſſure de la panſe avec le trois-quart n'eſt pas auſſi dangereuſe que certains Maréchaux l'ont prétendu; la cannule étant retirée, les bords de la plaie ſe rapprochent, & les matieres renfermées dans la panſe ne peuvent plus y paſſer. Je ne ſerois point de l'avis de ceux qui propoſent de donner iſſue à l'air, en plongeant deux ou trois fois la pointe d'un canif dans le ventre.

Lorſque le météoriſme dépend d'une forte inflammation des orifices du feuillet, il faut avoir recours à la ſaignée, aux boiſſons adouciſſantes, aux lavements mucilagineux, aux breuvages rafraîchiſſants, nitreux, & à tous les médicaments capables de diminuer l'inflammation. Liſez dans la Claſſe des maladies inflammatoires le genre & les eſpeces d'inflammation d'eſtomac.



II. ESPECE. *Tuméfaction des inteſtins par l'air raréfié.* (Météoriſme des inteſtins.)

LE ventre offre un gonflement conſidérable, les matieres fécales ſont retenues, la reſpiration eſt difficile, les fonctions de l'eſtomac troublées, la douleur aſſez vive pour obliger l'animal de s'agiter, le ventre dur, élaſtique & ſonore lorſqu'on le frappe ; quelquefois l'animal rend des vents, & paroît ſoulagé.

Cette eſpece de météoriſme attaque rarement le bœuf, la brebis & la chevre, parce que les gros inteſtins de ces animaux ſont muſculeux, étroits, & chaſſent avec facilité l'air contenu ; mais le cheval, dont les gros inteſtins occupent la plus grande partie du ventre, & qui ne ſont pas aſſez épais pour s'oppoſer aux efforts de l'air raréfié, eſt beaucoup plus expoſé à cette maladie ; il eſt réduit en très-peu de temps à la derniere extrêmité, lorſqu'on ne ſe preſſe pas de livrer paſſage par l'anus à l'air renfermé dans l'inteſtin cœcum & colon : il faut donc promptement ôter avec la main les matieres contenues dans l'inteſtin rectum, adminiſtrer ſur le champ des lavements froids, compoſés de la ſeule infuſion de fleurs de camomille romaine, introduire la fumée de tabac dans l'inteſtin rectum, à l'aide d'un long tuyau de bois ou de métal bien poli. Quelques-uns vantent le remede ſuivant, après avoir nettoyé l'inteſtin rectum. Prenez des oignons & du ſavon, de chacun deux onces, triturez, mêlez & ajoutez du poivre, une dragme ; introduiſez le mêlange dans l'inteſtin rectum, faites promener le cheval, & quelque temps après, donnez-lui un lavement compoſé d'une once de bon ſavon blanc diſſous dans l'eau.

S'il y a inflammation, aucun de ces remedes n'eſt indiqué; la ſaignée à la veine jugulaire, la décoction de racine de guimauve, ſaturée de crême de tartre, l'eau & le vinaigre, une légere infuſion de feuilles de ſéné, ſaturée de crême de tartre, preſcrits en lavements, ſont les ſeuls remedes qu'il faut employer. Les lavements & les boiſſons à la glace ne conviennent pas au cheval; ils diminuent bien la raréfaction de l'air, mais ils augmentent la tenſion & l'inflammation des inteſtins, & mettent l'animal dans le cas de périr pendant leurs effets.

GENRE QUATRIEME.

Rétention de l'urine dans la veſſie. Suppreſſion du cours d'urine. (Iſchurie.)

L'ANIMAL eſt dans l'impoſſibilité d'uriner; il ſe tourmente, il s'agite, il ſe leve, il ſe couche, il bat des flancs, il les regarde, il plie le dos, & fait tous ſes efforts pour rejetter l'urine; ſon pouls eſt ordinairement fréquent, fort & tendu. La main appliquée ſur la partie poſtérieure du ventre, s'apperçoit plus de la violente contraction des muſcles du bas-ventre, que de la tuméfaction de la veſſie; mais étant introduite dans l'inteſtin rectum du mâle, & dans le vagin de la femelle, elle trouve la veſſie extrêmement diſtendue.

I. ESPECE. *Rétention d'urine provenant de l'inflammation des parties contenantes.*

AU commencement l'urine coule avec peine & en petite quantité; enſuite ſon cours eſt entiére-

ment interrompu ; alors l'animal s'agite, ſe couche, étend les jambes, prend des accès de chaleur, ſe releve, plie le dos, & fait tous ſes efforts pour uriner; les muſcles du bas-ventre ſe contractent avec force; le fourreau du bœuf, du cheval & du mouton eſt d'une chaleur plus conſidérable; la vulve de la vache, de la jument & de la brebis eſt un peu enflammée, & dans les efforts qu'elles font pour uriner, on voit l'uretre faire ſaillie dans la vulve ; & ſi on veut les ſonder, on éprouve une réſiſtance ſinguliere, lorſque le ſphincter de la veſſie eſt enflammé; la réſiſtance eſt encore bien plus forte quand l'inflammation du ſphincter de la veſſie ſe trouve compliquée avec celle du commencement de l'uretre : à peine la ſonde peut-elle pénétrer dans la veſſie dans les premiers temps de la maladie.

Les principes de la rétention d'urine avec inflammation, ſe réduiſent à l'impreſſion ſubite de l'eau froide, priſe intérieurement, ou appliquée extérieurement, à la mauvaiſe qualité des eaux, à l'uſage immodéré des plantes âcres, & quelquefois de l'avoine, aux longues courſes faites pendant l'été, au défaut de boiſſon dans les brûlantes chaleurs, à l'adminiſtration imprudente du vin, de l'ail, de la thériaque, & autres ſubſtances capables d'augmenter l'âcreté des urines.

Le cheval & le bœuf ſont plus ſujets à la rétention d'urine que la brebis, la chevre & le porc.

Relâcher le ſphincter de la veſſie, pratiquer aux urines une iſſue par des inſtruments convenables, lorſque l'inflammation s'oppoſe à ſon cours ordinaire, voilà les indications à remplir.

Calmez l'inflammation & relâchez le ſphincter de la veſſie par des ſaignées à la veine jugulaire, réitérées pluſieurs fois dans le même jour,

ſelon la grandeur, la force, l'âge, le tempérament du ſujet & l'intenſité de la tenſion ou de l'inflammation. C'eſt ici que les lavements faits avec la décoction de feuilles de pariétaire & le nitre, ou avec la décoction de feuilles de laitue & la crême de tartre, doivent être preſcrits au nombre de ſept à huit dans le jour : on évitera de faire manger le malade, ſeulement on lui fera boire de l'eau blanche & nitreuſe : on expoſera la vulve & le fourreau à la vapeur du vinaigre. J'ai éprouvé de très-bons effets de l'application des étoupes imbibées d'un mêlange de trois parties d'eau tiede avec une partie de vinaigre, depuis le fourreau juſqu'à l'anus, & dans la vulve. Quelques-uns prétendent avoir employé avec ſuccès en lavement l'infuſion de quatre têtes de pavot dans trois livres d'eau, ou la ſolution d'une once de nitre dans de l'eau aiguiſée de vinaigre. La ſonde eſt le moyen le plus prompt pour ſoulager la jument, la vache, la brebis, la chevre & la laie; introduite dans la veſſie par le canal de l'uretre, ſitué au deſſous du vagin, elle évacue l'urine accumulée dans la veſſie : pour la réuſſite de cette opération, il faut que le canal de la ſonde ait au moins deux lignes de diametre & quinze pouces de longueur ; qu'elle ſoit un peu courbe ; qu'une de ſes extrêmités ſoit obtuſe & percée latéralement de pluſieurs trous, chacun d'une ligne de diametre, pour donner libre paſſage à l'urine, ordinairement épaiſſe & trouble dans cette maladie.

L'impoſſibilité où l'on eſt de ſonder le bœuf, le bouc & le belier, & la difficulté de faire pénétrer la ſonde dans la veſſie du cheval, à cauſe de ſes différentes courbures, obligent le Praticien, après avoir mis en uſage tous les ſecours imaginables, de faire la ponction à la veſſie, en introduiſant de

l'inteſtin rectum dans la veſſie, une ſonde briſée & armée d'un trois-quart : il prendra garde de ne pas porter trop avant ſon inſtrument dans le rectum, de peur de faire paſſer l'urine dans la capacité de l'abdomen ; lorſque la veſſie commence à s'affaiſſer, pour ſe mettre à l'abri de tout accident fâcheux du côté des véſicules ſéminales, il ſuffit qu'il l'introduiſe trois ou quatre pouces au-delà du ſphincter de l'anus. Lorſque la ſonde a pénétré dans la veſſie, il faut retirer le trois-quart, & laiſſer la ſonde juſqu'à ce que l'inflammation ou la grande contraction du ſphincter de la veſſie commence à ſe diſſiper ; alors retirez-la, & les urines couleront par les voies naturelles.

II. ESPECE. *Rétention d'urine provenant d'une violente & continuelle contraction du ſphincter de la veſſie.* (Iſchurie ſpaſmodique.)

LE cours des urines par les voies ordinaires eſt ſubitement & entiérement ſuſpendu ; les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe ne ſont ni échauffées ni enflammées ; le pouls eſt au commencement de la maladie dans ſon état naturel : lorſque la veſſie eſt fortement diſtendue par l'urine, l'animal s'agite, ſe couche, s'étend, ſe leve, plie le dos, contracte avec force les muſcles de l'abdomen, & s'efforce d'uriner ; auſſi-tôt que la contraction ceſſe, l'urine coule en grande abondance ; au lieu que dans la rétention d'urine par inflammation, le flux d'urine ne ſe rétablit que peu à peu.

Le paſſage ſubit d'une écurie chaude dans une atmoſphere froide, la boiſſon d'une eau trop fraîche, reſpectivement à la chaleur de l'animal, l'âcreté des urines, une diſpoſition particuliere de la veſſie,

peuvent être considérés comme les principes les plus fréquents de cette maladie.

Diminuer la tension des fibres musculeuses qui composent le sphincter de la vessie, est la seule indication à remplir : les adoucissants, & particuliérement la saignée à la veine jugulaire, produiront cet effet, s'ils sont prescrits dès le commencement de la rétention d'urine. Donnez au bœuf & au cheval toutes les quatre heures un bol composé d'une dragme de camphre, d'une dragme & demie de nitre & de suffisante quantité de miel : faites-leur boire beaucoup d'eau blanche nitrée ; administrez deux ou trois lavements composés d'une dragme de camphre, délayée dans deux jaunes d'œufs & suffisante quantité d'eau blanche nitrée : sondez la jument, la vache, la brebis, la chevre & la laie, même sans attendre l'effet des remedes prescrits ci-dessus. Si les saignées réitérées à la veine jugulaire & les bols de camphre ne peuvent relâcher le sphincter de la vessie du mâle, introduisez la sonde brisée, de l'intestin rectum dans la vessie.

III. Espece. *Rétention d'urine produite par le relâchement de la vessie.* (Ischurie paralytique.)

La vessie étant rélâchée ou paralysée, & son sphincter étant contracté, l'urine s'y accumule, les fonctions vitales sont dérangées, l'animal est couché & s'agite peu, les muscles de l'abdomen sont à peine contractés, les parties naturelles n'offrent ni chaleur ni douleur, la vessie est distendue. Lorsque la vessie a acquis une extension considérable, les symptomes s'accroissent, l'animal s'agite, entre en convulsion, & meurt.

Cette espece de rétention d'urine se présente rarement dans la pratique ; le relâchement ou la

paralysie de la vessie est donc un accident extraordinaire, sur-tout avec l'intégrité de son sphincter.

Une chûte violente, un coup porté avec force sur le dos, des plantes vénéneuses, une eau impure pour boisson, la vieillesse, le défaut d'exercice, peuvent donner lieu à l'*ischurie paralytique*.

Tout ce qui est capable d'irriter légérement les parois de la vessie, est ici indiqué: les diurétiques, tels que le suc d'oignon avec l'eau-de-vie, l'huile de succin avec le vin blanc, les cendres de genêt, avec le vin blanc & l'eau-de-vie, la térébenthine avec le miel, l'infusion de racine de persil & d'oignon dans du vin blanc, sont les remedes qui jouissent de la plus grande vertu pour exciter le cours des urines & la contraction de la tunique musculeuse de la vessie.

Des Maréchaux instruits proposent de faire macérer deux onces de mouches cantharides dans chopine de vin blanc, pendant quarante-huit heures, & d'administrer au cheval en boisson & en lavement une once de cette liqueur mêlée avec chopine d'infusion de fleurs de mauve: mais il est toujours dangereux de prescrire un tel remede, à cause de l'action des mouches cantharides sur l'estomac & les intestins, avant que de parvenir à la vessie.

Par le moyen de la sonde il est possible chez la jument, la vache, la brebis & la chevre, d'injecter dans la vessie une forte infusion de feuilles de sauge, de même chez le bœuf, le cheval & le mouton, après avoir introduit la sonde brisée, de l'intestin rectum dans la vessie. Si, malgré l'administration de ces remedes, la maladie subsiste, & ne donne aucune lueur d'espérance, il vaut mieux, pour l'intérêt du maître, tuer l'animal, que de le laisser languir.

IV. Espece. *Rétention d'urine produite par des corps étrangers contenus dans la veſſie ou le canal de l'uretre.*

Lorsqu'une pierre s'eſt formée dans la veſſie, l'animal eſt ſujet à de fréquentes envies d'uriner ; il regarde ſes flancs, il plie le dos, il ſe couche & il ſe leve à chaque inſtant ; l'urine ſort quelquefois goutte à goutte, & par les efforts qu'il fait, on juge qu'il doit ſouffrir exceſſivement. Le cours de l'urine eſt ſouvent interrompu tout à coup, & reſte ſuſpendu juſqu'à ce que la pierre ne bouche plus l'orifice de l'uretre : au milieu des douleurs que reſſent l'animal, on voit les muſcles du bas-ventre ſe contracter, l'inteſtin rectum faire ſaillie en dehors ; dès que la pierre ceſſe de fermer l'ouverture de l'uretre, l'urine ſort, mais ſouvent teinte de ſang, épaiſſe & chargée de ſédiment. De tous les ſignes, aucun n'annonce d'une maniere indubitable la préſence de la pierre, que la ſonde briſée, introduite dans la veſſie par l'inteſtin rectum, ou la main paſſée dans l'inteſtin rectum, quand la pierre jouit d'une certaine grandeur.

La mauvaiſe qualité des eaux & des aliments, la diſpoſition naturelle du ſujet, une conformation différente de la veſſie & de l'uretre, contribuent à la formation de la pierre ; maladie extraordinaire chez le cheval, & plus particuliérement chez le bœuf, le mouton, le bouc & le porc. Il eſt plus fréquent de voir des rétentions d'urine produites par des matieres muqueuſes qui bouchent l'orifice de l'uretre, ſur-tout chez le cheval, dont les urines ſont ordinairement troubles.

Toutes les fois que l'urine eſt retenue dans la veſſie par des corps étrangers, il faut faire ſes

efforts pour les chasser par les voies naturelles, ou leur procurer une issue favorable par des chemins artificiels.

Soupçonnez-vous que la rétention d'urine vient de substances visqueuses, accumulées vers l'orifice de l'uretre, ou des graviers amoncelés, ayez recours aux diurétiques les plus actifs; savoir, la térébenthine, le vin blanc, le savon, la racine de persil, le suc d'oignon avec l'eau-de-vie, le sel marin, les eaux minérales, administrés en breuvages, en bols & en lavements.

Mais s'il existe une pierre dans la vessie, tous ces moyens deviennent inutiles, vous êtes forcé de frayer une nouvelle route pour tirer la pierre de la vessie. Les uns proposent le petit appareil; les autres, le bas appareil; ceux-ci, le grand appareil; ceux-là, l'appareil latéral.

Les protecteurs de la premiere méthode commencent à introduire la main dans l'intestin rectum, après l'avoir trempée dans l'huile: en pressant doucement sur la vessie, ils tâchent d'amener la pierre vers le col de la vessie, & de la maintenir avec force dans cette situation; ensuite ils font une incision au côté gauche de l'espace compris entre l'anus & le commencement du scrotum, directement sur la pierre: l'incision étant faite, ils la tirent par la plaie, soit avec les doigts, soit avec une curette, & ils favorisent cette extraction en comprimant la pierre contre la plaie, avec la main contenue dans l'intestin rectum. La distance de la pierre aux téguments, la grandeur de la vessie, la difficulté d'amener même la pierre la plus volumineuse vers le col de la vessie, à cause de la résistance de l'intestin rectum, la situation de la vessie, l'impuissance de maintenir la pierre comprimée contre le col de la vessie, particuliérement

ſi elle eſt petite & le cheval fort grand, rendent cette opération impoſſible.

Les partiſans du bas appareil, après avoir injecté dans la veſſie du cheval, à l'aide de la ſonde briſée, autant d'eau d'orge qu'elle en peut contenir ; après avoir fait ſaiſir & incliner de côté le fourreau, font avec un biſtouri une inciſion d'environ huit pouces de longueur, entre le fourreau & les muſcles grands obliques ; ils prennent enſuite un biſtouri, qu'ils prétendent faire pénétrer dans la veſſie : auſſi-tôt que l'eau eſt ſortie, ils introduiſent par la plaie dans la veſſie le doigt indicateur de la main gauche, qui ſert à diriger les tenettes. Cette méthode ne peut pas ſe pratiquer ſur le cheval, même après ſa mort, parce que le fourreau s'oppoſe à l'inciſion qui devroit ſe faire entre les muſcles droits, parce que la face inférieure de la veſſie n'étant point adhérente au tiſſu cellulaire du péritoine, qui tapiſſe la face interne des muſcles de l'abdomen, on ne peut ouvrir les muſcles de l'abdomen, ſans pénétrer dans la cavité du bas-ventre, & donner lieu à la ſortie des inteſtins.

Les défenſeurs du grand appareil ayant renverſé le cheval, & lié les jambes les unes avec les autres, ils introduiſent une ſonde briſée auſſi avant qu'il eſt poſſible, dans le canal de l'uretre : lorſqu'ils ont paſſé la premiere inflexion, & qu'ils ſont parvenus vers la ſeconde inflexion, ils font ſur l'extrêmité de la ſonde une inciſion aſſez grande pour donner paſſage à une ſonde d'acier, figurée de maniere à parvenir dans la veſſie : à peine la ſonde y eſt-elle entrée, qu'ils font une inciſion immédiatement au deſſus du ſcrotum, juſqu'à deux travers de doigt de l'anus ; enſuite changeant de direction, ils pouſſent le biſtouri le long de la crenelure de la ſonde, aſſez avant dans la bulbe de l'uretre : l'in-

cision étant finie, ils introduisent le gorgeret dans la vessie, le long de la crenelure de la sonde; ils dilatent l'uretre & le col de la vessie avec le doigt, & ils conduisent les tenettes dans la vessie, les tenant fermées jusqu'à ce qu'ils touchent la pierre; alors l'ayant saisie, ils la serrent médiocrement, & la tirent en baissant vers le rectum. La figure & la structure du canal de l'uretre, la longueur du col de la vessie, la difficulté de porter le gorgeret dans la vessie sans pratiquer des fausses routes, d'y faire pénétrer les tenettes, & d'y saisir la pierre, quelque longues que soient les branches des tenettes, les accidents qui ont coutume d'accompagner le déchirement du col de la vessie & du commencement de l'uretre, doivent éloigner les Maréchaux de tenter cette méthode.

Enfin les sectateurs de l'appareil latéral commencent, de même que les défenseurs du haut appareil, à introduire dans le canal de l'uretre une sonde brisée, qu'ils font parvenir le plus avant qu'il est possible: lorsqu'elle ne peut plus avancer, ils pratiquent sur son extrêmité une incision, où ils font passer une sonde d'acier, afin de parvenir dans la vessie: dès qu'ils sentent la sonde dans la vessie, ils l'abandonnent à un aide instruit, qui la tient un peu inclinée d'un côté; ensuite ils font une incision profonde au dessus du scrotum, jusqu'au dessous de l'anus, entre cette partie & la tubérosité de l'os ischion: la sonde étant reconnue, ils portent le bistouri ou lithotome sur la crenelure de la sonde, & le poussent de bas en haut, le cheval étant couché à la renverse; au contraire, obliquement de haut en bas, si l'animal est sur ses pieds. Lorsque l'incision des prostates & du col de la vessie est exécutée, ils introduisent, à l'aide de la sonde crenelée, le gorgeret, ensuite les tenettes, pour retirer la pierre contenue dans la vessie.

De toutes ces méthodes, celle qui me paroît la plus avantageuſe, eſt l'appareil latéral; mais il n'eſt pas auſſi facile de l'exécuter qu'on ſe l'imagine, même ſur le cheval mort. La difficulté d'introduire la ſonde dans la veſſie, de la tenir aſſujettie pendant les efforts violents de l'animal, de ſuivre exactement la crenelure de la ſonde, lorſqu'on veut inciſer les proſtates & le col de la veſſie, de ſaiſir adroitement une pierre, fera toujours regarder cette opération comme difficile & dangereuſe. Heureuſement que la préſence d'une pierre dans la veſſie du cheval eſt un phénomene extraordinaire.

Si, en introduiſant la main dans l'inteſtin rectum d'un bœuf, vous ſentiez un corps dur & volumineux renfermé dans la veſſie, je ſerois d'avis de le faire conduire le plutôt qu'il ſeroit poſſible, à la boucherie, pour le faire aſſommer. Suppoſé qu'il exiſtât une pierre dans la veſſie de la jument, de la vache, de la brebis, &c. ce que perſonne juſqu'à préſent n'a obſervé, il faudroit introduire dans la veſſie une eſpece de ſonde droite & crenelée, où ſeroient cachées deux lames capables d'inciſer de chaque côté: l'inciſion faite, on feroit parvenir, à l'aide de la crenelure de la ſonde, le gorgeret dans la veſſie; enſuite on introduiroit les tenettes pour retirer la pierre. Cette opération, dont l'exécution ne préſente aucune difficulté, pourroit avoir du ſuccès. Lorſqu'il ſe forme des calculs dans les reins, la maladie eſt auſſi difficile à connoître, qu'elle le ſeroit à guérir, ſuppoſé qu'elle fût ſuſceptible d'être diſtinguée.

GENRE CINQUIEME.

Tuméfaction des mammelles par l'accumulation du lait dans ses réservoirs communs.

QUAND le lait s'accumule dans les réservoirs des mammelles sans pouvoir en sortir, il en distend les tuniques, il y prend un mauvais caractere, & les mammelles deviennent douloureuses: quelquefois les mammelons donnent du lait, mais il est séreux & de mauvaise qualité.

C'est après avoir mis bas, que la jument, la vache, la brebis & la laie sont les plus exposées à cette maladie. Un coup au corps de la mammelle, l'inflammation des mammelons, un courant d'air froid, l'évacuation du lait trop retardée, le lait dépravé, la piqure d'un insecte, sont les principes ordinaires de la tuméfaction des mammelles.

On voit plus souvent les mammelles de la brebis tuméfiées, que celles de la vache & de la chevre, & plus rarement les mammelles de la jument attaquées de cette maladie. Le Praticien doit s'attacher promptement à donner issue au lait, pour s'opposer à l'inflammation & à la suppuration inévitables, si la tuméfaction subsiste quelque temps. La racine de persil en boisson & en lavement, les feuilles de persil, les fleurs de camomille romaine, la mie de pain & le lait sous forme de cataplasme, les parfums réitérés avec l'encens & la sauge, la crême de lait en onction sur les mammelons, à laquelle on ajoute un peu de sel de saturne; s'ils sont échauffés, la paille d'avoine pour aliment, sont les remedes indiqués pour résoudre la tumeur:

mais lorſque l'indication exige une plus grande ſecrétion de lait, & une plus abondante évacuation par les mammelons, au lieu de l'infuſion de racine de perſil pour boiſſon, des raiforts ou de la paille d'avoine pour nourriture, préſentez les tiges, les feuilles & les fleurs de chardon rolland froiſſées, & les feuilles d'ortie, à la vache; l'eupatoire à feuilles de chanvre, la dent de lion, le ſainfoin, la ſarriette, le carvi, la petite chélidoine, &c. à la jument; le fénugrec, l'ortie, l'oignon muſque, le ſon mouillé avec l'eau ſaturée de ſel commun, &c. à la brebis. Quelques Bergers ſe contentent, pour diſſiper la dureté des mammelles des brebis, de faire cuire un oignon de groſſeur médiocre, dans une chopine de lait doux, & de leur en faire boire la décoction.

Dès la moindre apparence d'inflammation, ſaignez à la veine jugulaire, appliquez un cataplaſme compoſé de mie de pain, de lait & de feuilles de perſil; renouvellez ſouvent le cataplaſme; ajoutez, pour le rendre plus réſolutif, des fleurs de camomille romaine, ou des feuilles de rue: auſſi-tôt que la tenſion & la chaleur commencent à diminuer, donnez pluſieurs lavements mucilagineux, plus ou moins ſaturés de nitre; faites boire tous les jours à la vache & à la jument, cinq à ſix pots d'infuſion de racine de perſil; préſentez à la brebis du ſon humecté & mêlé avec une petite quantité de ſel commun & de nitre: ſi l'inflammation s'y établit & y fait du progrès, il faut calmer l'inflammation, diminuer la tenſion, & favoriſer la ſuppuration par l'application continuelle du cataplaſme compoſé de mie de pain, de lait & de ſafran. Dès que le pus s'eſt accumulé, au point d'offrir au tact une fluctuation bien ſenſible, ouvrez l'abcès avec un biſtouri, & panſez la plaie

comme un ulcere ſimple. Pendant le traitement de l'ulcere, faites boire à la jument & à la vache beaucoup d'infuſion de racine de perſil, nourriſſez-les avec de la paille, tenez-les chaudement à l'écurie, & ſoutenez les mammelles avec un ſuſpenſoir.

GENRE SIXIEME.

Gonflement des articulations. Accumulation de matieres plus ou moins fluides dans les ligaments articulaires.

L'ARTICULATION tuméfiée eſt peu douloureuſe; en la touchant on s'apperçoit d'une fluctuation plus ou moins ſenſible, ſelon les différents degrés de conſiſtance qu'a le fluide contenu, ſelon l'épaiſſeur des téguments, ou du ligament articulaire, ou des parties qui le recouvrent.

I. ESPECE. *Gonflement des articulations par une humeur ſéreuſe & fluide.* (Hydropiſie de l'articulation.)

A PEINE l'eau commence-t-elle à s'accumuler dans l'articulation, que le ligament capſulaire fait une élévation plus apparente durant l'extenſion des pieces articulées, que pendant leur flexion. Au commencement l'animal ne boite pas, la tumeur eſt inſenſible, & l'on ſent une eſpece de fluctuation, qui augmente à proportion de l'accroiſſement de la tumeur. Lorſque le ligament capſulaire contient beaucoup de fluide, alors l'animal boite, & la tumeur devient ſenſible.

On peut rapporter les principes de ce mal, 1°. au long ſéjour du ſujet dans les écuries malſaines,

ſaines, dans des terreins humides & marécageux, & dans l'eau impure ; 2°. à la foibleſſe des ligaments articulaires, produite par des accidents paſſés, tels que coups, contuſions, bleſſures ſur les articulations, ou ſur les parties voiſines ; 3°. à l'enflure œdémateuſe des jambes ſubitement répercutée, ou à une hydropiſie générale tout à coup diſparue ; 4°. aux ſaignées copieuſes & aux purgatifs réitérés ; 5°. à tout ce qui eſt capable de relâcher les ligaments articulaires, & d'y faire accumuler la ſéroſité.

Les Maréchaux ont aſſigné des noms particuliers au gonflement de chaque articulation ; par exemple, pluſieurs nomment *enflure du genou*, le gonflement de l'articulation du cubitus avec la premiere rangée des os du carpe ; *jarret cerclé*, *enflure du jarret*, *courbe*, lorſque le fluide eſt accumulé dans les ligaments qui uniſſent le tibia avec la premiere rangée des os du tarſe, ou les deux rangées des os du tarſe entr'elles, ou la ſeconde rangée avec le canon ; *enflure du boulet*, quand les ligaments articulaires du canon avec le pâturon ſont tuméfiés. Ces différents noms ne ſervent qu'à induire en erreur, puiſqu'ils ne déſignent qu'une même eſpece de maladie.

Les articulations des jambes ſont les plus expoſées à cette eſpece d'hydropiſie ; les fluides qu'elles contiennent cauſent quelquefois un relâchement ſi conſidérable, que les pieces articulées ſe dérangent. J'ai vu la tête du fémur d'un cheval ſortir de ſa cavité articulaire au moindre effort, & y rentrer avec facilité ; après ſa mort, la cavité articulaire étoit remplie d'une grande quantité d'humeur ſéreuſe. Il eſt certainement des chevaux dont les extrêmités articulaires ne ſe porteroient pas en avant, ſi les ligaments articulaires n'avoient pas été relâchés. Je ſais très-bien que la plupart des

chevaux bouletés doivent ce défaut aux fortes extensions des ligaments latéraux & capſulaires de l'articulation du canon avec le pâturon.

Le ſujet attaqué du gonflement des articulations par une humeur fluide, jouit-il d'une bonne ſanté, il ne faut s'attacher qu'à diſſiper les eaux contenues, & à donner de la force aux ligaments capſulaires.

Prenez des feuilles de rue & du vinaigre ſaturé de ſel marin, faites-les macérer à une douce chaleur, broyez juſqu'à conſiſtance de cataplaſme; appliquez ce mêlange autour de l'articulation; réitérez ce cataplaſme toutes les douze heures. Si huit jours après l'uſage de ce topique, vous n'appercevez aucun changement heureux, environnez l'articulation de l'onguent véſicatoire, fait avec les mouches cantharides ou les ſcarabées, après avoir coupé le poil le plus près qu'il ſera poſſible. Certains Maréchaux ajoutent à l'onguent véſicatoire, l'euphorbe & la racine d'ellébore; mais ils s'expoſent à exciter une grande inflammation, particuliérement chez les jeunes animaux, & dans les tumeurs récentes, ſenſibles & fort tuméfiées.

Au bout de vingt-quatre heures, ôtez l'onguent pour en remettre de nouveau; continuez ainſi pendant ſept ou huit jours. La jambe s'enflamme & ſe tuméfie, la ſuppuration s'établit, le cheval ſe frotte & même déchire avec les dents la partie affectée, ſi vous n'avez pas ſoin de l'attacher court, & d'envelopper exactement l'articulation; enſuite panſez l'ulcere avec le digeſtif ordinaire, vous obtiendrez en peu de temps une cicatrice louable, & ordinairement accompagnée de la diſparition de la tumeur.

L'enflure conſidérable qui a coutume de ſurvenir à l'articulation après l'application des véſicatoires, a déterminé un grand nombre de Maréchaux à

donner la préférence au feu. Si le feu n'intéresse que la peau proprement dite, il est rare qu'il produise seul de bons effets ; il resserre les parties, mais il n'augmente pas la faculté absorbante des vaisseaux capillaires, & il n'enleve pas le fluide contenu dans le ligament capsulaire, comme il le fait pour l'enflure œdémateuse des jambes ; en conséquence d'autres Maréchaux ont proposé le trois-quart pour donner issue à la matiere renfermée : cette méthode peut avoir ses avantages, lorsqu'on applique aussi-tôt après, le cataplasme prescrit ci-dessus, ou un cataplasme fait avec les feuilles de sauge, & le vin ; mais quelquefois l'humeur qui s'écoule de l'articulation, produit des ulceres de mauvaise qualité, & susceptibles de dégénérer en fistules incurables.

Si l'animal est affecté de farcin ou d'hydropisie générale, éloignez les vésicatoires, le feu & le trois-quart ; contentez-vous d'appliquer des cataplasmes résolutifs sur l'articulation, & de prescrire les remedes indiqués pour combattre le farcin & l'hydropisie.

II. ESPECE. *Gonflement des articulations par des humeurs tenaces ou visqueuses.*

LA fluctuation de l'humeur contenue dans le ligament capsulaire, est ordinairement insensible ; l'animal donne souvent des signes de douleur lorsqu'on touche avec force l'articulation tuméfiée ; il boite, & fait mouvoir avec plus ou moins de difficulté sa jambe.

Les contusions, les efforts violents, soit en retirant le pied entré dans un trou, soit en appuyant avec force le pied contre terre pour reculer, les extensions violentes des ligaments latéraux & cap-

ſulaires, quand le pied porte à faux, ou que l'animal fait une chûte; l'abondante ſecrétion de l'humeur ſinoviale, un tranſport de l'humeur de la gourme ou du farcin, l'inflammation des parties voiſines de l'articulation & des organes qui la compoſent, doivent être rangés au nombre des principes les plus communs du gonflement des articulations par une humeur tenace & viſqueuſe.

Le cheval eſt plus expoſé à cette maladie que le bœuf, & le bœuf plus que la brebis, la chevre & le porc. Les différents noms que les Maréchaux lui ont donnés, ſelon les articulations qu'elle affecte, ſont les mêmes que ceux que j'ai définis dans la premiere eſpece du gonflement des articulations.

Si le gonflement de l'articulation arrive auſſi-tôt après une chûte, une contuſion, une violente diſtraction des ligaments, ou autre cauſe méchanique, ce que les Maréchaux nomment *entorſe* ou *mémarchure*, il ne faudroit pas l'attribuer à la quantité de la ſinovie contenue dans la cavité articulaire, qui fait effort contre les parois du ligament capſulaire, mais à la tuméfaction des téguments & des autres parties qui environnent l'articulation: la dureté, la douleur & la chaleur de la partie affectée démontrent qu'il faut s'attacher à prévenir ou à combattre l'inflammation commençante, par des compreſſes & des étoupes trempées dans de l'eau-de-vie: ſi la chaleur étoit conſidérable, il ſeroit utile de ſubſtituer à l'eau-de-vie un cataplaſme fait avec les feuilles de ſauge, la mie de pain & le vinaigre. Ce cataplaſme continué pendant quelques jours, diſſipe ordinairement la chaleur, la tumeur & la douleur. Lorſque les ſymptomes de l'inflammation ſe ſont évanouis, que la peau a repris ſon ancienne épaiſſeur, & que la ſinovie s'eſt accumulée dans l'articulation, au point de diſtendre les

ligaments articulaires, il faut tout mettre en œuvre pour faire paſſer la ſinovie ſurabondante dans les vaiſſeaux abſorbants, au moins pour s'oppoſer à ſon épaiſſiſſement, qui peut aller juſqu'à la conſiſtance cartilagineuſe, comme je l'ai obſervé chez une jument, dans chaque articulation du canon avec le pâturon: la ſinovie avoit acquis une telle conſiſtance, que le ſcalpel pouvoit à peine la diviſer, elle formoit des couches blanchâtres, unies fortement les unes avec les autres, & revêtues du ligament capſulaire.

Les inflammatoires appliqués ſur l'articulation, & réitérés pendant huit ou dix jours, ainſi que je l'ai propoſé dans l'eſpece précédente, rempliſſent les deux indications propoſées; ils facilitent l'abſorption de la ſinovie, & lui empêchent d'acquérir de la conſiſtance.

Dès que la ſuppuration ſera établie, vous l'entretiendrez pendant quinze jours ou trois ſemaines, en panſant l'ulcere avec l'onguent digeſtif, animé d'une quantité plus ou moins grande d'onguent véſicatoire; enſuite vous terminerez la curation par des plumaſſeaux chargés de parties égales d'onguent égyptiac & de digeſtif.

Lorſque la tumeur eſt dure, inſenſible, & pour ainſi dire, impénétrable à l'action des véſicatoires, il faut la ramollir par l'application continuelle & réitérée du cataplaſme compoſé de mie de pain & de lait, ou du levain avec la pulpe d'oignon, ou de la pulpe de racine de guimauve & d'épinards. Les graiſſes & les huiles que les Maréchaux regardent comme les ſubſtances les plus propres à ramollir, ne produiſent pas ici l'effet qu'ils nous promettent. L'application des graiſſes & des huiles ſur les articulations tuméfiées par l'abondance de la ſino-

vie, n'eſt pas le ſeul abus que commettent les Maréchaux : il en eſt un bien plus grand ; c'eſt de donner le feu ſur la partie affectée ; remede trop facile, trop uſité & trop peu diſpendieux pour eſpérer, de la part des Maréchaux, un aveu ſincere ſur ſon inutilité & ſes déſavantages dans la plupart des maladies où ils ont coutume de l'employer : l'expérience & l'obſervation devroient cependant les forcer à dire la vérité ; mais le préjugé, l'intérêt & l'ignorance s'y oppoſeront toujours.

Auſſi-tôt après l'application d'un fer rouge ſur les téguments d'un animal vivant, vous voyez la partie cautériſée devenir noire, inſenſible ; quelques jours après, les bords de l'eſcarre ſe tuméfier, donner de la chaleur & des marques de ſenſibilité, la ſuppuration s'y établir ; enfin, l'eſcarre tomber, & la ſuppuration ſubſiſter juſqu'à parfaite cicatrice.

De l'application d'un fer rouge ſur une partie quelconque des téguments organiſés, il s'enſuivra toujours les mêmes ſymptomes : 1°. la mort de la partie que le fer rouge aura touchée ; 2°. l'évaporation des matieres fluides que le fer approche ; 3°. la douleur, la chaleur & le gonflement des bords de l'eſcarre, produits par la vélocité & la quantité du ſang que la nature détermine vers cet endroit, pour détacher des chairs vivantes la partie morte, nommée eſcarre ; 4°. la ſuppuration établie par l'inflammation des parties qui environnent l'eſcarre ; 5°. la chûte de l'eſcarre, favoriſée par la ſuppuration, qui tend ſans ceſſe à détacher le mort du vif ; 6°. la ſuppuration néceſſaire pour dégorger les bords de la plaie, faciliter l'accroiſſement des chairs, & perfectionner la cicatrice. Ces effets, quoique plus ou moins ſenſibles, en raiſon du degré de chaleur, n'en ſont pas moins

invariables. Il feroit à fouhaiter pour la pratique vétérinaire, que les cas où le cautere actuel, c'eft-à-dire, le feu, eft indiqué ou contr'indiqué, fuffent auffi-bien développés & connus; le Maréchal feroit peut-être plus réfervé, & on ne le verroit pas fi fouvent armé du cautere. S'eft-il affuré par le tact de la préfence d'une humeur ramaffée dans une efpece de capfule, auffi-tôt il fait rougir le cautere, brûle les téguments à la partie la plus déclive de la tumeur, & parvient jufqu'à la cavité où l'humeur eft renfermée. Si l'humeur a beaucoup de fluidité, & s'y trouve en grande abondance, elle fort par l'ouverture que le cautere vient de pratiquer, & les bords de la plaie reftent ouverts jufqu'à ce que l'efcarre qui revêt fes parois, tombe: pendant ce temps le fluide s'échappe fans effort, de fa capfule, & la capfule même quelquefois fe deffeche, au point de refufer paffage au fluide qu'elle avoit coutume de contenir; alors le cautere actuel eft avantageux: mais le cautere diminue-t-il toujours la quantité du fang & autres fluides qui fe portent vers la tumeur? Le cautere donne-t-il toujours lieu à l'épanchement de tout le fluide contenu? Le cautere contribue-t-il toujours au defféchement de la capfule? Malgré la féchereffe & la conftriction momentanée que le feu caufe dans les vaiffeaux voifins de l'efcarre, fon application n'a jamais lieu fans irriter & fans engager la nature à déterminer une plus grande quantité de fang vers la partie irritée: en conféquence de cette augmentation, il doit fe faire une plus grande fecrétion d'humeurs dans la partie cautérifée & fes environs; donc le cautere augmente le cours des humeurs dans la partie cautérifée, au lieu de le diminuer. C'eft en vain qu'on fait pénétrer le feu jufqu'à l'endroit où l'humeur s'eft accumulée; fi

elle n'eſt pas aſſez fluide, elle s'embarraſſera au milieu de la route qu'on lui a pratiquée, l'action de l'air la corrompra, & d'autres ſymptomes plus fâcheux ſurviendront; ou bien l'ouverture ne répondra pas à la quantité d'humeur qui ſe forme tous les jours dans la cavité; dans ce cas, le fluide ſera obligé d'y ſéjourner, & de ſe faire jour dans d'autres parties : les grands abcès pourroient fournir des exemples. Quand même l'humeur s'écouleroit, quel eſt le Maréchal aſſez hardi pour promettre le deſſéchement entier de la capſule, ou la diſparition de ſa cavité par la ſuppuration? Il faudroit pour cela que le fer détruisît la plus grande partie des parois de la capſule : à peine conſume-t-il des molettes & des veſſigons commençants. Mais des abcès, des loupes, & autres grandes tumeurs enkiſtées, offrent des parois trop étendues pour eſpérer de les détruire avec le cautere. Ceux qui entreprennent la cure des grands abcès & des tumeurs d'un volume conſidérable par l'application du cautere, ne craignent pas de l'employer pour la courbe, l'éparvin, le ſuros, le gonflement des articulations par des fluides condenſés, les écarts, les efforts, les ſeimes, la matiere ſoufflée au poil, la crapaudine, &c. les mauvais ſuccès ne les rebutent point; ils ſuivent la pratique de leurs ancêtres, & ils ſe croiroient dignes de blâme s'ils ne ſe comportoient pas comme eux; auſſi les voyez-vous plus attentifs à former ſur les téguments des figures régulieres, qu'à pénétrer juſqu'à la partie affectée. Ils ont beau appliquer le cautere actuel, même avec force, ſur la plupart de ces tumeurs, il en réſultera rarement des effets avantageux. La courbe, conſidérée comme un amas de ſinovie condenſée dans le ligament articulaire de la ſeconde rangée des os du carpe avec le canon, ne peut en tirer

aucun avantage, puiſqu'il n'eſt pas permis de pénétrer avec le feu dans les ligaments articulaires, ſans s'expoſer évidemment à des accidents funeſtes. Les véſicatoires réitérés ne ſont-ils pas mieux indiqués? L'éparvin & les ſuros, tumeurs produites par la ſubſtance de l'os, ſeront détruits, mais il reſtera la crainte bien fondée de voir une carie à la place d'un éparvin ou d'un ſuros. L'écart, diſtenſion violente des muſcles qui font mouvoir l'omoplate ſur la poitrine, n'en éprouve rien d'avantageux; au contraire, la douleur s'accroît, & ſouvent il ſurvient une violente inflammation, accompagnée d'une ſuppuration abondante. Dans la crapaudine, ulcere qui attaque les téguments du pâturon & du commencement de la couronne, il ne faut point le rejetter lorſque les déterſifs les plus forts n'ont produit aucun effet. Sept à huit raies de feu profondes, & faites depuis la partie ſupérieure de l'ulcere juſqu'au ſabot, ont quelquefois deſſéché l'ulcere. Il n'en eſt pas ainſi des abcès formés entre le ſabot & l'os du pied, juſqu'à l'os coronaire, qu'on nomme *fourmilliere*, *matiere ſouffiée au poil*: deux ou trois inciſions pratiquées avec l'inſtrument tranchant à la portion des téguments ſoulevée par le pus, donneront plus promptement & avec moins d'inconvénient, iſſue au pus renfermé; encore vaut-il mieux deſſoler l'animal, ou donner jour au pus, en faiſant une ouverture à la partie inférieure du pied.

Lorſque le ſabot commence à ſe fendre, ſoit en pince, ſoit dans les quartiers, il n'eſt aucun Maréchal qui n'applique ſur le champ une S de feu pour arrêter les progrès de la ſeime, comme par une eſpece de lien; & ſi la fente eſt conſidérable, il mettra la même S de feu de diſtance en diſtance, toujours horizontalement ∽, juſqu'au bas de la

fente: mais ils veulent donc tous ignorer qu'une emplâtre placée le long de la fente, ſeulement pour empêcher les mauvais effets de l'air, produit de meilleurs effets que le cautere actuel, capable de pénétrer juſqu'aux lames internes de la corne, & de deſſécher le germe de la corne provenant de la ſubſtance cannelée. Je ne parle point ici des moyens connus pour la cure de cette maladie.

Des déſavantages du cautere dans pluſieurs maladies, il ſeroit abſurde de conclure qu'il faut abſolument le rejetter pour toutes ſortes d'accidents. Qu'un abcès ſoit ſitué profondément; que le biſtouri ne puiſſe y pénétrer ſans intéreſſer des parties eſſentielles à la vie; que l'inciſion cauſe des douleurs trop vives avant que d'y parvenir; que l'inſtrument tranchant ne ſoit pas à même d'atteindre juſqu'au foyer ſans faire de grandes dilatations; que l'ouverture faite par l'inciſion, devienne trop petite, ſoit à cauſe du reſſort des parties environnantes, ſoit à cauſe de la contraction des parois de l'ouverture, ſoit à cauſe de la quantité du ſang artériel & veineux, le cautere pénétrera juſqu'au foyer de l'abcès; il fera toujours une ouverture proportionnée à ſon volume; il traverſera les muſcles, les membranes, le tiſſu cellulaire, &c. ſans cauſer de douleurs auſſi vives que le biſtouri: l'ouverture ne diminuera pas d'une maniere ſenſible, tant que l'eſcarre ſubſiſtera; les vaiſſeaux intéreſſés dans ſon paſſage, ne donneront point de ſang, les nerfs bien cautériſés ne produiront ni éréthiſme ni convulſion. Un bouton de feu appliqué ſur une loupe commençante, ou autre petite tumeur capſulaire, les détruit, ſans entraîner avec ſoi les inconvénients des cauſtiques, pourvu qu'il pénetre juſques dans la capſule: mais quand la tumeur

capſulaire eſt étendue, il faut préférer le cauſtique, s'il n'eſt pas poſſible de l'enlever avec le biſtouri; méthode plus ſure, plus courte & moins dangereuſe.

Le ſang coule-t-il avec impétuoſité d'une artere récemment ouverte par un inſtrument tranchant, le cautere actuel l'arrête ſur le champ, ſi le vaiſſeau artériel n'eſt pas conſidérable; il ne produit point cet effet ſur une grande artere; ou s'il le procure, ce n'eſt que pour un inſtant: ainſi le cautere peut être employé avec ſuccès dans les hémorragies légeres; par exemple, lorſqu'on coupe le bord des oreilles ou la queue d'un cheval. La morſure des bêtes venimeuſes, ſi redoutable par la promptitude du virus, ne ſeroit ſuivie d'aucun danger, s'il étoit poſſible d'y appliquer le feu auſſi-tôt après la morſure: mais les beſtiaux ne ſont ordinairement ſujets à cet accident, que dans les pâturages, & le temps qu'ils mettent à revenir à leur écurie, ne permet plus l'application du cautere, parce que le virus a paſſé, pour la plus grande partie, dans le ſang, & que le cautere s'oppoſeroit à l'action de l'alkali volatil, qu'il faut néceſſairement appliquer ſur la plaie pour corriger le venin. L'expérience paroît confirmer les bons effets du cautere ſur la morſure d'un chien ou d'un loup enragé, pourvu qu'il ſoit appliqué quelques heures après la bleſſure, & que ſon action s'étende même au-delà des bords de la plaie: les Curés peuvent rendre ce témoignage à la vérité; lorſqu'ils ont touché avec de groſſes claies de fer plus ou moins rouges, les beſtiaux bleſſés par des animaux hydrophobes, à peine trois ſur cinquante deviennent-ils enragés. Ce n'eſt pas à dire pour cela qu'on doive rejetter les autres remedes, dont l'expérience a couronné pluſieurs fois le ſuccès, tels que les plantes aromatiques & les préparations mercu-

rielles, & même préférer la section de la partie lésée.

On lit dans des ouvrages qui jouissent d'une grande réputation, que le cautere actuel détruit avec efficacité le charbon pestilentiel & autres tumeurs critiques, produites par un virus épidémique; que le feu l'emporte dans tous ces cas sur les caustiques, les suppuratifs, & même l'instrument tranchant; qu'il faut ouvrir tous les abcès avec le cautere; que la pourriture même doit être consumée par le feu. Ni le feu ni les caustiques n'ont jamais procuré aux tumeurs pestilentielles de résolution avantageuse, ni de suppuration louable; au contraire, l'instrument tranchant, en enlevant la tumeur, ou en ouvrant l'abcès, a presque toujours été accompagné d'un succès heureux; donc le cautere, bien loin d'être utile dans ces maladies, est nuisible, & doit le céder à l'instrument tranchant.

Il n'en est pas ainsi de la carie des os; le cautere actuel détruit les mauvaises chairs qui s'élevent de l'os carié, desseche les lames osseuses qui entretiennent la carie, facilite leur exfoliation & la régénération des bonnes chairs; en général, on doit toujours le préférer aux caustiques & à la rugine, lorsqu'il s'agit de détruire les chairs fongueuses, & donner lieu à l'exfoliation de la partie cariée. Dans la carie des apophyses épineuses du dos, & dans celle de l'os du pied, les caustiques, le trépan, la rugine, les poudres aromatiques & dessicatives, les teintures balsamiques, &c. agiront plus lentement & avec moins d'efficacité que le cautere actuel.

Il n'importe pas seulement de connoître les cas où les cauteres sont indiqués & contr'indiqués, il faut encore être habitué aux différents degrés de

chaleur néceſſaires au fer pour pénétrer à travers les téguments dans différentes parties du corps, & ſavoir ſaiſir les indications eſſentielles pour la réuſſite du cautere, la chûte de l'eſcarre, la ſuppuration & la cicatrice de l'ulcere.

Le fer, métal précieux, à cauſe des différents degrés de chaleur qu'il peut ſupporter ſans ſouffrir une altération bien ſenſible; le fer, capable de réſiſter quelque temps au feu le plus violent de nos forges, ſans ſe décompoſer & ſe fondre; le fer, ſuſceptible de prendre la forme qu'on veut lui donner, eſt la ſubſtance qui doit former les cauteres, dont la figure varie, ſelon les parties où l'on veut les appliquer. La profondeur, la figure, la ſituation, la grandeur, la réſiſtance & la ſtructure de la partie affectée, ont fait conſtruire les cauteres à boutons plats, les cauteres à boutons ronds, les cauteres en forme de couteau, de feuilles de fougere, de roues dentelées, de S romaine, de croix de S. André, &c. mais de quelque figure qu'ils ſoient, ils doivent être de bon acier, très-polis, exempts de rouille, capables de prendre divers degrés de chaleur, ſans que leur ſurface ſe garniſſe d'écailles: le degré de chaleur & le nombre des cauteres répondront à l'épaiſſeur & à la denſité de la partie à cautériſer, & au temps qu'il faut employer pour différentes applications. Chauffez les cauteres avec le charbon de bois, & non avec le charbon de pierre, qui altere le fer, & le rend inégal; faites-en chauffer pluſieurs en même temps, afin de ne pas interrompre l'opération, & d'appliquer des cauteres d'un égal degré de chaleur dans tous les endroits de la partie à cautériſer. Lorſque les tumeurs ſont ſuperficielles, il eſt inutile de faire rougir l'inſtrument; mais pour les tumeurs profondes, les abcès revêtus d'enveloppes

épaisses, & les caries, ne craignez pas de donner au cautere une plus grande chaleur : cependant il y a plusieurs degrés à remarquer depuis le rouge pâle jusqu'au rouge cerise ; degrés que l'expérience apprend mieux que tous les raisonnements. C'est pourquoi un jeune Éleve est obligé de s'étudier à connoître les divers degrés de chaleur, en appliquant des fers plus ou moins rouges sur le cheval, le bœuf & la brebis, dont les téguments varient en épaisseur & en densité. Avant que d'appliquer le cautere, il convient de couper le poil de la partie à cautériser, de reconnoître exactement les parties que le cautere doit intéresser, afin de ne pas léser les tendons, les nerfs, les principaux vaisseaux & les ligaments. Pour éviter de tels accidents, il vaut mieux se frayer une plus longue route : un nerf à moitié cautérisé produit des douleurs inouies & des convulsions ; les troncs artériels ouverts fournissent une si grande quantité de sang, que l'animal en meurt ; un tendon cautérisé s'exfolie, & se détruit en partie ; les ligaments blessés par le cautere, se dessechent, & donnent lieu à de vives douleurs & à des tumeurs qui font boiter l'animal, au point de le rendre incapable de service.

Après l'application du cautere, ou les Maréchaux abandonnent à la nature la chûte de l'escarre, la suppuration & la cicatrice, ou ils frottent l'escarre de graisse, d'onguent, ou d'une huile par expression ; il est peu de cas où cette méthode soit d'une utilité réelle : en général il faut plutôt chercher à relâcher, pour faciliter la chûte de l'escarre, qu'à irriter, comme le font les graisses & les huiles, lorsqu'elles restent trop long-temps exposées à l'action de l'air & de la chaleur des téguments ; les mucilagineux, tels que la mie de pain avec le lait, l'oignon de lis avec le miel, me

ſemblent préférables : ſi vous avez appliqué le cautere pour borner la pourriture, ou la prévenir, les infuſions d'abſynthe, de camomille romaine ou de romarin, donnent excluſion aux huileux. Lorſque vous avez eu l'intention de deſſécher ou de fortifier, tout le monde conviendra que les huileux ne pourroient ni répondre à l'indication que vous vous propoſez, ni favoriſer les bons effets du cautere; au contraire, qu'il ſeroit plus avantageux de ſe ſervir des cataplaſmes toniques faits avec les feuilles de rue & d'abſynthe, excepté que le cautere n'eût occaſionné une vive inflammation aux environs de la partie léſée, alors l'application de l'eau froide ſeroit indiquée. Les huileux ne ſont donc pas des médicaments propres à favoriſer la chûte de l'eſcarre. Quelques Maréchaux prétendent l'accélérer en y faiſant deux ou trois inciſions juſqu'au vif: cette méthode ne peut que retarder les bons effets du cautere; il vaudroit bien mieux s'abſtenir du cautere, & y ſubſtituer une grande inciſion. S'il eſt néceſſaire que l'eſcarre ſe ſépare promptement, appliquez un cautere bien rouge, couvrez l'eſcarre de cataplaſmes mucilagineux & renouvellés toutes les ſix heures; car les eſcarres tombent avec d'autant plus de promptitude, que la brûlure a cauſé des croûtes plus fortes & plus ſeches, & que la ſuppuration s'établit promptement.

Tant que l'eſcarre ſubſiſte, & même après ſa chûte, il faut empêcher que le cheval ne ſe frotte ou ſe morde, & que le bœuf ne ſe leche; pour éviter ces inconvénients, attachez le cheval de court, enveloppez l'endroit cautériſé de linges bien aſſujettis, pour le bœuf couvrez l'appareil d'un linge trempé dans une infuſion de ſuie de cheminée, tenez-leur une litiere fraîche, dans une écurie ſaine & propre.

Lorſque le feu a trop irrité les parties voiſines de l'eſcarre, évitez de laver la brûlure avec de l'eau vulnéraire; l'eau fraîche eſt le remede le plus efficace pour calmer l'irritation & l'inflammation commençante. Si le feu n'a pas agi avec aſſez d'activité, & ſi la plaie ſe referme trop vîte, au lieu d'appliquer des cauſtiques, réitérez plutôt le feu: ceux qui les conſeillent, ne connoiſſent ni leurs effets ni les différences qui exiſtent entre le cauſtique & le cautere actuel. Ce n'eſt pas la crainte de former un ſecond eſcarre qui doit retenir le Praticien; la chûte en eſt ſouvent plus prompte que celle du premier; le repos ſeul la procure, pourvu que l'animal ſoit bien conſtitué & tenu propre dans une écurie ſalubre. On ne ſauroit trop s'écrier contre les mauvais traitements des Maréchaux qui permettent au Laboureur de ſe ſervir des beſtiaux cautériſés un jour ou deux après l'opération, ſans leur appliquer ni huile ni onguent ſur l'eſcarre. L'application des ſubſtances huileuſes, ſi déſavantageuſe aux beſtiaux, ne ſera jamais le motif de nos plaintes; mais le peu de ſoin qu'ils ont de l'animal cautériſé, le régime qu'ils lui font obſerver, le travail qu'ils lui impoſent, méritent les reproches les plus vifs. Pourquoi ne pas laiſſer le malade tranquille juſqu'à la chûte de l'eſcarre & à la parfaite cicatrice de l'ulcere? Pourquoi faire travailler un animal dont les jambes viennent d'être cautériſées? N'eſt-ce pas s'expoſer à lui faire enfler les jambes, & à lui cauſer une violente inflammation, accompagnée d'une ſuppuration abondante? Pourquoi lui donner autant de foin & d'avoine qu'à un cheval bien portant? La paille, le ſon & l'eau blanche ne lui conviendroient-ils pas mieux? Pourquoi lui appliquer le cautere indifféremment dans toutes ſortes

de

de saisons & de temps? L'automne, le vent du nord & le matin ne sont-ils pas préférables, lorsqu'il est possible de choisir? Pourquoi ne pas défendre l'escarre des injures de l'air & de l'atmosphere de l'écurie? Un linge propre qui couvriroit la partie cautérisée, qui seroit renouvellé tous les jours, ne favoriseroit-il pas la chûte de l'escarre, la suppuration & la détersion de l'ulcere? Pourquoi négliger la suppuration qui vient après la chûte de l'escarre? ou il faut l'augmenter, ou il est essentiel de la tarir. Si le cas exige une abondante suppuration, ajoutez à l'onguent digestif plus ou moins de mouches cantharides, ou de racine d'ellébore pulvérisée; si les chairs menacent de s'élever, pansez avec l'onguent égyptiac; si la suppuration relâche les parties qu'on a dessein de fortifier, traitez l'ulcere avec l'onguent digestif animé d'eau-de-vie, jusqu'à parfaite cicatrice.

GENRE SEPTIEME.

Gonflements produits par des humeurs renfermées dans des capsules particulieres. (Tumeurs capsuleuses.)

Les tumeurs renfermées sous ce genre sont ordinairement circonscrites, sans chaleur, sans douleur, logées dans le tissu cellulaire des parties extérieures: la capsule qui sert à chacune d'enveloppe, n'appartient ni aux vaisseaux sanguins, ni aux ligaments articulaires; elle vient d'une cellule du tissu adipeux, distendue par la présence d'une humeur plus ou moins épaisse, dont l'accumulation fait l'accroissement de la tumeur.

I. ESPECE. *Tumeur capſulaire contenant une humeur liquide.* (Veſſigon.)

ELLE eſt molle, indolente, ſituée pour l'ordinaire entre la partie inférieure du tibia & le tendon qui paſſe ſur l'extrêmité du jarret ; elle eſt ſenſible au tact & à la vue, tantôt en dehors, tantôt en dedans : quand elle eſt récente, on ne s'en apperçoit point tant que le cheval plie le jarret ; mais lorſque les deux jarrets ſont tendus, & que l'animal eſt campé, la comparaiſon fait remarquer la différence. Si le *veſſigon* paroît de deux côtés, on l'appelle *veſſigon chevillé.* Le cheval eſt plus ſujet au veſſigon que le bœuf & la brebis.

Cette tumeur reconnoît pour principes les marches forcées, les grands travaux, les contuſions, les efforts du jarret, les écuries trop en talus, un ſervice prématuré. C'eſt pourquoi les chevaux Normands & Limouſins, communément montés à l'âge de deux ans & demi ou trois ans, y ſont fort ſujets.

Lorſque le veſſigon vient de fatigue, le repos & l'application de l'eau-de-vie où vous aurez mis en ſolution de la boule martiale, ſuffiſent pour le diſſiper : quand il s'eſt formé inſenſiblement juſqu'à une certaine grandeur, attachez-vous à réſoudre la tumeur & à prévenir ſon retour. Les cataplaſmes & les onguents réſolutifs, les véſicatoires & le feu ſont les remedes indiqués pour parvenir au but propoſé.

Les cataplaſmes ſeront compoſés de feuilles de rue, mêlées & broyées avec parties égales de vinaigre ſaturé de ſel commun : changez-les toutes les douze heures : ſi trois ou quatre jours ſe paſſent ſans en éprouver de bons effets, lavez & frottez la tumeur avec une forte ſolution de gomme ammoniac ou de

galbanum dans du vin, ayant ſoin, après chaque friction, de mettre ſur la tumeur le cataplaſme ci-deſſus. Le veſſigon réſiſte-t-il à l'action de ces réſolutifs, il ne faut pas héſiter d'y appliquer l'onguent véſicatoire fait avec les mouches cantharides ou avec les ſcarabées; réitérez-en l'application trois jours de ſuite, & huit jours conſécutifs, lorſque le veſſigon eſt ancien & volumineux. Les Praticiens ne ſont pas d'accord entr'eux ſur les remedes qu'il convient d'adminiſtrer quand le veſſigon continue d'être rebelle; les uns veulent le feu, les autres le cauſtique. Si le feu pénetre juſques dans la capſule, en détruit une partie, deſſeche ou évacue l'humeur contenue, & produit une légere ſuppuration, le ſuccès couronnera la premiere méthode, pourvu que l'abcès ſoit traité avec l'onguent égyptiac. Que le cauſtique pénetre juſqu'à la capſule, la détruiſe en partie, & cauſe une ſuppuration abondante, il n'agira jamais avec la même promptitude, il donnera lieu à une inflammation beaucoup plus vive, il attaquera ſouvent les parties voiſines, & malgré les précautions les plus ſages, il fera des fuſées dans le tiſſu cellulaire, & cauſera des déſordres ſouvent irréparables: le cauſtique eſt donc un remede plus nuiſible qu'utile pour détruire le veſſigon.

Ceux qui recommandent de ſaigner & de purger l'animal avant l'opération, ne ſont point fondés ſur l'obſervation; pour un mal local, ils cauſent deux maladies; l'une, produite par la ſaignée, je veux dire la foibleſſe; l'autre, cauſée par le purgatif, la diarrhée. La diſſection a démontré que cette eſpece de tumeur affecte d'autres parties du corps: dans quelque endroit des téguments où elle ſe trouve, la méthode que je viens d'expoſer doit la réſoudre ou la conſumer.

II. ESPECE. *Tumeur capſulaire avec matiere viſqueuſe.* (Loupe.)

ELLE eſt inſenſible, ſans fluctuation, plus ou moins dure & volumineuſe; lorſqu'elle eſt ſituée poſtérieurement ſur l'extrêmité ſupérieure du cubitus, elle porte le nom de *loupe à la pointe du coude, éponge, cheval couché en vache*; placée ſur le tendon, ou entre le tendon & l'os du canon, ou entre le tendon & l'os du pâturon, elle prend le nom de *molettes*; il faut bien la diſtinguer d'une petite tumeur produite dans le même endroit, par de longs exercices, & que le repos diſſipe: ſi elle a ſon ſiege ſur la pointe du jarret, elle s'appelle *capelet, paſſe-campane*; vient-elle ſur la partie antérieure du poitrail, certains lui donnent le nom d'*avant-cœur*; nom que le plus grand nombre des Maréchaux emploient pour déſigner toutes les eſpeces de tumeurs qui attaquent la partie antérieure de la poitrine: ſe fixe-t-elle immédiatement ſur le boulet, on la nomme *loupe ſur le boulet*: occupe-t-elle la face interne du jarret, on la connoît ſous le nom de *loupe ſur le jarret.* D'ailleurs la loupe peut avoir ſon ſiege dans une infinité d'autres parties du corps, comme à la face interne des cuiſſes, aux hanches, aux épaules, à la tête, &c. Le ſcalpel & l'obſervation pratique n'admettent de différences entre ces tumeurs que celles qui peuvent ſe tirer de la ſituation & du volume de la tumeur, & de la conſiſtance de la matiere contenue dans la capſule: ainſi il eſt de la derniere inutilité d'établir pluſieurs eſpeces de loupes, puiſque ces eſpeces ne different que par le volume, la ſituation, l'ancienneté, les adhérences de la tumeur & la conſiſtance de la matiere; qu'elles ont

le même caractere, & que le traitement en eſt abſolument le même.

On peut ranger parmi les principes de la loupe, les contuſions, les efforts, les coups, la compreſſion continuelle d'un corps dur, les marches longues & difficiles. Le cheval eſt plus ſujet aux tumeurs capſulaires que le bœuf & la brebis, principalement aux molettes & aux éponges.

En général la loupe eſt de peu de conſéquence, tant que ſon volume n'eſt pas exceſſif, & n'empêche pas l'animal de marcher, de porter & de tirer. Dès que la loupe a acquis un grand volume, que la capſule eſt épaiſſe, & qu'elle contient une humeur tenace, coupez exactement le poil qui la revêt, & appliquez deſſus une emplâtre véſicatoire, qu'il faut renouveller toutes les vingt-quatre heures pendant huit jours conſécutifs. Ne vous étonnez point ſi les poils & les téguments ſemblent tomber, ſans eſpérance de revenir; ils reparoiſſent après la cicatrice auſſi beaux qu'auparavant. Il faut toujours proportionner l'activité des véſicatoires à l'épaiſſeur des téguments & de la capſule, à la conſiſtance de l'humeur & à l'ancienneté de la loupe. L'onguent de ſcarabées diſſipe ordinairement les molettes récentes, pourvu que vous en répétiez ſouvent l'application: l'onguent avec les mouches cantharides, réitéré pendant une ſemaine, établit une ſuppuration abondante, qui entraîne avec ſoi la deſtruction de la capſule; mais ſi la loupe a de l'étendue & de l'ancienneté, les véſicatoires en operent rarement la réſolution entiere: c'eſt pourquoi les Maréchaux ont cherché des moyens capables de l'enlever dans les cauſtiques, le feu & l'inſtrument tranchant. Ceux qui préferent le cauſtique, choiſiſſent la partie la plus inférieure de la tumeur, ſur laquelle ils appliquent une pierre

à cautere, ou du beurre d'antimoine mêlé avec le cérat, ou de la pierre infernale, dont ils bornent l'action ſur les téguments par une emplâtre ſeneſtrée; enſuite ils recouvrent le cauſtique d'étoupes & d'une compreſſe aſſujettie par un bandage convenable ; ils n'abandonnent point l'animal que le cauſtique n'ait produit ſon effet. Lorſque le cauſtique paroît avoir pénétré dans la tumeur, ils appliquent du cataplaſme de mie de pain ou de la pulpe d'oignon de lis, pour en faciliter la chûte : auſſi-tôt après la chûte de l'eſcarre, ils introduiſent dans l'ulcere des tentes chargées d'onguent ſuppuratif, mêlé avec plus ou moins de précipité rouge, juſqu'à entiere deſtruction de la capſule. Si le précipité n'agiſſoit pas avec aſſez d'activité, ils ſubſtituent du beurre d'antimoine, à la doſe d'une dragme ſur deux onces d'onguent ſuppuratif; enſuite ils terminent la ſuppuration avec l'onguent digeſtif.

L'inflammation que le cauſtique produit aux environs de la partie où il agit, les douleurs exceſſives qu'il excite, les ravages qu'il a coutume de faire lorſqu'il paſſe dans le tiſſu cellulaire des parties environnantes, la longueur du traitement, le paſſage des parties inſenſibles du cauſtique dans la maſſe du ſang, & les accidents mortels dont il a été quelquefois accompagné après l'application d'une trop forte doſe, doivent forcer le Praticien à le rejetter, & à employer d'autres moyens. Le feu mis ſur des petites loupes commençantes, telle que la molette, les guérit; mais il ne s'enſuit pas que des raies de feu appliquées ſur les téguments qui couvrent la loupe à capſule forte & épaiſſe, en arrêtent les progrès, & en procurent la réſolution : il faudroit pour cela que le feu pénétrât dans la tumeur, détruiſît la plus grande portion de la capſule, & deſſéchât le reſte de l'humeur contenue. L'inſtru-

ment tranchant mérite la préférence ſur les autres remedes, même ſur les véſicatoires, lorſque la loupe jouit d'une grandeur conſidérable & d'une dureté impénétrable à l'action des véſicatoires. Armez-vous d'un biſtouri, avec lequel vous ferez aux téguments, ſur les parties latérales de la tumeur, deux inciſions en forme de croiſſant; de maniere qu'elles ſe touchent par leurs extrêmités, avant l'extirpation de la tumeur, & dans toute leur longueur, après l'extirpation. Enlevez la portion des téguments & la loupe compriſe entre les deux ſections; réuniſſez les deux levres de la plaie avec le bandage contentif ordinaire; ſi la plaie eſt grande, il convient, pour en maintenir les bords, de faire trois ou quatre points de ſuture auſſi-tôt après la ſection de la tumeur, d'aſſujettir le fil qui doit les retenir, ou par des plumaſſeaux d'étoupes, ſitués de chaque côté de la plaie, & imbibés d'une diſſolution de térébenthine dans de l'eau-de-vie, ou par une emplâtre agglutinative, ou par un bandage. Au bout de vingt-quatre heures, levez une partie de l'appareil, examinez du côté de l'angle inférieur de la plaie, s'il n'y a point inflammation, ou commencement de ſuppuration. Vous appercevez-vous que la matiere dont les bords de la plaie ſont arroſés, annonce une prompte cicatrice, coupez les fils en ſoutenant les levres de la plaie avec les doigts de l'autre main; enſuite retirez-les délicatement, crainte de déranger le germe de la cicatrice; remettez des plumaſſeaux chargés de digeſtif animé d'eau-de-vie, que vous ſoutiendrez avec un bandage. Lorſqu'il eſt poſſible de réunir les deux bords de la plaie ſans avoir recours à la ſuture, la cicatrice n'en ſera que plus prompte, les bords moins expoſés à s'enflammer & la plaie à ſuppurer. C'eſt en partie la raiſon pour laquelle l'extirpation des

petites loupes n'est suivie d'aucun accident fâcheux. L'instrument tranchant est donc le moyen à préférer pour la guérison des loupes ; mais il exige une main adroite & des connoissances anatomiques assez étendues pour éviter la section des principaux nerfs, des grands vaisseaux, des tendons, des ligaments & des muscles.

GENRE HUITIEME.

Collection de matiere purulente dans une cavité du tissu cellulaire. (Abcès.)

LORSQUE les humeurs produites par la suppuration n'ont point d'issue extérieure, qu'elles se rassemblent & sont retenues dans une partie du tissu cellulaire des téguments, il se fait une éminence privée de chaleur, peu sensible, cédant au toucher, sans laisser aucune impression distincte, & donnant des marques de fluctuation.

L'endroit où réside l'*abcès*, est le tissu cellulaire dilaté jusqu'à former une grande cavité, où les vaisseaux exhalants déposent une matiere blanchâtre plus ou moins fluide nommée *pus*. Cette matiere est le produit d'une inflammation ordinairement arrivée dans l'endroit où le pus s'est ramassé. Quelquefois le pus se rassemble dans une portion du tissu cellulaire, fort éloignée de la partie où il a été formé.

La violence & la durée de l'inflammation, en nous annonçant la formation de l'abcès, peuvent encore servir à faire entrevoir les qualités du pus & l'étendue de l'abcès. C'est pour avoir un pus louable & un abcès de peu d'étendue, qu'il faut

s'attacher à calmer l'inflammation par les cataplaſmes de mie de pain, de lait & de ſafran, ou de pulpe d'oignon de lis & d'épinards. Les huileux & les onguents, que les Maréchaux appliquent indifféremment ſur toutes ſortes de tumeurs inflammatoires, dans quelque état qu'elles ſoient, doivent toujours être rejettés, crainte de voir des ſuppurations trop abondantes, & quelquefois l'inflammation dégénérer en gangrene.

Dès que l'inflammation languit, ou que la ſuppuration s'établit avec lenteur, ſubſtituez aux remedes ci-deſſus le levain, l'onguent ſuppuratif, la gomme ammoniac, la fiente de pigeon, les ſemences de moutarde incorporées avec de la fiente de vache ou de pigeon ; leur application augmentera l'impétuoſité du ſang dans les vaiſſeaux de la tumeur, le pus s'y formera plus promptement, & l'abcès s'accroîtra : ſi l'inflammation tient un juſte milieu entre la violence & la foibleſſe, il ſuffit de mettre la tumeur à l'abri des impreſſions de l'air ; par une emplâtre de mucilage, vous obtiendrez une louable ſuppuration.

Il y a cependant des tumeurs inflammatoires qu'il eſt eſſentiel d'irriter, afin d'y exciter la ſuppuration ; telles ſont les inflammations des glandes, &c. La gomme ammoniac miſe en ſolution dans du vin, ou les réſout, ou établit une bonne ſuppuration : le galbanum mêlé, par le moyen du vin, avec le ſavon, eſt encore plus actif. N'éloignez point ces remedes, quoique le pus commence à ſe raſſembler, la ſuppuration en ſera plus abondante, le pus étant le remede le plus efficace dont on puiſſe ſe ſervir pour faciliter la collection de l'humeur purulente que l'inflammation fournit, & qui paſſe continuellement des arteres dans le tiſſu cellulaire. Plus le tiſſu cellulaire eſt lâche,

comme celui des téguments & des muscles entr'eux, plus l'abcès se fait promptement; au contraire, plus le tissu cellulaire a de densité & moins d'étendue, comme dans les glandes, plus la suppuration se fait avec lenteur & la cavité est étroite. C'est pourquoi il faut attendre la parfaite maturité des abcès des glandes, avant de les ouvrir, en laissant séjourner dans la masse glanduleuse le pus qui a commencé à y former un abcès ou un foyer principal, & en secondant extérieurement l'action du pus par les plus puissants maturatifs. Si néanmoins le pus affectoit des vaisseaux considérables, tels que la veine jugulaire dans la glande parotide, & si on soupçonnoit quelque virus pestilentiel, il vaudroit mieux précipiter l'ouverture, ou faire l'entiere extirpation de la tumeur pestilentielle, que d'attendre une suppuration complette. Il ne faudroit pas encore trop différer à ouvrir un abcès placé dans une glande d'un volume considérable, crainte que le pus ne se pratiquât une issue pardessous la glande, & ne pénetrât profondément, au lieu de s'approcher vers la surface de la peau. Ne confondez pas la collection de pus hors des glandes, avec celle qui se passe dans les glandes; il convient d'ouvrir l'abcès extérieur, avant qu'il attaque la glande, & même de le ménager après son ouverture. Si je recommande d'ouvrir les abcès glanduleux le plus tard qu'il est possible, je n'en dis pas ainsi des abcès qui se forment dans le tissu cellulaire des téguments & des muscles; ouvrez-les promptement, pourvu que les chairs ne soient pas enflammées, que la coction & la collection de la plus grande partie du pus soit faite: il est même des abcès si prompts à se former & à s'étendre, que, bien loin de les accélérer par des remedes irritants, il faut prévenir, par une prompte évacua-

tion du pus, les désordres que peuvent causer des abcès d'un progrès si rapide. On observe tous les jours de semblables abcès entre les muscles de l'omoplate, de l'humerus & de la cuisse ; il s'y forme des fusées si considérables, qu'il est très-difficile d'en reconnoître l'étendue : il est alors essentiel de procurer au pus une issue favorable, soit en appliquant des remedes qui excitent l'inflammation des parties dont l'abcès est couvert, & qui, selon le langage des Anciens, attirent le pus ; soit en pratiquant une ouverture qui réponde au fond de l'abcès.

Le pus est-il placé sous des muscles ou de fortes membranes, en vain vous aurez recours à ces prétendus attractifs, le pus ne pourra jamais vaincre la résistance des muscles & des membranes, quand même vous supposeriez une espece d'attraction, il sera obligé de s'étendre dans le tissu cellulaire des parties voisines ; ainsi plus on attendra d'évacuer le pus, plus l'abcès deviendra fâcheux.

La profondeur de l'abcès est-elle accompagnée de dureté, il faut premiérement s'attacher aux topiques relâchants, s'ils ne sont pas contr'indiqués par l'extension facile du tissu cellulaire, & par l'abondance du pus ; ensuite ouvrir l'abcès, ou avec le caustique, ou avec le cautere actuel, ou avec l'instrument tranchant.

Avant de livrer passage aux matieres que fournit la suppuration, assurez-vous du siege de l'abcès que la fluctuation de la tumeur & la dissipation des symptomes inflammatoires établissent. Lorsque la profondeur de l'abcés rend la collection du pus insensible au tact, réunissez tous les signes capables de vous la faire connoître : l'existence d'une violente inflammation subitement calmée le cinquieme ou le septieme jour, le retour de la

douleur dans la partie affectée, la léſion des mêmes fonctions de cette partie, les friſſons, les tremblements du pannicule charnu, les agitations intermittentes du corps, ſouvent avec chaleur & battement des flancs, en ſont les ſymptomes les plus apparents. On voit dans certains cas la ſuppuration ſe manifeſter extérieurement par un œdeme qui répond à l'endroit où le pus s'eſt raſſemblé. Mais tous ces ſymptomes ne déterminent pas d'une maniere infaillible la préſence du pus & le véritable ſiege de l'abcès: de cette incertitude naiſſent ſouvent le retard de l'ouverture de l'abcès, & les progrès rapides du pus dans le tiſſu cellulaire.

Que l'abcès ſoit ſitué profondément ou extérieurement, il faut abſolument évacuer le pus qu'il contient: de tous les moyens le plus propre à remplir cette indication, eſt l'inſtrument tranchant: le peu de violence qu'il fait aux fibres, le court eſpace de temps que dure ſon action, la prompte évacuation du pus qu'il produit, le dégorgement des vaiſſeaux de la partie, le rendent préférable dans la plupart des abcès, au cauſtique & au cautere actuel.

La grandeur de la ſection doit être proportionnée à la qualité, à la grandeur & à l'état préſent de l'ulcere. Il eſt rarement néceſſaire de dilater les petits abcès au-delà de ce qui ſe fait en les ouvrant dans leur longueur avec la pointe d'un biſtouri, toujours dans la partie la plus inférieure de l'abcès. Que n'ai-je aſſez de force pour me faire entendre à ces Maréchaux routiniers, qui oſent blâmer les grandes inciſions dans les abcès contenant beaucoup de pus! ils ignorent donc que les petites ouvertures ne permettent pas au pus une évacuation entiere, qu'elles cauſent des fiſtules, & rendent le traitement de l'ulcere fort long; au lieu

que les grandes ouvertures, toujours proportionnées à la grandeur de l'abcès & à la quantité du pus, accordent un libre paſſage au pus, s'oppoſent à ſon ſéjour, & facilitent la déterſion de l'ulcere.

Lorſque les téguments qui couvrent les grands abcès ſont devenus minces, ouvrez-les dans leur longueur, & coupez-en une partie en rond ou en ovale, ou faites une inciſion cruciale, dont il faut emporter les angles. Un abcès s'ouvre-t-il de lui-même, ou préſente-t-il pluſieurs ſinus, ſondez-le pour découvrir l'endroit qu'il eſt néceſſaire de dilater; enſuite ouvrez-le, en faiſant gliſſer le biſtouri ſur la crenelure de la ſonde. Si l'orifice de l'abcès eſt trop étroit, vous pouvez l'élargir à l'aide d'une tente d'éponge ſeche, trempée dans de la cire fondue, & preſſée tout de ſuite entre deux pierres; au contraire, ſi l'abcès occupe un très-grand eſpace, & s'il s'abouche avec pluſieurs ſinus ſitués entre les muſcles, d'où le pus s'écoule naturellement dans la cavité de l'abcès, il eſt inutile de chercher à dilater les ſinus; il ſuffit de pratiquer une large ouverture à la partie la plus inférieure de l'abcès, le pus s'écoulera de tous les ſinus par cette ouverture. Quand les ſinus ſont diſpoſés de telle ſorte qu'ils cauſent le ſéjour du pus, faites des contr'ouvertures, toujours guidé par la ſonde.

Ces opérations exécutées adroitement avec le biſtouri, cauſent moins de douleur qu'avec le cauſtique, & mettent tout d'un coup à découvert une grande étendue de l'abcès, tandis qu'après l'uſage du cauſtique, malgré les inciſions qu'on feroit à l'eſcarre, le pus ne laiſſeroit pas de demeurer en aſſez grande quantité pour cauſer beaucoup de déſordre, & il ne ſeroit pas poſſible de panſer l'ulcere tant que l'eſcarre ſubſiſteroit. D'ailleurs la douleur & l'inflammation qu'occaſionne le cauſ-

tique, la néceſſité où l'on eſt d'employer des tentes après la chûte de l'eſcarre, & après une trop petite ouverture par le biſtouri, le paſſage des petites molécules du cautere dans le tiſſu cellulaire, ſont autant d'inconvénients qui doivent faire rejetter le cauſtique. Néanmoins les bons Praticiens vantent beaucoup ſes heureux effets pour les abcès des glandes, accompagnés de dureté & d'inflammation légere: en irritant les nerfs de la partie, il augmente l'impétuoſité du ſang, il rend la ſuppuration plus conſidérable, & le pus accumulé diminue la dureté. Le précipité rouge avec le ſublimé corroſif, la pierre à cautere, la pierre infernale, le beurre d'antimoine, &c. ſont les cauſtiques les plus eſtimés; mais aucun ne produit ſes effets ſans exciter de la douleur, quoique pluſieurs prétendent qu'il eſt des cauſtiques, même très-actifs, qui ne cauſent point de douleur. Tous agiſſent avec moins de promptitude que le cautere actuel; dès l'inſtant il parvient dans le foyer de l'abcès, il donne lieu à l'évacuation du pus, & l'eſcarre qu'il forme tombe ſans exciter une inflammation & une ſuppuration auſſi grande que celle du cauſtique. Le cautere actuel eſt encore préférable au cauſtique, quand il s'agit d'ouvrir un abcès où l'on ne peut porter l'inſtrument tranchant qu'avec peine, ou lorſqu'on eſt expoſé au déſagrément de voir la plaie ſe fermer auſſi-tôt qu'on a retiré le biſtouri, puiſque l'eſcarre faite par le feu, maintient l'ouverture & livre paſſage au pus.

L'inflammation qui s'étend & pénetre profondément dans une partie plus revêtue de tiſſu cellulaire, produit ſouvent, en ſe terminant par la ſuppuration, des fuſées entre les muſcles, qu'il eſt eſſentiel de déterger: pour cela il ne faut pas compter ſur une ſeule ouverture, parce que chaque muſcle,

comme autant de cloiſons particulieres, en empêche la communication ; il faut donc abſolument procurer à ces fuſées des iſſues par où le pus ait un paſſage libre & facile. D'une voix unanime tous les Praticiens ſoutiennent que les ouvertures doivent répondre au nombre des fuſées, excepté qu'elles n'aient une pente naturelle vers une ſeule cavité ; le pus qui croupit devenant beaucoup plus nuiſible dans un abcès ouvert, il faut auſſi-tôt qu'on s'eſt fait jour dans la principale cavité de l'abcès, promptement donner iſſue au pus contenu dans les fuſées.

Comme la ſituation de l'abcès ou les cavités que le pus s'eſt pratiquées ne permettent pas toujours de faire une ouverture ſuffiſante pour que la ſeule peſanteur des fluides les détermine à ſortir librement, les contr'ouvertures, les bandages expulſifs, les ſeringues aſpirantes & les injections, ſont les reſſources que l'art nous offre.

Ne pratiquez les contr'ouvertures que dans les endroits où le pus ſéjourne & où la pente l'entraîne le plus ; ainſi, quand il y a pluſieurs fuſées dans leſquelles le pus eſt retenu, il faut autant de contr'ouvertures qu'il ſe trouve de ces réduits caverneux, ſi vous êtes dans l'impoſſibilité d'en faire une qui ſoit commune à toutes. Lorſque les contr'ouvertures ne facilitent pas l'entier écoulement du pus, introduiſez dans l'endroit où la matiere s'eſt accumulée, de longs morceaux d'étoupes, qui l'imbibent mieux qu'un tiſſu de toile : au lieu des tentes d'étoupes, quelques Maréchaux inſtruits préferent les bandages expulſifs ; mais ils ne réuſſiſſent que lorſque les parties qui couvrent l'endroit où le pus eſt retenu, ſont ſuſceptibles de compreſſion, & chaſſent, en comprimant, le pus renfermé. Cette méthode eſt moins avantageuſe que

celle des contr'ouvertures, parce que la compression du fond de l'abcès est inégale, & qu'elle s'oppose à la détersion & à la régénération des chairs : cependant la compression l'emporte sur la contr'ouverture quand le pus s'évacue librement d'un sinus ou d'une fusée dont les parois sont de bonne qualité, & prêtes à fournir des chairs louables.

Que penser de ceux qui pompent avec une seringue les matieres qui restent dans la cavité d'un abcès ouvert ? Tant que le pus sera fluide & copieux, ce moyen peut être mis en pratique ; autrement il est fort inutile & même nuisible. Ceux qui injectent dans un ulcere une grande quantité de fluide pour entraîner le pus qui s'y ramasse, suivent une méthode plus avantageuse ; ils se servent ordinairement d'une décoction d'orge miellée, à laquelle ils ajoutent le suc de quelques plantes dont les qualités sont convenables à l'état des chairs ; par exemple, la seule décoction d'orge miellée, lorsque les chairs sont endurcies ; le suc des feuilles de chélidoine seul, ou avec la décoction d'orge miellée, si les chairs sont molles & engorgées de matiere purulente ; l'infusion de feuilles d'absynthe ou de noyer, si les chairs sont lâches & le pus fétide, &c.

Pour obtenir une réussite heureuse des injections, il est nécessaire, 1°. de les renouveller au moins deux fois par jour dans les commencements, & une fois dès que le pus commence à tarir, afin de prévenir l'altération des matieres qui s'accumulent depuis un pansement jusqu'à l'autre ; 2°. d'employer une seringue qui soit grande, & qui forme un gros jet de liqueur, capable de détremper & d'entraîner les matieres qui croupissent ; 3°. de faire l'injection sans effort ; 4°. de faciliter l'expulsion de ces matieres, en plaçant, s'il est possible, la partie de maniere que la liqueur ressorte de la cavité par sa propre

propre pente, autrement de retirer la liqueur chargée de matiere purulente avec une autre ſeringue ; 5°. enfin, de s'aſſurer que l'ulcere eſt ſuffiſamment lavé, en examinant la liqueur évacuée, qui ne doit plus être chargée de matiere purulente ; alors il faut ceſſer les injections, & comprimer l'ulcere légérement & graduellement. L'injection la mieux indiquée & la plus facile ne l'emportera pas encore ſur la contr'ouverture ; l'injection trop réitérée s'oppoſe à la régénération des bonnes chairs & à l'entiere déterſion ; elle fait l'office de tente, & en conſéquence elle retarde la cicatrice ; tous ſes avantages diſparoiſſent donc, ſi le Maréchal ne ſait pas diſcontinuer à propos l'injection, ſelon la qualité des chairs & du pus ; car des injections bien faites & ceſſées à temps, ont ſouvent produit des effets inattendus ; quelquefois même les contr'ouvertures les favoriſent, en donnant une prompte iſſue à la matiere injectée.

Après l'ouverture d'un abcès, il convient, 1°. de ne pas faire entrer avec force le doigt ou la ſonde, ſous prétexte de dilater les ſinus, ou de découvrir les fuſées : le tiſſu cellulaire eſt ſi lâche, que la ſonde fait, ſans beaucoup d'efforts, des fauſſes routes ; 2°. de ne pas eſſuyer trop ſcrupuleuſement l'ulcere, parce qu'un pus bien conditionné ne nuit jamais à la régénération des chairs ; 3°. d'aider l'évacuation du pus, plutôt par le moyen d'une compreſſe & d'un bandage, que par un onguent ; 4°. d'appliquer une ſimple compreſſe pardeſſus les bourdonnets ou les plumaſſeaux chargés d'onguent propre à l'état de l'ulcere ; 5°. de garnir la cavité de l'ulcere d'étoupe cardée, particuliérement les endroits où le pus ſéjourne, afin de l'abſorber & d'exclure l'air qui rempliroit cette cavité, & qui accéléreroit la dépravation du pus ; 6°. de garnir

mollement la cavité, c'eſt-à-dire, que les tentes, les bourdonnets ou les plumaſſeaux qu'on emploiera, ſoient faits avec du chanvre cardé ou bien peigné; qu'ils ne ſoient ni durs ni trop ſerrés, autrement ils produiroient les mauvais effets des dilatants, comme de gêner les chairs, & de s'oppoſer à l'abſorption du pus; 7°. d'appliquer les plumaſſeaux avec beaucoup de légéreté & de délicateſſe, crainte de léſer les chairs néceſſaires à la régénération; précaution que la plupart des Maréchaux négligent; 8°. de changer les plumaſſeaux à proportion que les matieres dont ils s'imbibent ſont abondantes; car plus elles s'y portent en grande quantité, plus elles ont de penchant à ſe dépraver; 9°. de retenir les plumaſſeaux commodément & ſurement avec des bandages propres à chaque partie & à chaque eſpece d'ulcere; 10°. de retirer les plumaſſeaux avec délicateſſe, pour ne pas irriter les chairs qu'ils touchent. Je préfere l'étoupe à la charpie ordinaire, à cauſe du prix & de la difficulté qu'il y auroit d'avoir aſſez de charpie pour abſorber le pus que fourniſſent certains ulceres au poitrail, à la croupe, particuliérement chez le bœuf & le cheval. Il me reſte à expoſer les moyens qui facilitent la déterſion de l'ulcere, la régénération des chairs & la cicatrice; mais je crois qu'il eſt utile d'en renvoyer l'expoſition ci-après, au Genre *de la ſolution de continuité avec évacuation de matiere purulente, nommée* ulcere.

I. ESPECE. *Collection de matiere purulente, ſur le ſommet de la tête.* (Taupe.)

ENTRE les deux oreilles du cheval ou du bœuf s'éleve une tumeur accompagnée de fluctuation

plus ou moins ſenſible au tact, & de douleur peu vive, ne gênant point les mouvements de la tête ſur les vertebres du col, excepté que la matiere purulente contenue dans le tiſſu cellulaire des téguments, n'ait formé des traînées le long du ligament large.

Les principes de cette maladie ſont les coups de fouet, de bâton, &c. portés avec violence ſur le ſommet de la tête; la craſſe, & autres matieres impures, long-temps retenues entre les poils qui ornent cette partie; les tumeurs inflammatoires, produites dans cet endroit ſans aucun principe évident, &c. Le cheval eſt plus ſujet à la *taupe* que le bœuf, la brebis & la chevre.

Dès que la fluctuation eſt ſenſible, & la tumeur ſans dureté, il ne faut point héſiter d'ouvrir l'abcès, de peur que le pus ne s'étende le long du grand ligament, & ne l'intéreſſe, à cauſe de ſa pente & de la délicateſſe du tiſſu cellulaire qui diviſe les muſcles du col. Pratiquez ſur la partie la plus inférieure de la tumeur une inciſion cruciale, ſans endommager l'origine du grand ligament large; coupez enſuite les quatre angles avec les ciſeaux ou le biſtouri: ſi l'abcès n'a pas de l'étendue, faites ſeulement une ſection longitudinale, qui paſſe par le centre de la tumeur, parce que les muſcles de l'oreille & l'élaſticité des téguments maintiennent les levres de la plaie ouvertes. Comme l'action du pus ſur le périoſte de l'os occipital eſt dangereuſe, faites bien attention d'ouvrir l'abcès de maniere que le pus s'évacue promptement; gardez-vous bien d'imiter ces Maréchaux qui, pour donner iſſue au pus, détruiſent l'inſertion du ligament large à l'os occipital, en paſſant un fer rouge à travers la partie ſupérieure de l'encolure, où l'abcès fait ſouvent de chaque côté une tumeur de la groſſeur du poing.

Si le pus a fait une fusée le long du ligament large, il faut nécessairement, ou dilater le sinus dans toute sa longueur, ce qui n'est pas possible sans s'exposer à des accidents fâcheux, ou faire une contr'ouverture; le pus par sa propre pente s'écoulera, & l'abcès se détergera. Injectez-y les deux premiers jours, lorsque le pus n'est pas absolument louable, du suc de feuilles de chélidoine ou de feuilles de noyer, mêlé avec plus ou moins de miel, ou avec de la décoction d'orge miellée; ensuite appliquez sur toute la longueur de l'abcès des compresses graduées, jusqu'à parfaite cicatrice. Lorsque les parois du sinus ne se détergent pas, vous mettrez en usage le seton, de la maniere suivante. Prenez des longs fils un peu usés, & capables d'absorber le pus & l'onguent; introduisez-les par l'ouverture supérieure, & tirez à chaque pansement, par l'ouverture inférieure, la portion des fils qui a séjourné dans le sinus: après avoir chargé d'un digestif convenable la portion qui doit y entrer & y rester jusqu'au pansement suivant, appliquez sur les ouvertures un simple plumasseau chargé du même médicament, & continuez de panser ainsi jusqu'à ce que la cavité de l'abcès soit mondifiée; alors vous retirerez peu à peu les fils de la cavité, & à l'aide d'une douce compression, vous réunirez entiérement le trajet du sinus. Ouvrez le sinus qui rampe sur les téguments, dans toute sa longueur, plutôt que de faire une contr'ouverture, ou de mettre en usage les injections déterfives & le seton, ou d'appliquer des compresses graduées. Quand le pus n'a point fait de sinus, & que l'abcès est simple, il convient de couvrir la cavité de l'abcès avec des plumasseaux mollets, chargés de digestif aiguisé d'eau-de-vie.

Le périoste ou le grand ligament large paroît-il lésé, il faut panser deux fois par jour avec un baume composé de parties égales de térébenthine & d'eau-de-vie. L'abcès est-il accompagné d'inflammation, appliquez pendant deux ou trois jours, le cataplasme de mie de pain & de lait, ensuite passez à l'usage du simple digestif. Le pus est-il sordide, sanieux & corrosif, pansez avec le suc de feuilles de noyer mêlé avec plus ou moins d'eau-de-vie. Dans les cas où la douleur est vive, les fomentations adoucissantes & les cataplasmes émollients sont indiqués, tant que la douleur dure, ayant soin de couvrir l'ulcere d'un digestif où le jaune d'œuf abonde plus que la térébenthine. Si la douleur & l'inflammation ne cedent pas à ce traitement, saignez aux veines du plat de la cuisse ou des flancs; laissez reposer l'animal dans une écurie propre & bien aérée; administrez des lavements rafraîchissants, de l'eau blanche pour boisson, & de la paille pour aliment. Les chairs de l'ulcere sont-elles fongueuses & molles, pansez-les avec l'onguent égyptiac, & pour peu qu'elles résistent à l'action de cet onguent, appliquez des plumasseaux chargés d'un onguent composé de verdet & de digestif animé d'eau-de-vie : la dose de ces deux ingrédients n'a rien de fixe; elle doit varier selon l'état des chairs & du pus. Il en est ainsi de la qualité des caustiques : tel ulcere où le précipité rouge n'a produit aucun changement avantageux, est détergé par le beurre d'antimoine; ainsi des autres caustiques. Les caustiques portent-ils préjudice à la détersion de l'ulcere, & ne consument-t-ils pas les mauvaises chairs, employez le bistouri. Enfin l'instrument tranchant ne seconde-t-il pas vos efforts, servez-vous du feu. *Quæ medicamentum non sanat, ferrum sanat; quæ ferrum non sanat, ignis sanat; quæ ignis non sanat, insanabilia sunt.* Hippoc.

Aussi-tôt que vous appercevrez l'ulcere se remplir de chairs louables, pansez avec de simples plumasseaux chargés d'une légere couche de digestif, plutôt pour défendre l'ulcere des mauvaises impressions de l'air, que pour augmenter l'accroissement des chairs. Comme l''accroissement des chairs se fait en très-peu de temps chez le bœuf & le cheval, ne vous étonnez pas de les voir au niveau des téguments deux ou trois jours après la détersion de l'abcès : mais du prompt accroissement des chairs il ne faut pas conclure pour la célérité de la cicatrice ; vous ne devez vous y attendre qu'autant que les chairs sont vermeilles, grenues, & un peu humectées d'une humeur blanchâtre, & qu'elles donnent peu de matiere purulente, encore semblable à l'humeur qui couvre la surface des chairs. Dans ce cas, les plumasseaux de chanvre peigné, en défendant les chairs du contact immédiat de l'air, favorisent la cicatrice de l'ulcere : les chairs d'un rose pâle, & humectées, exigent des plumasseaux de chanvre cardé, maintenus par un bandage un peu compressif, crainte de voir les chairs s'élever au-delà du niveau des téguments ; accident assez commun aux ulceres qui attaquent le cheval. Les chairs trop élevées, si elles sont de bonne qualité, se rabaissent par le seul usage du chanvre cardé & des douces compressions : il n'en est pas ainsi des chairs d'un mauvais caractere ; l'onguent égyptiac, la pierre infernale, le feu, l'instrument tranchant, sont les moyens à employer, selon les indications qu'elles présentent ; moyens que j'exposerai ci-après dans le Genre de la solution *de continuité, avec évacuation de matiere purulente, nommée* ulcere. Suivez le même traitement pour les abcès des épaules, du col, du dos, de la croupe & des cuisses.

II. ESPECE. *Collection du pus dans le pâturon ou la couronne.* (Javart.)

L'ANIMAL boite ; en touchant le pâturon, une tumeur plus ou moins dure & douloureuſe ſe fait ſentir : lorſqu'elle a ſon ſiege dans le tiſſu cellulaire des téguments, le poil qui couvre le pâturon ſe trouve pour l'ordinaire arroſé d'une humeur fétide, & on l'appelle *javart ſimple* : lorſqu'elle eſt ſituée dans la gaine du tendon, ou que la matiere du javart ſimple a pénétré juſqu'à la gaine du tendon, elle porte le nom de *javart nerveux* ; l'animal ne marche alors qu'avec beaucoup de peine : enfin lorſqu'elle vient ſur la couronne, au commencement du ſabot, ſoit que le cartilage ſoit affecté, ſoit que le mal réſide dans le tiſſu cellulaire, elle ſe nomme *javart encorné.*

Les principes qui donnent naiſſance à ces différentes eſpeces de javart, ſont les contuſions, les meurtriſſures, les atteintes dégénérées, l'âcreté des boues, la craſſe accumulée & produite par l'inſenſible tranſpiration arrêtée & deſſéchée, l'acrimonie de l'inſenſible tranſpiration & d'autres humeurs.

Le javart, auquel le cheval eſt plus expoſé que le bœuf, n'eſt accompagné d'aucun danger, s'il eſt ſimple ; mais celui qui a ſon ſiege dans le tendon, ou qui a intéreſſé le cartilage & autres parties du pied, eſt plus fâcheux.

Comme ſouvent on ne reconnoît l'exiſtence du javart qu'après s'être apperçu de la préſence du pus, ou d'une matiere épaiſſe & blanchâtre, nommée *bourbillon*, j'ai penſé qu'il falloit le ranger parmi les Eſpeces d'abcés, quoique je ſois perſuadé que la tumeur eſt dans ſon origine inflammatoire,

& qu'ordinairement le javart nerveux & le javart encorné ſont la ſuite du javart ſimple abcédé.

Faciliter la ſuppuration, ouvrir l'abcès dès que le pus a commencé à ſe raſſembler, garantir le tendon & le cartilage du pied des mauvaiſes impreſſions du pus, enlever les portions du cartilage altérées, obtenir promptement la déterſion de l'ulcere & ſa cicatrice, ſont les indications curatives que le javart offre au Praticien.

Après avoir reconnu que les téguments du pâturon ſont les ſeules parties affectées, coupez-en les poils, & appliquez ſur l'endroit le plus éminent de la tumeur, de l'onguent égyptiac, recouvert d'un cataplaſme de mie de pain; l'illuſtre *Soleyſel* recommande un cataplaſme fait avec le levain, les gouſſes d'ail & un peu de vinaigre, juſqu'à ce que l'abcès s'ouvre, & que le bourbillon commence à ſortir; enſuite panſez avec l'onguent ſuppuratif, ſi le bourbillon n'a pas de la peine à ſortir, & le fond de l'ulcere à ſe déterger; autrement employez l'onguent égyptiac, & ſi l'ouverture de l'abcès eſt trop petite, dilatez-la avec le biſtouri, les remedes pénétreront mieux dans le fond de l'ulcere, le bourbillon ſortira avec plus de facilité, & la plaie ſe cicatriſera avec plus de promptitude; au lieu que faute d'avoir ouvert & dilaté l'abcès dans le temps requis, vous aurez le déſagrément de voir le javart ſimple dégénérer en javart tendineux. Vous êtes aſſuré de la préſence de la collection du pus dans la gaine du tendon, lorſqu'après la ſortie du bourbillon, il ſuinte de l'abcès, par une petite ouverture, une matiere purulente plus ou moins ſanieuſe, & lorſque la ſonde pénetre juſqu'à la gaine du tendon. Auſſi-tôt que vous avez découvert la route que tiennent les matieres purulentes, introduiſez-y une ſonde cannelée, ſur laquelle vous

ferez gliſſer le biſtouri, pour ne pas s'écarter de la bonne route; mettez enſuite dans la cavité de l'ulcere des plumaſſeaux mollets, chargés d'onguent digeſtif ſimple, pourvu que le tendon ne ſoit pas léſé; s'il eſt affecté, ſubſtituez des plumaſſeaux imbus de teinture de térébenthine, ou d'onguent digeſtif animé d'une quantité plus ou moins grande d'eau-de-vie, ou de la teinture d'aloës pour accélérer la chûte de la partie léſée; panſez le reſte de l'ulcere avec le ſimple digeſtif. L'ulcere commence-t-il à ſe déterger, le pus & les chairs à devenir louables, paſſez à l'uſage du digeſtif animé de quelques gouttes d'eau-de-vie, & terminez la curation par les plumaſſeaux ſecs.

La tumeur ſituée ſur la couronne, nommée *javart coronaire*, pour la diſtinguer du *javart encorné*, qui attaque le cartilage & quelquefois la corne du pied, doit être conduite à parfaite ſuppuration, par l'application de la gomme ammoniac couverte du cataplaſme de mie de pain: au bout de cinq à ſix jours, le pus ſe fait jour de lui-même, ou vous ouvrez l'abcès avec le biſtouri: ſi l'ouverture s'exécute naturellement, aidez la ſortie du bourbillon, en appliquant l'onguent digeſtif ou l'onguent égyptiac, dès que l'onguent digeſtif n'agit pas avec aſſez d'activité. Le bourbillon n'étant pas ſorti de l'ulcere quatre ou cinq jours après l'ouverture de l'abcès, on propoſe de faire marcher l'animal: les mouvements de l'os coronaire ſur l'os du pied, peuvent bien favoriſer l'expulſion du bourbillon, mais ils ſont en même temps capables d'exciter l'inflammation & d'augmenter les autres ſymptomes. L'onguent égyptiac, le ſuc de chélidoine, le ſuc de feuilles de noyer mis ſur l'ulcere, ſont des moyens plus ſûrs & moins dangereux. A peine le

bourbillon eſt-il ſorti, que vous panſerez l'ulcere comme le javart ſimple : quand l'ouverture n'eſt pas aſſez grande pour laiſſer paſſer le bourbillon, ou que le pus s'étend & met les parties du pied en danger d'être léſées, mettez le fond de l'ulcere à découvert, en le dilatant avec le biſtouri; rempliſſez l'ulcere de plumaſſeaux mollets, chargés d'un digeſtif animé d'eau-de-vie ou d'eſprit de vin, ſelon la qualité du pus & des parois de l'ulcere.

La léſion du cartilage du pied du cheval ou de la ſubſtance cannelée du pied du bœuf, exige d'autres ſecours, toujours relatifs aux principes de la maladie. Des Maréchaux célebres ſoutiennent, d'après leur expérience, que ſi le bourbillon ſort ou ſe détache à la pointe du talon, quoique le cartilage ſoit léſé, il n'y a point de danger, & que ce mal exige rarement l'opération, pourvu qu'on faſſe promener ſouvent le cheval, & qu'on le tienne le moins qu'il eſt poſſible dans l'écurie, où la matiere purulente prend des mauvaiſes qualités, & altere par ſon ſéjour le corps du cartilage.

De quelque maniere qu'on enviſage l'altération du cartilage du pied, il faut l'attribuer à la préſence d'une matiere plus ou moins fluide, qui agit ſans ceſſe ſur le cartilage : ſi l'altération eſt ſuperficielle, l'ouverture de l'abcès, la déterſion de l'ulcere, l'application des ſpiritueux, arrêtent ſouvent les progrès du pus contenu, & déterminent la cicatrice de l'ulcere; mais il n'eſt pas poſſible de ſe comporter de la même maniere à l'égard de l'altération du corps du cartilage, ce que vous reconnoîtrez par la ſonde, la qualité du pus, le ſiege de l'abcès & la dilatation de l'ulcere; alors il faut abſolument couper la portion du cartilage affectée. Après avoir paré le pied pour amincir la ſole, & deſſolé, s'il y a du pus ſous la ſole de corne, ôtez

avec le boutoir la corne qui se trouve sur le cartilage, coupez avec le bistouri ou avec la feuille de sauge le cartilage à la partie supérieure, ensuite enlevez peu à peu avec la renette le reste du cartilage. Que le Maréchal dépourvu de notions claires & distinctes sur la structure du pied, sans force & sans adresse, n'entreprenne jamais cette opération qu'après l'avoir répétée plusieurs fois sur le cheval mort. L'opération étant exécutée, mettez sur la plaie des petits plumasseaux trempés dans de la teinture de térébenthine, que vous maintiendrez avec des larges plumasseaux & une bande qui comprimera doucement les grands plumasseaux contre le fond de la plaie. S'il y a hémorragie, appliquez sur l'ouverture de l'artere, de l'amadou, ou de la poudre de licoperdon, ou du vitriol, &c.

Au bout de trois ou quatre jours, levez l'appareil, parce qu'en attendant plus tard, vous vous exposez à faire naître des ulceres sinueux, qu'il faut dilater pour donner issue à la matiere.

Les pansements demandent beaucoup de précautions de la part du Maréchal, comme de ne pas lever trop haut le pied du cheval, crainte d'hémorragie; d'éviter la marche, quelque courte & tranquille qu'elle soit; de n'appliquer les premiers jours sur les plumasseaux que de la teinture de térébenthine, ensuite du digestif animé avec plus ou moins d'eau-de-vie; de dilater tous les sinus qui peuvent se former pendant le traitement, & de tenir la sole de corne toujours lubréfiée avec un onguent composé de graisse récente & de miel; de nourrir le malade avec de la paille & peu d'avoine; de lui faire boire de l'eau blanche, & de lui donner fréquemment des lavements faits avec la décoction de racine de guimauve.

Le pied du bœuf & du mouton, dont la conf-

truction eſt ſi différente de celle du cheval, n'eſt affecté que du javart ſimple & du javart nerveux, nommé *fourchet*, excepté qu'on ne donne le nom de javart encorné à l'abcès formé par le pus que fourniroit le javart nerveux, entre la derniere phalange du pied & la corne ; alors dilatez l'abcès juſqu'au commencement de la corne, & introduiſez la ſonde pour marquer l'endroit où il faut couper avec le boutoir la corne qui couvre les parois de l'ulcere. Prenez bien garde en introduiſant la ſonde, de faire des fauſſes routes ; rien de ſi facile à une main accoutumée à manier le marteau ; ſous prétexte de chercher le mal, elle en fait un réel : ſi l'ulcere ne pénetre que dans la partie poſtérieure du pied, ſans ſe gliſſer entre la corne & l'os du pied de l'un ou l'autre ongle, la ſeule dilatation de l'ulcere avec l'application de la teinture de térébenthine & le ſimple digeſtif animé, conduiſent l'ulcere à parfaite cicatrice : mais dans les cas où l'ulcere a fait du progrès entre l'os du pied & la corne, appréhendez la chûte entiere de la corne qui environne l'ongle affecté ; c'eſt pour l'éviter que vous devez, auſſi-tôt après avoir reconnu avec la ſonde les routes que le pus s'eſt pratiquées, faire avec le boutoir une contr'ouverture, ou, ce qui vaut mieux, ouvrir la corne avec le boutoir ou avec un bon ſcalpel dans toute la longueur de l'abcès ; enſuite appliquez ſur les parois de l'ulcere des plumaſſeaux chargés de teintures réſineuſes, que vous changerez au moins toutes les vingt-quatre heures : les chairs fongueuſes, molles & d'un blanc ſale, ſeront réprimées par l'uſage de l'onguent égyptiac, auquel vous ajouterez du verdet, s'il n'eſt pas aſſez cauſtique : les chairs d'un bon caractere ſeront maintenues dans leurs juſtes bornes par des plumaſſeaux d'étoupe

ardée, légérement imbus d'une couche de teinture de térébenthine, & ſoutenus par un bandage aſſez fort pour empêcher l'élévation des chairs & faciliter la régénération de la corne.

III. Espece. *Collection de pus dans le pied.* (Matiere ſoufflée au poil.)

A peine le pus exiſte-t-il dans le pied, que l'animal boite & témoigne de la douleur, auſſi-tôt qu'on preſſe l'endroit où les matieres purulentes ſont raſſemblées. A meſure que la quantité du pus s'accroît, l'abcès s'étend du côté de la couronne, & il y forme une tumeur, nommée *matiere ſoufflée au poil*, privée de chaleur & de battement : les poils ſitués ſur la couronne ſont hériſſés, les téguments ſont ſenſibles quand on les comprime ; on y ſent une fluctuation plus ou moins grande, en raiſon de la fluidité de la matiere contenue.

Le long ſéjour du pus cauſe ſouvent aux téguments de la chaleur, un battement & un ſuintement de matiere ichoreuſe & fétide : l'animal ainſi affecté, ne peut mouvoir le pied qu'avec peine, & il fait ſes efforts pour l'appuyer doucement contre terre, ſoit en repos, ſoit en marche.

Les principes les plus évidents de la collection du pus dans le pied, ſont la compreſſion de la ſole charnue ou de la ſubſtance cannelée, par un clou en ferrant le cheval ou le bœuf, une contuſion de la ſubſtance cannelée par un coup violent ſur le ſabot, la piquure de la ſole charnue ou de la ſubſtance cannelée par un clou ou autre inſtrument aigu, le ſéjour d'un corps étranger dans la ſubſtance cannelée du bœuf ou dans la ſole charnue du cheval, les marches forcées ſur des cailloux, les meurtriſſures provenant d'une mauvaiſe ferrure

ou du choc violent d'un corps étranger contre la sole, une longue marche sur un terrein échauffé par le soleil; le bœuf a dans ce dernier cas le pied si sensible, qu'après avoir marché quelque temps dans l'eau, il ne peut pas faire une route sur un terrein sec & brûlant, sans courir les risques d'avoir les ongles du pied dépouillés de leurs cornes. La chair cannelée du pied est si délicate, & l'os du pied si spongieux, que la collection des matieres purulentes dans le pied offre toujours un danger relatif à la qualité du pus, à son séjour & au principe de l'affection inflammatoire.

La premiere indication à remplir dans la cure de cette maladie, est de procurer une issue favorable au pus contenu.

Un clou a-t-il intéressé la substance cannelée du pied, au point de faire boiter l'animal, tâchez de reconnoître avec les triquoises l'endroit où le malade ressent le plus de douleur; examinez avec attention la partie où le corps étranger s'est introduit: dès que vous l'aurez distingué, creusez avec la corniere du boutoir entre la sole de corne & la muraille chez le cheval, & à la partie inférieure de la corne chez le bœuf; ensuite servez-vous des renettes, le dos de cet outil étant penché du côté de la chair cannelée, jusqu'à ce que vous trouviez du pus; alors laissez évacuer le pus, & pansez l'ulcere avec des plumasseaux trempés dans de la teinture de térébenthine, & frottez de temps en temps la corne du bœuf & la sole du cheval, de l'onguent fait avec la graisse récente & le miel: le bœuf & le cheval guérissent de cette maniere en très-peu de temps.

Le pus qui s'écoule d'une blessure qu'on a faite à l'animal en le ferrant, ou qu'il s'est faite en marchant, indique qu'il faut dilater l'ulcere, tant

avec la corniere du boutoir qu'avec les renettes, ensuite le sonder pour découvrir l'étendue de l'abcès & les parties offensées : si l'os n'est pas affecté, si le pus n'a pas fait du progrès, des plumasseaux trempés dans de la teinture de térébenthine, & changés toutes les trente-six heures, meneront le pied à parfaite guérison ; mais si le pus abonde tellement, qu'il ait été forcé de refluer autour de la couronne, ou si l'os est affecté, n'hésitez pas un seul instant de dessoler l'animal.

Pour pratiquer cette opération sur le cheval avec le plus d'avantage & le moins de douleur possible, diminuez l'épaisseur de la sole de corne, rendez-la flexible en la parant & en appliquant sur tout le pied malade du cataplasme de mie de pain avec le lait, que vous renouvellerez toutes les six heures ; mettez ensuite le patient dans le travail ; après avoir cerné avec la corniere du boutoir la sole autour de la muraille, jusqu'aux talons, dont il faut couper les arcboutants, après avoir serré fortement le pâturon avec une corde, pour comprimer les arteres latérales, après avoir soulevé la sole de corne autour des parois du sabot avec un instrument fort large, un peu tranchant, & incapable d'intéresser la sole charnue, détachez la sole de corne de la sole charnue, au moyen du leve-sole, que vous vous garderez bien d'introduire entre l'os du pied & la muraille. C'est pour obvier à cet accident que les uns recommandent de commencer à lever la sole en pince, & de continuer sur les côtés, en prenant la muraille pour point d'appui ; & les autres, de commencer par les côtés, avant que de détacher à la pince la sole de corne de dessus la sole charnue.

La sole de corne étant ainsi soulevée & séparée de la sole charnue, prenez-la avec les triquoises,

& ſoulevez-la en la renverſant, les tricoiſes ayant pour point d'appui la ſole du côté oppoſé à celui que vous détachez. A peine un côté de la ſole eſt-il détaché, que vous ſouleverez l'autre côté de la même maniere, & que vous prendrez la ſole en pince avec les tricoiſes, pour la renverſer ſur les talons & l'enlever.

Après l'opération, il faut examiner l'état du pied, ſur le champ enlever les corps étrangers & les eſquilles, prévenir la carie & y remédier, ſi elle exiſte; enſuite attachez avec quatre clous un fer préparé; mettez ſur la ſole charnue des plumaſſeaux trempés dans de la teinture de térébenthine, & aſſujettis avec des écliſſes paſſées entre l'extrêmité inférieure du ſabot & le fer; engraiſſez la corne du pied avec un mêlange de graiſſe & de miel; enveloppez tout le pied d'un bandage convenable; levez l'appareil trois ou quatre jours après l'opération en hiver, & au bout de deux jours en été; évitez en panſant de ne pas comprimer ni irriter la ſole charnue, crainte d'accidents fâcheux, comme inflammation, douleur & perte entiere du pied; panſez toujours avec délicateſſe & promptitude; enfin éloignez avec ſoin les graiſſes, les huiles par expreſſion & les onguents. Les ſpiritueux, le vin ſaturé de ſucre & de miel, l'eau-de-vie plus ou moins ſaturée de térébenthine, le digeſtif fait avec peu de jaune d'œuf & beaucoup d'eau-de-vie, ſont les remedes les plus propres à favoriſer la régénération de la ſole; d'ailleurs il faut changer ou corriger les médicaments, ſelon la ſenſibilité de l'animal, l'état des parties affectées, la qualité de l'ulcere & des chairs qui ſe régénerent.

Toutes les fois que le pus reflue dans la portion des téguments qui recouvrent la couronne, le Maréchal

Maréchal n'eſt pas obligé de deſſoler ; une longue inciſion pratiquée avec le biſtouri à la tumeur de la couronne, & une contr'ouverture faite avec la corniere du boutoir & les renettes, entre la ſole & la muraille, dans la partie affectée, peuvent ſuppléer à l'entiere extirpation de la ſole, ainſi que je l'ai éprouvé dans des abcès récents.

Les avantages de cette méthode ſont encore plus grands chez le bœuf & le mouton ; ſi elle ne réuſſit pas, dilatez l'abcès dans toute ſa longueur, c'eſt-à-dire, depuis la couronne juſqu'à la face inférieure de l'ongle ; enfin, lorſque de tels moyens ne conduiſent pas l'abcès à parfaite guériſon, il faut vous réſoudre à enlever la partie inférieure de l'ongle, parce que ſouvent le pus ſépare entiérement l'ongle de la troiſieme phalange. Pour cet effet, parez auſſi mince qu'il eſt poſſible la partie inférieure de l'ongle, exécutez avec la corniere du boutoir une rainure aſſez profonde pour ſéparer la face inférieure de l'ongle de ſes parties latérales; vous ſerez dirigé dans cette opération par une eſpece de ligne, qui naît de la réunion des couches latérales de l'ongle avec ſes couches inférieures. Après avoir pénétré tout autour de la baſe du pied, juſqu'à la ſubſtance cannelée, après avoir ſoulevé la partie antérieure de la baſe de l'ongle, ſaiſiſſez avec les tricoiſes la corne en pince, renverſez-la ſur la partie poſtérieure, & à meſure que vous l'enleverez, ayez ſoin de détruire avec le biſtouri ſes adhérences avec les parties latérales & poſtérieures du ſabot ; enſuite traitez la plaie comme celle du cheval deſſolé, vous obtiendrez au bout de trois ſemaines une parfaite régénération de la corne. La deſſolure entiere de l'ongle n'eſt donc pas toujours eſſentielle, comme le prétendent certains Maréchaux de campagne, excepté que le pus

n'ait entiérement ſéparé le ſabot de la troiſieme phalange : chez le mouton la deſſolure peut s'exécuter avec un ſimple ſcalpel & des bonnes pinces.

Le repos, la diete, la propreté de l'écurie, contribuent beaucoup à la réuſſite de cette opération ; c'eſt pourquoi vous éviterez de donner au malade trop d'avoine & de foin ; la paille & le ſon mouillé doivent faire la baſe de leur nourriture ; vous les tiendrez dans une écurie, dont le ſol ſera ſec, propre & uni ; vous éloignerez tous les objets capables de les irriter, de les intimider & de les faire mouvoir ; enfin vous les ſuſpendrez, ſi vous appréhendez une vive inflammation de la ſubſtance cannelée.

ORDRE CINQUIEME.

DIMINUTION DU VOLUME DE CERTAINES PARTIES DU CORPS.

TOUTES les parties du corps jouiſſent d'un volume proportionné à la grandeur & à l'âge du ſujet, d'où dépend le juſte équilibre des fonctions, c'eſt-à-dire la perfection de la ſanté : ſi une de ces parties diminue de volume, auſſi-tôt quelque fonction ſe trouve léſée, & ce n'eſt qu'en la rétabliſſant dans ſon premier état, qu'on peut eſpérer de rendre à la fonction léſée ſon ancienne perfection.



GENRE PREMIER.

Diminution du ventre. (Fortraiture ; flanc retrouſſé ; flanc fortrait ; étroit de boyau.)

L'ESPACE compris entre les côtes & les os des iſſes diminue de volume, l'animal paſſe pour ne pas ſe nourrir, pour être ſujet à devenir pouſſif, & pour réſiſter peu à la fatigue, quoiqu'il ait communément beaucoup d'ardeur.

I. ESPECE. *Diminution naturelle du ventre.*

PARMI les bœufs & les chevaux, il s'en trouve qui n'apportent pas en naiſſant de la diſpoſition à prendre le ventre d'une grandeur proportionnée au reſte du corps ; ils conſervent pendant toute leur vie, comme la plupart des chevaux Allemands & des vaches Françoiſes, le ventre étroit & avalé, malgré tous les moyens employés pour les engraiſſer & augmenter le volume du ventre ; ce n'eſt donc qu'un défaut de conformation, qui porte plus de préjudice à la beauté de l'animal qu'à ſa ſanté.

II. ESPECE. *Diminution du ventre contre nature.*

IL n'eſt aucune maladie évacuatoire des premieres voies qui ne diminue le volume du ventre ; mais il eſt des maladies dont la cauſe & le ſiege particuliers aux organes de la digeſtion, ne ſe découvrent pas à la premiere inſpection, & leſquels cependant produiſent une diminution du

ventre plus considérable que celle des autres parties du corps ; quelquefois même la seule contraction des muscles du bas-ventre peut en diminuer le volume ; ainsi l'on voit que la diminution du ventre est très-rarement une maladie particuliere, mais le symptome d'une maladie ; c'est pourquoi je conseille de chercher plutôt à remédier à la maladie qui occasionne la diminution du ventre, qu'à augmenter le volume du ventre par des aliments trop nutritifs & par des remedes âcres, dont les Maréchaux de village & les Laboureurs ont coutume de frotter la bouche de l'animal pour exciter son appétit.

GENRE SECOND.

Diminution du volume des muscles, particuliérement de ceux qui font mouvoir les jambes.

LES muscles diminuent de volume, respectivement aux autres parties du corps, lorsqu'ils sont attaqués, ou de rigidité, ou de paralysie, ou de quelque autre maladie capable de détourner la graisse & le suc nourricier.

I. ESPECE. *Diminution des muscles de l'omoplate & de l'humerus avec rigidité.* (Epaule seche. Animal froid & pris dans les épaules.)

LES chevaux exposés à des courses violentes & à supporter l'alternative du froid & du chaud, éprouvent souvent une diminution sensible dans les muscles de l'épaule & de l'humerus, accompagnée

d'une rigidité d'autant plus grande, qu'ils prennent plus de repos, puiſqu'au ſortir de l'écurie vous les voyez marcher avec peine, les jambes de devant ſe mouvoir comme une ſeule piece, enſuite agir avec plus de facilité après une promenade.

Si vous ſoupçonnez que cette maladie vienne d'une tranſpiration abondante tout à coup ſupprimée, appliquez lur l'épaule affectée de larges véſicatoires, faits avec les mouches cantharides ou les ſcarabées; il faut les laiſſer ſur la partie affectée l'eſpace de trente-ſix heures, panſer l'ulcere ſuperficiel avec de l'onguent de laurier, ou avec un mêlange de miel, de verdet & de camphre; enſuite les réitérer au bout de quatre jours, ſi les premiers n'ont produit aucun effet ſenſible. Je n'entends pas qu'ils cauſent un ulcere, mais une inflammation légere, ſuivie d'un ſuintement peu abondant.

Si vous n'éprouvez aucun effet des véſicatoires, vous pouvez tenter, 1°. un cautere avec l'ellébore ſur la partie antérieure de l'épaule; 2°. les fréquentes onctions avec l'huile de laurier, l'eau-de-vie & le ſavon, l'eau-de-vie ſaturée de gomme ammoniac ou de galbanum, & l'eau-de-vie camphrée; 3°. les cataplaſmes aromatiques & ſpiritueux, compoſés de feuilles d'abſynthe & de ſauge, macérées dans du vin; 4°. les douches avec les eaux minérales; 5°. les frictions ſeches avec un bouchon de paille; 6°. le foin fertile en plantes nutritives & en plantes aromatiques, telles que l'abſynthe, le pouliot, la menthe, &c. 7°. la boiſſon des eaux minérales; 8°. un exercice modéré & réglé; 9°. une écurie ſalubre & d'une chaleur tempérée.

Les Maréchaux fatigués d'éprouver tant de réſiſtance de la part de cette maladie, ont tenté pluſieurs moyens plus ridicules les uns que les autres, parmi leſquels le plus eſtimé eſt l'opération

ſuivante : ils commencent à broyer l'épaule avec une brique, pour détacher la peau avec plus de facilité ; enſuite ils font une ſection ſur la partie broyée, & ils introduiſent par cette ouverture une ſpatule de fer bien liſſe, avec laquelle ils ſéparent du tiſſu cellulaire la plus grande partie de la peau qui couvre l'omoplate ; enſuite ils paſſent dans cette cavité un morceau de cuir replié, long de 18 ou 20 pouces, large de 7 lignes, dont ils font ſortir une des extrêmités par la partie la plus inférieure de la plaie ; c'eſt ce qu'ils nomment *ortie*. Pour le ſeton, ils pratiquent à la partie la plus inférieure de la cavité faite avec la ſpatule, une contr'ouverture, dans laquelle ils introduiſent une corde faite avec moitié crin, moitié filaſſe ; en remuant tous les jours cette corde, qu'ils ont ſoin de nettoyer & d'enduire d'onguent ſuppuratif, ils excitent une ſuppuration dont la quantité varie ſelon la ſenſibilité & les diſpoſitions du ſujet. Ce ſeroit perdre ſon temps, que de s'arrêter à démontrer les inconvénients de cette opération & ſes mauvais effets, il ſuffit d'avertir ceux que le préjugé guide, de ne jamais l'entreprendre, & de l'éviter autant que l'application du feu ſur les téguments de l'épaule & du bras : cependant quelques Maréchaux dignes de foi m'ont aſſuré avoir éprouvé de bons effets des étoupes brûlées ſur l'épaule ; brûlure qu'ils ont réitérée trois ou quatre fois dans une ſemaine. Les téguments de l'épaule ouverts & aſſez dilatés pour recevoir un morceau de racine d'ellébore de la longueur de ſix lignes & de deux lignes d'épaiſſeur, s'enflamment & ſuppurent : cette ſuppuration entretenue avec le digeſtif animé d'une petite portion d'onguent de ſcarabées, a quelquefois été accompagnée d'heureux ſuccès ; mais le cautere ne doit être pratiqué qu'après avoir tenté inutilement les inflammatoires.

II. Espece. *Diminution du volume des muſcles de la cuiſſe ou de l'épaule, avec foibleſſe.*

La partie affectée ſe meut avec peine, & plus l'animal s'efforce de la mouvoir, plus il éprouve de difficulté pour la faire agir : le mal va ſouvent juſqu'à produire une perte entiere du mouvement de la jambe léſée. Les différentes affections du cerveau, de la moëlle épiniere & des nerfs, ſont les principes les plus connus de cette affection. Faites la ligature des nerfs brachiaux, le ſentiment & le mouvement de la jambe périront, les muſcles où les nerfs ſe ramifient, diminueront de volume.

Cette eſpece de maladie, qui affecte rarement le bœuf & le cheval, les déprécie tellement, qu'on envoie promptement le bœuf à la boucherie, & qu'on remet le cheval entre les mains de l'Écorcheur, s'il n'eſt pas de prix.

La ſeule indication à remplir pour remédier à la foibleſſe, eſt de rendre aux nerfs leurs anciennes propriétés, c'eſt-à-dire, de rétablir la ſenſibilité & la contraction du muſcle : pour cet effet il faut, 1°. appliquer des larges véſicatoires, composés de mouches cantharides & d'huile de laurier, & les répéter tous les jours, juſqu'à ce que vous ayiez établi un ulcere, que vous panſerez avec un onguent composé de miel & de gomme ammoniac, juſqu'à parfaite cicatrice ; 2°. donner au malade pour nourriture du foin abondant en plantes aromatiques, & pour boiſſon, de l'infuſion de racine de gentiane, & en bol, de la poudre de fourmis, incorporée avec l'extrait de genievre ; 3°. lui adminiſtrer des lavements composés de l'infuſion de fleurs de camomille romaine ; 4°. éviter avec ſoin les purgatifs, excepté que l'appétit ne ſoit diminué & la langue chargée ; l'aloës, à la

dose d'une once pour le bœuf, & d'une once & demie pour le cheval, les purge avec efficacité; mais s'il est possible de s'en exempter, les autres remedes agiront avec plus de force; 5°. après la cicatrice de l'ulcere fait par les vésicatoires, frotter d'une main vigoureuse les muscles affectés, avec un bouchon de paille ou une éponge imbue d'eau-de-vie camphrée; 6°. faire des frictions seches; 7°. parfumer avec l'encens l'endroit malade; 8°. donner des douches d'eaux minérales, en même temps que l'animal les prendra en boisson; 9°. brûler sur l'endroit affecté des étoupes, jusqu'à exciter une légere inflammation. Il est singulier que ces deux dernieres maladies qui, en apparence, different si essentiellement l'une de l'autre, exigent, à peu de chose près, les mêmes précautions & les mêmes remedes.

GENRE TROISIEME.

Diminution du volume du pied.

LES parties qui servent d'enveloppe à l'os du pied du cheval, ou aux dernieres phalanges du bœuf & de la brebis, sont susceptibles de diminution comme d'accroissement, & toutes les fois que l'un ou l'autre accident arrive, l'animal boite, ou ne marche pas avec autant de facilité que lorsque le pied a ses justes proportions.

I. ESPECE. *Resserrement naturel du sabot.* (Encastelure naturelle.)

LE sabot est resserré naturellement à la couronne, aux quartiers, & sur-tout aux talons: ce défaut ne fait point boiter le cheval, mais le rend incapable

de ſupporter une longue marche, particuliérement dans des chemins eſcarpés, & dont la deſcente eſt rapide; une mauvaiſe ferrure le fera boiter en peu de temps, & ſera la cauſe d'un reſſerrement du ſabot plus conſidérable aux quartiers & aux talons.

Tous les Maréchaux n'admettent pas la définition que je viens de donner d'après un célebre Maréchal, au ſujet du reſſerrement naturel du ſabot; les uns diſent que l'*encaſtelure* eſt un rétreciſſement extrême des talons, auprès de la fente de la fourchette; les autres appellent encaſtelure, le cas où les talons, à leurs parties inférieures, ſont renverſés, juſqu'au point de ne laiſſer preſque entr'eux que la fourchette, & où le ſabot, depuis la couronne juſqu'à l'endroit qui ſe renverſe, a une bonne conformation. Sans entrer dans aucune diſcuſſion ſur la valeur intrinſeque de ces définitions, je ſuis convaincu, d'après ma propre expérience, qu'il y a des chevaux encaſtelés, dont la couronne & les quartiers ne ſont pas reſſerrés, mais ſeulement les talons; d'autres, auxquels les quartiers & les talons ſont également reſſerrés; pluſieurs enfin dont la couronne, les quartiers & les talons ſont reſſerrés; d'ailleurs le reſſerrement des talons eſt le ſeul ſymptome eſſentiel à l'encaſtelure.

La ſtructure du pied du bœuf, de la brebis, de la chevre & du porc ne les expoſe point à l'encaſtelure.

Cette mauvaiſe conformation demande beaucoup de précaution de la part du Maréchal: s'il ne pare pas le pied vers les talons, & particuliérement les arcboutants de la muraille des talons, l'animal encaſtelé réſiſtera plus long-temps à la fatigue ſans boiter; au contraire, s'il pare le pied vers les talons, le cheval deviendra plus encaſtelé, & boitera plutôt.

II. ESPECE. *Resserrement accidentel aux talons.*
(Encastelure accidentelle.)

LE pied le mieux conformé est-il mal paré, mal ferré, ou attaqué d'une maladie particuliere au sabot, il est exposé à devenir encastelé, principalement après la destruction des arcboutants de la muraille des talons, c'est-à-dire, de deux portions du sabot, qui vont des talons s'appuyer contre la fourchette. Le cheval affecté d'*encastelure accidentelle*, marche difficilement, & boite dès qu'il a fait une longue course.

Des Maréchaux expérimentés assurent que pour remédier à l'encastelure qui vient de la destruction des arcboutants de la muraille des talons, il suffit de ne point parer le pied, d'ajuster un fer léger, proportionné à la grosseur du pied, à éponges courtes & minces; d'attacher le fer avec quatre clous en pince, sans le faire chauffer; & de ne point faire marcher l'animal que la sole & la muraille ne soient ramollies, & que les arcboutants de la muraille des talons ne soient réparés. Il faut souvent lubréfier le pied avec du miel, ou avec un mêlange de parties égales de miel & de graisse.

III. ESPECE. *Quartiers serrés.*

LES quartiers serrés sont un rétrecissement du pied à l'endroit des quartiers; rétrecissement qu'on distingue de celui qui attaque les talons du cheval encastelé, par le rétrecissement du pied à l'endroit des quartiers depuis leurs parties supérieures jusqu'à leurs parties inférieures; au contraire, dans l'encastelure, les pieds ne sont point privés à leurs parties supérieures, de leur rondeur naturelle; ils ne se renversent qu'à leurs parties inférieures.

On voit ſouvent le pied à quartiers ſerrés préſenter des cercles qui, au lieu de ſaillir, ſont concaves, & ſemblent par conſéquent augmenter la compreſſion des parties qu'ils renferment : on peut, ainſi que de l'encaſtelure, reconnoître deux eſpeces de quartiers ſerrés ; l'une, naturelle ; & l'autre, accidentelle. On prétend que les quartiers ſe reſſerrent lorſqu'on pare trop le pied, & qu'on détruit les arcboutants de la muraille ; mais un pied bien fait eſt rarement expoſé à avoir les quartiers ſerrés, quoique la muraille ſoit privée d'appui pendant quelques jours. La ſéchereſſe de la corne, produite par le défaut de nourriture, par l'obſtruction des vaiſſeaux de la ſubſtance cannelée, & par la prompte abſorption du fluide deſtiné à lui donner de la ſoupleſſe, ſont les principes qui ont coutume de ſerrer le pied, de comprimer la ſubſtance cannelée & de faire boiter le cheval. Pour éviter ces accidents, lubréfiez la corne, tenez le pied gras, ne le parez pas, abattez du talon, & ferrez court, de maniere que les talons ne portent pas ſur le fer. Le bœuf n'eſt pas ſujet aux quartiers ſerrés, de même qu'aux différentes eſpeces d'encaſtelure, à cauſe de la ſtructure de ſes ongles.

IV. Espece. *Rétreciſſement du pied avec ſécherеſſe.*
(Pied deſſéché.)

La corne qui enveloppe les deux dernieres phalanges du pied du bœuf, & celle qui entoure l'os du pied du cheval, en perdant l'humidité que leur donnent les vaiſſeaux de la ſubſtance cannelée, ſe deſſechent, ſe rétreciſſent, compriment la ſubſtance cannelée comprise entre la corne & l'os, & en conſéquence font boiter l'un & l'autre animal.

Le mouton, la chevre & le porc ſont moins

exposés que le bœuf & le cheval au desséchement de la corne, d'autant plus fâcheux, que la sécheresse & la sensibilité sont plus considérables.

Dès qu'on apperçoit que le volume du pied commence à diminuer, il faut envelopper le pied d'un cataplasme fait avec la mie de pain & le lait, qu'on changera toutes les douze heures, jusqu'à ce que la corne reprenne son ancienne humidité. Si les graisses, les huiles & les onguents ont quelquefois réussi, ce n'est qu'en empêchant l'humidité fournie par la substance cannelée, de s'évaporer; mais par eux-mêmes ils ne peuvent rien, ils ne pénetrent point dans les dernieres couches de la corne, ils n'en lubréfient que la surface; aussi voit-on les animaux qui habitent les terreins humides & marécageux, avoir la corne molle; au contraire, ceux qui habitent les montagnes & les pays chauds, être sujets au desséchement des pieds & aux seimes, malgré les onguents & les huiles dont les Laboureurs ont coutume de lubréfier leurs pieds. Pendant tout le temps du traitement, il faut mettre sous les pieds du cheval de la terre argilleuse bien battue & arrosée deux ou trois fois par jour, ne point parer le pied, le laisser sans fer, & lui lubréfier tous les jours la corne avec du miel, après l'usage du cataplasme de mie de pain; l'eau blanche pour boisson, & pour nourriture beaucoup de son mouillé, avec des plantes fraîches, si la saison le comporte; les lavements rafraîchissants, le repos & l'extrême propreté de l'écurie, sont les moyens essentiels pour accélérer le ramollissement de la corne, & les bons effets du cataplasme de mie de pain.

GENRE QUATRIEME.

Desséchement des mammelles. (Mal-sec.)

Les mammelles tuméfiées par le lait que la Laitiere en retire tous les jours, ou que les jeunes animaux tettent, diminuent peu à peu de volume, & donnent moins de lait ; enfin elles se retirent, & ne fournissent plus de substance lactée, quelque moyen qu'on emploie pour les traire.

Les grands froids, les chaleurs excessives, l'irritation d'un corps quelconque, les contusions, les blessures, les mauvaises qualités du lait, le fréquent usage de certaines plantes, comme le raifort, le persil, &c. l'inflammation, les abcès, les ulceres, sont les principes qui peuvent diminuer le diametre des conduits lactiferes, ou s'opposer à la secrétion du lait, & dessécher les mammelles. Il n'est pas ordinaire chez la brebis, la jument, la vache & la chevre, de voir les deux mammelles entiérement desséchées ; comme elles ne communiquent pas ensemble, l'une est à même de fournir du lait, tandis que l'autre en est dépourvue.

Le desséchement venu à la suite d'un dépôt de lait, ou d'un abcès, ou d'un ulcere, est souvent incurable : le desséchement produit par le froid & les mauvaises qualités du lait, est pour l'ordinaire accompagné d'une obstruction des grands conduits lactiferes ; aussi est-il essentiel, dès le commencement de la maladie, de sonder le conduit de chaque mammelon avec un fil d'argent ou une broche de bas, d'attirer le lait par des frictions légeres sur les mammelles, par des parfums avec les baies de genievre & l'encens, par des cataplasmes faits avec la pulpe

de racine de guimauve & celle d'oignon; par-là vous donnez lieu à la matiere qui obſtrue les conduits lactiferes, de ſe diſſiper, & au lait d'y aborder avec plus de facilité & en plus grande quantité. Ayez ſoin d'enduire la ſonde de bonne huile d'olive, avant que de la faire pénétrer dans le réſervoir par le conduit du mammelon, & de l'introduire adroitement ſans intéreſſer les parois externes du mammelon & des grands réſervoirs du lait. Les onctions faites ſur les mammelles avec du miel & du camphre, ou avec du beurre récent & de l'eſſence de térébenthine, ou avec de l'axonge & de l'huile par expreſſion de noix muſcade, rétabliront les mammelles dans leur premier état, lorſque vous aurez fait précéder les remedes ci-deſſus.

Les mammelles deſſéchées par les grandes chaleurs, les aliments trop aromatiques & peu abondants en corps muqueux, indiquent l'uſage des émollients ſur les mammelles, & des aliments mucilagineux & humides. Les uns propoſent de conduire les malades dans des pâturages fertiles en plantes nutritives & un peu humides, & de frotter deux fois par jour les mammelles avec du lait ou de la crême de lait; les autres préferent de leur donner du ſon humecté, de l'eau blanche, des plantes tendres & récemment cueillies, de les tenir chaudement dans une écurie dont l'air ſoit renouvellé deux ou trois fois par jour, d'expoſer les mammelles pluſieurs fois dans le jour à la vapeur de l'eau chaude, & de les couvrir d'une peau de mouton non apprêtée: cette derniere méthode me paroît plus avantageuſe. Pendant tout le temps du traitement, tenez la malade dans une écurie propre, ſaine & à l'abri des courants d'air; nourriſſez-la de plantes mucilagineuſes, d'avoine, où vous ajouterez du ſel commun, principalement pour la brebis, la vache & la chevre.

ORDRE SIXIEME.

Excroissances. Tubérosités.

TOUTE élévation qui prend naiſſance de la ſurface du corps, qui eſt ſuſceptible d'accroiſſement, à la maniere des différentes parties ſolides qui compoſent l'animal, doit porter le nom d'excroiſſance. Il faut diſtinguer l'excroiſſance en excroiſſance molle, & en tubéroſité. L'excroiſſance molle eſt une tumeur plus ou moins vaſculeuſe, ordinairement peu ſenſible, & douée d'une certaine molleſſe : la tubéroſité eſt abſolument inſenſible, dure, & ne cédant point à l'impreſſion du doigt. L'accroiſſement de ces tumeurs ne ſe fait point avec rapidité ; elles dégénerent très-difficilement en abcès ; elles conſervent long-temps leur couleur, leur inſenſibilité, leur grandeur & leur ſtructure intérieure.

GENRE PREMIER.

Excroiſſances molles.

QUOIQUE les excroiſſances molles ſoient toutes compreſſibles au ſeul tact, elles ont cependant différents degrés de dureté, de ſenſibilité, de couleur & de grandeur : ces qualités ne peuvent pas ſervir à déterminer d'une maniere diſtincte les diverſes eſpeces d'excroiſſances molles ; il vaut mieux les déduire de l'endroit qu'elles affectent.

I. ESPECE. *Excroiſſance membraneuſe vers le grand angle de l'œil.* (Onglée. Onglet.)

C'EST un prolongement membraneux de la membrane clignotante qui s'étend depuis le grand angle de l'œil juſques ſur la face antérieure de la cornée tranſparente ; il gêne le mouvement du globe de l'œil, il irrite cet organe, il l'enflamme, il produit un larmoiement conſidérable, enfin il s'oppoſe plus ou moins au paſſage des rayons lumineux, en raiſon de ſon étendue ſur la cornée tranſparente.

Le bœuf & le mouton ſont plus ſujets à cette excroiſſance que le cheval & la chevre.

L'inflammation du globe de l'œil eſt l'accident le plus fâcheux, qu'il faut prévenir par l'extirpation, comme preſque tous les Maréchaux ont coutume de le pratiquer.

Après avoir aſſujetti la tête de l'animal, un ſerviteur écarte les paupieres, tandis que le Maréchal introduit ſous la tumeur un ſol marqué; alors il perce l'excroiſſance avec une aiguille armée d'un fil, qu'il tire à ſoi, & coupe avec des ciſeaux ou un biſtouri toute la partie excédante au-delà du cartilage triangulaire : auſſi-tôt après l'opération, il appliquera ſur l'œil opéré des compreſſes trempées dans de l'eau-de-vie ou de l'eau fraîche, & maintenues par un bandage : au bout de vingt-quatre heures il ôtera les compreſſes & les bandages. Gardez-vous bien, après l'opération, de ſouffler dans l'œil un peu de ſucre ou du ſel de verre; ces médicaments ſont plus capables de produire l'inflammation, que de s'y oppoſer.

II. ESPECE.

II. Espece. *Excroiſſance ſur la cornée tranſparente.* (Dragon. Tache.)

Elle ſe fait connoître par une tache blanche, ſituée ſur la cornée tranſparente; ſon accroiſſement eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'elle couvre la plus grande portion de la cornée tranſparente. Cette tache bien conſidérée, n'eſt qu'une ſuperaddition de lames membraneuſes & opaques ſur la cornée tranſparente; elle ne produit pas ordinairement d'autre inconvénient que celui d'empêcher de voir clairement, & ſi elle s'étend ſur toute la ſurface de la cornée tranſparente, l'animal ne peut diſtinguer aucun objet.

Tous les Maréchaux regardent ce mal comme incurable, & par conſéquent ils n'entreprennent pas de le guérir : cependant vous pouvez tenter l'application du vitriol blanc, ou du vitriol bleu incorporé avec du miel, & même la ſection des lames opaques avec un inſtrument tranchant, ſi vous vous trouvez aſſez d'adreſſe & d'habitude pour enlever des lames membraneuſes ſans pénétrer dans la chambre antérieure du globe de l'œil. L'agitation continuelle & forte du globe de l'œil, l'impoſſibilité de ſavoir ſi les lames de la cornée tranſparente, ſituées ſous le *dragon*, ſont tranſparentes, l'inflammation qui peut accompagner des ſections multipliées & douloureuſes, la crainte de voir paroître une ſeconde excroiſſance encore plus étendue que la premiere, ſont autant de motifs qui doivent engager le Praticien à ne l'entreprendre que ſur des animaux vieux, tranquilles & de vil prix, juſqu'à ce que ſa main habituée à cette opération, ſoit à même de l'exécuter ſur des chevaux vifs, jeunes & d'un grand prix; encore ne doit-il jamais répondre du ſuccès.

III. ESPECE. *Excroiſſance vaſculeuſe ſur la cornée opaque.* (Ptérygion.)

CETTE excroiſſance adhere fortement à la conjonctive ; elle s'étend quelquefois juſqu'à la prunelle, & même au-delà ; ſa couleur & ſa ſtructure la diſtinguent eſſentiellement de la tache. La tache eſt blanche, le ptérygion eſt rougeâtre ; la tache eſt ſuperficielle, le ptérygion eſt épais ; la tache n'admet dans ſa compoſition aucun vaiſſeau ſenſible, le ptérygion eſt pourvu de vaiſſeaux ſanguins, qu'on apperçoit ſans le ſecours d'aucun microſcope ; la tache ne gêne point le mouvement du globe de l'œil, & n'excite pas le larmoiement, le ptérygion fatigue les paupieres, & produit la ſortie involontaire des larmes ; la tache eſt peu ſenſible, le ptérygion l'eſt beaucoup ; la tache croît promptement, le ptérygion s'avance avec lenteur ſur la prunelle.

Dès l'apparition de l'excroiſſance vaſculeuſe, introduiſez entre la membrane clignotante & la conjonctive, un peu de vitriol ou de verdet incorporé avec ſuffiſante quantité de miel ; lavez chaque fois l'œil avec de l'eau fraîche, pour éviter l'inflammation : ſi cette application ne réuſſit pas, un ſerviteur tenant les paupieres de l'animal écartées l'une de l'autre, paſſez une aiguille courbe, enfilée de ſoie ou d'un fil ordinaire, ſous les vaiſſeaux qui forment l'excroiſſance ; tirez doucement les deux extrêmités du fil, afin d'élever un peu l'excroiſſance dans ſon milieu, & de la pouvoir ſéparer de la conjonctive avec une lancette, ſans intéreſſer la cornée opaque : l'extirpation étant finie, panſez l'œil les premiers jours avec de l'eau fraîche tenant en ſolution quelques grains de ſel de ſa-

turne. La ſaignée à la veine jugulaire, les boiſſons blanches & nitreuſes, les lavements rafraîchiſſants, remédieront à l'inflammation du globe de l'œil, ſuppoſé qu'elle ſurvienne.

Cette opération exige beaucoup de dextérité & de promptitude de la part du Maréchal, à cauſe des mouvements rapides & violents que le bœuf ou le cheval fait exécuter à l'œil auſſi-tôt qu'on veut le toucher.

IV. ESPECE. *Excroiſſance dans la cavité de l'oreille externe.* (Groſſeur dans l'oreille.)

L'EXCROISSANCE qui vient du conduit auditif eſt plus ou moins ſaillante dans la cavité externe de l'oreille ; ſa grandeur, ſa couleur & ſa dureté varient beaucoup ; tantôt elle bouche entiérement le conduit auditif, tantôt elle n'en remplit qu'une partie.

Dès que vous appercevrez cette excroiſſance, qui affecte rarement le bœuf, le cheval & la brebis, vous la ſaiſirez avec des petites tenettes, auſſi près de la baſe qu'il eſt poſſible, & vous l'arracherez doucement, après avoir fait exécuter à l'inſtrument deux ou trois demi-tours ; enſuite rempliſſez la cavité externe de l'oreille de charpie ou d'étoupe cardée, que vous changerez au bout de ſix heures, en y ſubſtituant des bourdonnets trempés dans de l'eau-de-vie.

Il ne faudroit pas confondre l'excroiſſance de l'oreille externe avec une eſpece d'abcés qui remplit en grande partie la cavité de l'oreille externe, & qu'il ſuffit d'ouvrir & de traiter comme un ulcere ſimple, pour en obtenir la guériſon.

V. ESPECE. *Excroiſſance dans les foſſes naſales.*
(Polype. Souris.)

C'EST une éminence ſaillante, d'une ſtructure fongueuſe ou charnue, pour l'ordinaire de figure pyriforme, qui vient de la membrane pituitaire & ſe prolonge plus ou moins dans les foſſes naſales; ſa conſiſtance, ſa grandeur & ſes accidents varient beaucoup.

Le cheval eſt plus expoſé au *polype* que le bœuf & la brebis.

Dans tous ces animaux le polype eſt très-difficile à guérir, particuliérement ſi la portion qui lui ſert d'attache n'eſt pas iſolée, ſi ſa baſe n'eſt pas d'un moindre volume que celui de ſon corps, s'il eſt le produit d'un vice intérieur, tel que le virus farcineux ou morveux. Ici il ne s'agit pas ſeulement de juger ſi la maladie eſt curable, il faut encore déterminer quelle eſt la méthode à préférer. L'inciſion, l'extirpation, la cautériſation & la ligature ſont autant de méthodes qui ont leurs avantages & leurs inconvénients.

Ceux qui ont pratiqué l'opération du polype du nez par le moyen de l'inſtrument tranchant, n'ont jamais pu détruire la baſe du polype, à cauſe de l'étendue des foſſes naſales, & des replis des cornets; d'ailleurs l'hémorragie & les autres accidents qui accompagnent l'inciſion, devoient leur démontrer, d'une maniere aſſez ſenſible, l'inſuffiſance de cette méthode, pour la rejetter; auſſi leurs ſucceſſeurs l'ont réformée, & remplacée par celle de l'arrachement, qui ſe pratique comme il ſuit: Dans les foſſes naſales, la narine étant dilatée, portez une pincette dont le bout eſt fait en bec de canne; avec cet inſtrument pincez le polype près de ſa baſe,

& après avoir fait exécuter à la pincette un tour ou deux, tirez le polype doucement, & arrachez-le avec ses racines; mais les hémorragies, & l'impossibilité où l'on est d'arracher le polype sans emporter de grandes portions des cornets osseux, forceront toujours le Maréchal de rejetter cette méthode. L'emploi des caustiques est aussi dangereux, ils ne peuvent consumer qu'une partie du polype, tandis que les racines demeurent intactes: ce n'est pas le seul inconvénient à redouter, la lésion des parois du nez est bien plus à craindre; car il n'est pas possible d'éviter cet accident, quelque précaution qu'on prenne. Ceux qui se servent du cautere actuel, après avoir engagé le polype dans une espece de cannule de fer, portent le cautere sur le polype, & le brûlent d'une seule fois avec un fer très-rouge: mais l'inflammation que causent ordinairement les brûlures fortes & rapides, étant capable de produire dans le nez un ulcere fâcheux, il faut rejetter cette méthode, & préférer la ligature, ordinairement suivie d'un succès heureux; elle ne produit ni hémorragie, ni inflammation des parois du nez, ni suppuration, ni déchirement des cornets du nez, si délicats & si faciles à détruire par le moindre effort. A l'aide d'un porte-anse ou serre-nœud, & du conducteur de l'anse, faites la ligature du polype près de sa base: au bout de quelques jours le polype tombe, il ne paroît point d'hémorragie, & il s'établit rarement une suppuration.

VI. Espece. *Excroissance au palais.* (Feve. Lampas.)

Derriere les pinces de la mâchoire antérieure, vient de la partie inférieure de la voûte palatine,

une excroiſſance plus ou moins ſenſible, d'une conſiſtance preſque égale aux membranes du palais; elle ſurpaſſe quelquefois le niveau des dents inciſives; alors elle gêne la maſtication, & l'empêche de manger, ce qui le rend maigre, triſte & abattu.

C'eſt pour combattre ces accidents, qu'il faut avec un biſtouri couper exactement toute l'excroiſſance. Quelques-uns conſeillent d'appliquer ſur l'excroiſſance un fer rouge, plat par le bout, & large comme une piece de douze ſols; mais une telle application peut altérer la voûte palatine de l'os maxillaire, & cauſer une vive inflammation dans les parties voiſines. La ſection étant faite, lavez toutes les quatre heures la plaie avec un mélange d'eau-de-vie & de vinaigre.

Comme il arrive ſouvent chez le poulain, que le palais eſt preſque entiérement de niveau avec les dents de lait, il faut prendre garde de ne pas confondre cet état du palais avec le *lampas*, & de lui faire aucune opération, quoiqu'il ſoit dégoûté.

VII. ESPECE. *Excroiſſance derriere la langue.* (Barbe. Barbillon.)

ENTRE les glandes ſublinguales & la langue il naît des petites excroiſſances fermes, dont le bord eſt tranchant; on les prendroit pour des prolongements de la membrane qui revêt la face poſtérieure de la bouche: le bœuf en eſt rarement exempt, & il n'eſt incommodé que de leur grandeur exceſſive, lorſqu'il veut boire ou manger; mais le cheval, peu accoutumé à la préſence de ces tumeurs, quelque petites qu'elles ſoient, mâche & boit avec beaucoup plus de difficulté; auſſi faut-il les couper promptement pour ne pas le voir dépérir.

Après avoir fixé la tête, maintenez la bouche ouverte avec un pas-d'âne, tirez la langue, & coupez de chaque côté avec de bons ciſeaux tous les *barbillons :* chez le bœuf, ne touchez qu'à ceux qui excedent le bord alvéolaire; enſuite lavez les plaies avec du vinaigre, ſans y ajouter, à l'imitation de certains Maréchaux, du ſel, de l'ail, & autres ſubſtances capables d'échauffer la bouche de l'animal; il vaut mieux que l'appétit vienne naturellement, que de l'exciter par de tels moyens.

VIII. ESPECE. *Excroiſſance ſur les levres.* (Ciron.)

IL croît ſur la face interne des levres des petits boutons blancs, peu ſenſibles, incapables d'empêcher l'animal de boire & de beaucoup gêner la maſtication.

Cependant, pour éviter l'irritation qui pourroit naître du frottement de la paille ou du foin contre les boutons, coupez chaque *ciron* avec des pincettes tranchantes; enſuite lavez la bouche de l'animal avec du miel & du vin; deux heures après, donnez du ſon mouillé; le lendemain vous remettrez l'animal à ſa nourriture ordinaire.

IX. ESPECE. *Excroiſſance ſur la partie ſupérieure du col.* (Dureté au chignon. Cors provenant de la foulure du joug. Durillon. Calloſité.)

LE frottement continuel du joug ſur la partie ſupérieure du col, produit ſouvent une tumeur dure, inſenſible, calleuſe, qui paroît formée de pluſieurs couches de l'épiderme, ou des matieres fluides condenſées dans le tiſſu de la peau.

Avant que d'emporter avec le biſtouri les lames les plus extérieures de cette excroiſſance, appliquez pendant deux ou trois jours le cataplaſme de mie

de pain avec du lait ; enſuite enlevez avec le biſtouri les couches les plus ſuperficielles de la tumeur, juſqu'à ce qu'étant parvenu au vif, vous appliquerez légérement le feu, & oindrez tous les jours l'eſcarre avec du miel. Suivez la même méthode pour les *durillons* ou *calloſités* qui attaquent les autres parties du corps du bœuf.

L'*excroiſſance ſur les parties latérales des côtes, ou ſur l'extrêmité ſupérieure des os des iſles*, ou le *cors provenant de la foulure de la ſelle ou du bât*, eſt une excroiſſance abſolument ſemblable à la précédente : comme elle affecte d'autres parties, & qu'en conſéquence elle exige d'autres précautions, pluſieurs ſe ſont imaginé qu'il falloit en faire une eſpece particuliere ; mais convaincu qu'elle reconnoît pour principe, ainſi que la *dureté au chignon*, le frottement violent & réitéré d'un corps étranger, & que la même méthode peut guérir l'une & l'autre, j'ai penſé qu'il falloit les confondre, en faiſant cependant attention que l'inflammation attaque ſouvent les parties ſituées ſous les excroiſſances des côtes & de la croupe, & qu'il faut promptement extirper la tumeur, dès qu'on ſoupçonne ſuppuration, crainte de ſinus ou de carie.

X. ESPECE. *Excroiſſance ſenſible & vaſculeuſe de la peau.* (Verrue.)

IL s'éleve ſur la peau, particuliérement ſur les parties dénuées de poils, des petites excroiſſances, plus ſenſibles, plus hautes & moins étendues que les cors, nommées *verrues*, quand elles ſont petites, & *porreaux*, lorſqu'elles ſont élevées.

Les verrues affectent ordinairement les paupieres, les mammelles, le ſcrotum, le fourreau & la vulve : on réduit leurs principes à l'impreſſion d'une ma-

tiere âcre, appliquée ſur la ſurface de la peau, à une dépravation particuliere des humeurs, &c.

Le cautere actuel, le cauſtique, la ſection & la ligature ſont les moyens qu'on a coutume de mettre en uſage pour les détruire. Le cautere actuel eſt accompagné d'un ſuccès plus ou moins heureux, ſelon les parties affectées: ſi la verrue a ſon ſiege ſur les bords de la vulve, l'expérience a démontré que le fer rouge les guériſſoit; mais ſi la verrue attaque les bords des paupieres ou autres parties de ſtructure délicate, il faut néceſſairement éloigner le feu: dans ce cas faudra-t-il appliquer le cauſtique? De quelque nature que ſoit le cauſtique, il me paroît beaucoup plus nuiſible que le feu: les molécules inſenſibles du cauſtique, en s'écartant, peuvent irriter les parties voiſines, & cauſer des ſymptomes fâcheux; d'ailleurs l'eſcarre étant tombée, ſouvent il pouſſe des chairs fongueuſes à la place de la verrue.

La ſection porte avec elle moins de danger, mais la verrue ne tarde pas à reparoître. Pluſieurs propoſent d'appliquer la pierre infernale ſur la plaie auſſi-tôt après la ſection, pour s'oppoſer au retour de la verrue. S'il eſt poſſible d'en faire la ligature, toutes les autres méthodes doivent être rejettées. Prenez de la ſoie bien torſe, dont vous lierez fortement la baſe de la tumeur; quelques jours après, la verrue ſe détachera, pour ne plus reparoître.

XI. ESPECE. *Excroiſſance charnue.* (Grappe. Fic. Crapaud. Ceriſe.)

CE ſont des excroiſſances plus ſenſibles, plus molles que les verrues, d'une couleur ordinairement rouge. Les Maréchaux diſent que l'animal eſt attaqué de *grappes*, lorſque l'excroiſſance repréſente une multitude de grains charnus & rougeâtres; du

fic ou du *crapaud*, quand elle affecte la fourchette ou la ſole charnue du cheval ; de la *ceriſe*, ſi elle arrive à la ſole charnue du cheval, & ſurmonte la ſole de corne.

Il ne faut pas s'imaginer que les pieds ſoient les ſeules parties du corps qui peuvent donner naiſſance à de telles tumeurs ; quoiqu'elles attaquent plus fréquemment les extrêmités de l'animal, elles peuvent cependant paroître ſur toutes les autres parties de la ſurface du corps.

L'âne & les mulets y ſont plus ſujets que le cheval, le bœuf & le mouton. La mal-propreté, les meurtriſſures, les contuſions, les bleſſures ſuperficielles & profondes, les dartres, la dépravation de l'humeur de la tranſpiration, les piquures des mouches & autres inſectes, le ſéjour des fluides âcres, ſont les principes les plus fréquents des grappes. La ſituation, la grandeur & le caractere des excroiſſances charnues les rendent plus ou moins graves : aux pieds elles ſont plus dangereuſes qu'aux jambes ; ainſi des autres parties du corps, en raiſon de leur ſenſibilité & de leur uſage. Une grande excroiſſance charnue offre beaucoup plus de difficulté pour ſa cure, qu'une petite : une excroiſſance inſenſible, ſeche & dure n'eſt pas ſuivie d'accidents auſſi graves qu'une excroiſſance enflammée, ſenſible & continuellement arroſée d'une humeur fétide & âcre.

Les excroiſſances charnues, nommées *grappes*, doivent être enlevées avec l'inſtrument tranchant, & la plaie panſée avec de l'onguent égyptiac ; il n'eſt donc pas ſi avantageux d'employer les cauſtiques & le feu pour détruire les grappes : les premiers, tels que l'orpiment avec la chaux vive, le ſublimé corroſif, la diſſolution mercurielle, l'eau forte, le beurre d'antimoine, en font tomber la

lus grande partie ; mais quelques jours après, les hairs fongueuſes ſe régénerent, & tous les ſympomes renaiſſent. Le feu, plus actif & plus prompt lans ſes effets, ſembleroit remplir l'indication, ſi, nalgré la deſtruction apparente de la tumeur, de iouvelles grappes ne paroiſſoient auſſi-tôt après la hûte de l'eſcarre : l'inſtrument tranchant eſt donc référable, pourvu qu'il pénetre juſqu'à la racine lu mal.

Le *fic* intéreſſe-t-il la fourchette, bien loin de 'arrêter à le couper ou à le détruire par le feu ou ar les cauſtiques, deſſolez le cheval ; agiſſez de nême ſur le bœuf, lorſque les racines du fic ſont rofondes. Le fic gagne-t-il la ſubſtance cannelée, ffecte-t-il l'os du pied, vous tenterez en vain les emedes les plus efficaces, ſi vous ne deſſolez pas : ainſi, après avoir pratiqué cette opération, détruiſez avec l'inſtrument tranchant les excroiſſances charnues, panſez avec des plumaſſeaux imbus d'une couche d'huile eſſentielle de térébenthine, & préférablement de teinture de térébenthine ; comprimez légérement ces plumaſſeaux, employez pour cela d'autres plumaſſeaux d'étoupes peignées & un bon bandage. Quelques-uns appliquent avec ſuccès ſur les racines extirpées de l'onguent égyptiac, & ſur le reſte de la plaie, de la teinture de térébenthine ; ou ſi la plaie eſt diſpoſée à s'enflammer, ils emploient le digeſtif animé d'une certaine quantité d'eau-de-vie, juſqu'à ce que les chairs qui viennent de la racine du fic emporté par l'inſtrument tranchant, paroiſſent louables ; enſuite ils terminent la curation par les ſimples plumaſſeaux imbus de teinture de térébenthine. Lorſque l'os du pied eſt affecté, les uns propoſent de paſſer la rugine ſur la portion cariée ; les autres vantent les bons effets du cautere actuel qui, en détruiſant les chairs fongueuſes, borne la

carie. Cette derniere méthode me paroît beaucoup plus utile, & réuſſit toujours, ſi on applique ſur l'endroit cautériſé des plumaſſeaux imbus d'eſprit de vin, & ſi on continue l'uſage de l'eau-de-vie ou de la teinture de térébenthine juſqu'à parfaite cicatrice.

Pendant le traitement de ces excroiſſances, le Maréchal doit être attentif aux divers accidents qui ſurviennent; il preſcrira une diete adouciſſante, des lavements mucilagineux & tempérants, faits avec une décoction de feuilles de mauve, tenant en ſolution une once de nitre; il ordonnera pour nourriture de la paille & du ſon, & pour boiſſon de l'eau blanche; il ſaignera à la veine jugulaire, auſſi-tôt qu'il appercevra une vive inflammation dans la partie enflammée; enfin ſi les excroiſſances dépendent d'un vice interne, il s'étudiera à en découvrir le caractere, pour le combattre avec ſuccès par des remedes internes.

XII. ESPECE. *Excroiſſance ſur le teſticule.* (Sarcocele.)

LES duretés qui ſurviennent à l'épididime ou au corps du teſticule, ne doivent pas être confondues avec l'excroiſſance ſur le teſticule; maladie très-rare; car il eſt aſſez ordinaire de prendre pour vrai *ſarcocele* la tuméfaction du teſticule ou de l'épididime, accompagnée de dureté & de peu de ſenſibilité. Cette diſtinction, qui ne paroît pas au premier coup d'œil de grande conſéquence, eſt cependant eſſentielle, parce que l'excroiſſance ſur le teſticule ne ſouffre aucune diminution des réſolutifs les plus actifs, tandis que les duretés des teſticules ſouvent ſe diſſipent par l'application réitérée des médicaments externes, excepté que les duretés ne ſoient anciennes, n'acquierent tous les jours un

olume conſidérable, & ne prennent un caractere arcinomateux ; alors il faut ſe réſoudre à les traiter omme le vrai ſarcocele, c'eſt-à-dire, à extirper e teſticule affecté. Mettez les entraves à l'animal, aites-le doucement tomber par terre, en l'obligeant de marcher ; enſuite liez une des jambes de lerriere avec une plate-longe, que vous paſſerez ardeſſus le col ; maintenez les trois autres jambes nſemble, à l'aide des entraves ; l'animal étant inſi aſſujetti, (je n'entends parler que du bœuf & du cheval) ſaiſiſſez de la main gauche un teſticule & ſes enveloppes, faites de l'autre main, avec un raſoir ou un biſtouri, une longue inciſion, depuis le cordon ſpermatique juſqu'au corps du teſticule, ſans l'intéreſſer ; dégagez le teſticule de ſes enveloppes, appliquez ſur les parties latérales du cordon, deux billots creux & remplis d'alun calciné; enſuite coupez le cordon ſpermatique, cinq à ſix lignes au deſſous de la ligature ; lavez la plaie avec de l'eau fraîche, aiguiſée de vinaigre ; lotion qu'il faut réitérer pluſieurs fois dans le jour : trente-ſix heures après l'opération, détachez les billots, faites promener l'animal à pas lents ; le grand repos lui eſt nuiſible, l'engourdit, & retarde la cicatrice. Quelques Maréchaux, au lieu de billots, font la ligature du cordon avec pluſieurs fils réunis, qu'ils laiſſent pendre hors de la plaie, juſqu'à ce que la ſuppuration les faſſe tomber. La crainte bien fondée d'un ulcere fiſtuleux, fera toujours préférer la caſtration par les billots, à la caſtration par la ligature. Je ne parle point des Maréchaux qui emploient le feu ou les cauſtiques pour ſéparer le teſticule du cordon ſpermatique, & de ceux qui recommandent de faire paſſer la ficelle dans la ſubſtance du cordon, avant que de le couper. Les premiers excitent des douleurs énormes & des ſup-

purations abondantes & difficiles à tarir ; les seconds augmentent la suppuration, n'évitent point la ligature de plusieurs rameaux du nerf spermatique, & rendent la chûte de la ficelle plus tardive.

XIII. ESPECE. *Excroissance des arcboutants de la sole.*

LORSQUE la sole des talons est prolongée, elle fait boiter le cheval, parce que ses arcboutants compriment la chair cannelée des talons : on y remédie en les parant, & par l'application du miel ou du mêlange exact de miel & de graisse récente. Le Maréchal le moins expérimenté est à même de prévenir cet accident, s'il fait parer un pied.

GENRE SECOND.

Élévation de l'os. (Exostose.)

LES tumeurs qui se forment sur la surface des os, égalent la substance osseuse en dureté, & quelquefois même la surpassent.

Il n'y a point d'os exempts d'*exostose*, mais il en est de plus exposés à cette maladie les uns que les autres. Les os de la jambe, comme le canon & l'os du pied, les os ischions, l'os sacrum, les apophyses épineuses des vertebres, les côtes, &c. sont fréquemment affectés chez les vieux animaux d'exostoses formées ou commençantes.

Les exostoses ne se bornent pas à la surface extérieure des os, elles occupent quelquefois l'intérieur de l'os ; dans ce cas elles sont plus dangereuses : par exemple, l'os du fémur est intérieurement gonflé,

les parties contenues dans l'intérieur de l'os ſont leſées, leurs fonctions dérangées, la moëlle ſe corrompt & l'os ſe carie : lorſque ſur la ſurface interne des os du crâne s'élevent des éminences oſſeuſes, le cerveau eſt comprimé, les fonctions vitales ſont troublées, & l'animal périt.

Le plus grand mal que produit une exoſtoſe externe, eſt de gêner les mouvements d'une partie, comme il arrive dans les exoſtoſes ſur leſquelles appuient des muſcles ou des tendons ; la tête du fémur, ou les parois de la cavité cotiloïde tuméfiées, obligent l'animal de boiter, & le mettent hors de ſervice. Si l'exoſtoſe forme une pointe, elle déchire le périoſte, & produit l'inflammation. En général, les exoſtoſes ſont dangereuſes, à proportion de leur ſituation & de leur caractere : celles qui proviennent d'un vice intérieur aux animaux d'un certain âge, ſont ordinairement incurables ; celles qui tirent leur origine d'un principe évident, comme coup, chûte, piquure, &c. ne ſont pas moins opiniâtres, & ſouvent réſiſtent aux remedes les plus efficaces.

Des Auteurs célebres ont établi deux genres d'exoſtoſes, dont l'un comprend les exoſtoſes qui ſe font par infiltration, & l'autre celles qui ſont l'effet d'un épanchement : les exoſtoſes par infiltration ſont ou univerſelles ou particulieres ; univerſelles, quand tout le corps de l'os eſt exoſtoſé ; particulieres, quand il ne préſente qu'une petite portion de l'os gonflée.

Les unes & les autres ſont ſimples ou compliquées : les exoſtoſes ſimples n'offrent d'autres ſymptomes que l'élévation de l'os : les exoſtoſes compliquées ſont avec carie, ou quelque autre indiſpoſition : les exoſtoſes par épanchement ſont auſſi de deux ſortes, univerſelles ou particulieres, ſimples

ou compliquées : telle eſt la diviſion qu'ils ont donnée des exoſtoſes.

I. ESPECE. *Élévation d'une partie de l'os, ſans autre altération ſenſible.* (Exoſtoſe bénigne.)

ELLE forme ſur la face externe de l'os une éminence dure & inſenſible, & n'occupe qu'une petite portion de l'os.

Elle ne reconnoît pour principe, ni virus farcineux ou morveux, ni coups, chûtes ou autres bleſſures. L'éparvin, le ſuros & les ſurdents ſont compris dans cette eſpece.

L'*éparvin* eſt le gonflement de la partie ſupérieure & interne de l'os du canon; ſon accroiſſement fait boiter l'animal.

Ne prenez pas pour éparvin la tubéroſité interne de la partie ſupérieure du canon; erreur que pluſieurs commettent, quand cette tubéroſité fait ſaillie, & que l'animal boite, comme ſi cette tubéroſité ne pouvoit pas être plus éminente chez un cheval que chez l'autre, & l'animal boiter d'un vice dans l'articulation du jarret, ſans la préſence d'un éparvin. Il eſt inutile d'entreprendre la cure de l'éparvin; d'un mal ſupportable on en feroit une maladie qui mettroit bientôt le cheval hors de ſervice.

Le *ſuros* eſt une éminence dure, inſenſible, oſſeuſe, qui affecte l'os du pâturon, & plus particuliérement l'os du canon. Les anciens Maréchaux diſtinguoient trois eſpeces de ſuros; la premiere eſpece, qu'ils nommoient *ſuros ſimple*, eſt unique; la ſeconde eſpece, appellée *ſuros chevillé*, préſente ſur le même os deux ſuros, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, ſe correſpondant à peu près comme une cheville : la troiſieme eſpece, nommée

fuſée,

fusée, forme une exoſtoſe qui deſcend le long de l'os épineux. Cette diſtinction, quelque peu utile qu'elle ſoit, nous démontre combien les anciens Maréchaux obſervoient avec attention les maladies ſuperficielles du cheval. Le ſuros n'eſt dangereux que lorſqu'il touche un tendon & gêne ſon mouvement; autrement il ne porte aucun préjudice à l'animal. Les élévations de l'os produites par un coup, ſont paſſageres & fréquentes chez les jeunes animaux; elles ne méritent pas, à proprement parler, le nom de ſuros. L'application des ſpiritueux accélere une réſolution que le temps auroit opérée, mais le ſuros venant d'un principe intérieur, n'eſt pas ſi facile à détruire; la gouge eſt le ſeul inſtrument capable de l'enlever: les cauſtiques, le feu, les réſolutifs appliqués ſur la peau, ne le diminueront jamais; ils ne l'empêcheront pas même de croître.

Suppoſé qu'une exoſtoſe intéreſſe un tendon de la jambe, & qu'elle mette l'animal dans l'impuiſſance de marcher, pratiquez aux téguments une ſection correſpondante à la grandeur de l'exoſtoſe, à la difficulté d'introduire l'inſtrument, & à la diſtance de la tumeur; le tendon étant dégagé, emportez l'exoſtoſe avec une bonne gouge, miſe en action par un maillet; enſuite panſez la plaie avec de la teinture de térébenthine. Dès que le périoſte couvrira la portion d'os intéreſſée, vous traiterez le reſte comme une plaie ſimple. Quant aux exoſtoſes qui ne gênent pas le mouvement des tendons, qui ſont trop étendues ou trop profondes pour éprouver l'action de l'inſtrument tranchant, il ne faut pas y toucher.

Les *ſurdents* ne devroient pas, à la rigueur, être rangés parmi les exoſtoſes; mais comme ce ſont des dents mâchelieres, ou des portions de dents mâchelieres qui ſurpaſſent en grandeur les dents

mâchelieres voisines, j'ai pensé qu'il convenoit de placer cette espece d'élévation de la dent avec l'*exostose bénigne*. Quoi qu'il en soit, le cheval & le bœuf attaqués de surdents, broient difficilement le foin : on en a vu de si longues & si aiguës, qu'elles blessoient le palais & les gencives.

Le remede le plus certain & le plus prompt est de limer la partie excédante de la dent, ou de faire ronger le carreau, grosse lime quarrée, qu'on met dans la bouche de l'animal entre les dents mâchelieres. Ceux qui emploient la gouge, s'exposent à fracturer la dent, l'alvéole & la mâchoire; il y a donc moins de danger à se servir de la lime.

La partie supérieure & externe de la couronne est exposée à une élévation osseuse plus ou moins considérable; elle attaque plutôt les pieds de devant que les pieds de derriere : certains Maréchaux la nomment *forme*, quoique d'autres rapportent ce nom à une espece de tumeur inflammatoire, située dans le même endroit. Rarement cette exostose fait boiter le cheval, c'est pourquoi on ne tente aucun remede pour la dissiper.

La face inférieure de l'os du pied, en devenant convexe, de concave qu'elle étoit, forme une élévation qui pousse la sole en dehors, & qui lui fait prendre une figure convexe, ce qu'on nomme *oignon*. Lorsqu'on ne soupçonne ni carie ni abcès, il suffit d'entoller le fer; s'il y a carie, il faut dessoler & procéder au traitement de la carie.

II. ESPECE. *Élévation de l'os compliquée.* (Exostose maligne. Exostose avec carie. Exostose avec douleur. Exostose avec inflammation.)

L'INFLAMMATION qui attaque le jarret à la suite d'une violente contusion, produit quelquefois la

carie des os du jarret, ou ſimplement une tuméfaction conſidérable de ces os.

Que les os du tarſe ſoient tuméfiés, que le mal attaque l'extrêmité ſupérieure du canon, les ligaments articulaires ſeront diſtendus, le mouvement des os articulés s'exécutera difficilement, & l'animal boitera. Quelques Maréchaux appellent cette eſpece d'exoſtoſe, *courbe*, quoique la plupart donnent ce nom à la ſeule tuméfaction des capſules articulaires du jarret. Il faut encore diſtinguer cette exoſtoſe du *jardon*, élévation de l'os qui s'étend ſur le tendon fléchiſſeur du pied, depuis la partie poſtérieure & inférieure de l'os du jarret, juſqu'à la partie ſupérieure & poſtérieure de l'os du canon. Il eſt encore d'autres Maréchaux, qui nomment *jardon*, une eſpece de tumeur inflammatoire qui occupe le même endroit.

Dès qu'après un coup au jarret, vous y appercevez un gonflement, quelque léger qu'il ſoit, appliquez ſur le champ autour de l'articulation, des étoupes imbibées d'eau-de-vie, que vous humecterez auſſi-tôt qu'elles commenceront à ſe deſſécher, ou bien mettez un cataplaſme compoſé de fleurs de roſes, de ſon & de vin; ſi on craint une vive inflammation, des étoupes humectées de parties égales de vinaigre & d'eau-de-vie, répercuteront l'inflammation commençante, diſſiperont le gonflement, & feront évanouir l'exoſtoſe. L'exoſtoſe une fois formée, rien n'eſt capable de la détruire, & l'animal reſte boiteux pendant toute ſa vie.

L'exoſtoſe accompagnée de carie, ou produite par une carie, offre des ſuites beaucoup plus dangereuſes que les exoſtoſes décrites ci-deſſus. Les apophyſes épineuſes des vertebres, les tubéroſités de l'os iſchion, les éminences de l'os ſacrum, l'os du pied, ſont les os les plus expoſés à cette mala-

die, particuliérement chez le cheval, à cauſe des ulceres qui attaquent fréquemment ſon dos & ſes pieds; auſſi n'eſt-il pas extraordinaire de voir preſque toutes les apophyſes épineuſes des vertebres dorſales & lombaires exoſtoſées, & les exoſtoſes unies les unes avec les autres. L'exoſtoſe avec carie prend tous les jours un accroiſſement conſidérable; la carie augmente à proportion, juſqu'à ce que l'os entiérement carié, tombe en eſquilles, ainſi que l'exoſtoſe. Il eſt donc bien important de ſe tenir en garde contre l'exoſtoſe, lorſqu'un os ſpongieux commence à ſe carier. Que l'os du pied affecté ſoit attaqué d'exoſtoſe, il ne vous reſte pour tout ſecours que le feu; s'il ne réuſſit pas, faites au plutôt égorger l'animal: eſſayez le même remede ſur les exoſtoſes qui commencent à ſe carier; n'en obtenez-vous pas un ſuccès plus heureux, il faut vous réſoudre à faire ſubir le même ſort à l'animal affecté.

GENRE TROISIEME.

Élévation oſſeuſe de l'articulation, avec immobilité des parties articulées. (Anchiloſe.)

LES os de la colonne vertébrale & des extrêmités jouiſſent entr'eux d'un mouvement plus ou moins ſenſible; mais une ſubſtance oſſeuſe vient-elle à unir les pieces articulées, elles deviennent immobiles, & il ſe forme une éminence oſſeuſe, qui environne l'articulation.

Les Auteurs les plus diſtingués reconnoiſſent pour principes les coups, les compreſſions violentes, les caries qui affectent les extrêmités des os compriſes dans les ligaments capſulaires, l'épan-

chement du ſuc oſſeux, la dépravation de la ſinovie, &c.

Quand la carie donne lieu à l'épanchement du ſuc oſſeux, il ne faut pas entreprendre d'arrêter les progrès de la maladie; tout ce que vous tenterez deviendra inutile; la mort ſeule convient à l'animal.

Lorſque l'*anchiloſe* dépend du relâchement des parties qui entrent dans la ſtructure de l'articulation, parfumez-la avec parties égales d'encens & de cinabre, faites-y des frictions ſeches, tâchez de mouvoir l'articulation, & la fomentez ſouvent avec les infuſions de feuilles d'abſynthe, de rue, de ciguë & de tabac dans du bon vin; tentez les douches d'eaux minérales, les liniments composés de ſavon, de gomme ammoniac & d'huile de laurier; appliquez-y des cataplaſmes faits avec la ſuie de cheminée, le vin & la pulpe de coloquinte, ou avec la fiente de mouton & les mouches cantharides.

Si vous ſoupçonnez rigidité dans les ligaments capſulaires, & tenacité dans l'humeur ſinoviale, les bains, les vapeurs d'eau chaude, les fomentations relâchantes, les onctions légeres avec la pulpe de racine de patience, ſont indiqués. Dès que l'article paroît un peu ramolli, efforcez-vous de lui faire exécuter un léger mouvement dans les premiers temps, réitérez tous les jours vos efforts, en obligeant l'animal de marcher.

Les remedes internes que vous adminiſtrerez au malade pendant l'application des médicaments externes, ſe tireront des urinaires & des aromatiques, parmi leſquels vous choiſirez le ſavon, les eaux minérales, les racines de perſil, les ſels neutres, la racine d'aunée & de gentiane, les feuilles de rüe, la gomme ammoniac, le vin ſaturé d'alkali fixe, &c.

Les purgatifs, les emplâtres, les onguents, les graiſſes & les huiles, bien loin d'être utiles, fatiguent l'animal, & rendent la maladie entiérement incurable.

GENRE QUATRIEME.

Elévation provenante de la ſituation défectueuſe des os articulés. (Gibboſité.)

LES os peuvent former, par un arrangement défectueux, des éminences qui intéreſſent autant la beauté de l'animal que ſes fonctions.

I. ESPECE. *Dos ſaillant.* (Gibboſité.)

LES vertebres ſont articulées entr'elles de maniere qu'elles rendent le dos de l'animal convexe, de droit qu'il doit être: on attribue ce défaut aux efforts que l'animal a été obligé de faire pendant ſa jeuneſſe, comme de labourer, ou tirer des voitures: un lourd fardeau mis ſur le corps d'un jeune cheval, paſſe pour cauſer le vice contraire, nommé *enſellure*, où la colonne vertébrale fait intérieurement, du côté de la poitrine & du bas-ventre, une convexité, au lieu d'être concave. Le cheval eſt plus ſujet à ces défauts de conformation que le bœuf. La *gibboſité* & l'*enſellure*, qui procurent au cheval & au bœuf moins de force pour porter & tirer, ſont deux défauts que l'art ne peut corriger.

II. ESPECE. *Jambe courbe.* (Jambe arquée.)

LA jambe décrit une eſpece de courbe en devant, & au moindre effort elle fléchit.

Le cheval eſt plus expoſé à cet accident que le bœuf & les autres animaux. Lorſque la convexité regarde la partie interne de la jambe antérieure, conformation qui eſt naturelle au bœuf & au mouton, le cheval a moins de vigueur pour marcher & tirer ; il faut donc que la jambe d'un cheval ſoit droite juſqu'au pâturon, pour qu'elle puiſſe exécuter avec force & avec liberté tous ſes mouvements.

Un effort violent, une chûte, la rigidité des tendons fléchiſſeurs ou des ligaments articulaires, la tenſion de la membrane aponévrotique, ſont les principes ordinaires de cette affection.

Les ſpiritueux & les aromatiques conviennent à la jambe arquée par la chûte & les efforts ; les relâchants, à la jambe arquée par la rigidité des tendons & des ligaments. Quant à la jambe arquée par la tenſion aponévrotique, pluſieurs Maréchaux célebres recommandent de débrider l'expanſion aponévrotique qui enveloppe la plus grande partie du bras, c'eſt-à-dire, de fendre la peau au bas du poitrail, au deſſus du bras, & de faire à l'aponévroſe une ſection tranſverſale de deux ou trois pouces de longueur : quelques-uns penſent qu'il faut en même temps couper une portion des muſcles ſitués ſur la partie antérieure du bras.

Je crois que ſi le mal dépendoit de la tenſion des muſcles ſitués ſur la partie antérieure du bras, la jambe ſeroit plutôt droite que courbée ; ainſi donc il vaut mieux *dénerver*, comme parlent les Maréchaux, la ſeule membrane aponévrotique du bras, ſans intéreſſer aucun muſcle : le ſuccès dont cette opération a été quelquefois ſuivie, peut engager le Maréchal à la mettre en pratique, lorſque les autres remedes ne lui ont pas réuſſi.

III. ESPECE. *Articulation du canon avec le pâturon, ſaillante en devant.* (Jambe bouletée. Animal huché ſur ſon derriere.)

L'ARTICULATION du canon avec le pâturon fait ſaillie en devant, les muſcles extenſeurs du pâturon moins forts que ſes muſcles fléchiſſeurs, & le relâchement des ligaments articulaires donnent lieu à ce défaut, que la fatigue, les exercices violents & les diſpoſitions naturelles rendent plus fréquent. Il eſt rare de voir le bœuf *bouleté* ou *huché*, parce que ſa marche eſt lente, & que l'articulation des os du métatarſe avec les premieres phalanges, eſt plus ferme & plus étendue.

Quelques perſonnes ſont en uſage de faire labourer les chevaux ainſi affectés, pour les rétablir; ordinairement leur eſpérance eſt vaine. Je ſuis perſuadé qu'un cheval bouleté eſt auſſi difficile à guérir qu'un cheval droit ſur jambe, quoique le premier ſoit d'un meilleur uſage que le ſecond.

Si le mal ne venoit que de la foibleſſe des ligaments de l'articulation, les ſpiritueux mêlés avec les aromatiques, tels que les cataplaſmes compoſés de feuilles de ſauge & de vin, le mêlange du vinaigre & de l'eau-de-vie, adminiſtré ſous forme de fomentation, peuvent produire au commencement de la maladie, une guériſon momentanée; mais lorſque le mal eſt ancien, que l'animal eſt uſé, & qu'il eſt accablé de vieilleſſe, il faut abſolument abandonner tout eſpoir de rétabliſſement.

ORDRE SEPTIEME.

Déplacements.

LA nature a diſpoſé les parties organiques de maniere qu'elles ne peuvent changer de ſituation ſans déranger les fonctions de l'animal ; c'eſt à ce dérangement de parties organiques qu'on a donné le nom de *déplacements ;* ainſi les chûtes, les hernies & les luxations doivent être compriſes ſous cet ordre : les chûtes & les hernies conviennent aux parties molles, & les luxations aux os.

Les déplacements reconnoiſſent toujours pour cauſe une force expultrice, plus conſidérable que la force contenante, ſoit que les parties contenantes deviennent plus lâches, ſoit que la force expultrice l'emporte ſur la réſiſtance des parties contenantes, dans leur état naturel. Les parties étant rétablies dans leur premiere ſituation, on ne doit s'attacher qu'à diminuer la force expultrice, ou à augmenter la force contenante.

GENRE PREMIER.

Déplacement de l'œil.

UNE partie du globe de l'œil paſſe au-delà des paupieres, & ſes fonctions s'exécutent avec peine.



I. ESPECE. *Accroiſſement d'humeur aqueuſe ou vitrée dans le globe de l'œil.* (Hydropiſie de l'œil.)

L'ABONDANCE de l'humeur aqueuſe ou de l'humeur vitrée, ou de l'une & de l'autre, fait ſaillir le globe de l'œil hors de l'orbite, particuliérement la cornée tranſparente ; le mouvement du globe de l'œil devient difficile & douloureux, & les paupieres ont peine à le couvrir.

Cette maladie, qu'on obſerve très-rarement, exige des remedes capables de diminuer la quantité d'humeur accumulée, & de rendre la ſecrétion de cette humeur moins abondante. Les baies de genievre macérées dans du vin, le vin blanc ſaturé de cendres de genêt, les terres abſorbantes deſſéchées, pulvériſées & appliquées ſur l'œil malade, un véſicatoire mis au deſſous des paupieres, un cautere fait avec la racine d'ellébore au fanon ou au poitrail, ſont les remedes qu'il faut mettre en uſage : s'ils ne réuſſiſſent pas, faites à la cornée tranſparente, avec une aiguille, une ouverture preſque imperceptible, qui donne paſſage à l'humeur ſurabondante ; deux ou trois jours après, la cicatrice ſe forme, & vous avez la ſatisfaction de voir l'œil jouir de ſa grandeur naturelle : n'employez pas une groſſe aiguille pour cette opération ; l'ouverture qu'elle feroit à l'œil, donneroit paſſage à l'humeur vitrée, & l'animal perdroit entiérement l'œil.

II. ESPECE. *Déplacement de l'œil par l'accroiſſement des parties voiſines.*

L'EXOSTOSE des parois oſſeuſes de l'orbite, l'inflammation du tiſſu cellulaire ſitué dans le fond de l'orbite, la tuméfaction de la glande lacrymale,

peuvent pouffer le globe de l'œil en dehors, quoiqu'il foit fortement retenu par le mufcle conique de l'œil. Cette efpece, auffi rare que la précédente, préfente encore plus de difficulté pour fa guérifon.

L'impoffibilité où fe trouve le Praticien de reconnoître la caufe du déplacement, le met dans la néceffité de prefcrire des remedes d'un fuccès très-incertain. Si aucun fymptome n'annonce l'inflammation, les réfolutifs font les mieux indiqués.

III. Espece. *Déplacement paralytique du globe de l'œil.*

Le mufcle conique & les mufcles droits du globe de l'œil ne jouiffent plus de la contraction, & les mufcles obliques étant fortement contractés, le globe de l'œil doit faire faillie en dehors, & jouir d'un mouvement peu fenfible.

Cette efpece de maladie extraordinaire chez tous les animaux pourvus du mufcle conique, exige des remedes propres à réveiller le ton des mufcles droits & du mufcle conique, tels que la racine de gentiane, le camphre pris tous les jours intérieurement, les parfums faits avec le fuccin & le benjoin, ou avec le tabac, les cataplafmes aromatiques compofés de feuilles de fauge broyées avec le fuc exprimé de feuilles de rue, les lavements avec l'infufion des fleurs de camomille romaine, &c.



GENRE SECOND.

Déplacement des paupieres.

LES paupieres ſont ou trop alongées, ou trop retirées, ou déjetées en dehors, ou renverſées intérieurement ; la membrane clignotante peche par relâchement ou par reſſerrement.

I. ESPECE. *Relâchement des paupieres.* (Chûte des paupieres. Relaxation des paupieres.)

LA paupiere ſupérieure étant relâchée, ſouvent elle couvre la plus grande partie de la cornée tranſparente, & par conſéquent elle diminue ou empêche la viſion.

Les plaies, les contuſions ſur la partie inférieure du front, les tumeurs qui attaquent la paupiere, & la tirent en bas par leur poids, la foibleſſe du muſcle releveur, cauſée par une abondante ſérosité, la paralyſie de la paupiere, ſont les principes les plus connus de cette maladie.

Le relâchement de la paupiere ſupérieure, produit par la foibleſſe du muſcle releveur de la paupiere, doit être corrigé par l'application des réſolutifs les plus forts, tels que les feuilles de tabac ou de rue, & l'alkali volatil, incorporés avec ſuffiſante quantité de ſuc de chélidoine, pour un cataplaſme, qu'il faut réitérer deux fois par jour : s'il ne réuſſit pas, mettez ſur toute l'étendue de la paupiere un onguent véſicatoire, que vous y laiſſerez pendant vingt-quatre ou trente-ſix heures ; panſez enſuite l'ulcere avec une ſolution de gomme ammoniac dans du vin. Lorſque toutes ces applica-

tions n'ont rien produit d'avantageux, il faut se décider à couper toute la portion de la paupiere qui couvre la pupille; ensuite appliquez sur la plaie une compresse trempée dans du vin ou de l'eau-de-vie, saturé de miel.

II. Espece. *Élévation de la paupiere supérieure.*

La violente contraction du muscle releveur de la paupiere empêche les paupieres, particuliérement la paupiere supérieure, de couvrir entiérement la cornée transparente, lorsque l'animal ne veut recevoir aucun rayon de lumiere, & qu'il desire d'humecter la cornée transparente.

De cet état de la paupiere supérieure résulte un desséchement de la cornée transparente, & une altération sensible de la vue.

L'inflammation des parties voisines & la tension des fibres musculaires, sont les symptomes qu'il faut combattre. Appliquez sur la paupiere & le front un cataplasme composé de mie de pain & de quantité suffisante de lait, que vous changerez toutes les six heures, & arroserez de temps en temps avec du lait. La saignée à la veine jugulaire, les sang-sues appliquées aux larmiers, les lavements adoucissants, les boissons tempérantes, les vapeurs d'eau chaude, doivent être mis en pratique, avant que d'entreprendre la section transversale du muscle releveur; opération qui demande de la part du Maréchal beaucoup d'adresse, & la connoissance de la vraie situation de ce muscle.



III. ESPECE. *Renverſement externe du bord des paupieres.* (Eraillement.)

L'INFLAMMATION ou la tenſion des tuniqnes externes des paupieres déterminent le renverſement des paupieres en dehors : ce mal eſt ſi apparent, qu'il faut s'efforcer, pour l'intérêt de celui à qui l'animal affecté appartient, de le guérir auſſi promptement qu'on le reconnoît.

Comme il arrive rarement que le bœuf & le cheval ſoient attaqués de l'*éraillement*, on s'eſt peu attaché à décrire les moyens néceſſaires pour le guérir.

Dépend-il de l'inflammation, le cataplaſme de mie de pain avec le lait & le ſafran, les compreſſes trempées dans la ſolution de ſel de ſaturne, l'infuſion de fleurs de roſes, animée d'une petite quantité d'eau-de-vie, ſont les remedes indiqués. Apperçoit-on ſur la face interne des paupieres une tumeur, il faut l'extirper avec les ciſeaux; les cauſtiques ne doivent point approcher de ces parties.

IV. ESPECE. *Renverſement interne du bord des paupieres.*

LA tunique interne des paupieres s'enflamme-t-elle, ou devient-elle moins extenſible, le bord des paupieres ſe porte vers l'intérieur de l'œil, ce qui gêne le mouvement du globe. Pluſieurs reconnoiſſent encore pour principe de ce renverſement, la contraction de la tunique interne des paupieres.

Le mucilage de racine de guimauve, le lait, le cataplaſme de mie de pain avec le lait ou avec les feuilles & les fleurs de mauve, les

fomentations adouciſſantes, les vapeurs aqueuſes, conviennent dans le renverſement avec tenſion. On recommande la ſection de la paupiere repliée, le cautere, l'extraction des poils qui bordent les paupieres, tous ces moyens me paroiſſent fort inutiles, & même nuiſibles.

V. ESPECE. *Relâchement de la membrane clignotante.*

QUE la membrane clignotante ſe relâche, auſſitôt on la voit s'étendre ſur la cornée tranſparente, & quelquefois même intercepter tous les rayons lumineux qui peuvent aller à la pupille.

Il ne faut point ſe décider à la ſection de cette membrane, ſans avoir éprouvé l'inutilité des aromatiques, tels que les cataplaſmes de feuilles de rue ou d'abſynthe, les parfums aromatiques tirés de l'encens, du benjoin & des feuilles d'abſynthe, les lotions avec l'infuſion de feuilles de ſauge, tenant en ſolution du vitriol blanc; l'application de l'onguent fait avec le vitriol blanc & le miel, les véſicatoires près du grand angle de l'œil.

Pour couper la membrane clignotante, vous vous comporterez comme je l'ai preſcrit au ſujet de l'onglet, c'eſt-à-dire, que les paupieres étant aſſujetties, vous introduirez entre l'œil & la membrane, une piece de monnoie: ſoulevez la membrane, coupez avec un biſtouri ou des ciſeaux toute la portion qui excede le bord interne de la cornée tranſparente, par conſéquent emportez la plus grande partie du cartilage qui entre dans la compoſition de cette membrane; enſuite appliquez des compreſſes trempées dans de l'eau fraîche, aiguiſée d'eau-de-vie, que vous aurez ſoin de renouveller ou d'humecter toutes les deux ou trois heures. Au

bout de vingt-quatre heures, l'inflammation ne sera plus à craindre, mais l'œil sera plus exposé aux injures des corps étrangers.

GENRE TROISIEME.

Déplacement du voile du palais.

LE voile du palais, destiné à séparer la partie de la bouche occupée par la langue, de celle qu'on nomme arriere-bouche, où se trouve l'ouverture de la glotte, du pharinx & des arriere-narines, ne doit gêner ni les bords du larinx, ni la partie supérieure de la langue.

Lorsque cela arrive, ou ses muscles sont relâchés, ou il est enflammé.

I. ESPECE. *Relâchement du voile du palais.* (Chûte du voile du palais.)

LORSQUE les muscles du voile du palais sont relâchés, le voile du palais conserve sa couleur naturelle; il touche l'extrêmité supérieure de la langue, ou les bords de la glotte, il gêne la déglutition, l'animal perd l'appétit; il devient maigre, & il s'affoiblit.

Pour rendre au voile du palais toute sa force contractile, frottez plusieurs fois dans le jour la partie supérieure du palais avec de l'ail & de l'eau-de-vie saturée de sel commun; mettez au cheval & au bœuf un billot garni de linges trempés dans une forte infusion de feuilles d'absynthe & de sauge, ou le mastigadour avec un nouet rempli d'*assa-fœtida;* faites prendre au malade deux ou trois breuvages

breuvages par jour, composés de plantes aromatiques macérées dans du bon vin.

Cette maladie, fort rare, & très-difficile à reconnoître, n'indique ni la saignée, ni les purgatifs, ni les mucilagineux, que certains Maréchaux n'ont pas fait difficulté de prescrire. La saignée augmente le relâchement des muscles du voile du palais; les purgatifs, en irritant les parois des intestins, bien loin de réveiller l'action des muscles, la diminuent sensiblement. Ceux qui ont recommandé la boisson des eaux minérales ferrugineuses étoient mieux fondés: les eaux minérales ferrugineuses ne portent aucun préjudice aux premieres voies, pourvu qu'elles ne tiennent en solution que du fer, à l'aide du soufre ou du foie de soufre; si elles passent dans les secondes voies, elles augmentent les forces vitales, & en conséquence les forces musculaires: leur application immédiate sur le voile du palais, pourroit donc rendre les muscles du palais plus forts.

Frottez l'arriere-bouche, particuliérement le voile du palais, avec du poivre & du sel marin; ne donnez au malade pour nourriture que du foin abondant en plantes aromatiques, & saupoudré de sel marin; introduisez trois ou quatre fois par jour dans la bouche du malade, la fumée du tabac: pour cet effet, vous aurez un petit fourneau pourvu d'un cendrier, d'un foyer, où vous mettrez les feuilles de tabac, & d'un dôme terminé par un conduit dont la courbure, la longueur, le diametre & l'épaisseur répondront à la structure & à la force de la bouche du sujet.

Quelques-uns ont proposé les scarifications de l'extrêmité inférieure du voile du palais; certains, la section de la portion excédante; un

petit nombre, les cauſtiques; mais ni les uns ni les autres ne connoiſſoient la ſtructure de cette partie; ils s'étoient peut-être imaginé que le voile du palais des beſtiaux reſſembloit à celui de l'homme.

L'application des aſtringents, dont pluſieurs font grand cas, eſt mieux indiquée: le vitriol blanc, & ſur-tout l'alun, pulvériſés & frottés avec les doigts contre le voile du palais, ou les lotions avec une éponge imbibée d'une ſolution d'alun dans une décoction de noix de galle, peuvent être d'un grand avantage.

GENRE QUATRIEME.

Déplacement de la langue.

LA langue, deſtinée à être renfermée dans la bouche pour faciliter la maſtication & la déglutition, ne ſauroit être déplacée ſans nuire à ces deux fonctions: tantôt elle eſt renverſée vers le palais; accident extraordinaire: tantôt elle pend hors de la bouche; mal aſſez commun.

I. ESPECE. *Renverſement de la langue.*

LES deux muſcles de la langue, nommés hyolingual & baſiolingual, qui appliquent ſucceſſivement contre le palais la pointe de la langue juſqu'à ſa baſe, & la tirent en haut, ſont-ils attaqués d'une violente contraction, ils dirigent la pointe de la langue vers le voile du palais, ou ils retirent le corps de la langue vers la partie ſupérieure du palais; alors l'animal eſt dans

l'impossibilité de rien avaler, & il périt faute d'aliments, si on ne calme promptement la violente contraction des muscles de la langue. Réitérez la saignée aux veines de la cuisse & du bas-ventre, dans l'espace de vingt-quatre heures ; injectez plusieurs fois dans la bouche du lait chaud ; faites parvenir sur la langue une grande quantité de vapeurs aqueuses. Administrez des lavements purgatifs au commencement de la maladie ; ensuite des lavements nourrissants, composés de lait & d'une forte décoction d'orge ; prescrivez des bains de huit ou dix heures, si la saison le permet ; enveloppez la tête d'un linge trempé dans du lait. Si vous n'obtenez aucun succès de cette méthode, employez les vapeurs de vinaigre & d'eau-de-vie, lavez la bouche & la langue avec l'infusion de feuilles de rue dans du vin ; appliquez les vésicatoires entre les deux angles de la mâchoire postérieure, & administrez des lavements faits avec les plantes aromatiques & le vin. Une méthode si opposée à la premiere, a quelquefois produit des avantages réels.

II. Espece. *Sortie involontaire de la langue.*

La langue pend involontairement hors de la bouche, excepté dans le temps où l'animal mange ; la couleur & la grosseur de cet organe jouissent de leur état naturel. Ce défaut, qui souvent intéresse plus la beauté que la mastication & la déglutition, est assez fréquent chez le cheval.

Si la sortie involontaire de la langue dépend d'une grandeur excessive que l'animal a portée en naissant, la section de la partie excédante est le seul remede ; mais si elle vient d'un relâchement des muscles de la langue, frottez deux fois par

jour la bafe de la langue avec du vin faturé de racine de pyrethre & de fel marin ; fi c'eft mauvaife habitude, appliquez fur la langue fituée hors de la bouche, des fubftances âcres, telles que la coloquinte, la moutarde préparée, les mouches cantharides, le tabac pulvérifé ; touchez-la avec un fer chaud, ou avec un inftrument armé de petites pointes aiguës. Lorfque ces moyens ne réuffiffent pas, & que l'animal fe mord la langue en mâchant, coupez avec un biftouri ou un rafoir la portion qui excede les dents, de maniere à conferver à la langue fa figure naturelle ; lavez fouvent la plaie avec du vin faturé de miel, & ne donnez pour nourriture, pendant deux ou trois jours, que du lait, du fon mouillé & de l'eau chargée d'une grande quantité de farine de froment.

III. ESPECE. *Tuméfaction de la langue.*

LA langue tuméfiée ne peut plus être contenue dans la bouche ; elle en fort plus ou moins, en raifon de fa tuméfaction ; les yeux font ordinairement gonflés, la maftication & la déglutition font très-difficiles, la falive découle de la bouche.

Les principes les plus ordinaires de la tuméfaction de la langue, font l'inflammation, l'abondance des humeurs féreufes, l'adminiftration imprudente du mercure, & l'ufage trop long & trop réitéré des médicaments falivaires.

La langue eft-elle enflammée, la faignée aux veines du ventre & des cuiffes fera réitérée quatre fois dans l'efpace de vingt-quatre heures ; faites boire de l'eau blanche faturée de crême de tartre, ou du petit lait ; introduifez dans la bouche des vapeurs de vinaigre, où vous aurez fait digérer du camphre ; donnez des lavements purgatifs le pre-

mier jour, enſuite des lavements composés d'une décoction d'orge, tenant en ſolution plus ou moins de nitre.

La langue eſt-elle tuméfiée par le relâchement des vaiſſeaux qui entrent dans ſa compoſition, & par une accumulation de ſéroſités dans ces vaiſſeaux & dans le tiſſu cellulaire, réitérez les lavements purgatifs composés d'aloës délayé dans ſuffiſante quantité d'infuſion de feuilles de menthe; lavez la bouche avec du vin ſaturé de ſel marin & de camphre; appliquez des larges véſicatoires entre les deux angles de la mâchoire inférieure, un ſeton au fanon ou au bas du poitrail; donnez avec la corne de l'eau ſaturée de ſel commun & tenant en ſuſpenſion une grande quantité de farine d'avoine. L'adminiſtration imprudente du mercure eſt-elle cauſe du gonflement de la langue, ſaignez aux veines de la cuiſſe ou du ventre, donnez des lavements purgatifs, composés d'une infuſion de feuilles de ſéné, ſaturée de crême de tartre; mettez l'animal à la boiſſon blanche & nitreuſe, au ſon mouillé pour nourriture; faites-le baigner juſqu'au ventre, ſi les chaleurs ſont exceſſives; autrement les bains ſont nuiſibles.

Les médicaments âcres ont-ils produit le gonflement de la langue, les remedes indiqués pour combattre l'inflammation, ſont ceux qu'il faut mettre en uſage, les lavements & les breuvages mucilagineux, le petit-lait, la décoction de racine de guimauve, &c.



GENRE CINQUIEME.

Déplacement des parties ſaillantes & extérieures du corps. (Relâchement des parties ſaillantes & extérieures du corps.)

De la ſurface du corps s'élevent différents organes ; les uns, propres à tranſmettre le ſon, & les autres, deſtinés à livrer paſſage à l'urine, au lait, &c. ſont-ils lâches, foibles, ils changent de direction & de ſituation.

I. Espece. *Relâchement des oreilles.*

Les oreilles ſont écartées, pendantes, & à chaque mouvement que l'animal fait pour ſe tranſporter d'un endroit à l'autre, les oreilles battent.

La longueur des oreilles, la foibleſſe des muſcles érecteurs, les coups, & la deſtruction d'une partie des muſcles par des accidents antérieurs, la préſence d'une maladie qui affecte les fonctions vitales, ſont les principes du relâchement des oreilles. Lorſque cette difformité ne dépend pas de l'affoibliſſement général des forces muſculaires, & que la maladie eſt locale, ne faites rien au bœuf, au mouton, à la chevre & au porc ; mais au cheval, que vous deſirez d'embellir, coupez environ un travers de doigt de la peau, au deſſus de la tête, entre les deux oreilles ; rapprochez, à l'aide de pluſieurs points de ſuture, les deux levres de la plaie, que vous panſerez premiérement avec

le digeſtif plus ou moins aiguiſé d'eau-de-vie, enſuite avec les ſimples plumaſſeaux d'étoupe cardée.

La grandeur exceſſive des oreilles, qui produit ſouvent ce défaut, a encore fixé l'attention des Maréchaux : à l'aide d'un inſtrument nommé coupe-oreille, ils donnent à l'oreille une belle forme; pourvu qu'ils aient ſoin de couper les téguments, & de les retirer fortement en bas, avant que d'inciſer avec le coupe-oreille le cartilage : la ſection étant faite, ils ramenent les téguments ſur les bords du cartilage, & ils mettent ſur la plaie des compreſſes dans du vin chaud; deux jours après, ils ſe contentent d'enduire les bords de l'oreille avec du cérat.

II. ESPECE. *Relâchement du fourreau.*

LE fourreau eſt lâche, peu ridé & pendant; il s'oppoſe au libre cours de l'urine, c'eſt-à-dire, que la flaccidité & le prolongement du fourreau rendent le paſſage de l'urine difficile & lent. Du retard de l'urine, du ſéjour de la matiere qui lubréfie le gland, & de la préſence d'une petite quantité d'urine retenue dans le fourreau, naiſſent l'inflammation, des ulceres, & autres accidents fâcheux.

Le bœuf n'eſt pas ſi expoſé à cette incommodité que le cheval, parce que deux muſcles ſont deſtinés à tirer en arriere le fourreau.

Il eſt poſſible que ce prolongement vienne de naiſſance; alors la ſection d'une portion du fourreau eſt eſſentielle; les cataplaſmes, les fomentations aromatiques & les véſicatoires ne produiroient aucun effet. Les uns font une inciſion au fourreau depuis ſon bord flottant juſqu'à ſa baſe, & maintiennent les deux levres de la plaie écartées l'une

de l'autre, jufqu'à parfaite cicatrice; les autres prennent une portion du fourreau, & l'emportent avec les cifeaux. Les vaiffeaux qui fe ramifient dans le fourreau font trop petits pour faire appréhender une hémorragie dangereufe. La feconde méthode l'emporte à tous égards fur la premiere; plus de déperdition de fubftance, moins de défectuofité.

Les cataplafmes qu'il faut tenter avant l'opération, quand il n'y a ni inflammation, ni douleur aiguë, feront compofés de feuilles de fauge, ou d'abfynthe, ou de rue, ou de tabac, macérées dans du vinaigre faturé de fel marin; les fomentations feront faites avec l'infufion de feuilles d'abfynthe ou de racine de gentiane dans du vinaigre faturé de fel ammoniac, ou bien avec l'infufion des mouches cantharides ou des fcarabées dans de l'eau-de-vie.

Je ne parle point du relâchement & de la chûte du membre, (figne qui annonce toujours une maladie fâcheufe) de la flaccidité & de l'alongement des mammelles & du fcrotum, du relâchement de la levre poftérieure de la bouche, parce que ces fymptomes font rarement effentiels, & qu'ils dépendent pour l'ordinaire d'une maladie dont le fiege eft fort éloigné de ces parties.



GENRE SIXIEME.

Chûte du fondement.

L'ANUS & une portion de l'inteſtin rectum ſont ſaillie en dehors, les forces qui les retiennent ſont diminuées, ou les forces qui tendent à les chaſſer hors de l'abdomen, l'emportent ſur la réſiſtance des forces qui les retiennent; ainſi la chûte du fondement provient, ou du relâchement du ſphincter de l'anus & de ſes muſcles, ou de la violente contraction des muſcles de l'abdomen, du diaphragme & de la tunique muſculeuſe de l'inteſtin rectum.

I. ESPECE. *Chûte du fondement avec foibleſſe des muſcles de l'anus.* (Relâchement des muſcles de l'anus.)

DÈS que les muſcles de l'anus & ſon ſphincter ne jouiſſent pas d'une contraction auſſi puiſſante que dans l'état naturel, au moindre effort que l'animal fait pour rejetter les matieres fécales, l'anus ſort, & ſouvent entraîne avec lui une très-grande portion de l'inteſtin rectum.

Cette eſpece de relâchement, fort rare chez le bœuf & le cheval, n'eſt jamais accompagnée de teneſme, de diarrhée, de dyſſenterie; ſi ces ſymptomes ſurviennent, ils ne ſont qu'accidentels.

Le relâchement des muſcles de l'anus eſt donc un vice local, qui reconnoît pour principes une chûte violente, un coup ſur l'os ſacrum, une collection d'humeur ſéreuſe dans le tiſſu cellulaire des parties voiſines de l'anus, une abondante évacuation de matiere ſéreuſe par l'anus, des matieres

fécales trop liquides, une paralyſie des muſcles de l'anus, &c.

Les lavements composés d'une infuſion de fleurs de camomille romaine, aiguiſée de vinaigre ſaturé de ſel ammoniac ; la fumée de feuilles de tabac introduite dans l'anus, à l'aide d'une pipe ; les ſuppoſitoires faits avec les plantes aromatiques, ou avec la gomme ammoniac & le ſavon, remédieront au relâchement de l'anus, ſi vous avez l'attention de nourrir l'animal avec du foin ſec & abondant en plantes aromatiques, & de lui faire boire de l'eau où vous aurez fait macérer de la limaille de fer avec des feuilles de ſauge, ſi vous n'êtes pas à la portée des eaux minérales ferrugineuſes.

II. ESPECE. *Chûte du fondement cauſée par la violente contraction des muſcles expulſeurs de l'anus, ou de la tunique muſculeuſe de l'inteſtin rectum.*

PENDANT les efforts que l'animal fait pour débarraſſer l'inteſtin rectum des matieres qui l'irritent, l'anus ſort avec une plus ou moins grande portion de l'inteſtin rectum ; la rougeur, la chaleur & la tenſion de la partie déplacée annoncent un commencement d'inflammation, au moins une vive irritation dans l'inteſtin rectum.

La dyſſenterie, la diarrhée, le teneſme, peuvent être les principes de la chûte du fondement.

Autant j'ai recommandé dans l'Eſpece précédente les remedes propres à augmenter la contraction des fibres muſculeuſes, autant ils ſont nuiſibles dans cette derniere Eſpece, puiſqu'il faut calmer l'irritation, diminuer la tenſion des ſolides & la contraction des fibres muſculaires : vous emploirez donc les boiſſons blanches & nitreuſes, le

ſon mouillé & la paille pour nourriture, les fomentations avec le lait, le cataplaſme avec la mie de pain, la ſaignée à la veine jugulaire & les bains de riviere, ſi la ſaiſon le permet.

Lorſque la chûte du fondement vient d'une dyſſenterie ou d'un teneſme, les remedes indiqués pour combattre l'une ou l'autre maladie, doivent être mis en pratique, avec la précaution de réduire l'anus toutes les fois qu'il ſort, ce qui s'opere en pouſſant peu à peu l'anus dans ſa cavité ordinaire, avec les doigts frottés d'huile récente; il faut auſſitôt après le maintenir avec un bandage garni d'une petite pelote de ſix pouces de longueur; vous y renfermerez des linges humectés de lait ou de mucilage de racine de guimauve. Si la chûte du fondement vient du relâchement de ſes muſcles ou de ſon ſphincter, vous remplirez la cavité de la pelote de racine de gentiane pulvériſée.

Le fondement expoſé aux impreſſions de l'air, ſouvent s'enflamme, & l'inflammation prend un accroiſſement toujours relatif au principe qui a déterminé le déplacement du rectum: auſſi-tôt que l'inflammation commence à paroître, il faut réitérer la ſaignée à la veine jugulaire, fomenter la partie déplacée avec des étoupes trempées dans une décoction de racine de guimauve, tenant en ſolution du ſel de ſaturne, des cataplaſmes compoſés de mie de pain & de lait: ſi l'inflammation s'accroît juſqu'à produire la gangrene, il faut couper la portion gangrénée, & repouſſer le reſte.



GENRE SEPTIEME.

Déplacement de la matrice & du vagin.

IL eſt difficile de ſe repréſenter un vrai déplacement de la matrice maintenue par un large ligament qui enveloppe ſon corps & ſes cornes ; elle paroît peu diſpoſée, quelque relâché que ſoit le ligament, à obéir aux efforts des muſcles de l'abdomen & du diaphragme ; il faudroit pour cela ſuppoſer en même temps le relâchement du col de l'uterus, & celui du ligament large de la matrice. Il n'en eſt pas ainſi du vagin ; le relâchement de ſes parois, avec l'effort des muſcles du bas-ventre & du diaphragme, peut cauſer ſon renverſement.

I. ESPECE. *Déplacement de la matrice par relâchement.*

LE grand ligament de la matrice & le col de la matrice étant relâchés, au moindre effort des muſcles de l'abdomen & du diaphragme, le corps de la matrice doit ſe renverſer & s'avancer dans la cavité du vagin ; mais la ſituation horizontale du corps de la matrice, ſon poids, la direction oblique de ſon col de haut en bas, rendront bientôt à cet organe ſa ſituation. Suppoſé donc que la matrice ſe renverſe & s'avance dans la cavité du vagin, ce ne ſera que pour un inſtant, excepté que la partie déplacée ne s'enflamme & n'augmente de volume, au point d'être retenue par le col de la matrice, ou que le col de la matrice ne ſe reſſerre fortement. Je ne crois pas que perſonne ait obſervé

cette eſpece de déplacement ; cependant ſi elle arrivoit, les parfums de vinaigre & d'eau-de-vie, les injections aromatiques ou ſpiritueuſes, telles que l'infuſion de feuilles d'abſynthe, de rue, d'armoiſe, de ſauge, le vin, &c. les lavements composés d'une infuſion de racine de gentiane ou de feuilles d'abſynthe, les breuvages d'eau minérale ferrugineuſe, la réduction de la partie déplacée, les ſuppoſitoires aromatiques, le foin pourvu d'une grande quantité de plantes aromatiques, ſont les remedes qui me paroiſſent les mieux indiqués : s'il y avoit inflammation, ayez recours aux remedes propres à la combattre, comme vapeurs & injections de fluides adouciſſants, ſaignée copieuſe à la veine jugulaire, &c.

II. Espece. *Déplacement du vagin.*

Les tuniques du vagin relâchées ſe portent où elles trouvent le moins de réſiſtance ; l'orifice externe du vagin, comme la partie la plus foible, leur permet donc un libre paſſage : auſſi voit-on dans la foſſe de la vulve, au deſſus de l'orifice de l'urètre, un bourlet charnu, plus ou moins rouge & ridé, qui préſente dans ſon milieu une ouverture aſſez grande pour diſtinguer le déplacement du vagin, du renverſement de la matrice. Le déplacement du vagin n'eſt pas ſi rare que pluſieurs Maréchaux le penſent ; je l'ai obſervé deux fois ſur des juments.

L'abondance de l'humeur qui abreuve les parois du vagin, un accouchement difficile, à cauſe de la groſſeur du fœtus, paſſent pour les principes de cette maladie, plus incommode que dangereuſe.

Les levres de la vulve étant écartées, pouſſez

doucement avec les doigts la portion saillante du vagin dans sa place ordinaire ; après cette réduction, introduisez une tente intérieurement remplie d'alun & de racine de gentiane pulvérisée ; vous la changerez toutes les vingt-quatre heures ; & avant que de mettre une nouvelle tente, vous y injecterez du vin où vous aurez fait macérer de la limaille de fer : si vous craignez d'enflammer les parois du vagin, servez-vous de l'infusion de fleurs de roses, tenant en solution du sel de saturne.

Pendant tout le temps de ce traitement, la femelle mangera du bon foin sec ; elle prendra en breuvage du vin, & pour boisson de l'eau plus ou moins saturée de sel marin ; elle fera peu d'exercice ; elle habitera une écurie seche, parfumée avec de l'encens, & dont le sol sera plus bas près de la mangeoire, que dans l'endroit où elle a coutume de placer les pieds de derriere.

GENRE HUITIEME.

Déplacement de la vessie. (Renversement de la vessie.)

LE relâchement du col de la vessie, joint à la violente contraction des muscles du bas-ventre & du diaphragme, peut déterminer, chez la jument, la vache & la brebis, un renversement de la vessie. Comme la vessie se trouve, pour la plus grande partie, environnée du péritoine, quoiqu'elle ne soit retenue que par les uréteres, l'épaisseur de ses tuniques & l'urine qu'elle renferme, cependant cet accident est si extraordinaire, qu'aucun Maréchal ne l'a observé : mais comme le renversement du col de la vessie a lieu, je conçois que le renver-

ſement de la veſſie eſt encore plus poſſible que dans les eſpeces de femelles où la veſſie eſt en partie retenue par le tiſſu cellulaire du péritoine, comme chez la femme, qui, ſi l'on en croit les obſervations de pluſieurs Modernes, eſt néanmoins expoſée à ce renverſement.

I. ESPECE. *Renverſement du corps de la veſſie.*

LORSQUE le renverſement du corps de la veſſie exiſte, on voit dans la grande cavité de la vulve, au deſſous de l'orifice externe du vagin, une éminence charnue, rouge & ridée, ſortir de l'orifice externe du canal de l'uretre, & l'urine ſuinter entre le corps étranger & les parois de l'orifice de l'uretre.

Le relâchement du ſphincter de la veſſie & de ſa tunique muſculeuſe, la violente contraction des muſcles de l'abdomen & du diaphragme, la compreſſion des inteſtins contre la veſſie, peuvent occaſionner ce renverſement.

Suppoſé que vous vous apperceviez de cette maladie, repouſſez avec une ſonde de trois lignes de diametre, pour la vache & la jument, la portion de la veſſie qui ſort par l'uretre, & maintenez dans la vulve une éponge ou des étoupes imbibées d'une infuſion de fleurs de roſes dans du vinaigre, que vous renouvellerez toutes les ſix heures; preſcrivez pour boiſſon les infuſions de racine de chicorée & de perſil, des bols compoſés de térébenthine incorporée avec du miel & du ſel marin, & même une légere infuſion de mouches cantharides, ſi le relâchement étoit conſidérable, ſans oublier les parfums & les injections aromatiques dans la veſſie, lorſqu'elle ſera en ſituation.

II. ESPECE. *Renverſement du col de la veſſie.*

A la place de l'orifice externe du canal de l'uretre, on obſerve chez la jument ou la vache, une éminence ridée, rouge, & préſentant dans le milieu une ouverture, d'où ſort l'urine.

Le renverſement du col de la veſſie vient du relâchement de la tunique muſculeuſe du col, ou de la violente contraction du corps de la veſſie, des muſcles de l'abdomen & du diaphragme. J'ai obſervé chez une jument attaquée d'une eſpece de teneſme urineux, le col de la veſſie faiſant ſaillie hors de l'orifice externe de l'uretre ; le renverſement étoit d'autant plus conſidérable, qu'elle faiſoit de plus grands efforts pour chaſſer le peu d'urine contenue dans le corps de la veſſie : mais pour l'ordinaire le relâchement eſt le principe le plus fréquent de cette maladie.

Rétabliſſez le col de la veſſie dans ſa ſituation naturelle avec une ſonde. S'il y a inflammation, ou forte tenſion, tenez dans la vulve & le vagin, des étoupes trempées dans du lait chaud ; changez ſouvent ces étoupes, & donnez en lavement de la décoction de racine de guimauve, plus ou moins ſaturée de crême de tartre ; pour boiſſon, de l'eau blanche nitreuſe, & pour nourriture, du ſon mouillé. Lorſque le renverſement eſt cauſé par relâchement, trempez les étoupes dont vous voulez remplir le vagin & la vulve, d'une forte infuſion de ſauge dans du vinaigre ſaturé de ſel marin ; parfumez le col de la veſſie avec la fumée de tabac ; adminiſtrez des breuvages ſpiritueux & aromatiques, des bols faits avec la térébenthine, la racine de gentiane pulvériſée & le miel, des lavements compoſés d'infuſion de feuilles de

ſauge & d'abſynthe. Autant la ſaignée à la veine jugulaire eſt avantageuſe dans le premier cas, autant elle eſt nuiſible dans celui-ci.

GENRE NEUVIEME.

Déplacement des parties contenues dans le bas-ventre. (Hernies. Hernies ventrales.)

Les muſcles de l'abdomen, le pannicule charnu & les téguments s'oppoſent tellement aux efforts des parties contenues dans le ventre, qu'il eſt rare de les voir déplacées ſans qu'aucun principe méchanique n'y ait donné lieu : le volume extraordinaire des eſtomacs du bœuf & des inteſtins du cheval, ſemble encore s'y oppoſer. Qu'une portion de l'inteſtin ou des eſtomacs s'engage dans l'endroit le plus foible & le plus lâche du péritoine, par exemple, dans l'anneau du grand oblique, au moindre mouvement que le corps de l'animal exécutera, l'inteſtin ne jouira pas abſolument de la même place, & la hernie, ſuppoſé qu'elle ſoit formée ſans étranglement, ceſſera d'exiſter, parce que la grande portion de l'inteſtin ou des eſtomacs, en changeant de ſituation, entraînera la portion déplacée.

Lorſque les muſcles du bas-ventre n'offrent pas dans toute leur étendue une réſiſtance aſſez forte pour s'oppoſer aux efforts violents & continuels des inteſtins du cheval & des eſtomacs du bœuf, ils ſurmontent l'obſtacle, & forment extérieurement une éminence dont les parties contenues rentrent dans la capacité de l'abdomen, tant qu'elles n'adherent point au ſac herniaire, & qu'elles ne ſont

point enflammées ou étranglées par les parties contenantes.

Toutes les fois que l'effort des parties contenues l'emportera ſur la réſiſtance des parties contenantes, il exiſtera une hernie ; ainſi les indications doivent ſe réduire à diminuer les efforts des parties contenues, & à augmenter la réſiſtance des parties contenantes.

Les principes ordinaires des hernies ventrales, ſont les coups, les bleſſures, qui intéreſſent les téguments & les muſcles de l'abdomen ; un effort violent que le bœuf ou le cheval a été forcé de faire pour vaincre une réſiſtance, ſur-tout quand il faut tirer ou porter un fardeau conſidérable ; le relâchement des muſcles & autres parties qui couvrent l'anneau du grand oblique de l'abdomen, & l'arcade où paſſent l'artere, la veine & le nerf crural ; les trous ovalaires & autres cavités du baſſin, ſont ſi bien défendus par des muſcles & des membranes, qu'il eſt bien difficile de ſuppoſer qu'elles puiſſent donner lieu à des hernies.

Les parties contenues dans le ſac herniaire ſont ordinairement chez le cheval des portions de l'inteſtin colon ou de l'inteſtin cœcum, rarement des petits inteſtins, & encore plus rarement de l'épiploon, excepté que la hernie ne ſoit proche de la courbure antérieure du colon ; mais chez le bœuf & la brebis, dont l'épiploon peut s'étendre juſqu'aux os pubis, il faut toujours ſoupçonner la préſence de cet organe avec une portion des eſtomacs, ou plutôt des inteſtins grêles. Quelques parties que renferme le ſac herniaire, elles ſont toujours expoſées à une altération capable de produire des accidents fâcheux.

La difficulté de maintenir les inteſtins réduits, & d'obtenir une cicatrice capable de s'oppoſer à

leurs efforts, fera toujours conſidérer les hernies comme une maladie plus facile à connoître qu'à guérir.

I. ESPECE. *Déplacement des inteſtins hors de la cavité de l'abdomen.*

LE péritoine qui tapiſſe toute la face interne des muſcles abdominaux, donne des prolongements compoſés de ſes deux tuniques, ou ſeulement du tiſſu cellulaire: c'eſt dans ces derniers prolongements que le péritoine plus foible ſe prête & ſe prolonge, pour laiſſer paſſer les parties contenues hors de l'abdomen, & pour former extérieurement, ſur l'anneau du muſcle grand oblique de l'abdomen, ou dans les bourſes, ou au deſſous de l'arcade crurale, une tumeur plus ou moins conſidérable, que la molleſſe, la chaleur & la ſituation diſtinguent eſſentiellement de la tuméfaction des glandes inguinales.

La hernie crurale & la hernie ſpermatique ne ſont point accompagnées de chaleur, de pulſation & de dureté; au contraire, elles ſont unies, flatulentes & élaſtiques. Si l'epiploon ſe trouve engagé avec la portion de l'inteſtin ou de l'eſtomac déplacé, ce qu'on nomme *intero-épiplocele*, la tumeur eſt molle; & ſi l'épiploon eſt ſeul renfermé dans le ſac herniaire, ce qu'on appelle *épiplocele*, la tumeur eſt molle, mais ſans flatuoſité ni élaſticité.

Les hernies qui proviennent de la dilatation & du relâchement des prolongements du péritoine, ſont des accidents rares, à cauſe de la force des muſcles qui couvrent une partie de l'anneau des muſcles du bas-ventre, ſoit à cauſe de la ſituation des cuiſſes, qui s'oppoſent à la ſortie des parties contenues dans le ventre, par l'anneau du muſcle

grand oblique de l'abdomen, & par le paſſage des vaiſſeaux iliaques : la violente contraction des muſcles de l'abdomen & du diaphragme en eſt la cauſe la plus fréquente, lorſque l'animal veut faire un effort pour porter ou tirer un corps extrêmement peſant. Auſſi-tôt que la hernie commence à paroître, faites vos efforts pour faire rentrer dans la capacité de l'abdomen les parties déplacées ; pour cela renverſez le cheval, faites avec la main une légere compreſſion ſur la tumeur, cependant aſſez forte & aſſez graduée pour déterminer la rentrée des parties contenues dans le ſac herniaire ; enſuite appliquez ſur la partie un bandage capable de s'oppoſer au renouvellement de la hernie, quoiqu'il ſoit très-incommode & aſſez difficile de le bien aſſujettir.

L'incommodité du bandage & ſon inſuffiſance dans la plupart des cas, ont obligé le Praticien d'avoir recours à d'autres moyens. Si la hernie eſt logée dans la gaine du cordon ſpermatique, après la réduction de la partie contenue, la caſtration eſt la méthode la plus eſtimée : on n'a jamais vu un animal dont les teſticules ſont coupés, être expoſé à cette eſpece de déplacement.

Les parties renfermées dans le ſac herniaire ſont-elles reſſerrées ou enflammées, la partie tuméfiée eſt douloureuſe, chaude, dure & circonſcrite ; l'animal eſt obligé de ſe coucher & de témoigner, par ſes agitations continuelles & ſes ſoupirs, que les inteſtins ſont enflammés, que le paſſage des aliments eſt fermé, & que la mort va s'emparer de lui, ſi on ne réduit promptement la partie déplacée.

Avant que d'entreprendre l'opération, faites à la veine jugulaire trois ou quatre ſaignées copieuſes, dans l'eſpace de douze heures de temps ; appli-

quez, 1°. des cataplaſmes de mie de pain & de lait; 2°. des cataplaſmes faits avec les fleurs de roſes, le ſel de ſaturne & le vinaigre; 3°. l'eau à la glace. Si vous n'éprouvez pas des bons effets de ces remedes, faites coucher & attacher le malade, comme dans l'opération de la caſtration; après avoir fait ſaiſir les téguments qui environnent la tumeur, & les avoir fait ſoulever tranſverſalement, coupez-les de devant en arriere, de maniere à mettre toute la tumeur à découvert: à peine aurez-vous reconnu l'épaiſſeur & l'étendue du ſac herniaire, que vous devez l'ouvrir, mais avec circonſpection, crainte de piquer les inteſtins, malgré l'eau qu'on a coutume de trouver entre les parois du ſac herniaire & les inteſtins. L'ouverture du ſac herniaire étant faite, introduiſez délicatement entre les parois de l'anneau & l'inteſtin, une ſonde crenelée & boutonnée, ſur laquelle vous conduirez un biſtouri boutonné, juſqu'à l'anneau du muſcle du grand oblique, ou juſqu'à l'arcade crurale; alors un ſerviteur abaiſſera l'inteſtin, tandis que vous dilaterez légérement avec le biſtouri l'anneau du grand oblique, ou l'arcade crurale: la plus petite ſection ſuffit pour donner paſſage aux parties contenues, l'anneau & l'arcade étant fort ſuſceptibles de dilatation à la moindre ſection. Si l'inteſtin eſt ſphacelé, ouvrez le tronc des carotides; ſi l'épiploon chez le bœuf eſt gangréné, coupez la portion altérée, & réduiſez le reſte; mais ſi l'inteſtin n'eſt qu'enflammé, ou d'un rouge foncé tirant ſur le noir, de même que l'épiploon chez le bœuf, repouſſez peu à peu l'inteſtin & l'épiploon dans l'abdomen, & maintenez les parties contenues, par le moyen de la ſuture enchevillée. Les inſtruments néceſſaires pour cette opération, ſont l'aiguille, le lien & les chevilles:

l'aiguille doit être grande, courbe, aiguë & tranchante, le lien composé de plusieurs fils forts, tirés & arrangés à côté l'un de l'autre, de sorte qu'ils forment une espece de ruban; les chevilles, d'un bois fort, de la grosseur d'une plume à écrire, & d'une grandeur égale à celle de la plaie. L'aiguille armée du lien, sera dirigée dans la capacité de l'abdomen, à l'aide du doigt indicateur, qui doit recouvrir la pointe de l'aiguille, de peur de blesser les intestins; faites-la ressortir à trois ou quatre travers de doigt au-delà du bord de la plaie: après avoir pratiqué une semblable suture sur le bord opposé, engagez de chaque côté dans les fils les deux chevilles, qu'on rapproche l'une de l'autre, & qu'on assujettit en nouant ensemble les fils qui maintiennent les chevilles. Il est à propos de mettre entre les deux chevilles un plumasseau imbu de vin, soit pour faciliter la réunion des bords de la plaie, soit pour augmenter la force de cette suture. On ne sauroit trop recommander de comprendre beaucoup de chair entre les points de suture & les bords de la plaie, & de se servir de fils reconnus pour très-forts, parce que les efforts des muscles de l'abdomen sont si considérables, qu'on a vu des ficelles se rompre quelque temps après l'opération, & une grande portion des intestins passer par l'ouverture de la plaie.

L'agitation continuelle de l'animal, la violente contraction des muscles du bas-ventre & du diaphragme, la difficulté de maintenir les intestins, me font regarder cette opération comme très-difficile; d'autant plus, que personne jusqu'à présent n'a pratiqué avec succès la suture enchevillée pour les plaies transversales ou obliques, pénétrantes dans la cavité de l'abdomen.

II. Espece. *Déplacement des parties contenues dans l'abdomen par cauſe méchanique.* (Hernie ventrale.)

La ſurface extérieure de l'abdomen offre une tumeur élaſtique, flatulente, circonſcrite, indolente, ſans chaleur & ſans pulſation, dans laquelle il ſe trouve ordinairement une portion des gros inteſtins chez le cheval, & une portion des eſtomacs, ou des petits inteſtins, ou de l'épiploon chez le bœuf.

La *hernie ventrale*, qui affecte aſſez fréquemment le bœuf & le cheval, provient pour l'ordinaire d'un coup donné au ventre avec un inſtrument capable de diminuer la réſiſtance d'une portion des muſcles de l'abdomen & du péritoine.

Le péritoine n'entre pas toujours dans la compoſition de la hernie ventrale. Le péritoine rompu & les fibres muſculaires ſéparées livrent paſſage à l'inteſtin; alors le tiſſu cellulaire des téguments reçoit l'inteſtin, & contribue ſeul à la formation du ſac herniaire.

Lorſque la hernie n'eſt accompagnée, ni d'inflammation, ni d'étranglement, & qu'elle peut rentrer dans la cavité de l'abdomen, il faut appliquer des bandages aſſez forts pour empêcher l'inteſtin de ſortir: une pelote ſoutenue par une large courroie, environnant le ventre & le dos, eſt le bandage le plus commode & le moins diſpendieux. J'ai vu l'application de la pelote, continuée pendant quelques mois, faire diſparoître une hernie ventrale commençante.

Si l'inflammation gagne l'inteſtin déplacé, après avoir éprouvé l'inſuffiſance des remedes capables de calmer l'inflammation & de favoriſer la rentrée

de l'inteſtin, vous devez pratiquer l'opération décrite pour l'Eſpece précédente, quelque incertain qu'en ſoit le ſuccès, étant fondé ſur ce principe, qu'il vaut mieux tenter un remede douteux, que de laiſſer périr l'animal. Le bœuf & le mouton doivent être ſur le champ conduits à la boucherie.

GENRE DIXIEME.

Déplacement des teſticules.

Les teſticules du cheval, logés dans la capacité de l'abdomen juſqu'à l'âge de ſix mois ou un an, tombent dans le ſcrotum pour y reſter; mais quelquefois ils n'y vont ni l'un ni l'autre, ou il n'en deſcend qu'un ſeul, ou ils rentrent dans l'abdomen après y être tombés. Le bœuf eſt rarement expoſé à ce déplacement; auſſi-tôt après ſa naiſſance, ſes teſticules ſont ordinairement logés dans le ſcrotum.

Que le Maréchal ne ſoit donc pas étonné de trouver des chevaux avec un ſeul teſticule; l'un eſt dans le ventre, tandis que l'autre eſt ſitué dans le ſcrotum. De tels chevaux conſervent toujours le pouvoir d'engendrer, quoique privés d'un teſticule: peut-être ſont-ils moins ardents.

Le ſeul moyen de faciliter la chûte des teſticules, eſt l'application réitérée des relâchants; ſavoir, le cataplaſme de mie de pain & de lait, les bains d'eau chaude, les vapeurs d'eau chaude, les fomentations avec le lait, &c. les lavements mucilagineux, la boiſſon blanche, les aliments aqueux, &c.

GENRE ONZIEME.

Déplacement des os mobiles. (Luxation.)

LES pieces offeufes qui compofent le fquelette du bœuf, du cheval, du mouton, &c. font unies entr'elles ; les unes, pour ne jouir d'aucun mouvement ; les autres, pour fe mouvoir ; celles-ci, pour n'exécuter que des mouvements prefqu'imperceptibles ; celles-là, pour former des mouvements fenfibles.

Lorfque l'extrêmité mobile d'un os n'a plus de contiguité avec l'os fur lequel fon mouvement s'exécutoit naturellement, le mouvement de l'os déplacé ne fe fait qu'avec peine, ou eft abfolument interrompu.

Les fignes qui annoncent la préfence de ce déplacement, font un changement de figure dans la partie affectée, comme un alongement ou un raccourciffement, une tumeur dans la partie où fe loge l'extrêmité de l'os mobile, & un enfoncement à la place d'où la tête de l'os eft fortie.

Quand la tête de l'os fe loge dans un endroit plus bas que fa cavité, & s'y trouve maintenue, au point de furmonter la force des mufcles, la partie doit néceffairement être alongée ; au contraire, raccourcie, fi le déplacement fe fait de maniere que l'extrêmité de l'os fe porte au deffus de la cavité dans laquelle fon mouvement s'exécutoit. Il n'en eft pas ainfi de l'enfoncement & de la tumeur : qu'un cheval bien mufculeux & chargé de graiffe ait la tête du fémur au deffous de la cavité cotiloïde, qu'une inflammation attaque les parties voifines de l'articulation, la tumeur fera peu fen-

ſible, & l'enfoncemenr encore moins : un défaut de conformation, une tumeur inflammatoire ou capſuleuſe, un enfoncement naturel, peuvent en impoſer ; mais ſi vous remarquez une éminence dure, & dont le mouvement n'eſt ſenſible que lorſque vous faites mouvoir la partie luxée, vous êtes en droit de ſoupçonner un déplacement de l'os, & de le certifier, s'il eſt accompagné d'un enfoncement dans l'article, avec alongement ou raccourciſſement de la partie affectée. Un ſigne de luxation bien frappant, eſt l'impoſſibilité ou la difficulté que l'animal éprouve à mouvoir la partie luxée, tant à cauſe de la contraction violente des muſcles oppoſés à la partie luxée, que par rapport à la douleur qui s'accroît au moindre mouvement.

Dès que la douleur eſt calmée, la partie luxée peut exécuter des mouvements, mais toujours plus bornés que dans l'état naturel.

Les ſuites du déplacement des os ſont très-graves : l'immobilité, le dérangement des muſcles, l'engourdiſſement des parties ſituées au deſſous de l'os luxé, la paralyſie, la compreſſion des vaiſſeaux voiſins, la douleur, les veilles, l'œdeme, l'anchiloſe, les convulſions, l'amaigriſſement, enfin la mort de la partie & de tout le corps.

La plupart des Auteurs reconnoiſſent pour principes des luxations, l'action violente des corps extérieurs, comme coup, chûte, &c. la violente contraction des muſcles qui font mouvoir deux os l'un ſur l'autre, la paralyſie des muſcles, le relâchement des capſules articulaires & autres ligaments de l'articulation, l'accumulation de la ſinovie, & ſon endurciſſement, le gonflement des parois de la cavité qui reçoit l'extrêmité mobile de l'os, la tuméfaction de la piece oſſeuſe reçue dans une cavité articulaire, & la tuméfaction des parois

e la cavité articulaire, ou des parties qu'elle
ontient.

Les luxations font toujours très-difficiles à
duire & à maintenir chez le bœuf comme chez le
heval : l'impossibilité où l'on est de faire observer à
es animaux une situation convenable, & d'appliquer
ux parties luxées des forces capables de vaincre la
sistance des muscles ; la distraction violente des
gaments & des muscles pendant le déplacement, le
lâchement considérable qui suit la luxation, sont
utant d'obstacles à surmonter ; encore faut-il avoir
gard à la grandeur, à la figure & à la situation
e la partie luxée, aux parties comprimées & à
elles dont les fonctions sont interceptées, au temps
ue la luxation a duré, aux adhérences qu'a pu
rmer la partie luxée, à la douleur, à l'inflam-
ation, aux convulsions & autres accidents, à
paisseur & à la ténuité des parties qui entourent
os luxé, à la destruction ou au simple alonge-
ent des ligaments, &c.

La cure des luxations consiste, 1°. à réduire la
rtie luxée ; 2°. à la maintenir ; 3°. à calmer ou
prévenir les accidents qui suivent la réduction.

Pour réduire l'os dans sa cavité, il faut retenir
corps du malade, de crainte qu'il ne suive la
rtie luxée lorsqu'on l'étend, ce qu'on nomme
ntre-extension : ensuite tirer la tête de l'os luxé,
squ'à ce qu'elle soit dégagée & ramenée vis-à-
s sa cavité, action qui porte le nom d'*extension ;*
fin conduire l'extrêmité de l'os luxé dans sa
vité, opération qu'on appelle *impulsion.* La
ontre-extension & l'extension doivent s'exécuter
e maniere que le corps & la partie luxée soient
rés avec le même degré de force ; que les forces
ui tirent soient appliquées aux parties luxées ; que
s mouvements d'extension & de contre-extension

ſoient proportionnés à l'éloignement de la tête de l'os & à la force des muſcles qui l'environnent ; que la partie tirée ait une telle ſituation, que les muſcles ſoient également tendus ; enfin, que l'extenſion ſoit faite par degrés.

Les moufles, les lacs, & autres machines d'une force plus conſidérable ſont les ſeuls inſtruments à employer pour faire l'extenſion. Lorſque l'extenſion eſt ſuffiſante, conduiſez l'os dans ſa cavité par le même chemin qu'il s'eſt frayé en ſortant; en lâchant doucement les cordes ou les machines qui tirent, & en dirigeant l'os vers ſa cavité, le reſſort des muſcles & des ligaments remettra l'os luxé dans ſa place. Le bruit plus ou moins ſenſible que fait la tête de l'os en rentrant dans ſa cavité, annonce ſa réduction ; mais comme ce bruit n'eſt pas toujours diſtinct, il faut avoir recours, 1°. au changement de figure de la partie ; de ſorte qu'en comparant la partie réduite, elle ſe trouve de même grandeur que la partie ſaine ; 2°. au mouvement de l'article beaucoup plus facile, lorſque l'os eſt rétabli dans ſa cavité.

Les bandages les plus forts doivent être appliqués pour maintenir les parties réduites, que le moindre mouvement peut déplacer ; encore eſt-il néceſſaire d'arroſer continuellement la partie avec portion égale d'eau-de-vie & de vinaigre, où l'on aura fait macérer des feuilles de ſauge ou de romarin, excepté que l'inflammation, la douleur & la chaleur ne fuſſent très-conſidérables ; pour lors il faut avoir recours aux ſaignées réitérées, aux lavements rafraîchiſſants, aux boiſſons blanches, aux fomentations compoſées d'une infuſion de fleurs de ſureau, ſaturée de ſel de ſaturne.

ESPECE. *Déplacement des os logés dans les cavités demi-orbiculaires.*

L'EXTRÊMITÉ ſupérieure de l'humérus & celle u fémur ſont logées chacune dans une cavité unie, olie, & propre à faciliter pluſieurs mouvements. ,a cavité de l'omoplate, qui reçoit la tête de humérus, quoique moins profonde que la cavité otiloïde des os innominés, où loge la tête du ėmur, réſiſte, pour ainſi dire, autant à la ſortie e la tête de l'humérus, à cauſe de ſon bourlet car-lagineux, de ſes ligaments, des muſcles qui l'en-ironnent, & de la mobilité de l'omoplate, que ı cavité cotiloïde s'oppoſe à l'expulſion de la tête .u fémur: d'ailleurs la luxation du fémur eſt plus réquente, les os innominés ne cédant point aux .ivers efforts des corps étrangers, comme l'omo-late, & le poids du train de derriere l'emportant de eaucoup ſur celui du train de devant. Les luxa-ions du fémur & de l'humérus ſont toujours .ccompagnées de danger, ſur-tout quand elles roviennent d'une cauſe méchanique; la difficulté le les réduire & de les maintenir en augmente le éril.

Je ne parle point de la luxation de la tête ſur la remiere vertebre, toujours mortelle, ſuppoſé u'elle exiſte; ni de la luxation du fémur ou de 'humérus du bœuf, parce qu'elle met cet animal lans le cas de plus dépenſer qu'il ne vaut; mais our un cheval de prix, il faut tenter la réduction uſſi-tôt après la luxation; ſi vous la retardez trop, es ligaments ſe relâchent, les muſcles perdent leur eſſort, & la tête ne peut reſter dans ſa cavité arti-culaire, malgré la réduction la plus complette.

C'eſt donc en vain qu'on entreprendroit de

réduire le fémur déplacé par le relâchement des ligaments articulaires, ou par l'abondance de la finovie, ou par la paralyfie des mufcles, ou par la tuméfaction de la partie contenant la tête de l'os.

II. ESPECE. *Déplacement des os fufceptibles de mouvements d'extenfion & de flexion.*

TOUTES les pieces offeufes des jambes, à l'exception de l'humérus & du fémur, font de ftructure à ne permettre que les mouvements d'extenfion & de flexion; & fi elles exécutent d'autres mouvements bien étendus, il faut qu'elles éprouvent un déplacement d'autant plus confidérable, que le mouvement eft oppofé à celui qu'elles font naturellement; ainfi le canon ne peut fe mouvoir fur le pâturon, ou du côté droit, ou du côté gauche, fans être déplacé: quelquefois même l'extenfion ou la flexion trop forcée caufe un déplacement; par exemple, fi le canon fe fléchit trop fur le pâturon, ou le pâturon fur le canon, la contiguité ne fera plus la même, le cheval paroîtra exceffivement bouleté; il ne pourra appuyer fon pied; & s'il l'appuie, il fléchira auffi-tôt.

Un coup, une chûte, une extenfion ou une flexion forcée & oppofée au mouvement ordinaire, des mouvements latéraux étendus & violents, font les principes de cette efpece de luxation, toujours accompagnée d'accidents fâcheux. Les os déplacés ne reprennent que difficilement leur premiere fituation; des ligaments, les uns fe rompent, & les autres perdent leur reffort.

Le déplacement des os produit par le relâchement, offre encore peu d'efpérance pour les maintenir en fituation, malgré les bandages les plus forts.

Les os susceptibles des mouvements d'extension & de flexion sont-ils déplacés par une cause méchanique, aussi-tôt il faut abattre l'animal, faire exécuter les mouvements d'extension & de contre-extension aux os luxés, réduire l'os déplacé, & le maintenir dans sa situation naturelle par des bandages capables d'empêcher l'os qui reçoit & celui qui est reçu, de jouir d'aucun mouvement ; autrement l'os se déplaceroit au moindre effort que l'animal feroit pour marcher. Des morceaux de bois plats, minces, forts, des plaques de fer concaves & garnies d'étoupes cardées, soutenues par une longue bande circulaire, rempliront cette indication.

Arrosez continuellement le bandage & la partie affectée, d'un mêlange de parties égales de vin & d'eau-de-vie saturée de camphre ; saignez à la veine jugulaire ; administrez pour boisson l'eau blanche, & le son mouillé pour aliment ; donnez des lavements rafraîchissants ; enfin prescrivez tout ce qui peut empêcher l'inflammation de s'emparer de l'article, ou d'y faire des progrès. Dans les luxations avec relâchement, le régime doit être opposé à celui que je viens d'indiquer.

III. Espece. *Déplacement des os qui jouissent d'un mouvement peu sensible.*

Les os qui composent le genou, le jarret & la colonne vertébrale sont articulés de telle sorte, qu'ils ne peuvent exécuter entr'eux que des mouvements peu sensibles.

Un coup, une chûte, un effort, obligent-ils ces os de faire un grand mouvement, aussi-tôt les ligaments se rompent ou se déchirent, les éminences articulaires, comme celles des vertebres, se froissent

& se fracturent. Les os du jarret ou du genou sont-ils déplacés, la partie lésée s'enfle & change de figure, l'animal est dans l'impossibilité d'appuyer le pied. La colonne vertébrale est-elle luxée, la moëlle épiniere est comprimée, l'animal reste couché, & meurt peu de temps après la luxation.

Les accidents qui accompagnent la luxation du genou, sont toujours fâcheux; heureux est l'animal qui n'éprouve qu'une inflammation légere: pour cela il faut supposer l'existence antérieure d'un relâchement considérable des ligaments; car dans toute luxation de ces os, produite par cause méchanique, il y a distraction violente des ligaments, vive inflammation, affluence & épanchement d'humeur sinoviale, & perte totale du mouvement du genou; ainsi, tout bien considéré, lorsque la réduction n'a pu s'exécuter sur le champ, il faut ouvrir le tronc des carotides de l'animal.

IV. ESPECE. *Déplacement passager des os.* (Entorse. Mémarchure.)

LORSQU'APRÈS une chûte, un coup, un faux-pas, un effort, &c. les os mobiles ont été déplacés, & aussi-tôt rétablis dans leur premiere situation, la partie affectée reste douloureuse; elle se tuméfie, & se meut avec peine.

L'humérus ou l'omoplate a-t-il souffert un tel déplacement, ce que plusieurs nomment *écart*, l'animal boite, & donne des marques de douleur, quand on le touche au bras ou à l'épaule. Le jarret & le genou ont-ils éprouvé un déplacement passager, ils s'enflent, ils s'enflamment, & l'animal boite. Les os du boulet ont-ils été déplacés, le gonflement s'empare du boulet, & l'animal ne peut appuyer son pied sans boiter. Les vertebres ont-

ont-elles été affectées d'un dérangement léger & prompt, l'animal ne marche qu'avec difficulté, & fait en marchant un mouvement alternatif des vertebres sur les côtes, qu'on appelle *tour de bateau.*

Comme l'écart, le jarret enflé, l'*entorse* ou la *mémarchure*, l'effort des reins, sont des maladies que les Maréchaux distinguent essentiellement les unes des autres, & qu'ils traitent d'une maniere particuliere, il est essentiel de les avertir que la curation de ces especes d'entorse ne doit varier que selon l'intensité des symptomes qui proviennent de la violente distraction des ligaments, des muscles & des tendons; je veux dire, selon les divers degrés de gonflement, d'inflammation & de douleur.

A peine l'entorse est-elle faite, qu'il faut appliquer sur la partie affectée, des étoupes imbues de parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre, ou un cataplasme composé de feuilles de roses, de terre de Couteliers & de vin; au défaut de terre de Couteliers, prenez de la lie de vin; ensuite saignez à la veine jugulaire; le nombre des saignées & la quantité de sang qu'il faut tirer à chaque saignée, doivent être relatifs à l'état de la partie affectée, à l'âge & au tempérament du sujet.

La décoction d'orge en lavement & l'eau blanche pour boisson, le son mouillé avec de l'eau plus ou moins saturée de sel marin pour aliment, favoriseront la résolution de la partie douloureuse.

Si la douleur est vive, & l'inflammation considérable, trempez les étoupes dans une infusion de feuilles de sauge, tenant en solution du sel de saturne, à une dose proportionnée à l'activité de l'inflammation.

Dans quelque état que soit la partie affectée, rejettez constamment les graisses, les huiles, les baumes, les onguents & les emplâtres; ils ne

ſervent qu'à augmenter la douleur & l'inflammation de l'article, & à produire des ſuppurations ſouvent funeſtes au malade.

Lorſque la douleur & l'inflammation feront calmées, ayez recours à l'application des étoupes imbues de vinaigre ſaturé de ſel marin, aux onctions faites avec un mêlange d'eau-de-vie, de ſavon & de gomme ammoniac, aux cataplaſmes de feuilles de ſauge, de pain, de roſes & de vin, &c. Si tous ces moyens n'ont pas abſolument détruit la douleur, diſſipé l'engorgement & raffermi les ligaments, employez les douches avec les eaux minérales ferrugineuſes, frottez deux fois par jour la partie affectée, avec le mêlange d'eau-de-vie, de ſavon, & de gomme ammoniac, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement pénétré dans les vaiſſeaux abſorbants de la peau.

Quelques-uns font grand cas du baume d'aiguilles, frotté avec force ſur la partie douloureuſe; il produit ſouvent de bons effets, mais il faut que l'inflammation ſoit diſſipée. D'autres plus hardis & moins inſtruits, appliquent des pointes de feu ſur la partie léſée; dès que le gonflement & la douleur ne cedent pas aux premiers topiques, l'inflammation, qu'il eſt important d'éviter & de calmer, s'accroît, la douleur augmente, & l'animal boite plus qu'auparavant. Le cautere actuel n'eſt avantageux que dans les entorſes accompagnées de relâchement, & qui ont réſiſté à l'action des réſolutifs les plus forts.



ORDRE HUITIEME.

TACHES.

LEs téguments du cheval, du bœuf, du mouton, de la chevre & du porc, ſont couverts d'une multitude de poils, dont la couleur varie ſans altérer leur conſtitution ; mais les parties extérieures du corps dénuées de poils, comme les yeux, les levres, la langue, les gencives, ont une couleur qui leur eſt propre, & dont le changement annonce une affection particuliere ou générale.

Le globe de l'œil offre deux parties ; l'une, blanche ; & l'autre, tranſparente. La portion blanche eſt expoſée à devenir jaune, noirâtre, rouge, d'un rouge foncé, &c. la portion tranſparente, à être affectée d'opacité ; la face interne des paupieres, des levres & des gencives peut prendre une couleur jaune, blanche, noirâtre, &c. Ainſi l'on conçoit facilement que le changement de couleur & la perte de la tranſparence ſont des ſignes ſuffiſants pour caractériſer pluſieurs eſpeces de maladies.

GENRE PREMIER.

Taches de l'œil.

DEs taches qui affectent le globe de l'œil, les unes attaquent les tuniques de l'œil, les autres affectent les humeurs contenues dans le globe de l'œil.

I. ESPECE. *Tache ſur la cornée tranſparente.* (Taie.)

REGARDEZ attentivement la cornée tranſparente, vous verrez une tache blanche, qui ne fait aucune ſaillie, & qui ſemble provenir de la condenſation d'une partie des humeurs diſtribuées dans le tiſſu de la cornée tranſparente; elle differe du dragon, en ce qu'elle ne fait point ſaillie, qu'elle n'a pas autant d'opacité, & qu'elle couvre rarement toute la cornée tranſparente. Vous devez attendre la guériſon de la tache ſur la cornée tranſparente, plutôt des médicaments extérieurs, que des remedes internes.

Les parfums aromatiques, tels que l'encens, le benjoin, la ſauge, le tabac, &c. ſont les plus efficaces: le vitriol blanc mis en ſolution dans une infuſion de feuilles de chélidoine, a quelquefois produit de bons effets: il faut être circonſpect ſur l'uſage de ce remede; il peut donner lieu à l'inflammation du globe de l'œil, particuliérement ſi on ne l'a pas incorporé avec partie égale de miel.

Les médicaments acides & ſpiritueux, ſoit en vapeur, ſoit en fomentation, lotion & injection, alterent la tranſparence des tuniques & des humeurs du globe de l'œil. Le ſucre candi, qu'on ſouffle dans l'œil avec tant de confiance, n'a jamais procuré le moindre changement: il eſt vrai qu'il ne cauſe ni inflammation ni douleur; mais ſon inutilité ſuffit pour le rejetter: le vitriol blanc porphyriſée & ſoufflé dans l'œil, eſt ſuivi d'un effet ſenſible; mais ſouvent il enflamme l'œil, & ne corrige pas la tache: le fiel de verre & le verre porphyriſé ne font qu'irriter l'œil, ſans détruire la tache; ils agiſſent comme du ſable ſur une pierre qu'on veut polir.

II. ESPECE. *Opacité de l'humeur aqueuſe du globe de l'œil.* (Nuage.)

ENTRE le cryſtallin & la cornée tranſparente ſe trouve une cavité qui loge une humeur fluide, extrêmement tranſparente : dès qu'elle commence à devenir opaque, on s'en apperçoit d'une maniere ſi ſenſible, qu'on ne peut confondre cette opacité avec celle du cryſtallin.

Au commencement de cette maladie, plus commune chez les chevaux que chez les bœufs, l'animal diſtingue encore les objets ; enſuite il devient aveugle.

L'opacité de l'humeur aqueuſe eſt très-difficile à guérir, ſur-tout quand l'animal eſt vieux, & que la maladie paroît depuis long-temps ; je ne crois pas même qu'il convienne d'en tenter la guériſon.

Les principes de l'opacité de l'humeur aqueuſe dépendent, ou d'un vice particulier de l'œil, ou d'une altération de la maſſe des humeurs, comme farcin, morve, gourme, &c. ou d'un coup, ou de l'application des acides & des ſpiritueux ſur le globe de l'œil, ou d'une inflammation du globe de l'œil. Si le ſujet eſt pléthorique, commencez à le ſaigner, à lui faire prendre des bains, lorſque la ſaiſon le comporte, & à lui donner des lavements mucilagineux ; enſuite parfumez l'œil avec des réſines aromatiques, telles que le ſuccin, l'encens, le camphre, le benjoin, &c. lavez l'œil ſoir & matin avec une infuſion de racine de fenouil ou de feuilles d'abſynthe, adoucie par du miel. Quelques grains de camphre & de nitre ſoufflés dans l'œil, les véſicatoires mis entre les angles de la mâchoire poſtérieure, ne doivent pas être négligés. Il faut

bien prendre garde d'appliquer sur l'œil des fomentations & des cataplasmes spiritueux ou acides ; bien loin de diminuer l'opacité de l'humeur aqueuse, ils l'augmentent sensiblement, de même que celle du crystallin & de l'humeur vitrée.

Si la partie supérieure du globe de l'œil n'étoit pas environnée d'un muscle particulier, il seroit avantageux de pratiquer une petite section à la cornée transparente pour évacuer l'humeur aqueuse devenue opaque ; mais la structure, la situation & les effets de ce muscle nous défendent de ne rien tenter de semblable. La moindre ouverture faite à la cornée transparente avec un instrument tranchant, donne passage à l'humeur aqueuse, & quelques heures après, au crystallin & à l'humeur vitrée. Cependant j'ai observé qu'en piquant avec une aiguille très-subtile la cornée transparente d'un jeune cheval, l'humeur s'en écouloit, & qu'au bout de quinze jours ou trois semaines, la plus grande quantité de l'humeur aqueuse étoit régénérée. Si la matiere étoit assez fluide pour s'écouler par une telle ouverture, l'opération seroit utile : c'est à l'expérience à en confirmer le succès.

III. ESPECE. *Opacité du crystallin.* (Cataracte.)

LE crystallin est un corps transparent, dur, presque sphérique, situé dans l'œil, entre l'humeur aqueuse & l'humeur vitrée ; lorsqu'il devient opaque, on apperçoit derriere la pupille un corps plus ou moins blanc, qui réfléchit les rayons lumineux avec d'autant plus de force, qu'il perd de sa transparence.

Lorsque l'opacité du crystallin est entiere, la pupille paroît être remplie d'une matiere blanchâtre, circonscrite & fixe.

Les divers principes de l'opacité du crystallin se

réduiſent, 1°. à la condenſation de l'humeur contenue entre la capſule & le cryſtallin; 2°. à la dépravation des ſucs qui arroſent la capſule du cryſtallin; 3°. à la perverſion des humeurs qui circulent entre les lames du cryſtallin; 4°. à la privation des humeurs propres à maintenir la tranſparence du cryſtallin.

Les principes qui déterminent l'altération, ou de l'humeur capſulaire, ou de la membrane capſulaire, ou de l'humeur logée entre les lames du cryſtallin, viennent d'un long ſéjour dans des écuries humides & dans des pâturages marécageux, d'un dépôt de gourme, d'un coup donné ſur la tête ou ſur l'œil, d'une conſtitution humide, de l'inflammation du globe de l'œil, d'une ſuppuration entre les lames du cryſtallin, &c.

L'opacité du cryſtallin ſe diſtingue de l'opacité de l'humeur aqueuſe, par l'étendue & la proximité de la matiere opaque, & par le temps de ſa formation. Le cryſtallin opaque eſt environné de l'iris, & paroît un peu éloigné de la cornée tranſparente; l'humeur aqueuſe opaque occupe toute la cornée tranſparente, & ne laiſſe point voir l'iris: l'opacité du cryſtallin ſe fait lentement, celle de l'humeur aqueuſe eſt ſubite.

Le cheval eſt plus expoſé à la cataracte que le bœuf, le mouton, le porc & la chevre.

La plupart des Maréchaux jugent de la facilité d'opérer avec ſuccès une cataracte, par le mouvement que la prunelle exécute: ſi après avoir fermé les deux paupieres, & les avoir ſubitement ouvertes, ils voient la prunelle ſe mouvoir, l'opération peut ſe faire; & plus le mouvement eſt conſidérable, plus l'opération eſt facile: lorſque la prunelle reſte immobile, ils ſoutiennent que l'opération de la cataracte eſt impraticable.

Avant que d'entreprendre l'opération, employez les parfums aromatiques, les fomentations & les lotions des infusions aromatiques, les vésicatoires entre les deux angles de la mâchoire postérieure, le seton au poitrail, les aliments abondants en plantes aromatiques, la boisson des eaux minérales.

Ces médicaments n'ont-ils produit aucun effet sensible, ce qui est ordinaire, introduisez dans l'œil, par la cornée opaque, une aiguille fine, longue, forte; détruisez une portion de la capsule du crystallin, sans intéresser l'iris; ensuite abattez le crystallin dans la chambre postérieure de l'œil, occupée par l'humeur vitrée: le succès de cette opération dépend de la finesse de l'aiguille, de la fixité de la tête, des paupieres & du globe de l'œil, & de l'adresse de l'Opérateur assez sûr de sa main pour n'intéresser, ni l'iris, ni la choroïde. Cette opération faite avec la plus grande dextérité, offre des difficultés presque insurmontables. La premiere est la forte contraction du muscle conique, causée par l'inflammation du globe de l'œil, jusqu'à faire sortir la plus grande partie de l'humeur vitrée par l'ouverture de la cornée opaque, quelque petite qu'elle soit. La seconde est la facilité qu'a le crystallin à reprendre sa place: la troisieme comprend l'altération de la tunique vitrée ou de l'humeur vitrée: la quatrieme roule sur l'impuissance de bien assujettir la tête & l'œil de l'animal: la cinquieme est la dissolution du crystallin.

Ceux qui préferent l'opération de la cataracte par extraction, à la méthode par abattement, font à la partie inférieure de la cornée transparente, avec une espece de lancette, une ouverture, qu'ils agrandissent par le moyen des ciseaux courbes; ensuite

ils introduiſent dans la prunelle un inſtrument aigu pour déchatonner le cryſtallin : à peine la membrane capſulaire eſt-elle rompue, que le cryſtallin s'échappe avec force du globe de l'œil ; auſſi-tôt ils couvrent l'œil d'une compreſſe trempée dans l'eau fraîche ; mais qu'obſervent-ils le lendemain ? les tuniques de l'œil ſont affaiſſées, & l'humeur vitrée entiérement expulſée.

De quelque maniere qu'ils s'y prennent pour l'extraction du cryſtallin, l'expérience leur démontrera toujours qu'il eſt impoſſible d'extraire le cryſtallin & de retenir l'humeur vitrée, que le muſcle conique tend ſans ceſſe à expulſer.

Ainſi l'opération de la cataracte ne doit ſe pratiquer ſur le cheval, &c. que par abattement, ſuppoſé que le poſſeſſeur de l'animal veuille abſolument le guérir de la cataracte : mais ſi j'avois un conſeil à lui donner, ce ſeroit de garder ſon cheval borgne ou aveugle, plutôt que de l'expoſer à une opération dont le ſuccès eſt ſi incertain.

GENRE SECOND.

Jauniſſe.

LA bile préparée dans le foie, & reçue par les conduits biliferes, paſſe continuellement du foie dans les petits inteſtins.

Un obſtacle quelconque s'oppoſe-t-il à ſon paſſage dans les conduits biliferes, elle eſt obligée de refluer dans le torrent de la circulation, & de paſſer en partie par les vaiſſeaux exhalants qui viennent ſe terminer à la ſurface extérieure des téguments, & en partie par les autres conduits excrétoires.

C'est pourquoi la langue, les levres, l'intérieur du nez, & particuliérement la cornée opaque, présentent une couleur jaune, les urines déposent un sédiment jaunâtre, les fonctions des organes de la digestion sont dérangées, & l'animal rend ordinairement par l'anus une matiere jaune & fluide, quelquefois dure & noire.

I. ESPECE. *Jaunisse avec chaleur.*

L'ANIMAL est triste, accablé ; la chaleur des téguments est augmentée, les veines qui rampent sur la peau & sur la cornée opaque, sont gonflées, la langue est chaude, le desir de la boisson & des plantes abondantes en mucilage aqueux se fait vivement sentir les premiers jours de la maladie ; ensuite l'appétit diminue, la respiration est gênée, les muscles de l'abdomen ont beaucoup de tension, les oreilles sont froides, le poil est hérissé, la cornée opaque, les levres & les barres prennent une couleur jaune, les urines sont colorées & plus ou moins troubles, ordinairement d'un brun obscur ; & lorsqu'on les laisse séjourner sur le pavé, elles paroissent rouges comme du sang ; les matieres fécales sont plus souvent dures & noires, que fluides & jaunes. Le bœuf & le mouton, plus exposés à cette espece de jaunisse, que le cheval, le bouc & le porc, rarement échappent à cette espece de jaunisse, lorsqu'ils sont foibles & âgés ; pour lors une violente diarrhée conduit ordinairement le malade à la mort ; mais si le sujet est jeune & le mal récent, on peut espérer une prompte & parfaite guérison.

L'eau impure & marécageuse, la longue exposition aux ardeurs du soleil, le passage subit d'un air chaud dans une atmosphere froide, ou un bain pris lorsque le corps est couvert de sueur, l'usage

immodéré des plantes nutritives & âcres, paſſent pour les principes les plus fréquents de la jauniſſe avec chaleur.

Dès les premiers inſtants de la maladie, qui s'annonce toujours par la perte de l'appétit, la chaleur, la couleur jaune des yeux, & la difficulté de reſpirer, il faut, 1°. ſaigner à la veine jugulaire, & réitérer la ſaignée, ſelon la plénitude des vaiſſeaux, l'eſpece de ſujet, l'âge & la conſtitution de l'air; 2°. adminiſtrer pluſieurs lavements compoſés de décoction d'orge & de nitre; 3°. donner pour breuvage du petit-lait, de l'infuſion de feuilles d'aigremoine, aiguiſée avec du nitre ou du vinaigre, combinée avec de l'alkali fixe, juſqu'à parfaite ſaturation; 4°. faire prendre pluſieurs bains, ſi la ſaiſon le permet, excepté au mouton; 5°. mettre le malade dans une écurie ſeche, bien aérée & propre; 6°. donner pour aliments du ſon humecté avec de l'eau ſaturée de nitre, pour le cheval & le bœuf, & de ſel marin pour le mouton; 7°. ne permettre de pâturer que deux heures le matin, autant le ſoir, dans des terreins fertiles en plantes mucilagineuſes & tempérantes. Si la chaleur des téguments & celle de la langue diſparoiſſent; ſi les matieres fécales deviennent fluides & jaunes; ſi la couleur jaune des yeux ſe maintient; ſi l'appétit ne revient pas, employez les remedes preſcrits pour combattre l'eſpece ſuivante.

II. ESPECE. *Jauniſſe froide.*

LA diminution des forces, la triſteſſe, la perte de l'appétit, la couleur jaune des yeux, les vaiſſeaux de l'œil variqueux, la langue jaunâtre, la difficulté de reſpirer, la contraction des muſcles de l'abdomen plus ou moins forte, les téguments plu-

tôt froids que chauds, les vaiſſeaux ſuperficiels petits, l'urine trouble, les matieres fécales liquides & jaunâtres, la répugnance pour la boiſſon, les pulſations auſſi fréquentes que dans l'état naturel, mais plus petites. Certains Bouchers reconnoiſſent que le foie du mouton eſt altéré, lorſqu'en pouſſant & preſſant l'œil vers le petit angle, le bouton ſitué au grand angle de l'œil, paroît blanc: d'autres en ſont plus certains, quand ils apperçoivent ſur la cornée opaque une teinte jaunâtre & des vaiſſeaux variqueux.

Le bœuf, & particuliérement le mouton, ſont plus ſujets à la jauniſſe froide, que le cheval, la chevre & le porc.

L'alternative ſubite du chaud & du froid, l'impreſſion de l'eau froide après une courſe violente, ou pendant les chaleurs exceſſives de l'été; la tranſpiration inſenſible, ou une ſueur tout à coup interrompue; une diarrhée ſuſpendue par des remedes aſtringents, le foin tiré des pays marécageux, les eaux impures & ſtagnantes pour boiſſon, les pâturages marécageux, la grande boiſſon, ſur-tout chez la brebis; le long ſéjour dans des écuries humides & mal diſpoſées, les concrétions pierreuſes du foie, doivent être rangés parmi les principes les plus connus de la jauniſſe froide.

Autant j'ai recommandé, pour la jauniſſe avec chaleur, les ſaignées, les adouciſſants, les rafraîchiſſants, en breuvage, en lavement & en bain, autant je ſuis éloigné de preſcrire une telle méthode pour la jauniſſe froide. Le ſuc exprimé des feuilles de chélidoine, incorporé avec partie égale de miel; le foin abondant en feuilles d'aigremoine, d'abſynthe, de fumeterre, &c. le ſavon incorporé avec ſuffiſante quantité d'extrait de genievre, le ſavon mêlé avec la gomme ammoniac & le miel, les

breuvages d'eaux minérales, particuliérement au cheval, sont les remedes dont il faut attendre le plus de succès.

Les purgatifs, les vésicatoires, les setons, sont ici désapprouvés par l'expérience & l'observation, quoique célébrés par des Auteurs respectables.

II. Espece. *Jaunisse par les vers.*

Le foie du cheval, du bœuf, & particuliérement celui du mouton, contiennent, même en parfaite santé, des vers, dont la figure & la grandeur varient selon l'espece de l'animal. Le cheval enferme dans les canaux biliaires des vers ronds, oblongs & assez gros; l'âne, le bœuf & le mulet, des vers plats, minces, d'une figure singuliere, & ressemblant à ceux qui se trouvent en grand nombre dans les conduits biliferes du mouton, appellés *douves*: on en rencontre encore dans la vésicule du fiel du mouton de petits comme des filets minces, d'une ou deux lignes de longueur. Le bœuf & le mouton ont beau jouir d'une parfaite santé, malgré la présence de plusieurs especes de vers dans les premieres voies de la digestion, la multiplication de ces vers n'est pas moins dangereuse; la secrétion de la bile est dérangée, son transport dans les conduits biliferes est gêné; elle est obligée de refluer dans le torrent de la circulation, & la jaunisse se manifeste.

On prétend que les vers proviennent des œufs déposés avec la rosée sur les plantes, ou dans les eaux bourbeuses & stagnantes; l'animal mange de ce foin & boit de ces eaux, les œufs se mêlent avec le chyle, & passent avec lui dans les grands vaisseaux sanguins, & de là dans le foie, pour y germer & s'y multiplier; mais il faut cependant

admettre dans ces animaux une diſpoſition particuliere pour faire germer les œufs de tels inſectes, puiſque d'autres animaux, qui mangent les mêmes plantes, n'en ſont point incommodés.

Comme le mouton eſt l'animal le plus expoſé aux maladies du foie, auſſi-tôt que vous lui appercevrez un air triſte, abattu, qu'il ſera en même temps dégoûté, & ne reſpirera qu'avec peine, donnez-lui très-peu à boire; faites-lui prendre deux fois par jour quatre onces de ſuc de feuilles de rue, ſaturé de ſel marin. Prenez deux poignées de feuilles d'abſynthe, une once de ſel marin, & demi-livre d'eau; faites infuſer pendant demi-heure; paſſez, exprimez, faites boire la colature le matin à jeun, autant le ſoir, & ne permettez pas au malade de boire de vingt-quatre heures.

Lorſque ces remedes n'ont pas réuſſi, faites prendre, ſous forme de bol, de la ſuie de cheminée, à la doſe de demi-once par jour, incorporée avec ſuffiſante quantité de ſuc de feuilles de rue, ou de feuilles d'abſynthe.

La racine d'aunée & de gentiane, l'aloës, le ſavon, la gomme ammoniac, ne ſont point des médicaments à rejetter; mais pour marcher d'un pas plus ſûr, ouvrez le premier mouton qui meurt de cette maladie, ſacrifiez même un mouton, dès qu'il commence à être malade, afin de mieux connoître la cauſe de la maladie.

Le traitement qu'il faut obſerver à l'égard du bœuf ou du cheval attaqués de jauniſſe par les vers, ſera le même, excepté la boiſſon; dont ces animaux ne peuvent ſe paſſer.



GENRE TROISIEME.

Couleur dépravée de la langue.

La langue & le pouls sont les deux boussoles qu'il faut consulter pour juger de l'intensité de la maladie, & quelquefois de son caractere.

Malheureusement il y a peu de Maréchaux qui s'attachent à ces deux signes : vous les voyez plutôt occupés à toucher les téguments, les oreilles, les naseaux & les cornes, à considérer les yeux, les flancs & le ventre, qu'à regarder la langue & à toucher l'artere.

L'animal en parfaite santé a la langue fraîche, vermeille, ou d'une couleur tirant sur le rose pâle; si elle s'éloigne de cet état, le Praticien instruit doit aussi-tôt y faire attention pour juger jusqu'à quel point les fonctions digestives & vitales peuvent être lésées.

Lorsque la langue prend de la blancheur, l'appétit diminue ; plus elle devient blanche & limoneuse, plus le dégoût augmente. Les chevaux, les bœufs & les moutons qui restent long-temps à l'écurie, qui mangent du foin recueilli dans des prés marécageux, qui boivent de l'eau stagnante, sont sujets à prendre la langue blanche, à perdre l'appétit & à devenir foibles.

Après avoir donné sans succès au cheval de l'extrait de genievre, du son humecté d'eau saturée de sel marin, de l'*assa-fœtida* renfermée dans un nouet ; à la brebis, du sel mêlé avec du son ; au bœuf, une salade apprêtée avec beaucoup de sel, peu d'huile & de vinaigre, ou des semences de cumin pulvérisées & mêlées avec du sel, administrez

un breuvage purgatif, composé d'aloës délayé dans une infusion de feuilles d'absynthe. La saignée que les Maréchaux sont en usage de pratiquer à la veine jugulaire ou au palais, toutes les fois que l'animal perd l'appétit, est absolument inutile, & souvent dangereuse ; elle détruit les forces musculaires & vitales, elle augmente la foiblesse des organes des premieres voies, elle trouble par conséquent la coction digestive.

Dès que vous verrez la langue blanche, je ne prétends pas qu'il faut se déterminer à donner les amers & à purger ; il convient auparavant de présenter moins de nourriture, de changer de foin, de donner de l'eau pure pour boisson, un peu de vin au bœuf & au cheval, & du sel au mouton ; de leur procurer un exercice modéré, de les mettre dans une écurie propre & aérée, d'étriller exactement le bœuf & le cheval tous les jours, de faire parquer les moutons dans un endroit sec, pur, abondant en plantes aromatiques.

La langue seche & d'un rouge âcre, est ordinairement accompagnée d'une grande altération, de l'agitation du pouls, de difficulté de respirer, & d'une urine peu abondante, plus souvent trouble que limpide. Si je voulois établir une théorie, je dirois qu'on est alors en droit de présumer le sang inflammatoire, le suc gastrique & intestinal filtré en petite quantité, la partie séreuse du sang diminuée, ou tendant vers l'état gélatineux; les premieres voies hors d'état de bien exécuter leurs fonctions, & les secondes voies prêtes à établir une inflammation dans une partie quelconque du corps.

Pour remédier aux accidents que la langue paroît offrir, faites boire abondammment de l'eau blanche nitreuse, ou de la décoction de racine de guimauve, tenant en solution une petite quantité de

de crême de tartre, ou de l'eau miellée, ſaturée de crême de tartre; réitérez les lavements compoſés d'une décoction d'orge & de nitre; faites manger du ſon mouillé avec de l'eau ſaturée de nitre, ou des plantes fraîches & mucilagineuſes; éloignez les aliments & les breuvages échauffants; laiſſez l'animal tranquille dans ſon écurie; changez ſouvent de litiere; faites-le baigner, ſi les chaleurs ſont vives; ſaignez à la veine jugulaire, celui qui abonde en ſang; évitez les acides minéraux, même les acides végétaux à trop haute doſe, l'eau vive & froide, le foin fertile en plantes aromatiques, & les purgatifs.

La langue jaune annonce, ſelon le langage des Maréchaux, que l'eſtomac contient beaucoup de bile: juſqu'à préſent je n'ai jamais obſervé de la bile dans le ventricule du cheval ſain, & dans les eſtomacs du bœuf & du mouton, quelque jaune que fût la langue. On ne peut cependant s'empêcher d'admettre une affinité de la bile avec les conduits deſtinés à fournir le ſuc qui arroſe la baſe de la langue, puiſque les fonctions du foie ne peuvent pas être dérangées ſans y produire une couleur jaune, ce qui indique au Praticien, qu'il faut s'attacher à rétablir les fonctions de ce viſcere dans leur premier état. Les purgatifs, excepté l'aloës & la rhubarbe, doivent être rejettés; encore faut-il, pour donner l'aloës & la rhubarbe, n'avoir éprouvé aucun bon effet des feuilles de chélidoine, d'aigremoine, de fumeterre & de chicorée, car ſouvent cette couleur ſe diſſipe d'elle-même, ou par le moyen de la diete, de l'exercice modéré & de quelques lavements. La langue devient-elle noirâtre & ſeche, les forces muſculaires ſont affoiblies, l'appétit détruit, & les forces vitales diminuées: l'accroiſſement de ces ſymptomes eſt d'autant plus fort, que

la langue est plus noire, plus seche & plus inégale. Certains Maréchaux s'imaginent, à la vue de cette langue, que l'estomac & les intestins sont infectés d'une matiere noire & putride, en conséquence ils prescrivent des violents purgatifs : bien loin d'en éprouver des bons effets, la langue prend plus de noirceur & de sécheresse, l'animal devient plus foible. Au lieu de purgatifs, prescrivez au bœuf le petit-lait, les breuvages nitreux & acidules; au cheval, la boisson blanche, nitreuse, les bols de camphre & de nitre, l'infusion de l'absynthe, saturée de crême de tartre; au mouton, la crême de tartre mêlée avec le sel marin; & pour boisson, une petite quantité d'eau blanche un peu salée.

Je desire avec empressement que les Praticiens expérimentés s'attachent davantage à reconnoître les diverses affections de la langue dans les différentes especes de maladies; sa couleur, sa mollesse, sa chaleur & son humidité sont autant de signes capables de nous conduire dans la découverte des maladies internes, sur-tout s'ils y réunissent les connoissances qu'on peut acquérir sur le pouls & les urines.

GENRE QUATRIEME.

Couleur noirâtre des parties extérieures du corps. (Échimose.)

LES vaisseaux sanguins qui rampent sur la face extérieure d'une partie quelconque des téguments, donnent à cette partie une couleur noire ou d'un rouge foncé, s'ils reçoivent une trop grande quan-

tité de ſang, ou ſi le ſang contenu s'épanche dans le tiſſu cellulaire qui environne ces vaiſſeaux.

Les principes de l'*échimoſe* ſont les coups, les bleſſures, les fortes contuſions, &c. Si l'échimoſe affecte la ſole des talons, ce qu'on reconnoît par une tache d'un rouge plus ou moins foncé, on l'appelle *bleime :* une ſemblable échimoſe arrive ſouvent entre les ongles du bœuf & du mouton. Les Maréchaux modernes établiſſent deux genres de bleimes; l'une, naturelle; la ſeconde, contre nature. La *bleime naturelle* eſt celle qui vient aux pieds pourvus de forts talons, ſans cauſe apparente; la *bleime contre nature* admet pour principe la ferrure; les talons étant trop bas, ils portent ſur le fer, ils ſont meurtris, foulés & comprimés : les mêmes Maréchaux ſubdiviſent la bleime naturelle en cinq eſpeces; la premiere eſt avec extravaſation de ſang dans les pores de la ſole de corne; la ſeconde eſt accompagnée d'une tache noire à la corne, avec fente de la corne, & noirceur de la ſubſtance cannelée; la troiſieme eſt avec ſuppuration de la ſubſtance cannelée des talons; la quatrieme eſt ſuivie de léſion de la muraille & de la ſole des talons, cauſée par la matiere qui eſt noire; la cinquieme eſt avec renverſement de la muraille des talons, en forme d'huître à l'écaille.

Ces différentes eſpeces de bleimes ne doivent être conſidérées que comme les accidents d'une ſimple échimoſe, propre à la ſole des talons. Un corps aigu ou obtus intéreſſe-t-il fortement la ſubſtance cannelée, l'échimoſe eſt accompagnée d'une vive inflammation, qui affecte plus ou moins la ſubſtance cannelée, la ſole des talons, & qui donne lieu à la ſuppuration & à la léſion de la muraille des talons; ainſi l'intenſité des ſymptomes, la différence des parties léſées, le tempérament de

l'animal, doivent faire varier les ſymptomes de l'échimoſe, ſon pronoſtic & ſon traitement.

Rendre au ſang épanché ſa premiere fluidité, rétablir le ton des ſolides affoiblis par l'inſtrument méchanique, & faciliter l'abſorption de la matiere extravaſée, ſont les indications qu'il faut remplir.

Appliquez ſur l'échimoſe, auſſi-tôt qu'elle commence à paroître, de l'eau-de-vie ſaturée de camphre, ou parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre ſaturé de ſel marin; s'il y a inflammation, ſubſtituez au ſel marin & au camphre du ſel de ſaturne ou des cataplaſmes faits avec les fleurs de roſe & l'eau ſaturée de ſel de ſaturne: lorſque la rougeur ſe change aux talons en tache noire, ouvrez la corne ou la ſole avec les renettes; introduiſez par l'ouverture, des plumaſſeaux imbibés d'eau-de-vie ou de teinture de térébenthine. C'eſt avec raiſon que les Maréchaux expérimentés recommandent ici de faire une petite ouverture, & de comprimer légérement les plumaſſeaux avec un bandage, de peur que les chairs ne ſurmontent.

GENRE CINQUIEME.

Gangrene. (Sphacele. Mortification.)

UNE partie molle & abondante en vaiſſeaux ſanguins, change-t-elle de couleur naturelle, perd-elle la ſenſibilité, le mouvement & l'élaſticité, enfin ne jouit-elle plus de la vie, elle eſt attaquée de gangrene.

Le changement de couleur ſe fait même appercevoir ſur toute la portion des téguments revêtue de poils, ſi on examine avec attention les eſpaces

compris entre chaque poil. Comme la chûte des poils eſt ordinairement un ſigne avant-coureur de la gangrene ſur le bœuf, la brebis & le cheval, il eſt facile de juger de la qualité de la couleur; la partie affectée commence à paroître d'un rouge foncé ou livide, enſuite elle devient noirâtre.

La perte de la ſenſibilité eſt la compagne inſéparable de la gangrene; & tant que la ſenſibilité ſubſiſte, on eſt en droit de nier la préſence de la gangrene. Il eſt vrai que des Auteurs célebres diſtinguent la gangrene, en gangrene proprement dite, & en ſphacele. Dans la gangrene proprement dite, ils reconnoiſſent un peu de ſenſibilité, d'élaſticité & de mouvement dans les fibres muſculaires, le battement des arteres & une couleur moins foncée: au contraire, dans le ſphacele, ils n'apperçoivent, ni ſenſibilité, ni élaſticité, ni mouvement, ni battement des arteres; ils obſervent ſeulement que la partie eſt entiérement mortifiée, d'une odeur cadavéreuſe, d'une couleur noire. Si les différents degrés d'une même eſpece de maladie conſtituent d'autres eſpeces, la gangrene doit être diſtinguée du ſphacele. Le défaut de mouvement peut exiſter avec la tenſion de la partie affectée; mais ici, à meſure que le mouvement ſe perd, l'élaſticité diminue; auſſi voit-on que les ſcarifications ſur une partie gangrénée forment des ouvertures beaucoup moins conſidérables que ſur une partie ſaine. Il ne ſuffit pas que les téguments dont le muſcle eſt couvert, ſoient gangrénés, il faut que le corps même du muſcle ſoit affecté; ſans cela le mouvement ſubſiſte, non pas avec autant de force, parce que les téguments gangrénés communiquent aux muſcles une partie de leur affection. La ſenſibilité, le battement des arteres, le mouvement & l'élaſticité d'une partie,

à peine ſont détruits, qu'il faut, de concert avec les efforts de la nature, la ſéparer du vivant; car il eſt auſſi impoſſible de la rétablir dans ſon premier état, que de rendre la vie à un cheval mort.

Le tiſſu cellulaire eſt la premiere partie dont la gangrene s'empare; enſuite elle ſe communique de proche en proche, juſqu'à ce qu'elle rencontre des os, qui ſe corrompent plus difficilement. Enlevez les téguments auſſi-tôt qu'ils commencent à être gangrénés, vous trouverez quelquefois du pus, les muſcles rouges, ſenſibles, & ſuſceptibles de mouvement; mais plus les téguments ſeront minces, le tiſſu cellulaire lâche & les vaiſſeaux nombreux, plus la gangrene pénétrera dans le corps des muſcles; c'eſt pourquoi la gangrene fait plus de progrès ſur le corps du mouton que ſur celui du bœuf & du cheval.

La gangrene, qui attaque rarement le bœuf, le cheval, le porc, la brebis & la chevre, reconnoît pour principes, l'inflammation, l'application d'un corps échauffé, ou d'un cauſtique, la ligature des veines & des arteres, leur compreſſion, le grand froid, l'application imprudente des forts répercuſſifs ſur une tumeur inflammatoire, les violentes contuſions, la dépravation du ſang ou des humeurs ſecrétoires, le virus peſtilentiel, le venin d'un inſecte ou d'un autre animal, enfin tout ce qui peut retarder la circulation du ſang, & favoriſer ſon altération.

Pour le pronoſtic de la gangrene, comme pour toutes les autres maladies, il faut avoir égard à l'âge, à l'eſpece de l'animal, au tempérament, à l'eſpece de gangrene, aux forces du malade, à la rapidité du progrés du mal, au principe de la maladie, à la partie affectée, ſelon qu'elle eſt plus ou moins néceſſaire à la vie, plus ou moins abon-

dante en tissu cellulaire, & plus ou moins humectée. Les vieux animaux meurent plus promptement de la gangrene que les jeunes; le mouton d'une constitution délicate en éprouve des effets terribles, & presque toujours mortels; les bœufs & les chevaux, qui y sont moins sujets, offrent plus d'espérance; chez les uns & les autres la gangrene des visceres est mortelle; celle de la bouche & des parties de la génération, quoique moins dangereuse, l'est toujours plus que la gangrene des téguments.

Les indications que présente la gangrene, sont d'en arrêter les progrès aussi-tôt qu'elle commence à paroître, & d'extirper sur le champ la partie gangrénée ou sphacélée. Vous remplirez la premiere indication, 1°. en combattant le principe de la maladie par des remedes plus ou moins spécifiques, en ranimant les forces vitales par des boissons spiritueuses & des lavements toniques, par des parfums aromatiques, par des topiques résolutifs, comme les feuilles de rue, d'absynthe, de tabac, de sauge, &c. le sel ammoniac, le sel marin, le vinaigre; 2°. en employant, pour favoriser la circulation des humeurs dans les parties voisines de l'endroit affecté, les urinaires, les sudorifiques. Je ne parle pas du kinkina, dont l'usage intérieur & extérieur est si vanté, lorsqu'il faut arrêter les progrès de la gangrene, & corriger les humeurs viciées par cette maladie.

Quand le mal a fait du progrès, n'administrez aucun remede capable de relâcher & de faire suppurer; scarifiez jusqu'au vif la partie gangrénée, sur laquelle vous appliquerez des linges trempés dans de l'esprit de sel marin, composé de six parties d'eau & d'une partie d'acide marin: si la gangrene fait des progrès rapides, ne craignez pas d'em-

ployer l'acide marin pur. Quelques-uns préferent dans ce cas la décoction de kina ; mais l'expérience n'adopte pas cette préférence. Si le Praticien juge que les scarifications peuvent retarder la chûte de l'escarre, il mettra en usage les cataplasmes aromatiques, les fomentations résolutives, les lavements & les breuvages aromatiques, excepté qu'il n'existe chaleur & tension excessives dans toute la machine animale ; alors le petit-lait, les boissons acidules, comme l'eau saturée de crême de tartre, ou aiguisée de vinaigre camphré, sont indiqués, de même que le cataplasme composé de farine de seigle, de petit-lait, de feuilles de rue & d'une petite quantité de sel ammoniac. La gangrene qui fait des progrès continuels aux dépens des parties voisines, exige encore plus d'attention : réitérez toutes les quatre heures le cataplasme fait avec les feuilles de rue & le vinaigre saturé de sel ammoniac ; l'escarre étant bornée, revenez au premier cataplasme, plus propre à faciliter la suppuration, qui s'annonce par la contraction de l'escarre, par l'humidité de la partie scarifiée, par le gonflement des bords sains, & par la vacillation de la partie morte.

Dès que l'escarre est tombée, pansez l'ulcere avec le digestif aiguisé d'une certaine quantité d'eau-de-vie, selon la qualité & la quantité du pus ; découvrez rarement l'ulcere ; évitez tout ce qui peut donner de la rigidité aux fibres ; donnez du repos à la partie ; enfin n'oubliez rien pour déterger promptement l'ulcere, & obtenir une bonne cicatrice.

Si la gangrene est parvenue à son dernier période, il ne faut pas hésiter à retrancher les parties mortes jusqu'au vif. Les uns font cette opération avec le feu, les autres avec les caustiques, & les plus expérimentés, avec l'instrument tranchant : ces

derniers ont ſoin de ménager les parties affectées de gangrene, de maniere qu'ils touchent ſuperficiellement au vif, crainte d'intéreſſer les muſcles & les ligaments néceſſaires au mouvement. Quand ils ſe voient dans l'impoſſibilité de les conſerver, ils conſeillent de faire tuer l'animal. Ce conſeil eſt ſage & peu ſuivi des Maréchaux, d'autant plus intéreſſés & charlatans, qu'ils ſont plus ignorants.

I. ESPECE. *Gangrene par inflammation.*

PENDANT l'inflammation la plus vive, le milieu de la tumeur eſt privé de ſenſibilité; il change de couleur, la chaleur de la partie enflammée s'éteint, l'élaſticité s'anéantit, & la tumeur ne jouit plus de la vie. L'inflammation eſt quelquefois ſi maligne, qu'elle fait périr la partie organiſée auſſi-tôt qu'elle s'en empare: ſouvent l'inflammation ne ſe termine par la gangrene, qu'aprés avoir fait un certain progrès: ainſi le traitement de la gangrene inflammatoire doit varier, ſelon l'eſpece d'inflammation. Lorſque la gangrene provient d'engorgement inflammatoire, employez les ſcarifications profondes, les cataplaſmes de mie de pain, de feuilles de rue & de vinaigre ſaturé de nitre, les ſaignées abondantes, les boiſſons blanches & nitreuſes, les lavements rafraîchiſſants; la paille & le ſon pour nourriture.

Quand la gangrene provient de malignité, il n'y a pas à balancer de ſéparer promptement avec l'inſtrument tranchant le mort du vif, & d'y établir une louable ſuppuration, par l'application du cataplaſme ci-deſſus, préférable à celui que pluſieurs Maréchaux célebrent avec enthouſiaſme, compoſé de levain, de camphre, de ſel ammoniac & de graine de moutarde: un mêlange ſi actif eſt plus capable d'augmenter l'inflammation, de retarder

la ſuppuration, & d'accroître la malignité des humeurs, que de faire dériver toutes les matieres malignes ou altérées dans l'endroit où il eſt appliqué.

Les boiſſons & les lavements acidules, les ſetons, les breuvages aromatiques, tels que l'infuſion des feuilles de ſauge ou d'abſynthe dans du vinaigre pour le bœuf, le mêlange du nitre & du camphre avec le miel pour le cheval & le mouton, ſont généralement eſtimés; ils arrêtent les progrès de la gangrene, & favoriſent la ſuppuration. Les purgatifs, les ſaignées, les cauſtiques & le feu doivent être rejettés. La gangrene qui vient d'une inflammation accompagnée de malignité & de tenſion, exige des ſcarifications ſur les parties tuméfiées, pour dégorger les chairs diſpoſées à tomber en mortification; des fomentations avec l'infuſion de feuilles d'abſynthe ou de rue dans du vinaigre ſaturé de ſel de ſaturne, pour préſerver les chairs ſaines de la pourriture; enfin la prompte ſection des chairs mortes, auſſi-tôt que la nature commence à en marquer les bornes, pour empêcher la mauvaiſe impreſſion de la partie gangrénée ſur les bords ſains: n'attendez donc pas la chûte de l'eſcarre gangréneuſe, par le moyen de la ſuppuration. Vous éviterez une abondante évacuation de pus, & l'animal ſe rétablira en moins de temps, ſur-tout le cheval, dont les ulceres fourniſſent une ſi grande quantité de matiere purulente.

II. ESPECE. *Gangrene par contuſion.*

LES parties qui ont été léſées par une violente contuſion, ſont inſenſibles, froiſſées, lâches, & comme ſpongieuſes; l'organiſation des vaiſſeaux eſt entiérement détruite, l'engorgement des chairs

voiſines de l'eſcarre eſt conſidérable, & la gangrene fait ſouvent des progrès rapides, lorſque la contuſion eſt accompagnée de commotion, c'eſt-à-dire, d'un certain ébranlement interne & violent, qui s'étend quelquefois avec tant de force dans les parties éloignées, qu'il en dérange l'organiſation, & produit en même temps la ſtupeur.

Les Maréchaux ont obſervé dans les armées, que les parties du cheval touchées par des coups de boulets amortis, ou ſeulement frottées par ces boulets, ſont attaquées de gangrene, dont le danger eſt toujours en raiſon de la commotion. La cure de la gangrene par contuſion, comme celle de toutes les autres eſpeces, conſiſte à ſéparer les chairs mortes des chairs vives, ou à aider la nature à faire elle-même cette ſéparation. Si les chairs écraſées ou mortes ſont ſuperficielles, la ſuppuration les entraînera; mais ſi la plaie contuſe eſt profonde, étroite, ſi les parois de cette plaie ſe trouvent gangrénées, il faut dilater la plaie avec l'inſtrument tranchant, enſuite panſer avec le ſimple digeſtif; l'eſcarre tombe, & laiſſe après elle un ulcere avec ſuppuration abondante. Soyez circonſpect ſur les grandes dilatations; évitez de faire des ſcarifications ou des inciſions dans les engorgements cauſés par ſtupéfaction: au lieu de ſcarifications, appliquez-y des linges trempés dans de l'eau-de-vie camphrée, ou dans une infuſion de feuilles de ſauge ou de rue, faite avec du vin ſaturé de camphre. Lorſque la ſuppuration ne s'établit pas, & que la gangrene commence à ſe communiquer aux parties ſaines, pratiquez des ſcarifications juſqu'au vif, & couvrez la partie ſcarifiée du cataplaſme précédent.

Je préférerai cependant l'extirpation entiere de la partie gangrénée, & l'application de l'eau-de-

vie camphrée, ou du ſuc de rue, mêlé avec parties égales de vinaigre ſaturé de ſel marin.

III. ESPECE. *Gangrene par compreſſion.*

LA compreſſion des arteres, des veines & des nerfs, par quelque cauſe que ce ſoit, abolit l'action des vaiſſeaux ſanguins & nerveux ; la partie où ils ſe ramifient devient inſenſible, change de couleur, perd ſa chaleur naturelle, & périt, ſi les arteres ne reçoivent point de ſang ; ou s'il ne parvient pas juſqu'aux veines, la partie maigrit, & tombe dans une gangrene ſeche ; au contraire, ſi le ſang paſſe dans les arteres, & s'accumule dans les veines, la gangrene eſt humide.

Les principes de la gangrene par compreſſion ſont médiats ou immédiats : les premiers, en occaſionnant de violentes contractions, produiſent l'étranglement, comme les piquures, les contuſions, les déchirements & les inciſions ; les ſeconds compriment immédiatement ; par exemple, une forte ligature, &c. L'attention du Praticien doit ſe tourner du côté du corps étranger qui irrite ou qui comprime.

La diſtraction violente des membranes, des aponévroſes, des muſcles & des tendons, à la ſuite d'une irritation, ou par la préſence d'un corps irritant, indique les relâchants, tels que les cataplaſmes compoſés de mie de pain & de lait ; mais la continuation de l'étranglement, l'accroiſſement de la partie engorgée, & l'apparition d'une gangrene commençante, n'admettent que les inciſions aſſez profondes pour débrider les parties tendues qui donnent lieu à l'engorgement ; les ſcarifications ſuperficielles ſont dans ce cas plus dangereuſes qu'utiles. Quelques Praticiens ont appliqué

ıvec ſuccès le bouton de feu ; cependant l'engorgenent de la partie, la préſence de la gangrene comnençante, doivent toujours déterminer le Maréchal ı donner la préférence à l'inſtrument tranchant, pourvu qu'il ait ſoin d'appliquer ſur la partie engorgée des linges imbus d'eau-de-vie camphrée, ou l'une infuſion de feuilles d'abſynthe dans du vin ou lu vinaigre ſaturé de ſel commun, ſelon l'état de la partie affectée.

Auſſi-tôt que l'engorgement commence à ſe diſſiper, mettez ſur la partie gangrénée un cataplaſme fait avec la mie de pain, les feuilles d'abſynthe & l'eau, juſqu'à ce qu'il s'y forme une louable ſuppuration.

IV. ESPECE. *Gangrene par le froid.*

A PEINE le froid a-t-il ſaiſi vivement une partie du corps, qu'elle devient comme engourdie & inſenſible : veut-on la revivifier par le moyen d'une grande chaleur, alors les fluides tranſſudent à travers les pores des téguments, les poils cedent au moindre effort qu'on fait pour les arracher, l'inſenſibilité augmente, la chaleur s'évanouit, la couleur des téguments change, & la partie affectée tombe en mortification ; ſi le principe vital n'eſt pas entiérement détruit, vous pouvez eſpérer de ranimer la partie gelée, par l'application continuelle de la neige, ou de l'eau froide, au défaut de la neige, juſqu'à ce que vous vous apperceviez du retour de la ſenſibilité. Il faut donc bien ſe garder de mettre ſur le champ le bœuf ou le cheval ainſi léſé, dans l'écurie, parce que la chaleur d'un endroit ſi exactement clos pendant les rigueurs de l'hiver, feroit ſur le champ mourir l'animal, ou tomber en gangrene l'endroit le plus offenſé par la

gelée. La denſité des téguments du cheval, du cochon, & particuliérement du bœuf, les poils de la chevre & de la brebis, peuvent bien défendre ces animaux contre les froids ordinaires, mais ils ne font rien contre les gelées exceſſives.

La gangrene étant déclarée, ayez recours aux cataplaſmes faits avec les feuilles de rue, d'abſynthe & le vin ſaturé de camphre ; aux boiſſons ſpiritueuſes, telles que du bon vin, à la doſe de trois livres pour le cheval & le bœuf ; & à l'eau-de-vie camphrée, ou à l'infuſion de feuilles de ſauge dans du vinaigre ſaturé de ſel ammoniac, ſur les chairs voiſines de l'eſcarre gangréneuſe.

Dès que la gangrene commence à ſe borner, & que vous voyez la ſuppuration, rendez les cataplaſmes moins toniques, ſubſtituez au vin de l'eau ou du lait ; l'eſcarre tombera plus promptement ; ſa chûte peut être favoriſée par des ſcarifications juſqu'au vif ; mais il eſt nuiſible d'enlever avec le biſtouri l'eſcarre auſſi-tôt qu'elle eſt formée, & même bornée.

V. ESPECE. *Gangrene par brûlure.*

L'APPLICATION d'un corps chaud ſur une partie ſaine du corps, la deſſeche & la change en une ſubſtance dure, noire, inſenſible ; les chairs voiſines de l'eſcarre s'engorgent, s'enflamment & deviennent douloureuſes, en raiſon du degré de chaleur que poſſédoit le corps chaud.

Les Maréchaux, qui devroient être inſtruits ſur le traitement de cette eſpece de gangrene, ſemblent encore l'ignorer. Les huiles, les graiſſes, les onguents, la ciroëne, les emplâtres, ſont les remedes qu'ils emploient communément, tandis que de l'eau fraîche appliquée & ſans ceſſe réitérée préviendroit

l'inflammation des parties voiſines, & empêcheroit les mauvais effets de l'eſcarre. L'animal dont une partie conſidérable des téguments auroit été brûlée, doit être plongé ſur le champ & laiſſé pendant vingt-quatre heures dans une eau vive & courante; ſi vous êtes éloigné de la riviere, fomentez la partie affectée avec de l'eau fraîche, tenant en ſolution du ſel de ſaturne; les étoupes imbues de cette eau, & ſouvent renouvellées, produiſent, à peu de choſe près, le même effet que l'eau courante d'une riviere. Lorſque vous ne redouterez plus l'inflammation des bords de l'eſcarre, appliquez des cataplaſmes mucilagineux, animés avec plus ou moins de vin, ſelon le penchant des parties voiſines de l'eſcarre à s'enflammer. Par ce moyen il s'excite une louable ſuppuration, qui détache peu à peu l'eſcarre: des ſcarifications pénétrantes juſqu'au vif, peuvent en faciliter la chûte. Vous panſerez l'ulcere qui accompagne la ſéparation de l'eſcarre, avec de l'onguent de céruſe, ou avec le digeſtif aiguiſé d'eau-de-vie.

Le feu n'eſt pas le ſeul corps dont l'application produit la gangrene: mettez ſur une partie vivante du beurre d'antimoine, ou de la pierre infernale, ou de la pierre à cautere, un moment après, l'animal reſſent une vive douleur, la partie touchée devient blanchâtre, enſuite noire; l'eſcarre s'étend à proportion de l'activité & de la quantité du cauſtique, de la ſenſibilité de la partie, & de la qualité du tiſſu cellulaire; les chairs voiſines s'engorgent & deviennent douloureuſes. Le cataplaſme de mie de pain & de lait, eſt le topique indiqué; il diminue l'inflammation, il facilite la ſuppuration, & en même temps la chûte de l'eſcarre.

Les ſcarifications, qui paſſent en général pour

accélérer la ſéparation de la partie gangrénée, ne font ici que la retarder; ainſi attendez tout de la ſuppuration. La ſaignée, les lavements tempérants, la boiſſon blanche & nitreuſe, le ſon mouillé & la paille pour nourriture, le repos & le bon air, doivent ſervir de baſe au traitement de cette eſpece de gangrene.

VI. ESPECE. *Gangrene par morſure de bêtes venimeuſes.*

QUE les dents d'une vipere irritée, ou d'autres inſectes venimeux, pénetrent dans le tiſſu des téguments, auſſi-tôt la partie ſe tuméfie, l'inflammation y ſurvient; enſuite elle perd ſon élaſticité, devient inſenſible, & tombe en mortification.

Les mammelles, le ſcrotum, le mufle du bœuf, le bout du nez du cheval, ſont les endroits du corps les plus expoſés à cet accident, dont l'intenſité varie, ſelon la grandeur de la bleſſure, l'eſpece de bête venimeuſe, le temps qui s'eſt écoulé depuis la bleſſure, le degré de chaleur de l'atmoſphere, la ſenſibilité de la partie & de l'animal, la colere de l'inſecte, & les remedes appliqués après la bleſſure.

On ne ſauroit être trop prompt à remédier à la morſure des bêtes venimeuſes; s'il eſt poſſible d'y appliquer ſur le champ un fer rouge, le mal n'aura aucune ſuite fâcheuſe: l'huile d'olive, ſi vantée pour détruire le venin de la vipere, le cédera toujours à l'application du feu, & ſur-tout aux cauſtiques; médicaments capables d'augmenter l'activité du venin. Dès qu'il s'eſt paſſé un eſpace de temps aſſez conſidérable pour accroître les ſymptomes, le feu devient inutile; la ſection entiere de la partie bleſſée, l'alkali volatil appliqué ſur la plaie, & pris intérieurement, l'emportent ſur le feu,

les

les graiſſes, les huiles & les mucilagineux : réitérez la doſe de l'alkali volatil intérieurement, juſqu'à ce que vous voyiez les ſymptomes diminuer ſenſiblement. Si la gangrene s'empare de la partie, pratiquez-y de profondes ſcarifications ; fomentez-la avec de l'infuſion d'abſynthe aiguiſée d'alkali volatil, ou des cataplaſmes compoſés de feuilles de rue & de ſauge, macérées dans de l'eau ſaturée de ſel ammoniac. Craignez-vous de voir la partie gangrénée infecter les bonnes chairs, emportez avec l'inſtrument tranchant toute l'eſcarre gangréneuſe, enſuite panſez la plaie avec l'onguent digeſtif animé d'une ſolution d'alkali volatil dans l'eau-de-vie.

ORDRE NEUVIEME.

INFLAMMATIONS ; MALADIES INFLAMMATOIRES SUPERFICIELLES.

LA chaleur, la douleur, la réſiſtance & le gonflement forment le caractere eſſentiel de l'inflammation ; mais chacun de ces ſymptomes, ne déſigne point la préſence de l'inflammation. Qu'un cheval faſſe une courſe violente, une chaleur conſidérable s'emparera de ſon corps ; cependant tout le corps du cheval n'eſt pas attaqué d'inflammation ; ſeulement le ſang marche avec plus de vélocité dans les vaiſſeaux ſanguins, les veines ſuperficielles des téguments ſont plus dilatées, les arteres battent avec plus de force, & la tranſpiration inſenſible eſt plus abondante. La douleur n'eſt pas plus un ſig eſſentiel de l'inflammation que le gonflement avec rénitence, puiſqu'on voit tous les jours des organes

donner des marques de vives douleurs, & ne pas être enflammés, & des excroiſſances moins ſenſibles & plus froides que les téguments où elles croiſſent.

Le ſiege de l'inflammation paſſe pour exiſter dans les vaiſſeaux qui rampent ſur les lames du tiſſu cellulaire. Ce ſyſtême, quelque probable qu'il paroiſſe, ne ſemble pas être mieux démontré que la cauſe de l'inflammation, ſur laquelle les ſentiments ſont ſi partagés. Les uns admettent l'obſtruction des petits vaiſſeaux capillaires, artériels ou veineux; les autres prétendent que la célérité du ſang, avec le rétreciſſement des extrêmités artérielles ou veineuſes, conſtituent l'inflammation; ceux-ci ſoutiennent que la nature, en déterminant avec force une plus grande quantité de ſang dans une artere que dans une autre, y produit l'inflammation; ceux-là attribuent l'inflammation au retard du ſang artériel dans les petits vaiſſeaux, & à la preſſion du ſang qui pouſſe avec force le ſang retardé, ou en ſtagnation.

Les principes qui déterminent l'inflammation, ſont ſenſibles ou inſenſibles: les premiers ſont les plaies, les contuſions, les ruptures, les fractures, les luxations, l'application des cauſtiques, ou d'un corps chaud, les mouvements violents, l'action des inſtruments aigus ou obtus, les ligatures, la vivacité du froid: on rapporte les principes inſenſibles à la dépravation du ſang & des humeurs ſecrétoires, à l'âcreté des plantes vénéneuſes, ou des médicaments internes; enfin à tout ce qui eſt ſuſceptible d'altérer le ſang, & les humeurs qui s'en ſéparent; ou d'irriter les nerfs, au point d'engager la nature à faire de violents efforts pour chaſſer le corps qui l'inquiete.

Le danger qui réſulte de l'inflammation eſt tou-

jours relatif à la force impulsive du sang, à la sensibilité & à la texture de la partie affectée; à la qualité du sang & des humeurs qui s'en séparent, à l'intensité de la chaleur, de la douleur & du gonflement de la partie, à l'âge, au tempérament, au sexe & à l'espece du sujet.

C'est pour obvier aux suites fâcheuses de l'inflammation, que le Praticien ne doit jamais perdre de vue les différentes manieres dont elle se termine; je veux dire, la résolution, la suppuration, la gangrene ou la mort de la partie, & le squirre ou la dureté de la tumeur.

Lorsque vers le cinquieme jour on voit les symptomes de l'inflammation se calmer, la tension de la partie affectée céder, la chaleur, la rénitence & le gonflement diminuer, alors l'inflammation est prête à se dissiper & à laisser la partie affectée dans son ancienne intégrité, c'est-à-dire, que *l'inflammation se termine par résolution.*

Si le quatrieme ou le cinquieme jour la tension, la chaleur, les pulsations & le gonflement augmentent, il faut craindre que le six ou le sept il ne se forme dans le centre de la tumeur, près des téguments, une collection de matiere fluide & blanchâtre, dont la quantité augmente à mesure que les symptomes de l'inflammation diminuent; le huit & quelquefois le sept, la tumeur offre une fluctuation sensible, produite par le fluide purulent accumulé dans une cavité du tissu cellulaire; quelquefois le pus contenu dans la cavité se fait jour à travers les téguments; souvent l'art est obligé de favoriser les efforts de la nature avec l'instrument tranchant, ou avec les caustiques, ou avec le feu. Quelque temps après l'évacuation du pus, la tumeur diminue & se dissipe; c'est ce qu'on appelle *inflammation terminée par suppuration.* Il faut observer qu'il est des cas où l'inflammation est

ſi violente, que le pus ſe forme & s'accumule dès le troiſieme ou le cinquieme jour.

Lorſque le ſecond ou le troiſieme jour, la partie affectée paſſe ſubitement d'une grande chaleur, d'une forte tenſion & d'une vive douleur à l'inſenſibilité, au froid & à la flaccidité, l'action organique de la tumeur inflammatoire eſt entiérement détruite. Cette troiſieme maniere dont ſe termine l'inflammation, ſe nomme *gangrene* ou *ſphacele*.

Quelquefois les ſymptomes de l'inflammation diminuent vers le ſeptieme jour, & en diſparoiſſant, ils laiſſent une tumeur dure & indolente, nommée *ſquirre :* on dit alors que la tumeur inflammatoire s'eſt changée en ſquirre: les glandes ſont les parties du corps les plus expoſées à devenir ſquirreuſes.

Les indications à remplir pour combattre l'inflammation, ſont de diminuer l'impétuoſité du ſang artériel, de détruire l'irritation, & de corriger les mauvaiſes qualités du ſang.

Diminuez la vélocité du ſang par les ſaignées, dont il faut meſurer le nombre & la grandeur, ſur l'intenſité des ſymptomes: les ſaignées faites aux endroits les plus éloignés de la partie affectée, paſſent pour diminuer plus promptement l'impétuoſité du ſang artériel, que les ſaignées locales: de même que les ſinapiſmes, les ventouſes, les véſicatoires appliqués ſur des parties oppoſées à l'endroit enflammé, ont ſouvent modéré l'impétuoſité du ſang; les boiſſons blanches & nitreuſes, ou aiguiſées de crême de tartre, les lavements mucilagineux répétés pluſieurs fois dans le jour, contribuent au même effet. Les doux purgatifs preſcrits en lavements, établiſſent ſouvent une dérivation heureuſe, ſur-tout dans les affections inflammatoires de la tête. En vain on célebre

les purgatifs pour les maladies inflammatoires superficielles, l'expérience n'en a point confirmé le succès.

Le foin récent & fertile en plantes mucilagineuses & aqueuses, le son mouillé avec de l'eau saturée de nitre, les salades apprêtées, doivent faire la base de la nourriture. Ce régime est très-essentiel pour calmer l'impétuosité du sang, ainsi que le repos dans une écurie seche, propre & exposée au vent du nord.

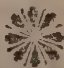
Ceux qui se proposent d'appaiser la vîtesse du sang dans la partie affectée, par l'application des rafraîchissants, des astringents & des résolutifs, en éprouvent souvent des mauvais effets. Combien d'inflammations que le repos, le régime & l'application des cataplasmes mucilagineux auroient dissipées, & que les répercussifs ou les toniques ont fait terminer par la suppuration ou par la gangrene! L'inflammation dépend-elle de la mauvaise qualité des humeurs, attachez-vous à en connoître le caractere, à les rendre fluides, à en adoucir l'âcreté, à en chasser les matieres impures par les voies de la transpiration, des urines ou des intestins, c'est-à-dire, à seconder les efforts de la nature, qui souvent les déterminent plutôt vers certains vaisseaux excrétoires, que vers d'autres. L'inflammation vient-elle d'un principe évident, il est essentiel de tout entreprendre pour l'éloigner: enlevez le corps qui comprime les vaisseaux, ensuite remédiez à l'irritation qu'il aura causée, par l'application réitérée des doux résolutifs.

De quelque principe que naisse l'inflammation, aussi-tôt que la tuméfaction, la douleur, la chaleur & la tension commencent à diminuer, ajoutez aux cataplasmes anodins des feuilles ou des semences résolutives, vous accélérerez la résolution

de la tumeur ; mais si l'inflammation tend à la suppuration, continuez l'usage des mucilagineux, jusqu'à ce que le cours du sang trop ralenti indique de passer aux médicaments capables d'accroître la vélocité du sang, & en conséquence de favoriser la formation & l'accumulation du pus ; par exemple, la fiente de pigeon, la gomme ammoniac mêlée avec du levain, &c. Dès que le pus s'est accrû, au point de remplir une portion sensible de la tumeur, procurez-lui une issue prompte & facile. C'est ici qu'il faut bien savoir distinguer la crudité de la matiere purulente, de son juste degré de coction. La parfaite coction se fait connoître par le calme de tous les symptomes, par la mollesse des parties qui environnent le pus, & par la fluctuation de la tumeur ; au contraire, la crudité du pus s'annonce par la tension, la chaleur & la douleur qui, au lieu de diminuer, augmentent, ou se soutiennent au même degré. Il ne faut pas cependant se guider sur les signes de la parfaite coction, lorsqu'il s'agit de donner jour au pus contenu dans les parties essentielles à la vie ; le pus en s'accumulant, peut causer des dommages irréparables, & faute d'avoir ouvert l'abcès avant les signes de la parfaite coction, vous avez le regret de voir périr le malade. Si la collection du pus se fait dans un endroit profond & hors de la portée du tact, réunissez tous les symptomes capables d'annoncer la suppuration, comme le tremblement du pannicule charnu, la foiblesse des forces musculaires, le pouls petit & fréquent, la diminution de douleur & de chaleur, la plus grande liberté de mouvoir la partie affectée : de la réunion de ces symptomes, malgré l'absence de la fluctuation, vous pouvez conclure que l'inflammation s'est terminée par la suppuration, & qu'il faut plonger dans la partie lésée l'instrument

tranchant ou le bouton de feu, pour ouvrir l'abcès; d'ailleurs consultez ci-après la Classe des *Maladies inflammatoires.*

La tumeur inflammatoire menacée de gangrene, ne demande pas moins de précautions: hâtez-vous d'y porter les remedes indiqués ci-devant dans *l'Espece I. du V. Genre de l'Ordre VIII. pag. 233.* La tumeur inflammatoire convertie en squirre, offre un autre traitement, parce que le squirre exige plus de temps pour le résoudre ou le faire suppurer: le degré de dureté & d'insensibilité détermine le plus ou moins d'espérance à le guérir: s'il est absolument dur & insensible, regardez-le comme incurable; l'extirpation est dans ce cas le seul moyen qu'on peut tenter pour le détruire; s'il ne gêne les fonctions d'aucun organe, n'y touchez pas: un ulcere difficile à cicatriser, une hémorragie quelquefois considérable, les suites incertaines & dispendieuses du traitement, sont autant de motifs qui doivent vous éloigner de cette opération: mais lorsque le squirre ne jouit pas d'une grande dureté, & qu'il est encore sensible, exposez-le aux vapeurs de la décoction de feuilles de sauge dans du vinaigre ou du cinabre & du succin; appliquez-y de la gomme ammoniac délayée dans parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre, ou des feuilles de ciguë triturées jusqu'à consistance de cataplasme, ou de l'onguent mercuriel, ou un onguent fait avec le galbanum, le savon, & quantité suffisante de miel.



PREMIER SOUS-ORDRE.

MALADIES INFLAMMATOIRES AIGUES ET SUPERFICIELLES. TUMEURS INFLAMMATOIRES ACCOMPAGNÉES D'UN DANGER ÉMINENT.

LA chaleur, la tenſion & la douleur ne ſont pas les ſymptomes fâcheux qu'offrent les affections inflammatoires ſuperficielles ; l'anéantiſſement des forces vitales & muſculaires, ou l'accroiſſement des forces vitales avec la diminution des forces muſculaires, établiſſent un danger bien plus éminent. Plus la marche de ces ſymptomes & de ceux de l'inflammation eſt rapide, plus le malade eſt expoſé à périr.

Les maladies inflammatoires ſuperficielles different donc entr'elles par l'accroiſſement & le nombre des ſymptomes, & par la durée de ces mêmes ſymptomes ; en conſéquence il me paroît qu'il convient de préſenter les maladies inflammatoires ſuperficielles ſous deux Ordres différents ; l'un, qui comprend les maladies inflammatoires ſuperficielles, d'un cours rapide, & accompagnées d'un danger preſſant, nommées *aiguës ;* l'autre, qui contient les tumeurs inflammatoires ſuperficielles, qui ſont incapables de faire périr en peu de temps l'animal, & qu'on appelle *maladies inflammatoires non aiguës.*



GENRE PREMIER.

Peste. (Maladie contagieuse. Maladie pestilentielle. Maladie épidémique.)

De toutes les maladies inflammatoires la plus terrible dans ses effets, est la peste: ses especes infinies, l'embarras de saisir la véritable indication, l'incertitude de l'efficacité des médicaments, la difficulté d'arrêter la contagion, les dangers à secourir les animaux attaqués d'un mal si redoutable, la répugnance naturelle à ouvrir les animaux pestiférés, doivent encore la faire envisager avec plus d'effroi & d'horreur.

Quel aspect affreux ne présentent pas les tumeurs inflammatoires qui accompagnent presque toutes les maladies contagieuses, faciles à prendre un caractere gangréneux, ou à former des ulceres destructeurs des parties voisines! elles attaquent indifféremment toutes les parties extérieures du corps, qui abondent en vaisseaux sanguins, en conduits excrétoires & en tissu cellulaire.

Rassemblez tous les phénomenes des maladies pestilentielles décrits depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, vous verrez presqu'autant de maladies particulieres, qu'il y a eu de pestes; la seule ressemblance qui se trouve entr'elles, est l'infection du bétail par la communication médiate ou immédiate du sujet pestiféré avec l'animal sain.

Qu'on ne vienne pas me dire que les anciens Historiens, les Poëtes Grecs ou Romains, nous ont transmis des connoissances assez exactes sur les maladies pestilentielles, pour être en droit de n'admettre qu'une seule espece de peste: un Histo-

rien peut décrire les combats, les intrigues & les séditions qui agitent les peuples de la terre; le Poëte, chanter les fureurs de Mars, les plaisirs de l'Amour & le bonheur des Nymphes bocageres; mais s'ils ne sont initiés dans l'art d'observer, & s'ils ne voient eux-mêmes, sans préjugé & avec attention, les symptomes de la peste, ils sacrifieront toujours la vérité, & même la vraisemblance, à leur imagination. Fouillez dans les Écrivains de Rome florissante, vous n'appercevrez que des peintures où l'imagination a eu plus de part que l'exacte vérité. C'est donc en vain qu'on prétend découvrir dans les Anciens les maladies épidémiques qui dévastoient leur pays. Quand même un Auteur illustre auroit donné le tableau fidele d'une maladie contagieuse, s'il n'en a pas transmis le traitement, c'est une narration qui flatte le lecteur avide de connoître les faits du temps passé, mais qui satisfait peu le Praticien.

Tous les Auteurs ont parlé d'éruptions cutanées dans les descriptions qu'ils nous ont laissées des maladies épidémiques, mais ils ne nous ont pas dit en quoi elles différoient les unes des autres, puisque dans tel temps tel moyen les détruisoit, & arrachoit le sujet des bras de la mort, tandis que dans tel autre temps le même moyen étoit insuffisant. Il est donc impossible de donner une description des symptomes de la peste, propre à toutes les especes, & de prescrire des remedes spécifiques pour la peste, considérée sous un seul point de vue.

D'un autre côté, jetez les yeux sur un cheval, une brebis, un bœuf attaqué depuis peu de temps d'une maladie épidémique, vous observerez des symptomes généraux, qu'il est utile de connoître, mais qui ne caractérisent pas chaque espece de maladie contagieuse; par exemple, le poil hérissé,

la chûte de la laine, le dégoût, la perte de l'appétit, les oreilles & les cornes froides; les yeux enflés, quelquefois rouges, quelquefois jaunes, enfoncés & larmoyants; l'air trifte, la tête & les oreilles baffes; la langue feche, ou noire, ou couverte d'une efpece de falive blanchâtre, écumeufe & âcre; les excréments, tantôt fecs, durs & noirs, tantôt fluides, jaunes, fanguinolents, tantôt couverts de matieres vifqueufes; l'urine, ou limpide, ou trouble, ou d'un rouge foncé; la refpiration gênée, le battement des flancs plus ou moins accéléré, le pouls grand & fréquent, quelquefois petit & concentré; le tremblement, fur-tout de la portion du pannicule charnu qui revêt la poitrine & les extrêmités antérieures; la chûte du membre, les mouvements convulfifs, la marche chancelante & pefante, la tête tournée vers les flancs, l'écoulement par les nafeaux d'une matiere dont la couleur & la fluidité varient; enfin des tumeurs inflammatoires cutanées de différente nature.

En réfléchiffant fur tous ces fymptomes, il eft facile de voir qu'ils conviennent à la plupart des maladies inflammatoires aiguës, foit internes, foit externes, & que par conféquent ils n'établiffent pas le vrai caractere de la pefte: il en eft ainfi des phénomenes que l'ouverture des animaux peftiférés a offerts aux yeux de l'obfervateur. Le tiffu cellulaire des téguments enflammé, ou rempli d'air, ou contenant un fluide féreux; les nafeaux & les cornets du nez tapiffés d'une humeur fluide & blanchâtre, quelquefois tranfparente & vifqueufe; les organes de la digeftion, particuliérement les eftomacs du bœuf & les gros inteftins du cheval, enflammés, & fouvent gangrénés dans plufieurs endroits; le foie & la rate tuméfiés, les

poumons plus ou moins engorgés, livides & couverts de taches noires ; la ſurface interne des bronches ſeche & enflammée, quelquefois revêtue d'une humeur ſanieuſe, plus ou moins blanche & fluide ; la panſe du bœuf & de la brebis, l'eſtomac du cheval, ordinairement remplis de fourrage noirâtre & deſſéché. Quel eſt l'animal mort d'une inflammation des viſceres renfermés dans la poitrine ou dans l'abdomen, qui ne montre pas la plupart de ces phénomenes ? Ils ne donnent donc rien à conclure ſur la nature du virus peſtilentiel, ſur le ſiege de la maladie, & ſur les moyens à prendre pour combattre l'épidémie.

L'ouverture des cadavres faite avec plus de ſoin, auroit certainement répandu une grande lumiere ſur le caractere des différentes eſpeces de maladies épidémiques. Au lieu d'attendre la mort de l'animal peſtiféré, pourquoi ne pas l'égorger dès le premier inſtant de ſa maladie, & le diſſéquer ſcrupuleuſement ? on auroit obſervé la premiere partie affectée, les progrès de la maladie, les effets des remedes adminiſtrés, & les viſceres léſés qui, par ſympathie ou par communication, ſemblent être le ſiege de la maladie, tandis qu'il exiſte ailleurs ; on auroit comparé les viſceres de pluſieurs peſtiférés tombés malades dans le même temps, & égorgés le même jour, parce que les différentes affections internes, obſervées dans les ſujets morts de la même eſpece de peſte, viennent moins de la variété de la peſte, que du temps de leur mort, plus ou moins éloigné. Où trouver un payſan qui ſacrifiera ſes chevaux, ſes bœufs & ſes moutons, pour faire de telles expériences ? tant qu'il exiſte une lueur d'eſpérance, il aime mieux voir tout ſon bétail s'infecter,

que de ſouffrir la mort d'un ſeul. Des ordres émanés du Miniſtere, peuvent ſeuls mettre fin à cet intérêt mal-entendu.

Lorſqu'une maladie épidémique commenceroit à infecter un canton, je voudrois que les Conſuls de chaque Paroiſſe fuſſent tenus d'examiner, avec un Maréchal juré, l'état préſent des beſtiaux; s'ils en rencontroient de malades, ils les feroient conduire dans des étables écartées les unes des autres, ſituées ſur le haut d'une montagne ou ſur le bord d'une riviere: ſi la Communauté n'étoit pas aſſez riche pour les mettre à couvert, elle fera des paliſſades ou de larges foſſés, pour empêcher la communication immédiate des animaux peſtiférés: là, des Praticiens inſtruits commenceroient à ſacrifier les premieres victimes de la peſte, pour en obſerver attentivement le ſiege, le caractere & la nature; là, ils éprouveroient les remedes que l'analogie, l'état du ſujet, la qualité du virus peſtilentiel, ſemblent indiquer; là, ils répéteroient pluſieurs fois les médicaments qui paroiſſent avoir le mieux rempli les indications que la maladie préſente, parce que ſouvent les jeunes Éleves en l'art vétérinaire, attribuent aux remedes des effets qui ne ſont dus qu'aux ſalutaires efforts de la nature; là, ils tenteroient les différentes méthodes curatives des tumeurs peſtilentielles, afin d'être à même de préférer la meilleure, ſuivant le progrès du mal & l'état du ſujet; là, ils s'attacheroient à connoître le véritable principe de la peſte; je n'entends pas la cauſe de la peſte, ſur laquelle les ſens n'ont point de priſe, & qui, malgré cet obſtacle, a donné lieu à tant de ſyſtêmes, mais les principes évidents de la peſte, tels que les diverſes altérations de l'air, de l'eau & des aliments, l'excès ou la diminution de l'exercice.

De la ſurface de la terre il s'éleve une infinité de molécules hétérogenes, provenant de la décompoſition des corps : ces molécules, dont les qualités varient à l'infini, peuvent être de nature à altérer la ſalubrité de l'air : la chaleur produit cet effet avec d'autant plus de promptitude, qu'elle eſt plus conſidérable : les eaux des étangs & des réſervoirs ſe corrompent, les cadavres ſubiſſent la fermentation putride avec tant de rapidité, qu'ils répandent une odeur des plus infectes ; les parties ſubtiles du corps putréfié alterent la pureté de l'air, & les animaux qui le reſpirent en ſont affectés.

Les différents degrés de température de l'air ne ſont pas moins à craindre ; un hiver très-froid, auquel ſuccede un printemps d'une grande chaleur, un printemps pluvieux accompagné d'un été ardent, une automne brûlante, précédée d'un été humide ; enfin, tout changement ſubit du froid au chaud, ou de la chaleur la plus vive au froid le plus rigoureux, doivent paſſer pour des principes auſſi dangereux que les mauvaiſes qualités de l'eau & des aliments.

Le bœuf & le cheval n'habitent pas toujours des pays arroſés par des eaux courantes & pures ; forcés durant les brûlantes chaleurs de l'été, de recourir à l'eau qui croupit dans des marais, des étangs & des réſervoirs communs, ils boivent à longs traits le germe du virus peſtilentiel, que la chaleur des viſceres développe, que l'état de l'atmoſphere accroît, & que l'exercice immodéré rend inſurmontable.

Les viciſſitudes de l'air & l'altération des eaux ne contribuent pas ſeules à l'origine des maladies épidémiques, les mauvaiſes qualités des aliments y entrent pour beaucoup. Les plantes n'ont-elles pas leurs maladies comme les animaux ? la rouille

& une infinité d'autres affections qu'on n'a pas encore bien obſervées, ne ſont-elles pas capables de les corrompre, au point de faire naître les maladies les plus terribles aux animaux qui les prennent pour aliments ? Les inſectes ne peuvent-ils pas s'attacher en grand nombre aux plantes, & infecter le foin & les pâturages les plus féconds & les plus ſalutaires ?

Un grand nombre de bœufs ou de chevaux raſſemblés dans une ſeule écurie humide, mal-propre, & dont l'air ne peut pas ſe renouveller facilement ; des animaux malades qui infectent l'air qu'ils reſpirent, l'eau du réſervoir où ils boivent, & le foin qu'ils laiſſent au ratelier, ou celui qu'ils touchent dans les pâturages, ſont encore des principes très-fréquents de la peſte. Mais comment ces principes agiſſent-ils ſur les humeurs pour produire telle eſpece de maladie contagieuſe, préférablement à une autre eſpece qui régnoit deux années auparavant ? Pourquoi ces principes n'agiſſent-ils pas également ſur tous les beſtiaux ? Pourquoi dans un troupeau de cent bœufs ou moutons, ne s'en trouve-t-il qu'un petit nombre d'affectés, qui communiquent la peſte aux autres ? Pourquoi des animaux de la même eſpece & du même pays, ſont-ils exempts de maladies contagieuſes qui affligent des troupeaux entiers, tandis que la plus grande partie des autres périſſent, malgré les remedes qui paroiſſent répondre aux indications de la maladie ? Avouons que nous ne connoiſſons pas la cauſe des maladies peſtilentielles, ſa maniere d'agir ſur les fluides & les ſolides des animaux, ſes différents degrés de développement, & que, ſelon toute vraiſemblance, nous ne la découvrirons jamais. Au milieu de ces difficultés inſurmontables, comment ſaiſir les véritables indications, & quels

remedes prescrire pour les remplir, supposé qu'on les ait dévoilées? La plupart des Auteurs qui ont traité des maladies épidémiques, ont bien senti ces difficultés; mais pour les dissiper aux yeux du vulgaire, ils ont enfanté des systêmes, dont ils ont déduit leurs indications. Les uns ont reconnu pour cause une matiere alkaline: comme les acides détruisent les alkalis, ils en ont fait la base de leurs traitements; les autres ont admis une substance acide qui coagule les humeurs; les matieres alkalines & aromatiques sont les remedes qu'ils ont employés pour la détruire; ceux-ci ont établi une matiere inflammatoire qui coagule les fluides, & détruit l'organisation des solides; mais ils n'ont pas désigné, d'une maniere distincte, la nature de cette humeur; ceux-là, plus adroits Théoriciens, ont avancé que toutes les maladies pestilentielles des bestiaux étoient, ou putrides, ou inflammatoires; en conséquence ils ont recommandé, dans le premier cas, les purgatifs & les boissons antiseptiques; dans le second cas, les saignées & les boissons tempérantes.

Que le Laboureur seroit heureux s'il ne falloit combattre qu'avec de telles armes les maux qui lui enlevent la plus grande partie de ses richesses! tranquille dans sa chaumiere, il verroit d'un œil dédaigneux les Savants se disputer sur la maniere dont les médicaments agissent sur le virus pestilentiel, & comment ces remedes le détruisent; mais ce temps, cet heureux temps, n'est pas encore arrivé, où le Praticien peut domter toutes les especes de maladies pestilentielles, & préserver les animaux sains. O vous, dont les travaux sont devenus si chers à tant de campagnes, qui avez préservé tant d'animaux de la peste, qui avez guéri un si grand nombre de pestiférés, ne croyez pas

que

que vous obtiendrez toujours un égal ſuccès, en employant le même traitement ſur les animaux d'une ſemblable eſpece, attaqués d'une autre maladie épidémique ; vous éprouverez des contrariétés étonnantes, même dans l'adminiſtration des remedes qui jouiſſent de la premiere célébrité ; les purgatifs, ſi vantés pour chaſſer les matieres putrides contenues dans les premieres voies; les ſudorifiques, qui paſſent pour faire évacuer avec tant de promptitude le virus peſtilentiel par les ſueurs ; les urinaires, qu'un ſi grand nombre de Praticiens préferent aux autres remedes; les aromatiques, dont on fait tant de cas pour atténuer & détruire la matiere contagieuſe; les rafraîchiſſants & les mucilagineux, ſi propres à calmer l'impétuoſité du ſang, & à modérer l'inflammation ; les ſalivaires, que pluſieurs regardent comme médicaments capables d'attirer une grande partie du virus ; les véſicatoires, les ſetons, qui, ſelon leurs panégyriſtes, jouiſſent de la faculté de déterminer les matieres impures ſur les endroits où ils ſont mis ; la ſaignée enfin, pratiquée avec hardieſſe par les Maréchaux, dans toutes les maladies épidémiques, ne ſont pas toujours accompagnés d'un ſuccès heureux. Celui qui connoît les avantages & les inconvénients de ces remedes, ne les emploiera qu'autant qu'il ſera guidé par l'obſervation & l'expérience.

Les purgatifs irritent l'eſtomac & les inteſtins du cheval, le feuillet & la caillette du bœuf, de la brebis & de la chevre ; ils affoibliſſent conſidérablement les forces muſculaires, ſur-tout les forces vitales, ſi eſſentielles pour domter le virus épidémique ; ils enflamment ſouvent les tuniques des inteſtins ; ils troublent les efforts de la nature, qui tendent rarement à opérer une bonne criſe du côté des premieres voies ; ils ne peuvent tout au plus

faire qu'une légere dérivation vers les inteſtins; encore un effet ſi peu ſalutaire eſt toujours accompagné d'un accroiſſement des ſymptomes. Les doux purgatifs, tels que l'infuſion de feuilles de ſéné, tenant en ſolution de la crême de tartre ou du nitre, irritent moins le tube inteſtinal ;. quelquefois ils facilitent le cours du ſang dans les vaiſſeaux de l'abdomen, par la prompte évacuation des matieres contenues dans les gros inteſtins: il eſt rare qu'ils affoibliſſent l'animal, & déterminent une grande expulſion d'humeurs par l'anus; au contraire, ils préparent ſouvent le malade à éprouver de bons effets des remedes qu'on injecte par l'anus, ſur-tout chez le cheval, où les gros inteſtins abſorbent beaucoup de fluide. Les purgatifs pris en lavements, ſont moins nuiſibles qu'adminiſtrés en breuvage; mais ſous l'une ou l'autre forme, ils n'ont jamais guéri aucune eſpece d'épidémie. Si on me cite des maladies contagieuſes où les purgatifs ont produit de bons effets, je les regarderai comme utiles dans quelques cas, mais jamais comme ſpécifiques. Les ſudorifiques portent avec eux preſqu'autant d'inconvénients; ils excitent le mouvement du ſang; ils augmentent l'inflammation; ils déterminent rarement la ſueur, excepté vers la fin de la maladie; encore faut-il les preſcrire dans le temps où les efforts de la nature tendent à exciter la ſueur. Les maladies contagieuſes tiennent beaucoup aux maladies inflammatoires ſimples: l'accroiſſement des ſymptomes, la coction & la criſe ont leurs temps réglés; auſſi le Praticien eſt-il obligé de s'attacher à connoître le temps où les ſymptomes s'accroiſſent, afin de les maintenir dans les bornes néceſſaires pour une bonne criſe, & il emploiera les remedes capables d'agir du côté où la nature tend à ſe débarraſſer

de matieres hétérogenes qui dérangent les fonctions de l'économie animale.

Les premiers jours de la maladie, les sudorifiques sont toujours nuisibles, quoiqu'on ait observé qu'elle se termine par les sueurs ; ils troublent la coction de la matiere pestilentielle, en conséquence ils retardent la sueur, ou ils la déterminent trop promptement. L'infusion de bois de gayac pulvérisé, la suie de cheminée délayée dans du vin, la racine de gentiane incorporée avec suffisante quantité d'extrait de genievre, le kermès minéral, l'alkali volatil de sel ammoniac, réputés pour les meilleurs sudorifiques, ne doivent donc être employés qu'après la coction de la matiere contagieuse, & lorsque la nature annonce, par la souplesse de la peau, par une légere moiteur des téguments, par la fraîcheur de la bouche, & la chaleur de la surface du corps, qu'elle se dispose à expulser le virus du côté des vaisseaux excrétoires des téguments; alors il faut savoir choisir le sudorifique le plus convenable à l'état présent du malade, & à l'espece de maladie contagieuse, & aider l'action des sudorifiques, ou par des frictions seches, ou par des couvertures de laine, ou par des vapeurs aqueuses. Les sudorifiques sont donc rarement indiqués dans les maladies pestilentielles, & il faut faire beaucoup d'attention aux indications ci-dessus pour les administrer à propos. Il en est de même des urinaires; ils engagent le sang à couler avec plus de vélocité dans les vaisseaux artériels ; ils rendent à peine le cours des urines plus libre & plus abondant; s'ils agissent d'une maniere efficace sur les conduits excrétoires des reins, l'urine est claire & peu chargée de matieres hétérogenes; ils détruisent les forces vitales, ils augmentent la sécheresse des premieres voies,

où il eſt ſi néceſſaire de déterminer une grande quantité de ſuc gaſtrique & de ſuc inteſtinal, pour abreuver le fourrage deſſéché & renfermé dans la panſe du bœuf & les gros inteſtins du cheval; car une des premieres attentions du Praticien, eſt de faciliter la digeſtion des aliments contenus dans les premieres voies de l'animal peſtiféré; c'eſt pourquoi les remedes rafraîchiſſants & tempérants l'ont toujours emporté ſur les remedes capables d'échauffer; c'eſt pourquoi l'eau blanche, plus ou moins ſaturée de nitre ou de crême de tartre, le petit-lait, le camphre mêlé avec le double de nitre, le vinaigre, le miel & l'eau, la décoction de racine de guimauve, tenant en ſolution de la crême de tartre, le ſuc de feuilles de laitue & de chicorée, le ſuc exprimé des pommes acides, mêlé avec une grande quantité de décoction d'orge, jouiſſent d'une ſi grande réputation auprès de ceux qui ont été à même de traiter les animaux attaqués du virus peſtilentiel: mais je doute fort que de ſemblables remedes ſoient de vrais ſpécifiques; ils favoriſent les efforts de la nature, ils les moderent lorſqu'ils ſont trop violents; mais ils ſont incapables d'augmenter les forces vitales, lorſqu'elles ſont affaiſſées par la préſence du virus peſtilentiel: les acides & les ſels neutres tempérants, comme le nitre, la crême de tartre, &c. réveillent bien pour un inſtant le ton des fibres nerveuſes, mais leur action n'eſt, pour ainſi dire, que momentanée, s'ils ne corrigent pas les mauvaiſes qualités des fluides. Il faut bien diſtinguer l'impureté des humeurs provenant de l'action immédiate du virus peſtilentiel, de l'impureté des humeurs produites par la foibleſſe des ſolides, ou par l'inflammation; la premiere ne peut être corrigée que par les efforts de la nature, ou par

l'action d'un ſpécifique particulier ; l'autre, plus facile à domter, a ſouvent été vaincue par les remedes preſcrits ci-deſſus.

C'eſt dans la claſſe des aromatiques qu'on s'eſt imaginé trouver les vrais ſpécifiques des maladies peſtilentielles. Toute ſubſtance végétale abondante en molécules aromatiques, d'une ſaveur forte & âcre, ſans avoir rien de cauſtique, eſt regardée, chez la plupart des Maréchaux, comme un remede ſouverain pour préſerver les animaux de la peſte, & pour guérir ceux qui en ſont attaqués ; auſſi les voyez-vous prodiguer dans toutes les maladies épidémiques la ſauge, la rue, l'angélique, la gentiane, le genievre, l'abſynthe, la cannelle, le girofle, le camphre, la thériaque, le vinaigre thériacal, le vin, l'eau-de-vie, & cela, depuis l'inſtant où l'animal eſt infecté, juſqu'au moment où il eſt prêt d'expirer.

Pour peu qu'ils aient prêté la moindre attention aux effets de ces médicaments, ils auront obſervé que le pouls devient plus fort, & la chaleur plus conſidérable ; que l'animal prend un ton de vigueur, dont la durée eſt proportionnée au ſéjour des molécules médicamenteuſes dans le corps de l'animal ; qu'une ſéchereſſe & un feu des plus grands s'emparent des premieres voies, s'ils n'ont ſoin d'adminiſtrer beaucoup d'eau blanche. C'eſt particuliérement pendant l'augmentation des ſymptomes que les aromatiques produiſent ces effets ; en conſéquence ils ſont avantageux lorſque les forces vitales languiſſent, que la nature n'eſt pas à même de vaincre la réſiſtance que lui oppoſe le virus peſtilentiel, & que les humeurs tendent à ſe décompoſer & à détruire le genre nerveux. Le camphre aſſocié avec le nitre, le quinquina, le vinaigre thériacal, la racine de gentiane incorporée avec l'extrait de

genievre, ſont les remedes que les Praticiens les plus ſages ne doivent pas appréhender de preſcrire en ſemblables circonſtances, parce que l'obſervation eſt en leur faveur ; mais des bons effets de ces remedes, dans certains inſtants d'une maladie épidémique, il ne faut pas conclure qu'ils ſoient ſpécifiques; le camphre mêlé avec le nitre, s'oppoſe à la dépravation des humeurs altérées par l'inflammation, & favoriſe même la coction de la matiere morbifique ſans échauffer ; mais juſqu'à préſent il n'a jamais détruit d'une maniere particuliere le virus peſtilentiel : le quinquina, dont les effets ne répondent pas abſolument à la réputation qu'il a acquiſe dans ce ſiecle, pour arrêter les progrès de la gangrene, pour borner l'action des humeurs contagieuſes & pour animer les forces vitales, augmente l'action muſculaire des premieres voies, calme ſouvent les diarrhées épidémiques, s'oppoſe légérement à la tendance des humeurs vers la putridité; mais il n'a jamais été le ſpécifique d'aucune maladie peſtilentielle, comme il l'eſt des fievres intermittentes chez l'homme. Parties égales de racine de gentiane & de nitre, incorporées avec de l'extrait de genievre, forment un remede qui mérite d'être diſtingué des autres, par la propriété qu'il a de combattre la dépravation des humeurs qui tendent vers la putréfaction, de fortifier les organes de la digeſtion & de la circulation, ſans beaucoup augmenter l'inflammation ; mais il ne corrige pas le virus peſtilentiel : la thériaque, monſtre pharmaceutique que l'ignorance a enfanté, & qu'elle défend encore contre les traits de la ſaine pratique, eſt bien inférieure à ce dernier mêlange ; elle accroît la vélocité du ſang ; elle échauffe; elle excite ſouvent l'inſenſible tranſpiration ; elle augmente l'inflammation, & ne réſiſte que foiblement au penchant des humeurs vers la pourriture.

Il n'en eſt pas ainſi du vinaigre dans lequel on aura fait infuſer des feuilles de ſauge, ou des feuilles d'abſynthe, ou des feuilles de rue, ou de la racine de gentiane ; il réſiſte puiſſamment à la tendance des humeurs vers la putréfaction ; il réveille le ton des ſolides & ſur-tout des fibres nerveuſes; ils ne nuit pas à la réſolution de la matiere inflammatoire & à la coction du virus peſtilentiel ; il convient au cheval comme au bœuf & à la brebis, parce que l'extrait des plantes aromatiques corrige le vinaigre, toujours préjudiciable au cheval lorſqu'il eſt adminiſtré ſeul ; cependant, malgré ces grandes propriétés, il n'a réuſſi que dans un très-petit nombre de maladies contagieuſes ; & dans les dernieres épidémies qui ont ravagé pluſieurs Provinces de la France, il a été nuiſible.

Le peu de ſuccès qu'on a éprouvé des aromatiques dans la plupart des maladies peſtilentielles, ne doit pas les exclure du traitement des maladies épidémiques à venir. Le Praticien obſervateur ne pourroit-il pas découvrir dans la claſſe immenſe des aromatiques, des médicaments capables de combattre & de détruire le virus peſtilentiel ?

Les ſalivaires, que les Payſans & les Maréchaux emploient ſi fréquemment, ont été adminiſtrés dans les maladies épidémiques avec moins de ſuccès que les aromatiques : en irritant les fibres nerveuſes de la bouche, ils déterminent une plus grande ſecrétion d'humeurs ; ils mettent l'animal dans la néceſſité de rejetter une grande quantité de ſalive ; ils rendent la digeſtion plus difficile ; ils augmentent la ſéchereſſe des premieres voies ; ils enlevent au ſang ſa ſéroſité ; ils diminuent les forces vitales, & ne détournent point le virus peſtilentiel vers les glandes ſalivaires.

Le ſeton & les véſicatoires procurent des avan-

tages réels, connus de tous les temps, particuliérement le ſeton fait avec la racine d'ellébore : ſon action eſt prompte ; il fait dériver beaucoup de ſang dans l'endroit où il eſt appliqué ; il y forme en moins de quarante-huit heures une ſuppuration abondante, qui entraîne ſouvent beaucoup de matiere peſtilentielle : on peut juger de ce dernier effet par le calme des ſymptomes. Les Modernes ne s'accordent point ſur la partie où il faut l'appliquer ; les uns prétendent que mis le plus près qu'il eſt poſſible de l'endroit affecté, il détermine abondamment vers l'ulcere le virus peſtilentiel, parce qu'il y a peu d'eſpace à parcourir, & que la nature eſt plus portée à diriger ſes efforts de ce côté : les autres, perſuadés des bons effets de la dérivation, le placent dans la partie la plus éloignée du mal ; par exemple, aux cuiſſes, ſi le virus épidémique agit avec force ſur la tête ; & au poitrail, ſi le venin peſtilentiel attaque les viſceres de l'abdomen. Lorſque la maladie n'eſt pas urgente, il convient de ſuivre la derniere méthode ; mais lorſqu'elle eſt de peu de durée, l'obſervation nous apprend que deux ſetons, plutôt qu'un, appliqués ſur la partie voiſine du mal, ont quelquefois produit des effets ſurprenants dans des cas où il n'y avoit plus d'eſpérance

Les véſicatoires agiſſent avec moins de promptitude que le ſeton ; ils déterminent une très-grande quantité de ſang dans l'endroit où ils ſont appliqués : les molécules dont ils ſont composés, en paſſant par les vaiſſeaux abſorbants dans le torrent de la circulation, raniment les forces vitales ; ils augmentent ordinairement le cours des urines ; ils favoriſent la coction languiſſante, & ils engagent quelquefois la nature à chaſſer le virus peſtilentiel du côté où ils ont excité la ſuppuration ; c'eſt pour-

quoi dans les maladies peſtilentielles, dès que les éruptions menacent de rentrer, ou ſont diſparues, ils ſont d'une grande utilité : la ſuppuration qu'ils occaſionnent eſt en raiſon du temps qu'ils reſtent appliqués, & de la force des matieres qui compoſent les véſicatoires. Chez le mouton, le ſeton avec l'ellébore eſt préférable aux véſicatoires, parce qu'ils excitent difficilement la ſuppuration.

Dès qu'une maladie peſtilentielle eſt ſoupçonnée inflammatoire, il n'eſt point de Maréchaux qui ne ſaignent copieuſement ; comment pourroient-ils s'écarter de l'habitude qu'ils ont contractée de ſaigner un cheval auſſi-tôt qu'ils le ſoupçonnent malade ? ainſi il ne faut pas s'étonner s'ils réiterent pluſieurs fois la ſaignée durant le cours d'une maladie peſtilentielle : cependant il eſt rare de voir les ſaignées copieuſes & fréquentes être ſuivies d'un ſuccès heureux ; les forces muſculaires diminuent, les fonctions vitales ſont comme opprimées par le virus peſtilentiel, l'animal ſuccombe, & meurt plutôt que ceux qu'on a abandonnés aux ſoins de la nature.

Si le ſujet eſt pléthorique, ſi l'inflammation eſt vive, ſi le pouls eſt plein & fréquent, vous ferez le premier jour une ſaignée à la veine jugulaire ou aux veines du plat de la cuiſſe, qu'il faut réitérer le ſoir, quand la pléthôre ſubſiſte : vous vous garderez bien de la répéter le lendemain, parce qu'elle diminueroit ſenſiblement les forces vitales, ſi néceſſaires pour faire la coction du virus peſtilentiel, & pour le chaſſer hors du corps. La ſaignée en général porte donc plus de préjudice que d'avantage aux animaux peſtiférés, & à ceux qu'on veut préſerver de la peſte.

La nature, qui fait continuellement ſes efforts pour chaſſer hors du corps de l'animal toutes les

ſubſtances qui en dérangent l'économie, ne tarde pas dans les maladies peſtilentielles, de faire paroître ſur les téguments, des tumeurs qui dégénerent avec plus ou moins de promptitude, en ulcere ou en gangrene.

Le Praticien, à la vue de ces éruptions, eſt quelquefois embarraſſé, à cauſe de l'incertitude que les Maréchaux ont jetée ſur la maniere de les traiter : les uns recommandent d'y appliquer des ventouſes, pour attirer une plus grande quantité d'humeurs ; enſuite de ſcarifier la partie, & de la faire ſuppurer avec l'onguent ſtyrax ou le baſilicum ; ceux-là ont ſoin de faire avaler tous les jours au malade une demi-once de ſuie de cheminée dans une verrée de vinaigre thériacal : les autres veulent qu'on ouvre la tumeur avec un raſoir, qu'on y faſſe des ſcarifications ſur les bords, enſuite qu'on mette ſur toute l'étendue de la tumeur un cataplaſme fait avec l'abſynthe, la rue, le vinaigre & le ſel ammoniac : quelques-uns conſeillent de conſumer avec un fer rouge ou avec le cauſtique, la tumeur, dès qu'elle a pris ſon dernier degré d'accroiſſement : pluſieurs appliquent ſur la tumeur, auſſi-tôt qu'elle commence à paroître, des cataplaſmes propres à faciliter la ſuppuration ; & au moindre ſigne de fluctuation, ils pratiquent une ouverture avec le cautere actuel, & ils emploient pour panſer l'ulcere, un onguent compoſé de parties égales d'onguent égyptiac & de ſuppuratif : enfin ceux qui paſſent pour les plus expérimentés, emportent avec l'inſtrument tranchant la tumeur lorſqu'elle approche de ſon entier accroiſſement ; enſuite ils mettent ſur la plaie un cataplaſme compoſé de feuilles de rue ſaupoudrées de mouches cantharides ou de racine d'ellébore : la ſuppuration étant établie, ils panſent l'ulcere avec l'onguent égyptiac, juſqu'à parfaite cicatrice.

La premiere méthode expoſe la tumeur à être attaquée de gangrene, par la quantité de ſang que les ventouſes y déterminent ; les ſcarifications, quelque profondes qu'elles ſoient, ne calment point l'inflammation, ne donnent pas un libre paſſage au virus peſtilentiel, & retardent ſouvent la ſuppuration, au lieu de la hâter ; la ſuppuration qu'on veut exciter avec le ſtyrax ou l'onguent baſilicum, eſt trop longue à paroître, & il eſt aſſez ordinaire de voir mourir l'animal avant qu'elle ait eu lieu ; le vinaigre thériacal & la ſuie de cheminée ne conviennent que dans le cas où l'éruption ne ſeroit pas complette ; autrement ils augmentent l'inflammation, & rendent la maladie plus grave.

La ſeconde méthode a ſes inconvénients comme la premiere ; les ſcarifications faites ſur les bords de la tumeur, bien loin de diminuer l'inflammation, l'accroiſſent d'une maniere ſenſible ; le cataplaſme d'abſynthe y détermine la vélocité & la quantité du ſang, la tumeur prend un mauvais caractere, l'abcès ſe forme difficilement, & le pus eſt peu louable.

Ceux qui conſument la tumeur avec le feu, retardent la ſuppuration, & font répercuter beaucoup de molécules peſtilentielles dans la maſſe du ſang. Comme il faut appliquer un fer bien rouge pour conſumer toute la tumeur, les parties voiſines ſont irritées & enflammées, l'eſcarre reſte long-temps à tomber & la ſuppuration à s'établir. Le cauſtique offre des obſtacles plus dangereux ; ſes molécules, en s'uniſſant à celles du virus peſtilentiel, produiſent un mêlange dont les effets ſont preſque toujours mortels ; la tumeur & ſes parties environnantes ſe corrompent, la gangrene s'en empare, & tous les autres ſymptomes s'accroiſſent, au point de faire périr l'animal en très-peu de temps.

Dans la quatrieme méthode, il eſt dangereux d'attendre la ſuppuration ; le virus dépoſé en grande partie dans la tumeur, infecte de plus en plus les humeurs & le ſang contenu dans les grands vaiſſeaux ; il augmente les accidents de la maladie, & ſouvent l'animal meurt avant l'apparition de l'abcès.

Les défenſeurs de la cinquieme méthode ne doivent rien craindre de la ſection entiere de la tumeur, pourvu qu'elle ſoit parvenue près de ſon dernier degré d'accroiſſement. La comparaiſon des tumeurs préſentes avec celles qui ont fait périr les animaux attaqués de la même eſpece de peſte, ſuffit pour juger dans quel temps il faut les couper. Le cataplaſme qu'on met ſur la plaie, en y détermi-nant beaucoup de ſang, favoriſe la ſuppuration & s'oppoſe à la gangrene : l'onguent égyptiac déterge l'ulcere, entretient une louable ſuppuration, & empêche l'accroiſſement des mauvaiſes chairs.

Si le Praticien ſe voit réduit à la triſte néceſſité de mettre tout en œuvre pour découvrir la vraie méthode de guérir les animaux attaqués de la peſte, il ne lui eſt pas moins eſſentiel de faire ſes efforts pour trouver les moyens de prévenir la maladie contagieuſe, & d'en arrêter les progrès.

La ſtructure des écuries, les matieres qu'elles contiennent, les plantes dont on nourrit les beſtiaux, l'eau dont on les abreuve, les différentes intempéries de l'air, l'exercice, la ſaiſon & ſes variétés, la qualité du terroir, la communication du virus peſtilentiel, ſont les objets ſur leſquels il eſt obligé de faire des obſervations & des expériences continuelles, lorſqu'il voudra donner des conſeils utiles aux Maréchaux inſtruits, aux Bergers dociles & aux Laboureurs intelligents. Je ne renferme pas dans cette derniere claſſe le payſan ſuperſtitieux & ſtupide ; je ſais qu'il eſt incapable de ſentir

le bien qu'on desire de lui faire, & qu'il aime mieux voir périr son bétail, que de ne pas suivre avec entêtement les pratiques de ses peres.

Je dis donc à ceux que l'intérêt & la raison gouvernent, 1°. de renfermer leurs bestiaux dans des écuries dont le plancher soit élevé, le sol pavé, & assez en pente pour donner écoulement aux matieres fluides; 2°. de multiplier les écuries, & de n'y renfermer qu'un petit nombre d'animaux, parce que la multitude rend l'air moins élastique, & que dans les grandes écuries qui contiennent beaucoup de bestiaux, l'air se renouvelle difficilement, & se charge de parties hétérogenes; 3°. de pratiquer vis-à-vis la porte d'entrée de chaque écurie, un tuyau de cheminée, de figure conique; par ce moyen seul ils établiront un courant d'air qui renouvellera souvent l'atmosphere de l'écurie, surchargée de parties hétérogenes; même, pour en favoriser l'effet, sur-tout en hiver, ils y feront du feu de temps en temps; 4°. de ne jamais laisser séjourner le fumier dans l'écurie, ni auprès de l'écurie; au contraire, de l'enlever exactement tous les jours, & de le transporter dans un endroit éloigné; 5°. de parfumer l'écurie deux fois le mois, avec parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre. De tous les parfums estimés, tels que ceux qu'on fait avec l'éther vitriolique, la poudre à canon, l'encens, le soufre, les baies de genievre, le tabac, le vinaigre, le benjoin, &c. aucun n'a droit de préférence sur le mêlange du vinaigre & de l'eau-de-vie, exposé à une douce chaleur: plus le mêlange est ancien, plus il agit avec promptitude & efficacité. Ce parfum ne suffoque point le bétail, & ne produit aucun étourdissement; il réveille les forces vitales; il corrige les mauvaises qualités de l'air; il le rend plus élastique & plus pur; il détruit d'une maniere spé-

cifique l'action des molécules pestilentielles ; c'est pourquoi, en temps de peste, je recommande de parfumer l'écurie, au moins tous les deux jours, avec le mêlange suivant. Prenez parties égales d'excellente eau-de-vie & de bon vinaigre, renfermez-les dans une bouteille de verre fort, de maniere qu'il en reste un tiers de vuide ; fermez & liez exactement la bouteille, que vous mettrez dans une cave : au bout de deux ou trois mois, vous pourrez vous servir de ce mêlange en parfum & l'administrer en breuvage au cheval & au bœuf, le matin à jeun, à la dose de deux ou trois onces.

C'est sur les qualités du pâturage & du foin que le Laboureur attentif à la conservation de ses bestiaux, doit sans cesse veiller : le pâturage le plus fertile en plantes nutritives devient dangereux, s'il n'a pas le soin d'en détruire les mauvaises plantes : je ne parle pas de ces prés dont le terroir ingrat & l'atmosphere environnante facilitent le développement des plantes nuisibles : substituez à ces pâturages des prairies artificielles & composées de plusieurs especes de plantes ; car un pré artificiel où il ne croît que six ou sept especes de plantes, quelque nutritives qu'elles soient, ne fournit jamais une nourriture salutaire aux bestiaux qui en font usage : craignez les pâturages marécageux, & le foin qu'on y cueille ; nourrissez le bétail de son, d'avoine & de paille de froment, plutôt que de lui donner du foin corrompu, ou de l'envoyer dans des pâturages infectés par de mauvaises plantes ; ne laissez jamais aller le bœuf pâturer avant la dissipation de la rosée, particuliérement dans les mois de Juillet & d'Août ; mettez durant les grandes chaleurs le bétail à l'abri du soleil & des insectes, dans les bois de haute futaie, le long des guérets, &c. S'il n'est pas possible d'éviter les rayons du soleil, il vaut mieux le tenir sous un

hangar, ou dans des écuries bien aérées; & aussi-tôt que le soleil commence à donner moins de chaleur, conduisez-le au pâturage. Les brebis, d'une structure foible & délicate, paroissent moins difficiles à nourrir; dans les terreins où le bœuf & le cheval ne pourroient vivre, elles trouvent de quoi manger: cependant les pâturages fertiles, secs & abondants en plantes aromatiques, leur conviennent mieux, & les rendent moins sujettes aux maladies contagieuses: les Bergers les y laisseront parquer jour & nuit, de même que sur les hautes montagnes, pendant le printemps, l'été & l'automne, avec la seule précaution de ne pas les laisser trop long-temps en été exposées aux ardeurs du soleil. C'est en leur faisant changer souvent de pâturages, qu'on vient à bout de les préserver d'une infinité de maladies dont elles sont accablées, quand on les rassemble tous les jours dans des écuries exactement fermées: le son humecté avec de l'eau saturée de sel commun, le foin recueilli sur les montagnes ou dans des prés arrosés d'eau vive & pure, sont les aliments les plus propres pour les conserver en parfaite santé pendant l'hiver, sur-tout si on les met dans des écuries vastes, aérées, seches & nettoyées exactement tous les jours: quoique naturellement elles boivent très-peu, l'eau qui leur sert de boisson doit être aussi pure que celle qu'il faut présenter au bœuf & au cheval; les eaux stagnantes, impures & échauffées par le soleil, ne sont que trop souvent la source des maladies contagieuses; le bœuf particuliérement en est plus affecté que le cheval. Durant les grandes chaleurs de l'été, l'eau des réservoirs est agitée d'un commencement de fermentation putride; elle acquiert une saveur & une odeur désagréables: le bœuf fait ses efforts pour en boire le moins qu'il

peut ; il préfere l'eau des citernes & des puits ; privé de ces dernieres eaux, il donne encore la préférence à l'eau des lavoirs communs, malgré les corps impurs dont elle est saturée. Ne vaudroit-il pas mieux, dans des circonstances si malheureuses, conduire les troupeaux le long d'une riviere où l'eau seroit pure ? on verroit moins de maladies pestilentielles, & les Laboureurs eux-mêmes jouiroient d'une plus parfaite santé. La Bresse & le Dauphiné éprouvent fréquemment des maladies contagieuses, qui dépendent pour l'ordinaire de la mauvaise qualité des eaux. Que le Laboureur dans l'impossibilité d'envoyer son bétail le long des rivieres ou des ruisseaux, l'abreuve tous les jours avec de l'eau du réservoir filtrée, soumise à l'ébullition pendant une heure, & corrigée par du bon vinaigre saturé de sel marin, ou par le mêlange de l'eau-de-vie avec le vinaigre, à la dose de quatre onces sur six livres d'eau ; qu'en été la brebis boive une fois par jour, le bœuf & le cheval au moins trois fois ; qu'il s'éloigne des abreuvoirs communs où l'eau ne se renouvelle pas continuellement ; qu'il évite de leur donner des substances capables d'exciter la soif ; au contraire, qu'il leur offre des plantes acidules & dont le corps muqueux est noyé dans beaucoup de véhicule, tels que le son mouillé, les laitues, l'oseille, les feuilles de vigne, &c. En suivant ce régime, le bétail sera moins exposé à éprouver des mauvais effets de l'air surchargé de vapeurs hétérogenes. Le vent du midi vient-il à souffler durant les brûlantes chaleurs de l'été, & pendant plusieurs jours consécutifs, faites évaporer dans l'écurie parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre ; donnez au bœuf & au cheval quelques verrées de vin ; lavez le corps du bœuf & du cheval avec des infusions de plantes aromatiques dans

dans du vinaigre; redoublez d'attention pour la propreté des écuries, pour la bonté des eaux destinées à abreuver, & pour la qualité des aliments. Si l'air sec & frais n'exige aucune précaution, l'air échauffé par les brûlantes chaleurs de l'été, ne demande que le repos dans des écuries ouvertes du côté du nord; l'air froid, plus nuisible aux bœufs qu'aux chevaux & aux brebis, porte rarement avec lui le virus pestilentiel; au contraire, il l'éteint. Les maladies épidémiques qui regnent le printemps, l'été & l'automne, disparoissent ordinairement au commencement de l'hiver, souvent pour ne revenir jamais. Au printemps les humeurs se raréfient, les animaux paroissent gais, vifs & vigoureux; le sperme irrite les parties de la génération, tant du mâle que de la femelle; ils desirent l'accouplement, & ne respirent qu'après la liberté: les plantes qu'ils savourent dans les gras pâturages, sont plus salutaires & bien au dessus du foin conservé; d'ailleurs le bon air & l'exercice rendent la transpiration insensible plus abondante, les forces musculaires & vitales plus actives, le cours des urines plus libre, & les matieres fécales plus humectées: malgré ces avantages, la plupart des Laboureurs sont dans la mauvaise coutume de les tenir renfermés dans les écuries, jusqu'à la récolte des foins; c'est là que le virus pestilentiel prend ordinairement naissance & se développe.

A mesure que l'été s'approche, les humeurs contenues dans les vaisseaux éprouvent une altération & une raréfaction sensibles: le Maréchal étonné de voir les chevaux & les bœufs languissants présenter des veines extrêmement distendues, s'empresse de les saigner, de les purger, & quelquefois de mettre les chevaux au verd: à la place de ces remedes, faites paître les bœufs & les chevaux

dans les pâturages dont l'herbe est tendre ; procurez tous les jours aux chevaux un exercice modéré, s'il n'est pas possible de les envoyer dans les prairies ; laissez les moutons jour & nuit exposés aux injures de l'air, & vous donnerez par ce moyen issue aux matieres impures. Au milieu des grandes chaleurs de l'été, mettez-les à l'abri du soleil ; faites-les pâturer le matin & le soir ; lavez-les sur le dos. Donnez souvent aux chevaux pour boisson de l'eau blanche, tenant en solution du nitre ou de la crême de tartre ; ouvrez toutes les portes & les fenêtres des écuries, & les parfumez avec le vinaigre & l'eau-de-vie ; ne laissez jamais rien séjourner dans les écuries pendant cette saison ; étrillez exactement tous les jours le bœuf & le cheval, vous aurez l'avantage d'avoir des bœufs bien portants, des chevaux vigoureux, des moutons chargés d'une belle laine ; en même temps vous les mettrez à l'abri des maladies contagieuses, communes en automne, à cause de la négligence des Laboureurs & des Bergers à préserver les animaux des mauvais effets des grandes chaleurs de l'été.

En automne, conduisez-vous sur le même plan, faites seulement pâturer plus long-temps le bœuf, la brebis & la chevre ; donnez-leur moins à boire ; exercez-les un peu plus ; lavez-leur de temps en temps la bouche avec du vin où l'on aura fait macérer des feuilles d'absynthe ou des fleurs de camomille romaine ; qu'ils mangent plusieurs fois la semaine du son humecté avec de l'eau saturée de sel marin ; & s'il regne une maladie épidémique dans les villages voisins, placez aussi-tôt un seton au poitrail de chaque animal, & administrez-leur des bols composés de nitre, de camphre & de miel.

L'hiver, le temps de l'année où les maladies épidémiques font le moins de ravages, n'a point de rigueurs assez fortes pour empêcher le bétail de sortir au moins deux ou trois heures par jour, quand même la neige couvriroit la surface de la terre; l'exercice, le changement d'atmosphere, le renouvellement de l'air intérieur des écuries, où l'air extérieur ne pénetre qu'avec peine, à cause des soins qu'on prend de fermer exactement toutes les ouvertures; la fraîcheur de l'air & la pureté de l'atmosphere contribuent à leur donner de l'appétit, à les rendre moins sensibles aux alternatives subites du froid & du chaud, à augmenter les forces vitales & musculaires, & à éviter les mauvais effets du printemps à venir.

Toutes ces précautions deviennent inutiles, lorsque, pendant la contagion, les Laboureurs ne s'efforcent pas d'en arrêter les progrès. Ils savent tous qu'il faut dès le commencement de l'épidémie, séparer les animaux malades de ceux qui jouissent d'une parfaite santé; empêcher toute espece de communication, soit de la part de ceux qui sont destinés à secourir les animaux pestiférés, soit en éloignant les aliments, la boisson, & tout ce qui peut être infecté du virus pestilentiel: mais la plupart des Laboureurs, aveugles sur leurs propres intérêts, chérissent trop leurs bestiaux pour les abandonner aux soins du Maréchal, sans leur rendre de fréquentes visites; ils ne se contentent pas de les voir, ils les touchent avec attention, & aussi-tôt après l'examen des malades, ils se transportent dans l'écurie des animaux sains, pour s'assurer de l'état de leur santé, comme s'il leur en coûteroit beaucoup de changer d'habit, de se parfumer avec du vinaigre & de l'encens, de se laver les mains avec une forte infusion de feuilles d'absynthe

dans du vinaigre, & d'éloigner des animaux sains tout ce qui est capable de leur communiquer la contagion, même le foin situé au dessus de l'écurie où se trouvent les pestiférés.

Le bœuf, qui répugne à leur approche, de même qu'à celle d'un animal pestiferé, leur apprend combien ils doivent être circonspects sur tous les objets qui peuvent infecter les animaux.

Quels dommages éviteroient les habitants de la campagne, si, dans le temps de la contagion, ils n'envoyoient au pâturage les bœufs & les chevaux, qu'après les avoir bien étrillés, parfumés & lavés avec des infusions aromatiques & spiritueuses; s'ils évitoient avec soin les pâturages & les abreuvoirs communs, infectés par la salive des pestiférés; s'ils faisoient boire à chacun le matin à jeun une chopine d'infusion de feuilles d'absynthe ou de sauge dans du vin; s'ils retenoient les animaux sains dans des écuries propres, bien aérées, & parfumées plusieurs fois par jour avec le mêlange d'eau-de-vie & de vinaigre! au défaut de ce mêlange, qu'ils fassent évaporer une petite quantité d'éther vitriolique ou du soufre; car la poudre à canon ne produit de bons effets que par le soufre qu'elle contient: rien ne le prouve mieux que la décomposition de l'acide nitreux, quand on fait déflagrer le nitre dans une cornue tubulée, dont le col est adapté à plusieurs récipients enfilés les uns avec les autres.

La précaution la plus essentielle est l'application du seton au poitrail du cheval & de la brebis, & au fanon du bœuf; pour cela, percez les téguments avec une grosse aiguille enfilée de sept à huit crins, imbibés d'onguent de scarabées; remuez trois ou quatre fois par jour cette espece de corde, qu'il faut oindre d'onguent de scarabées dès qu'il ne sort plus de matieres purulentes.

L'effet des ſetons eſt ſi avantageux, que dans toutes les eſpeces d'épidémies, on a rarement vu des bœufs & des chevaux pourvus de ſeton, attaqués de la peſte. La facilité d'exécuter ce remede, le peu de dépenſe qu'il entraîne, les avantages réels qu'en retirent les animaux, ſans nuire à aucune de leurs fonctions, devroient engager les Intendants, & ceux qui ſont prépoſés pour maintenir le bon ordre dans les campagnes, à le faire exécuter ſur tous les animaux menacés d'une peſte prochaine: trop d'indulgence à l'égard des payſans eſt ſouvent la cauſe de leur ruine. Il faudroit encore qu'au moindre murmure les Conſuls de chaque Paroiſſe fuſſent autoriſés à ſe tranſporter avec le Maréchal expert chez tous les habitants, & dans les foires publiques, pour faire aſſommer ſur le champ les bêtes attaquées de maladies contagieuſes, ou pour les faire conduire dans des parcs conſtruits ſur des montagnes élevées, où des Maréchaux inſtruits en prendroient ſoin. Auſſi-tôt après la mort d'un animal peſtiféré, ils le feroient enterrer dans une foſſe très-profonde, éloignée des pâturages; il eſt eſſentiel de la couvrir de terre argilleuſe bien battue, & d'une eſpece de béton fait avec de la chaux, du ſable & des petits cailloux: tout autre moyen doit être rejetté; car il eſt dangereux de brûler les cadavres des peſtiférés, ou de les conſumer avec de la chaux vive; de per-permettre aux Bouchers & aux Tanneurs de les écorcher, & de faire aucune ouverture de cadavres proche des écuries ou des pâturages.

I. ESPECE. *Épidémie de 1711.*

ELLE ſe manifeſta dans la baſſe-Hongrie ſur les bœufs, par des puſtules blanches, remplies d'une

matiere d'une odeur insupportable ; il découloit de la bouche des animaux malades une humeur d'une odeur cadavéreuse ; ils respiroient avec la plus grande difficulté ; les bœufs & les vaches attaqués de ce mal, ne cessoient de mugir, & leurs mugissements redoubloient lorsqu'ils étoient prêts de mourir ; alors on entendoit dans leurs entrailles un bruit comme si les tuniques trop distendues eussent éclaté.

On trouva dans l'estomac des animaux qui furent ouverts, des boules de la grosseur d'une noix, remplies de poils, & recouvertes d'une espece de tunique membraneuse, si dure, qu'on avoit peine à la couper avec un couteau.

La mortalité s'étendit jusques sur les bêtes sauvages, qu'on trouvoit mortes dans les forêts ; les chiens qui mangerent de leurs chairs, ou de celles des animaux emportés par la contagion, devinrent enragés ; les hommes qui en furent mordus, tomberent dans la phrénésie & dans l'hydrophobie ; ils imitoient l'aboiement des chiens.

De là l'épidémie fut apportée par des bœufs en Italie & en Allemagne ; le virus, qui se communiquoit par la salive, étoit d'une si grande acrimonie, qu'il agissoit comme un caustique sur le gosier, l'estomac & les intestins ; il attaquoit le genre nerveux ; la chaleur étoit brûlante, l'appétit totalement détruit, la respiration laborieuse, la langue, dans quelques bœufs, enflammée & chargée de vésicules rouges ; les estomacs, l'épiploon, & sur-tout les intestins, étoient pareillement enflammés ; les excréments étoient purulents, d'une odeur fétide, & teints de sang.

On observa en Hongrie, que l'hiver de cette année fut très-froid, & le printemps pluvieux, avec de grandes variations dans la température de l'at-

mosphere ; car les mêmes jours il faisoit froid le matin, très-chaud à midi ; le froid recommençoit à trois heures, & la chaleur se faisoit sentir vers le soir : ces vicissitudes causerent beaucoup de fievres, qui furent aussi irrégulieres que la saison : on vit dans les mois de Juin & de Juillet, durant lesquels la chaleur se soutint constamment, une quantité prodigieuse d'insectes, de reptiles, & spécialement de serpents, qui firent périr à la campagne un grand nombre de personnes & de bestiaux.

L'Auteur dont j'ai tiré l'extrait de cette épidémie, trouve qu'elle a beaucoup d'analogie avec la petite vérole : cependant le ptyalisme, les boutons ou pustules, ne sont pas toujours des signes suffisants pour ranger une maladie dans le genre des petites véroles ; sa terminaison se faisoit avec trop de rapidité, & les pustules paroissoient souvent dès le premier jour de la maladie, remplies d'une matiere blanchâtre & fétide : d'ailleurs il est peu de maladies épidémiques qui ne soient suivies d'éruptions cutanées. Les Médecins de ce temps-là n'ont point fait mention des remedes administrés pour prévenir la maladie, pour arrêter les progrès de la contagion, & pour guérir les pestiférés : les symptomes étoient si terribles, la maladie si courte, & les Maréchaux si peu instruits, que peut-être on ne se sentit pas assez de courage pour en entreprendre la guérison.

A en juger par la description de la maladie, je ne crois pas que les remedes les mieux indiqués fussent la saignée, les purgatifs & les médicaments échauffants : la saignée n'auroit fait que diminuer les forces vitales ; les purgatifs auroient troublé les efforts de la nature ; les médicaments capables d'augmenter le mouvement du sang, auroient, les premiers jours de la maladie, accrû les symptomes,

& dérangé la coction du virus pestilentiel ; les setons avec la racine d'ellébore, placés au fanon, aux epaules & aux cuisses ; les acides végétaux, les bols de camphre & de nitre, l'eau blanche nitreuse, les lavements avec l'eau, le vinaigre & le miel ; les parfums de vinaigre & d'eau-de-vie, étoient les seuls remedes qui convenoient dans les premiers temps de la maladie ; ensuite, vers le troisieme ou quatrieme jour, on auroit fait boire au malade deux livres de vin d'absynthe, le matin à jeun, autant le soir, & on auroit continué les parfums & les lavements, tels qu'ils sont prescrits ci-dessus.

II. ESPECE. *Épidémie de 1712.*

LORSQUE la peste de 1711. eut presque tout ravagé, elle sembla s'éteindre pour faire place à cette seconde espece d'épidémie.

Les bœufs & les chevaux étoient, dès le commencement de l'épidémie, attaqués aux aines, au poitrail & aux autres parties du corps, de tumeurs dures, qui s'étendoient beaucoup, & emportoient, en très-peu de temps, les bestiaux qui en étoient affectés. La maladie attaqua premiérement les chevaux qui étoient aux environs d'Ausbourg, & épargna presque tous ceux qui étoient dans la ville ; elle se communiqua ensuite aux bœufs & à plusieurs animaux de différentes especes.

On attribua les tumeurs & les accidents qui les accompagnoient, à la piqure des frélons d'une grosseur peu commune, fort nombreux, & nourris des cadavres des bœufs morts l'année précédente.

Il me semble que la premiere indication à remplir dans cette épidémie, étoit de chercher à di-

minuer l'altération des humeurs affectées du virus peſtilentiel, par des médicaments acidules, tels que la crême de tartre diſſoute dans une légere infuſion de feuilles d'abſynthe, le vinaigre mêlé avec une infuſion de feuilles de rue; il falloit donner aux chevaux des lavements & des boiſſons nitreuſes camphrées, des parfums avec le vinaigre & l'eau-de-vie ſaturée de camphre: la ſeconde indication conſiſtoit à empêcher les mauvais effets des tumeurs, par une prompte extirpation avec l'inſtrument tranchant; à mettre ſur la plaie un cataplaſme de feuilles de rue, à faire pluſieurs ſetons aux téguments de chaque malade, & à laver tous les jours le corps du malade avec une infuſion d'abſynthe dans du vin.

III. Espece. *Épidémie de 1713.*

Les bœufs, les ſeuls animaux qui furent atteints de cette maladie, éprouverent divers ſymptomes: les uns mugiſſoient, prenoient la fuite & s'agitoient de mille manieres, comme s'ils avoient été ſaiſis d'une terreur ſubite; les autres mouroient, comme frappés par le tonnerre: mais le plus grand nombre des peſtiférés avoient l'air triſte & portoient la tête baſſe; leurs yeux étoient languiſſants & arroſés de larmes; il ſortoit de leurs naſeaux & de leur bouche, du mucus & de la ſalive; la fievre s'emparoit d'eux avec une eſpece d'horripilation; ils faiſoient des efforts pour vomir, & ils ſe couchoient: on voyoit toujours ſur leur langue ou dans le goſier, des tumeurs inflammatoires, des puſtules, des hydatides & des ulceres. Au commencement ils étoient altérés, & buvoient beaucoup; enſuite ils refuſoient abſolument les aliments & la boiſſon: ſouvent ils étoient

attaqués d'une diarrhée avec matieres fétides, de diverses couleurs, & quelquefois sanguinolentes; la plupart avoient l'haleine fétide, & pour l'ordinaire ils mouroient tourmentés de la toux. Ceux qui, en très-petit nombre, alloient jusqu'à la seconde semaine, présentoient une espérance de guérison, sur-tout si les poils tomboient, & si la peau devenoit rude, ce qui les empêchoit de se coucher sur les fesses ou sur les cuisses: les vers qu'on trouvoit dans les naseaux, vers l'origine des cornes, sur les levres & dans la bouche, paroissoient avoir été déposés par les mouches.

L'ouverture des cadavres ne fit rien observer de constant & de certain pour les diverses affections des visceres: *Lancisi* remarqua dans trois cadavres la bouche, le gosier, l'œsophage & la panse affectés de petits ulceres & de taches d'un rouge livide, comme gangréneuses. Le premier de ces trois bœufs, mort le troisieme jour, avoit dans la panse une masse de foin très-dure, & une pelote composée de poils & de mucus, nommée *égagropile*; les autres visceres étoient dans leur état naturel. Le foie, les intestins & les poumons du second bœuf, mort le sixieme jour, étoient sphacélés: le troisieme cadavre avoit le cœur & le cerveau si corrompus, qu'ils étoient presque liquides: les fluides n'offrirent rien de particulier.

Les jeunes bœufs, & ceux que la nourriture & le repos avoient engraissés, étoient plus facilement attaqués de la peste, & mouroient plus promptement que les bœufs âgés & emmaigris par le travail: les femelles des buffles qui allaitoient leurs petits, échapperent à la fureur de la peste; leurs mammelons s'ulcérerent, & tous leurs petits moururent. L'Italie fut le théatre de cette peste, particuliérement la Campagne de Rome.

Les remedes qu'on adminiſtra pour domter cette eſpece de peſte, bien loin d'être avantageux, ſembloient augmenter la maladie : c'eſt pourquoi *Lanciſi* propoſa de faire tuer tous les bœufs malades, ou ſoupçonnés de l'être, afin d'arrêter les progrès de la contagion.

Ceux qui mirent en exécution ce projet, ne tarderent pas à s'en louer ; ils ſauverent la plus grande partie de leurs beſtiaux, tandis que les autres les virent tous périr, malgré les remedes & les avis des Médecins.

IV. Espece. *Épidémie de 1730.*

Les premiers ſymptomes de cette maladie étoient la triſteſſe, le tremblement, la tête & les oreilles baſſes, la perte d'appétit ; les excréments avoient les deux premiers jours beaucoup de conſiſtance ; le troiſieme jour venoit une diarrhée ſi forte, que le bœuf rejettoit à un ou deux pas une fiente preſque ſemblable à de la lavure de chair : chez pluſieurs bœufs, la diarrhée dégénéroit en dyſſenterie ; & chez tous, les matieres excrémentitielles donnoient une odeur ſi fétide, que le bœuf ſain en mugiſſoit d'horreur, & fuyoit avec précipitation l'endroit où elles étoient. La dyſſenterie épidémique dont les beſtiaux du Vivarais furent attaqués quelques années après, n'étoit pas accompagnée de matieres fécales auſſi fétides, puiſque les bœufs cherchoient à les flairer, de même que les chiens ; le plus grand nombre des peſtiférés avoit les yeux larmoyants ; quelques-uns battoient des flancs & ſe plaignoient ; les vaches perdoient peu à peu leur lait ; les vaches pleines avortoient ; enfin les uns mouroient le troiſieme jour ; les autres, le quatrieme.

Les jeunes bœufs, les taureaux, tous les bœufs gras & oisifs en étoient plutôt affectés, & mouroient plus promptement que les bœufs maigres & accablés sous le poids du travail.

On trouva dans la plus grande partie des cadavres, les deux premiers estomacs remplis d'aliments desséchés & comme torréfiés, les tuniques internes des estomacs, particuliérement des intestins, enflammées en plusieurs endroits, tachetées de points de gangrene, & donnant une odeur insupportable.

L'illustre *Goelick*, auteur de cette description, ne sait comment concilier les différents phénomenes de la peste avec les causes que les Physiologistes admettent; par exemple, pourquoi une mauvaise rosée, après avoir infecté des pâturages immenses, ne donne-t-elle la peste qu'à un bœuf, qui la communique aux autres? les mauvaises qualités de l'air, l'altération des pâturages & des eaux, ne sont que les principes des maladies pestilentielles: quel est l'homme assez simple pour les confondre avec la cause essentielle de la peste?

La salivation fut avantageuse à quelques-uns; plusieurs de ceux à qui il survint des ulceres dans la bouche, échapperent du péril; la diarrhée, & sur-tout la dyssenterie, furent généralement mortelles; enfin, tous les bœufs qui guérirent, le durent plus aux efforts de la nature, qu'à ceux de l'art. Ce Médecin, guidé par les saines loix de la pratique, observa d'après ses propres expériences & celles de *Lancisi*, que la saignée étoit nuisible; il pensa de même des purgatifs & des astringents; il recommanda seulement l'usage du petit-lait en boisson & en lavements, où il faisoit infuser des plantes émollientes; il évita avec soin l'usage des alexipharmaques, à cause de la faculté qu'ils ont

e beaucoup échauffer ; il faisoit boire aux ma-
ades de l'eau où l'on avoit brûlé du camphre, ou
jouté du camphre mis en solution dans de l'eau-
e-vie : les salivaires lui parurent très-avantageux ;
l les composoit d'ail, de soufre, de sel, de sauge
x de genievre, mêlés avec du vinaigre ; on en
rottoit la bouche des animaux malades, deux ou
rois fois par jour. Mais gardez-vous en pareilles
irconstances, de frotter la bouche des pestiférés
vec les mains ; il vaut mieux se servir d'une
ponge, qu'on attache à un bâton, & qu'on
rempe dans le mêlange toutes les fois qu'on en
eut frotter la bouche de l'animal ; ou bien formez
vec des feuilles de sauge & de l'ail, macérés
lans du vinaigre, un nouet, que vous maintien-
lrez dans la bouche du malade, par le moyen
l'un filet ; car on voit tous les jours des Maré-
chaux attaqués de charbons ou autres maladies,
pour avoir commis de telles imprudences.

Les setons au fanon, ou près du col, ne furent
point oubliés ; mais ce qui parut le mieux indiqué,
fut l'écorce du Pérou, donnée depuis deux onces
jusqu'à trois onces, sur dix à douze livres d'infu-
sion de plantes aromatiques : on l'administra en
lavement & en breuvage : d'ailleurs on employa
tous les moyens nécessaires pour empêcher la propa-
gation de la peste.

V. Espece. *Épidémie de 1731.*

Elle commençoit à se manifester par une vessie
située sur les parties latérales ou postérieures de la
langue. Cette vessie étoit blanche dans sa nais-
sance, ensuite rouge, & dans un instant elle de-
venoit noire, pour dégénérer en un ulcere chan-
creux, qui rongeoit la langue en très-peu de

temps : on voyoit dans vingt-quatre heures le commencement, le progrès & la fin de cette maladie ; elle étoit d'autant plus dangereuſe, qu'elle ne s'annonçoit par aucun ſymptome, & que l'animal affecté mangeoit & buvoit comme à ſon ordinaire, juſqu'à ce que le chancre eût fait des progrès ſi conſidérables, qu'il n'étoit plus temps d'y remédier.

Pour prévenir les ſuites fâcheuſes de cette maladie, on avoit une grande attention à viſiter deux ou trois fois par jour la langue de toutes les bêtes à cornes, afin de prendre le mal dans ſon origine ; on ne ſe tranquilliſoit point ſur l'éloignement de la maladie. Elle infecta le même jour les bœufs de toutes les Paroiſſes des environs de la ville de Gannac, Généralité de Moulins, ſans communication connue d'une Paroiſſe à l'autre ; enſuite elle ſe communiqua à beaucoup de chevaux. Les moyens qu'on employa pour extirper le mal, réuſſirent : dès que le Maréchal appercevoit une ou deux veſſies adhérentes à la langue, il crevoit la veſſie avec une cuiller, ou autre piece d'argent ; il en enlevoit la peau, & racloit la plaie juſqu'au ſang ; enſuite il lavoit la plaie avec du fort vinaigre, dans lequel il avoit mis du ſel pilé, du poivre, de l'ail concaſſé, & des herbes fortes ; enfin, après l'avoir bien frottée avec du vitriol bleu, il la couvroit de ſel fin : cela étant réitéré deux ou trois fois par jour, l'animal guériſſoit au bout de quatre à cinq jours ; s'il trouvoit l'ulcere formé, il uſoit du même remede.

Les ravages que cette maladie cauſa en Allemagne & dans pluſieurs Provinces de la France, doivent nous la faire appréhender : cette crainte paroît bien fondée, puiſqu'elle paroît de temps en temps, mais avec moins de fureur, & ſans ſe communiquer à un grand nombre de beſtiaux.

Malgré les bons ſuccès de la méthode propoſée ci-deſſus, je crois qu'il ſeroit plus avantageux d'extirper entiérement la veſſie ou l'ulcere chancreux avec l'inſtrument tranchant, & de laver la plaie pluſieurs fois le jour avec du vinaigre ſaturé de ſel marin, dans lequel on aura fait macérer une grande quantité de feuilles de rue, ou de feuilles de tabac.

VI. ESPECE. *Épidémie de 1740.*

LES premiers ſymptomes de la maladie étoient des friſſons irréguliers, qui revenoient pluſieurs fois le jour; les yeux rouges & larmoyants, les cornes & les oreilles froides, la tête lourde & peſante; on voyoit couler une bave gluante & épaiſſe des naſeaux & de la bouche, le lait diminuoit inſenſiblement; enſuite les animaux touſſoient fréquemment; ils pouſſoient de longs ſoupirs; ils étoient d'une triſteſſe, d'une langueur & d'une inſenſibilité conſidérables; dans leurs excréments on remarquoit, les premiers jours de la maladie, des filets de ſang; les uns avoient un flux de ventre conſidérable, les autres ne fientoient qu'avec des tranchées: on obſervoit un mouvement convulſif de l'épine, depuis la tête juſqu'à l'extrêmité du dos; ils ne ſe ſoutenoient plus ſur leurs jambes; ils battoient du flanc, la reſpiration devenoit de plus en plus difficile; en appuyant les doigts ſur les reins, on ſentoit la peau preſque ſéparée des muſcles, & un froiſſement ſemblable à celui d'un parchemin ſec; enfin, ſi on ne leur donnoit promptement les ſecours néceſſaires, les uns mouroient au bout de huit jours, & les autres au bout de trois, quatre ou cinq jours; on en vit mourir en quatre heures de temps, qui auparavant n'avoient eu aucuns ſymptomes de maladie, & qui, par l'ouverture de leurs corps, en avoient tous les accidents.

Dans les cadavres de bœufs morts de cette épidémie, on trouva la panſe remplie d'une quantité prodigieuſe d'aliments, quoique ces animaux n'euſſent rien mangé de trois, quatre, ſix & huit jours; le feuillet contenoit des aliments durcis & ſemblables à des mottes à brûler; la caillette étoit par-tout d'un rouge pourpre, ſemé de taches violettes; on y rencontroit quelquefois du pus: la membrane intérieure s'enlevoit facilement, les inteſtins étoient gangrénés: dans pluſieurs de ces animaux on remarquoit des taches noires au foie, des hydatides, des ſignes de gangrene au poumon, le cerveau enflammé, la rate & les reins dans l'état ordinaire; mais preſque tous avoient la véſicule du fiel pleine d'une bile de conſiſtance trop fluide & d'un verd foncé: quelques vaches étoient affectées vers les mammelons du pis, de taches livides & pourpreuſes; il ſortoit ordinairement de l'anus un peu de ſang noirâtre.

Auſſi-tôt qu'on appercevoit un bœuf atteint de cette maladie, on pratiquoit un ſeton au fanon avec la racine d'ellébore enduite d'onguent de ſcarabées, ou ſaupoudrée de mouches cantharides: ce remede étoit accompagné d'une ſeule ſaignée, d'une grande diete, de la boiſſon fréquente avec de l'eau blanche: on avoit encore ſoin de mettre deux ou trois fois par jour l'animal au maſtigadour fait de ſel, de poivre long, un peu d'ail & de miel; on frottoit en même temps les narines & le derriere des oreilles pluſieurs fois le jour avec du vinaigre aromatique.

La nourriture étoit légere; elle conſiſtoit en du ſon, de la farine de ſeigle & de l'herbe récente, le tout à très-petite doſe: les écuries étoient parfumées deux fois par jour avec des plantes aromatiques.

La

La réuſſite de ces remedes s'annonçoit par la maigreur du ſujet ; plus les malades étoient gras, moins il y avoit d'eſpérance ; les bêtes délicates en éprouvoient de meilleurs effets que les bêtes robuſtes & graſſes, & les jeunes que les vieilles : les vaches qui guériſſoient, paſſoient par différents périodes ; d'abord leurs yeux n'étoient plus enflammés, & les larmes ceſſoient de couler ; leur dos ſe couvroit d'écailles ; leurs mammelons étoient parſemés de boutons ou puſtules ; aux environs du col, & près du ſeton, on voyoit une grande quantité de boutons couverts de croûtes, qui tomboient au bout de quelques jours ; elles commençoient à ſe lécher les naſeaux & la peau, le poil ſe raffermiſſoit, le lait revenoit, la fiente devenoit plus ferme.

On ne vit point de bœufs attaqués deux fois de cette maladie. Lorſqu'il venoit des puſtules ſur la langue, on auguroit bien pour le malade : après les avoir extirpées avec l'inſtrument tranchant, ou ratiſſées juſqu'au vif, on les baſſinoit avec du vinaigre ſaturé de ſel commun.

Les habitants du village de Bezu-la-Forêt, à deux lieues de Gournay, préſerverent leurs beſtiaux de la maladie contagieuſe qui régnoit aux environs, en faiſant un ſeton au fanon des bœufs avec le fil de crins.

VII. ESPECE. *Épidémie de 1744. 1745. 1746.*

LA peſte qui régna en Hollande chez les bœufs, depuis 1744 juſqu'en 1746, s'annonçoit par les poils hériſſés, un tremblement preſque univerſel, les cornes & les oreilles froides, l'inflammation des yeux & le larmoiement ; tantôt les naſeaux donnoient paſſage à une morve continuelle ; tantôt les narines étoient rétrecies, rouges & ſans écoule-

ment ; la langue devenoit ſeche, ou couverte d'une ſalive blanchâtre, écumeuſe ; la ſalivation étoit abondante, les gencives rouges, enflammées, pleines de varices, parſemées de petits boutons jaunâtres & d'aphtes ; il ſurvenoit à pluſieurs un bubon ou une dureté inflammatoire vers le milieu du col, au fanon & aux aines ; les uns ſe ſoutenoient à peine, les autres avoient les jambes roides, & ne pouvoient ſe coucher ; pluſieurs ne s'appuyoient que ſur les jambes de devant ; les pieds de derriere étoient ſi ſenſibles, que les bêtes ne pouvoient ſupporter le moindre attouchement ; pour peu qu'on les frottât avec la main, elles ſe penchoient en arriere ; le battement des arteres étoit fort & fréquent ; vers la fin du ſecond jour, & même du troiſieme, la reſpiration devenoit difficile, l'animal battoit des flancs & pouſſoit des gémiſſements ; il rendoit par le nez & par la bouche de la morve & de la ſalive, qui devenoient avant la mort, fétides & ſanguinolentes ; le quatrieme, le cinquieme & le ſixieme jour, ils périſſoient ſubitement, comme abattus d'un coup de maſſue ; les urines différoient peu de l'état ſain ; les excréments n'avoient point de conſiſtance ni de couleur bien fixées ; cependant ils étoient en général, les premiers jours, durs & noirs, enſuite liquides & putrides ; le lait des vaches malades différoit peu de celui des vaches ſaines ; ſeulement la veille ou le jour de la mort, il paroiſſoit altéré & prendre une teinte jaunâtre ; l'odeur en étoit déſagréable, & le goût un peu âcre.

L'ouverture des cadavres fit voir le tiſſu cellulaire attaqué d'inflammation, les muſcles d'une couleur brune, qui devenoit noire quelques heures après la mort ; les membranes du cerveau preſque toujours enflammées, le poumon enflammé ou gan-

gréné, la tunique interne de la trachée-artere & des bronches facile à ſéparer, les membranes de la poitrine enflammées ou gangrénées, le méſentere enflammé, le foie & la rate d'une couleur noire, qui exhaloient, en ouvrant l'abdomen, une odeur inſupportable ; les eſtomacs ordinairement enflammés, & quelquefois gangrénés ; les petits inteſtins extrêmement diſtendus par l'air ; les gros inteſtins preſque toujours ridés & flaſques.

L'Auteur qui nous a donné le détail de cette épidémie, recommande, vraiſemblablement d'après ſes propres expériences & obſervations, ſuppoſé qu'une pareille épidémie parût, de ſaigner à la veine jugulaire le bœuf, dès le commencement de la maladie ; de répéter le lendemain la ſaignée, ſi les ſymptomes ne ſont pas ſenſiblement diminués, & de ne pas héſiter à en faire une troiſieme, ſi la violence du mal l'exige ; il remarque que, paſſé le troiſieme jour, il ne faut pas ſaigner, parce que la ſaignée au-delà de ce terme, eſt inutile, & ſouvent mortelle. (Je la crois même nuiſible le ſecond jour.)

Les purgatifs furent toujours déſavantageux : on ſe contenta, lorſque l'animal étoit conſtipé, ou rendoit des excréments durs & noirs, de lui donner ſoir & matin une demi-livre d'huile de lin exprimé, ou un lavement compoſé de deux livres d'huile de lin, d'une once de ſel marin mis en ſolution dans une verrée de bon vinaigre. Je penſe qu'un lavement compoſé d'une décoction de racine de guimauve, aiguiſée avec de la crême de tartre, ou de parties égales de vinaigre & d'eau ſaturée de ſel commun, auroit mieux convenu, parce que l'huile & le vinaigre ſont immiſcibles, & paſſent difficilement dans les ſecondes voies.

Le remede ſuivant produiſit certainement des

effets plus marqués. Prenez du nitre purifié, de la crême de tartre, de chacun une livre; du camphre, deux onces; réduisez le tout en poudre subtile, dont il faut donner une demi-once toutes les trois heures, délayée dans une écuellée d'eau ou de petit-lait. Si la chaleur, la fievre, la difficulté de respirer & l'insomnie étoient considérables, une heure & demie après chaque prise de la poudre ci-dessus, on donnoit deux cuillerées ordinaires du remede suivant, aussi mal imaginé dans son espece, que le précédent me paroît bien composé, relativement aux indications que présentoit la maladie.

Prenez du vinaigre, du miel, de chacun six livres; du nitre pulvérisé, demi-livre; de l'acide vitriolique, demi-once; mêlez & exposez ce mélange à un feu doux pendant un quart d'heure; retirez du feu & conservez ce remede pour l'usage.

L'Auteur de ce remede ignoroit peut-être dans ce temps-là, que l'acide vitriolique versé sur le nitre, le décompose, & produit de l'acide nitreux, plus propre à irriter & corroder les membranes des estomacs, qu'à tempérer l'acrimonie des humeurs & à calmer la fievre. Si le même Auteur joint à cette remarque celle que j'ai faite plusieurs fois sur les mauvais effets des acides minéraux administrés au bœuf, à la brebis, & particuliérement au cheval, il retranchera ce remede de son petit livre, & il prescrira seulement, en pareil cas, le simple mêlange du vinaigre avec le miel, comme pour laver la bouche, les gencives & la langue des bêtes malades; il n'emploiera qu'un composé de parties égales de vinaigre & d'eau-de-vie, saturés de nitre: lorsque le bœuf étoit attaqué d'un grand cours de ventre, il se servoit utilement d'une grande quantité de petit-lait mêlé avec de la farine ou du son.

La nourriture des animaux malades consistoit en des bouillies de farine de seigle dans du petit-lait; au défaut de quoi, on substituoit les concombres, les citrouilles, les courges, & un peu d'herbe verte, coupés bien menus, ayant toujours la précaution de ne pas donner du foin, parce qu'il ne pouvoit pas se digérer.

VIII. Espece. *Épidémie de 1745.*

La maladie commençoit par le dégoût, le refus constant des aliments & de la boisson, le défaut de rumination, l'air triste, les oreilles & la tête basses, la vue trouble, & les frissons de tout le corps, sur-tout aux flancs & aux cuisses; le poil se hérissoit successivement & très-rapidement de la croupe à la tête, & de la tête à la croupe; les yeux larmoyoient à la plupart, & souvent les larmes devenoient sur la fin chassieuses & purulentes; elles creusoient quelquefois un sillon sur la peau, depuis les yeux jusqu'aux naseaux; il découloit des narines une morve purulente, quelquefois sanguinolente, qui paroissoit venir du bord des narines; souvent il en sortoit une humeur fluide comme les larmes, au commencement & vers la fin du mal; la respiration étoit gênée, sur-tout vers le troisieme jour; le bœuf gémissoit; il battoit des flancs; son cœur battoit plus de 45 fois par minute, & même jusqu'à 90 fois, tandis qu'en santé il bat environ 36 ou 38 fois par minute; les urines n'étoient point altérées; les vaches perdoient leur lait; les veaux ne tettoient plus: mais de tous les symptomes le plus remarquable & le plus constant, étoit le cours de ventre, qui commençoit le second ou le troisieme jour; il étoit précédé d'efforts pour fienter, & d'une évacuation de matieres dures, liées & noirâtres;

mais le cours de ventre une fois déclaré, ils rendoient, & souvent lançoient fort loin une matiere coulante, d'un verd foncé & d'une odeur insupportable : cette odeur n'empêchoit pas les autres bœufs de la chercher de cinquante pas, & de la renifler, & les cochons, de même que les chiens, de la lécher : cette diarrhée devenoit le cinquieme ou sixieme jour, sanguinolente & couverte d'une espece d'huile grasse, qui formoit des bulles d'air : ce cours de ventre enlevoit le bœuf communément la premiere semaine. L'illustre *de Sauvages*, à qui on est redevable de cette description, observa dans plusieurs écuries, qu'un grand nombre de bœufs périssoient le même jour que la diarrhée paroissoit.

Les symptomes les plus fâcheux étoient un dégoût invincible, une morve copieuse, principalement le cours de ventre sanguinolent, & même le cours de ventre simple bien établi.

Les symptomes favorables étoient la continuation de la maladie jusqu'à la seconde semaine, l'appétit soutenu, la boisson médiocre, la tête un peu élevée, la chûte de l'épiderme du museau & du poil qui couvroit la croupe, un gros dépôt sur le fanon ou sur les jambes. Dans le bas Vivarais on vit très-souvent à ces symptomes s'en joindre un autre ; c'étoit l'extrême sensibilité de toute l'épine du dos, qui alloit jusqu'à faire tomber le bœuf sur les genoux lorsqu'on lui pressoit l'épine avec la main : de plus, vers les flancs, à quelques pouces des vertebres, plus rarement aux cuisses, il se formoit des emphysemes d'une très-petite élévation, mais très-sensibles, où la peau étoit de couleur naturelle, le poil un peu plus hérissé ; & si après avoir fait une incision d'un pouce de longueur, on froissoit ces parties entre les mains, il en

fortoit un air très-élaſtique, avec un bruit ſemblable à celui d'un parchemin ſec qu'on froiſſeroit: rarement ce mal occupoit les parties génitales.

Par l'ouverture des différents cadavres on trouva très-peu de dérangement dans les viſceres; la panſe étoit conſtamment remplie d'un tas immenſe de matiere jaune, fétide & fort ſeche; le feuillet en contenoit une plus ſeche & noirâtre; la membrane veloutée de ces ventricules étoit livide, ſans être accompagnée d'aucune tache de gangrene; la caillette avoit ſa membrane veloutée de couleur de roſe, légérement enflammée; & de là juſqu'au fondement, les matieres étoient liquides & d'un verd tirant ſur le noir: ſur la tunique interne des inteſtins cœcum & colon, on obſerva quelques taches livides, comme autant de points gangréneux: les urines étoient de qualité naturelle; la véſicule du fiel étoit deux ou trois fois plus groſſe que dans l'état de ſanté; la liqueur qu'elle renfermoit étoit plus brune qu'elle ne l'eſt naturellement; les poumons étoient le viſcere le plus affecté; outre quelques rougeurs des lobes, on trouvoit leur tiſſu quelquefois ſi bourſouflé, qu'ils occupoient après la mort toute la cavité de la poitrine. Le célebre *de Sauvages* trouva ſur ce viſcere un réſeau en forme de veines bleuâtres, groſſes comme le petit doigt; c'étoit le gonflement des interſtices des lobules, par l'air qui s'y étoit accumulé; & au fond de ces interſtices, le réſeau artériel & veineux qui tapiſſe ces lobules, formoit, par tranſparence, cette couleur bleuâtre.

Les Profeſſeurs en Médecine de Montpellier, qu'on conſulta ſur cette maladie, furent d'avis de l'attaquer plutôt par des remedes préſervatifs avant qu'elle ſe déclarât, que par des remedes curatifs; ils adopterent la méthode qu'on pratiqua à Alais

pour extirper la peste ; savoir, de séparer les bœufs sains des malades, de les bouchonner & étriller chaque jour, de ne pas les tenir dans l'humidité de leurs excréments, de changer leur litiere deux fois par jour, de parfumer leurs écuries avec le bois de genievre, de laurier, & sur-tout avec du vinaigre.

Aussi-tôt qu'un bœuf seroit malade, ils recommanderent de le saigner à la veine jugulaire, ensuite de le purger avec l'aloës ou la brionne, mêlé avec le jus de pruneaux ; le lendemain, d'employer les médicaments propres à pousser la transpiration & la sueur, tels qu'une once de thériaque avec une noix muscade, du girofle, de la cannelle, du poivre, de chacun une pincée en poudre dans une pinte de vin ; pendant l'usage de ces remedes, de tenir les bœufs chaudement, de les couvrir, de les parfumer, de leur faire boire chaud & souvent, & après le sudorifique, de leur mettre un seton avec l'ellébore au fanon. Quant aux bœufs qui étoient déja attaqués de la maladie, il falloit, selon le sentiment des mêmes Professeurs, leur faire observer un régime très-exact, leur donner une once de thériaque dans une livre de vin rouge, avant que de les saigner ; les purger le lendemain, en mettant avec le purgatif quelque cordial ; les fouiller avec la main, s'ils faisoient des efforts pour fienter, leur donner des lavements de décoction de son ou de mauve, les éloigner des pâturages frais, les nourrir de soupes de pain dans du vin ; le cours de ventre étant déclaré, leur administrer une once de thériaque récente, ou du diascordium, dans une décoction de baies de genievre ; réitérer ce remede de deux en deux jours ; le jour d'intervalle, leur faire prendre deux onces d'écailles d'huîtres porphyrisées, soutenir la sali-

vation par un bâillon, exciter la morve par quelques pincées de tabac ou de poudre d'ellébore blanc; s'il y avoit des vers ſur les yeux, les toucher avec du ſel, faire une inciſion aux emphyſemes des flancs & des cuiſſes, y verſer deſſus de l'huile un peu chaude; à cauſe de la difficulté de reſpirer, leur faire boire de l'eau de ſon, dans laquelle on délayera une once de fleur de ſoufre, & on ajoutera une verrée de vinaigre ſur cinq à ſix livres d'eau, après y avoir fait infuſer une gouſſe d'ail & une poignée de ſauge.

La plupart de ceux qui réchapperent de cette maladie, eurent des dépôts au fanon ou aux jambes, & avoient été abandonnés aux champs, où perſonne ne les forçoit à manger: le ſeton paroiſſoit donc indiqué pour préſerver les bœufs d'une peſte qui cauſa de ſi grands ravages dans le Vivarais & les Provinces voiſines.

IX. Espece. *Épidémie de 1760.*

Aussi-tôt que le bœuf étoit atteint de cette maladie, il perdoit ſes forces, il trembloit, il vouloit ſe tenir couché, il ne ſe levoit que pour chercher à ſe rafraîchir, il portoit la tête baſſe & les oreilles pendantes, il étoit triſte, ſes yeux étoient rouges, il pleuroit, ſa peau étoit fort chaude & ſeche, la reſpiration fréquente & difficile; lorſque le mal avoit fait beaucoup de progrès, elle étoit toujours ſuivie d'un battement des flancs; il touſſoit fréquemment, l'haleine étoit d'une odeur fétide, le cœur & les arteres battoient avec force, la langue & le palais étoient arides, & devenoient noirâtres; il perdoit l'appétit & ceſſoit de ruminer; la ſoif étoit conſidérable, il urinoit rarement &

peu à la fois; les urines étoient rougeâtres, les excréments durs & noirâtres dans le commencement, quelquefois liquides & ſanguinolents: les vaches perdoient leur lait; chez pluſieurs bœufs il ſe formoit des tumeurs inflammatoires, tantôt vers la poitrine, tantôt aux vertebres du col & au ventre, tantôt aux mammelles & aux parties naturelles; chez d'autres il paroiſſoit dans toute l'habitude des téguments, des boutons comme de la gale & des furoncles: il étoit rare de voir tous ces ſymptomes attaquer le même ſujet; mais plus ils étoient nombreux, plus promptement l'animal périſſoit; ordinairement il périſſoit ou guériſſoit le quatrieme jour, lorſque les ſymptomes étoient violents; s'il paſſoit le quatrieme jour, & que le ſeptieme fût heureux, ſa guériſon étoit comme certaine, quoique ſa convaleſcence n'arrivât ſouvent que le quinzieme jour.

L'abondance des urines troubles dépoſant un ſédiment blanchâtre, les excréments plus abondants que dans l'état naturel, humectés & dépourvus de beaucoup d'odeur, la peau moite & lâche, les boutons pleins d'un pus blanchâtre, l'altération ſupprimée, le retour de l'appétit, les jambes enflées, la rumination & la dépilation étoient les ſignes avant-coureurs d'une parfaite guériſon; au contraire, la tuméfaction du ventre, les mugiſſements, les défaillances, la débilité, les tremblements, les convulſions, la rétention d'urine, la diarrhée & la dyſſenterie n'annonçoient rien que de fâcheux.

Cette maladie commune aux bœufs & aux chevaux, ſans diſtinction d'âge, fit mourir en Suiſſe, où les Payſans l'appellent *louvet*, *lovat*, plus de chevaux que de bœufs. Les Cantons qui abondent en pâturages marécageux, furent plus expoſés à cette épidémie que les pays élevés.

L'ouverture des cadavres offrit des tumeurs noires & pleines d'une sérosité jaunâtre, qui faisoit effervescence avec les acides; des muscles livides & faciles à se corrompre, des poumons dessechés, remplis de tubercules & de petits abcès, particuliérement les poumons des bêtes mortes après le quatrieme jour; les estomacs & les intestins parsemés de taches rouges, & enduits d'une mucosité fort tenace.

Les indications générales que la maladie présenta à M. Regnier, auteur de la description du louvet, se réduisirent à prévenir l'inflammation & la putridité, à en arrêter les progrès, à les combattre, si elles étoient déja déclarées, & à empêcher la gangrene de se manifester dans les tumeurs inflammatoires.

Pour remplir sa premiere indication, il eut recours à l'eau pure, au petit-lait, au suc de laitues, de petite joubarbe, aux décoctions d'orge, de son, de semences de courges ou de concombres, administrées sous forme de breuvage ou de lavement; il y ajoutoit, si le mal étoit urgent, du nitre; le vinaigre mêlé avec quantité suffisante de miel, & étendu dans une décoction de feuilles de mauve ou de pariétaire, lui parut mériter la préférence sur tous les autres médicaments, soit qu'on le donnât en breuvage, soit qu'on l'administrât en lavement: lorsque la diarrhée étoit considérable, & que la dyssenterie commençoit à paroître, il faisoit diminuer la quantité du vinaigre, & ajouter au petit-lait deux onces de quina, ou quatre onces d'écorce de frêne en poudre: il prétend avoir observé que les acides & le camphre, unis au quina ou aux autres écorces de même vertu, le rendirent plus efficace, & que le quina en poudre délayé dans les boissons, agit mieux que la simple décoction.

Le ſeton placé au poitrail ou au bas-ventre, les parfums de vinaigre, produiſirent de très-bons effets ; les ſudorifiques, les purgatifs, les diurétiques & la ſaignée furent nuiſibles.

La maniere dont on traita les tumeurs inflammatoires avec ſuccès, fut de les ouvrir avec un raſoir, de faire des ſcarifications alentour, enſuite d'appliquer ſur toute leur étendue un cataplaſme fait avec les feuilles d'abſynthe, de rue, de menthe, le ſel ammoniac & le vin, qu'on changeoit dès qu'il commençoit à ſe ſécher ; enfin, de panſer l'ulcere avec l'onguent égyptiac, qu'on recouvroit du cataplaſme précédent. Cette méthode ne me paroît pas l'emporter ſur celle de l'extirpation, telle que je l'ai propoſée dans le Genre *des maladies contagieuſes*.

X. ESPECE. *Épidémie de 1762.*

LES bœufs étoient au commencement de la maladie attaqués d'un dégoût pour les aliments ſolides, & d'un deſir inſatiable pour la boiſſon ; ils avoient les yeux triſtes & troubles ; les vaches étoient ſur le champ privées de lait ; les naſeaux, la langue, l'arriere-bouche, enfin toute la face interne de la bouche ſembloient ne préſenter qu'un ulcere ; de la bouche & des naſeaux découloit continuellement de la ſalive & une matiere muqueuſe, d'une odeur plus ou moins fétide ; la langue étoit noire & deſſéchée, la reſpiration difficile ; enfin la gangrene s'emparoit de l'arriere-bouche, & l'animal mouroit : quelques bœufs éprouvoient la dyſſenterie ; d'autres étoient conſtipés, & leur ventre étoit ballonné ; pluſieurs mouroient tout d'un coup comme apoplectiques.

L'ouverture des cadavres fit voir des abcès dans les poumons, le foie, les estomacs, le mésentere & le cerveau; lorsqu'on examinoit avec le microscope les ulceres du nez & de la bouche, on y observoit une quantité innombrable de petits vers; d'où *Plenciz* conclut que la cause de cette épidémie doit être rapportée à ces petits insectes déposés sur les plantes.

Les vents du midi, qui avoient régné en Allemagne pendant le printemps, joints à des pluies abondantes, favoriserent le développement de ces insectes, & leur multiplication sur les plantes.

Les jeunes bœufs robustes & gras, furent plus exposés à cette maladie que les vieux, les foibles, & ceux qui travailloient beaucoup; mais ce qu'il y eut de fâcheux, c'est que la peste s'empara non seulement des bœufs, mais encore des chevaux & des brebis.

Tous les remedes qu'on administra se tirerent de la classe des vermifuges, tellement on étoit persuadé que les petits vers étoient la cause de cette maladie; c'est pourquoi *Plenciz* chercha à trouver le vermifuge le plus actif; il préféra à tous les autres remedes, après des expériences multipliées, le mercure doux, mêlé avec le camphre. Prenez, dit-il, du mercure doux, quarante-huit grains; du camphre, demi-dragme; du vin, quantité suffisante pour un bol, qu'il faisoit administrer deux fois par jour au commencement de la maladie, & une seule fois lorsque les symptomes perdoient de leur intensité: on donnoit en même temps au bœuf & au cheval une très-grande quantité d'eau blanche, où l'on avoit fait bouillir du mercure; il estime encore le sublimé corrosif dissous dans l'esprit de froment; mais comme il paroît ne l'avoir pas expérimenté, il vaut mieux s'en tenir au mer-

cure doux, mêlé avec le camphre, ſuppoſé qu'une ſemblable maladie reparoiſſe, & qu'on ſoupçonne des vers dans les premieres voies.

Les ſaignées & les purgatifs ne ſervirent qu'à augmenter les ſymptomes de la maladie & la putridité des humeurs ; les breuvages & les lavements avec la ſeule décoction de pruneaux ou de tamarins, furent les ſeuls médicaments qu'on employa avec ſuccès en qualité de purgatifs. Pluſieurs Médecins, collegues de *Plenciz*, ſouhaiterent ardemment qu'on lavât la bouche & les naſeaux des malades avec une forte infuſion de feuilles d'abſynthe & de ſuie de cheminée dans du petit-lait, qu'on l'adminiſtrât deux fois par jour en breuvage & en lavement, qu'on les parfumât deux fois par jour avec du cinabre, & qu'on ne ſe ſervît pas du mercure doux.

XI. ESPECE. *Épidémie de 1762.*

CETTE maladie, qui a fait périr tant de bœufs dans le Royaume de Danemarck, s'annonçoit, dans la plupart des ſujets, par un friſſon général, par la toux ; les yeux devenoient ternes, humides & chaſſieux ; il en couloit même des larmes un jour ou deux après ; les vaches perdoient leur lait ; enſuite la chaleur ſurvenoit, particuliérement à la nuque ; l'animal étoit attaqué de dégoût pour les aliments ſolides, mais il buvoit volontiers, tant que l'inflammation ne l'empêchoit pas d'avaler ; il ſortoit abondamment des narines & de la bouche une matiere baveuſe & d'une odeur inſupportable ; quelquefois il étoit conſtipé ; mais la plupart rendoient au commencement des matieres fécales, plutôt aqueuſes que ſolides : vers la fin de la maladie, les deux dernieres articulations de la queue ſe corrompoient

& devenoient mollasses ; si on enlevoit la peau qui les couvroit, il en sortoit une matiere purulente & fétide, la corruption gagnoit de proche en proche jusqu'aux cornes, qui devenoient froides & qui se vuidoient ; lorsque le froid atteignoit les oreilles & les narines, ce qui arrivoit ordinairement le six ou le sept, le mal étoit à son dernier période, & l'animal mouroit.

L'ouverture des cadavres montra la vésicule du fiel excessivement grande, & pleine d'une liqueur plus semblable à de l'urine qu'à de la bile ; les estomacs & les intestins de plusieurs bœufs, remplis de vers encore vivants à l'ouverture ; le cerveau de quelques sujets entiérement dissous, les veines de quelques-uns remplies d'un sang noir, les estomacs marqués de taches noires, & remplis d'aliments desséchés ; le foie & la rate quelquefois couverts de petites tumeurs extrêmement dures, tandis que le reste de la substance de ce viscere étoit si délicat, qu'on la pénétroit sans effort en la pressant : certains cadavres ne présenterent aucun indice de maladie.

Le sang qu'on tira des pestiférés, paroissoit sur le champ d'un rouge clair ; il devenoit ensuite couenneux.

La Société Royale d'Agriculture de Paris, à laquelle on a envoyé la relation de cette maladie, n'a point fait part au public des remedes qu'on administra pour en préserver les animaux sains, & pour guérir les malades.

Il est vraisemblable que la saignée & les purgatifs ne furent accompagnés d'aucun succès heureux, si on considere les effets de ces remedes dans la plupart des maladies épidémiques : les médicaments propres à calmer l'inflammation, paroissoient indiqués, tels que l'eau blanche nitreuse, le camphre

& le nitre unis avec le miel ; le miel diſſous dans une grande quantité d'eau aiguiſée avec du vinaigre, le petit-lait, le ſuc de feuilles de laitue, ou la décoction d'orge en lavement : pour s'oppoſer à la gangrene, pour faire mourir les vers, & pour donner des forces à l'animal languiſſant, une once de ſuie de cheminée, délayée dans chopine d'infuſion de feuilles d'abſynthe, réitérée deux fois par jour en boiſſon, étoit certainement le remede indiqué, pourvu que d'un autre côté on fît au fanon du bœuf un ſeton avec l'ellébore, & qu'on lavât pluſieurs fois dans le jour la queue avec une forte infuſion d'abſynthe & de rue dans du vinaigre ſaturé de ſel ammoniac.

Si le cinquieme ou le ſixieme jour de la maladie, temps où la nature ſembloit réunir toutes ſes forces pour chaſſer le virus peſtilentiel, les forces vitales euſſent paru inſuffiſantes, l'infuſion de feuilles de rue ou d'abſynthe dans du bon vin auroit pu les reſtaurer.

XII. ESPECE. *Épidémie de 1762.*

SUR la fin de l'année 1762, les beſtiaux de Mézieux, Paroiſſe de la Province du Dauphiné, furent frappés d'une maladie qui s'annonçoit par le refus de toute eſpece d'aliments ſolides, & même liquides ; par la tête & les oreilles baſſes, les yeux larmoyants, le poil terne, la conſtipation, l'enfiure douloureuſe aux environs de la ganache & le long du col, le pouls plus concentré que fréquent, & une humeur écumeuſe qui ſortoit de la bouche & des naſeaux : deux, trois ou quatre jours après, il arrivoit un battement conſidérable des flancs, & une extrême foibleſſe, ſignes d'une mort prochaine ; ou des tumeurs inflammatoires, qui faiſoient bien augurer

augurer des malades. Un très-petit nombre de chevaux & de mulets fut atteint de cette maladie ; les bœufs & les vaches en furent les principales victimes.

On remarqua à l'ouverture des cadavres, l'arriere-bouche, le larynx, la trachée-artere & l'œsophage enflammés & d'une couleur livide ; la panse remplie de fourrage, la rate de plusieurs tuméfiée, l'épiploon de certains affecté, & les poumons de quelques-uns engorgés.

Les moyens dont M. *Bourgelat* se servit pour borner les progrès de la maladie, & guérir les pestiférés, lui attirerent l'estime publique & la confiance des habitants de la campagne.

Les bêtes qui avoient échappé à l'action du virus pestilentiel, furent conduites hors des étables infectées, pour être placées dans des écuries propres, & parfumées avec des baies de genievre & de laurier, écrasées & macérées dans du bon vinaigre, qu'on fit évaporer à une douce chaleur.

On les saigna à la veine jugulaire, (précaution rare & unique pour préserver le bétail de maladie épidémique ; il falloit que la pléthôre fût bien marquée,) leur boisson ordinaire fut de l'eau aiguisée avec un peu de vinaigre ; la quantité de la nourriture fut diminuée ; on les envoyoit dans les pâturages après la dissipation de la rosée, & on avoit soin de les ramener à l'écurie avant la chûte du serein, & de ne pas les laisser exposées aux ardeurs du soleil.

Aussi-tôt que les bœufs commencerent à donner des signes de contagion, on les saigna à la veine jugulaire une fois seulement ; on leur donna pour toute nourriture & pour boisson l'eau blanchie par le son, & plus ou moins saturée de nitre ou de vinaigre, selon l'intensité des symptomes ; les lave-

ments composés d'une décoction de feuilles de mauve & de pariétaire, dans laquelle on faisoit dissoudre une once de nitre, furent administrés deux fois par jour à chaque malade; on injecta trois fois le jour dans les naseaux & dans la bouche une décoction de plantain, de ronce & d'aigremoine: la vapeur d'une infusion aromatique, animée d'une plus ou moins grande quantité de vinaigre, fut chez quelques-uns d'un grand secours pour faciliter la sortie du mucus trop épaissi: l'alkali volatil agit encore avec plus d'efficacité dans ce cas.

Les tumeurs inflammatoires qui tenoient de la nature du charbon, furent conduites à suppuration par des cataplasmes maturatifs; aussi-tôt qu'on y apperçut fluctuation, on les ouvrit avec le bistouri ou un bouton de feu; ensuite on les traita comme un ulcere simple.

Les Provinces de la Bresse & du Dauphiné sont très-souvent exposées à cette espece de maladie épidémique; elle est, pour ainsi dire, propre à ces pays depuis quelques années; mais elle est facile à combattre en suivant le traitement ci-dessus; j'ai seulement observé qu'il est avantageux d'extirper le charbon dès qu'il a pris un certain accroissement; de laisser saigner la plaie, ainsi que je l'ai déja recommandé; de la laver avec une forte infusion de feuilles de rue dans du vinaigre saturé de sel marin, d'y appliquer un cataplasme de feuilles de rue, ensuite de panser l'ulcere avec l'onguent égyptiac, jusqu'à parfaite cicatrice.

XIII. ESPECE. *Épidémie de 1763.*

CETTE maladie, qui a fait périr la plus grande partie des bestiaux du pays Brouageais, Élection

de Marennes, Généralité de la Rochelle, se faisoit premiérement connoître par le refus de nourriture; ensuite on les voyoit tristes, la tête baissée, les oreilles froides & abattues, le poil hérissé & terne, les flancs applatis & agités, le ventre tendu & plein, tout le corps tiraillé, & faisant des efforts comme pour uriner; les urines étoient souvent claires, la constipation survenoit, la rumination cessoit; quelques heures après, s'il ne paroissoit point de tumeurs à la superficie du corps, les frissons les saisissoient, ils trembloient, leurs yeux se ternissoient & devenoient larmoyants; il sortoit une bave tenace de la bouche & des narines; ils se couchoient & mouroient tranquillement, ou agités de convulsions plus ou moins vives dans les extrêmités; ils alongeoient souvent la tête; ils étoient essouflés; ils poussoient de longs soupirs; quelquefois ils toussoient. Ces symptomes venoient souvent avec tant de rapidité, que plusieurs bœufs succomboient sous le joug avant que le Laboureur s'apperçût du moindre mal.

Le danger étoit toujours en raison de la promptitude des accidents; plus la véhémence des symptomes se déclaroit avec lenteur, plus on avoit lieu d'espérer, pourvu que le frisson, toujours funeste, ne parût pas, au moins d'une maniere sensible; les tumeurs superficielles étoient quelquefois fixes dans l'endroit où elles s'étoient déclarées; d'autres fois elles disparoissoient pour se montrer ailleurs; si elles s'évanouissoient, l'animal ne tardoit pas à mourir; si au contraire elles se multiplioient, on pouvoit se flatter d'espérance. L'expérience prouva que la guérison dépendoit de la bonne issue de ces tumeurs, qui tenoient du caractere du charbon: le tissu cellulaire des téguments & des muscles qu'elles affectoient, leur facilité à se convertir en gangrene,

l'humeur âcre, rouſſe & ſanieuſe qu'on y rencontroit avant la ſuppuration & la gangrene, démontroient qu'elles approchoient beaucoup du charbon. On obſerva que la ſuppuration louable des tumeurs & leur grande ſenſibilité étoient des ſignes auſſi favorables que l'inſenſibilité & la flaccidité avec écoulement de matieres ſéreuſes, étoient des ſymptomes funeſtes.

Les tumeurs qui attaquoient le nez, la bouche & le fondement des beſtiaux, & particuliérement le poitrail des chevaux, étoient preſque toujours les ſignes avant-coureurs d'une mort prochaine ; au contraire, celles qui affectoient le fanon des bœufs, étoient moins dangereuſes.

La mortalité s'étendit ſur les bœufs, les chevaux & les brebis.

L'ouverture des cadavres ne jeta pas une grande lumiere ſur le ſiege de la maladie & la qualité du virus peſtilentiel ; le plus grand nombre des bœufs & des moutons morts avoient les eſtomacs pleins d'herbe plus ou moins durcie, particuliérement la panſe ; le conduit inteſtinal étoit quelquefois enflammé ; le ſang qu'on tiroit aux bêtes malades, ſe figeoit facilement, & ſe couvroit bientôt d'une couenne épaiſſe, dure, de couleur blanchâtre, tirant un peu ſur le jaune.

M. *Nicolau*, Docteur en Médecine, à qui nous ſommes redevables d'une deſcription ſi exacte, attribue les principes de cette maladie aux exhalaiſons fétides qui s'élevoient des marais & des cloaques du pays, & qui infectoient ordinairement l'atmoſphere, au point de rendre les habitants, à la fin de l'été, ſujets aux fievres intermittentes.

Les conſeils qu'il reçut de M. *Bourgelat*, pour préſerver les animaux ſains de la maladie, en arrêter les progrès & la domter, ſe réduiſirent,

1°. à corriger le vice de l'air par des grands feux avec du bois verd, près des étables; par la propreté des écuries parfumées plusieurs fois le jour avec le genievre & le soufre, par la séparation des animaux malades, par la sépulture des cadavres pestiférés dans des fosses profondes & couvertes de plusieurs couches de terre battues, & par la privation du fourrage corrompu; 2°. à remédier à la mauvaise qualité des eaux, par l'ébullition ou par l'addition du vinaigre, jusqu'à agréable acidité, ou en abreuvant les bestiaux d'eau courante; 3°. à faire boire tous les jours au bœuf & au cheval sains une pinte de vinaigre, où l'on auroit fait macérer deux poignées de baies de genievre. Autant ce remede pouvoit procurer du bien au bœuf, autant devoit-il être nuisible au cheval; le vinaigre à une si forte dose, l'incommode toujours. Les bêtes malades offroient pour indications, des forces vitales à ranimer, un sang inflammatoire & altéré par le virus pestilentiel, à corriger. C'est peut-être pour remplir la premiere indication, que M. *Bourgelat* proposa le breuvage suivant, & réitéré une fois le jour pendant tout le cours de la maladie.

Prenez gomme ammoniac & *assa-fœtida* grossiérement-pilées, de chacune demi-once; faites dissoudre dans demi-pinte de vinaigre; passez la dissolution pour l'administrer le matin à jeun: dans le cas où le mal devînt plus grave, il recommanda l'alkali volatil de sel ammoniac, à la dose d'une demi-cuillerée dans un quart de pinte de vin, ou d'infusion de genievre, & cela trois fois le jour: au moindre signe de sueur, il prescrivit de la soutenir avec une once de thériaque ou d'orviétan délayé dans les mêmes véhicules, de couvrir l'animal, ensuite d'abattre la sueur avec le couteau de chaleur; enfin, de le bouchonner avec force: il

ordonna d'appliquer ſur les tumeurs critiques, lorſqu'elles étoient dures & peu diſpoſées à la ſuppuration, les véſicatoires; & auſſi-tôt qu'on appercevroit la fluctuation, d'en pratiquer l'ouverture avec le feu, plutôt qu'avec l'inſtrument tranchant; de panſer l'ulcere avec l'onguent égyptiac & le ſuppuratif, mêlés à parties égales; de faire à chaque panſement, c'eſt-à-dire, deux fois le jour, des lotions avec de l'eau ſimple & de l'eau-de-vie tenant en ſolution deux dragmes de ſel commun ſur une pinte d'eau commune & demi-pinte d'eau-de-vie; enfin de panſer l'ulcere accompagné d'un pus louable, avec le digeſtif ordinaire, juſqu'à parfaite cicatrice.

Sans blâmer la méthode ci-deſſus propoſée, les purgatifs & l'alun preſcrits pour corriger entiérement le virus épidémique, j'aurois tâché de remplir la premiere indication avec les parfums d'eau-de-vie & de vinaigre, en adminiſtrant ſoir & matin au bœuf demi-livre du mêlange d'eau-de-vie & de vinaigre en breuvage, & au cheval en lavement, égale quantité mêlée avec cinq livres d'infuſion de fleurs de mauve. Le vinaigre ſaturé de camphre auroit été d'une grande utilité, quoique le camphre ne ſoit ſoluble qu'en très-petite quantité dans le vinaigre; l'alkali volatil, à la doſe de deux dragmes ſur trois livres d'eau ſaturée de nitre, preſcrit en lavement, de même qu'une once de racine de gentiane délayée dans chopine de vinaigre ſaturé de ſel commun, & pris en breuvage, auroient encore pu engager la nature à faire des efforts aſſez puiſſants pour domter l'eſpece d'aſſoupiſſement des forces vitales & les mauvaiſes qualités du ſang.

Les effets nuiſibles que produiſirent la plupart des breuvages aromatiques ou ſpiritueux, la quantité du fourrage qu'on trouva dans la panſe des

bœufs & des moutons, & dans l'eſtomac des chevaux ; l'impoſſibilité où les beſtiaux ſont de rejetter le foin avalé, le vuide que préſentoient les gros inteſtins, étoient des motifs aſſez puiſſants pour engager le Praticien à preſcrire la plus grande partie des remedes plutôt en lavement qu'en breuvage, tant chez le bœuf que chez le cheval.

Comme les éruptions étoient ſalutaires, les ſetons avec la racine d'ellébore ſaupoudrée de mouches cantharides, auroient dû être multipliés, c'eſt-à-dire, placés aux épaules, au fanon & au ventre près des flancs. Une tumeur critique approchoit-elle de ſon dernier degré d'accroiſſement, il falloit l'emporter avec l'inſtrument tranchant, ſans s'amuſer à la faire venir à ſuppuration, & traiter la plaie comme je l'ai déja dit pluſieurs fois ; c'eſt-à-dire, la laiſſer ſaigner, la laver avec une infuſion de feuilles de rue dans du vinaigre ſaturé de ſel commun, y appliquer un cataplaſme de feuilles de rue ; enſuite panſer l'ulcere juſqu'à parfaite cicatrice avec le ſeul onguent égyptiac.

Les véſicatoires ne devoient-ils pas être preſcrits ? faits avec le levain, les mouches cantharides, le vinaigre & quelques gouttes de beurre d'antimoine, ils auroient peu de temps après leur application ſur la ſurface interne des cuiſſes, déterminé vers les extrêmités poſtérieures une grande quantité d'humeurs & de ſang. Les mouches cantharides auroient paſſé dans le torrent de la circulation, les forces vitales ſe ſeroient ranimées, la ſuppuration établie, & le virus peſtilentiel écoulé.

L'eau blanchie avec du ſon, & aiguiſée avec de la crême de tartre ou du vinaigre, devoit encore faire la baſe de la nourriture & de la boiſſon des bœufs malades.

GENRE SECOND.

Tumeur inflammatoire d'un accroiſſement & d'une violence extrême. (Charbon. Anthrax.)

L'INFLAMMATION la plus vive & la plus prompte à dégénérer en abcès de mauvaiſe qualité, ou en gangrene, conſtitue le caractere eſſentiel des tumeurs inflammatoires, auxquelles il a plu de donner le nom de *charbon*, peut-être à cauſe de la vive chaleur dont elles ont coutume d'être accompagnées.

Le charbon eſt dans le commencement dur, ſenſible& enflammé ; enſuite il devient, au milieu, mol & flaſque, tandis que les bords de la partie affaiſſée conſervent une dureté & une chaleur aſſez conſidérables : bientôt la gangrene s'en empare, la tumeur s'étend, l'eſcarre augmente, & gagne toutes les parties voiſines ; quelquefois il dégénere en un abcès rempli d'une humeur ſéreuſe, capable de ronger les parties du corps qu'elle touche ; rarement il ſe convertit en un abcès contenant un pus louable ; ſouvent il ſe change en gangrene, corrompt les chairs voiſines, & fait des ravages ſi grands, que pour l'ordinaire le ſujet meurt avant que de l'avoir pu borner.

Les parties internes du corps, comme les parties externes, ſont expoſées à cette maladie ; la peau n'eſt donc pas le ſeul ſiege du charbon, ainſi que l'ont avancé pluſieurs Ecrivains ; tantôt il réſide dans le tiſſu cellulaire des téguments, tantôt il attaque le corps même des muſcles, tantôt il affecte les glandes lymphatiques & les glandes ſalivaires, tantôt il exerce ſa fureur ſur les viſceres internes,

les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, & l'intérieur de la bouche; enfin, il eſt peu d'organes qui en ſoient exempts.

Les principes qui déterminent le charbon, peuvent ſe réduire à la mal-propreté des écuries, à l'impureté des eaux deſtinées pour la boiſſon, à une atmoſphere remplie de parties hétérogenes, aux mauvaiſes intempéries de l'air, au vent du midi trop long-temps en regne, aux aliments dépravés, aux pluies abondantes & continuelles pendant le printemps & l'été; enfin, à la diſpoſition particuliere des fluides & des ſolides de l'animal; ſans cela, comment concevoir que tel animal ſera, préférablement à deux cents autres bœufs, attaqué de charbon? Ils mangent tous le même fourrage, ils vivent tous ſous le même ciel, &, pour ainſi dire, ſous le même toit.

La cure générale du charbon eſt, 1°. de l'extirper dès qu'il a approché de ſon entier accroiſſement, c'eſt-à-dire, environ douze heures après ſon apparition, s'il eſt peſtilentiel; & vingt-quatre après, s'il eſt ſimple; 2°. de tenir l'animal à une diete auſtere; le petit-lait, l'eau blanche, le ſuc de feuilles de laitue, feront la baſe de ſa nourriture & de ſa boiſſon; 3°. d'adminiſtrer au malade pluſieurs fois le jour, des lavements compoſés de petit-lait, ou du ſuc de laitues, ou de l'eau blanche, tenant en ſolution de la crême de tartre ou de nitre; 4°. de mettre un ſeton au fanon du bœuf & au poitrail du cheval.

Il faut éviter avec attention, dans quelque eſpece de charbon que ce ſoit, la ſaignée, les purgatifs, les ſudorifiques & les alexipharmaques; on peut tout au plus preſcrire une infuſion aromatique, ou autre médicament de cette eſpece, lorſque les forces vitales paroiſſent diminuer; car rien ne

les détruit avec plus de célérité, que la matiere qui constitue le charbon.

I. ESPECE. *Charbon simple.*

UNE élévation sensible & prompte sur les téguments, accompagnée d'une grande chaleur, caractérise les commencements du charbon : peu de temps après, le milieu de la tumeur s'affaisse, devient moins sensible, & se remplit d'une humeur plus ou moins sanieuse ; ensuite la gangrene s'y manifeste, les bords de la partie gangrénée restent durs & enflammés pendant quelque temps ; enfin la gangrene s'empare des parties voisines, & l'animal meurt.

Le charbon simple n'est pas ordinairement suivi de ces derniers symptomes ; pendant tout le cours de la maladie, qui passe rarement le cinquieme jour, sans être terminée, ou par la suppuration, ou par la gangrene, les fonctions vitales languissent, sans que les fonctions des organes de la digestion souffrent une altération bien marquée : le bœuf rumine & conserve l'appétit ; le cheval, beaucoup moins exposé à cette maladie, paroît en être plus affecté ; le dégoût & le refus même des aliments semblent le démontrer.

Le charbon simple ne se communique pas communément d'un bœuf malade à un bœuf sain, & encore plus difficilement d'un bœuf affecté à un cheval, ou à une brebis jouissant d'une parfaite santé.

Le trop long séjour dans des étables mal-propres & mal construites, les mauvaises qualités des eaux & des aliments, la trop grande chaleur de l'atmosphere, & la disposition particuliere du sujet, sont les principes les plus fréquents du charbon.

Les ſentiments des Auteurs ſur le traitement du charbon, offrent une variété qui paroît annoncer l'incertitude de toutes les méthodes propoſées; les uns donnent comme le remede le plus prompt & le plus efficace, l'extirpation de la tumeur par le moyen du beurre d'antimoine, avec la précaution d'en frotter les parties voiſines de l'eſcarre, pour que la matiere du charbon ne s'étende pas trop loin: le beurre d'antimoine, bien loin de diminuer les progrès du charbon, ne ſert qu'à les accroître, & a fait ſouvent mourir l'animal pendant ſes effets. Pluſieurs établiſſent que le feu l'emporte ſur tous les autres moyens pour extirper & guérir le charbon; mais le feu n'eſt-il pas capable de faire rentrer dans le torrent de la circulation une partie de la matiere morbifique? Le feu agit-il avec aſſez de force ſur toutes les parties affectées pour les détruire entiérement? L'eſcarre occaſionnée par le cautere actuel, ne peut-elle pas donner lieu à la gangrene des chairs voiſines? Enfin la ſuppuration, qu'il eſt avantageux d'exciter dès les premiers jours, s'il eſt poſſible, n'eſt-elle pas retardée par la formation de l'eſcarre? Quelques-uns recommandent les ſcarifications ſur le charbon, ou les inciſions de la partie gangrénée, juſqu'au vif, ou l'ouverture de la tumeur lorſqu'elle contient du pus ou une matiere ſanieuſe; ils conſeillent, après une de ces opérations, d'appliquer un cataplaſme maturatif. Des procédés auſſi peu indiqués expoſent l'animal à périr avant que la ſuppuration ſoit établie; par-là ils augmentent les ravages de la gangrene; ou ils la déterminent, ſi elle n'exiſtoit pas.

La portion la plus expérimentée des Praticiens penſe que l'entiere extirpation du charbon par l'inſtrument tranchant eſt la meilleure méthode,

avec la précaution de laiſſer ſaigner la plaie, enſuite de la laver avec du vinaigre ſaturé de ſel ammoniac ou de ſel marin, d'y appliquer deſſus un cataplaſme composé de feuilles de rue, de le changer toutes les vingt-quatre heures, juſqu'aux premiers ſignes de ſuppuration; alors de panſer l'ulcere avec l'onguent égyptiaç.

Quel eſt le temps où il faut extirper le charbon? eſt-ce pendant l'accroiſſement, ou après ſon entier accroiſſement? Si on le fait pendant l'accroiſſement, ne s'expoſe-t-on pas à laiſſer dans le ſang une partie de l'humeur qui conſtitue le charbon? Si on attend l'entier accroiſſement de la tumeur, n'a-t-on pas à craindre les mauvais effets du charbon ſur les parties voiſines? L'expérience a démontré que l'extirpation du charbon ſimple, faite au bout de quinze à vingt-quatre heures, à dater de ſon apparition, étoit conſtamment ſuivie d'un ſuccès heureux. Le terme que je viens de preſcrire, n'établit point une regle ſans exception; il eſt des ſujets, des ſaiſons & une multitude d'autres circonſtances, qui peuvent accélérer l'accroiſſement des ſymptomes, & par conſéquent obliger le Praticien à extirper le charbon plus promptement. On ne court aucun riſque d'attendre l'entier accroiſſement du charbon ſimple, c'eſt-à-dire, l'inſtant où le milieu de la tumeur commence à s'affaiſſer.

Les derniers Praticiens, moins cruels, font leurs efforts pour obtenir une bonne ſuppuration; ils appliquent ſur la tumeur, auſſi-tôt qu'elle commence à paroître, des cataplaſmes émollients ou maturatifs, & même les véſicatoires, ſi la tumeur n'eſt pas diſpoſée à ſe ramollir; enſuite ils agiſſent comme pour un abcès ſimple: lorſque la gangrene s'empare de la tumeur, ils ſéparent avec ſoin le mort du vif; ils panſent l'ulcere avec la teinture d'aloës ou de téré-

benthine, & ils attendent patiemment que la nature veuille borner l'eſcarre, & détacher les parties gangrénées hors de la portée des inſtruments. Les partiſans de cette méthode n'ont jamais pris l'expérience pour guide. Eſpérer que la nature ſauvera tous ceux qu'on veut lui confier, parce qu'un ſur cent échappe aux fureurs du charbon, c'eſt méconnoître nos forces, & trop peu croire aux ſecours de l'art.

A ne conſulter que l'expérience & l'obſervation, le traitement le plus avantageux du charbon ſimple, eſt l'extirpation avec l'inſtrument tranchant; par ce moyen la matiere morbifique eſt enlevée, on ne craint plus de voir diſparoître le charbon pour ſe porter ſur d'autres parties du corps, tant internes qu'externes: la ſuppuration qui ſe forme, eſt louable, & produit très-rarement la deſtruction des parties voiſines.

II. ESPECE. *Charbon peſtilentiel.* (Charbon malin.)

A PEINE l'animal eſt-il attaqué du charbon peſtilentiel, que le dégoût, la perte d'appétit, le tremblement, la fievre, l'abattement des forces muſculaires, s'en emparent: ordinairement ces ſymptomes devancent la ſortie du charbon; quelquefois le charbon paroît tout à coup, ſans ſe faire annoncer par aucun des ſymptomes précédents, & l'animal meurt quelquefois en mangeant ou en travaillant. Ce qui caractériſe eſſentiellement cette eſpece de charbon, eſt, 1°. la facilité avec laquelle il ſe tranſmet à un animal ſain: qu'un bœuf infecté de *charbon malin*, vienne dans un troupeau de bœufs & de vaches, auſſi-tôt la contagion gagnera, & la plus grande partie des bœufs ſeront infectés, quoiqu'ils habitent un ciel pur, qu'ils mangent d'excellents fourrages, qu'ils

boivent de la bonne eau, & qu'ils ſe retirent dans des étables propres; 2°. les mauvaiſes qualités qu'il prend, & les prompts ravages qu'il produit, ſoit qu'il ſe change en ulcere, ſoit que la gangrene l'attaque. Pourquoi le bœuf eſt-il plus ſujet au charbon que le cheval, la brebis, la chevre & le porc? Pourquoi le charbon qui attaque le bœuf, ſe communique-t-il rarement au cheval, à la brebis, &c? Pourquoi l'homme qui en eſt infecté, pour avoir ſeulement touché l'animal peſtiféré, ne le tranſmet-il pas à ſon ſemblable, auſſi promptement qu'un bœuf malade à un bœuf ſain? Pourquoi les forces vitales ſont-elles pour l'ordinaire ſi abattues pendant le cours de la maladie? Pourquoi la terminaiſon de la tumeur n'eſt-elle pas la même chez tous les animaux infectés? Pourquoi le charbon peſtilentiel paroît-il plutôt en hiver & dans le printemps, qu'en été & en automne? Pourquoi les jeunes bœufs, les taureaux & les bœufs oiſifs y ſont-ils plus expoſés que les bœufs maigres, vieux & travaillant beaucoup? Pourquoi le charbon attaque-t-il plutôt les téguments que les viſceres? Pourquoi de vingt bœufs habitants de la même étable, un ſeul eſt-il affecté du charbon, le communique-t-il aux autres, qui, ſans ſon voiſinage, auroient joui d'une parfaite ſanté? Comme il me paroît impoſſible de répondre exactement à toutes ces queſtions, j'abandonne à nos grands raiſonneurs le plaiſir de les expliquer.

Dès que la tumeur a pris un certain accroiſſement, il faut l'extirper avec le biſtouri, & enlever une portion des muſcles, ſi elle y adhere; laiſſer ſaigner la plaie, quand même on auroit ouvert une petite artere; la laver avec une forte infuſion de feuilles de rue & de ſauge, ou avec parties égales d'infuſion de racine de gentiane & de vinaigre ſaturé de

ſel commun, ou avec de l'eau-de-vie camphrée, ou avec de l'eau de chaux; enſuite y appliquer un cataplaſme compoſé de feuilles de rue, de racine de gentiane pulvériſée & de levain, qu'il eſt eſſentiel de changer toutes les douze heures, juſqu'à ce que vous vous apperceviez d'un commencement de ſuppuration; enfin panſez l'ulcere avec l'onguent égyptiac. Si le cataplaſme de feuilles de rue excitoit une inflammation trop vive, vous y ſubſtituerez un mêlange de mie de pain, de feuilles de rue & d'eau. Pluſieurs, bien loin d'appréhender cette inflammation, ſemblent la regarder comme un accident ſalutaire, puiſqu'ils conſeillent, après la ſection de la tumeur, l'application des ſemences de moutarde préparées, ou celle de l'onguent de ſcarabées: mais comme la ſuppuration eſt preſque toujours relative à l'intenſité de l'inflammation, c'eſt au Praticien à reconnoître ſur le champ, s'il eſt utile d'exciter une abondante ſuppuration.

Lorſque le charbon attaque le fondement, les parties naturelles, les mammelles, le mufle, les parties extérieures de l'œil & de l'oreille, vous vous garderez bien de l'application des cataplaſmes ci-deſſus; il ſuffit de laver la plaie pluſieurs fois le jour avec l'infuſion d'abſynthe dans du vinaigre ſaturé de ſel commun, d'y maintenir des étoupes imbibées de la même infuſion; & dès que la ſuppuration commencera à ſe montrer, de panſer l'ulcere avec l'onguent égyptiac, que vous recouvrirez d'une compreſſe trempée dans de l'eau-de-vie camphrée. Quelques Praticiens craignent d'extirper le charbon qui a déja fait du progrès; au contraire, ils doivent ſe hâter d'extirper la tumeur, & de favoriſer par-là les efforts de la nature, qui tend à ſe débarraſſer des parties détruites, & à borner les progrès du charbon. Le régime & les

précautions récommandées ci-devant dans le Genre *des maladiescontagieuſes*, pag. 249, ſont ici indiqués.

III. ESPECE. *Muſaragne.* (Muſette.)

CETTE eſpece de charbon ſe fait connoître par une petite tumeur inflammatoire, ſituée vers la partie ſupérieure & interne de la cuiſſe ; elle prend un accroiſſement rapide en très-peu de temps ; la cuiſſe & la jambe acquierent une groſſeur énorme ; la gangrene s'empare de la tumeur, & ſouvent l'animal meurt en moins de vingt-quatre heures : pendant tout ce temps, le malade eſt attaqué de dégoût, de triſteſſe, d'abattement, ordinairement de friſſons & de difficulté de reſpirer.

Les accidents de cette maladie ſont ſi rapides, qu'il n'eſt pas étonnant d'avoir vu des Maréchaux l'attribuer à la morſure d'une bête venimeuſe, qu'ils ſoupçonnoient être la *muſaragne* ou *muſette*, animal qui reſſemble plus à la taupe qu'à la ſouris ; ſon nez eſt plus alongé que ſes mâchoires, ſes yeux ſont cachés, & plus petits que ceux de la ſouris ; ſes pieds ſont munis de cinq doigts, ſa queue, ſes jambes, & ſur-tout les jambes de derriere, ſont plus courtes que celles de la ſouris ; d'ailleurs il a les oreilles & les dents de la taupe ; la grandeur de ſa bouche, la ſituation & la figure de ſes dents le mettent dans l'impoſſibilité de mordre le cheval, que les Maréchaux regardent comme le ſeul animal expoſé à la morſure de la muſaragne.

La dépravation des humeurs, les mauvaiſes qualités de l'air, des aliments & de la boiſſon, les exercices outrés, le grand repos, le long ſéjour dans les écuries mal-ſaines, peuvent être admis parmi les principes les plus communs de cette maladie.

On

On n'a point d'obſervation qui conſtate la contagion de la muſaragne, & qui prouve que le bœuf ou le mouton en ſoit attaqué. Dès que la tumeur commence à prendre un certain accroiſſement, faites-en l'extirpation avec l'inſtrument tranchant, en ménageant, s'il eſt poſſible, les principaux vaiſſeaux & les muſcles néceſſaires à la progreſſion; baſſinez la plaie avec une forte infuſion de feuilles de rue dans du vinaigre; appliquez-y un cataplaſme composé de feuilles de rue, d'abſynthe & de vin, qu'on changera toutes les cinq heures; enveloppez la jambe enflée de linges trempés dans du vinaigre ſaturé de ſel marin, & où vous aurez fait infuſer des feuilles de ſauge; réitérez trois ou quatre fois par jour les lavements composés d'une infuſion aqueuſe de feuilles de ſauge, tenant en ſolution une once de nitre ſur un pot d'infuſion; placez au poitrail un ſeton avec la racine d'ellébore; donnez pour nourriture & pour boiſſon de l'eau blanche nitreuſe; enſuite adminiſtrez, par degrés inſenſibles, du ſon, de la paille & du foin; faites prendre les cinq premiers jours deux bols composés de deux onces de nitre, de demi-once de camphre, & de ſuffiſante quantité de miel pour deux bols, à faire avaler, l'un, le matin, & l'autre, le ſoir; tenez le malade dans une écurie ſeche, ni trop chaude ni trop fraîche; gardez-vous bien de le couvrir pour exciter la ſueur, & par conſéquent de lui adminiſtrer des ſudorifiques.

Si en extirpant la tumeur, vous avez coupé une artere ou une veine conſidérable, appliquez ſur l'ouverture du vaiſſeau de l'agaric, ou un bouton de vitriol, ou le feu, ou la poudre de lycoperdon, &c. par un de ces moyens vous vous rendrez maître du ſang.

IV. ESPECE. *Feu S. Antoine.*

IL ſe manifeſte par un bouton douloureux & enflammé, qui s'éleve ſur la peau dans les endroits dépourvus de laine, comme dans ceux qui en ſont ornés; bientôt il dégénere en gangrene, qui détruit les parties voiſines.

Cette maladie, particuliere aux brebis, affecte indifféremment les parties charnues & extérieures du corps: il faut qu'elle ne ſoit point contagieuſe, puiſque *Haſtfer* aſſure avoir vu des brebis qui en étoient attaquées, & qui alloient avec le troupeau, ſans infecter les autres brebis.

Pluſieurs Bergers la regardent comme incurable; quelques-uns prétendent qu'elle a quelquefois cédé à l'application du cerfeuil pilé & mêlé avec de la vieille biere. *Haſtfer* rapporte qu'un Payſan poſſeſſeur d'une brebis dont les téguments étoient en partie détruits par ce mal, prit de l'huile de tabac & du mercure éteint avec le ſoufre, dont il frotta la plaie, ayant ſoin de laver une fois par jour la même plaie avec une très-forte infuſion de feuilles de rue: après cinq ſemaines de traitement, la brebis fut délivrée de ſa maladie; mais elle en perdit les yeux, & ſa laine devint ſi embrouillée, qu'elle étoit toute remplie de nœuds.

Le mercure & le ſoufre me paroiſſent plus propres à accroître la gangrene, qu'à la borner; c'eſt pourquoi je ne conſeille que l'infuſion de feuilles de rue & la ſeule huile de tabac; encore l'infuſion d'abſynthe ſaturée de ſel ammoniac, l'infuſion de ſabine & de ſauge dans du bon vin, devroient être préférées, tandis qu'intérieurement on feroit prendre au malade, pendant tout le cours de la maladie, deux bols compoſés chacun d'une dragme de racine de gentiane pulvériſée & de demi-dragme de nitre,

& de ſuffiſante quantité de miel pour incorporer le nitre & la racine de gentiane. Auſſi-tôt que vous appercevrez le bouton inflammatoire, même avant qu'il ſoit terminé en gangrene, il faut l'extirper, de même qu'une portion des bords voiſins : lorſque la gangrene a déja fait du progrès, l'extirpation eſt auſſi eſſentielle que les lotions preſcrites ci-deſſus.

GENRE TROISIEME.

Tumeur inflammatoire au poitrail. (Avant-cœur. An-cœur.)

C'EST une tumeur inflammatoire, qui naît ſur la partie antérieure du poitrail, & qui s'étend quelquefois juſqu'au fourreau ou aux mammelles.

A peine a-t-elle paru, qu'elle prend un volume conſidérable en peu de temps, & qu'elle dégénere promptement en un abcès de mauvaiſe qualité ; il eſt rare de la voir dégénérer en gangrene. Les ſymptomes qui ont coutume de l'accompagner, ſont la triſteſſe de l'animal, le dégoût univerſel, les battements de cœur forts & fréquents, & les défaillances juſqu'à tomber par terre. Le bœuf a le col penché, la bouche pleine de ſalive, l'épine du dos roide, & le poil hériſſé; il eſt dégoûté, il rumine peu, & tombe quelquefois par terre de foibleſſe.

Il ne faut pas confondre cette maladie avec les eſpeces de tumeurs folliculeuſes que les Maréchaux nomment *avant-cœur*, parce qu'elles viennent ſur le poitrail ; la violence de l'inflammation, les ſymptomes dont elle eſt accompagnée, ſont des ſignes aſſez frappants pour la diſtinguer.

Il paroît, d'après pluſieurs obſervations, qu'elle

attaque plus fréquemment le cheval que le bœuf; qu'elle eſt ſouvent mortelle dans les pays chauds; fort dangereuſe dans les climats tempérés, & peu funeſte dans les pays froids. Je ne ſais ſi la derniere obſervation eſt vraie; car j'ai vu plus d'une fois des Maréchaux prendre pour avant-cœur des tumeurs enkiſtées.

La plupart des Auteurs recommandent, pour combattre l'avant-cœur, d'amples & fréquentes ſaignées, deux lavements par jour, composés d'une décoction de feuilles de mauve, tenant en ſolution du nitre, & des cataplaſmes maturatifs, faits avec du gruau d'avoine cuit dans du lait & du ſaindoux, ou avec de la farine, de la poix noire, de la térébenthine, de l'huile de laurier & de ſaindoux: lorſque la tumeur vient lentement à ſuppuration, ils conſeillent d'ouvrir la peau qui couvre la tumeur, de mettre dans la plaie un morceau de racine d'ellébore trempé dans du vinaigre; enſuite de recoudre la peau: ſi au bout de vingt-quatre heures il ſe forme dans cette partie une tumeur groſſe comme la tête d'un homme, c'eſt un ſigne, diſent-ils, qui fait eſpérer une prompte guériſon.

Une telle méthode eſt trop éloignée des loix de la ſaine pratique, pour qu'on s'attache un ſeul inſtant à la réfuter: ils n'ont pas fait attention qu'ils avoient des forces vitales à conſerver & à augmenter, une tumeur inflammatoire à diſſiper; en conſéquence les ſaignées abondantes & réitérées ſont nuiſibles; tout au plus une ſaignée à la veine du plat de la cuiſſe eſt-elle utile, lorſqu'il y a pléthôre. Les cataplaſmes, les onguents & autres topiques n'obtiennent jamais la réſolution de la tumeur; ils la font abcéder; encore le pus eſt-il de mauvaiſe qualité, & l'animal expoſé à mourir

avant la moindre apparition de matiere purulente.

Pour remplir les indications qu'offre l'avant-cœur, réitérez les lavements composés d'eau blanche & d'une verrée de vinaigre saturé de nitre: l'eau blanche doit servir de nourriture & de boisson ; & lorsque les forces vitales s'affoiblissent, donnez en breuvage le matin demi-setier de vin d'absynthe, autant le soir ; enlevez la tumeur avec le bistouri, aussi-tôt qu'elle aura acquis la grosseur du poing ; appliquez sur la plaie, après l'avoir laissé saigner & l'avoir lavée avec du vinaigre saturé de sel commun, un cataplasme composé de feuilles de rue, de feuilles d'absynthe & d'eau saturée de sel ammoniac ; changez-le toutes les douze heures ; & quand la suppuration commencera à paroître, pansez l'ulcere avec l'onguent égyptiac.

Si la tumeur s'étend jusqu'aux mammelles de la jument, ou jusqu'aux parties naturelles du cheval, l'extirpation ne peut pas toujours être accompagnée d'un succès heureux, à cause de la multitude des veines qui rampent sur les téguments de l'abdomen : cependant, comme il est permis en pareil cas de tenter une opération difficile, enlevez avec adresse & promptitude la tumeur, & appliquez sur la plaie des étoupes couvertes de vitriol blanc & de poudre de licoperdon, que vous comprimerez aussi fortement qu'il sera possible, avec un bandage circulaire.

L'avant-cœur menacé de gangrene, ce qui n'arrive pas fréquemment, parce que l'animal, pour l'ordinaire, meurt avant que la gangrene ait paru, doit être extirpé sur le champ jusqu'au vif, & la plaie lavée avec l'infusion d'absynthe dans du vinaigre saturé de sel commun, ou avec une simple infusion de feuilles de rue. Supposé que la tumeur soit abcédée, pratiquez une grande

ouverture à l'endroit où la fluctuation eſt bien ſenſible ; enſuite panſez avec l'onguent égyptiac, ayant ſoin de couvrir le reſte de la tumeur avec le cataplaſme composé de mie de pain, de feuilles d'abſynthe & d'eau.

GENRE QUATRIEME.

Éruption de boutons inflammatoires, contagieux & de prompte terminaiſon. (Petite vérole. Clavelée. Claveau. Clavin.)

LE *clavin* ſe manifeſte par des boutons enflammés, qui s'élevent ſur les téguments, particuliérement ſur les parties dénuées de laine, telles que le ventre, l'intérieur des cuiſſes & des épaules, le nez, les mammelles & le deſſous de la queue. L'éruption eſt retardée ou accélérée, ſelon la température de l'air, la force, l'âge & le tempérament de l'animal ; ordinairement elle eſt complette le quatrieme ou cinquieme jour ; les boutons ſont de pluſieurs formes & de différentes couleurs ; tantôt ronds, tantôt oblongs ; ils commencent tous par être rouges ; enſuite ils blanchiſſent, deviennent mous, ſuppurent, ſe deſſechent & forment une croûte noire, qui tombe d'elle-même.

Le clavin, maladie particuliere aux moutons, ſe communique facilement ; c'eſt pourquoi le Berger doit être attentif aux ſymptomes qui l'annoncent, afin de ſéparer ſur le champ le mouton infecté, du troupeau. Le dégoût & la triſteſſe, ſignes avant-coureurs de ce mal, ſont toujours proportionnés au degré de la maladie : plus les moutons doivent être gravement attaqués, moins ils mangent : dès qu'ils ſont atteints du clavin, ils ceſſent de ruminer,

leurs yeux ſont chargés, enflés & larmoyants; ſouvent les deux paupieres ſe collent l'une à l'autre; quelquefois ils reſtent en place, ramaſſés dans le moindre volume, abſorbés, la tête penchée vers la terre, la queue entre les jambes, les parties poſtérieures rapprochées des antérieures; ils ſont oppreſſés, les flancs leur battent; s'ils guériſſent, leur laine tombe aux places où il y a eu éruption; leurs déjections ſont à peu près les mêmes qu'en ſanté. Lorſque les brebis pleines viennent à être attaquées du clavin, elles ſont ſujettes à avorter; alors le danger eſt éminent, les boutons petits & peu nombreux. On a obſervé que le fœtus des brebis mortes de la clavelée, n'avoit aucune marque extérieure de ce mal; qu'une brebis une fois infectée de la clavelée, n'en eſt plus attaquée; que trois beliers forts ont reſté, pendant le cours de la maladie, au milieu des brebis malades, ſans en reſſentir aucun effet, & qu'aucun des agneaux qui naiſſent de brebis infectées, même en tettant leur mere, n'en eſt attaqué.

Les mêmes obſervateurs ont conſtamment trouvé les poumons des brebis mortes de la clavelée, enflammés, couverts d'hydatides, d'un pourpre noir, parſemé de taches livides: en paſſant le doigt ſur la face extérieure de ce viſcere, ils reconnoiſſoient diſtinctement des petits tubercules ou boutons; le foie étoit parſemé d'hydatides, & la veine-porte remplie de douves.

Un troupeau commence-t-il à être infecté du clavin, il faut promptement ſéparer les moutons malades des ſains, & les mettre dans une étable propre, aérée & éloignée des autres écuries: ſi la chaleur eſt conſidérable, on les fera parquer jour & nuit près d'un bois, à l'abri du ſoleil, ou on les tiendra ſous un hangar vaſte & bien diſpoſé; on

les y parfumera deux fois par jour avec du vinaigre & de l'encens ; on leur tirera de la veine jugulaire, dès les premiers jours de la maladie, si elle est confluente & maligne, deux onces de sang ; on leur fera boire une fois par jour, de l'eau blanche un peu salée ; on ne leur donnera pour nourriture qu'une très-petite quantité de son humecté avec de l'eau saturée de sel marin. Si l'éruption est bénigne, on n'emploiera aucun remede ; mais si l'inflammation est trop vive, on réitérera la saignée, on leur fera prendre deux fois par jour une dragme de nitre incorporé avec suffisante quantité de miel pour un bol, & on les abreuvera une fois le matin, une fois le soir, avec le petit-lait, ou le suc de laitue, ou l'eau blanche, tenant en solution une dragme de nitre sur trois livres de fluide.

L'éruption tarde-t-elle à paroître, ou les boutons sont-ils en partie rentrés, on propose de leur donner une fois le jour un bol de la grosseur d'une noisette, composé de parties égales d'*assa-fœtida* & de baies de laurier réduites en poudre, & de les nourrir avec du foin, du son & de l'avoine, dans laquelle on mêlera chaque jour une cuillerée de soufre par bête.

Je préfèrerai dans ce cas le bol suivant : Prenez de la racine de gentiane, deux dragmes ; de la suie de cheminée, une dragme ; du miel, quantité suffisante pour un bol ; j'interdirai au malade toute sorte de nourriture, & je ne lui permettrai pour boisson que de l'eau blanche plus ou moins saturée de sel marin, & un peu de son humecté d'eau saturée de sel marin.

Lorsque le froid est rigoureux, rassemblez les moutons infectés dans une écurie propre, & dont l'air peut être facilement renouvellé ; parfumez-les avec de l'infusion de feuilles de sauge dans du

vinaigre ; ajoutez chaque jour au ſon qu'on leur donne pour nourriture, demi-dragme de racine de gentiane, excepté que l'inflammation ſoit vive, ou la petite vérole bien bénigne.

Les véſicatoires mis ſur les parties charnues & dénuées de laine, peuvent établir une heureuſe dérivation, quoique certains Auteurs aient avancé qu'ils n'avoient produit aucune évacuation ſenſible, malgré leur application pendant quinze jours conſécutifs. Le ſeton avec l'ellébore placé au bas du poitrail, eſt d'un avantage plus évident & mieux obſervé. Lorſque le clavin commence à infecter un troupeau, pratiquez un ſeton avec le fil de crin à chaque brebis, quelque bien portante qu'elle ſoit. Si la matiere purulente qui s'écoule par le ſeton, ne garantit pas tous les moutons du clavin, au moins ne ſeront-ils pas expoſés à un danger auſſi évident.

I. ESPECE. *Petite vérole bénigne & diſcrette.* (Clavelée bénigne.)

LES yeux, la ſituation de la tête & des oreilles annoncent peu de triſteſſe ; l'animal mange, la rumination ſubſiſte, l'éruption eſt complette, le quatrieme jour les boutons ſont diſtincts les uns des autres ; ils reſtent durs, rouges pendant quatre ou cinq jours ; enſuite ils blanchiſſent, deviennent mous, ſe deſſechent & forment une croûte noire, qui tombe quelque temps après d'elle-même ; la tête eſt un peu enflée ; elle devient peſante ; les paupieres ſe gonflent, & les boutons ſe jettent particuliérement ſur le nez, les joues, & les yeux même, une ſuppuration prompte & abondante détruit ſouvent ces derniers organes, quoique la clavelée ſoit bénigne.

Cette eſpece de petite vérole ſe communique

autant par le contact immédiat de l'animal infecté, que par l'air chargé du virus variolique. Qu'un troupeau malade rencontre un troupeau sain, sans se toucher, la contagion a lieu, & il arrive quelquefois que la petite vérole, de bénigne qu'elle est dans le premier troupeau, devient maligne & confluente dans le second.

Le premier remede & le plus essentiel, est de placer les moutons malades sous un hangar, ou de les faire parquer en plein champ, avec l'attention de leur épargner les mauvaises impressions de la pluie & du soleil; leur nourriture sera modique, une livre de son humecté d'une petite quantité d'eau; pour boisson, deux livres & demie d'eau blanche, où l'on aura mis en solution une dragme de sel marin. Quelques Praticiens recommandent, pendant tout le cours de la maladie, de donner à discrétion du foin & de l'avoine avec du son, dans laquelle il faut mêler des fleurs de soufre en poudre, à la dose de demi-once par jour; ou du nitre, ou du sel marin, à la dose de deux dragmes: ils regardent ces médicaments comme très-utiles pour favoriser l'éruption, calmer l'inflammation, & pousser par les urines une partie du virus variolique.

Si les brebis poussoient la retenue jusqu'à ne manger que le foin & l'avoine nécessaires pour le soutien des forces vitales, je serois d'avis de leur donner des aliments à discrétion; mais comme elles ne consultent que leur gourmandise, elles prennent toujours trop de nourriture; il vaut donc mieux qu'elles souffrent d'inanition, que de replétion; c'est pourquoi on se contentera, dans la clavelée bénigne, de donner par jour à chaque mouton une livre de son mouillé, & de leur faire boire une fois le jour de l'eau blanche un peu salée.

Lorsque l'éruption est rentrée ou supprimée par

l'action d'un air trop froid, ou par une autre cause, telles que la pluie, l'impression de l'eau fraîche, les mauvaises qualités de l'air, des aliments & des remedes ; lorsque les boutons sont petits, blanchâtres, pointus, variqueux, peu nombreux ; lorsque la tête devient pesante, & que l'animal perd l'appétit, il faut administrer à chaque mouton un bol composé de quinze grains de racine de gentiane, d'une dragme de nitre & de deux dragmes d'extrait de genievre, & ajouter à l'eau blanche destinée pour boisson, une plus grande quantité de sel.

C'est vraisemblablement pour répondre à cette indication, que *Hastfer* conseille de séparer les brebis malades du reste du troupeau, de les renfermer dans une écurie exactement fermée, de donner à chaque brebis malade un grain de civette mis en solution dans une cuillerée d'eau-de-vie, ou cinq gouttes d'huile de suie de cheminée, ou six à sept gouttes d'alkali volatil, ou une dragme de thériaque ; ensuite de serrer les brebis les unes contre les autres, pour les faire suer, sans leur donner ce jour-là aucune nourriture avant trois heures après midi ; & quand la petite vérole n'est pas abondante, d'ouvrir les boutons avec une épingle, & de les presser pour en faire sortir le pus ; alors ils se sechent d'eux-mêmes. Tant que les brebis sont malades, il prescrit une bonne nourriture, & à chacune une demi-poignée de sel, & point d'eau : il rapporte qu'en été le meilleur remede est de leur frotter le matin avant de sortir, & le soir après être rentrées, les jambes, les yeux, les oreilles & le museau avec la décoction suivante : prenez de feuilles d'aune, cueillies le printemps, une poignée ; de la biere, deux livres & demie ; faites cuire jusqu'à consistance visqueuse ; passez, conservez la colature,

où l'on trempera des vergettes ou un pinceau, pour en frotter l'animal affecté : il recommande en automne la liveche & la racine d'eupatoire femelle bâtarde en poudre, deux fois par semaine, à la dose d'un plein chapeau pour cent brebis, mêlées avec trois fois autant de sel : pendant tout le cours de ce traitement, il veut qu'on les mene paître dans des champs secs, & dans des endroits où il croît de la bruyere, les faisant rentrer dès que le froid commence à se faire sentir ; car il est préférable de tenir les brebis chaudement dans leurs écuries, plutôt que de les exposer au moindre froid, toujours préjudiciable aux brebis attaquées de cette maladie. Lorsque le vent du nord souffle avec force, & porte avec lui la neige & produit la glace, les Bergers doivent tenir chaudement les brebis malades, dans des écuries vastes, propres, & dont le plancher soit élevé ; les écarter un peu les unes des autres, pour les empêcher de suer, & renouveller de temps en temps l'air de l'écurie ; mais au printemps, en été & en automne, ces précautions sont inutiles ; il suffit de les mettre à l'abri de la pluie & du soleil.

II. ESPECE. *Petite vérole confluente.* (Clavelée maligne.)

AUSSI-TÔT que les moutons sont atteints de la *clavelée maligne*, ils perdent l'appétit, ils cessent de manger, ils sont altérés, ils ne ruminent plus ; leurs yeux sont enflés, larmoyants, obscurs ; souvent les deux paupieres se collent l'une à l'autre ; la tête enfle considérablement ; ils jettent par les naseaux une morve épaisse, tenace, le plus souvent blanche, rarement jaune ; l'éruption est pour l'ordinaire si considérable, que le corps est cou-

vert de boutons enflammés, ferrés & nombreux, particuliérement les joues, le nez, les yeux, la face interne des épaules & des cuisses: lorsqu'on touche l'animal, il paroît ressentir une douleur aiguë; si on le saisit par le col, il entre, pour ainsi dire, en convulsion; si on l'arrête par la laine du dos, il tombe, & ne se releve qu'avec peine; les forces lui manquent pour suivre le troupeau; il s'abat, & reste sur la place, ramassé dans le moindre volume possible; ensuite il lui survient une grande difficulté de respirer, avec battement de flancs considérable; l'haleine est d'une puanteur insupportable; les boutons deviennent violets, s'amortissent sans suppurer, & noircissent: ordinairement l'animal meurt dès le troisieme ou le quatrieme jour de l'éruption; s'il passe le cinquieme ou le sixieme jour, il faut espérer la guérison, qui est rarement parfaite avant quinze jours ou un mois, souvent deux mois après l'éruption.

Corriger les mauvaises qualités du virus variolique, favoriser son écoulement hors du corps, empêcher ou diminuer son action sur les parties essentielles à la vie, voilà quelles sont les indications à remplir: pour cela, tirez premiérement deux onces de sang de la veine jugulaire, parfumez l'écurie où sont les malades avec une infusion composée de feuilles de sauge & de parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre; servez-vous de l'eau blanche pour nourriture & pour boisson; si vous pouvez avoir du petit-lait, donnez-en une livre & demie par jour, en y ajoutant un peu de sel marin: c'est une erreur de croire qu'il ne faut donner aux brebis ni aliments ni remedes sous forme liquide: soir & matin, faites prendre une verrée d'eau blanche, saturée de nitre; ou bien administrez le bol, si estimé pour combattre les maladies

inflammatoires des brebis; ſavoir, parties égales de nitre & de ſuie de cheminée, incorporées avec ſuffiſante quantité de miel.

Dès le commencement de la maladie, appliquez ſur la face interne de l'une ou l'autre cuiſſe, deux larges véſicatoires, compoſés de trois parties de mouches cantharides, d'une partie de moutarde, & de deux parties de levain; afin d'en faciliter l'effet, raſez la face interne des cuiſſes; changez les véſicatoires toutes les douze heures, ou ſaupoudrez-les avec les mouches cantharides, juſqu'à ce que la ſuppuration s'y établiſſe; alors panſez l'ulcere avec l'onguent ſuppuratif, ou avec le digeſtif. Le ſeton avec la racine d'ellébore, ſaupoudré de mouches cantharides, ou oint d'onguent de ſcarabées, eſt encore plus eſſentiel que les véſicatoires, à cauſe de la promptitude de ſon action, & de la ſuppuration plus abondante qu'il produit.

Les ſudorifiques, les purgatifs & les alexipharmaques les plus vantés, tels que l'orviétan, la thériaque, l'alkali volatil, ſont à rejetter; ils troublent les efforts de la nature, ils dérangent la coction du virus, & ils s'oppoſent à une criſe heureuſe.

Mais pour éviter les funeſtes effets de la petite vérole maligne, ne pourroit-on pas inſérer dans une plaie faite aux téguments qui couvrent les cuiſſes ou le poitrail, la matiere purulente que renferment les boutons de la clavelée bénigne lorſqu'ils blanchiſſent? Les avantages de cette inoculation ſeroient évidemment démontrés, ſi la plus grande partie des moutons étoit attaquée du clavin; ſi un mouton attaqué de la clavelée bénigne, n'avoit jamais communiqué à d'autres moutons une clavelée confluente; ſi dans le même temps on n'avoit jamais vu la clavelée bénigne & la clavelée maligne, attaquer les moutons du même troupeau; s'il étoit

prouvé, d'une maniere indubitable, que la brebis n'éprouve cette maladie qu'une fois dans sa vie; si les brebis inoculées jouissent d'une santé aussi parfaite qu'avant l'inoculation; s'il étoit possible de prévenir la plupart des accidents fâcheux de la clavelée, en préparant les animaux par un régime & une boisson, en inoculant au printemps ou en automne, en ne choisissant pour cette opération que les moutons jeunes, vigoureux & sains; les brebis qui ont mis bas ou cessé d'allaiter, &c. Comme aucun de ces faits n'est prouvé, il est permis de croire que l'inoculation porteroit plus de préjudice que d'avantage; d'autant plus, que la plupart des troupeaux habitants des montagnes, sont rarement infectés de la clavelée; qu'un troupeau attaqué de la clavelée discrette, a souvent communiqué la clavelée confluente à un autre troupeau; que des Bergers instruits m'ont assuré avoir vu des brebis attaquées deux fois en leur vie de la clavelée; qu'à la seconde fois elles en périssoient; qu'une brebis inoculée est moins saine qu'auparavant. Jettez les yeux sur une brebis attaquée de la clavelée la plus bénigne, a-t-elle jamais, après sa guérison, la vigueur de la brebis intacte? Enfin, qu'il n'est pas possible de trouver des moyens pour préparer la brebis à recevoir le virus, & à en éprouver le moins de mal possible. Le meilleur moyen, si on peut le nommer ainsi, seroit tout au plus de saisir l'instant où la brebis se porte le mieux.



GENRE CINQUIEME.

Inflammation des glandes ſalivaires & lymphatiques. (Phlegmons glanduleux.)

LES glandes ſalivaires, les glandes trachéales, les glandes axillaires & les glandes inguinales augmentent de volume; elles deviennent dures, douloureuſes & chaudes.

L'intenſité de ces ſymptomes varie ſelon la qualité & la ſituation de la glande affectée, & ſuivant le principe de l'inflammation; par exemple, dans le premier cas, les glandes amygdales ſont d'un tiſſu à s'enflammer promptement, & à gêner des organes eſſentiels à l'entretien de la vie; les glandes parotides s'enflamment avec moins de célérité, & compriment les veines jugulaires externes: dans le ſecond cas, l'inflammation des glandes inguinales, produite par un coup, une chûte, la mal-propreté, un exercice trop violent, &c. eſt moins dangereuſe qu'une inflammation des mêmes glandes, provenant du virus peſtilentiel, ou du virus morveux, ou du virus farcineux, &c.

L'inflammation des glandes ſalivaires & lymphatiques ſe termine ordinairement par réſolution ou par ſuppuration, très-rarement par gangrene. Les ſaignées plus ou moins réitérées, les parfums avec du vinaigre & de l'eau-de-vie, les cataplaſmes compoſés de mie de pain, de lait & de ſemences de cumin; les lavements adouciſſants & ſouvent répétés, les aliments proportionnés à l'intenſité des ſymptomes, l'eau blanche aiguiſée de nitre pour boiſſon, & du ſon humecté avec de l'eau ſaturée de nitre pour nourriture, ſont les moyens

moyens qu'on peut tenter pour favoriſer la réſolution de la tumeur. Quand l'inflammation n'eſt pas vive & qu'elle eſt fort dure, on ne doit pas craindre d'appliquer des cataplaſmes faits avec les feuilles de rue, de ſauge & d'abſynthe, la mie de pain, l'eau ou le lait; ils ſont préférables aux emplâtres réſolutives, plus propres à déterminer la ſuppuration que la réſolution.

Il faut bien ſe donner de garde d'imiter ces Maréchaux ignorants qui, dès la premiere inſpection d'une glande tuméfiée, s'empreſſent de la froiſſer avec les doigts, & même de la frapper avec le manche du brochoir; non ſatisfaits de cette cruelle opération, ils appliquent ſur la tumeur des huiles, des graiſſes & des onguents, parmi leſquels l'onguent d'althea jouit de la plus grande réputation; & pour accélérer l'effet de ces remedes, ils enveloppent la tumeur & les parties voiſines d'une peau de mouton non apprêtée.

Soutenir qu'une telle méthode n'a jamais réuſſi, ce ſeroit donner un démenti trop formel à tous les Maréchaux, qui, ſans bleſſer ou froiſſer la glande, emploient des graiſſes & des onguents ſur les glandes enflammées; mais comme ils réuſſiſſent difficilement à réſoudre la tumeur, & qu'elle ſe termine pour l'ordinaire par ſuppuration, je leur conſeille d'adopter la méthode propoſée ci-deſſus, ils en éprouveront des ſuccès plus heureux, & ſe féliciteront ſouvent d'avoir diminué la longueur du traitement & les dépenſes. La tumeur dégénere-t-elle en abcès, il faut attendre que le pus ait détruit une partie de la glande, avant que d'en entreprendre l'ouverture, ſans quoi on s'expoſe à voir naître un ulcere fiſtuleux, excepté que le pus n'intéreſſe des parties eſſentielles à la vie, ainſi que dans les glandes parotides; ou ne gêne des or-

ganes néceſſaires au ſoutien de l'économie animale, comme dans les amygdales; alors il faut ouvrir la tumeur, dès qu'on apperçoit la moindre fluctuation. Quant aux autres glandes, les ouvrir avant que d'y ſentir une fluctuation conſidérable, c'eſt s'expoſer à les voir long-temps ulcérées, tuméfiées, dures, & capables de prendre un mauvais caractere. L'abcès étant ouvert, panſez l'ulcere avec l'onguent égyptiac, juſqu'à parfaite cicatrice. Si la gangrene s'empare de la tumeur, ce qui eſt extrêmement rare, extirpez les parties mortes juſqu'au vif, & toute la tumeur, ſuppoſé qu'elle ſoit peſtilentielle; dans ce dernier cas, lavez la plaie avec une forte infuſion de feuilles d'abſynthe dans du vinaigre ſaturé de ſel ammoniac, & appliquez-y un cataplaſme compoſé de feuilles de rue, que vous aurez ſoin de renouveller toutes les huit ou dix heures, juſqu'à ce que la ſuppuration commence à paroître.

I. ESPECE. *Inflammation des parotides.* (Avives.)

DÈS que les parotides ſont enflammées, l'animal a la tête peſante, les yeux & les vaiſſeaux extérieurs de la tête enflés; il ne mange point, il eſt triſte; la partie ſituée entre la portion ſupérieure de la mâchoire poſtérieure & l'oreille, eſt tuméfiée, & l'animal donne des marques de douleur lorſqu'on la touche: à meſure que l'inflammation s'accroît, l'animal s'agite, ſe couche, & reſte quelque temps comme aſſoupi; la tête ſe tuméfie, & le pouls augmente en fréquence & en plénitude; enfin, les vaiſſeaux extérieurs de la tête acquierent un volume conſidérable, l'agitation devient plus forte, les convulſions ſurviennent, & l'animal meurt.

Il faut bien diſtinguer l'inflammation des paro-

ides, d'une eſpece de tranchées, que les Maré-
haux prennent pour les *avives :* dans cette eſpece
e tranchées l'animal perd tout à coup l'appétit ; il
orte la tête baſſe ; les oreilles ſont froides, la
ouche chaude & ſeche ; il paroît triſte, il ſe
ouche & ſe leve à tout inſtant, il ſe tourmente
ontinuellement, il fait ſouvent des efforts pour
riner ; l'urine ne ſort qu'avec peine, ou ſon cours eſt
ntiérement ſuſpendu ; les parotides ne préſentent
i gonflement ni douleur, & par conſéquent elles
e ſont point la cauſe de cette eſpece de tranchées.

La compreſſion de la veine jugulaire externe,
qui paſſe à travers la glande parotide, eſt la cauſe
le tous les accidents graves qui accompagnent
'inflammation de cette glande.

Les principes qui peuvent donner lieu aux avives,
ont les contuſions, les bleſſures des parotides,
'expoſition trop longue aux ardeurs du ſoleil, une
violente courſe pendant les chaleurs de l'été, un
dépôt de gourme, une altération particuliere de
l'humeur filtrée dans les parotides, un froid ſubit
après une grande chaleur, &c. Le cheval paſſe,
dans l'eſprit de quelques Maréchaux, pour être
plus expoſé à l'inflammation des parotides que le
bœuf, la brebis, la chevre & le porc ; cependant
le porc y eſt fort ſujet, & ils éprouvent l'un &
l'autre, de cette maladie, des accidents plus fâ-
cheux que le bœuf & la brebis, parce que le
tronc de la veine jugulaire du cheval & du porc
eſt plus conſidérable & plus enveloppé de la glande
parotide.

L'inflammation des parotides, par rapport à
ſes effets, reſſemble à l'apoplexie ſanguine : ouvrez
un cheval mort des avives, vous trouverez les
vaiſſeaux ſanguins du cerveau très-engorgés.

La ſaignée eſt le remede le plus prompt & le

plus efficace. Tirez des veines qui rampent ſur le ventre & le plat de la cuiſſe du cheval, quinze à vingt livres de ſang dans l'eſpace de vingt-quatre heures, en laiſſant deux ou trois heures d'intervalle d'une ſaignée à l'autre; adminiſtrez quatre à cinq lavements dans la journée; les trois premiers ſeront compoſés d'une infuſion purgative, faite avec un citron coupé par tranches; une once de feuilles de ſéné; ou une once d'aloës & cinq livres d'eau; il entrera dans la compoſition des autres lavements, de l'eau blanche, tenant en ſolution du nitre, ou de la décoction de racine de guimauve, ſaturée de ſel d'epſom; placez un ſeton fait avec l'ellébore, au bas du ventre, ou près de la cuiſſe; la nourriture ſe réduira à l'eau blanche, au petit-lait, au ſuc de laitue & aux émulſions compoſées de ſemences de courges ou d'amandes triturées & mêlées avec beaucoup d'eau.

Appliquez ſur la tumeur des étoupes trempées dans du vinaigre ſaturé de ſel marin, ou dans une infuſion de fleurs de ſureau, ſaturée de ſel de ſaturne, ou dans parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre: ſi l'inflammation ne ſouffre aucune diminution de la part des répercuſſifs, paſſez promptement à l'uſage des fomentations avec le lait & des cataplaſmes de mie de pain, que vous changerez toutes les ſix heures. Quand l'inflammation dépend de l'impreſſion d'un corps trop froid, les ſalivaires paroiſſent indiqués; par exemple, un nouet d'*aſſa-fœtida* attaché au filet, augmente la ſecrétion & l'excrétion de la ſalive, & quelquefois diminue l'inflammation; ſoyez circonſpect ſur l'uſage de ces remedes, ils ont augmenté plus d'une fois l'inflammation des parotides.

Lorſque l'inflammation provient de bleſſure, contuſion, &c. les ſpiritueux, les réſolutifs, &

même les répercuſſifs, conviennent; mais l'inflammation produite par un dépôt de gourme, exige les émollients & les mucilagineux.

Si l'inflammation prend de l'accroiſſement, au point de faire craindre pour les jours de l'animal, le Praticien inſtruit ſur la ſituation & le trajet de la veine jugulaire à travers la glande parotide, doit tenter l'extirpation de la portion de la glande qui comprime la veine jugulaire, ſans intéreſſer le conduit ſalivaire, & ouvrir la veine jugulaire: l'opération eſt délicate & difficile; mais il vaut mieux éprouver un remede incertain, que de laiſſer périr l'animal.

L'inflammation des parotides terminée par la ſuppuration, doit être conduite avec beaucoup d'attention: auſſi-tôt que vous vous appercevrez de la moindre fluctuation, ouvrez l'abcès, panſez l'ulcere avec le digeſtif aiguiſé d'eau-de-vie, juſqu'à ce que les chairs commencent à devenir louables; terminez enfin la curation avec des plumaſſeaux d'étoupes cardées.

II. ESPECE. *Inflammation des amygdales.* (Étranguillon. Goîtron.)

L'INFLAMMATION des amygdales ſe fait connoître par la néceſſité où l'animal ſe trouve de tenir la tête élevée, par la tuméfaction de la tête, des yeux & de la langue; par la difficulté, & quelquefois l'impoſſibilité de boire & de manger; par la reſpiration laborieuſe & par la ſortie de la langue; enſuite le mal prend un accroiſſement conſidérable; la boiſſon parvenue près des amygdales, paſſe plutôt par les naſeaux, que d'entrer dans l'œſophage, ou de reſſortir par la bouche; la

respiration devient de plus en plus difficile, & l'animal meurt comme suffoqué. Le bœuf & le cheval attaqués de cette maladie, jettent ordinairement par les naseaux une matiere d'un blanc tirant sur le jaune, quelquefois verdâtre.

L'impression subite de l'eau froide, les substances échauffantes prises sous forme liquide ou solide, l'usage réitéré des médicaments propres à exciter la salivation & l'appétit, la disposition inflammatoire du sujet, le passage rapide d'une écurie bien chaude dans un champ où l'air se trouve extrêmement froid, passent pour les principes les plus communs de cette maladie. Les bœufs, les brebis, les chevres & les porcs y sont aussi sujets que les chevaux.

En jetant les yeux sur les parties voisines des amygdales, il est facile de s'appercevoir combien l'inflammation de ces glandes est dangereuse : la glotte & le larynx enflammés par propagation, & comprimés par le gonflement des amygdales ; le passage de la bouche dans l'œsophage interrompu, sont des accidents trop graves pour ne pas exposer l'animal à périr le troisieme ou le quatrieme jour de sa maladie. Lorsque huit jours se sont écoulés sans voir paroître des symptomes fâcheux, il y a lieu d'espérer une parfaite guérison.

Parfumer avec le vinaigre l'écurie où se trouve le malade, injecter par les naseaux de la décoction de racine de guimauve, tenant en solution une petite quantité de sel de saturne ; réitérer la saignée aux veines du plat de la cuisse, ou aux veines qui rampent sur la face extérieure de l'abdomen, toutes les quatre heures, jusqu'à ce que le pouls diminue sensiblement en force & en plénitude ; répéter plusieurs fois le jour les lavements purgatifs composés de feuilles de séné & d'eau plus ou moins saturée

de crême de tartre ; paſſer un ſeton avec l'ellébore à la cuiſſe ou au ventre ; donner de l'eau blanche tiede pour boiſſon & nourriture ; envelopper les jambes de derriere & la croupe de linges trempés dans de l'eau chaude, & renouvellés toutes les heures ; adminiſtrer des lavements nourriſſants faits avec les farines de froment & d'orge, ſi l'animal eſt dans l'impoſſibilité d'avaler ; ſaigner aux veines ſituées derriere la langue, lorſque les autres ſaignées n'ont produit aucun effet ſenſible ; envelopper la partie ſupérieure du col d'une peau de mouton, après avoir appliqué un cataplaſme de mie de pain & de lait ſur le col, entre le larynx & la partie ſupérieure de la mâchoire poſtérieure, ſont les moyens les plus sûrs pour diminuer l'inflammation des amygdales, & calmer les accidents qui en réſultent.

Si, malgré tous ces remedes, l'inflammation augmente, & ſi la difficulté de reſpirer s'accroît juſqu'au point de mettre l'animal dans le cas de périr, certains Maréchaux propoſent d'ouvrir la trachée-artere, un pouce au deſſous du larynx ; après avoir coupé les téguments qui couvrent la trachée-artere, ſuivant la longueur du col, & de la grandeur de quatre pouces, ils diviſent tranſverſalement avec le biſtouri, un pouce au deſſous du larynx, un ſeul cartilage de la trachée-artere ; par cette ouverture ils introduiſent une canule courte, large d'embouchure, qu'ils aſſujettiſſent autour du col avec une ficelle ou un ruban ; ils ont ſoin de couvrir l'orifice extérieur de la canule d'une gaze, pour s'oppoſer à l'entrée des corps étrangers dans la trachée-artere.

Pluſieurs préferent l'introduction d'un trois-quart plongé à travers les téguments, entre deux cerceaux de la trachée-artere ; l'opération ſeroit cer-

tainement plus prompte, plus facile, & moins ſuivie d'accidents fâcheux ; & l'on en retireroit les mêmes avantages que de la premiere opération, en laiſſant la canule du trois-quart dans le larynx, juſqu'à ce que l'inflammation commencât à ſe calmer.

L'inflammation des amygdales ſe termine-t-elle par la ſuppuration, les vapeurs d'eau bouillante faciliteront l'évacuation du pus par les narines, & la vapeur de l'encens favoriſera la déterſion de l'abcès & ſa cicatrice ; les breuvages ſeront relatifs à cet état : on injectera par le nez de la décoction d'orge adoucie par du miel & de l'eau ſeconde de chaux édulcorée avec du miel, ſi le pus n'eſt pas d'une qualité à annoncer une prompte cicatrice.

III. ESPECE. *Inflammation du voile du palais.*

L'ANIMAL refuſe les aliments qu'on lui préſente ; il eſt triſte, il a la langue & la bouche échauffées ; en ouvrant la bouche, on voit la partie ſupérieure de la voûte du palais enflammée ; lorſqu'on lui verſe de l'eau dans la bouche, par le moyen d'une corne, elle paſſe très-difficilement dans l'arriere-bouche. Comme le voile du palais ſe trouve ſitué plus inférieurement que la glotte, il ne gêne point la reſpiration. Les principes de l'inflammation du voile du palais ſont les mêmes que ceux de l'inflammation des amygdales ; mais le danger eſt différent. Auſſi-tôt que vous vous appercevrez de l'inflammation du voile du palais, il faut le même jour pratiquer aux veines du ventre & au plat de la cuiſſe deux ſaignées ; expoſez pluſieurs fois le jour la tête du malade à la vapeur du vinaigre ; faites-lui boire avec la corne du petit-lait ou du ſuc de feuilles de laitue ; préſentez-lui pour nourri-

ture du ſon mouillé avec de l'eau ſaturée de nitre, & adminiſtrez des lavements purgatifs, le premier jour; le ſecond jour, les lavements ſeront nourriſſants, c'eſt-à-dire, composés de farine d'orge ou de froment & de lait. Au bout de trois ou quatre jours, l'inflammation ſe calmera, & l'appétit ſe réveillera peu à peu. Il eſt rare de voir cette maladie accompagnée d'accidents fâcheux.

IV. ESPECE. *Inflammation des glandes maxillaires, des glandes trachéales & des glandes ſublinguales.* (Boſſe.)

LES glandes compriſes entre les branches de la mâchoire poſtérieure ſont gonflées, tendues, chaudes & douloureuſes; l'animal remue difficilement la tête; les yeux ſont ordinairement un peu tuméfiés, quelquefois larmoyants; l'appétit eſt diminué, la rumination lente & difficile. Le cochon, plus expoſé à cette maladie que le cheval, le bœuf & la brebis, eſt triſte, perd l'appétit, reſpire difficilement, prend le col très-gros, éprouve une chaleur conſidérable, s'agite, ſe couche, ſe leve, & quelquefois meurt le troiſieme ou le cinquieme jour.

Il eſt eſſentiel de ne pas confondre chez le cheval l'inflammation des glandes maxillaires avec la tuméfaction des mêmes glandes, produite par d'autres maladies, telles que la morve & la gourme: dans le premier cas, on ne voit aucun écoulement par les naſeaux; au contraire, dans le ſecond, l'écoulement par les naſeaux eſt un ſymptome eſſentiel.

Le froid ſubit qu'éprouve l'animal après une courſe violente, des coups portés ſur ces glandes, une diſpoſition particuliere à l'inflammation, de l'eau trop fraîche priſe en boiſſon, un reſte de

gourme, ſont les principes qui peuvent donner lieu à l'inflammation des glandes maxillaires ; une mauvaiſe nourriture, un trop long ſéjour dans les écuries, de l'eau impure pour boiſſon, un terrein marécageux, rendent quelquefois cette maladie, épidémique chez les porcs, où elle eſt plus dangereuſe que chez les chevaux, les brebis, les bœufs & les chevres.

Pour diminuer la vélocité & la quantité du ſang vers la tête, ſaignez une fois ou deux aux veines du plat de la cuiſſe, ou aux veines ſuperficielles de l'abdomen ; appliquez un ſeton avec l'ellébore vers la croupe ; expoſez la partie affectée à la vapeur de l'eau-de-vie & du vinaigre ; donnez pour nourriture du ſon mouillé, & pour boiſſon de l'eau blanche nitreuſe ; adminiſtrez quatre ou cinq lavements par jour, composés d'une décoction de racine de guimauve, où vous mettrez en ſolution deux onces de nitre ; enſuite appliquez ſur les glandes tuméfiées le cataplaſme de mie de pain, qu'il faut changer toutes les douze heures ; ajoutez-y des ſemences de cumin pulvériſées, lorſque l'inflammation tourne à la réſolution ; une pelote d'*aſſa-fœtida*, tenue dans la bouche, favoriſera encore plus la réſolution.

L'inflammation des glandes maxillaires parvenue au point de ne plus faire eſpérer de réſolution, demande l'application du levain ou de la pulpe d'oignon de lis ; topiques préférables aux graiſſes, aux huiles & aux onguents, pour augmenter la ſuppuration ſans irriter & accroître l'inflammation.

N'ouvrez point l'abcès que les duretés & l'inflammation ne ſoient conſidérablement diminuées : que l'ouverture ſoit relative à la grandeur de l'abcès, & le traitement de l'ulcere à la qualité du pus & à l'état de la tumeur.

Dès que vous verrez un cochon prendre le col gros, & la tuméfaction du col s'accroître, séparez-le sur le champ du troupeau ; donnez-lui pour seule nourriture, un peu de son mouillé avec de l'eau saturée de nitre; pour breuvage, chopine d'infusion de racine de gentiane, tenant en solution deux dragmes de crême de tartre ; parfumez plusieurs fois le jour le col du malade avec le mêlange d'eau-de-vie & de vinaigre ; enveloppez le col, après chaque parfum, d'une peau de mouton ; réitérez les lavements composés de chopine d'infusion de feuilles d'absynthe, tenant en solution une once de sel d'epsom ou de sel de *Glauber* ; parfumez l'écurie avec le soufre & l'encens ; placez un seton avec l'ellébore à la partie inférieure du poitrail, & empêchez exactement toute communication immédiate ou médiate de l'animal infecté avec les porcs sains.

V. Espece. *Inflammation des glandes des aines.* (Bubon simple. Bubon benin.)

Les glandes inguinales se tuméfient, deviennent douloureuses, circonscrites, renitentes & d'une chaleur médiocre ; l'animal boite, & se tient plus volontiers couché que levé : l'inflammation de ces glandes se termine lentement vers la résolution ou vers la suppuration.

Le bœuf est plus exposé au *bubon simple* que le cheval & la brebis : cette maladie provient ordinairement, 1°. du contact subit d'un corps trop froid ; par exemple, un bœuf en sueur entre dans une riviere, la fraîcheur de l'eau le surprend & cause le bubon ; 2°. du long séjour dans des écuries humides, mal-propres, renfermées & infec-

tées par la multitude des beſtiaux ; 3°. d'une diſpoſition naturelle de l'animal à cette maladie.

Qu'on ne confonde pas le bubon ſimple avec le gonflement des glandes inguinales, produit par un virus farcineux. Le premier demande un traitement particulier ; le ſecond exige une curation propre au farcin ; c'eſt pourquoi je conſeille d'appliquer ſur le bubon ſimple un cataplaſme compoſé de feuilles de rue, de mie de pain & de lait, juſqu'à ce que la réſolution commence à paroître ; alors appliquez du vin ſaturé de gomme ammoniac ; pour peu que la réſolution tarde à ſe montrer, changez de cataplaſme, & mettez-y à la place de la pulpe d'oignon de lis, du levain, de la fiente de pigeon, &c. l'inflammation s'accroîtra, & la ſuppuration aura lieu. La ſuppuration, bien loin de porter préjudice, eſt ſouvent plus avantageuſe que la réſolution ; elle diſſipe toutes les duretés qui accompagnent la glande affectée ; au lieu qu'il eſt rare de voir la réſolution les détruire entiérement. L'ouverture de l'abcès ne doit s'exécuter que lorſque le pus a détruit une partie de la glande, ou plutôt diſſipé les duretés de la tumeur. Ceux qui s'empreſſent d'ouvrir l'abcès dès qu'ils s'apperçoivent de la moindre fluctuation, s'expoſent à faire naître des ulceres fiſtuleux, ou à laiſſer des duretés qui ne cedent pas ſouvent aux déterſifs les plus forts. Panſez les premiers jours l'ulcere avec l'onguent égyptiac, enſuite avec l'onguent digeſtif, juſqu'à parfaite cicatrice ; aiguiſez l'onguent digeſtif d'eau-de-vie, ſi la ſuppuration eſt trop abondante & les chairs trop lâches.



VI. ESPECE. *Tumeur inflammatoire circonſcrite & contagieuſe.* (Bubon peſtilentiel.)

LE *bubon peſtilentiel* eſt une tumeur circonſcrite, dure, douloureuſe, qui attaque différentes parties du corps, mais particuliérement les glandes inguinales ; elle eſt lente à ſe terminer par la réſolution ou par la ſuppuration, & facile à ſe communiquer.

Les principes qui déterminent le bubon peſtilentiel, ſont les mêmes que ceux qui peuvent produire la peſte.

Les accidents qui l'accompagnent ſont plus ou moins graves, ſelon la qualité du virus peſtilentiel ; mais quels qu'ils ſoient, l'animal eſt toujours triſte, les fonctions vitales, muſculaires & digeſtives ſont troublées ; ſouvent le bubon diſparoît pour ſe porter vers une autre partie du corps ; quelquefois il ſuppure, & rarement ſa réſolution procure la guériſon du ſujet affecté.

Rien de plus incertain que la vraie méthode du bubon ; la réſolution eſt un moyen très-imparfait, dont la nature ne ſe ſert pas ordinairement pour domter la maladie.

La ſuppuration a eu quelquefois ſes avantages ; mais ſouvent elle a été accompagnée d'un ſuccès fâcheux, & l'extirpation n'a pas toujours réuſſi : c'eſt donc au Praticien expérimenté à choiſir la meilleure méthode après pluſieurs eſſais : veut-il conduire la tumeur à une prompte ſuppuration, qu'il emploie les médicaments les plus propres à la favoriſer, en commençant par les plus foibles, tels que la pulpe d'oignon de lis, le levain, &c. en finiſſant par les plus forts ; par exemple, la fiente de pigeon, la gomme ammoniac & l'euphorbe, mêlés avec le ſavon. Les ſcarifications faites ſur la

tumeur ou ſur ſes bords, & l'introduction d'un morceau de racine d'ellébore, facilitent bien la ſuppuration, mais ils peuvent augmenter l'inflammation, au point de rendre la maladie mortelle. Auſſi-tôt que l'abcès aura acquis une certaine étendue, ouvrez-le plutôt avec l'inſtrument tranchant qu'avec le fer rouge; enſuite panſez l'ulcere avec l'onguent égyptiac. L'extirpation des glandes inguinales offre des difficultés preſqu'inſurmontables, à cauſe de la grandeur & du nombre des vaiſſeaux qui s'y ramifient; mais les bubons qui affectent d'autres parties du corps, où les vaiſſeaux & les nerfs n'abondent pas, ſont pour l'ordinaire extirpés avec ſuccès, pourvu qu'on pratique l'opération telle qu'elle eſt décrite au ſujet du charbon.

Le ſeton avec l'ellébore placé dans les endroits du corps oppoſés à la partie qu'occupe le bubon, par exemple, à la croupe, lorſque le bubon attaque le poitrail ou les glandes humérales.

Dans ces circonſtances, il eſt peu de Maréchaux qui n'aient un antidote, ou pour préſerver les beſtiaux ſains, ou pour guérir ceux qui ſont affectés: les uns veulent la thériaque, ou le vinaigre tenant en ſolution de la thériaque; les autres recommandent de faire boire tous les jours au malade une demi-once de ſuie de cheminée dans une verrée de vinaigre thériacal, ou une verrée de fort vinaigre ſaturé de ſel commun, & dans lequel on aura écraſé quelques têtes d'ail mondées; ceux-ci conſeillent d'adminiſtrer tous les matins une once d'un électuaire compoſé de racine de gentiane, de myrrhe, de baies de laurier, & de miel, ou chopine de vin dans lequel on a fait infuſer une poignée de feuilles de rue. Soutenir que ces remedes n'ont jamais produit de bons effets, ce ſeroit avancer qu'on a mal obſervé, ou qu'on a voulu en

impofer : ils ont réuffi, mais feulement lorfque les forces vitales font abattues, qu'il faut aider la nature à chaffer la matiere morbifique, & qu'on ne craint pas d'irriter & d'échauffer

La faignée eft rarement indiquée pour domter le bubon peftilentiel ; on s'expofe à voir les forces vitales diminuer, & le bubon difparoître. On peut en dire autant des purgatifs ; les matieres fécales évacuées en grande quantité, entraînent toujours avec elles des fucs nourriciers, & déterminent fouvent la matiere du bubon à fe porter fur les vifceres internes. Les légers fudorifiques, les doux diurétiques méritent à tous égards la préférence.

Tenez le malade à une diete rigoureufe ; donnez-lui pour boiffon du petit-lait, de l'eau blanche plus ou moins faturée de crême de tartre, & pour nourriture du fon humecté avec de l'eau faturée de nitre ; réitérez plufieurs fois le jour les lavements compofés de décoction de racine de guimauve, tenant en folution du nitre purifié, fi l'inflammation eft vive ; au contraire, fi les forces mufculaires & vitales font opprimées, faites les lavements avec une infufion de fauge aiguifée de vinaigre faturé de fel ammoniac.

Sans entrer dans le détail des précautions & des remedes indiqués pour la pefte & fes efpeces, j'avertis feulement de pratiquer un feton avec les crins à tous les animaux bien portants, & un feton avec l'ellébore aux malades ; de féparer exactement les fujets infectés, des animaux fains ; de faire obferver une diete févere aux malades ; de tenir les écuries propres, bien aérées, & continuellement parfumées avec un mêlange de parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre, ou avec du vinaigre faturé de plantes aromatiques, & de donner les remedes plutôt en lavement qu'en breuvage, particuliérement au bœuf.

GENRE SIXIEME.

Tumeur inflammatoire superficielle, & non circonscrite. (Erysipele. Feu sacré.)

LA douleur, la chaleur, la tuméfaction légere des téguments, constituent l'*érysipele ;* ses bornes ne sont point limitées, comme celles de la plupart des tumeurs inflammatoires ; il est presque toujours accompagné de fievre plus ou moins considérable, & d'une rougeur très-vive, qu'on apperçoit en écartant les poils ou la laine.

L'érysipele affecte toutes les parties du corps susceptibles d'extension & abondantes en vaisseaux sanguins ; la tête y est plus exposée que les extrémités.

Le passage subit d'une vive chaleur à un grand froid, la transpiration insensible dépravée ou suspendue, le contact des substances caustiques ou virulentes, l'irritation produite par des instruments méchaniques, une course violente, une exposition de trop longue durée aux rayons du soleil, la malpropreté des poils, l'abondance de la laine, les aliments échauffants & trop nutritifs, la boisson des eaux impures, les pâturages marécageux, doivent être regardés comme les principes les plus fréquents de l'érysipele.

Le danger de cette maladie est toujours relatif aux parties qu'elle affecte, à l'activité de ses symptomes, à l'espece, à l'âge & au tempérament de l'animal. L'érysipele qui attaque la tête, le col & les parties de la génération, est plus fâcheux que celui des autres parties extérieures du corps. Les yeux enflammés, la tête plus ou moins enflée, l'inquiétude

l'inquiétude confidérable, & la fievre toujours très-forte, annoncent assez le danger de l'érysipele de la tête; l'assoupissement, les mouvements continuels des extrêmités, & la difficulté de respirer, celui de l'érysipele du col.

Le mouton en est plus souvent affecté que le bœuf & le cheval; les jeunes sujets, & ceux qui sont bien nourris, supportent mieux l'érysipele que les animaux âgés, mal nourris ou trop exercés. L'érysipele sans fievre se termine plus volontiers par la résolution, que l'érysipele avec fievre ardente, quoique la terminaison la plus ordinaire de l'érysipele est la résolution. L'érysipele qui change de situation, est toujours rebelle; il peut, dans ce cas, attaquer les parties intérieures du corps, & causer la mort du sujet. On doit très-mal augurer de l'érysipele qui, sans changer de siége, tend à la suppuration ou à la gangrene: la suppuration est toujours accompagnée d'un pus de mauvaise qualité, & qui produit un ulcere dont les chairs sont molles & incapables d'une prompte régénération; la gangrene est difficile à borner, & rarement le malade échappe-t-il à ses ravages.

La saignée est le premier de tous les remedes proposés pour combattre l'érysipele; ce seroit même pécher contre les saines loix de la Maréchallerie, que de ne pas la répéter quatre ou cinq fois dans l'espace de deux ou trois jours. Une ou deux saignées faites dans l'espace de vingt-quatre heures, & abondantes en raison de l'âge, du tempérament & de l'espece du sujet, m'ont paru suffisantes: Si cependant l'inflammation étoit vive; si elle occupoit la tête ou le col; si la tumeur comprimoit les veines jugulaires, il ne faudroit pas craindre de la répéter; la résolution s'exécutera plus tard, mais on sauvera le malade.

Une heure ou deux après la saignée, administrez un lavement composé d'une infusion de feuilles de séné, saturée de crême de tartre ; réitérez ce lavement trois fois dans l'espace de vingt-quatre heures ; ensuite passez aux lavements faits avec la décoction d'orge, tenant en solution, ou de la crême de tartre, ou du nitre.

Le foin & l'avoine seront interdits ; la paille, le son, les plantes fraîches & abondantes en mucilage aqueux, serviront de nourriture ; le petit-lait & l'eau blanche nitreuse, de boisson. Lorsque les symptomes commenceront à se modérer, administrez deux fois par jour le bol composé de parties égales de soufre & de miel.

La suie de cheminée, l'alkali volatil, le bois de gayac & autres sudorifiques si célebres pour faciliter la résolution de l'érysipele, doivent être proscrits avec autant de soin que les purgatifs ; les uns & les autres irritent, & ralentissent les efforts de la nature, qui tendent sans cesse à la résolution. Tant que l'inflammation ne fait pas du progrès, & qu'elle paroît se tourner vers la résolution, appliquez seulement sur la tumeur une infusion de fleurs de sureau, aiguisée d'eau-de-vie & de sel de saturne ; mais lorsque la chaleur & la douleur sont très-vives, ce qu'on reconnoît par le toucher & par l'inquiétude de l'animal, fomentez avec une infusion de fleurs de sureau, aiguisée d'une petite quantité d'eau-de-vie, jusqu'à ce que l'inflammation soit parvenue à son dernier degré d'accroissement ; alors mettez-y des linges ou des étoupes imbibées d'une solution de sel de saturne dans l'eau-de-vie. L'eau-de-vie camphrée seule, ou mêlée avec l'eau de chaux, ne produit de bons effets que sur l'érysipele accompagné d'affaissement, ou menacé d'œdême & de gan-

grene : c'eſt dans le même cas qu'on vante beaucoup l'application du mêlange ſuivant.

Prenez de la leſſive légere, faite avec des cendres de bois de vigne, une livre ; de bon vinaigre, une once ; de ſel marin, une dragme ; de nitre purifié, une dragme & demie ; mêlez juſqu'à entiere efferveſcence ; conſervez ce mêlange dans un vaſe pour le beſoin. Pluſieurs donnent la préférence à la fomentation compoſée d'une livre d'infuſion de feuilles d'abſynthe, de trois onces d'eau-de-vie camphrée, & d'une demi-once de ſel ammoniac.

La ſuppuration s'établit-elle, on doit promptement faire ſes efforts pour en empêcher les progrès ; appliquez ſur la partie ulcérée un onguent compoſé de deux parties de ſel de ſaturne & d'une partie de bon miel, exactement triturés, & couvrez de compreſſes imbibées d'eau-de-vie.

La gangrene commence-t-elle à paroître, mettez en pratique les moyens que j'ai propoſés pour borner la gangrene & ſéparer les parties mortes des chairs vivantes.

I. Espece. *Éryſipele contagieux.*

La rougeur, la chaleur & la douleur s'emparent de la plus grande partie des téguments ; l'animal eſt triſte, dégoûté, inquiet, & pris d'une fievre plus ou moins vive. Ce mal ſe communique avec aſſez de promptitude parmi les moutons ; & quand ils en ſont infectés, la laine tombe, & ſouvent l'éryſipele dégénere en gangrene.

Auſſi-tôt que vous appercevrez un bœuf ou une brebis attaquée d'éryſipele contagieux, il faut le ſéparer du reſte du troupeau, parfumer l'écurie avec du vinaigre aromatique, tirer au mouton deux onces de ſang de la veine jugulaire, à pro-

portion au bœuf; leur faire avaler deux fois par jour un bol composé de soufre & de miel; leur faire boire du petit-lait, ou de l'eau blanche nitreuse; leur administrer des lavements composés d'infusion de feuilles de pariétaire, tenant en solution de la crême de tartre; enfin, les exposer à la vapeur du vinaigre, où l'on peut ajouter demi-setier d'eau-de-vie sur un pot de vinaigre. Lorsque l'érysipele ne tourne pas vers la résolution, il faut assommer sur le champ l'animal, & l'enterrer sans l'écorcher, dans une fosse très-profonde.

Ceux qui veulent distinguer l'érysipele en benin & en malin, peuvent consulter le genre d'érysipele décrit ci-dessus; ils y trouveront les remedes qui conviennent à ces deux especes.

SECOND SOUS-ORDRE.

MALADIES INFLAMMATOIRES SUPERFICIELLES NON AIGUES.

LE temps qu'elles emploient pour se terminer, ou par la résolution, ou par la suppuration, ou par la gangrene, l'emporte de beaucoup en durée sur celui qu'il faut pour obtenir la terminaison des tumeurs inflammatoires aiguës; le danger est moins pressant; & lorsque l'animal en meurt, ce n'est souvent qu'après avoir éprouvé des accidents fâcheux, produits par la longueur de la maladie, ou par l'accroissement insensible des symptomes.

Il est extrêmement rare de voir la gangrene terminer l'inflammation des tumeurs comprises dans ce Sous-Ordre; la résolution & la suppuration sont leurs fins ordinaires.

Le traitement de la plupart des tumeurs inflam-

matoires non aiguës, offre peu de difficultés ; les fonctions vitales & digeſtives ſont rarement dérangées, & les tumeurs penchent toujours à prendre un bon caractere.

Les principes de ces maladies peuvent ſe rapporter à l'impureté de l'air, à la mal-propreté des écuries & des beſtiaux, aux mauvaiſes qualités de l'eau & des aliments, au paſſage rapide d'une écurie échauffée dans une atmoſphere humide ou trop fraîche, à la tranſpiration inſenſible ſuſpendue par l'impreſſion d'un corps froid & par l'abondance de la pouſſiere ou de la craſſe retenue entre les poils, à la tranſpiration inſenſible, âcre & moins fluide, au contact immédiat & réitéré d'un animal infecté de boutons inflammatoires, au grand repos & au trop d'embonpoint.

Tous les Maréchaux admettent pour le traitement des tumeurs inflammatoires non aiguës, deux méthodes ; l'une, générale ; & l'autre, particuliere. La méthode générale comprend la ſaignée, les purgatifs & les lavements émollients ; la méthode particuliere eſt analogue à chaque eſpece de boutons inflammatoires. La ſaignée convient dans un petit nombre de tumeurs inflammatoires non aiguës ; encore ne doit-elle être pratiquée qu'au commencement de la maladie, ou lorſqu'on ſe propoſe d'adminiſtrer les remedes propres à la combattre, ayant toujours égard à l'eſpece de la maladie & au tempérament du malade ; qu'elle ne ſoit jamais copieuſe ; deux petites ſaignées faites dans l'eſpace de vingt-quatre ou trente-ſix heures, ſont préférables à une abondante ſaignée : c'eſt un axiome que le Praticien devroit toujours avoir devant les yeux.

On eſt forcé de penſer différemment des purgatifs ; bien loin de favoriſer l'expulſion de la ma-

tiere qui produit l'inflammation, ils ne servent qu'à augmenter son action, & à l'accumuler.

Les préparations mercurielles, telles que le turbit minéral, le mercure doux, la panacée mercurielle, &c. sont les plus usitées, parce que les Maréchaux croient trouver beaucoup de ressemblance entre certains boutons, comme ceux du farcin, & les affections superficielles du virus vénérien. Mais quels sont les Maréchaux qui ont observé de bons effets des purgatifs mercuriels? Ils ont beau modérer leur activité par les lavages les plus abondants, avant que de les administrer & après les avoir fait prendre, ils n'empêchent jamais le passage des sels mercuriels dans le torrent de la circulation, & leurs mauvais effets sur le genre nerveux: l'animal est plus affoibli d'un seul de ces purgatifs, que de deux purgatifs tirés du regne végétal. Combien de chevaux morts pendant l'effet des purgatifs mercuriels! il est peu de Maréchaux qui ne l'aient malheureusement expérimenté: qu'ils se rejettent sur les lavements purgatifs, & principalement sur les lavements mucilagineux, ils en éprouveront moins d'effets funestes; ils sont même d'une nécessité absolue chez le cheval.

GENRE PREMIER.

Farcin.

Il s'annonce par des boutons inflammatoires lents à se terminer par suppuration, & rarement par résolution; plus ou moins nombreux, susceptibles de prendre un mauvais caractere & de dépraver les humeurs, au point de faire périr l'animal au bout d'un certain temps.

La grandeur, le nombre & la ſituation des boutons qui conſtituent le farcin, varient beaucoup; les uns ſont diſtincts, circonſcrits, & ſitués pour l'ordinaire ſur les branches de la mâchoire poſtérieure, le long du col, ſur les épaules, les côtes & les feſſes; les autres ſont fort rapprochés, & ſemblent former une corde entrecoupée comme un chapelet; ils n'adherent pas ordinairement au pannicule charnu, & attaquent fréquemment le poitrail, l'épaule, ſouvent toute l'extrêmité antérieure juſqu'à la couronne, le plat de la cuiſſe & l'extrêmité poſtérieure, les joues, les levres & la partie ſupérieure de la mâchoire poſtérieure. Lorſque ces boutons viennent à ſuppuration, ils forment ſouvent des ulceres conſidérables & d'une odeur inſupportable.

Pluſieurs nomment farcin une agrégation d'une multitude de petits boutons qui affectent particuliérement le garrot, le long de l'épine, la croupe, la partie interne de la jambe au deſſus du jarret, & le jarret même : viennent-ils à ſuppurer, ils ſe réuniſſent pour former une plaie fort large. Cette eſpece de boutons inflammatoires tient beaucoup plus de la dartre que du farcin.

Les Maréchaux reconnoiſſent quatre eſpeces de farcin, qui ne ſont, à bien prendre, qu'une ſeule & même eſpece : cependant chaque eſpece a, ſelon eux, ſes ſignes, ſon pronoſtic & ſon traitement particulier. La premiere eſpece, nommée *farcin volant*, ſe diſtingue par un nombre plus ou moins conſidérable de boutons de différentes groſſeurs, durs, peu ſenſibles, légérement enflammés, roulant ſous les doigts, diſparoiſſant quelquefois par la ſimple application des doux répercuſſifs & par la ſaignée. La ſeconde eſpece, qu'ils appellent *farcin cordé*, ſe manifeſte par une traînée de boutons, qui

imitent grossiérement un chapelet ; les tumeurs sont mobiles, ou adherent aux parties voisines ; elles sont douloureuses, & viennent plus promptement à suppuration ; quelquefois elles affectent les téguments de la tête, au point de la faire gonfler considérablement. La troisieme espece, nommée *farcin de cul de poule*, présente des boutons qui, de volumineux & durs qu'ils sont au commencement de la maladie, s'ulcerent en très-peu de temps ; il en sort un pus fétide & ichoreux, leurs bords se renversent, deviennent durs & calleux ; du milieu de ces ulceres il s'éleve une excroissance charnue, qui ressemble beaucoup, à ce qu'ils prétendent, au cul d'une poule. La quatrieme espece est le *farcin intérieur*, lorsque les boutons adherent beaucoup au pannicule charnu.

Le cheval paroît être le seul animal affecté de cette maladie, du moins ne l'a-t-on pas observé chez le bœuf & la brebis.

Les principes les plus fréquents du farcin sont, 1°. le long repos après un grand travail ; 2°. une nourriture abondante sans exercice, ou après une maladie, ou après des fatigues outrées ; 3°. de l'avoine ou du foin nouveau donné en trop grande quantité ; 4°. le contact immédiat & réitéré d'un cheval attaqué du farcin ; 5°. le séjour dans des écuries mal-propres, humides & infectées par des chevaux farcineux ; 6°. le passage fréquent & subit de l'air dans l'eau, ou de l'eau à l'air froid ; c'est pourquoi les chevaux destinés à travailler le long des rivieres, sont si exposés à cette maladie.

L'observation nous apprend que le farcin qui attaque la tête, particuliérement le front & les mâchoires, est moins difficile à guérir que le farcin situé sur le col, les extrêmités antérieures & les extrêmités postérieures ; cependant on vient

difficilement à bout de détruire celui qui affecte les levres, les narines & les paupieres. Le farcin qui commence sur le pâturon, est dangereux, à moins qu'on ne s'oppose sur le champ aux progrès du mal; car les jambes s'enflent d'une maniere si surprenante, & les ulceres deviennent si considérables, que l'animal est incapable de rendre aucun service. Le farcin qui se communique rapidement d'un côté à l'autre, passe avec raison pour dangereux; celui qui attaque l'épine du dos, surtout le dos des chevaux gras & pléthoriques, est bien plus à redouter: il en est ainsi des chevaux farcineux qui jettent par les narines une matiere verdâtre & sanguinolente; on doit les traiter comme des chevaux attaqués de la morve & du farcin, c'est-à-dire, les faire promptement assommer, & enterrer dans une fosse très-profonde, qu'on couvrira d'argille bien battue, crainte de contagion.

L'ouverture des chevaux morts de farcin ne présente rien d'intéressant pour la théorie & la pratique de cette maladie; le poumon & le foie paroissent ordinairement les visceres les plus affectés; mais souvent on les trouve aussi sains que dans l'état de plus parfaite santé.

Les méthodes employées jusqu'à présent pour guérir le farcin, sont innombrables; chaque Maréchal a son secret ou sa méthode particuliere, & tous sont intimement persuadés de l'efficacité de leurs remedes. Malgré cette vaine présomption des Maréchaux, le vrai spécifique du farcin est encore à découvrir.

A peine un cheval est-il attaqué du farcin, qu'il faut faire une ou deux petites saignées à la veine jugulaire dans l'espace de vingt-quatre heures, s'il est pléthorique, autrement elle lui est nuisible. Les Maréchaux sont bien éloignés de suivre une telle

pratique ; persuadés que la maladie est dans le sang (langage de Maréchal), ils en tirent la plus grande quantité possible, principalement chez l'animal doué d'embonpoint ; les fonctions vitales ont beau s'affoiblir, ils persistent toujours à tirer du sang : ce qui les incite à une pratique si dangereuse, c'est la diminution, & quelquefois la disparition des boutons, lorsque la maladie est dans son origine : de ce qu'une abondante évacuation de sang aura fait disparoître des boutons, que la diete & les boissons tempérantes auroient dissipés, seront-ils donc en droit de certifier que les copieuses saignées guérissent le farcin ? au contraire, je suis très-convaincu, d'après une multitude d'observations, que les saignées trop réitérées, bien loin de détruire le farcin, ne font que l'accroître ; & si les boutons disparoissent, ce n'est que pour un court espace de temps.

La plupart des Auteurs de cabinet rapportent, comme un axiome de pratique, qu'il faut saigner beaucoup plus abondamment les chevaux surchargés de graisse & en repos, que les chevaux d'un embonpoint ordinaire & sujets à fatiguer : l'expérience nous prouve tous les jours le contraire, c'est-à-dire, que les chevaux les plus gras ne sont pas les plus sanguins & les plus disposés à supporter de copieuses saignées.

Après la saignée, administrez tous les jours deux ou trois lavements composés d'une décoction de racine de patience, tenant une once de foie de soufre en solution pour chaque lavement ; donnez à l'animal pour nourriture de la paille & du son, auquel il faut ajouter des fleurs de soufre, à la dose de trois onces par jour ; & pour boisson, de l'eau blanche, ou de la décoction de racine de patience, édulcorée avec du miel ; pratiquez, dès

le commencement de la maladie, trois ſetons avec le fil de crin; l'un au poitrail, le ſecond au bas-ventre, le troiſieme à la cuiſſe; il eſt eſſentiel de les entretenir, non ſeulement pendant le cours de la maladie, mais encore un mois ou deux après la diſparition des ſymptomes, quand même les boutons auroient fourni une grande quantité de pus.

Parfumez ſoir & matin le cheval avec une dragme de parties égales d'encens & d'orpiment; vous pouvez augmenter la doſe du mêlange à parfumer juſqu'à deux dragmes pour chaque parfum: avant que de faire ce parfum, vous laverez tout le corps de l'animal avec de l'eau ſaturée d'arſenic, ayant la précaution de ne pas toucher les parties de la génération, l'anus & la bouche, crainte d'y exciter une violente inflammation. Dès que les boutons contiennent du pus, ouvrez-les avec une lancette, & panſez l'ulcere avec parties égales d'orpiment & d'onguent égyptiac, tant qu'il ſubſiſte des duretés; auſſi-tôt qu'elles ſont diſſipées, retranchez l'orpiment, & continuez à panſer l'ulcere avec l'onguent égyptiac juſqu'à parfaite cicatrice.

Cette méthode, qui m'a réuſſi ſur pluſieurs chevaux attaqués de farcin, demande d'être réitérée plus ſouvent, pour la faire regarder comme le vrai ſpécifique du farcin.

Les jambes reſtent-elles enflées après le traitement, il faut les laver avec du vin d'abſynthe ſaturé d'alun, ou avec du vinaigre tenant en ſolution du vitriol blanc. La nourriture doit être médiocre, l'exercice modéré, l'écurie propre & bien aérée.

Sans approuver ni blâmer les différentes méthodes qu'on a miſes en uſage pour la guériſon du farcin, je me crois obligé de rapporter celles que les Maréchaux ont coutume de pratiquer.

Soleysel, après avoir ſaigné & purgé le cheval farcineux, avoir ôté l'avoine & donné du ſon, lui fait prendre deux ou trois priſes de pilules de cinabre, en laiſſant un jour d'intervalle d'une priſe à l'autre; ou tous les matins trois chopines de vin émétique, jusqu'à ce que le cheval ſoit guéri; enſuite il recommande de faire manger tous les jours dans du ſon mouillé une once de racine des prés, ou de racine de chardon à cent têtes; racines qu'il aſſure être les véritables ſpécifiques du farcin. Quand les boutons ſont parvenus à maturité, il les ouvre avec une lancette, & les remplit de ſublimé corroſif ou de réalgal, ou de racine d'ellébore: ſept ou huit jours après, il deſſeche les ulceres avec le colcothar de vitriol. Pour faire les pilules de cinabre de *Soleysel*, prenez des feuilles de ſéné & de racine d'hermodactes, de chacune une once; d'agaric, trois dragmes; de la ſcammonée, quatre dragmes; de cinabre, une once; de la cannelle, du girofle, de chacun une dragme; du fenouil, du gingembre, de chacun deux ſcrupules: je crois que ſi elles n'étoient compoſées que de trois onces de cinabre, de deux dragmes de girofle, & de ſuffiſante quantité de miel pour former trois pilules, elles mériteroient à plus juſte titre le nom de pilules de cinabre. Quelques Chymiſtes pourroient avancer que le cinabre ne ſoufre aucune décompoſition dans le corps de l'animal: on peut hardiment nier cette aſſertion; car j'ai excité la ſalivation avec le ſeul cinabre pris intérieurement, & la tranſpiration de l'animal ſembloit donner une odeur d'acide ſulfureux volatil.

Certains Maréchaux font grand cas de l'uſage des ſudorifiques, tels que la poudre de vipere, le bois de ſaſſafras, de gayac & de ſalſepareille, macéré dans l'eau ou le vin blanc. Pluſieurs eſtiment

beaucoup la racine de nard ſauvage ou cabaret, pulvériſée & mêlée avec du ſon, depuis une once juſqu'à deux, & le ſuc de feuilles de chélidoine, pour déterger les boutons ulcérés. Quelques-uns ſe contentent de donner au cheval, dans du ſon ou en breuvage, des poudres de galenga, d'anis, de cumin & de coriandre, de chacun à la doſe d'une once pour un cheval de moyenne taille; ils ordonnent de faire jeûner le cheval douze heures avant le breuvage; de ne lui donner de la nourriture que ſept ou huit heures après, & de répéter de deux en deux jours.

Certains, que je ſoupçonne peu expérimentés, & malheureuſement imités par le plus grand nombre des Maréchaux, adminiſtrent les préparations mercurielles; ſavoir, le turbit, le ſublimé corroſif diſſous dans l'eſprit de vin, le mercure doux, la panacée mercurielle, l'onguent mercuriel, &c. quoique données à une doſe incapable d'exciter la ſalivation ou la diarrhée, elles n'en ſont pas moins nuiſibles, & ſouvent mortelles.

« Voici une méthode qui mérite d'être recom„ mandée (dit un Écrivain Anglois qui paſſe „ pour célebre): donnez un ſcrupule ou demi„ dragme de turbit fait en un bol avec une once „ de ſavon, de deux ſoirs l'un, pendant quinze „ jours; & quinze jours après, remettez le cheval „ au même régime ».

L'Auteur auroit dû faire attention à la décompoſition du turbit par le ſavon, avant de donner le bol par écrit.

Les Maréchaux qui emploient le bouton de feu ou le ſublimé corroſif avec l'orpiment, pour ouvrir les abcès farcineux, ont quelquefois réuſſi, particuliérement s'ils ont eu ſoin d'adminiſtrer des bols composés de ſoufre, de cloportes vivans

& de miel, & des breuvages d'infusion de racine de persil & de réglisse. La raie de feu pour empêcher le farcin d'infecter les parties voisines, est une méthode généralement reconnue pour mauvaise, même parmi les Maréchaux qui se piquent le moins d'être instruits.

GENRE SECOND.

Tumeur inflammatoire circonscrite, avec pus visqueux. (Furoncle.)

Il s'éleve sur les téguments une tumeur dure, circonscrite, accompagnée de chaleur & de douleur, grosse comme une noix environ, quelquefois terminée en pointe, prenant un accroissement gradué jusqu'au cinquieme ou sixieme jour, temps où la suppuration commence à s'en emparer; le pus s'y accumule, & l'abcès, au bout de trois ou quatre jours, s'ouvre de lui-même; on est rarement obligé de faire l'ouverture avec l'instrument tranchant: le pus qui en sort les premiers jours, est sanieux; ensuite il devient blanc & visqueux; il porte alors le nom de bourbillon: l'ulcere se déterge & se cicatrise promptement. Il est très-facile, les premiers jours de la maladie, de la confondre avec le charbon, particuliérement si le Maréchal n'a pas égard à l'intensité des symptomes, aux accidents qui l'accompagnent, & à la rénitence de la tumeur.

Cette tumeur n'est suivie d'aucun danger, tant qu'elle est essentielle, & non le symptome d'une maladie épidémique.

Aussi-tôt que la tumeur paroît, il faut s'attacher à la mener à suppuration; il est inutile, & même

dangereux, de tenter la résolution : les cataplasmes de mie de pain & de lait, le mêlange de farine, de lait & de miel, sont les remedes les plus propres à exciter la suppuration, en même temps qu'ils diminuent la douleur & la chaleur du furoncle. Lorsque les symptomes de l'inflammation commencent à se calmer, appliquez sur la partie la plus éminente de la tumeur, un plumasseau chargé d'onguent suppuratif, & couvert du cataplasme de mie de pain ou de miel : continuez les applications jusqu'à ce que la suppuration soit bien établie, & que le pus ait détruit une partie de la tumeur, ou que le pus se soit fait jour de lui-même. Si l'abcès tarde à s'ouvrir, plongez-y le bistouri ; ensuite pansez l'ulcere avec l'onguent égyptiac, ayant soin d'exprimer doucement les parois de l'ulcere, pour faciliter la sortie du bourbillon : dès qu'il sera entiérement évacué, passez à l'usage des plumasseaux d'étoupes cardées.

On ne peut trop blâmer les Maréchaux qui emploient, dès le commencement de la maladie, les astringents les plus forts, tels que le vitriol, les acides végétaux, les acides minéraux, les terres absorbantes, &c. ceux qui ouvrent la tumeur dès qu'ils y apperçoivent un commencement de suppuration ; enfin, les Praticiens vulgaires qui appliquent des emplâtres composées de matieres âcres & de substances échauffantes, capables d'augmenter l'inflammation & d'avancer la suppuration. Je ne comprends pas dans la même classe ceux qui abandonnent tout le soin du traitement à la nature.



GENRE TROISIEME.

Boutons inflammatoires circonſcrits des porcs. (Gourme des porcs.)

Vous appercevrez, dès le commencement de la maladie, des boutons circonſcrits, durs & enflammés, qui attaquent ordinairement les cuiſſes & les jambes des jeunes porcs, & qui ſe terminent par la ſuppuration. Cette éruption a beaucoup de reſſemblance avec la petite vérole; mais comme elle ſe communique difficilement, qu'elle n'affecte pas tous les jeunes porcs, que la terminaiſon des boutons eſt lente & rarement ſuivie d'accidents fâcheux; enfin, que le nombre des boutons n'eſt pas conſidérable, j'ai rangé ce genre de boutons inflammatoires parmi les tumeurs inflammatoires non aiguës; je ne ſerois pas cependant éloigné de le mettre à la ſuite des eſpeces de clavelée.

Le porc affecté de ce mal, ne doit manger les premiers jours, c'eſt-à-dire, juſqu'à la parfaite ſuppuration des boutons, que du ſon mouillé, où l'on aura mêlé du foie d'antimoine, à la doſe de deux dragmes par jour: dès que les boutons inflammatoires ſeront abcédés, ouvrez-les avec le biſtouri; enſuite lavez-les deux fois le jour avec du vin ſaturé de ſel commun.

La plupart des Payſans ſe contentent d'ouvrir les boutons avec un inſtrument aigu; l'ulcere ſe déterge, & la cicatrice ſe fait d'elle-même au bout d'un certain temps, ſans qu'il en réſulte aucun accident.



GENRE QUATRIEME.

Agrégation de petits boutons inflammatoires.

De petits boutons inflammatoires, plus ou moins ſenſibles à la vue, & raſſemblés en grand nombre dans un ſeul endroit, conſtituent ce genre; ils s'élevent peu ſur les téguments, ils cauſent plus ou moins de chaleur & de douleur, & leur durée n'eſt point fixe; les uns ſe terminent par réſolution; les autres, par une eſpece de tranſſudation; ceux-ci, par une ulcération ſuperficielle; ceux-là, par une humeur qui ſe deſſeche & tombe en écailles à meſure qu'elle ſe forme.

Qu'on ne regarde pas la demangeaiſon comme un ſymptome eſſentiel à toutes les eſpeces de petits boutons inflammatoires agrégés; elle exiſte rarement dans l'ébullition, & quelquefois n'accompagne pas la dartre.

Le traitement de ces petits boutons inflammatoires varie ſelon leur eſpece.

I. Espece. *Petits boutons inflammatoires agrégés, plus ou moins prompts à ſe terminer par réſolution.* (Ébullition.)

Il paroît tout à coup ſur différents endroits des téguments, des petits boutons inflammatoires, dont le nombre & la grandeur offrent des différences; quelquefois ils couvrent la plus grande partie du corps, & ſouvent ils diſparoiſſent trois ou quatre jours après leur premiere apparition,

très-rarement ils viennent à ſuppuration : leur grandeur, leur nombre, leur ſituation & leur accroiſſement ſuffiſent pour les diſtinguer du farcin. Le cheval & le mouton y ſont plus ſujets que le bœuf, le porc & la chevre.

Des exercices violents, une marche forcée, une ſueur trop abondante, une grande quantité de laine, la tranſpiration inſenſible devenue âcre par les mauvaiſes qualités des eaux ou du fourrage, une écurie mal dipoſée, & contenant une grande quantité de beſtiaux, de la pouſſiere ramaſſée entre les poils, doivent paſſer pour les principes les plus fréquents de l'*ébullition.*

Les indications que préſente l'ébullition, ſont de tempérer la vélocité du ſang & l'âcreté de la tranſpiration inſenſible : pour cet effet, nourriſſez le cheval de paille & de ſon humecté avec de l'eau ſaturée de nitre ; adminiſtrez-lui deux lavements par jour, compoſés d'une décoction de feuilles de laitue, tenant en ſolution de la crême de tartre, ou du nitre, ſi la chaleur n'eſt pas exceſſive. Quelques Maréchaux recommandent la ſaignée & le foie d'antimoine. Lorſque la pléthôre n'exiſte pas, la ſaignée eſt inutile, & ſouvent dangereuſe, parce qu'elle peut faire rentrer les boutons, & donner lieu à un tranſport de la matiere morbifique ſur d'autres parties plus eſſentielles à l'économie vitale : les Maréchaux expérimentés l'ont éprouvé plus d'une fois.

Le foie d'antimoine, comme léger ſudorifique, paſſe pour réſoudre promptement ces boutons ; mais je penſe que les breuvages tempérants conviennent mieux que les ſudorifiques, & je ne conçois pas les raiſons qui ont pu déterminer, même des Praticiens célebres, à preſcrire la ſaignée & les ſudorifiques, tels que la thériaque délayée dans

du vin, la noix muſcade rapée & mêlée avec de l'eau-de-vie ou du vin.

Le repos, une écurie propre & dont l'air eſt ſouvent renouvellé, la ſaignée à la veine jugulaire, peu copieuſe, ſi la pléthôre eſt médiocre; les lotions fréquentes du corps avec de l'eau tiede, tenant en ſolution une petite quantité de nitre; les aliments rafraîchiſſants, la boiſſon blanche nitreuſe, ou le petit-lait; les lavements compoſés de décoction de racine de guimauve & de crême de tartre, & les bains de riviere, ſi la ſaiſon le permet, diſſipent en très-peu de temps l'ébullition.

II. Espece. *Boutons inflammatoires avec demangeaiſon.* (Gale.)

De petits boutons inflammatoires, plus raſſemblés & moins élevés que ceux de l'eſpece précédente, prompts à s'ulcérer, accompagnés d'une demangeaiſon plus ou moins vive, ſitués ſur la face externe des téguments, établiſſent le caractere eſſentiel de la *gale.*

Ordinairement le poil qui couvre la partie affectée, tombe, & les téguments ainſi dépouillés, deviennent épais, blanchâtres & couverts de petites inégalités, ou de croûtes faciles à tomber & à ſe renouveller; ſouvent il ne paroît qu'une matiere ſeche, farineuſe, que la moindre friction fait tomber, mais qui ſe renouvelle en très-peu de temps.

On doit ſoupçonner le cheval, le bœuf, la brebis, &c. attaqués de la gale, lorſqu'on les voit continuellement ſe frotter au même endroit, ou plus dans une partie que dans une autre.

Il a plû à certains Auteurs de donner à la gale, ſelon les parties affectées, différents noms; par exemple, celui de *roux vieux*, ou *col gras*, lorſ-

qu'elle attaque l'encolure, &c. mais la différence des parties affectées fait rarement changer le traitement, si l'on excepte le scrotum & les mammelles.

La mal-propreté des écuries & de l'animal, l'attouchement des chevaux galeux, les étrilles ou époussettes qui ont servi à des chevaux atteints de la gale, la mauvaise qualité des aliments & de la boisson, les grandes fatigues, les sueurs abondantes, les pluies continuelles, les bains dans des eaux impures, les blessures, particuliérement aux brebis après la tonte des laines, le passage subit du froid au chaud, sont les principes ordinaires de cette maladie.

Le cheval & le mouton sont les animaux les plus exposés à la gale; le mouton sur-tout en éprouve des accidents fâcheux; car elle dégénere facilement en ulcere, dont l'accroissement est quelquefois si considérable, qu'il ronge une grande partie du corps.

Personne n'ignore que plus la gale est invétérée, plus elle est difficile à guérir; que les animaux entiers y sont plus exposés que les femelles & les châtrés; qu'un animal guérit plus difficilement de la gale en hiver qu'en été; que le mal reparoît souvent au commencement du printemps, quoique le sujet en ait été parfaitement délivré l'année précédente; que la gale humide résiste plus à l'action des remedes, que la gale seche; mais tout le monde ne prend pas les précautions nécessaires pour obtenir un succès heureux des médicaments, tant internes qu'externes. 1°. Placez les malades dans une écurie propre, bien aérée, & éloignée des écuries où sont les bestiaux sains: cela est essentiel chez les moutons, parce que souvent elle se communique. 2°. Parfumez l'écurie avec du soufre ou de la poudre à canon, deux fois par jour. 3°. Don-

nez-leur pour nourriture du ſon, où vous ajouterez deux onces de fleurs de ſoufre pour le cheval & pour le bœuf, à proportion pour la brebis, ayant ſoin de ſupprimer l'avoine & autres aliments trop nutritifs. Si les beſtiaux ne veulent pas manger les fleurs de ſoufre avec le ſon, formez-en des bols avec ſuffiſante quantité de miel. L'eau blanche ſervira de boiſſon, s'ils répugnent l'infuſion de racine de patience & de régliſſe. 4°. Adminiſtrez tous les jours au cheval un lavement compoſé d'une décoction de racine de patience, tenant en ſolution deux dragmes de foie de ſoufre. 5°. Pratiquez, dès le commencement de la maladie, une ſaignée relative aux forces, à l'âge, au tempérament, à l'eſpece d'animal, & à l'intenſité de la maladie. 6°. Évitez les purgatifs, même ceux qu'on tire du mercure, malgré la crainte où ſont pluſieurs Maréchaux de faire rentrer la gale dans le ſang, lorſqu'ils n'ont pas purgé le malade. 7°. Faites prendre des bains, ſi la faiſon le permet, & lavez exactement la laine des brebis avec de l'eau pure & courante, ou avec une décoction de racine de patience; ou lavez-leur la partie affectée avec une forte infuſion de tabac dans du vin ou de l'eau ſaturée de ſel marin: la ſolution d'arſenic dans l'eau, & la ſolution du foie de ſoufre dans la décoction de racine de patience, adminiſtrées de la même maniere, produiront autant d'effets, & ſouvent plus, ſi la gale eſt invétérée. 8°. Faites-les promener lorſque le temps eſt beau, avec la précaution de les faire rentrer dans l'écurie dès que le ſerein ou la pluie commence à tomber. 9°: Étrillez le bœuf & le cheval deux fois par jour, afin de favoriſer la ſortie de l'inſenſible tranſpiration, & d'empêcher l'accumulation de la pouſſiere & autres corps hétérogenes. 10°. Conduiſez-les au pâturage auſſi-tôt que la chaleur du prin-

temps fera pousser l'herbe ; cette seule précaution en guérit un grand nombre.

Les remedes extérieurs proposés pour guérir la gale, sont en si grand nombre, que les Éleves en l'art vétérinaire doivent se trouver embarrassés dans le choix.

Les uns prescrivent en friction sur la partie affectée, des fleurs de soufre incorporées avec de la graisse ; les autres recommandent de laver exactement la partie malade avec une forte infusion de feuilles de tabac dans de l'eau-de-vie ou de la biere : quelques-uns préferent l'infusion suivante, qui ne me paroît pas si efficace. Prenez de poudre à canon, trois quarterons ; (elle est insoluble dans l'eau-de-vie, excepté le nitre) de tabac, quatre onces ; de poivre, une once ; de sel ammoniac, une once ; de sel marin, une livre ; de vitriol blanc, quatre onces ; laissez macérer le tout dans six livres d'eau-de-vie pendant deux jours ; vous en frotterez la partie affectée pendant trois jours consécutifs, deux fois par jour, & l'animal sera guéri.

Les Maréchaux instruits ne font pas grand cas de ces remedes ; ils estiment plus le mercure & ses préparations administrés en friction;par exemple, le mercure éteint avec parties égales de graisse récente de porc, le sel nitreux mercuriel incorporé avec deux parties de graisse, l'éthiops minéral, c'est-à-dire, le mêlange du soufre avec le mercure, ou le cinabre exactement trituré avec parties égales de graisse, le sublimé corrosif intimement mêlé avec trois parties de graisse, forment les onguents qu'ils ont coutume d'employer & de varier suivant l'espece de gale. L'onguent de cinabre est le plus doux ; l'onguent de mercure plus actif, souvent n'agit pas avec autant d'efficacité & de promptitude ; l'onguent de sel nitreux

mercuriel eſt plus fort, & l'onguent de ſublimé corroſif l'emporte ſur tous les autres en activité.

Si vous voulez obtenir un ſuccès heureux des frictions mercurielles, il importe de laver pluſieurs fois l'endroit affecté de la gale, avec une forte infuſion de feuilles de tabac dans de la biere ou du vin, ſi le laboureur n'eſt pas à même d'avoir de l'eau-de-vie; enſuite d'étendre ſur les boutons de l'onguent mercuriel, de la groſſeur d'une noix muſcade, de le frotter avec la main juſqu'à ce qu'il ſoit en partie diſſipé, & de couvrir l'endroit frictionné d'un linge imbibé de l'onguent mercuriel. Supprimez les aliments trois ou quatre heures avant la friction, & n'en donnez que deux heures après; examinez tous les jours les glandes maxillaires, pour vous tenir en garde contre la tuméfaction de ces glandes, qui annonce la ſalivation. Lorſque les glandes commencent à ſe gonfler, éloignez les frictions; lavez promptement avec l'infuſion de tabac les parties couvertes d'onguent mercuriel; donnez des lavements purgatifs, de l'eau blanche pour boiſſon, & du ſon mouillé pour nourriture: l'animal étant guéri, lavez les endroits qui ont été affectés, avec l'infuſion de tabac dans du vin; ne le mettez avec les animaux ſains que huit ou dix jours après, & faites-le pâturer plus long-temps. En ſuivant cette méthode, la gale la plus invétérée s'eſt diſſipée pour ne plus revenir.

Ceux qui craignent de cauſer la rentrée de la gale, ne feront certainement pas uſage de la diſſolution ſuivante, ſi célébrée par pluſieurs Auteurs Anglois. Prenez du vitriol verd, de l'alun, de chacun quatre onces; de fort vinaigre, quatre livres; faites bouillir le mêlange juſqu'à réduction de moitié; frottez-en pluſieurs fois la partie affectée: ils recommandent ſeulement de ne point laver les jambes de

l'animal, quand même elles ſeroient attaquées d'une vive demangeaiſon.

Lorſque le ſcrotum & les mammelles ſont couverts de gale, frictionnez-les avec un onguent composé de parties égales de ſoufre & de pulpe de racine de patience; enſuite lavez-les avec une forte décoction de racine de patience, ou avec une infuſion de tabac dans de l'eau ſaturée de ſel commun.

Les ulceres qui viennent à la ſuite de la gale, demandent un traitement particulier. Prenez de ſel nitreux mercuriel, une once; de miel, trois onces; mêlez exactement pour un onguent, que vous étendrez ſur des plumaſſeaux d'étoupes, dont il faut couvrir l'ulcere, & qu'il faut changer une fois le jour en hiver, & deux fois en été: faites des frictions légeres aux environs de l'ulcere, avec un mêlange de parties égales de cinabre & de miel, juſqu'à ce que les chairs de l'ulcere commencent à paroître louables; enſuite continuez le panſement avec l'onguent égyptiac, & couvrez les bords de l'ulcere & le plumaſſeau d'une forte infuſion de feuilles de tabac dans de l'eau-de-vie: cette infuſion eſt abſolument néceſſaire, ſoit pour borner l'ulcere, ſoit pour favoriſer la régénération des chairs & la cicatrice.

III. ESPECE. *Boutons inflammatoires terminés par écailles.* (Dartre.)

LES boutons ſont petits, quelquefois douloureux, accompagnés de chaleur, nombreux, dégénérant avec promptitude en ulcere ſuperficiel & couvert de croûtes plus ou moins conſidérables, à travers deſquelles ſuintent des matieres ordinairement fluides & de mauvaiſe odeur: les vives deman-

geaiſons accompagnent rarement la *dartre*; l'animal donne, dans certaines eſpeces de dartre, des marques de grande ſenſibilité.

La dartre qui affecte le muſeau & les parties latérales de la tête, ſe nomme *bouquet*, ou *noir muſeau;* la dartre qui attaque le pli du genou, porte le nom de *malandre;* la dartre qui occupe le pli du jarret, s'appelle *ſolandre;* la dartre ſituée le long du tendon, depuis le pâturon juſqu'au milieu de la jambe, eſt nommée *queue de rat*, ou *arête;* la dartre qui attaque le boulet, eſt appellée *mule traverſine;* enfin celle qui a ſon ſiege à la couronne, eſt connue ſous le nom de *peignes*. Les malandres, les ſolandres, les queues de rat, les mules traverſines & les peignes, quoiqu'elles ne forment qu'une ſeule & même eſpece de dartre, exigent quelquefois un traitement particulier, à cauſe de la nature des parties léſées; par exemple, les dartres qui intéreſſent les jambes, ſont bien plus difficiles à traiter, & demandent plus de précautions, & ſouvent des remedes plus actifs pour empêcher leurs progrès, que les dartres ſituées ſur d'autres parties du corps. La quantité d'humeurs fournies par les dartres, eſt toujours un obſtacle à leur guériſon; car les dartres qui n'en donnent point, ou très-peu, cedent facilement aux remedes, pourvu qu'elles ne ſoient point anciennes, ou que l'animal ne ſoit pas attaqué du farcin, de la morve, de la gale, &c.

La boue des grandes villes, les écuries humides & mal-propres, la mauvaiſe nourriture, les travaux exceſſifs, particuliérement en été, la diſpoſition naturelle du ſujet, la mal-propreté de l'animal, ſont les principes les plus connus de cette maladie.

J'aurois rangé la dartre parmi les eſpeces de

maladies évacuatoires superficielles, si l'écoulement d'une matiere fluide constituoit son caractere; mais comme les croûtes ne sont que le produit de l'ulcération des boutons, que l'ulcération est la suite de l'inflammation, & qu'il est des dartres sans écoulement, nommées seches, vives, farineuses, &c. j'ai pensé qu'il convenoit de la classer parmi les especes de boutons inflammatoires.

Avant que d'appliquer aucun médicament, séparez l'animal dartreux des animaux sains; faites-lui une petite saignée à la veine jugulaire; donnez-lui pour nourriture de la paille & du son mouillé, où vous ajouterez parties égales de soufre & de racine de réglisse pulvérisée, à la dose de deux onces par jour au cheval & au bœuf, à proportion à la brebis & à la chevre; administrez, principalement au cheval, deux lavements par jour, composés d'une forte infusion de racine de réglisse; faites prendre quinze ou vingt bains dans l'espace de huit ou dix jours; le malade restera dans l'eau au moins pendant trois heures consécutives, excepté le mouton & la chevre, peu amis de l'eau; offrez-leur pour boisson de l'eau blanche, du petit-lait, ou de l'infusion de racine de réglisse; ensuite lavez la dartre trois fois par jour avec une forte infusion de racine de réglisse, tenant en solution du sublimé corrosif, à la dose d'une dragme sur une livre & demie d'infusion, & couvrez exactement la partie affectée, pour la défendre des injures des corps extérieurs, sur-tout chez le cheval, animal impatient, qui ne craint pas d'augmenter ses blessures avec ses propres dents, ou de se frotter vivement contre un corps dur.

Si, après avoir suivi ce traitement pendant trois ou quatre semaines, la dartre ne montre pas une diminution sensible, frottez-la deux fois par jour

avec un mêlange d'une partie de ſel nitreux & de deux onces de miel, ou lavez-la avec une forte infuſion de tabac dans du vinaigre tenant en ſolution du vitriol verd, à la doſe de deux onces ſur deux livres & demie de vinaigre. Le régime que vous aurez fait obſerver au malade avant l'adminiſtration de ce remede, ne doit point faire appréhender la répercuſſion de l'humeur dartreuſe. Il eſt encore deux onguents qui jouiſſent d'une grande réputation pour les dartres invétérées : le premier eſt composé de deux onces de céruſe, d'une once d'alun, & de ſuffiſante quantité de pulpe de racine de patience, ou de miel ; le ſecond eſt fait avec parties égales de ſoufre, de verd-de-gris, d'alun, & de ſuffiſante quantité de miel pour un onguent : vous favoriſez leurs effets, ſi vous lavez une fois le jour la dartre avec une forte infuſion de feuilles de tabac, ou avec une infuſion de mouches cantharides dans du vinaigre, ou avec une forte leſſive de cendres, dans laquelle on peut diſſoudre plus ou moins de ſavon. Pluſieurs Praticiens de mérite vantent l'application des étoupes imbibées d'une diſſolution ſpiritueuſe de ſublimé corroſif, à la doſe d'une dragme ſur une livre & demie d'eau-de-vie. N'oubliez pas, avant le traitement des dartres invétérées & conſidérables, de pratiquer un ſeton avec les fils de crin au poitrail, & de ne l'ôter que huit à quinze jours après l'entiere guériſon.

La néceſſité où l'animal ſe trouve d'être ſur ſes jambes, & de les remuer, augmente les mauvaiſes qualités de la dartre qui les attaque, & la difficulté de les guérir. Après avoir adminiſtré les remedes préliminaires, lavez l'endroit affecté avec du ſuc de feuilles de chélidoine, tenant en ſolution du vitriol bleu ou des cryſtaux de verdet, juſqu'à ce que les croûtes commencent à tomber, & la partie

à se desſécher ; alors appliquez de la céruſe incorporée avec du miel, ou plutôt de la ſuie de cheminée mêlée avec du miel ou du beurre frais.

Pour les peignes, il faut ſe borner à les laver pluſieurs fois le jour avec la ſolution ſuivante. Prenez de verd-de-gris, demi-livre ; de vitriol verd, deux onces ; de vinaigre, deux livres ; faites macérer le mêlange ſur les cendres chaudes pendant vingt-quatre heures : avant que d'en laver la partie affectée, vous aurez attention de couper le poil qui couvre le mal. Quelques-uns préferent de mettre ſur le peigne, de deux jours l'un, pendant deux ſemaines conſécutives, l'onguent compoſé de céruſe, de verdet & de miel, & de tenir l'animal dans une écurie ſeche & bien aérée, l'humidité étant pernicieuſe aux animaux dont les jambes, particuliérement le pâturon & la couronne, ſont affectées de dartres.

Les dartres entretenues par un virus farcineux, dégénerent ſouvent en ulcere ſordide & d'une odeur inſupportable : appliquez-vous ſur le champ à réprimer leurs progrès par les médicaments ordonnés pour combattre le farcin ; lavez continuellement la dartre avec de la décoction de racine de patience, ſaturée d'arſenic ; bornez l'ulcere, s'il eſt poſſible, avec une forte infuſion de feuilles de tabac, ſaturée de parties égales d'arſenic & de verdet.



GENRE CINQUIEME.

Bouton inflammatoire sur le bord des paupieres. (Orgelet.)

Il est ordinairement de la grosseur & de la figure d'un grain d'orge bien nourri, quelquefois d'une grandeur plus considérable; rouge, douloureux, & situé sur le bord des paupieres, entre les cils, ou fort près: le mouvement des paupieres est plus ou moins gêné, selon sa grandeur & l'intensité de l'inflammation: lorsque l'inflammation en est vive, qu'il offre beaucoup de volume, & qu'il se porte vers la face interne de la paupiere, il blesse l'œil & inquiete l'animal.

L'*orgelet* se termine plus fréquemment par suppuration que par résolution & par endurcissement.

Si la paupiere & la tunique externe du globe de l'œil ne sont point enflammées, les lavements, la saignée & le régime sont inutiles; il suffit de donner à l'animal de l'eau blanche pour boisson, & du son mouillé, au lieu d'avoine, & de mettre sur le bouton enflammé, ou de la pulpe de pommes cuites, ou du beurre frais; la tumeur vient à suppuration, s'ouvre d'elle-même, & l'ulcere se cicatrise sans le secours de l'art & des Artistes. L'orgelet terminé par endurcissement, doit être détruit avec l'instrument tranchant, & la plaie lavée plusieurs fois le jour avec de l'eau fraîche. Toutes les excroissances & les tumeurs enkistées situées sur le bord des paupieres, exigent le même traitement; car il seroit dangereux pour le globe de l'œil de les consumer par le moyen de la pierre infernale, ou d'autres caustiques; une molécule de ces médi-

caments, en touchant le globe de l'œil, y produiroit l'inflammation la plus vive.

GENRE SIXIEME.

Inflammation des paupieres.

LA face externe des paupieres eſt-elle enflammée, le mouvement des paupieres eſt gêné; elles ſont douloureuſes & tendues; le globe de l'œil eſt irrité par les cils, qui, au lieu de ſe porter en dehors, ſont dirigés vers la face externe du globe de l'œil: l'inflammation de la face interne des paupieres dirige autrement le bord des paupieres; il ſe renverſe en dehors, le globe de l'œil exécute avec douleur ſes divers mouvements, & la pupille ne ſe trouve pas entiérement couverte lorſque l'animal fait ſes efforts pour fermer les deux paupieres.

Si l'une & l'autre face des paupieres s'enflamment, le globe de l'œil eſt, pour la plus grande partie, caché par les paupieres, & l'animal ne peut pas les écarter l'une de l'autre, quelque force qu'il emploie.

La membrane clignotante, quoique moins ſenſible que les paupieres, eſt auſſi expoſée à s'enflammer; alors le globe de l'œil eſt plus irrité & plus gêné dans ſes mouvements, que dans l'inflammation commençante des paupieres; il ne tarde pas à donner des ſignes d'une vive inflammation, comme cela arrive dans la violente inflammation des paupieres.

Les principes de cette inflammation ſe réduiſent à des coups donnés ſur l'œil, aux bleſſures produites par des inſtruments aigus, tranchants ou

obtus, aux corps étrangers introduits entre les paupieres & le globe de l'œil, à la dépravation des humeurs qui arrosent les paupieres, & à la disposition du sujet.

Réglez la cure de l'inflammation des paupieres & de la membrane clignotante sur l'intensité des symptomes : si la chaleur, la douleur & la tuméfaction ne sont pas considérables, l'application des étoupes trempées dans une solution de sel de saturne, à la dose d'une once sur une livre & demie d'eau, dissipe souvent l'inflammation, sans avoir recours à d'autres remedes, pourvu qu'on ait enlevé, avec une espece de cure-oreille, les corps hétérogenes, supposé que l'inflammation provînt de ce principe. En pareil cas je donnerai la préférence à l'eau fraîche aiguisée d'eau-de-vie, & dont l'application seroit fréquemment réitérée. La pulpe des pommes reinettes cuites est encore d'une grande utilité, même sur les vives inflammations des paupieres.

Lorsque l'inflammation ne cede pas à ces remedes, & qu'au contraire elle s'accroît d'une maniere sensible, saignez à la veine jugulaire ; donnez pour nourriture du son humecté avec de l'eau saturée de nitre ; pour boisson, de l'eau blanche, & en lavement, de l'infusion de feuilles de séné, tenant en solution de la crême de tartre ; appliquez sur les paupieres le cataplasme de mie de pain. Plusieurs proposent en pareil cas de scarifier la partie enflammée : les effets de cette opération répondent rarement aux espérances flatteuses qu'ils s'en forment.

Dès que l'inflammation commence à s'appaiser, appliquez sur les paupieres des plumasseaux trempés dans une infusion de racine de persil, plus ou moins empreinte de sel de saturne. Il faut prendre garde, autant qu'il sera possible, que ces médi-

caments ne touchent pas le globe de l'œil, à cause de l'irritation qu'ils lui causeroient.

Soupçonnez-vous des corps étrangers entre les paupieres & le globe de l'œil, passez entre ces deux organes une sonde d'argent mousse, ou un cure-oreille; ou injectez entre les paupieres du lait tiede.

L'inflammation terminée par suppuration, donne un ulcere ordinairement de peu d'étendue; traitez-le avec le digestif ordinaire, aiguisé d'eau-de-vie, ou plutôt avec six parties de miel & une partie de verdet; la cicatrice suivra de près la détersion.

GENRE SEPTIEME.

Inflammation du conduit lacrymal; inflammation du sac lacrymal.

UNE tumeur plus ou moins élevée, douloureuse, dure, & située à côté du grand angle, les larmes obligées de refluer continuellement hors du globe de l'œil, l'orifice intérieur du conduit lacrymal privé de sa sérosité, annoncent l'inflammation du conduit lacrymal & du sac lacrymal, s'il est permis d'appeller ainsi le canal formé par la jonction des deux petits conduits lacrymaux, avant son entrée dans l'os lacrymal.

L'inflammation du conduit lacrymal, très-rare chez le bœuf, le cheval, la brebis, la chevre & le porc, penche plus vers la suppuration que vers la résolution; en conséquence le Praticien doit faire tous ses efforts pour obtenir la résolution de la tumeur.

Les principes les plus fréquents de l'inflammation du

du conduit lacrymal, ſont la dépravation des larmes ou de l'humeur qui abreuve le conduit lacrymal ; l'introduction de quelques ſubſtances hétérogenes dans les conduits lacrymaux, un coup donné ſur le grand angle de l'œil.

Pour obtenir une prompte réſolution, il faut premiérement ſaigner l'animal à la veine jugulaire, & réitérer douze heures après, ſi l'inflammation ſe montre avec force ; enſuite appliquer ſur la tumeur & les environs de la pulpe des pommes reinettes cuites, ou des étoupes imbibées d'une infuſion de fleurs de ſureau, tenant en ſolution du ſel de ſaturne ; le cataplaſme de mie de pain, de lait & de ſafran, ne peut tout au plus avoir lieu que les premieres vingt-quatre heures ; encore faut-il lui laver l'œil pluſieurs fois le jour avec un mêlange de vin & de miel : mettez l'animal à une diete rafraîchiſſante ; faites-lui adminiſtrer deux ou trois lavements compoſés d'eau blanche, où vous aurez diſſous une once & demie de ſel d'epſom. Les ſymptomes de l'inflammation calmés, appliquez ſur la tumeur des étoupes trempées dans l'infuſion ci-deſſus, aiguiſée d'eau-de-vie camphrée ; introduiſez par l'orifice inférieur une ſonde faite en forme d'entonnoir, & à l'aide de cette ſonde, faites paſſer la vapeur de l'encens dans le conduit lacrymal.

Que les Maréchaux ne confondent pas, dans le temps de l'inflammation, l'humeur blanchâtre qu'ils voient ſur le grand angle de l'œil, avec le pus que fournit le conduit lacrymal ulcéré ; l'une ſe diſſipe en même temps que l'inflammation ſe réſout, l'autre ſubſiſte après l'inflammation, & demande une opération particuliere pour être tari. Voyez la *fiſtule lacrymale* dans l'Ordre des *maladies évacuatoires externes*.

GENRE HUITIEME.

Inflammation du globe de l'œil. (Ophthalmie.)

LE globe de l'œil eſt-il affecté d'inflammation*, la partie antérieure eſt rouge, douloureuſe, un peu tuméfiée, & l'œil ſe trouve plus échauffé que dans l'état naturel.

Les eſpeces d'inflammations de l'œil ne ſont pas ſi multipliées qu'on le penſe, ſi on ne les déduit pas des accidents particuliers à cette maladie, ou de l'intenſité des ſymptomes : par exemple, que ſignifie l'*inflammation ſeche de l'œil ?* parce qu'il ne coule pas des larmes hors de l'œil, ou que l'œil a une apparence de ſéchereſſe ; & l'*inflammation humide ?* à cauſe de l'abondance des larmes hors de l'œil : ce ſont des accidents particuliers à l'intenſité de l'inflammation, mais incapables d'établir des eſpeces.

Il n'en eſt pas de même de l'*inflammation interne de l'œil ;* comme elle attaque la rétine ou la choroïde, elle peut exiger des remedes plus actifs. L'impoſſibilité où l'animal ſe trouve de fixer le jour, la netteté de la cornée tranſparente, la douleur que l'animal témoigne lorſqu'on lui touche le globe de l'œil, quelquefois même la tuméfaction de la chambre antérieure de l'œil, ſont des ſignes qui doivent mettre le Praticien dans le cas de préſumer cette eſpece d'inflammation, & en conſéquence de preſcrire les remedes indiqués.

Les bleſſures & autres irritations cauſées par des inſtruments méchaniques, le contact des vapeurs nuiſibles ou des ſubſtances cauſtiques, les mauvaiſes qualités de l'air, les grands vents, l'intem-

périe du ſujet, la grande ſenſibilité de l'œil, l'âcreté des larmes, ſont les principes les plus connus de l'*ophthalmie.*

Le ſujet, ſon tempérament, ſon âge, ſa maniere de vivre, la conſtitution de l'air & du pays qu'il habite, entrent pour beaucoup dans le pronoſtic de l'inflammation de l'œil.

Les chevaux y ſont plus expoſés que les bœufs & les brebis; les animaux d'un tempérament humide, ou qui vivent dans des pâturages marécageux, en ſont plus ſouvent & plus long-temps affectés que ceux qui habitent les montagnes; les jeunes animaux éprouvent des accidents plus graves & plus opiniâtres que les beſtiaux du moyen âge, ſur-tout quand la douleur eſt violente, de longue durée; & qu'il ſort des yeux une humeur viſqueuſe, ſeche & inégale; au contraire, lorſque les larmes diminuent, prennent une conſiſtance viſqueuſe, égale & blanchâtre, c'eſt une marque que l'inflammation ſe terminera promptement. Si l'inflammation eſt entretenue par une maladie, telle que la gale, le farcin, les dartres, la morve, &c. elle ne cédera point aux remedes ordinaires, ſans le ſecours des remedes propres à combattre ces genres de maladies; ſuppoſé qu'elle ſe diſſipe, ce ne ſera que pour un court eſpace de temps. Enfin, on a obſervé que plus l'inflammation de l'œil eſt vive, opiniâtre & de longue durée, plus le cryſtallin eſt menacé de perdre ſa tranſparence.

A peine l'inflammation commence-t-elle à paroître, qu'il faut ſaigner l'animal à la veine du plat de la cuiſſe: réitérez la ſaignée, ſi l'inflammation s'accroît; car les petites ſaignées ſouvent répétées au commencement de la maladie, favoriſent la réſolution, & empêchent l'opacité du cryſtallin; enſuite appliquez ſur l'œil des compreſſes

trempées dans une infuſion de racine de perſil, tenant en ſolution un peu de vitriol blanc ; l'eau miellée, où vous aurez mis en ſolution une petite portion de vitriol blanc, doit être préférée dans le cas où la tenſion eſt vive : évitez avec ſoin les ſpiritueux & les acides ; ils ont produit plus d'une fois l'opacité du cryſtallin : placez un ſeton avec l'ellébore à la cuiſſe ; donnez pluſieurs lavements compoſés d'une infuſion de feuilles de ſéné, tenant en ſolution de la crême de tartre ; ou d'une décoction de pruneaux, où vous aurez mis en ſolution du tartre vitriolé, à la doſe de deux onces pour le cheval ou le bœuf. Les purgatifs, ſi eſtimés des Maréchaux pour combattre l'ophthalmie, doivent être rejettés ; les lavements purgatifs rempliſſent mieux les indications, c'eſt-à-dire, qu'ils produiſent une prompte dérivation, ſans avoir les inconvénients des purgatifs.

Lorſque l'inflammation eſt ancienne & avec relâchement, l'infuſion de racine de fenouil, tenant en ſolution deux dragmes de vitriol blanc ſur demi-livre d'infuſion, ou un onguent compoſé de parties égales de miel & de vitriol blanc, favoriſent plus ſa réſolution que toutes les eaux diſtillées, preſcrites par les charlatans, avec tant d'emphaſe, pour l'inflammation des yeux. Je mets dans la même claſſe les chaux métalliques, telles que la tutie, le pompholix, &c. les réſines, comme l'aloës, l'encens, le maſtic, &c. Si, dans le commencement de la maladie, l'inflammation étoit vive & la chaleur conſidérable, je conſeille d'appliquer ſur l'œil, pendant deux ou trois jours, la pulpe de pommes reinettes cuites, &, à ſon défaut, le cataplaſme de mie de pain ; enſuite de paſſer à l'uſage des remedes preſcrits ci-deſſus.

L'inflammation interne de l'œil, toujours fâ-

cheuſe, à cauſe de la douleur & du danger de perdre l'œil par l'opacité du cryſtallin, exige des ſaignées réitérées, & même un peu copieuſes, à la veine jugulaire & aux veines du bas-ventre & du plat de la cuiſſe ; un ſeton avec l'ellébore au bas-ventre, des lavements purgatifs, aiguiſés avec de la crême de dartre, & répétés juſqu'à trois ou quatre fois par jour ; des bains de huit ou dix heures ; l'application continuelle du cataplaſme de mie de pain ſur l'œil affecté ; le ſon mouillé pour toute nourriture, l'eau blanche nitreuſe, ou le petit-lait, pour boiſſon, & le repos dans une écurie fraîche, propre, & où l'air ait une libre iſſue.

I. ESPECE. *Inflammation intermittente de l'œil.* (Animal lunatique.)

DÈS que la maladie commence à paroître, l'œil s'enflamme & devient trouble, les paupieres s'enflent, & ſouvent ſe ferment : il coule ordinairement de l'œil une eau claire, quelquefois ſi âcre, qu'elle corrode les téguments. Ces ſymptomes durent une ſemaine ou deux ; enſuite ils reviennent au bout d'un mois ou deux, quelquefois quatre mois après, juſqu'à ce que la cataracte ſoit entiérement formée ; alors les douleurs, l'inflammation & l'écoulement des larmes ceſſent, ce qui arrive ordinairement dans l'eſpace de deux ou trois ans. Dans l'intervalle des accès, on apperçoit toujours un peu d'opacité dans le cryſtallin ; les bords des paupieres reſtent légérement enflammés, le flux des larmes ne tarit pas entiérement, & ſi un œil eſt affecté, la prunelle paroît plus petite que celle de l'œil ſain. Cette maladie eſt périodique, ſans avoir des retours conſtants & réglés ſur le cours de la lune ; tantôt

elle arrive au croiſſant de la lune, tantôt à ſon déclin. Le cheval eſt plus expoſé à l'inflammation intermittente de l'œil que le bœuf & la brebis.

La diſpoſition naturelle de l'animal, (car cette maladie paſſe pour héréditaire) des pâturages marécageux, une écurie toujours humide & mal aérée, des aliments abondants en mucilage aqueux, &, ſelon quelques perſonnes, de l'avoine trop nouvelle & en trop grande quantité, paſſent pour les principes de l'*inflammation lunatique.*

Il eſt rare de voir des animaux attaqués de ſemblable maladie, conſerver la vue; l'opacité du cryſtallin en eſt preſque toujours l'effet. De la promptitude à ſecourir l'animal lunatique, dépend le ſuccès des remedes adminiſtrés: ſi on entreprend la curation de cette maladie cinq à ſix mois après qu'elle s'eſt déclarée, on y réuſſit difficilement.

Le premier remede & le plus eſſentiel, eſt un ſeton au poitrail, entretenu avec la meche de crin pendant cinq ou ſix mois; enſuite les parfums & les topiques réſolutifs; expoſez l'œil affecté trois fois par jour à la vapeur de l'encens ou du benjoin; introduiſez dans l'œil un morceau de la groſſeur d'un pois, d'un onguent fait avec parties égales de miel & de vitriol blanc; lavez l'œil, dans l'intervalle des accès, avec de l'infuſion de feuilles de chélidoine, tenant en ſolution de l'alun, & édulcorée avec du miel; parfumez-le tous les jours avec la fumée de tabac, ou avec la vapeur de l'encens.

Pendant l'accès, adminiſtrez des lavements compoſés d'une infuſion de racine d'angélique, où vous aurez diſſous du tartre vitriolé; donnez pour nourriture du foin abondant en plantes aromatiques; pour boiſſon, de l'eau aiguiſée de ſel marin, des eaux minérales ferrugineuſes, ſi l'animal eſt à la

portée d'une ſource d'eau minérale, & tous les matins un pot de bon vin.

La ſaignée, les purgatifs & les rafraîchiſſants ont été mis en uſage avec ſi peu de ſuccès, que les Maréchaux devroient bien ne plus ſonger à cette méthode: pluſieurs d'entr'eux font grand cas des préparations mercurielles, pour s'oppoſer à l'opacité du cryſtallin, & lui rendre la tranſparence qu'il commence à perdre: l'expérience n'a jamais confirmé cet effet, de quelque maniere qu'ils les aient adminiſtrées; au contraire, j'ai obſervé qu'en fumigation elles augmentoient ſenſiblement l'opacité du cryſtallin. Ceux qui donnent le feu au deſſous des yeux, qui barrent les veines temporales, ou qui lient les arteres temporales; qui appliquent des ſpiritueux ou des acides, ſont auſſi répréhenſibles: bien loin de garantir les yeux des ſuites fâcheuſes de l'inflammation intermittente, ils en augmentent les accidents, & hâtent l'opacité du cryſtallin.

GENRE NEUVIEME.

Inflammation de l'oreille.

L'INFLAMMATION attaque l'oreille externe ou l'oreille interne: l'inflammation de l'oreille externe eſt de peu de conſéquence, excepté qu'elle ne ſe communique aux parties internes de l'oreille: l'inflammation de l'oreille interne exige toute l'attention du Praticien, ſoit pour la diſtinguer, ſoit pour y remédier promptement: les ſignes qui l'annoncent, ſont la chaleur, la douleur, & l'eſpece d'immobilité de l'oreille externe, la chaleur du conduit auditif, qui ſe fait ſentir à meſure qu'on

enfonce le doigt dans l'intérieur du conduit cartilagineux ; les marques d'inquiétude & de douleur que donne alors l'animal ; la tête basse, l'œil triste & quelquefois enflammé du côté de l'oreille affectée, le refus des aliments, la rumination diminuée chez le bœuf & la brebis.

La quantité de poils qui environnent l'orifice externe de l'oreille, sembleroit défendre cet organe des fâcheuses impressions des corps extérieurs ; mais les animaux, passant pendant l'hiver des écuries très-chaudes à l'air extérieur, sont sujets à l'inflammation des oreilles, & particuliérement les chevaux auxquels on coupe les poils de l'orifice externe pour les embellir, & qui se trouvent par cet abus, exposés à l'introduction des corps étrangers, sur-tout lorsqu'ils marchent dans des terreins remplis de poussiere. Les insectes entrent avec moins de facilité dans l'oreille des bœufs que dans celle des chevaux, parce que le cartilage auriculaire des premiers est plus contourné & plus garni d'humeur cérumineuse.

Ainsi l'inflammation du conduit auditif, ou de la membrane du tambour, ou de la cavité du tambour, peut reconnoître pour principes, 1°. l'action de l'air froid ou trop agité ; 2°. l'introduction des substances hétérogenes, telles que l'eau, les insectes, la poussiere, &c. 3°. la dépravation de l'humeur cérumineuse & de l'humeur qui arrose la cavité du tympan ; 4°. les coups violents donnés sur l'oreille.

L'inflammation de l'oreille externe cede pour l'ordinaire à une saignée de la veine du plat de la cuisse, à la boisson blanche, & au cataplasme de mie de pain, de lait & de safran ; mais l'inflammation de l'oreille interne exige en général une évacuation de sang plus abondante, des lavements

purgatifs, composés d'une infusion de feuilles de séné, tenant en solution de la crême de tartre; une diete plus rigide; savoir, de l'eau blanche pour boisson, & du son humecté pour nourriture. Le Praticien ne doit jamais perdre de vue le principe de cette maladie; si elle dépend du froid, ou d'un coup donné sur l'oreille, ou de la dépravation de la matiere cérumineuse, il injectera dans l'oreille du lait tiede seul, ou mêlé avec parties égales de miel, ou de l'infusion de safran dans du lait de vache : lorsque la douleur est vive, il n'introduira jamais dans l'oreille de l'opium, même en solution dans du lait; il ne procure aucun calme, souvent il augmente la douleur & retarde la suppuration.

L'inflammation vient-elle d'un corps étranger, tel qu'un insecte, il introduira dans l'oreille du coton ou de la laine, pour l'embarrasser & le retirer; si cela ne réussit pas, il injectera une légere infusion de feuilles d'absynthe dans du lait; l'animal, en secouant la tête pour faire sortir l'eau injectée, donnera lieu en même temps à l'expulsion de l'insecte : supposé que ce moyen ne fût encore suivi d'aucun succès, il fera passer dans le conduit cartilagineux de l'oreille un stilet flexible, & garni à son extrêmité d'un peu de laine trempée dans la térébenthine, pour engluer l'insecte & le retirer.

Il n'est pas si facile de faire l'extraction des corps durs: qu'une feve, un noyau de cerise, un petit caillou,&c.entrent dans le conduit de l'oreille, à l'aide d'une petite pince ou d'un cure-oreille, il tâchera de saisir le corps étranger, ou de l'engager dans la cavité du cure-oreille; mais s'il est impossible d'introduire les branches de la pince ou le cure-oreille entre les parois du conduit auditif & le corps étranger, il pratiquera derriere l'oreille, au des-

ſous du grand cartilage, une ouverture capable de donner iſſue au corps étranger ; enſuite il panſera la plaie comme une plaie ordinaire, ſans oublier l'inflammation de l'oreille. Lorſque les douleurs ſont calmées, & que la ſuppuration n'eſt plus à craindre, on conſeille les parfums d'encens ou de ſuccin, pour faciliter la réſolution ; mais il vaut mieux dans ce cas abandonner cette opération aux ſoins de la nature, que d'irriter de nouveau les parois du conduit auditif, ou la ſurface externe de la membrane du tambour. Il faut cependant avoir la précaution de défendre l'oreille interne des injures de l'air, par du coton cardé, introduit dans l'oreille externe.

On ne peut pas donner le même avis, quand l'inflammation s'eſt terminée par la ſuppuration ; il faut promptement déterger l'ulcere, ſans quoi on s'expoſe à voir périr l'animal.

Injectez, les premiers jours, de la décoction d'orge, où vous aurez ajouté du miel ; enſuite du vin tenant du miel en ſolution : en réitérant les injections quatre ou cinq fois par jour, vous viendrez à bout de déterger l'ulcere ; ſi les injections ne tariſſent pas l'abondance du pus, les parfums avec l'encens ou le ſuccin, l'infuſion de feuilles de noyer avec du miel, pourront favoriſer la déterſion de l'ulcere.

Les douleurs continuent-elles d'être aiguës, le pus eſt-il abondant & de mauvaiſe qualité, l'animal devient-il maigre, craignez une carie interne ; en conſéquence injectez de la teinture de térébenthine, ou de l'eau-de-vie adoucie par du miel, & tenez toujours dans l'oreille du coton imbibé d'eau-de-vie.

GENRE DIXIEME.

Inflammation du col. (Enflure du col.)

Le col s'enfle, il devient dur & douloureux, il acquiert beaucoup de chaleur, & rend les mouvements du col & de la tête très-difficiles; si l'enflure prend beaucoup d'accroissement, la tête se tuméfie, particuliérement les yeux & la langue.

L'inflammation du col, quelque médiocre qu'elle soit, mérite toujours l'attention du Praticien: la trachée-artere, les arteres carotides, les veines jugulaires, les grands nerfs sympathiques & les nerfs de la huitieme paire sont des organes trop nécessaires à la vie, pour ne pas s'opposer avec effort à tout ce qui peut les affecter; ainsi dès que vous appercevrez le col enflammé, ou une partie du col, efforcez-vous de découvrir le principe de l'inflammation. Le frottement réitéré du collier, du joug, & autres corps durs, les coups donnés avec violence sur le col, des piquures faites avec des instruments méchaniques; par exemple, en voulant ouvrir la veine jugulaire avec la flamme ordinaire, le Maréchal peu instruit ou mal-adroit, intéresse souvent les parties voisines, & cause une inflammation considérable; la poussiere & autres corps étrangers retenus entre les poils de la criniere & du col, les mauvaises qualités de la transpiration insensible & la disposition particuliere du sujet peuvent causer l'inflammation du col.

Aussi-tôt que l'enflure commence à paroître, saignez l'animal à la veine du plat de la cuisse; appliquez sur la tumeur des linges ou des étoupes imbibées d'une solution de sel de saturne dans de

l'eau aiguiſée d'eau-de-vie ; lavez exactement la criniere & tout le col avec un mêlange de ſix parties d'eau & une partie d'eau-de-vie ; donnez pour nourriture du ſon humecté d'une eau ſaturée de nitre ; pour boiſſon, de l'eau blanche ; adminiſtrez tous les jours trois lavements purgatifs ; faites baigner le malade, ſi la ſaiſon le permet, deux fois par jour ; dès que la chaleur, la douleur & la tenſion commencent à diminuer, augmentez la doſe du ſel de ſaturne & de l'eau-de-vie ; par cette méthode vous éviterez la ſuppuration, toujours fâcheuſe quand elle pénetre le tiſſu cellulaire des muſcles du col.

L'enflure du col produite par la morſure d'une bête venimeuſe, demande un traitement particulier. Conſultez l'Eſpece de *ſolution de continuité, provenant de la morſure d'une bête venimeuſe.*

GENRE ONZIEME.

Inflammation du ſcrotum ; inflammation des bourſes.

LA portion des téguments qui couvre les teſticules, eſt tendue, tuméfiée, douloureuſe & chaude ; les cordons ſpermatiques ne ſont point gonflés ; ſigne eſſentiel pour diſtinguer l'inflammation du ſcrotum, de l'inflammation des teſticules ; l'animal eſt triſte, & il ne marche qu'avec peine.

Les coups de fouet & autres irritations produites par des inſtruments méchaniques, la mal-propreté, la dépravation de l'humeur qui lubréfie la face externe du ſcrotum, ſont reconnus pour les principes de cette maladie, toujours dangereuſe, à cauſe de la délicateſſe des téguments & des teſti-

cules, & par rapport au penchant de la tumeur à se tourner, ou vers la suppuration, ou vers la gangrene.

Après avoir saigné le malade à la veine jugulaire, après l'avoir mis à la paille & au son pour nourriture, & à l'eau blanche nitreuse pour boisson, & après lui avoir donné deux ou trois lavements composés d'une décoction de feuilles de laitue, où l'on aura mis en solution une once de crême de tartre sur cinq livres d'eau, ou une once de nitre, si la chaleur n'est pas vive; appliquez sur la tumeur un cataplasme fait avec la farine de feve & le vinaigre tenant en solution deux onces de sel de saturne; changez le cataplasme toutes les six heures. Quelques-uns préferent les fomentations avec l'infusion de feuilles d'absynthe, où ils dissolvent deux onces de sel de saturne sur une livre & demie d'infusion: d'autres se contentent de mettre sur la tumeur des étoupes trempées dans du vinaigre saturé de sel de saturne; certains n'emploient que le cataplasme fait avec le pain de roses, la lie de vin & le nitre. Tous ces topiques peuvent être employés avec succès, & doivent être préférés aux cataplasmes de mie de pain, & autres relâchants capables d'attirer la suppuration ou la gangrene: les emplâtres, les onguents, les baumes, les graisses & les huiles sont encore très-nuisibles.

Lorsque, malgré toutes les précautions imaginables, il n'a pas été possible d'éviter la suppuration, il faut s'empresser d'ouvrir l'abcès dans toute son étendue, de le panser avec du digestif aiguisé d'eau-de-vie, & de couvrir tout le scrotum de linges ou d'étoupes humectés de parties égales d'eau-de-vie camphrée & de vinaigre.

La gangrene s'empare-t-elle du scrotum, elle fait des progrès si rapides, que les fomentations

avec l'infusion de feuilles d'absynthe & de rue dans du vin, peuvent à peine la modérer. Dès que la gangrene est bornée, pansez l'ulcere avec le digestif animé d'une grande quantité d'eau-de vie, & enveloppez les testicules, que la gangrene met presque toujours à nud, avec des linges imbibés de vin où vous aurez fait dissoudre quatre onces de miel sur deux livres de vin. Comme la régénération du scrotum est prompte, il ne faut point s'inquiéter sur sa destruction; car la nature semble proportionner la promptitude de sa régénération à celle de sa destruction.

GENRE DOUZIEME.

Inflammation du prépuce; inflammation du fourreau.

Le prépuce, portion des téguments destinée à couvrir le gland, lorsque la verge jouit d'un parfait repos, se tuméfie, comprime le gland, s'oppose à la sortie du gland hors du fourreau, ce qu'on nomme *phimosis*; au contraire, si le prépuce enflammé se retire, le gland est à découvert & se tuméfie, d'autant plus que l'inflammation du prépuce augmente. Cette seconde espece d'inflammation se nomme *paraphimosis*.

Le bœuf, dont le gland est pointu & arrosé d'une humeur fluide, se trouve moins exposé à l'inflammation du prépuce que le cheval, dont le membre est orné d'un gland demi-sphérique, & lubréfié d'une humeur blanchâtre & épaisse, qui se ramasse près de la base du gland.

La dépravation de cette humeur, l'âcreté des urines, des insectes ou autres corps hétérogenes

introduits entre le prépuce & le gland, l'inflammation du scrotum, sont regardés comme les principes de l'inflammation du prépuce.

La saignée à la veine jugulaire, les cataplasmes de mie de pain, les lavements composés d'une décoction de racine de guimauve, tenant en solution de la crême de tartre; le son humecté avec de l'eau saturée de nitre, & l'eau blanche, sont les remedes indiqués, tant que l'inflammation s'accroît; mais aussi-tôt que le relâchement paroît, appliquez sur tout le prépuce des étoupes trempées dans une infusion de fleurs de sureau, saturée de sel de saturne.

Si l'inflammation alloit jusqu'à interrompre le cours des urines, ou à faire ulcérer le gland, pratiquez sur le champ une incision longitudinale sur le prépuce; par ce moyen la compression du gland cesse, le prépuce se dégorge, & l'inflammation se dissipe en très-peu de temps. Souvent les seules lotions avec le vinaigre & l'eau, ou avec l'eau fraîche aiguisée d'eau-de-vie, réitérées plusieurs fois le jour, ont suffi pour diminuer l'inflammation, de même que les bains, si la maladie arrive en été ou dans l'automne, pris au nombre de deux par jour, chacun pendant trois heures; j'excepte le bouc & le belier.

Quand le prépuce est dans l'impossibilité de recouvrir le gland, accident fort rare, faites bien attention si cela provient de l'inflammation du prépuce, ou de l'inflammation du gland: dans le premier cas, après avoir tenté inutilement la réduction du prépuce, en comprimant le bout de la verge en même temps que le prépuce est avancé, employez les fomentations de lait, les cataplasmes avec la mie de pain, le lait & le safran; mettez l'animal à un régime austere & rafraîchissant;

ſaignez-le pluſieurs fois à la veine jugulaire dans l'eſpace de trente-ſix heures ; adminiſtrez-lui des lavements adouciſſants ; mais ſi le bourlet qui ſe trouve au-delà du gland, s'enflamme, ou que le gland ſoit menacé de gangrene, faites ſur le bourlet, avec la pointe du biſtouri, trois ou quatre inciſions, ſuivant la direction de la verge.

L'inflammation du gland, toujours à craindre, ſur-tout chez le cheval & le belier, veut des ſaignées peu abondantes, mais réitérées ; de l'eau blanche nitreuſe pour toute nourriture, des lavements adouciſſants, des fomentations continuelles ſur le gland, le fourreau & tout le ſcrotum, avec la décoction de racine de guimauve, ſaturée de ſel de ſaturne ; & les bains, lorſque la ſaiſon le permet.

GENRE TREIZIEME.

Inflammation des teſticules.

Les teſticules ſont tuméfiés, durs & ſenſibles ; la ſenſibilité eſt même ſi grande, qu'on ne peut les toucher ſans mettre l'animal dans la néceſſité de témoigner une vive douleur ; les cordons ſpermatiques ſont enflés, durs & ſenſibles ; le malade ne marche que très-difficilement ; il ſe plaît mieux couché que levé.

La qualité & la quantité de l'humeur ſéminale ; les coups, la mal-propreté, une nourriture trop échauffante ou trop nutritive, la vue d'une femelle, accompagnée du deſir continuel de s'unir, peuvent produire cette maladie : elle eſt plus fréquente chez le cheval, le taureau, le belier & le bouc, qu'on ne le penſe.

La ſaignée à la veine jugulaire, le ſon pour nourriture,

nourriture, l'eau blanche nitreuſe pour boiſſon, les lavements rafraîchiſſants, ſont les premiers remedes à mettre en uſage, avant l'application du cataplaſme de mie de pain, qu'il faut changer toutes les ſix heures: au bout de vingt-quatre heures, ſubſtituez à ce cataplaſme un mêlange de terre de Couteliers, de pain de roſes & de vin. Quelques-uns préferent le cataplaſme compoſé de farine de feves & de vinaigre, ou de lie de vin, de nitre & de pain de roſes. Comme j'ai éprouvé de très-bons effets du premier, je conſeille aux Maréchaux de l'employer, pourvu qu'ils aient ſoin de le changer toutes les douze heures. Si la ſaiſon le permet, faites baigner le malade deux fois par jour, l'eſpace de trois ou quatre heures à chaque bain; lavez au ſortir du bain le ſcrotum avec du vin ſaturé de ſel de ſaturne; enſuite appliquez le cataplaſme ci-deſſus, toujours ſoutenu par un bon bandage; car le ſeul poids des teſticules eſt capable d'augmenter l'inflammation. Lorſque l'inflammation des teſticules eſt compliquée avec celle du ſcrotum, il eſt à craindre de voir arriver la ſuppuration, qui ſouvent occaſionne des ulceres fiſtuleux & difficiles à guérir. Dès que l'inflammation a paſſé ſept à huit jours ſans céder aux remedes preſcrits ci-deſſus, il faut s'attendre à la ſuppuration, & par conſéquent faire ſes efforts pour éviter un ulcere fiſtuleux: ſi le cordon eſt peu engorgé, ſi l'animal ne perd pas beaucoup de ſon prix par la caſtration, décidez-vous à lui faire la caſtration par les billots; mais ſi le cordon eſt tuméfié, dur & ſenſible, la caſtration eſt nuiſible, & même mortelle; alors il convient d'ouvrir l'abcès dans toute ſon étendue, de le panſer avec du digeſtif animé d'eau-de-vie, de couvrir le reſte du ſcrotum d'étoupes trempées dans parties égales

d'eau-de-vie camphrée & de vinaigre saturé de sel de saturne; enfin, de soutenir le tout d'un bandage.

GENRE QUATORZIEME.

Inflammation des mammelles.

LES mammelles deviennent dures, sensibles; elles augmentent de volume, elles offrent au tact une chaleur plus ou moins vive; le lait n'en sort qu'avec peine, en petite quantité & avec beaucoup de douleur, ce qui oblige la femelle à éloigner son jeune nourrisson: quelquefois l'inflammation est si considérable, que les mammelles ne fournissent point de lait; alors il y a lieu de croire que les mammelons, ou l'embouchure des grands réservoirs avec les mammelons, sont enflammés.

Les femelles qui allaitent sont plus exposées à l'inflammation des mammelles, sur-tout après l'accouchement, que celles dont le lait est tari, ou qui donnent du lait après avoir nourri leurs petits. Les mammelles tuméfiées par l'abondance du lait, & par conséquent plus sensibles, éprouvent facilement de mauvais effets d'un courant d'air trop froid, du choc d'un corps dur, du long séjour du lait, & de la dépravation de cette humeur; la piquure d'une abeille ou d'un autre insecte, les coups donnés aux mammelles avec la tête du poulain ou du veau, ou de l'agneau, afin d'obtenir plus de lait; l'impression subite de l'eau fraîche, les blessures avec des instruments aigus ou obtus, & les mauvaises qualités du lait, peuvent encore occasionner cette maladie.

L'inflammation des mammelles se termine plus

souvent par la suppuration que par la résolution : plus la chaleur, la tuméfaction & la dureté parviennent à un haut degré, plus la suppuration est à craindre.

La saignée faite à la veine jugulaire dès le commencement de la maladie, modere l'impétuosité du sang ; rarement faut-il avoir recours à une seconde saignée ; elle est même nuisible, s'il n'y a pas pléthôre, parce que la résolution demande plutôt l'accroissement des forces vitales, que leur diminution.

Donnez en breuvage trois fois par jour de l'infusion de racine de persil, tenant en solution du nitre, & édulcorée avec du miel ; administrez tous les jours deux lavements composés de la même infusion ; appliquez sur les mammelles des feuilles de persil réduites en une espece de pulpe ; introduisez par l'ouverture des mammelons un stilet ou une broche de bas dans le grand réservoir, pour déboucher le conduit du mammelon, qui se trouve ordinairement obstrué ; car souvent, après cette opération, on voit sortir du mammelon du lait altéré, du pus & un peu de sang.

Qu'on ne soit pas étonné si j'emploie la racine de persil avec tant de confiance ; les bons effets que j'en ai éprouvés, me la feront toujours regarder comme le médicament le plus propre à résoudre l'inflammation des mammelles, produite par l'abondance ou la dépravation du lait, & comme le plus efficace pour s'opposer aux mauvais effets du lait reflué dans le torrent de la circulation.

La tuméfaction des mammelles causée par le séjour du lait, & accompagnée d'une légere inflammation, cede volontiers aux parfums faits avec l'encens & les plantes aromatiques, aux cataplasmes composés de feuilles de persil, de cerfeuil

& d'eau; au ſavon diſſous dans une infuſion de racine de perſil; mais dans les violentes inflammations, il faut avoir recours à la méthode preſcrite ci-deſſus. Ce qu'il y a de particulier dans l'inflammation des mammelles, terminée par la réſolution, c'eſt de voir fréquemment ces organes ne plus donner de lait, même après l'accouchement; mais comme les mammelles ſont rarement attaquées toutes les deux d'inflammation, il en reſte une qui fournit quelquefois aſſez de lait pour allaiter le jeune nourriſſon. Les brebis, plus ſujettes à cette maladie que la vache & la jument, ne confirment que trop cette obſervation. Si, malgré ces remedes, la réſolution ne paroît pas le cinquieme ou le ſixieme jour, appliquez le cataplaſme de mie de pain, juſqu'à ce que l'abcès ſoit formé, & que les duretés inflammatoires ſoient diſparues; n'ouvrez donc pas l'abcès dès que vous appercevrez la moindre fluctuation; le pus, en s'accumulant, diminue la tenſion, la chaleur & les duretés des mammelles, & il diſpoſe l'ulcere à une facile déterſion & à une prompte cicatrice: il ne faut pas cependant laiſſer ſéjourner le pus trop de temps, crainte d'un ulcere fiſtuleux; le ramolliſſement des principales duretés eſt le ſigne qui annonce le temps de l'ouverture. Ouvrez l'abcès dans ſa longueur; détergez l'ulcere avec le digeſtif; enſuite panſez-le avec un onguent compoſé de céruſe & de miel: ſi l'ulcere eſt profond, ſes parois lâches & le pus de mauvaiſe qualité, injectez-y du ſuc ou de l'infuſion de feuilles de chélidoine, édulcoré avec du miel. Pluſieurs préferent le ſuc de feuilles de noyer ou de feuilles de ſanicle. L'uſage des injections ne doit pas être de longue durée; paſſez le plus promptement qu'il vous ſera poſſible, à l'application du digeſtif.

Le mammelon eſt-il ulcéré, ſervez-vous du cérat ou du vin ſaturé de miel ; l'un & l'autre onguent deſſécheront en peu de temps la partie affectée. Je me crois diſpenſé d'avertir que les acides, les huiles, les graiſſes & les emplâtres doivent être abſolument rejettés dans l'inflammation des mammelles.

GENRE QUINZIEME.

Inflammation du pied.

Le pied eſt de toutes les parties du corps celle dont l'inflammation eſt la plus facile à confondre avec d'autres maladies, & la plus eſſentielle à connoître pour y remédier promptement.

La chaleur de la corne & des téguments de la couronne, l'extrême ſenſibilité du pied, la difficulté de marcher, l'impoſſibilité où l'animal eſt de le faire ſans boiter, & pour l'ordinaire la tuméfaction des téguments ſitués au deſſus de la corne, accompagnée de rénitence, de chaleur & de douleur, ſont les ſignes qui caractériſent l'inflammation du pied. Vous en ſerez plus convaincu en apprenant les principes de l'inflammation : ſes principes ſont les compreſſions, les foulures, les contuſions produites par une mauvaiſe ferrure, par des corps durs ou logés entre le fer & la ſole, ou mus avec force contre le pied ; une courſe rapide dans un terrein inégal & rempli de cailloux, la percuſſion du pied contre une pierre ou autre corps dur, l'introduction d'une épine, d'un clou, & de ſemblables inſtruments aigus ; l'application d'un fer trop chaud, les longues marches ſur un terrein

échauffé par les ardeurs du ſoleil, la mal-propreté.

L'inflammation du pied, quelque légere qu'elle ſoit, eſt toujours dangereuſe, à cauſe de la quantité des nerfs & des vaiſſeaux ſanguins qui s'y ramifient, & à cauſe de l'utilité du pied, ſi néceſſaire, qu'un animal privé de cette partie, ne peut rendre aucun ſervice à l'homme : d'un autre côté, elle y détermine la ſuppuration avec tant de promptitude, que ſouvent on n'a pas le temps de ſonger à la réſolution. Dès que vous ſoupçonnerez un commencement d'inflammation au pied, ſaignez l'animal à la veine jugulaire, particuliérement le bœuf & le cheval ; réitérez la ſaignée deux fois dans l'eſpace de douze heures, ſi l'inflammation prend de l'accroiſſement ; enlevez les corps étrangers qui ont pénétré dans la corne ; enveloppez le pied d'étoupes trempées dans un mêlange compoſé d'une partie d'eau-de-vie & de deux parties de vinaigre, ou d'un cataplaſme fait avec les feuilles de ſauge & le vinaigre, ou d'un cataplaſme compoſé de lie de vin & de pain de roſes ; mettez l'animal au ſon humecté & à l'eau blanche pour nourriture & boiſſon, ce que les Maréchaux exécutent rarement ; ils font toujours donner la même quantité d'aliments, ils ne ſongent pas même à tenir les premieres voies libres par des lavements tempérants, faits avec la décoction d'orge & le nitre ; ils ſe contentent d'appliquer ſur la corne des huiles, des graiſſes & des onguents, qu'ils nomment *emmiellures*, comme ſi l'expérience ne leur avoit pas démontré pluſieurs fois combien les huiles, les graiſſes & les réſines diſpoſent ce mal vers la ſuppuration : de la bonne huile d'olive, du miel, de la graiſſe récente, &c. peuvent bien rendre la corne ſouple & tendre, lorſqu'elle eſt ſeche & caſſante ; mais

quand la ſubſtance cannelée eſt enflammée, ils ne ſervent qu'à augmenter l'inflammation : ce qu'ils font de mieux en pareil cas, c'eſt d'ôter le fer du pied malade, & de faire repoſer l'animal ſur la paille ſeche ou ſur des planches.

Si les ſymptomes de l'inflammation ſe ſoutiennent pendant cinq ou ſix jours ſans aucun relâchement, attendez-vous à la ſuppuration, qui a coutume de s'annoncer par la diminution de la chaleur & le calme de la douleur. Il eſt des cas où cette ſuppuration eſt ſi prompte & fait tant de ravages, qu'elle ſépare la plus grande partie de la corne, de la ſubſtance cannelée, & que le pus reflue dans le tiſſu cellulaire des téguments ſitués au deſſus de la corne ; alors le Maréchal pratique vers l'extrêmité inférieure de la partie antérieure du pied, une ouverture, pour donner iſſue au pus, excepté qu'il ne reconnoiſſe un autre endroit du pied, plus douloureux ; car c'eſt dans la partie du pied la plus ſenſible qu'il doit frayer une route au pus ; mais je préférerois toujours de deſſoler dans l'un & l'autre cas, lorſque la ſuppuration eſt étendue & le pus abondant.

Il faut bien ſe garder de verſer de l'eau fraîche ſur le pied enflammé, ou de l'humecter avec des étoupes imbibées d'eau froide & ſouvent renouvelées, ou de mettre le pied malade ſur de la terre argilleuſe humectée d'eau fraîche ; le cheval, & particuliérement le bœuf, en éprouvent de très-mauvais effets ; la corne ſe ſépare du pied du bœuf, & il eſt forcé de garder le repos, juſqu'à ce qu'il ſe régénere une nouvelle corne ; chez le cheval, l'inflammation augmente, & la ſuppuration attaque en peu de temps la ſubſtance cannelée.

GENRE SEIZIEME.

Brûlure.

LA chaleur, la douleur & la rougeur accompagnent les brûlures legeres & récentes ; la chaleur, la douleur & la noirceur, les brûlures profondes & vives : si de l'eau bouillante tombe sur le dos ou les cuisses, la chaleur, la douleur & la rougeur se montreront d'une maniere sensible ; ensuite le poil tombera & la suppuration paroîtra : lorsqu'un fer rouge, ou du charbon scintillant, ou du bois flamboyant touche une portion des téguments, la partie affectée change de couleur ; elle devient noire & forme une croûte dure, insensible, que la suppuration fait tomber avec plus ou moins de promptitude, selon la grandeur de l'escarre & la structure des parties qui touchent l'escarre.

Le danger de la brûlure doit être proportionné à l'âge, au sujet, à la partie affectée, au degré de chaleur du corps brûlant, au temps que l'animal a resté exposé à l'action du feu, & au temps qui s'est passé depuis l'action du corps brûlant jusqu'au moment où le Maréchal est appellé.

De toutes les méthodes proposées pour la curation des brûlures, la plus accréditée chez les Maréchaux, est l'application des substances huileuses, des onguents ou des emplâtres. Si quelques Praticiens ordonnent pour les brûlures sans escarre, l'eau-de-vie, le vinaigre saturé de céruse, l'eau saturée de sel de saturne, l'eau imprégnée de quelques gouttes d'acide marin, ils les taxent d'hommes sans expérience.

Si la suppuration étoit un moyen nécessaire pour

terminer la curation de la brûlure, ils ſeroient fondés à rejetter les rafraîchiſſants aqueux & acides; mais comme il eſt poſſible de réſoudre la tumeur inflammatoire produite par la brûlure, ils doivent donc mettre en uſage les remedes les plus actifs pour favoriſer la réſolution.

L'eau fraîche continuellement renouvellée, eſt toujours accompagnée d'un ſuccès heureux: auſſitôt que le bœuf ou le cheval eſt brûlé, conduiſez-le à la riviere, où vous le laiſſerez pendant quinze heures, & plus; ſi la brûlure a de l'étendue & intéreſſe le tiſſu cellulaire, ſaignez-y le malade à la veine jugulaire; réitérez pluſieurs fois la ſaignée, lorſque les parties affectées ſont menacées d'une inflammation violente. Si la brûlure attaque la tête, arroſez-la ſans ceſſe d'eau la plus fraîche; appliquez-y des linges imbibés d'eau froide, que vous changerez tous les quarts d'heure; vous pouvez ajouter à l'eau quelques gouttes d'acide marin ou du vinaigre. Au ſortir du bain, mettez ſur la brûlure des linges ou des étoupes trempées dans de l'eau froide ſaturée de ſel de ſaturne: la brûlure eſt-elle profonde, ou l'eſcarre eſt-elle formée, faites la même fomentation, ou étendez ſur la partie affectée un onguent compoſé de céruſe & de miel. Pluſieurs préferent le cérat, quelques-uns le cataplaſme de mie de pain, & certains, l'huile, ou le beurre, ou le miel roſat. Les premiers obtiennent une chûte de l'eſcarre un peu tardive, une ſuppuration moins abondante, & une cicatrice plus prompte, s'ils ont eu ſoin de couvrir la partie brûlée de linges trempés dans l'eau-de-vie, ou dans une ſolution de ſel de ſaturne aiguiſée d'eau-de-vie; les ſeconds voient l'eſcarre tomber plus promptement, la ſuppuration donner avec plus d'abondance, & la cicatrice arriver plus tard; les troiſiemes ſont, à peu de choſe près, dans le cas des ſeconds.

L'onguent de céruſe n'eſt pas ſuivi de ces inconvénients ; en favoriſant la chûte de l'eſcarre, il procure une ſuppuration louable & une prompte cicatrice: cependant il eſt des circonſtances où le Praticien doit le rejetter, & choiſir parmi les remedes propoſés celui qui remplit le mieux l'indication ; ainſi l'onguent de céruſe n'eſt-il pas aſſez relâchant pour faciliter la chûte de l'eſcarre, il aura recours au cérat, au miel, au beurre frais, &c. mais lorſque l'eſcarre ſera tombée, il faut qu'il en vienne à l'onguent de céruſe, rarement au digeſtif.

De toutes les parties du corps du cheval, la plus ſujette à éprouver l'action du feu, eſt le pied : le Maréchal ne veut point s'aſſujettir à le ferrer ſans lui appliquer le fer tout rouge ſur la ſole de corne ; auſſi eſt-il ſouvent forcé de remédier à la léſion de la ſole charnue ou de la ſubſtance cannelée, produite par l'action du fer appliqué trop chaud. La difficulté de marcher, la douleur que l'animal reſſent lorſqu'on touche la partie brûlée de la ſole de corne, avec le brochoir ou avec les tricoiſes ; l'eſpece d'eau rouſſe qu'on voit ſortir par les pores de la corne en blanchiſſant le pied, ſont les ſignes qui caractériſent la brûlure de la ſole.

Si le Maréchal s'en apperçoit auſſi-tôt après l'application du fer, il ôtera le fer du cheval, il lui enveloppera le pied de linges imbibés d'eau fraîche & de vinaigre, ou il conduira le cheval à la riviere, pour l'y laiſſer baigner pendant douze heures ; ſi l'eau eſt extrêmement froide, il lui fera tenir le pied malade dans un ſeau rempli d'eau fraîche & aiguiſée d'un demi-ſetier de vinaigre, avec la précaution de renouveller l'eau toutes les demi-heures.

Lorſqu'un jour ou deux ſe ſont paſſés ſans faire de remedes, il abattra de la muraille toute la par-

tie brûlée ; enſuite il cernera la ſole autour de la muraille, comme s'il vouloit deſſoler, & il enveloppera toute la baſe du pied d'étoupes imbibées de parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre ſaturé de ſel de ſaturne, après avoir rempli la rainure faite autour de la muraille, avec l'onguent compoſé de miel & de céruſe.

Cette méthode doit ſans contredit l'emporter ſur celle qui preſcrit de mettre dans la rainure faite autour de la muraille, des plumaſſeaux imbibés d'eſſence de térébenthine, & arroſés deux fois par jour de la même eſſence, le milieu de la ſole étant recouvert de rémolade. L'huile eſſentielle de térébenthine, célébrée par pluſieurs Maréchaux, pour réſoudre l'inflammation des parties brûlées, eſt plus propre à l'augmenter & à la faire terminer par la ſuppuration, qu'à la réſoudre ; ainſi donc, pour le pied comme pour les autres parties du corps, léſées par une ſubſtance chaude, l'huile eſſentielle de térébenthine doit être rejettée.

ORDRE DIXIEME.

MALADIES ÉVACUATOIRES SUPERFICIELLES ; SOLUTIONS DE CONTINUITÉ AVEC ÉPANCHEMENT D'HUMEURS, PLUS OU MOINS SENSIBLE.

CET Ordre comprend les maladies évacuatoires ſuperficielles, qui viennent par quelque ſolution de continuité aux parties extérieures de l'animal, & non les évacuations dépravées qui ſe font par le nez, la bouche, les inteſtins & l'uretre, leſquelles forment la Claſſe particuliere des *Maladies évacuatoires.*

Les ſolutions de continuité ſuperficielles ne préſentent pas abſolument les mêmes phénomenes ; les unes donnent lieu à une évacuation de matiere, ſouvent inſenſible à l'œil le plus clairvoyant ; les autres ſont accompagnées d'un écoulement ſanguin, aſſez abondant pour ne pas échapper à la vue ; & un grand nombre laiſſe écouler des matieres ſéreuſes ou purulentes : en conſéquence il faut établir trois Sous-Ordres : le premier renfermera les ſolutions de continuité avec épanchement inſenſible d'humeurs ; le ſecond contiendra les ſolutions de continuité avec épanchement de ſang ; & le troiſieme comprendra les ſolutions de continuité avec évacuation de matieres ſéreuſes ou purulentes.

PREMIER SOUS-ORDRE.

SOLUTIONS DE CONTINUITÉ SUPERFICIELLES, AVEC ÉPANCHEMENT INSENSIBLE D'HUMEURS.

LES vaiſſeaux ſanguins, ſéreux, abſorbants, ſecrétoires & excrétoires, ſont tellement diviſés & multipliés dans toutes les parties du corps, qu'il eſt preſque impoſſible de faire une ſolution de continuité à une portion des téguments & autres organes extérieurs, ſans produire un épanchement plus ou moins ſenſible de matiere fluide ; mais il peut arriver que la ſolution de continuité ſoit ſi petite, & la matiere épanchée ſi médiocre, que l'œil le plus pénétrant eſt incapable d'appercevoir la matiere évacuée, s'il n'implore le ſecours d'une loupe : par exemple, dans les piquures faites par des mouches & autres inſectes, on ne peut nier qu'il n'en ſorte une matiere fluide : cependant il

eſt très-difficile, & ſouvent impoſſible de la diſtinguer : d'ailleurs je comprends ici les épanchements de matieres plus ou moins fluides, dans le tiſſu des téguments, & ſous les téguments, tels que ceux qui viennent à la ſuite des contuſions & des fractures : ces ſolutions n'offrent point de fluides épanchés ſur la face extérieure des téguments ; mais comme elles intéreſſent beaucoup plus les parties externes que les organes internes, j'ai cru qu'elles devoient tenir place parmi les ſolutions de continuité ſans épanchement ſenſible de matiere fluide.

GENRE PREMIER.

Morſure ou piquure d'inſectes & autres animaux, ſans évacuation bien ſenſible de matieres fluides.

Les mouches, les poux, les puces, les viperes peuvent piquer ou mordre les téguments ſans donner lieu à une évacuation ſenſible d'humeurs ; la plupart de ces inſectes s'abreuvent du fluide qu'ils font couler des petits vaiſſeaux qui rampent ſur la peau ; les autres font une morſure ſi ſubtile, que l'humeur épanchée eſt en trop petite quantité pour être apperçue ; quelquefois même les chiens, les loups & les chevaux mordent ſans cauſer d'évacuation ſenſible, parce que leurs dents ne pénetrent pas aſſez avant pour déchirer des vaiſſeaux conſidérables : ces eſpeces de morſures tiennent beaucoup de la contuſion, & ne ſont dangereuſes qu'autant que la ſalive de ces animaux eſt infectée.

Empêcher l'approche des inſectes, domter les effets du poiſon introduit par la morſure ou par la piquure de ces animaux, remédier aux accidents

fâcheux qui ont coutume d'accompagner de telles bleſſures, c'eſt remplir les indications qu'offre ce Genre de ſolution de continuité.

I. ESPECE. *Piquure de mouches.*

LES différentes eſpeces de mouches qui attaquent continuellement le bœuf & le cheval pendant l'été & le commencement de l'automne, ſont dans certains pays & certain temps de l'été, ſi nombreuſes & ſi ardentes à piquer, que ces deux animaux en deviennent quelquefois malades. Le taon, eſpece de mouche à deux ailes, armé d'un aiguillon, avec lequel il ſuce le ſang des animaux ſur leſquels il s'attache, irrite le cheval & le bœuf juſqu'à les rendre furieux. D'autres mouches, par leurs piquures réitérées, cauſent ſouvent des tumeurs inflammatoires, qui dégénerent promptement en ulcere ſuperficiel; cet accident eſt plus ordinaire chez le cheval, dont la ſenſibilité l'emporte de beaucoup ſur celle du bœuf. L'on voit encore des chevaux maigrir ſenſiblement pour être trop tourmentés des mouches. Quelle douleur n'éprouve pas l'animal lorſqu'un taon entre dans les narines, ou dans le fourreau, ou dans l'oreille! les mouvements rapides, violents & continuels qu'il fait exécuter à diverſes parties de ſon corps, en ſont la preuve. La piquure des abeilles n'eſt pas moins douloureuſe; l'inflammation qu'elle produit, même ſur les téguments les plus épais, nous démontre combien il faut ſe tenir en garde contre la piquure de ces inſectes. Qu'un cheval ou un bœuf foule ſous ſes pieds une ruche ou un eſſaim d'abeilles, ſur le champ il ſera attaqué de tous les côtés par ce peuple formidable, dans les parties les plus délicates de ſon corps; de leurs piquures naîtra l'inflammation la plus vive, la tuméfaction, la chaleur & la dou-

leur s'empareront des parties léſées ; l'animal deviendra furieux, ſe roulera dans l'arene, & ne s'appaiſera qu'après le calme de la douleur. De telles bleſſures ne ſont point à négliger ; on a vu des chevaux & des bœufs périr, lorſqu'on ne donnoit aucun remede pour calmer l'inflammation.

Le cheval & le bœuf, ſans ceſſe inquiétés par des mouches, perdroient trop de leur force & de leur embonpoint, ſi le vigilant Laboureur n'avoit pas ſoin de les tenir dans une écurie propre & bien aérée, pendant les plus grandes chaleurs de la journée ; de les frotter le matin avec des feuilles de rue & de noyer froiſſées, pour empêcher l'approche des mouches : le vinaigre & la ſarriette ſauvage jouiſſent encore de cette qualité. Si l'inflammation ſurvient, la ſeule application du vinaigre la diſſipe & s'oppoſe à l'ulcération de la partie affectée. Lorſque l'ulcere commence à ſe former, ſaupoudrez-le avec de la ſuie de cheminée, & couvrez le tout d'un linge imbibé de vinaigre ; ſans cette précaution, le pus prend une mauvaiſe qualité, l'ulcere s'agrandit, & les mouches y viennent en plus grande quantité ; alors la curation de l'ulcere eſt difficile & longue.

Dès que vous ſoupçonnerez une mouche ou un autre inſecte dans le nez, dans l'oreille, dans le fourreau du bœuf ou du cheval, injectez-y de l'eau tiede, où vous aurez délayé un peu de ſuie de cheminée, ou une légere infuſion de feuilles de rue & de feuilles de noyer dans du lait. Pluſieurs abeilles ont-elles bleſſé le cheval ou le bœuf, il ne faut pas héſiter un inſtant à lui faire une ſaignée copieuſe à la veine jugulaire, à lui laver ſouvent les endroits affectés, avec du vinaigre plus ou moins ſaturé de ſel de ſaturne. Quelques-uns donnent la préférence aux ſubſtances huileuſes, preſcrites en

onctions ; elles produisent d'assez bons effets lorsqu'elles sont récentes & appliquées aussi-tôt après la blessure. Les bains sont ici d'une grande utilité; ils diminuent l'inflammation, ils calment les accidents qui accompagnent ces sortes de piquures, & ils favorisent la promptitude de la résolution.

II. ESPECE. *Morsure par les poux.* (Pouilleutement.)

LES poux établissent leur demeure entre les poils qui ornent les téguments du bœuf, de la brebis, &c. ils excitent une demangeaison qui oblige l'animal de se frotter ; souvent les poils tombent dans les endroits où ces insectes se multiplient le plus, comme dans la criniere & la queue du cheval, dans le toupet & le col du bœuf, & par tout le corps de la brebis. Il n'est pas rare de voir la gale, les dartres & les ulceres superficiels naître de telles morsures, sur-tout quand elles sont nombreuses & répétées depuis long-temps. La multitude des poux produit encore la maigreur, la foiblesse des organes musculaires, & la diminution de l'appétit.

Rien de plus varié que les especes de poux dont le bétail est tourmenté : les poux du cheval different ordinairement de ceux du bœuf; la brebis en a de deux especes; les uns, gros & fort adhérants à la peau ; les autres, petits, rougeâtres & plus multipliés : la chevre & le porc ont chacun leur espece ; mais presque tous excitent les symptomes que je viens de décrire.

La mal-propreté des écuries, la poussiere retenue trop long-temps entre les poils, le défaut d'étriller le bœuf & le cheval, le long séjour dans les écuries, les mauvais aliments, le contact immédiat d'un animal affecté de poux, donnent souvent

vent lieu à la naiſſance & à la multiplication de ces inſectes.

Le bœuf, la brebis & le cheval ne ſont pas ſi expoſés à être tourmentés des poux, que la chevre & le porc.

Avant que d'entreprendre la cure des animaux attaqués de poux, il faut les ſéparer des animaux ſains, les mettre dans une écurie, que vous aurez ſoin de tenir extrêmement propre ; leur donner pour nourriture de la paille & du ſon, dans lequel vous mêlerez des fleurs de ſoufre, à la doſe de trois onces par jour pour le cheval, le bœuf, & à proportion pour la brebis ; enſuite parfumez deux fois par jour l'écurie avéc quatre parties d'encens & une partie de cinabre ; lavez les parties du corps où les poux ſe ſont aſſemblés, avec une forte infuſion de feuilles de tabac ou de feuilles de ciguë dans de l'eau aiguiſée d'eau-de-vie.

Si la vapeur du cinabre & ces lotions n'ont pas entiérement détruit les poux, ce qui eſt extraordinaire, employez pour le cheval & le bœuf, l'onguent mercuriel en friction ; & pour la brebis, une forte infuſion de coloquinte ou de feuilles de tabac, tenant en ſolution quelques grains de ſublimé corroſif, que vous verſerez ſur le dos de l'animal couvert de laine ; faites trois ou quatre frictions au cheval & au bœuf ſur les parties affectées de gale ; le lendemain vous laverez l'endroit couvert d'onguent avec une forte infuſion de feuilles de tabac, dans de l'eau-de-vie ; vous laiſſerez deux jours d'intervalle entre chaque friction ; vous frotterez avec un onguent compoſé de trois parties de graiſſe & d'une partie de mercure ; car un onguent fait avec parties égales de mercure & de graiſſe, eſt capable d'exciter la ſalivation ; vous viſiterez tous les jours la bouche &

les glandes maxillaires ; ſuppoſé que la bouche fût enflammée & les glandes maxillaires engorgées, vous retarderez les frictions.

N'oubliez pas d'étriller deux fois par jour le bœuf & le cheval dans un endroit éloigné de l'écurie, avant que de les envoyer dans des pâturages fertiles en plantes aromatiques ; faites parquer la brebis malade, ſeule dans un endroit ſec & abondant en plantes aromatiques.

La chevre & le porc éprouvent les mêmes effets des remedes ci-deſſus; mais ordinairement confinés dans des écuries exactement fermées, ils ſont abandonnés à la fureur des poux, qui ne leur portent pas, il eſt vrai, autant de préjudice qu'au cheval, au bœuf & à la brebis.

III. ESPECE. *Vers de Bouvier. Tumeurs formées par des vers ſur les téguments des bêtes à cornes.*

IL s'éleve ſur les téguments du bœuf des tumeurs de la groſſeur d'une noix, formées par des vers qu'une mouche dépoſe dans le tiſſu de la peau : cette eſpece de mouche, extrêmement velue, comme le bourdon, faiſant, comme lui, un grand bruit en volant, a le derriere armé d'un cylindre écailleux, compoſé de quatre tuyaux, qui s'alongent à la maniere des lunettes ; le dernier eſt terminé par trois crochets, don la mouche ſe ſert pour percer le cuir de l'animal.

La piquure de cette mouche ne produit de vives douleurs qu'autant qu'elle intéreſſe des filets nerveux un peu conſidérables ; alors le bœuf s'agite, entre en fureur, & ſe met à courir de toutes ſes forces, juſqu'à ce que la douleur ſoit calmée.

Ces tumeurs attaquent particuliérement le col & les jambes des jeunes bœufs gras & bien nourris, &

le dos des jeunes brebis ; rarement les bœufs âgés, ou maigres, ou expoſés à faire beaucoup d'exercice, en ſont affectés : le temps qu'elles emploient à prendre leur entier accroiſſement, eſt d'environ cinq à ſix mois ; au bout duquel temps, le ver que chaque tumeur contient, ſe fait jour à travers les téguments, ſort de ſa loge ordinairement le matin, ſe laiſſe tomber à terre, & s'y cache pour ſubir ſes métamorphoſes, c'eſt-à-dire, pour ſe changer en nymphe, & paſſer enſuite à l'état de mouche.

C'eſt vers l'automne que ces mouches ont coutume de dépoſer leurs œufs dans le tiſſu de la peau, principalement des jeunes bêtes qui ont de l'embonpoint, ce qui engage les Payſans à les acheter par préférence, dans la fauſſe idée où ils ſont, que ces vers augmentent la force des animaux qu'ils attaquent, & les préſervent des maladies ; cependant on voit les bœufs affectés d'un grand nombre de ces tumeurs, maigrir, perdre l'appétit & les forces. Lorſque les vers ſont en petit nombre, contentez-vous de préſenter au bœuf moins de fourrage, de le faire pâturer dans des terreins peu fertiles en plantes nutritives, de l'étriller pluſieurs fois la ſemaine, d'oindre les boutons avec de la bonne huile, & d'exprimer la tumeur lorſqu'elle eſt ouverte ; mais quand les vers ſont nombreux, donnez au bœuf des fleurs de ſoufre mêlées avec beaucoup de ſon, de l'eau blanche pour breuvage ; faites-le pâturer dans des terreins ſtériles en plantes mucilagineuſes ; humectez tous les jours le bouton avec de l'huile d'olive, juſqu'à ce que les petits reclus aient ouvert leurs cellules ; alors appliquez, ou de la ſuie de cheminée triturée avec de l'huile, ou de l'onguent mercuriel, ſur chaque ouverture ; les inſectes tourmentés par les topiques, meurent, ou ſortent

promptement de leur loge : le reſte du traitement doit être abandonné à la nature.

Les bœufs, & particuliérement les brebis, ſont encore expoſés à être tourmentés par une mouche, connue ſous le nom de *mouche du ſinus frontal*; elle s'inſinue par les narines, & parvient juſqu'au ſinus frontal, où elle dépoſe ſes œufs : les petits vers qui en naiſſent, ſe nourriſſent vraiſemblablement aux dépens des parties voiſines ; ils s'y métamorphoſent en nymphes, & ſortent des narines ſous la forme de vraies mouches. Le développement, le changement & l'accroiſſement de ces inſectes ne peuvent s'exécuter ſans irriter la membrane pituitaire, cauſer des accidents fâcheux, ſouvent des mouvements convulſifs, & quelquefois la mort de l'animal. La vapeur du cinabre, réitérée deux fois par jour, eſt ſeule capable de détruire promptement ces inſectes, ſous quelque forme qu'ils ſoient.

IV. ESPECE. *Vers des ongles.*

ENTRE les ongles de la brebis il ſe forme un petit trou, dont on fait ſortir du pus, en frottant les ongles les uns contre les autres ; & des eſpeces de poils longs, qui ne ſont autre choſe que des petits vers. Un bœuf âgé de cinq ans fut attaqué en 1765, pendant les grandes chaleurs de l'été, d'une tuméfaction inflammatoire, qui occupoit toute la partie inférieure de la jambe droite & antérieure ; huit jours après, on apperçut une ouverture ſur le côté interne de l'ongle externe, & le lendemain on ne fut jamais plus ſurpris que de voir ſortir un vers, qu'une forte compreſſion ſur les parties voiſines du trou obligea de déloger. On recommande, pour détruire les vers contenus dans les ongles ou entre les ongles

des brebis, de racler ou couper les ongles autour de l'ouverture avec un couteau, jusqu'à ce que le sang commence à en sortir; ensuite d'y verser de l'huile, ou une forte infusion de feuilles de tabac, saturée de sel marin : je pense qu'il vaudroit mieux agrandir l'ouverture avec un bon bistouri, remplir la cavité d'un onguent fait avec le miel & la suie de cheminée ; ensuite panser la plaie avec de la teinture de térébenthine, jusqu'à parfaite cicatrice. Cette méthode convient aux bœufs, aux chevres comme aux brebis. Aucune observation ne constate que des vers ont attaqué la corne du cheval, ou se soient fait jour à travers la corne, ou aient intéressé la sole.

V. ESPECE. *Morsure de viperes & autres insectes venimeux.*

A PEINE une vipere a-t-elle mordu un bœuf ou une brebis, que la partie lésée se tuméfie, l'enflure gagne de proche en proche, l'animal est agité de mouvements convulsifs, bat des flancs, & respire avec beaucoup de difficulté; la plus grande partie de son corps s'enfle d'une maniere surprenante, les fonctions vitales s'affoiblissent ; la gangrene attaque l'endroit blessé, enfin la mort s'empare du sujet.

Le bout du nez, le fourreau, le scrotum & les mammelles sont les parties du corps les plus exposées à la morsure de la vipere & des autres insectes venimeux.

La principale indication à remplir dans la cure de ces sortes de plaies, est de combattre le venin transmis dans le corps de l'animal, par des remedes internes & par des topiques.

Les remedes internes sont la racine de gentiane, la suie de cheminée, & particuliérement l'alkali volatil

de ſel ammoniac, que les Modernes regardent avec raiſon comme le vrai ſpécifique de la morſure des viperes.

Prenez d'extrait de genievre, deux onces; d'eau, une verrée; d'alkali volatil de ſel ammoniac, demi-dragme; mêlez pour un breuvage à faire prendre ſur le champ au cheval & au bœuf; diminuez-en la doſe à proportion de la grandeur & de l'eſpece des autres animaux; ſi vous n'étiez pas pourvu d'alkali volatil, faites boire deux onces de ſuie de cheminée délayée dans une forte infuſion de racine de gentiane.

Tandis que votre ſerviteur préparera le remede preſcrit ci-deſſus, enlevez avec le biſtouri ou le ſcalpel l'endroit bleſſé; enſuite appliquez ſur la plaie des étoupes imbibées d'alkali volatil; ſuppoſé que vous fuſſiez au dépourvu d'alkali volatil, délayez de la ſuie de cheminée dans de l'eau-de-vie, ou mêlez deux parties de ſuc de feuilles de rue avec une partie de vinaigre ſaturé de ſel marin, vous aurez des mêlanges qui peuvent ſuppléer en quelque façon à l'alkali volatil; changez les étoupes auſſi-tôt qu'elles commencent à ſe deſſécher; réitérez le breuvage preſcrit ci-deſſus trois ou quatre fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures; faites boire au malade dans l'intervalle de l'infuſion de racine de gentiane; ne lui préſentez aucun aliment, de quelque eſpece qu'il ſoit, juſqu'à ce que les ſymptomes urgents ſoient calmés; enfin, adminiſtrez-lui des lavements plutôt adouciſſants que toniques.

Pluſieurs Maréchaux propoſent, 1°. de faire une forte & prompte ligature au deſſus de la morſure; mais elle ne peut avoir lieu que ſur les jambes; 2°. de mettre un bouton de feu ſur l'endroit affecté; 3°: d'ouvrir la partie léſée, avec un inſtrument

tranchant, pour y introduire de l'huile un peu chaude. Tous ces moyens peuvent avoir réussi, mais ils ne seront jamais suivis d'un succès aussi constant que la méthode prescrite ci-dessus.

GENRE SECOND.

Chûte de la laine des brebis; chûte des poils du cheval, du bœuf, de la chevre & du porc.

Le cheval, le bœuf, la chevre, &c. perdent ordinairement une partie de leurs poils vers les mois d'Avril & de Mai; mais ce poil est aussi-tôt remplacé par un autre, plus court, plus uni & plus beau. Pour les brebis, elles perdent leur laine au printemps, ou vers la fin de l'hiver, si elles ont été enfermées dans une étable trop chaude, & si elles n'ont pas été bien nourries; elles la perdent aussi en automne, lorsqu'on les renferme en grand nombre dans une écurie exactement fermée. On assure que la belette leur mange la laine; c'est un fait qu'il est possible de vérifier. Il est d'autres accidents qui déterminent plus promptement la chûte de certaines portions de la laine, tels que les pointes & les échardes qui se trouvent aux parois des étables & des buissons, les frottements réitérés & violents des brebis les unes contre les autres, la mal-propreté, les poux, la gale, les dartres, &c. Ces derniers principes produisent souvent le même effet sur le bœuf, le cheval & la chevre, dans quelque temps de l'année que ce soit: d'ailleurs un cheval ou un bœuf est-il attaqué d'une maladie aiguë ou chronique, au bout de quelques jours le poil se sépare de lui-même, ou lorsqu'on le touche;

ſi le poil tombe ſans aucun ſigne apparent de maladie, tenez-vous en garde contre d'autres accidents plus fâcheux. Lorſque la chûte du poil n'eſt précédée d'aucune maladie, ſoit interne, ſoit externe, lavez exactement tous les jours la partie affectée avec de l'eau fraîche & pure; rejettez les graiſſes, les onguents & autres préparations célébrées par le plus grand nombre des Maréchaux, pour faire revenir & croître les poils; faites ſouvent baigner le cheval & le bœuf; étrillez ces animaux une fois tous les jours; donnez-leur pour nourriture du bon foin; pour boiſſon, de l'eau blanche; le matin, chopine de bon vin rouge, s'ils ne ſont pas échauffés; faites parquer les brebis le printemps, l'été & l'automne; tenez-les en hiver dans des écuries bien aérées; empêchez-les de ſe frotter ou ſerrer les unes contre les autres; évitez de les faire pâturer le long des haies & dans les bois.

GENRE TROISIEME.

Contuſion.

LORSQU'UN corps a été dirigé contre une partie extérieure de l'animal, avec aſſez de force pour l'emporter ſur la réſiſtance de cette partie, il arrive ſouvent qu'il ne ſe fait aucun épanchement d'humeurs ſur la face extérieure des téguments: les vaiſſeaux ramifiés dans le tiſſu de la peau, ou ſitués ſous la peau, ſont froiſſés, déchirés & ouverts. Cependant la contuſion n'entraîne pas toujours la rupture des vaiſſeaux; un nerf, une fibre muſculaire, un vaiſſeau, &c. peuvent être froiſſés ſans laiſſer échapper les fluides qu'ils contiennent.

Les contuſions different entr'elles, non ſeulement par leur étendue, les parties contuſes & les accidents qui les accompagnent, mais encore par la qualité du corps contondant, la force avec laquelle il eſt pouſſé, & la commotion qu'il produit dans tout le ſyſtême nerveux. La ſeule preſſion de l'air agité avec violence, eſt capable de produire de fortes contuſions. On a vu des boulets de canon, au milieu de leurs courſes rapides, bleſſer ou tuer des chevaux ſans les toucher, & ſans laiſſer d'autres marques d'un effet ſi funeſte, qu'une grande contuſion. De ſemblables affections offrent toujours un danger éminent, à cauſe de la grande commotion qu'elles occaſionnent, ſur-tout quand elles intéreſſent les téguments de la tête. C'eſt à la ſuite de ces contuſions que le cerveau eſt expoſé à des épanchements mortels, ou à une inflammation, qui pour l'ordinaire emporte le malade avant qu'elle ſe ſoit terminée par la ſuppuration, auſſi funeſte que l'épanchement de ſang.

Les ſignes qui annoncent l'épanchement de ſang dans le cerveau ou entre ſes membranes, l'inflammation du cerveau, & le paſſage de l'inflammation à la ſuppuration, ſont très-incertains.

La violence du coup, la qualité de l'inſtrument, la chûte de l'animal, la tête baſſe, les oreilles froides, les yeux fixes, les paupieres ouvertes ou enflées, la marche pénible & chancelante, les friſſons, la diarrhée, les forces vitales affoiblies, les inquiétudes, les ſueurs, les mouvements convulſifs, ne paſſeront jamais pour les ſymptomes eſſentiels de l'épanchement de ſang, ou de l'inflammation, ou de la ſuppuration établis dans le cerveau. J'ai ouvert des animaux qui, après avoir éprouvé la plupart de ces ſymptomes à la ſuite de violents coups ſur la tête, avoient le

cerveau ſemblable à celui d'un animal ſain : malgré cela, on eſt en droit, à la vue de ces ſymptomes, de vivement ſoupçonner un de ces trois accidents, & je ne blâmerai jamais un Praticien d'avoir appliqué une couronne de trépan ſur l'endroit du crâne qui répond à la contuſion des téguments, lorſque les ſaignées abondantes, les lavements purgatifs & les boiſſons tempérantes n'auront produit aucun effet.

Les contuſions de la poitrine, pour l'ordinaire moins dangereuſes que celles de la tête, ſi l'on excepte les violentes contuſions du dos, ſont accompagnées d'une douleur fixe à l'endroit qui a été frappé, de difficulté de reſpirer & de marcher. Lorſque le dos a reçu une forte contuſion, l'animal plie les reins dès qu'on lui touche la partie contuſe ; il ne ſe ſoutient qu'avec peine ſur les extrêmités poſtérieures, quelquefois même il ne peut les mouvoir ; les urines coulent difficilement, les déjections ſont rares, & l'animal meurt après avoir langui quelque temps.

Les contuſions qui affectent la croupe & les extrêmités, ſont dangereuſes autant qu'elles bleſſent la moëlle épiniere, les principaux nerfs & vaiſſeaux ſanguins, & la ſubſtance des os. Quant aux muſcles, aux tendons & aux ligaments léſés par la contuſion, ils peuvent ſe rétablir dans leur premier état, s'ils ne ſont pas entiérement froiſſés & déchirés : lorſqu'ils ſont affectés juſqu'à ne plus donner de marque de ſenſibilité, la gangrene ne tardera pas à ſe montrer : quelque ſuperficielle qu'elle ſoit, elle eſt toujours à redouter en pareil cas, à cauſe de l'abondante ſuppuration qu'elle entraîne, & de la ſtupeur qu'elle produit dans les chairs voiſines. La contuſion ſimple des téguments ſe diſſipe ſouvent d'elle-même.

Les indications que présente la contusion, peuvent se réduire à l'absorption des matieres épanchées, à la consolidation des parties divisées, & à donner du ton aux parties affoiblies ou relâchées par la commotion. Les substances salines remplissent la premiere indication; les spiritueux, la seconde, & les substances aromatiques, la troisieme. La contusion est-elle récente, appliquez-y des étoupes trempées dans du vin plus ou moins saturé de sel marin ou de sel ammoniac; s'il y a commotion, solution de continuité & penchant vers l'inflammation, l'eau-de-vie camphrée est préférable. Lorsque la contusion est violente, & l'inflammation sur le point de se déclarer avec force, saignez à la veine jugulaire; réitérez cette saignée trois ou quatre fois dans l'espace de vingt-quatre heures; si l'inflammation prend de l'accroissement, mettez sur la partie affectée des étoupes trempées dans une infusion, composée de feuilles de romarin & de parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre saturé de sel marin, ou des cataplasmes faits avec la lie de vin & les feuilles de sauge; donnez au malade pour nourriture du son humecté avec de l'eau saturée de sel marin, & pour boisson, de l'eau blanche nitreuse; laissez-le tranquille dans une écurie propre, & dont l'air se renouvelle souvent. Si, malgré ces moyens, la contusion tend vers la gangrene, employez les remedes prescrits pour combattre l'espece de gangrene par contusion.

La contusion accompagnée d'une commotion violente dans le genre nerveux, sur-tout dans le cerveau, demande les remedes les plus actifs: administrez à l'animal ainsi affecté, trois fois par jour, un bol composé de parties égales de racine de gentiane pulvérisée & de camphre, incorporés avec suffisante quantité de miel, pardessus du bon

vin, à la dose de deux livres pour le cheval & le bœuf; & les lavements faits avec une infusion de feuilles de sauge dans du vin, seront réitérés quatre fois par jour : ne donnez pour nourriture que de l'eau blanche tenant en solution du sel marin.

Les contusions de la poitrine, du dos, de la croupe & des extrêmités exigent, à peu de chose près, les mêmes remedes, pourvu que leur dose soit relative à la grandeur, au tempérament & à l'espece de l'animal, à l'intensité des symptomes, au temps qui s'est passé depuis la contusion, & aux divers degrés de commotion.

Ceux qui desirent d'établir plusieurs especes de contusions, peuvent satisfaire leur envie, en les faisant naître de la diversité des corps contondants, des parties affectées & des accidents qui les accompagnent. La contusion qui résulte de la compression de la sole charnue ou de la substance cannelée du pied, par la situation ou par la structure des fers; l'ébranlement du pied occasionné par un coup donné sur le sabot, les meurtrissures à la partie supérieure de la couronne, la compression de la sole par un caillou logé entre le fer & la sole de corne, ou par un amas de sable; la compression des talons par les éponges trop longues ou trop fortes, formeront autant d'especes différentes; mais le traitement de ces especes imaginaires tient trop à la cure générale de la contusion, pour en faire une exposition particuliere.



GENRE QUATRIEME.

Violente extenſion des vaiſſeaux, des muſcles, des tendons, des ligaments, &c. ſans évacuation ſenſible d'humeurs.

Qu'un animal faſſe mouvoir avec une force exceſſive une partie quelconque de ſon corps, il ſe met dans le cas de cauſer une diſtraction plus ou moins violente dans les fibres muſculaires & tendineuſes des muſcles contractés; ſouvent les ligaments articulaires ſouffrent des diſtenſions réelles dans les mouvements, ou trop étendus, ou irréguliers; alors l'animal éprouve une douleur dans la partie léſée, le mouvement muſculaire s'exécute avec peine. Les muſcles de la cuiſſe ou de l'épaule ſont-ils affectés, l'animal boite; les muſcles du dos ſont-ils intéreſſés, l'épine du dos fait un mouvement alternatif ſur les côtes, nommé *tour de bateau*; enfin, les muſcles de l'encolure ſont-ils léſés, le malade tient la tête baſſe.

Les Maréchaux conduits par l'ignorance & le préjugé, à peine voient-ils un cheval ou un bœuf attaqué de cette maladie, qu'ils ſe hâtent de faire ſur la partie affectée & ſur le dos, une charge: topique ordinairement compoſé de poix & de térébenthine pour les chevaux d'un prix médiocre, & de parties égales d'huile eſſentielle de térébenthine, d'eau-de-vie & d'huile d'aſpic pour les chevaux de grande valeur.

Lorſque ces remedes n'ont produit aucun effet avantageux, ils propoſent, pour les efforts de l'épaule comme pour ceux de la cuiſſe, 1°. un ſeton au dedans de l'épaule ou près de la croupe:

2°. une roue de feu sur l'endroit qui répond à l'articulation de l'humerus avec l'omoplate, ou proche de l'articulation du bassin avec le fémur ; 3°. les entraves aux deux pieds de devant ou de derriere, étant persuadés que moins le cheval remue les jambes, plus promptement il est guéri ; 4°. les fortes onctions du sang de l'animal avec de l'eau-de-vie sur la partie affectée.

Les graisses, les huiles en onction & les fortes frictions seches sur la partie affectée, les charges sur le dos & les entraves ont toujours été préjudiciables au malade ; mais le seton avec l'ellébore, les fortes onctions spiritueuses, ont eu dans certains cas d'assez bons succès ; l'expérience les a confirmés plusieurs fois. Avant que de mettre ces remedes en pratique, appliquez sur les parties qui viennent d'éprouver une distraction violente, des étoupes imbibées d'eau fraîche & d'eau-de-vie ; humectez-les de temps en temps avec du vinaigre saturé de sel marin ; douze heures après, substituez à ces fomentations un cataplasme composé de lie de vin & de sauge, que vous changerez toutes les douze heures, jusqu'à ce que l'animal ne donne plus de signes de douleur : si vous n'obtenez aucun soulagement de ces topiques, appliquez sur l'endroit affecté l'onguent de scarabées ou de mouches cantharides ; ensuite vous pouvez employer le feu, le seton avec l'ellébore & les étoupes brûlées sur la partie malade. J'ai vu réussir une forte onction du baume d'aiguilles.

Il est essentiel de saigner à la veine jugulaire dès le commencement de la maladie, de ne point faire marcher l'animal, de lui donner souvent du son humecté avec de l'eau saturée de sel, de l'eau blanche nitreuse & des lavements composés d'une infusion de racine de gentiane, tenant en solution du nitre, à la dose d'une once sur deux livres &

demie d'eau ; de le tenir ſuſpendu, s'il eſt néceſſaire, jour & nuit ; de le renfermer dans une écurie ſeche, propre & à l'abri des courants d'air trop rapides.

A la ſuite d'une violente extenſion des muſcles fléchiſſeurs du pied, il arrive ſouvent un gonflement douloureux le long des tendons, depuis le jarret ou le genou, juſqu'au ſabot ou aux ongles, lequel ſe termine pour l'ordinaire au bout de quinze jours, par une tumeur enkiſtée, nommée *ganglion*, dure, inſenſible, plus ou moins circonſcrite, quelquefois fixe, gênant le mouvement des tendons, & faiſant boiter l'animal. Cette tumeur paſſe pour réſiſter aux remedes les plus efficaces, même chez les bœufs, où elle eſt plus rare & moins dure que chez les chevaux.

Les Maréchaux ne ſont point d'accord ſur le traitement du ganglion ; les uns veulent qu'on applique ſur le gonflement de la jambe, dès qu'il commence à paroître, des cataplaſmes émollients ; & ſi, au bout de quinze à vingt jours, il reſte une groſſeur au tendon, ils recommandent d'y mettre le feu, & pardeſſus de la poix graſſe & de la bourre ; enſuite de faire promener le cheval trois ou quatre jours après ; enfin, de le faire paſſer graduellement à ſes exercices ordinaires : les autres appliquent auſſi-tôt ſur la partie affectée un cataplaſme fait avec le pain de roſes & la lie de vin, ou plutôt compoſé de feuilles de ſauge, de pain & de vin ; ſi, au bout de douze jours, la tumeur n'a ſouffert aucun changement, ils ouvrent les téguments avec le biſtouri, ils enlevent la tumeur ſans intéreſſer le tendon ; enſuite ils panſent la plaie avec le digeſtif animé d'eau-de-vie. Cette derniere méthode me paroît plus prompte & plus ſure.

GENRE CINQUIEME.

Introduction d'instruments aigus ou tranchants dans diverses parties extérieures du corps, sans évacuation sensible d'humeurs.

Un clou, une épine & autres instruments aigus ou tranchants peuvent pénétrer dans le tissu des parties extérieures, sans causer d'évacuation bien sensible, soit que le corps étranger y reste, soit qu'on l'en retire aussi-tôt après son introduction; alors les fibres divisées se rétablissent en partie dans leur premier état, & le fluide épanché reste dans l'intérieur de la plaie, au moins ne s'en épanche-t-il qu'une très-petite quantité; les nerfs, les tendons, les os & plusieurs membranes sont très-souvent blessés dangereusement, sans répandre des matieres fluides; ainsi dans ce Genre le danger de la solution de continuité est relatif à la qualité des nerfs, des tendons & des membranes, à l'étendue de la blessure & au degré d'irritation qu'ils ont causé & qu'ils produisent, & non à la quantité & à la qualité de la matiere évacuée.

I. ESPECE. *Blessure d'un nerf. Piquure d'un nerf.*

Il n'est pas possible d'introduire un corps quelconque dans les téguments, sans intéresser un nerf; mais la plupart de ceux qui se ramifient dans la peau, sont si petits, que leur blessure est rarement suivie d'accidents fâcheux: la lésion d'un nerf considérable par un instrument aigu & tranchant, est bien différente; la douleur est aiguë, l'animal s'agite, les environs de la partie affectée se gonflent & s'enflamment, les mouvements des muscles où

le

le nerf bleſſé ſe diſtribue, ne s'exécutent qu'avec peine, & quelquefois ſont ſuſpendus, les convulſions même ſe mettent de la partie. J'ai vu de ſemblables accidents arriver à un cheval auquel un Maréchal piqua le nerf ſitué à côté de la veine qui rampe ſur le plat de la cuiſſe ; l'animal donna ſur le champ des marques d'une vive douleur, la cuiſſe s'enfla, le mouvement de la jambe devint très-difficile, & ce ne fut que par la ſection entiere du nerf, & par l'application continuelle des ſpiritueux & des cataplaſmes aromatiques, qu'il vint à bout de calmer la douleur, l'inflammation & les autres accidents. La bleſſure des nerfs qui ſe diſtribuent dans la ſubſtance cannelée du pied, eſt bien plus dangereuſe ; l'inflammation & la ſuppuration en ſont preſque toujours la ſuite ; quelquefois elle entraîne la perte entiere du pied, & par conſéquent celle de l'animal pour le ſervice.

Dès que le Maréchal ſera aſſuré de la bleſſure d'un nerf, par la ſituation de la partie affectée, par les vives douleurs que l'animal reſſent, & par la route que l'inſtrument aigu ou tranchant s'eſt frayée, il introduira dans la plaie de l'eſprit de vin tenant en ſolution de l'huile eſſentielle de térébenthine ; ſi l'ouverture eſt trop petite pour faire pénétrer la teinture de térébenthine, il dilatera la plaie, & il appliquera immédiatement ſur le nerf léſé des plumaſſeaux imbibés de cette teinture. Quelques-uns préferent l'eau-de-vie camphrée ; & pluſieurs, les cataplaſmes compoſés de feuilles de rue, de fleurs de camomille romaine & de vin. Si l'inflammation ſurvient, il emploiera les remedes indiqués pour combattre l'inflammation, tels que la boiſſon blanche nitreuſe, les lavements tempérants, les cataplaſmes répercuſſifs, le ſon mouillé avec de l'eau plus ou moins ſaturée de nitre. Lorſque les

convulſions attaquent le malade, il ne faut pas balancer à dilater la plaie, à couper tranſverſalement le nerf bleſſé, à introduire dans la plaie de l'huile eſſentielle de girofle ; & au défaut de l'huile eſſentielle de girofle, un petit fer rouge, en garantiſſant les bords de la plaie de l'impreſſion du feu avec un tuyau de fer.

Je penſe qu'il eſt inutile d'avertir le Praticien d'enlever exactement tout corps étranger capable d'irriter les bords de la plaie ou le nerf léſé.

II. ESPECE. *Bleſſure du tendon par un inſtrument tranchant ou aigu.*

RIEN de plus faux que l'opinion qui attribue une grande ſenſibilité aux tendons. Je ne dis pas que les tendons ſoient abſolument inſenſibles, mais leur ſenſibilité eſt beaucoup moins conſidérable que celle du corps muſculeux ; il faut ſeulement obſerver que la ſenſibilité des tendons augmente en raiſon de leur épanouiſſement : par exemple, le tendon fléchiſſeur du pied eſt plus ſenſible vers l'os du pied, que vers le pâturon & le canon ; cependant on ne doit pas imputer à l'aponévroſe du tendon fléchiſſeur, le plus grand nombre des accidents fâcheux qui arrivent au pied, après l'introduction d'un clou au-delà de la corne ; les bleſſures de la ſubſtance cannelée ſont bien plus dangereuſes ; la ſeule inſpection des nerfs & des vaiſſeaux qui s'y ramifient, ſuffit pour le démontrer : en conſéquence, je ſuis perſuadé qu'un inſtrument aigu qui n'a produit aucune ſolution de continuité conſidérable, qui n'a pas intéreſſé un gros cordon de nerfs, & qui n'a pas ſéjourné long-temps dans la plaie, ne peut occaſionner des accidents bien graves ; la ſeule application

de la teinture de térébenthine, ou de l'eſprit de vin, diſſipe pour l'ordinaire dans l'eſpace de vingt-quatre heures, tous les accidents. Si l'inſtrument aigu reſte dans la plaie, il irrite continuellement le tendon ou l'aponévroſe du muſcle fléchiſſeur du pied, la chair cannelée & les téguments de la couronne ſe tuméfient, deviennent extrêmement douloureux, s'enflamment & ſont attaqués de ſuppuration. Ce dernier accident eſt très-fâcheux, plus à cauſe de l'altération de la ſubſtance cannelée, que par rapport à la léſion de l'aponévroſe. Malgré la deſtruction du corps étranger, il arrive ſouvent que le tendon fournit un pus fétide, rouſſâtre, & aſſez âcre pour ronger par degrés inſenſibles le tendon & les parties voiſines; le tendon ne s'exfolie donc pas à la maniere des os, lorſqu'il eſt ulcéré; les teintures ſpiritueuſes, & particuliérement la bonne eau-de-vie, détergent & cicatriſent l'ulcere du tendon, ſans que la réparation ſoit égale à la déperdition.

III. Espece. *Piquure du pied.* (Retraite.)

Si le Maréchal, en plantant les clous néceſſaires pour maintenir le fer du cheval ou du bœuf, vient à piquer la chair cannelée du pied, alors l'animal le retire avec force, & met le Maréchal dans la néceſſité d'ôter auſſi-tôt le clou mal enfoncé. Les principes de cet accident ſe réduiſent à la corne trop mince, au fer trop juſte ou étampé trop gras, à la foibleſſe de la pointe du clou, qui l'oblige de ſe diriger plutôt en dedans qu'en dehors; à la mauvaiſe direction qu'on fait tenir au clou, à une paillette ſur le clou, à un vieux clou, qui renvoie la pointe du nouveau clou en dedans, &c. Lorſque le Praticien retire le clou auſſi-

tôt qu'il a bleſſé le pied du cheval, il eſt rare de voir arriver aucun accident fâcheux, particuliérement s'il verſe dans le trou deux ou trois gouttes de teinture de térébenthine, & s'il a ſoin de planter le clou dans un autre endroit. Le cheval vient-il à boiter, il faut parer le pied, faire une ouverture avec la renette juſqu'au fond de la piquure, y mettre des tentes imbibées de teinture de térébenthine, panſer la plaie tous les deux ou trois jours, maintenir les tentes avec un bandage ſolide, afin de s'oppoſer à la ſortie des chairs fongueuſes. Le repos, la diete & la propreté de l'écurie ſont ici de grande conſéquence.

IV. ESPECE. *Clou dans la chair du pied.* (Enclouure.)

QU'UN clou ou un autre corps aigu pénetre juſqu'à la ſubſtance cannelée, & y ſéjourne, l'animal boite, & ſi on lui pince le pied avec les tricoiſes, il témoigne de la douleur à l'endroit de l'*enclouure.* Lorſque la pointe du clou a reſté engagée dans le pied, l'animal éprouve une douleur plus vive, & ſemble boiter davantage; il eſt difficile de remédier à ce dernier accident, à moins qu'on ne pare bien le pied, & qu'avec la renette on ne pratique une ouverture aſſez grande pour dégager la pointe du clou: on retire avec plus de facilité & de promptitude les clous entiers, quelque temps qu'ils aient ſéjourné dans le pied: l'enclouure eſt d'autant plus fâcheuſe, que le clou a ſéjourné long-temps; ſi on le retire deux ou trois jours après ſon implantation, la teinture de térébenthine, l'eau-de-vie, le vin, &c. le repos dans une écurie bien ſeche, produiront en peu de jours une parfaite guériſon. Il n'en eſt pas ainſi du clou ou autre corps étranger, logé dans la chair cannelée du pied depuis une ſemaine ou deux; l'inflammation ne manque pas d'y établir la

ſuppuration ; alors on ne peut ſe diſpenſer de faire une large ouverture, pour donner iſſue au pus, déterger l'ulcere & faciliter la cicatrice : quelquefois la ſuppuration eſt ſi abondante, que le pus eſt obligé de refluer juſqu'au deſſus du ſabot ou de l'ongle ; dans ce cas il faut deſſoler l'animal : je ſuis même d'avis de faire cette opération lorſqu'il ſort beaucoup de pus par l'ouverture, ſans attendre qu'il reflue au deſſus du ſabot.

V. Espece. *Introduction d'un corps étranger dans la fourchette ou dans la ſole.* (Clou de rue.)

Les ſignes qui font reconnoître la préſence d'un corps étranger, tels qu'un clou, une pierre aiguë, un chicot, &c. dans la fourchette ou dans la ſole, ſont les mêmes que ceux de l'enclouure, & les remedes qui conviennent à une eſpece, conviennent à l'autre. Cependant les Maréchaux, charmés de multiplier les eſpeces des maladies du pied, ont établi trois eſpeces de *clou de rue ;* dans la premiere, nommée *clou de rue ſimple*, la ſole charnue ou la fourchette eſt intéreſſée ; dans la ſeconde, appellée *clou de rue grave*, ou le tendon a été percé, ou le clou de rue a touché l'os du pied, ou il a pénétré juſques dans l'articulation de l'os ſémi-lunaire avec l'os du pied ; alors il n'eſt pas étonnant de voir ſortir la ſynovie par l'ouverture de la plaie ; dans la troiſieme eſpece, nommée *clou de rue incurable*, le clou de rue, en bleſſant le tendon ou les os du pied, a cauſé des caries étendues, ou l'entiere altération des ligaments articulaires, du tendon & des cartilages du pied.

Le clou de rue ſimple eſt rarement ſuivi d'accidents fâcheux ; quelques gouttes d'eau-de-vie ou de teinture de térébenthine à la place du corps

étranger, suffisent pour obtenir, au bout de huit ou dix jours, une parfaite guérison.

Le clou de rue grave est presque toujours accompagné de symptomes dangereux ; si, après avoir fait une ouverture assez grande pour contenir des plumasseaux imbibés d'esprit de vin ou de teinture de térébenthine, le mal ne cede point à ces remedes, au bout de quinze jours, il faut se déterminer à dessoler l'animal ; ensuite vous panserez avec les spiritueux ou avec les teintures, ayant soin de comprimer légérement les plumasseaux, pour empêcher les chairs de s'accroître ; d'arroser tous les jours les plumasseaux de teinture de térébenthine, de ne lever le premier appareil que trois jours après l'opération; de panser toutes les vingt-quatre heures, & de faire lever le pied aussi doucement qu'il est possible, lorsqu'il faut le panser ; enfin, de mettre en œuvre tous les moyens proposés pour borner la carie de l'os du pied & des cartilages, & l'altération des ligaments, des tendons & de la chair cannelée.

Si le bœuf ou la brebis est attaqué du clou de rue grave, je conseille au possesseur de ces animaux, de les vendre sur le champ au Boucher, plutôt que d'en entreprendre la guérison, toujours très-incertaine.

GENRE SIXIEME.

Solution de continuité des parties dures, sans évacuation sensible de matieres.

Les cornes, les ongles, le sabot, les cartilages, les ligaments, & particuliérement les os, sont susceptibles de solution entiere, sans répandre du sang ou autre humeur d'une maniere sensible.

La puiſſance des corps extérieurs, qui l'emporte ſur la réſiſtance des ligaments, des tendons & des os; la violente contraction des muſcles, la carie, ſont les principes les plus fréquents de ce genre de ſolution de continuité. Le danger qui l'accompagne doit répondre à la nature de la partie affectée, à l'eſpece, à l'âge & au tempérament du ſujet, &c.

La curation de ce genre de maladie offre deux indications; la premiere eſt de réunir les parties diviſées; la ſeconde, de maintenir & conſolider les parties réunies. Je ne parle pas des accidents qu'entraînent les fractures, les ruptures, &c. ils ſont innombrables, & ils exigent du Praticien la connoiſſance de toutes les autres maladies, pour y pouvoir remédier.

I. ESPECE. *Rupture du tendon & du ligament.*

L'IMPOSSIBILITÉ où l'animal ſe trouve de faire mouvoir la partie où le tendon rompu s'inſere, l'enfoncement ſenſible à l'endroit de la rupture du tendon, la tumeur qui ſurvient quelque temps après la rupture, la grande ſenſibilité de la partie léſée, ſont les ſignes les plus évidents de la rupture du tendon; d'un autre côté, le gonflement du pâturon & de la couronne du cheval, & des premieres phalanges du bœuf; l'impoſſibilité de fléchir les ongles ou le pied, annoncent, d'une maniere moins évidente, la ſéparation du tendon fléchiſſeur de l'os du pied ou des dernieres phalanges.

Si on conçoit quels efforts il faut de la part du cheval ou du bœuf, pour rompre les tendons qui ſervent à faire mouvoir les jambes, on ſe perſuadera facilement qu'une telle rupture eſt toujours accompagnée d'une diſtraction violente des parties voiſines, & qu'il faut y avoir égard lorſqu'on ſe

propoſe de remédier à la rupture du tendon. La ſection du tendon par un inſtrument tranchant ne préſente pas autant d'inconvénients.

Parmi les méthodes propoſées pour réunir les parties diviſées du tendon, la ſuture eſt celle qui a joui de la plus grande célébrité ; mais l'expérience m'en a démontré l'inutilité ; car la ſuture du tendon fléchiſſeur du pied la mieux faite & la plus forte, ne réſiſte pas un inſtant à l'action du muſcle fléchiſſeur du pied.

Ceux qui conſeillent de rapprocher les parties diviſées, par un bon bandage, ſuivent mieux l'intention de la nature. Suppoſé que le tendon fléchiſſeur du pied ſoit rompu, le Maréchal fera fléchir la jambe & le pied du cheval, après avoir appliqué ſur les parties latérales du tendon deux fortes compreſſes, longues d'un pied & demi ; après avoir rapproché, autant qu'il lui ſera poſſible, les extrêmités du tendon l'une de l'autre, il aſſujettira le tout avec une bande circulaire, en laiſſant excéder les extrêmités des bandes de cinq pouces de chaque côté ; enſuite il ſerrera enſemble les extrêmités oppoſées de chaque bande, & les contiendra par un nœud : à l'aide de ce bandage, les parties diviſées ſeront rapprochées, autant qu'elles peuvent l'être, ſans le ſecours de l'aiguille & des liens ; d'ailleurs il maintiendra avec le bandage le plus convenable, la jambe de l'animal toujours pliée ; il ne doit pas craindre en pareil cas de faire, au commencement de la maladie, des ſaignées copieuſes, & de les réitérer ; de ne donner que de l'eau blanche & un peu de ſon pour nourriture, & des lavements mucilagineux ; de tenir l'animal ſuſpendu le plus long-temps qu'il ſera poſſible, d'arroſer tous les jours la jambe malade avec parties égales de vin & d'eau-de-vie, de la maintenir

dans le même état pendant quarante ou cinquante jours.

Une telle méthode ne concerne que les chevaux d'un prix considérable ; encore s'expose-t-on à les voir boiter long-temps après leur guérison, ou du moins à conserver le reste de leur vie une roideur dans la jambe malade. Ainsi, toute spéculation faite, je crois qu'il vaut mieux faire assommer le bœuf & le cheval attaqués de cette maladie, que d'en entreprendre la curation.

Lorsque le tendon fléchisseur du pied est rompu près de son insertion à l'os du pied, il y a des Maréchaux qui nous racontent, de la maniere, la plus naïve, qu'il faut dessoler le cheval, & faire une ouverture à la sole charnue, pour donner issue à la partie du tendon qui doit tomber en pourriture, comme s'il n'étoit pas plus convenable de rapprocher les parties divisées pour faciliter leur réunion, comme si la réunion de la partie supérieure du tendon ne pouvoit pas s'exécuter sans la destruction de sa partie inférieure, & comme si en dessolant & en ouvrant la sole charnue, on ne s'opposoit pas à la réunion des parties divisées, soit entr'elles, soit avec l'os du pied. Une telle curation est donc chimérique & contradictoire aux saines loix de la pratique.

La réunion des ligaments est moins difficile que celle des tendons, parce qu'ils sont moins élastiques, & ne sont point déplacés par des corps susceptibles de mouvements comme le muscle.

Lorsqu'on veut éprouver la méthode que je viens d'indiquer au sujet des tendons, il faut que les animaux soient jeunes ; il faut encore observer qu'elle réussira toujours mieux sur le mouton & le porc, que sur le bœuf & le cheval.

II. ESPECE. *Cornes cassées.*

LA corne d'un bœuf, d'une chevre ou d'un mouton vient-elle à se casser, examinez si l'os qui sert de base à la corne, n'est point intéressé, ou si la membrane qui enveloppe l'os de la corne, n'est point lésée : l'évacuation du sang est bien une preuve certaine que la membrane est lésée, mais ne démontre pas que l'os soit affecté ; la sonde, l'inspection de la portion de l'os à découvert & la liqueur colorée sont les moyens les plus certains pour découvrir la fracture ou la fente de l'os de la corne.

La fracture de la corne qui n'est accompagnée d'aucune évacuation sanguine, n'admet d'autres remedes que l'application des étoupes trempées dans un mêlange de parties égales d'eau-de-vie & d'infusion de boules d'acier dans l'eau. Bien loin de tenter la réunion des parties divisées, séparez entiérement les cornes fracturées à moitié ; l'expérience a démontré que les cornes fracturées ne peuvent pas se réunir.

Si la tunique vasculeuse de l'os de la corne est blessée, au point de fournir beaucoup de sang, appliquez-y aussi-tôt des étoupes bien cardées & imbibées de vin, que vous humecterez toutes les six heures, sans remuer les étoupes ; au bout de quarante-huit heures, ne les humectez qu'avec de l'eau-de vie ; par ce moyen vous éviterez la carie de l'os de la corne. La carie & la fracture de l'os de la corne sont incurables, à cause de la communication des sinus frontaux avec la cavité interne de cet os.

Quand les cornes du bœuf ou du belier rentrent en dedans, & menacent de blesser les yeux ou les parties environnantes, il faut en retrancher les

extrêmités : les uns les coupent avec un couteau bien aiguiſé, les autres emploient un fer tranchant & rougi à un feu violent ; mais la meilleure méthode eſt de ſéparer l'extrêmité de la corne avec une ſcie d'Horloger.

III. ESPECE. *Fente de la corne du pied.* (Seime. Quarte.)

LA corne du pied du cheval, du bœuf, de la brebis, &c. eſt plus ſuſceptible de ſe fendre de haut en bas, qu'en travers. Cette ſolution de continuité rend preſque toujours l'animal boiteux, particuliérement ſi la fente pénetre juſqu'à la chair cannelée, ou ſi la chair cannelée ſe tuméfie & ſe loge entre les parois de la fente.

La ſéchereſſe de la corne, la mauvaiſe ferrure, le pied trop paré, le ſabot trop rapé, les longues marches dans les terreins ſablonneux & brûlants, ſont les principes de la fente de la corne du pied.

Le cheval eſt plus ſujet à cette maladie que le bœuf, la brebis, la chevre & le porc ; ſur-tout le cheval dont le pied eſt cerclé, & dont la ſurface de la corne ſaute par éclats lorſqu'on y introduit un clou.

Le danger de la *ſeime* eſt relatif à la profondeur de la ſolution de continuité, & à l'état de la ſubſtance cannelée. La ſeime qui ne s'étend pas juſqu'à la ſubſtance cannelée, guérit promptement, ſi on enleve légérement avec le boutoir une partie des parois de la ſeime, & ſi on engraiſſe le pied avec un onguent composé de parties égales de miel & de graiſſe de porc. Dans quelque état que ſe trouve la fente de la corne, il faut toujours mettre le pied à l'abri des impreſſions de l'air, en l'environnant de linges ou d'étoupes.

La guériſon de la ſeime qui pénetre juſqu'à la

ſubſtance cannelée, eſt plus difficile : le Maréchal abattra les bords de la ſeime juſqu'au vif; il y appliquera des plumaſſeaux imbibés de teinture de térébenthine, doucement comprimés par de l'étoupe cardée & par un bandage : lorſque, malgré cette compreſſion, les chairs s'élevent, il les coupera avec le biſtouri, & ne panſera la plaie qu'avec des plumaſſeaux trempés dans l'eau-de-vie, avec la précaution de les comprimer avec plus de force; il aura encore l'attention d'arroſer tous les jours les plumaſſeaux avec l'eau-devie, de ne les changer que trois ou quatre jours après leur application, d'engraiſſer tous les jours le pied avec l'onguent de miel & de graiſſe, de ne point faire marcher l'animal, de le tenir à un régime rafraîchiſſant; enfin, de s'oppoſer à la ſuppuration de la ſubſtance cannelée & à la carie de l'os du pied.

Tous les Maréchaux n'adoptent pas cette méthode; les uns introduiſent dans la ſeime des cauſtiques; les autres, & c'eſt le plus grand nombre, mettent trois S de feu, à un pouce de diſtance les unes des autres, de facon que le milieu de chaque S traverſe la fente; & afin de ſouder la ſeime vers la couronne, ils appliquent un fer rouge en forme de croiſſant, moitié ſur la couronne, moitié ſur la corne. Je laiſſe aux Maréchaux inſtruits le ſoin de réfuter ces deux méthodes.

IV. ESPECE. *Séparation entiere de la corne du pied; chûte des ongles du pied.*

LES bœufs obligés de ſéjourner long-temps dans l'écurie pour acquérir de la graiſſe, enſuite de marcher long-temps ſur des terreins échauffés, & de paſſer dans des endroits humides, éprouvent une inflammation ſuperficielle dans la chair cannelée des ongles, qui fait ſéparer la corne de la

derniere phalange. Les bœufs que nos Bouchers font venir des Cevennes ou de la Suiſſe dans les grandes chaleurs de l'été, ſont ſouvent expoſés à cet accident. Lorſqu'on s'apperçoit que le bœuf commence à boiter, il faut le faire ſéjourner dans une écurie bien ſeche, lui envelopper le pied d'un onguent fait avec une partie de miel & deux parties de lie de vin, changer cet onguent toutes les douze heures, juſqu'à ce que l'animal ne boite plus; ſi l'ongle eſt tombé, on environnera le pied d'un linge fin ou d'étoupes, ſur lequel il faut étendre quantité ſuffiſante d'onguent composé de parties égales de miel & de ſuie de cheminée, qu'on arroſera une fois par jour d'eau-de-vie. Le premier appareil ne doit être renouvellé que le cinquieme jour. Quand la corne commence à paroître, la ſeule application d'étoupes cardées ſuffit pour empêcher de la deſſécher. Les huiles, les graiſſes, les onguents & aſtringents, recommandés par certains Auteurs, ſont, à mon avis, contr'indiqués.

V. ESPECE. *Fracture des os du crâne.*

LES ſignes qui paſſent pour annoncer la fracture des os du crâne, ſont l'aſſoupiſſement, la diminution des forces muſculaires, la reſpiration laborieuſe, les convulſions, la durée de ces accidents quelque temps après la chûte ou le coup: mais tous ces ſymptomes ſont ordinairement le produit de la commotion ou de l'ébranlement occaſionné dans le cerveau par un coup violent; ils ne déſignent point la préſence réelle d'une fracture; pour s'en aſſurer, il faut néceſſairement ouvrir les téguments qui couvrent la portion du crâne que vous ſoupçonnez affectée, examiner l'état de l'os, enlever le périoſte, verſer ſur l'os une liqueur colorée, conſidérer attentivement s'il ne ſe préſente

aucune fente colorée, ne pas prendre les ſutures pour des fractures, & faire attention ſi la fracture n'intéreſſe que la lame oſſeuſe dont les ſinus frontaux ſont couverts. Chez le bœuf, de tous les os du crâne, l'occipital & les temporaux ſont les ſeuls os qui peuvent préſenter des fractures pénétrantes immédiatement juſqu'à la dure-mere ; les autres fractures ſimples n'intéreſſent que la lame extérieure ou la paroi externe des ſinus frontaux, maxillaires, &c. excepté que le coup ne fût aſſez violent pour léſer la paroi interne des ſinus. L'endroit de la tête qui a reçu le coup, la maniere dont le coup a été donné, la qualité & la figure de l'inſtrument qui a frappé, les ſymptomes qui accompagnent le coup, & la durée de ces ſymptomes doivent déterminer le Praticien à ouvrir les téguments, pour examiner ſi l'os eſt réellement intéreſſé.

L'animal étourdi à la ſuite d'un coup donné ſur la tête, ou qui tombe dans une eſpece d'affection léthargique, auſſi-tôt après le coup, ou quelque temps après, doit être ſaigné copieuſement à la veine jugulaire, enſuite aux veines de l'abdomen & du plat de la cuiſſe, pour établir la dérivation, & faciliter l'abſorption des fluides épanchés dans le cerveau. Les lavements compoſés de racine de gentiane, de feuilles de ſéné & de ſel de *Glauber*, tendront à remplir la même indication ; l'eau blanche tenant en ſolution du ſel marin, à la doſe de deux onces ſur quatre livres d'eau, ſervira de nourriture & de boiſſon : il ne faut point négliger de tenir ſur la bleſſure des étoupes imbibées d'eau-de-vie camphrée. Dès que les ſymptomes ne diminuent pas ſenſiblement au bout de vingt-quatre heures, faites une inciſion cruciale avec le biſtouri ſur la portion offenſée des téguments. Après avoir

examiné attentivement l'état des os du crâne, & après y avoir reconnu une fente ou une fracture, coupez les angles de la plaie, détachez le périoste, & appliquez la couronne de trépan sur la portion de la fracture où le coup paroît avoir produit les plus grands dommages, sans avoir égard aux sutures peu visibles chez l'adulte, & aux autres endroits du crâne, quand même il faudroit traverser le sinus; car la petitesse du crâne met le Praticien dans l'impossibilité de choisir l'endroit le moins dangereux. Tout le monde sait que le trépan est une couronne dont le bord inférieur est terminé par une scie, & au milieu de laquelle se trouve une pyramide qui sert à fixer cette couronne, tandis que la partie supérieure de la couronne est continue avec un vilebrequin, destiné à la faire mouvoir sur son axe. Dès que la couronne aura pénétré de la profondeur d'une ligne dans la substance osseuse du crâne, vous ôterez la pyramide, & continuerez de faire mouvoir lentement la couronne, sans appuyer fortement sur l'os, parce que les os du crâne sont très-minces, & que souvent il ne se trouve point assez de diploé pour annoncer la présence de la table interne du crâne; cessez de faire mouvoir la couronne du trépan au premier mouvement de la piece osseuse; une espece de levier, nommé pied de grue, l'enlevera plus promptement, & sans risque d'intéresser le cerveau. Si le sang épanché sur la dure-mere est encore fluide, le cerveau, qui se meut en même temps que la poitrine se dilate, le fera sortir, & le sang caillé s'évacuera peu à peu. Si l'épanchement de sang est sous la dure-mere, il faut l'ouvrir avec une lancette, & panser la plaie de la dure-mere comme les plaies qui intéressent les os, c'est-à-dire, avec des plumasseaux de charpie ou d'étoupes cardées,

imbibées d'eau-de-vie ou de teinture de térébenthine ; n'appréhendez pas d'extirper les excroissances charnues de la dure-mere & des parties voisines ; il est essentiel de ne pas les confondre avec les chairs qui naissent du périoste & de l'os, si nécessaires à la réparation de l'os enlevé par le trépan.

Lorsqu'il y aura des pieces osseuses enfoncées, relevez-les avec une élévatoire, ou enlevez-les, si elles ne sont pas d'une grande étendue.

Parce que je viens de donner la description du trépan, il ne faudroit pas conclure que j'approuve cette opération : un curieux, un homme épris de belle passion pour son cheval, peut la tenter ; mais une personne qui ne veut consulter que son propre intérêt, doit la rejetter, & faire mourir sur le champ l'animal dont le crâne est fracturé, particuliérement le bœuf, la brebis, la chevre & le porc.

La lame osseuse qui couvre les sinus frontaux, est plus exposée à être fracturée que les autres os du crâne, à cause de sa ténuité, de sa situation, de sa grande étendue & du peu de muscles qui la recouvrent.

Le saignement de nez, la difficulté de respirer, la douleur de la partie affectée, quelquefois même l'assoupissement, à cause de la commotion communiquée au cerveau, l'ébrouissement réitéré, l'enfoncement de la partie fracturée, l'inégalité des pieces osseuses fracturées, sont les signes qui caractérisent la fracture de la lame osseuse formant la paroi externe des sinus du nez. S'il n'y a point de déplacement, il est inutile d'ouvrir les téguments pour s'assurer de la présence de la fracture ; la saignée, la diete, l'application des étoupes imbibées d'eau-de-vie camphrée ou de vin saturé de sel marin, dissipent pour l'ordinaire en très-peu de jours

jours tous les accidents: une piece osseuse est-elle enfoncée dans le sinus, il faut la relever & la maintenir en situation, s'il est possible; autrement l'enlever, & panser l'ouverture comme celle du trépan. La fracture de l'arcade sourciliere du cheval, la fracture des os du nez & de la mâchoire postérieure, présentent les mêmes indications que la fracture de la lame extérieure des sinus frontaux, excepté que la fracture de la mâchoire postérieure ne soit complette; dans ce dernier cas, ouvrez le tronc des carotides du malade.

VI. Espece. *Fracture des os du tronc.*

Les os qui composent le tronc, sont plus ou moins susceptibles de fractures, selon leur situation, leur grandeur & leur figure. Les côtes, les premieres apophyses épineuses du dos, & la partie supérieure de l'os des isles, situées extérieurement, minces, longues & couvertes de peu de muscles, peuvent être plus facilement fracturées que les vertebres, l'omoplate & le bassin, qui sont moins élevés, plus épais & défendus de plusieurs muscles.

Les signes qui annoncent la fracture des côtes, sont la difficulté de respirer, l'enfoncement qui se fait à l'endroit de la fracture, la douleur que ressent l'animal au moindre contact & à la marche la plus lente, l'inégalité des extrêmités fracturées & la crépitation.

Les extrêmités des pieces fracturées peuvent se porter vers l'intérieur de la poitrine, ou en dehors, ou rester en place; l'enfoncement à l'endroit de la fracture caractérise la premiere espece; les inégalités des pieces fracturées, la seconde espece: quant à la troisieme espece, qui se trouve être la

fracture la plus commune, la crépitation feroit bien le moyen de conftater fon exiftence, mais on s'expoferoit à déplacer de nouveau les parties fracturées. La fracture des côtes eft fouvent accompagnée d'emphyfeme, fur-tout chez la brebis; l'air qui vient des bronches ouvertes par les extrêmités fracturées des côtes, paffe donc des poumons dans le tiffu cellulaire des téguments, & met le jeune Praticien dans le cas de confondre le bruit de cet air renfermé, avec la crépitation de l'os.

La fracture des apophyfes épineufes des vertebres dorfales eft fenfible par la difficulté qu'éprouve l'animal de foutenir fa tête, à caufe de l'infertion du grand ligament cervical à ces apophyfes, par la crépitation & le changement de figure des parties léfées. La fracture de la partie fupérieure de l'os des ifles eft auffi évidente, lorfque les parties fracturées font entiérement déplacées : fi la fracture de cet os fe borne à une fente, on n'a aucun figne certain pour le reconnoître. J'ai remarqué une femblable fente fur un cheval; elle étoit terminée par une exoftofe de la groffeur d'un citron, fituée près de la cavité cotiloïde; l'animal étoit maigre, exténué, languiffant, & boitoit lorfqu'on vouloit le faire aller au trot.

La fracture de l'omoplate eft extrêmement rare; fa partie fupérieure eft munie d'un cartilage qui la défend des injures des corps extérieurs lancés de haut en bas, & fa face externe fe trouve couverte de mufcles, qui diminuent la preffion du corps étranger contre l'os. Qu'on frappe vivement fur l'omoplate, elle fe fendra plutôt que de fe réduire en plufieurs morceaux; mais la contufion des parties fituées fur l'os fracturé, rendra toujours la fracture de l'omoplate difficile à connoître.

Le caractere effentiel de la fracture des vertebres eft l'enfoncement de la partie fracturée & la para-

lyſie de toutes les parties ſituées derriere la fracture.

Le pronoſtic des fractures propres aux os du tronc, eſt toujours fâcheux : quand les pieces fracturées des côtes ont bleſſé les poumons ou la plevre, l'animal eſt en danger de mourir; lorſqu'elles ſe préſentent en dehors, il y a moins de riſque, & ſouvent le mouton, le porc & la chevre en échappent, pourvu qu'ils ſoient jeunes. La fracture des côtes dont les pieces fracturées ne ſont point déplacées, eſt rarement ſuivie d'accidents fâcheux; au contraire, la fracture des côtes dont les pieces fracturées ſont multipliées & déplacées, eſt preſque toujours mortelle. La fracture des apophyſes épineuſes eſt toujours accompagnée de danger, à cauſe de l'inſertion du grand ligament cervical, de la difficulté de maintenir les pieces fracturées, & de la carie, qui les attaque ſi facilement. La fracture de l'os des iſles eſt mortelle quand les pieces oſſeuſes ſont déplacées; mais l'animal vit plus long-temps qu'après la fracture du corps des vertebres. La fracture ſimple des côtes n'exige qu'un bandage médiocrement ſerré, plus pour maintenir les compreſſes imbibées d'eau-de-vie, que pour retenir les pieces de l'os fracturé en ſituation : ſi la fracture de l'os eſt en dehors, employez une force graduée pour rétablir les pieces fracturées dans leur vraie ſituation, & les maintenir par un bandage circulaire qui embraſſe toute la poitrine de quatre ou cinq tours, tant en devant qu'en arriere de la fracture. Lorſque les deux pieces d'une côte fracturée chevauchent l'une ſur l'autre, la conſolidation n'en eſt pas moins parfaite ni moins ſolide que dans la fracture ſans déplacement; il eſt même peu de côtes fracturées, quelque bien réduites qu'elles ſoient, dont les extrêmités fracturées ne chevauchent l'une ſur l'autre.

Le ſang veineux ne doit pas être ménagé en pareilles circonſtances ; cependant que les ſaignées ſoient réitérées ſept à huit fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures, plutôt que d'être rares & copieuſes : je blâme les Maréchaux qui tirent du ſang juſqu'à faire chanceler l'animal ; à peine de telles ſaignées ſont-elles avantageuſes lorſqu'il s'agit de la fracture des côtes en dedans. Cette derniere eſpece de fracture exige une compreſſion graduée ſur chaque extrêmité de la côte, afin de déterminer en dehors les pieces fracturées, & de les mettre en bonne ſituation : les parties étant réduites, appliquez des compreſſes fort épaiſſes au deſſus & au deſſous de la fracture, environnées de linges ou d'étoupes, & maintenues par un bandage circulaire. Si les pieces oſſeuſes ſont tellement déjettées en dedans, qu'elles ne puiſſent être repouſſées en dehors ; ſi des eſquilles conſidérables ſont engagées dans la plevre & autres parties voiſines ; ſi l'artere intercoſtale eſt ouverte, il faut néceſſairement faire une inciſion, pour mettre la côte fracturée à découvert, ramener les pieces oſſeuſes enfoncées, avec les doigts ou avec des tenettes, enlever les eſquilles d'os, contenir la côte fracturée dans ſa ſituation naturelle, faire la ligature de l'artere intercoſtale, comprenant dans la ligature la côte fracturée : pour cela, introduiſez derriere la côte une aiguille courbe, munie vers ſa pointe d'un chas & d'un fil : pendant ce traitement tenez-vous toujours en garde contre la carie & l'inflammation des poumons.

Pour réduire une ou deux apophyſes épineuſes fracturées, forcez le cheval à tenir la tête élevée, en l'attachant haut, ou lui mettant une eſpece de bridon retenu au bandage ; enſuite réuniſſez les pieces fracturées, que vous maintiendrez en ſitua-

tion par des écliſſes & un bandage convenable. Si quinze jours ou trois ſemaines après la réduction, vous n'appercevez aucune marque de conſolidation, faites tuer l'animal; les dépenſes l'emporteroient de beaucoup ſur la valeur intrinſeque du cheval. Si un accident ſemblable arrive au bœuf, à la chevre, au porc, vendez ſur le champ au Boucher l'animal bleſſé.

VII. Espece. *Fracture des os des jambes.*

Les Maréchaux ſont ſi perſuadés que la fracture des os de la jambe antérieure ou de la jambe poſtérieure eſt incurable, qu'ils condamnent ſur le champ à la mort l'animal attaqué d'une fracture; mais l'expérience ne pàrle point en leur faveur: comment connoîtroient-ils ſes droits, puiſqu'aucun d'eux n'a tenté de réduire un os fracturé, de le maintenir réduit, & de prévenir les accidents de la fracture? Qu'ils apprennent donc que la conſolidation des os fracturés eſt poſſible, particuliérement ſi la fracture eſt ſimple. On entend par *fracture ſimple*, la fracture d'un os dans un ſeul endroit, ſans une léſion conſidérable des parties voiſines, tandis que la *fracture compoſée* eſt celle dont l'os eſt fracturé en pluſieurs endroits: on a encore diviſé les fractures en *fracture complette*, *incomplette* & *compliquée*.

La *fracture complette* regarde les parties compoſées de pluſieurs os, comme l'avant-bras du bœuf & le canon du cheval: la fracture eſt complette lorſque les deux os ſont fracturés; incomplette, quand il ne s'en trouve qu'un ſeul de fracturé; enfin, la fracture compliquée eſt la fracture complette ou incomplette, accompagnée d'accidents fâcheux, qui exigent un traitement particulier,

comme blessure considérable, ulcere, carie, &c.

Les signes qui caractérisent la présence de la fracture des os longs, se réduisent à la crépitation que cause le frottement des parties fracturées l'une contre l'autre, à l'impossibilité où est l'animal d'appuyer fortement la jambe malade contre terre, au déplacement des parties fracturées quand on les remue, à la douleur aiguë que ressent l'animal lorsque les parties fracturées sont déplacées.

Il est extrêmement rare de voir une fracture des os longs des jambes, sans qu'il existe une contorsion de la partie, & changement de figure. Les coups, les chûtes, les instruments contondants ou tranchants, appuyés avec force contre les jambes, sont les principes ordinaires de la fracture des os des jambes.

Toute fracture, de quelque espece qu'elle soit, est dangereuse; mais ce qui en accroît le danger, c'est la contusion, le déchirement de la moëlle, la corruption de la substance qui remplit le tissu cellulaire de l'os, la rupture de l'os dans l'endroit où l'artere entre dans la substance de l'os, la rupture ou la piquure des nerfs, des tendons, des muscles, des veines, des arteres, & des parties internes du corps, comme la plevre, les poumons, &c. Dans le cheval & le bœuf, les fractures simples des os longs sont les moins difficiles à guérir. Chez la brebis, la chevre & le porc, il ne faut jamais désespérer d'aucune espece de fracture; les os de ces animaux se consolident avec assez de facilité, si la vieillesse, la maigreur & les aliments peu nutritifs ou altérés ne s'opposent à la consolidation des pieces fracturées; car il est d'observation que le grand froid, les grandes chaleurs, la vieillesse, la mauvaise nourriture, l'affoiblissement du corps par des travaux excessifs, sont contraires à la

réunion des os. La réduction de l'humerus & du fémur doit être regardée comme impossible chez le cheval & le bœuf, à cause de la petitesse de l'un & l'autre os, de leur situation & de la grande quantité de muscles dont ils sont environnés; encore les os situés au dessous de l'humerus & du fémur, offrent-ils de grands obstacles pour en faire la réduction, & les maintenir jusqu'à ce que le cal soit formé. Si l'on fait attention à la vigueur du cheval & du bœuf, on concevra quelle force il faut employer pour alonger les muscles de la jambe ou de la cuisse, au point de réunir les extrêmités des pieces osseuses fracturées: cette force ne peut être empruntée que de la moufle: après avoir fixé avec de bonnes courroies à un corps immobile l'animal affoibli par une copieuse saignée à la veine jugulaire, après avoir rapproché les parties fracturées, en leur faisant observer la direction & la situation qu'elles avoient lorsqu'elles formoient un seul os, lâchez un peu les lacs; appliquez sur les parties latérales de la fracture deux morceaux de bois, de la largeur & de la longueur de l'os, épais de trois lignes, & engagés dans des compresses; ils seront assujettis par un fort bandage circulaire: l'espace compris entre chaque lame de bois sera garni d'étoupes trempées dans du vin aiguisé d'eau-de-vie; ensuite placez toute la jambe de l'animal dans une espece de botte, de structure relative à celle de la jambe & du pied; ou bien engagez la jambe dans deux anneaux de fer; l'un, au dessus du cubitus ou du tibia; & l'autre, au dessus du pied, maintenus solidement par des verges de fer fixées à l'un & à l'autre anneau; l'espace compris entre les verges & la jambe, sera rempli d'étoupes, que vous humecterez continuellement avec du vin ou de l'eau-de-

vie; enfin, tenez l'animal ſuſpendu jour & nuit pendant cinq ou ſix ſemaines.

Pour le mouton, il eſt inutile de chercher à maintenir avec tant de force la jambe immobile; il ſuffit de réduire les parties fracturées, d'appliquer ſur les parties latérales de la fracture, des morceaux de bois de la longueur & de la largeur de l'os, de l'épaiſſeur d'une ligne; de garnir l'intervalle de ces écliſſes avec des étoupes trempées dans de l'eau-de-vie; de maintenir le tout avec une bande circulaire; d'arroſer toutes les douze heures la partie affectée, avec du vin; de ne relâcher la bande circulaire que lorſque l'inflammation eſt conſidérable, & que la partie ſituée au deſſus du bandage, eſt extrêmement tuméfiée; de ne donner que peu de nourriture à l'animal les huit ou dix premiers jours; de le ſaigner à la veine jugulaire, ſi la jambe eſt menacée de vive inflammation; de ne défaire le bandage qu'au bout de trente jours, ſi la brebis eſt jeune; & ſix ſemaines après l'opération, ſi elle eſt vieille; de réduire les eſquilles de la fracture compoſée, d'enlever celles que vous ne pouvez réduire lorſque la fracture eſt compliquée, d'aſſujettir fortement toutes les pieces de l'os ſéparées, de maintenir les écliſſes ſupérieurement & inférieurement avec deux bandes circulaires, de façon qu'il reſte un intervalle aſſez conſidérable pour panſer la plaie ou l'ulcere ſans déranger les écliſſes; enfin, de le laiſſer tranquille dans une écurie propre & aérée.

La fracture de l'os coronaire du cheval, que la difficulté d'appuyer le pied & le changement de figure annoncent, doit être rangée au nombre des eſpeces de fractures incurables. Il n'en eſt pas de même de la fracture de l'os ſémi-lunaire & de l'os du pied; quand même on la

reconnoîtroit par la douleur & la difficulté de marcher, ſignes fort équivoques, il faut tout abandonner aux reſſources fécondes de la nature, ſeulement ſe contenter d'environner le pied & le pâturon d'étoupes continuellement arroſées de vin ſaturé de ſel marin ou d'eau-de-vie, mettre l'animal à l'eau blanche & au ſon pour nourriture, le ſaigner, & le tenir ſuſpendu pendant un mois.

Ceux qui propoſent de deſſoler l'animal pour remédier à la fracture de l'os ſémi-lunaire ou de l'os du pied, ôtent, particuliérement à l'os du pied, un point d'appui & une eſpece de lien capable de faciliter la réunion des parties fracturées ; ils augmentent la léſion des parties voiſines, ſur-tout celle de la chair cannelée ; ils expoſent les parties fracturées au contact de l'air, & ils rendent la conſolidation des os beaucoup plus longue & très-incertaine.

SECOND SOUS-ORDRE.

SOLÚTIONS DE CONTINUITÉ AVEC ÉVACUATION DE SANG.

LES arteres & les veines, qui ſont les vaiſſeaux deſtinés à contenir le ſang, ne peuvent être attaquées de la moindre ſolution de continuité, que le ſang n'en ſorte auſſi-tôt avec plus ou moins de vélocité, en raiſon de la grandeur de l'ouverture, de l'eſpece de vaiſſeau, de la qualité de l'inſtrument, de l'âge, de l'eſpece & du tempérament de l'animal bleſſé.

S'oppoſer à l'évacuation du ſang, & remédier

aux accidents qu'ont produits la perte de ſang & l'inſtrument méchanique, c'eſt où doivent tendre les principales opérations du Praticien.

GENRE PREMIER.

Solution de continuité avec évacuation de ſang. (Plaie. Bleſſure.)

UN inſtrument aigu ou obtus vient-il à frapper avec force les parties molles du corps, auſſi-tôt ces parties offrent une ſolution de continuité, dont il s'écoule une quantité plus ou moins grande de ſang, en raiſon de la grandeur & de l'eſpece du vaiſſeau ſanguin ouvert: au bout d'un certain temps le ſang ceſſe de couler, les bords de la plaie ſe tuméfient, il en ſort une humeur qui commence à paroître claire & en petite quantité, & qui deux ou trois jours après, devient abondante, épaiſſe, blanchâtre, & quelquefois de mauvaiſe odeur; enſuite elle diminue en quantité, la plaie ſe remplit de chairs d'un roſe pâle, un peu grenues & promptes à s'élever, le pus ſe tarit, & la plaie ſe cicatriſe.

Les accidents qui accompagnent les plaies, ſont ſouvent varier les ſymptomes que je viens de décrire: dans une plaie d'arme à feu, il ſe forme une eſcarre, & les parties voiſines ſont affectées de contuſion & de commotion; l'ouverture d'une grande artere eſt accompagnée d'une évacuation conſidérable de ſang, juſqu'à faire périr l'animal; la piquure & la ſection d'un nerf procurent la douleur, la rigidité, les convulſions & la paralyſie du membre où ſe diſtribue le nerf; la morſure

d'un chien enragé produit la rage ; les plaies qui affectent le cerveau, les ſinus de la dure-mere, ou qui intéreſſent la ſuperficie des os du crâne, cauſent des aſſoupiſſements léthargiques, des évacuations de ſang & de matieres purulentes par les naſeaux ; les plaies pénétrantes dans la cavité de la poitrine, donnent lieu à un écoulement conſidérable de ſang par la plaie & par les naſeaux ; les plaies pénétrantes dans le bas-ventre, troublent les fonctions des organes digeſtifs ; les plaies profondes & tranſverſales ſont difficiles à réunir & lentes à cicatriſer.

Le danger des plaies eſt toujours proportionné à la qualité de l'inſtrument, à la force avec laquelle il eſt pouſſé, à la partie affectée, à l'eſpece, à l'âge & au tempérament de l'animal.

Les plaies d'armes à feu ſont plus dangereuſes & plus longues à guérir que les plaies faites avec des inſtruments tranchants ; car l'eſcarre & l'abondante ſuppuration qui les accompagnent, la commotion & la contuſion des parties voiſines exigent bien plus de temps, de peines & de remedes qu'une ſimple ſolution de continuité par un inſtrument tranchant ou aigu : l'inſtrument obtus produit des plaies de difficile guériſon ; l'abondante ſuppuration dont elles ſont ſuivies, en retarde la cicatrice : les plaies ſuperficielles & de peu d'étendue ſont rarement accompagnées de ſuppuration ; l'application des étoupes imbibées d'eau-de-vie, en obtient la cicatrice au bout de ſix ou ſept jours.

Il eſt eſſentiel de connoître le degré de force dont jouiſſoit tel corps lorſqu'il a produit telle bleſſure, pour ſe décider ſur le traitement & la durée de la plaie. Qu'une balle bleſſe l'animal à deux pas de la pointe du fuſil, la contuſion & l'ébranlement ſeront bien plus forts que lorſque la balle atteint l'animal à cent pas du fuſil.

Les plaies de la tête ont toujours passé pour les plus dangereuses de tout le corps ; si elles n'intéressent point le cerveau & ses fonctions, si elles ne pénetrent pas dans les sinus nasaux, si elles n'entraînent pas une grande déperdition de la table externe des os du crâne, elles n'ont pas des suites fâcheuses : les plaies pénétrant dans le cerveau avec fracture & dépression d'une grande portion des os du crâne, les plaies qui ont produit l'ouverture des sinus latéraux, du sinus longitudinal, &c. des arteres carotides ou des arteres vertébrales, la section du grand nerf sympathique & de la huitieme paire, la blessure de la moëlle épiniere entre la premiere & la seconde vertebre cervicale, & la commotion violente du cerveau, quand même il n'y auroit que plaie superficielle aux téguments de la tête, sont toutes mortelles. On doit ranger dans la même classe les plaies pénétrant dans la poitrine avec lésion d'un grand vaisseau, ou veineux, ou artériel ; la section transversale de la trachée-artere ou du larynx, l'ouverture du tronc des arteres carotides, l'ouverture de toutes les branches artérielles d'un diametre assez considérable, les blessures du cœur & de ses oreillettes, la section entiere des veines jugulaires, les plaies avec fracture des vertebres, les plaies qui attaquent les principaux viscères du bas-ventre, comme l'estomac & les gros intestins du cheval, les estomacs du bœuf, de la chevre & de la brebis ; le mésentere, le réservoir du chyle, les reins, l'ouverture des troncs artériels & veineux situés dans l'abdomen, l'ouverture des arteres crurales & des arteres humérales ; enfin, la section ou la forte compression du cervelet, de la moëlle alongée & de la moëlle épiniere.

Le Praticien n'est pas toujours à même de porter

un jugement auſſi certain ſur les plaies des autres parties du corps ; il en eſt qui le jettent dans l'incertitude ſur leurs effets : lorſqu'il ne ſait pas d'une maniere poſitive & ſans exception que telle bleſſure eſt mortelle, il doit toujours pencher du côté de la poſſibilité d'en guérir l'animal ; par exemple, une plaie pénétrant dans la cavité de la poitrine, ſans léſion conſidérable des vaiſſeaux ſanguins ; les bleſſures du foie, de l'épiploon, de la veſſie & de la matrice ; les plaies du cerveau, du larynx, de la plevre & des inteſtins par un inſtrument très-aigu, ſans commotion ni ſolution de continuité bien étendue ; la ſection d'une partie de la veine jugulaire par une flamme trop large & trop longue, les bleſſures de l'oreille, avec commotion & évacuation ſanguine de l'intérieur de l'oreille ; la léſion de la membrane pituitaire, avec fracture des cornets ; les plaies qui ont cauſé de grands ravages dans la ſubſtance cannelée du pied & les os de cette partie, l'ouverture des branches de l'artere carotide & des arteres humérales ou crurales, la ſection ou la piquure des nerfs cruraux ou des nerfs de la jambe antérieure, la ſection entiere du grand ligament cervical, près de l'os occipital ; la ſection de la queue trop proche de l'os ſacrum, les plaies pénétrant dans le globe de l'œil, avec contuſion des parties voiſines, n'offriront jamais qu'une guériſon incertaine, puiſqu'il n'eſt pas décidé qu'elles ſoient mortelles ou curables.

On voit encore des plaies qui, ſans cauſer la mort d'une maniere évidente, mettent l'animal dans l'impoſſibilité d'être utile, telles que la ſection du tendon fléchiſſeur du pied, la ſection entiere de l'extrêmité inférieure d'une jambe, les bleſſures qui entraînent la deſtruction d'une partie de l'os du pied, ou qui détachent de l'os du pied l'extrê-

mité du tendon. De l'exposition de ces différentes plaies & de leur danger, relativement aux organes qu'elles offensent, on conçoit combien les Maréchaux privés des connoissances anatomiques, sont incapables de porter un jugement exact sur la qualité, le danger & la durée d'une plaie ; ils ont cela de commun avec une foule d'ineptes, qui se croient en état de décider sur l'état des vivants & des morts, parce qu'ils ont loué le privilege de faire les rapports en Justice.

Qu'un Maréchal soit mandé par un Juge pour examiner l'état d'un animal blessé ou malade, ou supposé tel, il doit avoir égard à l'espece d'animal, à la grandeur de la blessure, aux accidents qui accompagnent la plaie, au temps qui s'est écoulé depuis la blessure, & aux fonctions des parties lésées, s'il veut en tirer un pronostic qui mette le Juge à même d'apprécier le dommage & la réparation.

Je suppose que le cheval de Nicodeme ait reçu un coup de couteau à la poitrine, & qu'en conséquence le Juge ordonne au Maître-Garde des Maréchaux que rapport soit fait sur l'état présent du cheval : après avoir examiné si l'air sort par la plaie, & agite la lumiere d'une bougie ; si la difficulté de respirer est suivie d'une grande évacuation de sang par les naseaux, si la plaie paroît être le produit d'un instrument tranchant, & combien la plaie a de profondeur, de largeur & de longueur, le Maréchal doit réfléchir sur le danger de la plaie, & le temps qu'il faut pour la conduire à parfaite cicatrice, lorsqu'elle n'est pas décidée mortelle : en conséquence il dressera le rapport suivant.

« Moi soussigné Guillaume Potevin, Maître-
» Garde de la Communauté des Maréchaux de

» Bourdeaux, certifie qu'en conséquence de l'Or-
» donnance rendue par M.**, Lieutenant de
» Police, ce 12 du mois de Février 1760, pour
» examiner l'état du cheval du sieur Nicodeme, je
» me suis transporté dans l'écurie de maître Simon,
» rue des Clous, où j'ai trouvé un cheval bai-brun,
» de cinq pieds de hauteur, couché sur le côté
» droit: après l'examen attentif de ce cheval,
» j'ai reconnu qu'il avoit sur le côté gauche, entre
» la sixieme & la septieme des vraies côtes, une
» plaie longue de six lignes, large de deux lignes,
» & pénétrant dans la cavité de la poitrine; qu'il
» sortoit de la plaie une grande quantité de sang,
» qu'il s'en écouloit une plus petite quantité par les
» naseaux, que l'animal avoit la respiration très-
» laborieuse, que la lumiere approchée de la
» plaie, étoit agitée à chaque inspiration, & que
» les pulsations des arteres étoient petites & fré-
» quentes; en conséquence j'assure que ledit cheval
» a été blessé par un instrument aigu & tranchant,
» qu'il a les poumons offensés, & que la plaie de
» la poitrine est mortelle. Ce que je certifie véri-
» table. A Bourdeaux, ce 13 Février 1760.

GUILLAUME POTEVIN.

Si la plaie ne pénetre pas dans la poitrine, & n'intéresse que les téguments, il se contentera d'exposer qu'après avoir examiné le cheval, il a reconnu qu'il avoit sur le côté gauche, entre la sixieme & la septieme des vraies côtes, une plaie longue de six lignes, large de trois lignes, profonde d'une ligne, & qu'en conséquence il juge que la plaie doit être cicatrisée au bout de dix jours, excepté qu'il ne survienne de nouveaux accidents.

S'agit-il d'examiner si un cheval est attaqué de la morve ou du farcin, il s'expliquera de la maniere suivante: « Après un examen attentif, j'ai

» reconnu que le cheval du ſieur Anſelme étoit
» glandé derriere la mâchoire poſtérieure ; qu'il
» ſortoit des naſeaux une matiere viſqueuſe,
» d'un jaune tirant ſur le verd ; que la face
» interne & inférieure des naſeaux étoit ulcérée ;
» en conſéquence j'affirme que le cheval du ſieur
» Anſelme eſt morveux. » Ainſi des autres rapports.

Les Maréchaux ne ſauroient être trop exacts dans l'expoſition de l'état où ils ont trouvé l'animal ; mais cette exactitude demande des connoiſſances étendues ſur la ſtructure & les fonctions de toutes les parties du corps jouiſſant d'une parfaite ſanté, ſur les maladies & les principes qui peuvent les déterminer, & ſur tous les accidents qui accompagnent les maladies. Eh ! comment un Maréchal ſeroit-il en état de décider ſi une plaie doit être cicatriſée au bout de huitjours, lorſqu'il n'a jamais ſu panſer ſelon les regles de l'art ? Qu'il apprenne donc qu'une plaie ſimple & ſuperficielle n'exige ni baume ni graiſſe pour venir à parfaite cicatrice : les bords de la plaie étant rapprochés par des compreſſes & un bandage convenable, l'étoupe cardée & trempée dans de l'eau-de-vie ou dans du vin, eſt en général le meilleur remede ; elle arrête le ſang, elle s'oppoſe à l'inflammation, elle diminue la ſuppuration ; enfin, elle facilite la régénération des chairs : pendant que la plaie s'incarne, on ne peut rien appliquer de plus doux entre le bandage & la nouvelle chair, que l'étoupe cardée. Quelquefois il convient de mettre une couche très-ſuperficielle d'onguent digeſtif ſur le plumaſſeau, après les premiers panſements des grandes plaies, lorſque le pus commence à ſe former, & que l'étoupe ſe ſépare facilement. Quant aux plaies de deux ou trois pouces de longueur, & de trois ou quatre

quatre lignes de profondeur, la ſeule charpie imbibée d'eau-de-vie ou de vin, deux fois par jour, fait venir la plaie à cicatrice, ſans ſuppuration apparente. Il n'eſt pas néceſſaire de lever la charpie tant qu'elle adhere à la plaie ; il ne faut pas non plus uſer de violence dans les grandes plaies où il y a ſuppuration, mais enlever doucement ce que le pus paroît avoir détaché.

Quand les chairs croiſſent avec trop de promptitude, & s'élevent au-delà du niveau des téguments, les Maréchaux ont recours à l'alun brûlé, à la diſſolution mercurielle, à l'orpiment, au précipité rouge, au vitriol blanc, &c. ſi ces chairs ſont fermes, grenues & d'un rouge vermeil, on n'a beſoin que de l'étoupe cardée, légérement comprimée par un bandage ; ſi elles ſont lâches, ſpongieuſes, blanches ou livides, l'alun brûlé ou la ſolution de vitriol bleu, & particuliérement la pierre infernale, les réduiſent promptement au niveau des bonnes chairs : & toutes les fois que les chairs d'une plaie ou d'un ulcere tendent à prendre ce mauvais caractere, je n'ai rien trouvé de plus efficace que l'onguent égyptiac ; en même temps qu'il détruit les chairs fongueuſes, il ſemble favoriſer la régénération des chairs de bonne qualité. Il eſt des chairs qui croiſſent avec tant de promptitude & en ſi grande quantité, comme cela arrive fréquemment chez le cheval, que tous les remedes connus, excepté les cauſtiques, ne peuvent en arrêter les progrès : dès qu'elles auront pris leur entier accroiſſement, il faut les emporter avec le biſtouri, & les panſer avec l'onguent égyptiac : ſi ce moyen ne réuſſit pas, vous emploierez la pierre infernale ou quelques gouttes de beurre d'antimoine, mêlées avec ſuffiſante quantité de miel, pour en former un onguent, dont vous panſerez la plaie, juſ-

qu'à ce que les mauvaiſes chairs ſoient détruites; enſuite vous paſſerez à l'uſage de l'onguent égyptiac & de l'étoupe cardée. Pluſieurs s'imaginent prévenir l'accroiſſement des chairs par l'uſage des tentes; mais ils ne font que retarder la cicatrice, & ſouvent ils donnent lieu à des fiſtules.

Tous les ſages Praticiens recommandent avec raiſon de ne jamais mettre le premier appareil ſans examiner attentivement s'il n'y a point de corps étranger dans la plaie, afin de le retirer doucement & avec le moins de douleur & de déchirement poſſible. Je ne ſais pourquoi certains Maréchaux ſont ſi jaloux de porter la ſonde dans toutes les plaies où il n'y a point de corps étranger, avant que d'y mettre le premier appareil; eſperent-ils déterminer d'une maniere plus exacte, l'endroit affecté? ſont-ils certains de ne jamais ſe frayer de fauſſes routes, & de ne point pénétrer dans les viſceres de ſtructure délicate, comme les poumons, le foie, &c? croient-ils pouvoir introduire la ſonde de la même maniere que l'inſtrument aigu ou tranchant eſt entré dans le corps de l'animal? penſent-ils que la ſonde n'eſt pas à même de cauſer des hémorragies, ou de les renouveller, d'irriter les parois de la plaie, & de les enflammer? Les inconvénients de la ſonde dans les plaies d'inſtruments aigus, ſont donc trop évidents pour l'employer. Il n'en eſt pas ainſi des plaies contenant des corps étrangers; pour les extraire, il faut s'aſſurer de l'endroit où ils ſont; ſi le corps étranger a fait peu de chemin dans les chairs, en dilatant la plaie, il eſt facile de le retirer; au contraire, ſi le corps étranger a pénétré bien avant, & dans un endroit peu éloigné des téguments, par le moyen d'une contr'ouverture, on en fera une prompte extraction; mais lorſque la ſubſtance hétérogene

eſt logée dans les parties intérieures du corps, lorſqu'il eſt dangereux de dilater la plaie, à cauſe des vaiſſeaux, des nerfs & des muſcles voiſins, il faut attendre que la ſuppuration relâche les parois de la plaie, & rende poſſible l'extraction du corps étranger.

Les grandes plaies obliques ou tranſverſales qui intéreſſent le corps des muſcles, ne ſont dangereuſes qu'autant que leurs bords réſiſtent à la réunion : c'eſt pour vaincre cette réſiſtance, qu'on a imaginé pluſieurs eſpeces de ſutures ; ſavoir, la ſuture entrecoupée, la ſuture du Pelletier, la ſuture emplumée, la ſuture entortillée & la ſuture enchevillée. Je ne comprends pas ici la ſuture ſeche, qui ſe réduit à un morceau d'emplâtre appliqué de différentes manieres ſur les bords de la plaie pour les réunir. Toutes ces eſpeces de ſutures ne conviennent point dans les plaies de la tête & les plaies avec contuſion ; bien loin de faciliter la réunion de leurs bords, elles ne ſerviroient qu'à accroître l'inflammation & la ſuppuration ; ſeulement dans les grandes plaies de l'épaule, du poitrail, de l'encolure, de la croupe & de la cuiſſe, la ſuture enchevillée eſt utile, parce que la cheville, comme le remarque un Auteur célebre, preſſant les bords de la plaie dans toute ſon étendue & dans tous ſes points, augmente la réſiſtance des bords contre l'effort des parties diviſées, qui tendent, par leur contraction & celle des parties voiſines, à s'écarter l'une de l'autre. Pour faire cette ſuture, employez des aiguilles groſſes, longues, courbes & tranchantes, que vous conduirez adroitement de dehors en dedans, juſqu'au fond de la plaie ; enſuite de dedans en dehors, ayant ſoin de faire la piquure aſſez loin du bord de la plaie, crainte que le fil ne déchire entiérement la chair & les

téguments : l'aiguille doit être enfilée d'un lien composé de plusieurs fils de chanvre cirés & arrangés les uns à côté des autres, de forte qu'ils forment un ruban, & en assez grande quantité pour soutenir l'effort des levres de la plaie, qui tendent à s'écarter l'une de l'autre. Placez sur les bords de la plaie deux chevilles retenues entre les fils ; ensuite nouez les fils du côté droit avec ceux du côté gauche, après avoir rapproché le plus qu'il vous sera possible, les levres de la plaie. Il est à propos d'aider les effets de cette suture d'un bon bandage unissant, & d'employer des chevilles plus longues que la plaie, cylindriques, de la grosseur du petit doigt, & d'un bois fort. Des plumasseaux d'étoupes, trempés dans du vin ou de l'eau-de-vie, couvriront tout cet appareil : lorsque les chairs commenceront à remplir l'espace compris entre les bords de la plaie, relâchez un peu la ligature des fils, & à mesure que les chairs croîtront, détachez les liens ; enfin, enlevez les chevilles & les liens, & la cicatrice se fera promptement, pourvu que les bords de la plaie soient maintenus par un fort bandage unissant.

C'est pendant le traitement de ces grandes plaies qu'il faut faire observer à l'animal une diete rigide & le repos, lui donner de l'eau blanche pour nourriture, du son humecté & de la paille ; à la brebis, du son, qu'on peut humecter une fois par jour avec de l'eau saturée de sel marin : dans les suppurations abondantes des plaies, augmentez la dose du sel ; faites prendre tous les jours au bœuf & au cheval deux breuvages composés d'une forte décoction de bois de gayac, aiguisée d'une certaine quantité de sel marin : si les forces vitales & musculaires sont languissantes, du bon vin avec du pain les ranimera, sans échauffer autant que les infusions aromatiques.

Si je n'ai pas fait mention des feuilles de cinoglos ou langue de chien, des feuilles de millepertuis & des feuilles de ſanicle, ſi renommées pour conſolider les plaies récentes, c'eſt que je me ſuis convaincu, par des expériences réitérées, de leur inutilité.

I. ESPECE. *Ouverture des grands vaiſſeaux ſanguins.* (Hémorragie. Effuſion de ſang. Évacuation ſanguine.)

LES arteres & les veines, deſtinées à diſtribuer le ſang dans toutes les parties du corps, étant ouvertes, ou par un inſtrument, ou par une cauſe interne, le ſang s'en échappe auſſi-tôt; de l'artere, il s'écoule par jets inégaux & réglés entr'eux; de la veine, il ſort uniformément & lentement. Le ſang artériel eſt d'un rouge vermeil, celui de la veine eſt d'un rouge foncé: les tuniques de l'artere ſont épaiſſes, & offrent au tact des pulſations ſenſibles & réglées; les parois de la veine ont peu d'épaiſſeur, & ne frappent pas le doigt qui les touche: les arteres portent le ſang du cœur dans toutes les parties du corps, & les veines le rapportent des extrêmités au cœur. De ces différences il eſt facile de raſſembler les ſignes qui diſtinguent eſſentiellement l'ouverture de la veine, de celle de l'artere: cette diſtinction eſt d'une grande conſéquence en pratique.

Une veine de la groſſeur du doigt, ouverte, n'offre aucun danger lorſqu'on s'en apperçoit, & qu'on a le temps & le pouvoir d'unir les parties diviſées; mais la force avec laquelle le ſang eſt pouſſé dans une artere de cette groſſeur, demande une réſiſtance infiniment ſupérieure à celle qu'on a coutume d'oppoſer au cours du ſang veineux hors du vaiſſeau qui le contient. Les petits rameaux

artériels ne présentent pas le même danger ; la compression & les astringents arrêtent aisément le sang qui s'en évacue.

Les moyens dont on se sert pour suspendre le cours du sang hors des principales branches artérielles, sont la ligature, les astringents, le feu & les caustiques.

La ligature a eu ses partisans ; elle a encore ses protecteurs, quoiqu'ils ne s'accordent pas beaucoup entr'eux ; car les uns veulent que le lien composé de plusieurs fils cirés, embrasse seulement les parois de l'artere, crainte de voir naître des convulsions & autres symptomes produits par la compression des nerfs, si on renfermoit dans la ligature les parties voisines de l'artere ; les autres soutiennent, 1°. qu'on ne doit rien craindre de la ligature où l'on comprend beaucoup de tissu cellulaire & autres parties molles dont l'artere est environnée ; 2°. que la tuméfaction du tissu cellulaire, non seulement retient la ligature, si l'artere est entiérement coupée, mais encore sert à comprimer les parois du vaisseau ; 3°. que le caillot de sang destiné à boucher l'ouverture artérielle, adhere plus fortement aux parois de l'ouverture ; 4°. que le tissu cellulaire qui environne les nerfs, les met à l'abri d'une forte compression ; 5°. que les convulsions & autres accidents sont très-rares, & dépendent ordinairement d'un autre principe. Ces derniers me paroissent autorisés à défendre leur méthode, particuliérement pour la section transversale.

Si l'ouverture de l'artere n'est pas considérable, on peut employer avec succès les astringents, parmi lesquels on célebre le licoperdon, l'agaric, le vitriol bleu ou le vitriol blanc réduit en poudre subtile, & renfermé dans un petit nouet d'étoupe cardée ; le colcothar de vitriol récemment préparé,

l'étoupe imbibée d'un mêlange de parties égales d'acide vitriolique & d'efprit de vin. Avant que d'appliquer aucun de ces aftringents, il faut, s'il eft poffible, fe rendre maître du fang, en comprimant avec force, par le moyen d'une corde & d'un billot, l'artere au deffus de l'ouverture; enfuite laver la plaie, y appliquer auffi-tôt, ou de la poudre de licoperdon, ou du vitriol, qu'on preffera contre l'ouverture avec une pelote & un bandage circulaire; enfin, faire en forte que l'animal ne puiffe pas s'agiter. Les faignées réitérées, l'eau blanche pour boiffon & pour nourriture dans les premiers jours de la maladie, les lavements mucilagineux & légérement purgatifs, font les remedes indiqués pour favorifer l'effet des aftringents.

Le feu peut arrêter le fang qui fort d'une petite artere; mais les aftringents doivent toujours avoir la préférence fur le feu, même après la fection des arteres qui fe ramifient dans la queue du cheval; fi les Maréchaux l'emploient, après avoir coupé la queue, c'eft qu'il exige moins de peine, d'adreffe & de favoir; les accidents dont le feu eft fouvent accompagné, auroient dû les forcer à fe fervir d'aftringents. Les cauftiques font encore plus dangereux pour fufpendre une *hémorragie;* je ne connois qu'un feul cas où ils agiffent avec fuccès, de conçert avec la compreffion; je veux dire la caftration aux billots.

Une veine, telle que la jugulaire, coupée tranfverfalement, ou percée de part en part, laiffe échapper le fang d'un côté par l'ouverture faite aux téguments, & de l'autre côté, dans le tiffu cellulaire des parties environnantes. Combien de fois n'eft-il pas arrivé aux Maréchaux de percer d'outre en outre avec leur flamme la veine jugulaire! en vain ils ferment exactement l'ouverture extérieure

avec une épingle & un crin, le ſang paſſe toujours dans le tiſſu cellulaire des téguments & des parties voiſines; il gonfle conſidérablement le col, & l'animal périt, ſi on n'y porte un prompt remede: pour cela, il faut dilater la plaïe des téguments, comprimer la veine au deſſus de ſon ouverture, placer ſur l'ouverture interne & externe de la veine un morceau d'amadou ſaupoudré de licoperdon; enſuite appliquer ſur l'amadou ſitué extérieurement, une pelote d'étoupe, armée d'un bandage circulaire: en comprimant la veine jugulaire, prenez garde de trop ſerrer le larynx. Quelquefois la ſeule application de la pelote arrête l'évacuation ſanguine.

Lorſque la veine jugulaire eſt entiérement coupée, il faut en faire la ligature au deſſus & au deſſous de l'ouverture, parce que le ſang porté par les veines collatérales dans le tronc principal des veines jugulaires, peut revenir ſur ſes pas, & s'échapper par l'ouverture ſupérieure. Les hémorragies de cauſe interne exigent les mêmes remedes, & particuliérement les breuvages les plus efficaces pour combattre la dépravation des humeurs.

II. ESPECE. *Plaïe d'arme à feu.*

QU'UNE balle de plomb ou autre corps ſolide chaſſé par la poudre à canon, vienne frapper un cheval ou un bœuf, elle fait une ſolution de continuité plus ou moins profonde, en raiſon de ſa figure, de ſon mouvement & de la réſiſtance des parties; elle rend les parois de la plaie noirâtres, inſenſibles & privées de vie; elle cauſe dans les parties voiſines un ébranlement & une contuſion dont la grandeur varie ſelon les degrés de force de projection; elle produit une plaie dont l'ouverture

extérieure eſt plus étroite que le fond ; elle donne rarement lieu à une grande évacuation de ſang, excepté qu'elle n'ait intéreſſé des veines ou des arteres d'un grand diametre ; enfin, elle occaſionne une infinité d'autres accidents relatifs à ſa figure, à ſa peſanteur, à ſa compoſition, aux parties du corps qu'elle affecte, & au degré de mouvement dont elle jouit en touchant l'animal. La contuſion & la commotion qui accompagnent les plaies d'armes à feu, en augmentent toujours le danger ; c'eſt pourquoi les coups de feu qui intéreſſent les téguments & les muſcles dont le crâne eſt revêtu, & particuliérement les os du crâne, ont des ſuites très-fâcheuſes. Pour les coups de feu qui fracturent le corps des vertebres, les os du baſſin, le fémur, l'omoplate, l'humerus, ils ſont mortels, de même que ceux qui ouvrent la trachée-artere, les vaiſſeaux pulmonaires, le cœur, les principales arteres, comme les humérales, les crurales, les carotides, &c. En général, toutes les fois qu'un coup de feu a fracturé ou fortement léſé un os conſidérable, qu'il a pénétré dans la poitrine, qu'il a intéreſſé les viſceres du bas-ventre, ſur-tout les organes de la digeſtion, au point d'interrompre leurs fonctions, il vaut mieux ouvrir au bleſſé le tronc des carotides, que de le laiſſer long-temps languir ſans eſpérance de guériſon.

Retirer les corps étrangers contenus dans la plaie, faciliter la chûte de l'eſcarre, diminuer promptement la quantité du pus, qui coule en grande abondance après la chûte de l'eſcarre ; former une bonne cicatrice, voilà les principales indications que le Praticien eſt obligé de remplir.

Pour retirer un corps étranger contenu dans une plaie d'arme à feu, il faut premiérement s'aſſurer, par la ſonde, de ſon paſſage & de ſa ſituation ;

ensuite considérer s'il est possible de le retirer par le même endroit où il s'est ouvert passage, sans être forcé de dilater la plaie avec un bistouri ; ou si, par le moyen d'une contr'ouverture, on ne fera pas l'extraction avec plus de facilité ; ou s'il faut l'abandonner aux soins de la nature, crainte d'ouvrir des grands vaisseaux, de couper des tendons, des nerfs, des muscles en travers, & de ne pas pouvoir l'atteindre. Quelquefois la suppuration entraîne la balle, ou relâche les parois de la plaie, au point d'en rendre l'extraction facile.

Les incisions qu'il est nécessaire d'exécuter pour extraire le corps étranger, doivent toujours être proportionnées à la grandeur de la balle ; lorsqu'elles sont trop petites, la balle ne sort qu'avec peine, & déchire les parois de la plaie ; quand elles sont trop grandes, elles produisent une inflammation si vive & une suppuration si abondante, qu'elles causent souvent la mort au blessé, quoique certains Maréchaux prétendent que les grandes incisions avancent la chûte de l'escarre, qu'elles donnent une issue plus libre à la matiere purulente, qu'elles rendent plus facile l'application des remedes le long du canal qu'a formé l'introduction du corps étranger, & qu'elles préviennent & empêchent les fusées & les dépôts. Malgré ces avantages, soyez toujours circonspect sur la grandeur de l'incision, & dirigez votre bistouri de maniere que les muscles ne soient pas coupés en travers. L'instrument le plus propre à extraire les corps étrangers de la plaie, est une espece de pince faite en forme de porte-crayon, assez étroite & mince pour entraîner le corps étranger sans beaucoup dilater la plaie, & assez forte pour le saisir & tirer ; l'extrêmité de chaque branche doit être un peu applatie, concave & dentelée.

Après avoir fait les incisions convenables pour retirer le corps étranger & pour dilater l'entrée de la plaie, supposé qu'elle ne fût pas assez grande pour donner issue au pus, vous remplirez la plaie de petits morceaux d'étoupe cardée, que vous recouvrirez d'une compresse : il faut en même temps appliquer sur les parties voisines de la plaie, des compresses trempées dans de l'eau-de-vie camphrée ou dans du bon vin, & humectées plusieurs fois le jour, évitant de faire pénétrer la liqueur dans la plaie : au bout de trois ou quatre jours, retirez doucement l'étoupe qui n'adhere pas aux parois de la plaie. Il est essentiel, au sentiment des meilleurs Praticiens, de laisser l'étoupe qui adhere aux parois de la plaie, jusqu'à ce qu'elle tombe, & d'y introduire avec adresse un peu d'étoupe cardée & chargée de miel. Quelques-uns proposent d'y injecter de la bonne huile ; mais le miel m'a paru le remede le plus efficace pour avancer la chûte de l'escarre ; sans trop relâcher les chairs, il procure une suppuration médiocre & suivie d'une prompte régénération.

A peine l'escarre est-elle séparée des chairs vives, qu'on voit sortir du sang en plus ou moins grande quantité, selon le nombre, l'espece & la grandeur des vaisseaux lésés : quand l'hémorragie est considérable, introduisez dans la plaie de l'étoupe cardée & saupoudrée de licoperdon ou de vitriol blanc ; si l'hémorragie est de peu de conséquence, abandonnez-la aux soins de la nature ; contentez-vous seulement de couvrir la plaie d'un plumasseau lubréfié de digestif animé avec de l'eau-de-vie, & de continuer l'usage des compresses trempées dans de l'eau-de-vie camphrée, ou de panser deux fois par jour lorsque le pus donne en grande quantité : n'introduisez dans la plaie, ni bourdonnet, ni

étoupe cardée, dans le dessein d'enlever le pus qu[i] arrose les parois de l'ulcere; essuyez avec soin à chaque pansement les bords extérieurs de la plaie; diminuez le nombre des pansements à mesure qu[e] le pus tarit, & faites usage de la seule étoupe cardée, dès que les chairs commencent à remplir la cavité de la plaie. L'os est-il lésé, je ne dis pa[s] entiérement fracturé, parce qu'alors je conseillerois de faire tuer l'animal, appliquez un simpl[e] plumasseau d'étoupe cardée, imbibé d'une petit[e] quantité d'eau-de-vie, si le périoste est contus o[u] détruit; plumasseau que vous changerez au bou[t] de trois ou quatre jours, & que vous renouvellere[z] après le premier appareil, toutes les vingt-quatr[e] heures, jusqu'à ce que vous soyiez certain de l[a] régénération du périoste. L'application des teintures retarde la chûte de l'escarre, s'oppose à l[a] régénération du périoste, & produit souvent l'exfoliation de l'os. Lorsque l'exfoliation est inévitable, le miel la favorise beaucoup mieux que le[s] teintures & les graisses; il relâche les parois sphacélées de la plaie, il facilite l'extension du périoste, & il procure une prompte cicatrice.

III. ESPECE. *Plaies d'instruments aigus & tranchants.*

LES symptomes qui naissent de l'action d'u[n] instrument aigu ou de l'instrument tranchant su[r] différentes parties du corps, varient en raison d[e] la grandeur de l'instrument, de la force avec laquelle il est mis en mouvement, & des partie[s] blessées.

Un coup d'instrument aigu ou tranchant qu[i] intéresse les téguments de la tête, forme une plai[e] simple, facile à reconnoître & à guérir; les coup[s]

ui affectent les os du crâne ou de la face, ont des
ites plus fâcheuses; la sonde & l'inspection de la
rtie peuvent bien nous faire juger de l'étendue
la plaie, mais elles ne nous apprennent pas sur
champ, si les os de la tête sont entiérement percés
fendus; si le cerveau est intéressé, l'assou-
ssement, la foiblesse, le battement des arteres
us fréquent, sont des signes qui l'annoncent, au
oins sont-ils des preuves de l'ébranlement du cer-
eau. Ici, il ne faut pas craindre de dilater la plaie
d'examiner l'état des os qui répondent à la blef-
ure. Lorsque l'instrument n'a pas pénétré dans le
erveau, ni causé de commotion, ni produit de fente
ur la lame externe des os du crâne, ces sortes de
laies sont bien souvent peu dangereuses, &
n bon traitement vient pour l'ordinaire à bout
'empêcher l'exfoliation de l'os affecté superficielle-
nent, & de procurer une prompte cicatrice: des
lumasseaux d'étoupes, imbibés d'eau-de-vie ou de
in, rarement changés, produisent souvent cet
ffet.

L'instrument aigu ou tranchant qui blesse le
globe de l'œil, au point de pénétrer dans la cham-
bre antérieure de l'œil, ou dans la chambre pos-
térieure, cause la perte entiere de ce globe: il
faudroit que la solution de continuité fût bien sub-
tile pour ne pas donner passage aux humeurs que
le muscle conique tend sans cesse à exprimer. Si
l'instrument aigu n'est pas entré dans la cavité de
l'œil, l'application de l'eau fraîche, souvent renou-
vellée, empêche l'inflammation & guérit la blef-
sure: l'eau fraîche mise sur d'autres plaies récentes,
& même considérables, les conduit souvent à par-
faite cicatrice en très-peu de temps.

Les coups d'instruments aigus ou tranchants qui
pénetrent la poitrine, le bas-ventre & les extrê-

mités, se font connoître par les symptomes rapportés dans le Genre des plaies. Il est des instruments si aigus, qu'ils laissent à peine des traces de leurs blessures sur les téguments ; comment reconnoître leur étendue & les parties qu'ils intéressent ? La sonde d'argent brisée ou flexible paroît être le seul moyen qu'on emploie dès qu'un animal vient d'être blessé : mais les inconvénients de la sonde sont si grands, comme je l'ai fait voir dans le Genre des plaies, qu'il vaut mieux douter de l'étendue de la blessure & des parties affectées, que de se frayer de nouvelles routes, irriter & enflammer les parois de la plaie. Si l'instrument aigu pénetre dans la cavité de la poitrine, ce que vous reconnoîtrez par le sang qui s'écoule des naseaux du blessé, par la difficulté de respirer, par l'abattement des forces & par l'irrégularité du pouls, il faut introduire la sonde jusqu'aux côtes, pour dilater l'ouverture des téguments, & pour faciliter le passage du sang contenu dans la poitrine. Je ne conçois pas la pratique de ceux qui dilatent toutes les plaies faites par instruments aigus ; peut-être qu'ils s'imaginent par-là favoriser l'épanchement du sang contenu dans le fond de la plaie, toujours plus étroit que l'entrée, ou empêcher les fusées & les dépôts, lorsque la suppuration est établie : quoique la dilatation de telles plaies soit rarement avantageuse, il faut cependant les maintenir ouvertes par une petite tente imbibée de miel, ou par un plumasseau lubréfié d'onguent suppuratif, jusqu'à ce que vous soyiez bien convaincu qu'elles ne pénetrent, ni dans la poitrine, ni dans l'abdomen. Les plaies accompagnées d'hémorragie considérable, doivent être dilatées jusqu'au vaisseau blessé, afin de pouvoir y appliquer, ou de la poudre de licoperdon, ou de l'amadou, ou un bouton de

vitriol. Panſez la plaie avec des petits morceaux d'étoupe cardée, que vous enleverez au bout de quatre ou cinq jours, à meſure qu'ils ſe détachent des parois de la plaie; enſuite appliquez un plumaſſeau mollet & lubréfié d'onguent digeſtif, juſqu'à ce que la ſuppuration commence à s'établir; enfin, diminuez peu à peu la quantité d'onguent, pour en venir au ſeul uſage de l'étoupe cardée. Lorſqu'il ſurvient inflammation dans les parties environnantes de la plaie, vous mettrez un cataplaſme de mie de pain pardeſſus le plumaſſeau, qu'il ne faut plus imbiber d'eau-de-vie ou de vin, parce que dans cette eſpece de plaie la cicatrice ne peut avoir lieu ſans ſuppuration: il faut encore, dans les plaies ſuſceptibles d'inflammation, éloigner les panſements les uns des autres le plus qu'il eſt poſſible, pour éviter une foule d'accidents qui réſulteroient des panſements trop réitérés: je ne prétends établir aucune loi ſur le temps du panſement; l'état de la plaie, les qualités de l'ulcere, l'abondance du pus, produiſent des variétés qu'il eſt impoſſible de déterminer: on peut dire qu'en général le panſement doit être réitéré aſſez ſouvent pour que le pus n'occaſionne point, par ſon ſéjour, des fiſtules & des abcès conſidérables, particuliérement chez le cheval, dont le tiſſu cellulaire eſt lâche & le pus abondant. Un nerf eſt-il bleſſé, dilatez la plaie, & portez ſur le nerf un petit plumaſſeau chargé de teinture de térébenthine; d'ailleurs ſuivez le traitement que j'ai indiqué dans l'Eſpece de ſolution de continuité, nommée *piquure de nerf.* Le traitement de la bleſſure du périoſte ne s'exécute pas de la même maniere chez tous les Maréchaux; le plus grand nombre appliquent des ſpiritueux; d'autres préferent la ſimple étoupe cardée, légérement imbibée d'eau-de-vie ou de teinture de

térébenthine ; quelques-uns emploient des plumaſſeaux couverts d'une couche de miel : en général, tous les Praticiens s'accordent à éloigner les graiſſes, les huiles & les onguents, du périoſte & des os bleſſés ; c'eſt alors que les panſements doivent être fort éloignés les uns des autres : ou la cicatrice s'opere promptement, ou l'exfoliation eſt de peu de conſéquence.

Les plaies faites par inſtruments tranchants, produiſent ſouvent dans le tiſſu des téguments & des muſcles, des ſolutions de continuité ſi conſidérables, que les bandages les mieux faits ne peuvent en réunir les bords ; alors il faut avoir recours à une des ſutures que j'ai indiquées dans le Genre *des plaies.*

Lorſque la commotion accompagne les plaies d'inſtruments tranchants, elle ne produit jamais tant de ravages que dans les plaies d'armes à feu : pour en garantir le malade, appliquez ſur les parties voiſines de la plaie, de l'eau-de-vie camphrée ou du vin ſaturé de parties extractives des feuilles de ſauge.

Le premier appareil des plaies d'inſtruments tranchants, dont la ſuppuration eſt eſſentielle pour la cicatrice, conſiſte à réunir les bords de la plaie, à y appliquer de l'étoupe cardée, qu'il faut lever au bout de trois ou quatre jours ; enſuite panſez l'ulcere avec le digeſtif, juſqu'à ce que les bonnes chairs commencent à paroître : la ſeule étoupe cardée terminera la curation. Dans les plaies récentes du pied du bœuf & de celui du cheval, ſujets à être bleſſés par des inſtruments aigus ou tranchants, introduiſez quelques gouttes d'eau-de-vie ou de teinture de térébenthine, que vous retiendrez avec un plumaſſeau d'étoupes, trempé dans l'une ou l'autre liqueur, & ſoutenu par un bandage

aſſez

assez fort pour s'opposer aux excroissances de chair qui viennent si promptement de la sole charnue ou de la substance cannelée : si vous soupçonnez que les blessures du pied se soient terminées par la suppuration, agrandissez l'ouverture, pour donner issue au pus, dont le séjour cause beaucoup de désordre dans le pied.

Je n'entrerai point dans le détail de toutes les plaies qui peuvent affecter différentes parties du corps, persuadé que les principes que je viens d'exposer sur le traitement des plaies en général, suffit pour mettre le Praticien intelligent à même de varier sa curation selon le tempérament, l'âge & l'espece de sujet, selon la forme de l'instrument & la force avec laquelle il a été mis en mouvement & appliqué sur le corps de l'animal ; enfin, selon les parties affectées.

IV. Espece. *Morsure d'un animal enragé.* (Rage. Hydrophobie)

Le chien & le loup, disposés par tempérament & par caractere à mordre les animaux qui les environnent ; le chien, pour se venger ; le loup, pour dévorer & pour le seul plaisir de détruire, causent souvent des blessures d'autant plus dangereuses, qu'ils sont plus irrités & plus enflammés. L'inflammation la plus vive accompagne quelquefois ces sortes de blessures ; souvent il survient une espece d'emphyseme aux environs de la plaie ; rarement la morsure de ces animaux est-elle suivie de gangrene. Communément on voit le mouton périr après la morsure d'un loup : la peur, qui cause tant de trouble dans les organes de cet animal, peut bien produire cet effet ; mais elle ne cause pas l'inflammation, dont la morsure du loup est toujours accompagnée.

Les ſpiritueux, tels que le vin, l'eau-de-vie & le vin tenant de la boule d'acier en ſolution, ſont les remedes les plus propres à combattre les morſures ſimples des animaux. L'expérience nous a appris que l'eau fraîche renouvellée toutes les demi-heures, & aiguiſée d'un peu d'eau-de-vie, empêchoit l'inflammation de ces ſortes de plaies, & en favoriſoit la cicatrice.

La morſure d'un animal enragé ne cede pas à de tels remedes; auſſi ſes effets ſont-ils plus effrayants: la plaie reſte dure, calleuſe & mal cicatriſée, juſqu'au quarantieme ou cinquantieme jour, temps vers lequel ſes bords commencent à ſe gonfler & à s'écarter; alors un froid général s'empare de tout le corps malade, le pouls eſt foible, l'animal eſt triſte; il porte la tête & les oreilles baſſes, il a les yeux hagards; voilà les ſymptomes du premier degré de la *rage*; enſuite les forces muſculaires s'accroiſſent, la chaleur des téguments devient conſidérable, la reſpiration eſt gênée, l'animal s'agite continuellement; il frappe ſouvent du pied contre terre; les yeux ſont rouges, brillants & étincelants; il répugne aux aliments & à la boiſſon, juſqu'à rejetter l'eau qu'on lui met dans la bouche, & il commence à ronger ſa mangeoire: dans le troiſieme degré, il entre en fureur, il tire la langue, il écume continuellement, il mord & ronge tout ce qui l'environne, il ne peut & il ne veut ni manger ni boire, tous ſes mouvements deviennent furieux & violents; enfin, une convulſion générale, ſemblable à un tremblement, s'empare de l'animal juſqu'à ce qu'il meure; ſouvent le goſier enfle conſidérablement lorſque l'animal eſt ſur le point de mourir. De tous les ſymptomes énoncés ci-deſſus, l'horreur de l'eau eſt le ſeul eſſentiel.

On n'a point d'obſervations qui prouvent que les

chevaux, les bœufs & les cochons deviennent enragés d'eux-mêmes, comme les loups en hiver, lorsqu'ils sont tourmentés de la faim, & les chiens en été, quand ils sont excédés de soif, ou forcés de prendre de la mauvaise nourriture. Qu'un bœuf ou un cheval sain touche avec la langue & les autres parties de la bouche, un corps infecté de la salive d'un animal enragé; qu'il soit mordu par un chien ou par un loup atteints de cette maladie, pour lors ils seront exposés à être attaqués de la rage; je dis exposés, parce que le plus grand nombre des bêtes à cornes & des chevaux mordus ne deviennent pas enragés; à peine sur vingt, six seront-ils affectés de cette maladie. Les porcs ont beaucoup plus de disposition à être attaqués de la rage que les bœufs les chevaux, & sur-tout les brebis, & ils sont plus terribles.

La durée de la rage n'est point constante; le bœuf & le cheval meurent ordinairement cinq à six jours après l'apparition des symptomes; le cochon, au bout de quatre ou cinq jours. Le mal se déclare avec plus ou moins de promptitude, selon le degré de rage ou l'espece de l'animal qui a mordu, selon la profondeur de la plaie, selon l'espece de sujet qui a été blessé, selon la partie affectée; car plus une partie abonde en vaisseaux, plus le virus fait de ravages; ainsi l'on ne doit pas s'étonner de voir des bœufs, des chevaux & des porcs mordus par le même animal, les uns devenir hydrophobes vingt jours après la blessure; les autres, un mois ou deux, & un petit nombre, trois mois après.

La rage prise par l'infection immédiate de la salive, se déclare sur le champ, ou beaucoup plutôt que la rage communiquée par morsure; ses effets sont terribles, & la mort de l'animal plus prompte.

L'ouverture d'un bœuf enragé m'a fait voir le haut de l'œsophage enflammé & d'une couleur livide en plusieurs endroits, le reste du gosier enflammé, de même que la face interne de la trachée-artere: la bave & l'humeur qui revêt le haut du gosier, ne faisoit effervescence, ni avec les acides, ni avec les alkalis; les amygdales étoient tuméfiées, le voile du palais enflammé, la langue noirâtre & remplie d'écume, de même que la face interne des levres; la panse contenoit un fourrage sec & comme torréfié, les vaisseaux du cerveau étoient engorgés, & les yeux rouges & tuméfiés.

Dès qu'un animal a été mordu, il faut sur l'instant avec un bistouri retrancher du corps la partie affectée, jusqu'au-delà du fond de la blessure; laisser saigner la plaie, la laver, de même que les parties environnantes, avec une forte infusion de feuilles de rue dans du vin saturé de sel marin; ensuite la couvrir d'un plumasseau chargé d'un onguent fait avec une partie de sublimé corrosif & deux parties de miel: la suppuration qui s'établira dans la plaie au bout de douze heures, doit être entretenue avec l'onguent égyptiac, jusqu'à ce que les chairs destinées à former une bonne cicatrice, commencent à croître.

Ceux qui se contentent de pratiquer de grandes incisions sur l'endroit de la morsure, n'enlevent point le virus; au contraire, je suis persuadé qu'ils en facilitent l'introduction dans la masse du sang: les caustiques produisent le même effet, avant que d'avoir détruit la partie affectée; ils augmentent le cours du sang dans tous les vaisseaux qui l'arrosent, & par conséquent mettent les vaisseaux absorbants dans le cas d'agir avec plus d'efficacité. Le feu, si employé par les Maréchaux, ne doit jamais être préféré, dans quelque cas que ce soit,

à l'inſtrument tranchant ; il détruit, auſſi-tôt qu'il eſt appliqué, toutes les parois de la plaie ; il borne par ce moyen l'action du virus ; mais pendant le temps néceſſaire pour la chûte de l'eſcarre, ne peut-il pas ſe dégager de l'eſcarre même des molécules virulentes, dont le feu n'a pas entiérement éteint l'action ? ſi les humeurs contenues dans les vaiſſeaux voiſins, ſont tant ſoit peu altérées, ne peuvent-elles pas infecter l'animal, au lieu que la ſection des parois & des parties voiſines de la plaie, remédie à cet inconvénient ? La ſection elle-même eſt inſuffiſante, lorſqu'il s'eſt écoulé un certain eſpace de temps entre la morſure & la ſection ; les molécules du virus hydrophobique paſſées dans les ſecondes voies, exigent des remedes particuliers pour l'empêcher d'agir & le corriger. Pluſieurs Écrivains propoſent ſon expulſion par les voies ſalivaires, au moyen de l'onguent mercuriel ou du turbit minéral, ou du mercure doux, ou de la panacée mercurielle, particuliérement du cinabre mêlé avec le muſc. Le virus hydrophobique attaque les vaiſſeaux ſecrétoires du goſier & de l'œſophage, augmente la ſecrétion de la ſalive, de même que le mercure ; en conſéquence on a jugé que le mercure pouvoit être le ſpécifique de la rage : d'autres ont penſé qu'il n'expulſoit pas le virus hydrophobique, mais qu'il le corrigeoit, puiſqu'une infinité d'animaux n'avoit éprouvé de guériſon que par l'uſage du turbit minéral, donné à une doſe incapable d'augmenter la ſalivation, toujours dangereuſe chez les chevaux, les bœufs & les porcs. Quelques Auteurs célebres nous aſſurent que le mercure & ſes préparations n'ont jamais combattu avec ſuccès la rage ; en conſéquence ils préferent le mouron rouge mis en infuſion dans l'eau, & donné à forte doſe pendant vingt ou trente jours conſécutifs ;

c'eſt à l'expérience réitérée ſur une multitude de chevaux, de bœufs & de pores, à confirmer cette vertu, que beaucoup de Praticiens regardent encore comme imaginaire. Le plus grand nombre des Maréchaux, après avoir appliqué un fer rouge ſur la plaie, emploient des breuvages compoſés de plantes aromatiques macérées dans du vin : par exemple, le breuvage ſuivant jouit chez eux d'une très-grande réputation. Prenez des feuilles d'abſynthe & des feuilles de rue, de chacune deux poignées ; de la racine de gentiane pulvériſée, une once ; de bon vin, trois livres ; faites macérer à une douce chaleur pendant douze heures ; paſſez, conſervez la colature à adminiſtrer en trois doſes égales dans le jour ; réiterez ce breuvage pendant trois jours conſécutifs. Ces Maréchaux ſe perſuadent de guérir des chevaux enragés avec ce remede, parce qu'ils ignorent que ſur vingt chevaux mordus, à peine il s'en trouve cinq qui le deviennent.

De toutes les méthodes celle qui me paroît indiquée, & fondée ſur de bonnes obſervations, eſt l'adminiſtration intérieure du mercure ; & de toutes les préparations mercurielles la plus avantageuſe, eſt, à mon avis, le cinabre porphyriſé & mêlé avec parties égales de racine de gentiane pulvériſée ; le tout incorporé avec ſuffiſante quantité de miel pour un bol, qu'il faut répéter le matin & le ſoir, à la doſe d'une dragme par bol, juſqu'à ce qu'on ait paſſé le trentieme jour, à dater de l'inſtant de la morſure. Certains Chymiſtes, plus attentifs à ce qui ſe paſſe dans le fond de leurs creuſets qu'aux fonctions de l'économie animale, avanceront que le cinabre ne ſe décompoſe pas dans les premieres voies, & que par conſéquent il eſt inutile ; mais ſi on leur ſoutient, d'après pluſieurs expériences, que

le cinabre preſcrit intérieurement, ou adminiſtré en friction, a excité la ſalivation, que répondront-ils ?

Baignez les bêtes mordues par un chien enragé, deux heures le matin, deux heures le ſoir, ſi la ſaiſon le permet ; donnez-leur pour nourriture du ſon mouillé & des plantes fraîches ; pour boiſſon, de l'eau blanche ; adminiſtrez-leur tous les jours un breuvage compoſé de feuilles de rue, & de vin, macérées à un feu doux pendant ſept à huit heures ; évitez de les ſaigner & de les faire ſuer ; entretenez la morſure dans une louable ſuppuration pendant deux mois ; enfin, renfermez-les dans une écurie éloignée des autres animaux, où il faut les veiller avec ſoin, afin de les faire aſſommer dès que les premiers ſymptomes de la rage paroîtront ; car ce ſeroit perdre ſon temps, & s'expoſer évidemment à être mordu, que d'attendre les progrès de cette maladie, toujours mortelle dès l'inſtant où elle a commencé à ſe déclarer.

V. ESPECE. *Bleſſure de la langue.*

LA langue du cheval eſt plus expoſée à être bleſſée que celle du bœuf, à cauſe du mors ou de la longe qu'on lui met entre les deux mâchoires, toutes les fois qu'on veut le conduire. Les bleſſures ſuperficielles de la langue ſe diſſipent facilement par les lotions avec le vin chaud & le miel ; mais ſi une grande partie de la langue eſt preſque diviſée, d'un coup de biſtouri ou de ciſeau finiſſez-en la ſection : la grande mobilité de la langue, l'impoſſibilité de l'aſſujettir avec les bandages & les ſutures convenables, ne permettent pas d'attendre l'union d'une grande ſolution de continuité arrivée à cet organe, par quelque inſtrument que ce ſoit : donnez pour nourriture de l'eau blanchie avec

beaucoup de farine de froment, & des lavements composés de farine de froment & de lait: aussitôt que la plaie sera cicatrisée, remettez l'animal aux aliments solides.

VI. ESPECE. *Blessure des barres.*

LES barres, espaces compris entre les crochets & les dents mâchelieres, peuvent être blessées par un mors mal construit, ou par une mauvaise main.

Lavez souvent les barres avec du vin miellé, ou tenez dans la bouche de l'animal un billot enveloppé d'un linge, que vous couvrirez de miel toutes les heures: si l'os est affecté, formez avec du linge une espece de billot, dont vous tremperez l'extrêmité, qui doit appuyer sur la barre, dans de la bonne eau-de-vie, ayant soin d'humecter le linge d'eau-de-vie plusieurs fois le jour, jusqu'à ce que vous vous apperceviez que la portion de l'os carié se dégage, ou que le périoste la recouvre; car toutes les fois que l'os est intéressé, il ne faut pas s'imaginer que l'exfoliation s'ensuive; il arrive souvent que la plaie se cicatrise solidement sans exfoliation.

TROISIEME SOUS-ORDRE.

SOLUTION DE CONTINUITÉ AVEC ÉVACUATION DE MATIERE PURULENTE OU D'HUMEUR SÉREUSE.

UNE tumeur inflammatoire superficielle vient-elle à suppuration, il se forme dans le centre de la tumeur une collection de matiere fluide, blanchâtre, nommée *pus*, qui se fait jour d'elle-même, ou qui reçoit une libre évacuation hors du

corps, ſoit par les cauſtiques, ſoit par l'inſtrument tranchant, ſoit par le cautere actuel. Le pus qui s'écoule des autres ſolutions de continuité, differe peu du précédent ; il doit toujours ſa formation à une inflammation antérieure. Qu'il ſe faſſe un tranſport ſubit de matiere purulente dans une partie du corps où l'inflammation n'aura pas eu lieu, on ne ſera pas plus fondé à admettre la formation du pus ſans l'exiſtence de l'inflammation ; ce pus étoit certainement renfermé dans une partie du corps où l'inflammation avoit régné. Qu'importe pour le Praticien que le pus ſoit produit dans le torrent de la circulation, ou dans la partie affectée, pourvu qu'il ſache diſtinguer les ſolutions de continuité qui, à la ſuite d'une inflammation, donnent du pus, de celles qui fourniſſent du pus ſans avoir éprouvé d'inflammation ? Souvent il ſort de certaines ſolutions de continuité une matiere fluide, âcre, qui ſemble différer eſſentiellement du pus, par la couleur, la conſiſtance & la cauſticité : quelques-uns la nomment *humeur ſéreuſe*, & pluſieurs, *matiere ichoreuſe.* Ces ſolutions forment un Genre particulier.

GENRE PREMIER.

Solution de continuité avec évacuation de pus. (Ulcere.)

Toute ſolution de continuité dont il ſort une humeur plus ou moins blanche & fluide, forme l'ulcere : les variétés qu'il offre ſont innombrables, ſi on a égard à ſa grandeur, à ſa ſituation, à l'eſpece de matiere purulente qu'il fournit, & à la qualité de ſes parois.

Dès qu'un abcès eſt ouvert, il prend le nom d'*ulcere*; lorſqu'une plaie ſuppure, elle porte le même nom; quand le cauſtique ou le feu a produit la ſuppuration, la partie qui ſuppure ſe nomme encore ulcere : dans tous ces cas, l'inflammation a toujours précédé la ſuppuration, & la ſuppuration a formé l'ulcere.

Depuis l'ulcere cauſé par une plaie ſimple ou par un abcès de bonne qualité, juſqu'à l'ulcere arroſé d'une humeur fétide & verdâtre, rempli de chairs molles & fongueuſes, environné de bords calleux & inſenſibles, pénétrant dans pluſieurs cavités intérieures, & accompagné d'une dépravation du ſang, quelle diſtance & quelle différence pour le traitement ! le premier ne demande que les ſecours indiqués dans la curation générale des plaies & des abcès ; le ſecond exige des méthodes particulieres à ſon état ; l'un ſe guérit promptement, pour peu qu'on ſeconde les efforts de la nature ; l'autre eſt rebelle, & ne cede qu'à l'application méthodique des remedes les plus actifs ; celui-ci eſt rarement ſuivi d'accidents fâcheux, quel que ſoit le ſujet qui en eſt affecté ; celui-là préſente toujours du danger, plus chez les chevaux farcineux & morveux, que chez les animaux jeunes, vigoureux & bien conſtitués. En général, plus les parois d'un ulcere ſont corrompues, molles, inſenſibles, d'une couleur jaune, ou blanche, ou livide, ou noirâtre ; & le pus, fluide, abondant, âcre, fétide, jaune, ou rougeâtre, ou verdâtre, ou noirâtre, plus l'ulcere eſt de mauvaiſe qualité.

Les Anciens, exacts obſervateurs, avoient reconnu, dans le traitement des ulceres, trois temps ; la déterſion, la régénération des chairs & la cicatriſation : dans le premier temps, la nature fait ſes efforts pour entraîner, par la ſuppuration, tout ce

qu'il y a d'hétérogene ; dans le ſecond temps, elle fait croître les chairs néceſſaires pour remplir la ſolution de continuité ; dans le troiſieme temps, elle borne l'accroiſſement des chairs, & les couvre d'une membrane plus ou moins denſe, ce qu'on appelle cicatrice.

L'ulcere ſimple ou benin préſente peu d'obſtacles; l'onguent digeſtif ſeul, ou animé de quelques gouttes d'eau-de-vie, ſuffit pour le déterger ; l'étoupe cardée, renouvellée tous les trois ou quatre jours, favoriſe l'accroiſſement des chairs & la cicatrice de l'ulcere. Les parois de l'ulcere ſont-elles relâchées, le pus vient-il en grande quantité, ſervez-vous du ſuc de feuilles de noyer plus ou moins ſaturé de miel ou de l'onguent égyptiac. Pluſieurs font grand cas du ſuc de feuilles de chélidoine : les bons effets que j'en ai éprouvés ſur pluſieurs chevaux, me le font eſtimer autant que celui de feuilles de noyer. Dès que l'ulcere ſera détergé, & que les chairs louables commenceront à paroître, il faut en venir aux plumaſſeaux d'étoupe cardée, éloigner les panſements à meſure que le pus diminue, & que les chairs croiſſent ; lorſque le pus eſt fluide, abondant, fétide, & l'ulcere vermineux, lavez l'ulcere trois fois par jour avec une forte infuſion de feuilles d'abſynthe dans du vinaigre ſaturé de ſel marin & aiguiſé d'eau-de-vie. Pluſieurs donnent la préférence à l'infuſion de tabac dans une leſſive de cendres de bois ; le ſuc de feuilles de marrube ou de feuilles de rue, mêlé avec plus ou moins d'onguent égyptiac, & l'eau de chaux, jouiſſent encore d'une grande réputation ; enſuite couvrez l'ulcere d'un plumaſſeau trempé dans du vin ou de l'eau-de-vie ; dès que le pus deviendra louable, & que les parois de l'ulcere prendront un bon caractere, retranchez les lotions, panſez avec le ſuc de feuilles

de noyer & le miel, jusqu'à ce que les chairs commencent à remplir la cavité de l'ulcere; dès-lors passez à l'usage de l'étoupe cardée. Si le pus, quoique louable, continue de couler abondamment, si les chairs sont un peu molles, l'onguent fait avec la suie de cheminée & le miel, & quelquefois l'onguent egyptiac, conduiront l'ulcere à parfaite cicatrice.

Il arrive souvent aux ulceres, qu'après avoir rendu un pus âcre & fétide, leurs bords se replient en dedans, se couvrent d'épiderme, se durcissent & deviennent ce qu'on appelle calleux: tant que les levres d'un ulcere restent dans cet état, il est impossible d'en obtenir la guérison; il faut donc les détruire, ou avec le cautere actuel, ou avec les caustiques, ou avec l'instrument tranchant. Le feu produit une escarre qui forme rarement, après sa chûte, une bonne suppuration; au contraire, il semble favoriser le retour des callosités. La dissolution du mercure dans l'acide nitreux, le précipité rouge mêlé avec l'onguent suppuratif, le beurre d'antimoine incorporé avec le miel, sont les caustiques les plus usités en pareil cas; ils détruisent bien sur le champ les callosités, mais ils procurent ordinairement des escarres suivies d'une abondante suppuration & de mauvaises chairs, qui s'opposent autant à la détersion de l'ulcere que les callosités. Rien n'est préférable à l'instrument tranchant, pourvu que vous ayiez soin de panser, aussi-tôt après la section des callosités, avec l'onguent égyptiac, & de continuer cet onguent jusqu'à l'apparition des chairs de bonne qualité; si, après la section des bords calleux, vous n'appréhendez rien de la part du pus & des parois internes de l'ulcere, on le pansera comme un ulcere simple.

Les chairs molles & fongueuses qui s'élevent du

fond ou des parois de l'ulcere, doivent être détruites, ou par les cauſtiques, ou par l'inſtrument tranchant. Ceux qui emploient les cauſtiques, ſe ſervent d'un onguent fait avec le précipité rouge, l'alun calciné & le miel, ou de la diſſolution du mercure dans l'acide nitreux, ou du baume d'aiguilles; par ce moyen ils détruiſent, pour quelque temps, les chairs fongueuſes; mais ſouvent elles reviennent auſſi-tôt qu'on ceſſe d'appliquer un de ces cauſtiques. Le feu, les ſpiritueux & les forts aſtringents ſont pour le moins auſſi nuiſibles que les cauſtiques. L'inſtrument tranchant eſt donc encore le moyen le plus prompt & le plus efficace; il renouvelle les parois de l'ulcere, & facilite l'accroiſſement des bonnes chairs: cependant, pour les chairs qui ne ſont pas abſolument de mauvaiſe qualité, l'onguent égyptiac, l'alun calciné, & particuliérement la ſuie de cheminée, aidés d'une légere compreſſion, ſuffiſent pour les abattre. Il eſt d'autres chairs qui croiſſent en grande quantité & ſe renouvellent promptement, malgré leur deſtruction avec l'inſtrument tranchant: dans ce cas, elles prennent origine d'un os carié, où elles ſont entretenues par un virus qui infecte la maſſe du ſang, tel que le virus farcineux. Ce ſeroit entreprendre inutilement leur guériſon, ſi vous ne commencez pas à remédier à la carie de l'os ou à la corruption des humeurs; mettez donc en uſage les remedes indiqués pour la carie & le farcin.

Lorſque le fond d'un ulcere eſt plus étendu que ſon orifice extérieur, lorſque le pus s'y ramaſſe & y forme des fuſées, lorſque le pus ſort difficilement de ces nouvelles cavités, il faut avec la ſonde reconnoître l'étendue de l'ulcere, ſans ſe frayer de nouvelles routes; inconvénient très-difficile à éviter chez le cheval, dont le tiſſu cellulaire eſt ſi lâche.

Aussi-tôt que vous vous serez assuré de l'étendue de l'ulcere, ou vous en comprimerez le fond, vers l'orifice extérieur, avec un bandage gradué, si le fond de l'ulcere est voisin des téguments ; ou vous y injecterez du suc de feuilles de noyer, ou du suc de feuilles de chélidoine, édulcorés avec du miel, lorsque les parois de l'ulcere jouissent d'un assez grand ressort pour faire évacuer une partie de la matiere injectée ; ou vous ferez une contr'ouverture, si le fond de l'ulcere n'est pas bien éloigné des téguments ; ou vous dilaterez l'ulcere avec un bistouri dans la plus grande partie de sa longueur, lorsque son fond regarde les parties internes du corps ; ou vous emporterez avec le bistouri une portion de ses parois, dès que ses bords sont calleux. C'est ici que le Praticien est obligé de réunir toutes ses connoissances pour se décider sur la méthode la plus propre à combattre l'ulcere sinueux.

La facilité avec laquelle le tissu cellulaire du bœuf, de la brebis, sur-tout du cheval, se relâche, rendra toujours cette espece d'ulcere dangereuse, longue & difficile à guérir. Si d'un côté je blâme les Maréchaux qui, dans la crainte d'intéresser des vaisseaux ou des nerfs considérables, en dilatant l'orifice externe de l'ulcere sinueux, laissent séjourner & croupir le pus dans le fond des ulceres, d'un autre côté je ne suis pas moins indigné contre ceux qui font consister tout leur savoir à poursuivre avec le bistouri toutes les especes d'ulceres sinueux, jusques dans leur dernier retranchement ; quand même le pus s'en évacueroit facilement par des contr'ouvertures & par leurs orifices extérieurs, ils causent des suppurations abondantes, ils rendent les cicatrices difficiles & difformes, ils pénetrent quelquefois dans des parties que le bistouri doit respecter,

ils intéressent ordinairement des vaisseaux, des nerfs & des muscles essentiels aux fonctions des organes voisins de l'ulcere ; enfin, ils retardent la curation & augmentent les frais du traitement ; objets d'une grande conséquence pour le pauvre Laboureur.

L'ulcere vermineux sera combattu avec un onguent composé de suie de cheminée & de suc d'absynthe, ou avec du suc de feuilles de marrube, tenant en solution quelques grains de sublimé corrosif.

L'ulcere ancien, qui donne peu de pus, & dont les bords sont durs, peu humectés & presque insensibles, veut être traité avec un onguent composé de parties égales de suc de feuilles de noyer ou de feuilles de chélidoine & d'onguent égyptiac, jusqu'à ce qu'une louable suppuration ait détergé l'ulcere, & procuré l'accroissement des bonnes chairs ; ensuite continuez de panser l'ulcere avec l'étoupe cardée, renouvellée tous les deux jours. Dès les premiers jours du traitement, établissez un cautere dans une partie éloignée de l'ulcere, dont vous entretiendrez la suppuration un mois ou deux après la cicatrice ; autrement l'humeur déterminée vers l'ulcere, pourroit se jeter sur un viscere essentiel à la vie, ou sur une autre partie nécessaire à la progression. De semblables cauteres sont toujours d'un avantage réel, lorsque l'ulcere occupe un grand espace, qu'il donne beaucoup de pus, qu'il doit ses mauvaises qualités à un vice particulier des humeurs, & qu'il résiste depuis quelque temps aux remedes ordinaires.

Tous les Praticiens s'accordent à ne jamais entreprendre la curation d'un ulcere étendu, ou de mauvaise qualité, sans administrer des remedes internes, analogues à l'état de l'ulcere. Le pus est-il trop abondant, la décoction de bois de gayac ou de buis

en breuvage, la térébenthine, la colophane & le miel ſous forme de bol, les eaux minérales ferrugineuſes & ſulfureuſes pour boiſſon, le ſon avec du ſel marin, & les lavements avec l'infuſion de feuilles de chicorée, tenant en ſolution du ſel d'epſom; la paille mêlée avec des plantes aromatiques pour nourriture, peuvent contribuer à favoriſer l'action des remedes externes. Le pus eſt-il fétide & les parois de l'ulcere lâches, les breuvages faits avec l'infuſion d'abſynthe, ſaturée de crême de tartre, ou aiguiſée d'une petite quantité de vinaigre & d'eau-de-vie, ou animée avec du vin; les aliments fertiles en plantes aromatiques pour nourriture, les bols compoſés de racine de gentiane, de nitre & de miel, & les lavements aromatiques, favoriſeront les bons effets des remedes externes. L'ulcere eſt-il douloureux & comme deſſéché, l'eau blanche pour boiſſon; le ſon humecté & les plantes fraîches pour nourriture, la décoction de racine de guimauve en lavement, rempliront les indications qu'il préſente.

Les purgatifs, la ſaignée, les ſudorifiques, ſont en général nuiſibles aux beſtiaux attaqués d'ulcere, de quelque eſpece qu'il ſoit; les urinaires & les cauteres leur conviennent beaucoup mieux: la diete doit être proportionnée à la perte des matieres purulentes; une diete trop rigoureuſe rendroit l'animal maigre, languiſſant, accroîtroit les mauvaiſes qualités de l'ulcere, retarderoit la cicatrice & la convaleſcence; d'un autre côté, la trop grande quantité d'aliments nutritifs augmenteroit l'abondance du pus, l'accroiſſement des mauvaiſes chairs, & s'oppoſeroit aux bons effets des remedes intérieurs: la diete doit donc être modérée & proportionnée à l'état de l'ulcere. Il eſt auſſi eſſentiel d'être attentif ſur l'exercice, ſur les qualités de l'atmoſphere,

l'atmoſphere, ſur la ſaiſon & ſur la diſpoſition & la propreté de l'écurie où l'on renferme le malade: peu d'exercice, un air pur, ſec & ſouvent renouvellé; une écurie propre & parfumée pluſieurs fois le jour en été, avec du vinaigre, favoriſeront la déterſion & la cicatrice de l'ulcere.

I. Espece. *Ulcere de l'œil.*

Le globe de l'œil & les parties molles qui l'environnent, étant ſuſceptibles d'inflammation comme les autres parties du corps, elles peuvent être attaquées d'un ulcere, ſouvent funeſte à la viſion. Lorſque l'ulcere affecte la cornée tranſparente, l'animal ne peut ſoutenir la lumiere, à cauſe de l'inflammation qui accompagne l'ulcere; ſes parois ſont plutôt rouges que blanchâtres, il occupe un eſpace plus ou moins grand de la cornée tranſparente; il ſort de l'œil une humeur purulente; enfin, l'animal témoigne de la douleur dès qu'on lui touche les paupieres.

Le globe de l'œil privé de l'humeur aqueuſe, du cryſtallin & de l'humeur vitrée, par un principe quelconque, ſur-tout par un inſtrument méchanique, s'ulcere promptement, & il s'en écoule une grande quantité de pus; les paupieres écartées ne laiſſent voir qu'une maſſe informe, inégale, rougeâtre & couverte de pus. L'ulcere des bords des paupieres & des angles de l'œil eſt accompagné d'inflammation; il donne une humeur plus ou moins épaiſſe & blanchâtre, laquelle, par ſon âcreté, enflamme ſouvent la membrane clignotante & le globe de l'œil.

L'ulcere de la cornée tranſparente, très-rare chez le bœuf, le cheval, la brebis, la chevre & le porc, doit être borné & cicatriſé avec le plus de promptitude poſſible, parce qu'il parviendroit juſ-

qu'à la chambre antérieure, & qu'il causeroit l'expulsion des humeurs & la perte entiere du globe de l'œil. Pour déterger cet ulcere, le suc d'hyssope, la myrrhe, ou l'encens mêlé avec un jaune d'œuf, sont les remedes qu'on prétend avoir employés jusqu'à présent avec le plus de succès, particuliérement le vin dans lequel on a fait macérer de l'aloës & du camphre; mais il me semble que du vin saturé de vitriol blanc, & mêlé avec parties égales de miel, détergeroit aussi promptement l'ulcere, sans causer autant d'irritation. Quelques-uns font usage du suc de feuilles de chélidoine, saturé d'alun, & incorporé avec parties égales de miel; ils nous assurent en avoir toujours éprouvé de bons effets, pour l'ulcere de la cornée transparente, comme pour l'ulcération des paupieres.

L'ulcere qui affecte l'intérieur du globe de l'œil, présente deux indications; la premiere se borne à dessécher l'ulcere; la seconde, à extirper les tuniques de l'œil. Dans le premier cas, injectez trois fois par jour dans l'œil, de l'eau de chaux édulcorée avec du miel, ensuite de l'eau alumineuse empreinte d'une petite quantité de miel; enfin, terminez par l'application de l'onguent de céruse fait avec le miel. Il est rare de voir la suppuration entiérement tarie, malgré l'administration des remedes que je viens de prescrire; l'extirpation de l'œil est donc le seul moyen qui reste pour éviter la mort de l'animal. Les paupieres étant maintenues ouvertes par un serviteur intelligent, saisissez avec de fortes pinces ou avec une erine, les tuniques de l'œil, afin de pouvoir les séparer des parties voisines, avec le bistouri. Cette opération cruelle & sanguinaire est assez difficile à bien exécuter, à cause de la profondeur de l'orbite & de la forte contraction des muscles du globe de l'œil, qui s'opposent à

la ſortie des tuniques. Comme l'hémorragie eſt aſſez conſidérable, rempliſſez l'orbite d'étoupe cardée, ſaupoudrée de vitriol blanc ou de licoperdon, que vous ſortirez trois ou quatre jours après l'opération; enſuite panſez la plaie comme un ulcere ſimple, premiérement avec le digeſtif aiguiſé de quelques gouttes d'eau-de-vie, enſuite avec la ſimple étoupe cardée. Si le Maréchal eſt jaloux de ſauver, aux regards du vulgaire, la perte de l'œil d'un cheval, il peut accoutumer cet animal à porter un œil de verre, & par ce moyen le rendre moins déſagréable à la vue.

L'ulcération des paupieres cede ordinairement à l'eau ſaturée de vitriol blanc, ou à un mêlange de parties égales de vitriol blanc ou d'alun & de miel, excepté que les bords des paupieres ne ſoient durs & calleux; alors il faut ſe ſervir de l'onguent égyptiac, & de-là paſſer au mêlange de vitriol & de miel.

II. ESPECE. *Ulcere du conduit lacrymal.* (Fiſtule lacrymale.)

IL ſort par les points lacrymaux, ou par l'orifice inférieur du conduit lacrymal, une matiere purulente, dont la quantité, la couleur & la conſiſtance varient beaucoup.

Le bœuf, le cheval, la brebis, la chevre & le porc ſont très-rarement attaqués de cette maladie; les petits conduits lacrymaux ſont trop dilatés & trop élaſtiques pour permettre aux larmes d'y ſéjourner; la membrane clignotante non ſeulement les défend de l'impreſſion des corps étrangers, mais encore fait une légere compreſſion ſur leurs parois, lorſqu'elle ſe retire vers le grand angle de l'œil; d'ailleurs les petits conduits lacrymaux, en ſe réuniſſant, forment un grand canal, qui ſe loge,

presqu'aussi-tôt après sa naissance, dans l'os lacrymal; os qui semble être construit pour mettre à l'abri des injures des corps extérieurs la partie la plus sensible du grand conduit lacrymal.

Dès que vous appercevrez le moindre écoulement de matieres purulentes par les conduits lacrymaux, faites tous vos efforts pour déterger l'ulcere avec le plus de promptitude possible. Les uns proposent d'injecter des médicaments déterfifs par un des points lacrymaux; les autres prescrivent d'ouvrir le conduit lacrymal vers son origine, c'est-à-dire, proche de son entrée dans l'os lacrymal; mais ceux qui connoissent la structure du grand conduit lacrymal, sa situation & sa direction, préféreront toujours le seton ou les injections par l'orifice inférieur du grand conduit lacrymal. Écartez les narines du cheval, vous verrez l'orifice inférieur du grand conduit lacrymal du côté externe, rendre par une ou deux ouvertures, l'humeur qu'il contient; mais chez le bœuf il est plus difficile de le distinguer & d'y introduire l'extrêmité d'une cannule; il est situé intérieurement à un pouce environ du bord externe des narines, presque au milieu de la portion supérieure & antérieure du cartilage mobile des narines; là, il fait une saillie extrêmement petite sur la face interne de ce cartilage; c'est vers le milieu de cette saillie, placée plutôt du côté externe du nez que du côté interne, qu'on doit introduire l'extrêmité de la cannule. Le Maréchal n'entreprendra jamais cette opération sans avoir disséqué avec attention ces organes, & sans avoir tenté plusieurs fois l'introduction de la sonde sur des animaux vivants & morts; il y injectera deux fois par jour de la décoction d'orge miellée; si l'ulcere ne se déterge pas au bout de douze jours, il ajoutera à la décoction d'orge, du

ſuc de feuilles de noyer, à proportion de la qualité & de la quantité du pus; lorſque le pus deviendra louable, il terminera la curation par des injections d'orge, & principalement par des parfums d'encens, qu'il introduira dans toute l'étendue du canal, à l'aide d'une ſonde creuſe, & inférieurement évaſée en forme d'entonnoir. Les Praticiens qui rejettent les injections, introduiſent par l'orifice inférieur du grand conduit, une petite ſonde flexible, dont l'extrêmité préſente une châſſe & un petit bouton; lorſque la ſonde a franchi un des orifices des petits conduits lacrymaux, ils paſſent dans la châſſe de la ſonde un fil: après avoir retiré la ſonde avec le fil par l'orifice inférieur du grand conduit lacrymal, ils attachent au fil quelques brins d'étoupe imbibés, ou de digeſtif aiguiſé d'eau-de-vie, ou d'onguent compoſé de ſuc de feuilles de noyer & de miel, ou de teinture de térébenthine, ſelon l'état de l'ulcere; en tirant le fil par le petit conduit lacrymal, ils font paſſer dans le grand conduit lacrymal les brins d'étoupe, qu'ils y laiſſent un ou deux jours, & qu'ils en font ſortir par le moyen de l'extrêmité inférieure du fil qui pend hors du nez: comme la partie ſupérieure du fil eſt continue avec un peloton de fil, ils ne ſont point obligés de ſonder toutes les fois qu'ils veulent panſer.

Il eſt eſſentiel de ſonder par l'orifice inférieur du grand conduit lacrymal; car je ſuis aſſuré que le Maréchal le plus groſſier peut faire paſſer une ſonde de l'orifice inférieur du grand conduit lacrymal, par un des petits conduits lacrymaux, ſans faire de fauſſes routes, tandis que le Maréchal inſtruit & expérimenté pratiquera ſouvent des fauſſes routes, en ſondant par un des points lacrymaux.

L'une & l'autre méthode que je viens de propo-

ser, ont leurs avantages & leurs difficultés : dans la premiere la cannule doit parvenir proche de l'ulcere, afin de pouvoir l'arroser du fluide contenu dans la seringue ; autrement ce fluide s'arrêteroit au milieu de la route qu'on se propose de lui faire parcourir. Quel est l'animal assez patient pour souffrir que deux ou trois fois le jour on introduise dans un si petit conduit une longue cannule ? Les mouvements qu'il fera pendant l'opération, le mettront sans cesse dans le cas d'être blessé ; d'une autre part, on ne peut injecter que des matieres extrêmement fluides, souvent nuisibles aux anciens ulceres du grand conduit lacrymal ; les parfums d'encens, de succin, & même de feuilles de tabac, quand il s'agit de déterger, peuvent, il est vrai, suppléer dans plusieurs cas aux injections. Tout bien considéré, l'injection n'est utile que chez le bœuf & le cheval tranquilles, & pour les ulceres commençants ou de bonne qualité. Les brins d'étoupe chargés de médicaments relatifs à l'état de l'ulcere, & introduits dans le grand conduit lacrymal par le moyen d'un fil, me paroissent plus efficaces ; l'impatience de l'animal ne dérange point le pansement ; les petits conduits lacrymaux sont assez grands pour laisser passer le fil, ou le remuer, sans que leurs tuniques internes en soient blessées : les médicaments sont immédiatement portés sur l'ulcere, ce qu'on reconnoît par le pus dont les brins d'étoupe sont imbibés ; les médicaments y produisent des effets sensibles, parce que leur action est de longue durée, & que les brins d'étoupe exercent en même temps une légere pression sur les parois de l'ulcere : la fistule lacrymale la plus ancienne résiste difficilement à cette méthode, pourvu que les parois osseuses du grand conduit lacrymal ne soient pas cariées ; dans ce cas, les spiritueux portés sur

l'ulcere, à l'aide du fil & des brins d'étoupe, & les parfums aromatiques, sont les seuls médicaments dont il y a lieu d'attendre du secours; s'ils ne réussissent pas, il faut regarder la fistule comme incurable, à cause de la délicatesse de l'os qui sert d'enveloppe au grand conduit lacrymal.

III. ESPECE. *Ulcere de l'oreille.*

IL se manifeste par une évacuation de matiere purulente hors de l'oreille, & par une accumulation de pus dans l'oreille externe. Cet ulcere ne jouit pas toujours des mêmes qualités; tantôt il fournit une grande quantité de pus louable, tantôt il donne un pus de mauvais caractere; quelquefois le pus semble annoncer, par sa noirceur, par sa fétidité & son âcreté, que le conduit auditif osseux, ou les os de la cavité du tympan sont cariés: en général, plus l'ulcere est situé profondément, & donne de pus, plus il est long & difficile à guérir.

L'impossibilité de voir l'endroit affectée, le sejour du pus occasionné par la situation de la tête & des oreilles, & par la longueur du conduit auditif, rendent le traitement de l'ulcere plus difficile.

Lorsque le pus est louable, un mêlange de vin & de miel versé deux fois par jour dans les oreilles, suffit pour déterger l'ulcere; s'il y avoit douleur aiguë, substituez au vin l'eau d'orge miellée; si le pus étoit fétide & sanieux, injectez-y du suc de feuilles de noyer, mêlé avec un peu d'eau-de-vie & de miel; si l'ulcere étoit vermineux, le suc de feuilles d'absynthe, ou des étoupes couvertes d'un onguent composé de suie de cheminée & de miel, détruiront les vers & détergeront l'ulcere. Plusieurs Praticiens célebrent les fumigations aromatiques pour dessécher les parois de l'ulcere; mais avant

que de les administrer, il faut être bien certain que l'animal n'éprouve aucune douleur d'oreille, qu'il n'y a rien à craindre de la part de l'inflammation, & que les parois de l'ulcere sont disposées à la cicatrice; les parfums augmenteroient, par leur irritation, la vélocité du sang, & mettroient les parties affectées dans le cas d'essuyer les funestes effets de l'inflammation : cependant la vapeur de l'encens & celle du vinaigre & de l'eau-de-vie, peuvent être admises dans l'oreille sans exposer l'animal à aucun accroissement des symptomes, pourvu qu'on ait soin, après chaque fumigation, d'introduire dans l'oreille de l'étoupe cardée & imbibée d'une petite quantité d'eau-de-vie.

On a vu guérir avec les parfums & les spiritueux, des ulceres sanieux & fétides, qui avoient resisté à l'action des remedes ordinaires; par le moyen d'un entonnoir recourbé, faites parvenir dans l'oreille des parfums d'eau-de-vie, dont vous aiderez l'action en y introduisant des plumasseaux trempés dans de la bonne eau-de-vie; réitérez tous les jours ce traitement; au bout de huit jours, vous éloignerez les parfums, & vous continuerez les plumasseaux imbibés d'eau-de-vie, jusqu'à parfaite cicatrice, ce qui arrive pour l'ordinaire trois semaines après le premier appareil.

IV. ESPECE *Ulcere de la bouche.* (Aphte.)

L'ANIMAL prend peu de nourriture; il maigrit considérablement, & quelquefois il périt, si l'ulcere prend un accroissement considérable, s'il se multiplie dans la bouche, & s'il attaque des parties essentielles à la déglutition.

Dès qu'un bœuf, un cheval, une brebis, &c. ne peuvent mâcher, examinez promptement l'intérieur de la bouche, parce que souvent cela dépend

des ulcetes qui affectent l'intérieur des levres, les parties latérales & postérieures de la langue, les gencives, le voile du palais & le fond de la bouche. Ordinairement les ulceres qui affectent la bouche du cheval, viennent d'une espece de pustules remplies de sérosité, & quelquefois terminées par une pointe noire, extrêmement douloureuse, qui s'ouvre d'elle-même, ou par le moyen d'un instrument aigu. Les ulceres qui attaquent la bouche du bœuf sont quelquefois produits par des vésicules situées derriere la langue, ou sur ses parties latérales, remplies d'une humeur plus ou moins rousse; ou bien ils sont causés par des petits boutons inflammatoires, qui se terminent par suppuration, & forment des ulceres plus ou moins profonds & étendus; ils attaquent ordinairement les levres & les gencives, rarement la langue & le palais. Lorsque ces ulceres viennent à la suite d'une maladie aiguë, & sur-tout d'une maladie inflammatoire, ils sont toujours de bon augure. Quant aux ulceres qui succedent aux tumeurs pleines de sérosité, ils regardent le Genre suivant.

Aussi-tôt qu'on apperçoit dans la bouche une tumeur remplie de pus, il faut l'ouvrir avec une lancette, ou l'emporter avec le bistouri, si elle offre peu de volume; ensuite laver l'ulcere avec une infusion d'absynthe dans du vinaigre saturé de sel marin. Quelques Praticiens emploient avec succès l'acide vitriolique, à la dose d'une once sur six onces d'eau & deux onces de miel; ils touchent quatre ou cinq fois par jour l'ulcere avec un pinceau imbibé de cette liqueur, dont il faut garantir les dents. Si l'animal ne peut manger, faites-lui boire une grande quantité de farine de froment aiguisée de sel marin, & administrez-lui des

lavements nutritifs, composés de farine de froment & de lait.

V. ESPECE. *Ulcere de l'épaule.* (Fistule à l'épaule.)

LES tumeurs produites sur le garrot & le haut de l'épaule, par les harnois & autres principes méchaniques, dégénerent souvent en abcès, dont l'ouverture trop tardive ou mal-faite cause un ulcere fistuleux.

La laxité & l'abondance du tissu cellulaire de ces parties semblent favoriser le penchant du pus à faire des fusées; il faut donc s'attacher à lui donner une issue libre, à déterger les parois de l'ulcere, & à procurer une prompte régénération des chairs.

Les contr'ouvertures, la dilatation de l'ulcere dans toute sa longueur, remplissent la premiere indication; le digestif aiguisé d'eau-de-vie, la seconde; & les plumasseaux d'étoupe cardée, imbibés de vin miellé, la troisieme. Lorsque le pus s'est pratiqué des issues à travers les muscles du dos & de l'épaule, il faut tout mettre en œuvre pour en arrêter les progrès. Les uns veulent qu'on ouvre le sinus dans toute sa longueur; les autres, qu'on fasse une ou deux contr'ouvertures dans les parties les plus inférieures; ceux-ci prétendent qu'on doit appliquer le long des parois externes de l'ulcere, des compresses graduées & trempées dans une liqueur astringente; ceux-là recommandent d'injecter dans l'ulcere, des détersifs.

N'embrasser qu'une de ces méthodes pour toutes sortes d'ulceres du garrot & de l'épaule, c'est s'exposer à tomber souvent dans l'erreur: il est des cas où la méthode des injections l'emporte sur celle de la section; d'autres, où la méthode des contr'ouvertures est préférable à celle de la compression

graduée ; enfin, plusieurs où la méthode de la compression doit aller de concert avec celle des injections & des contr'ouvertures : par exemple, un ulcere a plusieurs cavités, dont la plus inférieure se présente vers les téguments, il y faut pratiquer une ouverture, verser par l'orifice supérieur de l'ulcere du suc de feuilles de chélidoine ou de feuilles de noyer, mêlés avec du miel, & comprimer légérement la portion des téguments qui répond aux parois de l'ulcere : si l'ulcere a peu d'étendue, s'il n'est situé que dans le tissu cellulaire des téguments, ou s'il suit la direction d'un muscle, sans passer derriere un autre muscle situé transversalement, ouvrez l'ulcere dans toute sa longueur. Lorsque l'ulcere est de bonne qualité, & qu'il rampe le long du tissu cellulaire des téguments, la seule compression avec des étoupes trempées dans l'eau-de-vie, suffit pour en cicatriser les parois: quelquefois ces especes d'ulceres donnent des chairs fongueuses, que la plupart des Maréchaux détruisent avec le baume d'aiguilles, ou avec la dissolution mercurielle : certains versent de ce baume dans les ulceres sinueux du garrot & de l'épaule, mais ordinairement sans succès : si le baume d'aiguilles détruit les chairs fongueuses d'un ulcere, il augmente toujours la suppuration, & donne lieu à des fusées. En général, les caustiques sont nuisibles aux ulceres du garrot & de l'épaule ; il vaut mieux employer l'instrument tranchant pour détruire les chairs fongueuses, que de mettre en usage des remedes capables d'augmenter les mauvaises qualités d'un ulcere.

Il est assez fréquent de voir dans les ulceres du garrot, les apophyses épineuses des dernieres vertebres cervicales & des premieres vertebres dorsales, cariées, & une partie du grand ligament cervi-

cal altérée. Après avoir mis à découvert la carie des apophyſes épineuſes, ou la partie affectée du grand ligament cervical, vous les panſerez une fois tous les jours avec des plumaſſeaux d'étoupe, trempés dans l'eau-de-vie, ou imbibés de teinture de térébenthine : quand la portion des os cariés eſt conſidérable, emportez-la avec des ciſeaux ou autres inſtruments, & continuez le même traitement juſqu'à ce qu'il ſurvienne des chairs louables: ſouvent après de telles caries il ſe fait un épanchement de ſuc oſſeux, qui ſoude pluſieurs apophyſes épineuſes les unes avec les autres; cet épanchement n'eſt accompagné d'aucun danger; il ne peut tout au plus que gêner le mouvement des vertebres dorſales les unes ſur les autres.

VI. ESPECE. *Ulcere au ſcrotum, fiſtule aux bourſes.*

LES tuniques extérieures des teſticules ne ſont point exemptes d'ulceres; ils y forment ſouvent des ſinus conſidérables, ſoit du côté des vaiſſeaux ſpermatiques, ſoit du côté du fourreau.

L'inflammation des bourſes, la ſection mal-faite des teſticules, ou la violente compreſſion de ces organes, occaſionnent la fiſtule aux bourſes.

Je ne ſais pourquoi certains Maréchaux regardent la fiſtule aux bourſes comme un ſimple écoulement de matiere, provenant d'une partie des épididimes, qu'on a oublié d'extirper en faiſant la caſtration par ſection, & pourquoi ils avancent que cet écoulement eſt incurable. Premiérement, il arrive tous les jours des fiſtules qui attaquent les bourſes & le fourreau, & d'autres qui affectent le tiſſu cellulaire des cordons ſpermatiques; d'ailleurs ces dernieres fiſtules, plus opiniâtres & plus longues à guérir, ſe diſtinguent eſſentiellement, de même que les premieres, de l'ulcere de l'épididime, par le moyen

le la sonde & par la qualité de la matiere évacuée : econdement, l'ulcere de l'épididime cede facilement à la section de l'épididime par les billots & l'instrument tranchant. Je connois un Maréchal qui a guéri par cette méthode plusieurs chevaux attaqués de cette espece de fistule, que d'autres Maréchaux avoient taxée d'incurable. Dès que par le tact vous pouvez juger de la présence du pus dans le scrotum, il faut sur le champ ouvrir l'abcès dans toute son étendue; la sonde, que vous porterez jusqu'au fond de l'ulcere, dirigera votre bistouri; dilatez les parois de l'ulcere, de maniere que le pus s'écoule librement, & soit hors d'état de produire aucune fusée; ensuite pansez l'ulcere avec le digestif. Lorsque le pus a fait des fusées considérables dans le scrotum & les parties environnantes, qu'il a intéressé les propres tuniques du testicule, & que les incisions ne favorisent pas assez l'évacuation du pus pour déterger l'ulcere, décidez-vous à faire la castration par les billots, sans quoi l'animal périra. Ceux qui pratiquent la castration par la ligature du cordon spermatique, & qui attendent la chûte de la ligature par le moyen de la suppuration, voient souvent arriver des fistules difficiles à guérir. Dans ce cas, il convient de dilater les bords de l'ulcere, de le panser avec le suc de feuilles de noyer, le miel & un peu d'eau-de-vie, & de terminer la cicatrice par des plumasseaux trempés dans l'eau-de-vie saturée de vitriol blanc. Quand l'écoulement vient du cordon spermatique, dilatez l'ulcere, saisissez chaque cordon spermatique entre deux billots creux & remplis de licoperdon & d'alun calciné; coupez exactement la portion excédant les billots; jetez de l'eau fraîche contre les parties naturelles, ou faites baigner l'animal, si la saison

le permet ; vingt-quatre heures après, ôtez les billots, & faites promener le malade tous les jours de plus en plus, jusqu'à ce que la plaie soit cicatrisée.

VII. ESPECE. *Fistule à l'anus.*

DES bords de l'anus, & de l'anus même, il sort une matiere purulente, qui prend sa source d'un ulcere nommé *fistule à l'anus*. Cet ulcere communique avec l'anus, ou avec l'extrêmité de l'intestin rectum ; il se trouve quelquefois situé dans le tissu cellulaire des parties voisines de l'intestin rectum, sans pénétrer dans l'intérieur de l'anus ou du rectum ; dans ce cas, son ouverture est extérieure, & près de l'anus.

Le cheval est plus exposé à cet accident que le bœuf, le porc & la brebis, à cause de la saillie de l'anus, la mauvaise structure, le long séjour, & la mal-propreté de la croupiere : les boutons inflammatoires sur les parois internes de l'anus, les piquures réitérées des taons & autres insectes, sont les principes les plus fréquents de la fistule à l'anus.

Pour juger de l'étendue de l'ulcere, du nombre de clapiers qu'il s'est frayés dans le tissu cellulaire environnant l'intestin rectum, introduisez la main ou le doigt dans l'anus ; ensuite conduisez de l'autre main une sonde très-flexible & boutonnée, dans toute l'étendue de l'ulcere ; par ce moyen vous pourrez juger si l'ulcere pénetre dans l'intestin rectum, s'il a plusieurs sinus, si son fond est hors de la portée des instruments ; enfin, si l'ulcere est susceptible de guérison, ou non.

Les Maréchaux appellent fistule à l'anus, tout ulcere calleux placé à côté de l'anus, & qui intéresse l'intestin rectum ; ils divisent la fistule en

complette & incomplette ; la fiſtule complette s'ouvre dans l'inteſtin rectum, & à côté de l'anus; la fiſtule incomplette n'a qu'une ſeule ouverture par où le pus s'écoule ; ſi l'ouverture ſe trouve dans l'inteſtin rectum, ils nomment l'ulcere *fiſtule borgne & interne ;* ſi l'ouverture eſt extérieure, à côté de l'anus, *fiſtule borgne & externe.*

De quelque maniere qu'on regarde la fiſtule, elle n'eſt dangereuſe qu'autant qu'elle s'étend dans le tiſſu cellulaire des parties voiſines de l'inteſtin, qu'elle eſt hors de la portée des inſtruments, qu'elle eſt très-ancienne, qu'elle a produit un grand nombre de clapiers, & qu'elle eſt entretenue par un virus farcineux.

Heureuſement il eſt rare de voir le bœuf & le cheval attaqués de ces grands ulceres à côté de l'anus & de l'inteſtin rectum : le cheval eſt bien ſujet à de petits ulceres ſuperficiels ; mais le repos, la lotion de l'anus avec du vin miellé, l'eau blanche pour boiſſon, le ſon mouillé & de la paille pour nourriture, les diſſipent au bout de huit ou dix jours.

Le traitement de l'ulcere ſimple, calleux & pénétrant dans l'inteſtin rectum, doit ſe borner à introduire dans l'ulcere, juſqu'à l'inteſtin rectum, une ſonde crenelée, ſur l'extrêmité de laquelle le Maréchal introduira la pointe du biſtouri, pour ouvrir l'ulcere dans toute ſa longueur, de l'intérieur de l'anus vers l'extérieur : l'ulcere eſt-il calleux, il fera pénétrer dans l'inteſtin rectum une ſonde d'argent très-flexible ; après en avoir retiré par l'anus une des extrêmités, & l'avoir rapprochée de l'autre extrêmité, il les tirera toutes deux à lui, & coupera avec le biſtouri les parois de l'ulcere, contenues dans l'anſe formée par la ſonde. Quand l'ouverture de l'ulcere n'eſt qu'extérieure à côté de

l'anus, le Maréchal la dilatera aſſez pour faciliter l'évacuation du pus, & pour porter juſqu'au fond de l'ulcere les remedes convenables : ſi la dilatation de l'ulcere borgne & externe paroît être fixée par la proximité de l'anus, qu'il ne craigne pas d'intéreſſer le corps muſculeux ; plus le pus coulera librement, & les remedes y pénétreront avec facilité, plus l'ulcere ſera promptement détergé. Lorſque la fiſtule eſt borgne & interne, il ſera contraint non ſeulement de faire une ouverture extérieure qui communique avec l'ouverture de la fiſtule borgne & interne, mais encore de l'ouvrir dans toute ſa longueur, du dedans en dehors, afin de déterger entiérement l'ulcere.

Tous les Auteurs ne s'accordent pas ſur la maniere de panſer la fiſtule à l'anus, après qu'elle a été opérée ; les uns veulent qu'on mette entre les levres de la plaie des tentes ou des bourdonnets ; les autres conſeillent de laiſſer les bords de l'ulcere ſe rapprocher d'eux-mêmes, & de le traiter comme un ulcere ſimple : la premiere méthode convient à l'ulcere ouvert dans toute ſa longueur ; la ſeconde eſt avantageuſe à l'ulcere dont on a extirpé les parois ; mais à la place des tentes qu'ils ont coutume de placer entre les bords de l'ulcere, je ſuis d'avis de n'employer que des plumaſſeaux mollets, faits d'étoupe cardée, & imbibés des remedes néceſſaires pour déterger l'ulcere ; autrement on s'expoſe à rendre l'ulcere calleux, ou à cauſer des clapiers.

VIII. ESPECE. *Ulcere aux jambes.*

LES ulceres qui attaquent les jambes des chevaux & des bœufs, ne ſont pas ordinairement accompagnés d'une grande quantité de pus, excepté les ulceres qui affectent le bras ou la cuiſſe & les articulations :

articulations : en général, leurs bords deviennent durs & calleux ; de leurs parois s'élevent des chairs fongueuſes, plus ou moins rouges, quelquefois blanchâtres, ſouvent grenues, & donnant une matiere fétide : pour peu qu'ils ſoient anciens, ils intéreſſent les tendons, les ligaments & les os ſpongieux, comme ceux du pied : quand ils occupent les parties voiſines du ſabot ou des ongles, ils produiſent un gonflement plus ou moins conſidérable dans l'extrêmité de la jambe qu'ils attaquent.

La mal-propreté, les coups, les entraves, les chûtes, les piquures des inſectes, les ſolutions de continuité cauſées par des inſtruments méchaniques, la diſpoſition du ſujet, les violents exercices pendant les grandes chaleurs de l'été, les abcès cauſés par des tumeurs inflammatoires, & le virus farcineux, ſont les principes des ulceres aux jambes.

L'ancienneté de l'ulcere, la conſtitution dépravée du ſujet, les exercices forcés, la mauvaiſe qualité des aliments, ou la petite quantité d'aliments, rendent toujours l'ulcere rebelle, malgré l'application des remedes les plus eſtimés. Si l'ulcere affecte un tendon, un ligament, un os, il ſera bien encore plus difficile à traiter & plus long à cicatriſer ; ſi le tiſſu cellulaire des parties qui l'environnent eſt extrêmement tuméfié, il ne ſe détergera qu'avec peine, & en faiſant ſuivre à l'animal un bon régime & un grand repos.

Qu'un ulcere ait ſon ſiege vers le bras ou la cuiſſe, dilatez-le en raiſon de ſa profondeur, de ſa direction & de la qualité du pus ; plus l'ulcere ſera profond, tortueux, & le pus abondant & de mauvaiſe qualité, plus il faudra le dilater & employer des médicaments prompts à déterger & à faciliter la régénération des chairs. Les ulceres de la jambe qui intéreſſent les tendons, les ligaments &

les capſules articulaires, doivent être traités avec les ſpiritueux. Lorſque l'ulcere eſt accompagné d'un engorgement conſidérable, vous laverez ſoir & matin la jambe engorgée, avec une forte infuſion de feuilles de ſauge dans du vinaigre. Pour les bords calleux de l'ulcere, vous les emporterez avec le biſtouri, de même que les chairs fongueuſes qui s'en élevent, plutôt que de les cautériſer, ou avec la diſſolution mercurielle, ou avec le précipité rouge: paſſez de la ſection de ces parties à l'uſage de l'onguent égyptiac, juſqu'à ce que les bonnes chairs commencent à paroître.

L'ulcere qui pénetre dans le pied, attaque néceſſairement la ſubſtance cannelée, membrane compoſée d'un grand nombre de vaiſſeaux; de l'ulcération de cette membrane s'enſuit pour l'ordinaire la carie de l'os du pied; c'eſt pourquoi il faut s'attacher à évacuer le plutôt qu'il eſt poſſible, tout le pus contenu dans le pied, en deſſolant, ou en dilatant l'ouverture, ou en faiſant une contr'ouverture: le pus étant évacué par une de ces méthodes, appliquez ſur les parois de l'ulcere des plumaſſeaux d'étoupe, imbibés de teinture de térébenthine, & aſſez comprimés pour empêcher l'accroiſſement des chairs hors de la cavité de l'ulcere.

Si un ulcere ſimple eſt ſitué entre les ongles du bœuf ou de la brebis, vous le panſerez avec du vin miellé: mais s'il eſt accompagné de chairs fongueuſes, vous les extirperez; enſuite vous traiterez l'ulcere avec l'onguent égyptiac, couvert de plumaſſeaux trempés dans parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre; enfin vous terminerez la curation avec la teinture de térébenthine, ou avec la ſuie de cheminée & ſuffiſante quantité de miel pour un onguent.

Le régime doit être proportionné à la grandeur

de l'ulcere, à la qualité & à la quantité du pus: plus l'animal perdra, plus il lui faut de nourriture; la réparation doit être à peu près égale à la déperdition: cependant il ne faudroit pas s'imaginer que la quantité des aliments dût augmenter à proportion que le pus s'accroît. Pour les ulceres légers & ſuperficiels, vous donnerez du ſon, au lieu d'avoine, peu de foin, & beaucoup plus de paille; & pour les grands ulceres, du ſon & de la paille: la boiſſon des eaux minérales, l'eau aiguiſée de ſel marin, & l'uſage des plantes aromatiques, lorſqu'il n'y a pas chaleur & douleur, faciliteront la déterſion de l'ulcere, autant que le repos, la propreté & la ſalubrité de l'air qui circule dans les écuries. Lorſque l'ulcere dépend du virus farcineux, les médicaments indiqués pour corriger le farcin, doivent faire la baſe du traitement.

GENRE SECOND.

Solution de continuité avec évacuation d'humeur ſanieuſe ou ſéreuſe.

LES parties ſolides ou molles ſe détruiſent avec plus ou moins de promptitude; il en ſort une matiere quelquefois ſéreuſe, très-âcre & rouſſe, ſouvent une humeur noirâtre, fluide, d'une conſiſtance, d'une couleur & d'une odeur différentes de celles du pus: les parties molles donnent communément la premiere humeur; les parties dures, comme les ligaments, les tendons & les os, fourniſſent la ſeconde.

I. ESPECE. *Solution de continuité avec évacuation d'humeur ſéreuſe & âcre.* (Chancre.)

ELLE s'annonce ordinairement par une tumeur remplie d'une humeur rouſſe & fluide, qui ſe fait jour d'elle-même, & produit une cavité dont la grandeur augmente en très-peu de temps, ſouvent jusqu'à détruire les parties circonvoiſines.

Les puſtules douloureuſes, remplies de séroſi-tés, quelquefois terminées par une pointe noire, qui affectent la bouche, ſont des vrais *chancres*, étant ouvertes, elles rongent promptement la langue ou les parties voiſines, ſi on n'arrête pas leurs progrès. Les véſicules ſituées derriere la langue du bœuf, ou ſur les parties latérales de ce organe, remplies d'une humeur plus ou moins rouſſe, auſſi-tôt qu'elles ſont ouvertes, prennent le vrai caractere du chancre.

Le mouton eſt expoſé à des petites véſicules pleines d'une humeur rouſſe, qui attaquent ordi-nairement les téguments du col; elles excitent au commencement une vive demangeaiſon, & lorſ-qu'elles ſont ouvertes, elles s'étendent au loin, elles détruiſent les téguments & les muſcles voiſins quelquefois elles pénetrent juſqu'aux os: on a vu des moutons attaqués de cette maladie, avoir les yeux rongés, les téguments & les muſcles de la tête détruits, juſqu'à laiſſer le crâne à découvert Quelques-uns nomment cette eſpece de chancre *feu S. Antoine*, ou *feu céleſte*.

Le chancre eſt ſouvent épidémique, ſur-tou chez le bœuf: de quelque nature qu'il ſoit, il fau toujours, dès qu'il paroît, l'extirper, & empor

ter avec lui une portion des chairs voiſines ; enſuite laver les parois de la plaie avec une forte infuſion de feuilles de rue & de tabac dans l'eau-de-vie ſaturée de ſel marin ; réitérez ces lotions pluſieurs fois, juſqu'à ce que vous apperceviez de bonnes chairs naître des parois de la plaie, & la plaie diminuer ſenſiblement de grandeur. Les cauſtiques & le cautere actuel doivent être abſolument rejettés ; ils ne bornent point les progrès du chancre ; au contraire, ils ſemblent les accroître : ne ſaignez point le malade ; donnez-lui pour nourriture de l'eau blanche plus ou moins ſaturée de ſel marin & de farine de froment ; adminiſtrez-lui des lavements compoſés d'une décoction de racine de guimauve, tenant en ſolution du nitre ou de la crême de tartre, ſi la chaleur eſt vive.

II. ESPECE. *Solution de continuité du tendon ou du ligament, avec évacuation de matiere ſéreuſe.*

UNE matiere fluide, de couleur rouſſe & peu abondante, s'évacue de la portion du ligament ou du tendon qui ſe trouve affecté ; cette même portion devient blanchâtre, quelquefois noirâtre, ſe creuſe & ſe détruit par degrés inſenſibles, ſans donner des lames à la maniere des os, comme le rapportent certains Auteurs.

Les bleſſures, l'introduction des corps étrangers dans le tiſſu du tendon ou du ligament, le contact du pus & autres fluides hétérogenes, ſont les principes de cette eſpece de ſolution de continuité.

Lorſque la portion affectée du tendon ou du ligament n'eſt pas découverte, il faut dilater les parois de l'ouverture qui donne paſſage à l'humeur ſéreuſe, mettre à découvert toute la partie léſée,

y appliquer des plumaſſeaux trempés dans l'eau-de-vie ou la teinture de térébenthine, juſqu'à ce que les plumaſſeaux ne ſoient plus tachés, & que le tendon ou le ligament reprenne ſa couleur naturelle.

III. ESPECE. *Carie des os.*

UN os privé de perioſte, expoſé à l'action de l'air, couvert d'une matiere purulente, ou autres fluides hétérogenes, commence à blanchir; enſuite il prend une couleur jaune, brune, enfin noire, au lieu d'avoir, comme dans l'état naturel, une couleur blanche, tirant ſur le rouge ou le bleuâtre. A meſure que la carie augmente, l'os devient inégal, ſpongieux, friable & fragile; les chairs qui environnent & qui recouvrent en partie l'os carié, ſont ordinairement molles, fongueuſes, gonflées, tuméfiées; ſouvent il ne ſort de la carie qu'une humeur ſanieuſe, fluide, plus ou moins colorée, & remplie de petites taches noirâtres, ou de petites écailles qui ſe détachent de la portion cariée, ou un fluide corrompu: ſi on conſolide les chairs ulcérées qui environnent la carie, ſans l'avoir détruite, la partie affectée ſubſiſte toujours avec tuméfaction & douleur, & l'ulcere recommence dans le temps où l'on s'y attend le moins; alors il réſiſte à l'action des remedes les plus efficaces.

Il eſt plus commun de voir les os du cheval attaqués de carie, que ceux du bœuf, & même de la brebis. Les cornets oſſeux du nez, les angles de la mâchoire poſtérieure, les apophyſes épineuſes des vertebres dorſales & lombaires, les tubéroſités de l'os iſchion, les os épineux, & particuliérement les os du pied, ſont les parties oſſeuſes ſujettes à la

carie. En général, plus un os contient de ſubſtance cellulaire, & ſe trouve dénué de ſubſtance compacte, plus il eſt expoſé à la carie.

La carie peut être occaſionnée, ou par la corruption des humeurs, principalement de celles qui ſont propres à l'os, ou par la dépravation des parties qui couvrent l'os: dans le premier cas, l'os eſt affecté de l'intérieur vers l'extérieur; au contraire, dans le ſecond cas, la carie commence à être ſuperficielle, pour devenir interne; en conſéquence il eſt aiſé de concevoir que la carie de cauſe interne eſt très-difficile à détruire, & que la carie de cauſe externe offre moins de difficulté à ſa guériſon, d'autant plus que la partie ſaine de l'os fait continuellement ſes efforts pour dégager les lames oſſeuſes cariées, ce qui ne peut s'exécuter dans la carie interne. Lorſque la carie s'empare des os ſolides, elle fait moins de progrès & elle offre moins de danger que la carie des os ſpongieux; mais cette derniere eſpece de carie eſt bien plus fâcheuſe quand elle affecte les extrêmités articulaires; c'eſt pourquoi les ulceres & les abcès ſitués proche des articulations, doivent être promptement détergés, crainte de carie. La carie ſuperficielle eſt ordinairement ſenſible à la vue & à la main armée d'une ſonde; quelquefois elle eſt cachée par les téguments & les muſcles qui recouvrent l'os: dans l'un & l'autre cas, il faut néceſſairement dilater l'ulcere, & ſe faire jour avec le biſtouri à travers les téguments & les muſcles, juſqu'à l'endroit de l'os carié; endroit aſſez facile à reconnoître par le gonflement de l'os dans la partie affectée, & par la grande ſenſibilité des chairs qui recouvrent la carie. Lorſque l'œil eſt dans l'impoſſibilité de voir l'endroit carié, introduiſez une ſonde, l'inégalité & la friabilité de

l'os vous rendront certain de la préſence du mal. Pluſieurs veulent ajouter à cette preuve la qualité du pus, regardant ſa fétidité, ſa noirceur & ſa fluidité comme un ſigne eſſentiel de la carie : cependant on a obſervé le pus altéré juſqu'à ce ce point, ſans que l'os fût affecté ; il ſeroit donc imprudent ſur ce ſeul ſigne, de dilater les parois de l'ulcere juſqu'à l'os.

Les cauſtiques, le feu, le trépan, la rugine & les ſpiritueux, ſont les remedes célébrés pour détruire la carie : la plupart des Maréchaux, perſuadés que l'un de ces remedes, qu'ils ont adoptés au haſard, doit ſuffire pour combattre toutes ſortes de caries, l'appliquent indifféremment dans tous les cas ; ils ne ſe comporteroient pas ainſi, s'ils en connoiſſoient les bons & les mauvais effets, ſuivant la nature du mal. Mettez ſur un os carié un cauſtique de même étendue que la lame oſſeuſe à exfolier, l'eſcarre eſt longue à ſe ſéparer, & ſouvent pendant ce temps il s'établit une nouvelle carie au deſſous de l'eſcarre : plus la chûte de l'eſcarre eſt tardive, plus cette carie fait de progrès: d'ailleurs quel eſt le Praticien aſſez heureux pour ne détruire que la portion d'os cariée, ſans intéreſſer les lames oſſeuſes ſaines ? le cauſtique eſt donc en général préjudiciable, quand même il détruiroit les chairs fongueuſes qui s'élevent de l'os carié. Le feu mérite un rang plus diſtingué que les cauſtiques ; il a ſouvent été accompagné du ſuccès le plus brillant dans des caries anciennes, profondes & déſeſpérées ; il forme cependant une eſcarre difficile & longue à ſe ſéparer ; en conſumant les chairs fongueuſes & les lames cariées, il intéreſſe plus ou moins la partie ſaine des lames oſſeuſes ; alors il retarde l'exfoliation, plutôt qu'il ne l'accélere, ſur-tout en empêchant l'accroiſſement des

petits grains charnus qui, par leur développement entre la lame cariée & l'os ſain, chaſſent les lames de l'os carié. La rugine a, de même que le feu, ſes inconvénients; en même temps qu'elle ſépare les lames cariées, elle entame la ſurface des lames ſaines, elle détruit les chairs deſtinées à réparer la lame alterée, elle enflamme les bords du perioſte voiſins de la carie; elle expoſe au contact de l'air les lames ſaines, ſi le Praticien ne les met à l'abri des injures de cet élément.

Le trépan perforatif ne hâte pas toujours l'exfoliation; il donne ſouvent lieu à l'accroiſſement des chairs fongueuſes; il convient ſeulement dans les caries internes. Enfin les ſpiritueux ſont de tous les remedes, ceux qui portent le moins de préjudice aux os, & qui corrigent avec le plus de promptitude la carie: l'expérience en confirme tous les jours le ſuccès; ils facilitent l'exfoliation & la régénération des chairs propres à réparer les lames cariées; ils s'oppoſent à la tendance de l'humeur ſanieuſe vers la putridité; ſouvent ils empêchent l'os de s'exfolier, lorſqu'il n'a pas encore jauni: ſur les caries profondes & anciennes, ils ne produiſent d'effets qu'autant qu'on y a porté le feu.

Quelques Maréchaux ſe ſervent, dans les caries anciennes, de la teinture d'euphorbe, & rejettent l'eau-de-vie, l'eſprit de vin, la teinture de térébenthine, la teinture de myrrhe, la teinture d'aloës, comme moins actives: s'ils veulent profiter d'un bon conſeil, c'eſt de ne jamais ſe ſervir de la teinture d'euphorbe; elle fait l'effet de cauſtique, & non de ſpiritueux.

Je me crois diſpenſé d'avertir les Maréchaux, que les onguents, les graiſſes & les huiles ſont, ſans

exception, nuiſibles aux os ; qu'il eſt eſſentiel de préſerver l'os du contact de l'air ; qu'il faut bien diſtinguer les chairs fongueuſes, des chairs deſtinées à réparer l'os ; que l'os ne s'exfolie pas toutes les fois qu'il eſt privé de perioſte ; enfin, qu'il ne faut jamais tenter la conſolidation de l'ulcere avec carie, avant que d'avoir terminé la curation de la carie.



CLASSE SECONDE.

MALADIES FÉBRILES.

FIEVRES.

LE caractere essentiel des fievres restera toujours inconnu aux Maréchaux, s'ils ne daignent pas s'occuper à en distinguer les ordres, les genres & les especes. Ceux qui prétendent que les maladies du cheval, ou du bœuf, ou de la brebis, &c. ressemblent parfaitement à celles de l'homme, ne sont point embarrassés ; ils établissent les mêmes genres & les mêmes especes de fievres, & les mêmes traitements, comme s'ils avoient observé une ressemblance exacte des fonctions & des maladies du bœuf ou du cheval avec celles de l'homme. Que ces Savants, si prompts à simplifier & à généraliser tous les objets, se donnent la peine d'étudier l'anatomie & les fonctions des bestiaux, la marche des symptomes qui caractérisent les diverses especes de maladies auxquelles le bœuf, le cheval & la brebis sont sujets, ils apprendront à connoître les différences & les rapports qui existent entre les maladies de l'homme & celles des bestiaux ; ils verront, 1°. que le bœuf, le cheval & la brebis ont les organes de la progression, de la circulation, des sens & de la génération, d'une force, d'une grandeur, & souvent d'une structure bien éloignées de ceux de l'homme,

particuliérement les organes de la digeſtion ; 2°. que ces animaux tirent toute leur nourriture du regne végétal ; & l'homme, du regne animal & végétal ; 3°. que le bœuf, le cheval & la brebis sont ſujets à peu de maladies, ſur-tout lorſqu'ils habitent les campagnes, les gras pâturages & les forêts ; l'homme, au contraire, eſt affligé d'une infinité de maux, qui ſemblent l'aſſaillir de tous côtés ; 4°. que les maladies aiguës des beſtiaux ſe terminent ordinairement avec plus de promptitude & de danger que celles de l'homme ; 5°. que les remedes indiqués pour le bœuf, le cheval & la brebis, agiſſent ſur l'homme autrement, & ſouvent d'une maniere oppoſée. Malgré ces variétés, on ne peut cependant s'empêcher de trouver des reſſemblances pour les réſultats des fonctions & des maladies. Les organes de la digeſtion, de quelque maniere qu'ils ſoient conſtruits, forment du chyle ; le chyle paſſe dans les vaiſſeaux ſanguins, où il ſe change en ſang ; le ſang, en paſſant par différents viſceres, donne la bile, le ſuc pancréatique, la ſalive, la ſemence, l'urine, l'inſenſible tranſpiration des téguments & des poumons, & le mucus qui revêt les premieres voies ; il répare le ſuc nourricier qui ſe perd tous les jours ; les organes de la génération tendent à produire ; les organes de la progreſſion ſervent à tous les animaux pour ſe tranſporter d'un endroit à un autre ; les ſens leur donnent la faculté de voir, d'entendre, de ſavourer & de ſentir ; le principe du mouvement fait ſans ceſſe ſes efforts, chez le bœuf comme chez l'homme, pour maintenir l'équilibre qui doit régner entre les fluides & les ſolides, & pour éloigner tout ce qui peut déranger l'harmonie établie entre les fonctions pendant l'état de parfaite ſanté ; c'eſt à ce principe de mouvement, nommé

nature, qu'il faut attribuer tous les mouvements du corps qui tendent à chaſſer la matiere morbifique. Qu'un cheval ou un homme ſoit attaqué d'une fievre violente, la nature fait contracter le cœur avec plus de force & de fréquence que dans l'état naturel, afin de faire ſortir la matiere hétérogene qui irrite les parties où elle eſt contenue: ſi la nature ne peut, les premiers jours, l'expulſer hors du corps du malade, elle en fait la coction, ce qui dure plus ou moins; enſuite elle redouble d'efforts pour achever l'entiere expulſion de cette matiere. Ce n'eſt donc pas la vîteſſe du mouvement du cœur & des arteres qu'il faut avoir en vue dans le traitement des fievres, puiſque c'eſt un moyen dont la nature ſe ſert pour chaſſer la matiere morbifique; mais les différentes qualités de la matiere hétérogene qui affecte plus ou moins les parties ſenſibles & irritables, doivent principalement attirer l'attention du Praticien, parce qu'elle ſeule eſt le principe de l'accroiſſement des forces du cœur, reſpectivement aux forces muſculaires des autres parties du corps. La fievre eſt donc un effort continuel de la nature pour ſubjuguer & chaſſer les ſubſtances qui dérangent le juſte équilibre des fonctions. Comme cet effort n'a lieu que dans les organes de la circulation, il n'eſt pas étonnant de voir les forces vitales s'accroître aux dépens des forces muſculaires des autres parties du corps: quand même les forces vitales paroîtroient n'avoir pris aucun accroiſſement, ſi les forces muſculaires ont diminué, la fievre exiſte: de la réunion de ces deux ſymptomes on ſera donc toujours en droit d'établir la préſence de la fievre: ce n'eſt pas à dire pour cela que le tremblement du pannicule charnu du cheval, ou du bœuf, ou de la brebis, la grande chaleur des téguments & la vélocité du

pouls ne soient pas des signes suffisants, lorsqu'ils sont réunis, pour juger que l'animal est attaqué de la fievre, quand même on ne feroit pas attention à l'état des forces musculaires, qui sont toujours, en pareil cas, moindres que les forces vitales. Pour distinguer l'accroissement des forces vitales, de leur état naturel, attachez-vous à connoître l'état du pouls propre à chaque animal jouissant d'une parfaite santé : les arteres du cheval adulte battent environ quarante fois dans une minute; les arteres du bœuf, environ trente-cinq fois; les arteres de la brebis, environ soixante fois; mais le pouls de ces animaux est beaucoup plus fréquent lorsqu'ils sont jeunes, d'un tempérament vif & sanguin, que pendant leur vieillesse, ou lorsqu'ils sont nés d'un tempérament lâche, & qu'ils vivent dans des pays marécageux & humides.

Si la nature a autant d'empire sur les fonctions vitales de l'homme que sur celles du cheval; si l'homme offre presque les mêmes symptomes dans l'état fébrile; si la vélocité & la force du pouls nous font juger chez l'un & l'autre, des forces vitales, respectivement aux forces musculaires, pourquoi le cheval ne seroit-il pas affecté des mêmes genres & des mêmes especes de fievres que l'homme? L'observation, qui doit seule servir de guide, nous apprend bien qu'il existe des fievres continues & des fievres exacerbantes; mais elle n'a jamais fait connoître des fievres intermittentes; encore les fievres continues & exacerbantes des bestiaux different-elles beaucoup de celles de l'homme, par le temps, les symptomes particuliers & la curation. Ainsi vous qui pensez pouvoir guérir les bestiaux attaqués de fievre, en suivant le même traitement que vous avez tenu sur l'homme fébricitant, ne soyez pas surpris si vous

faites périr les premiers, par les mêmes moyens qui ont guéri le second : & vous qui avez réussi dans le traitement de plusieurs maladies du bétail, gardez-vous bien d'entreprendre avec les mêmes remedes la guérison d'un homme qui vous paroît attaqué d'une maladie analogue à celle du bétail.

Dans tous les genres & especes de fievres il faut distinguer trois temps ; le commencement, l'accroissement, & le déclin : au commencement de la fievre les symptomes ont peu d'intensité, si l'on excepte le tremblement, & quelquefois le froid fébrile ; les matieres contenues dans l'estomac du cheval, dans la panse du bœuf & de la brebis, & dans les intestins, ne se digerent qu'imparfaitement ; le chyle qui en résulte, n'est pas assez élaboré ; il se mêle donc avec le sang avant que d'avoir souffert la coction nécessaire pour former du bon sang ; c'est pourquoi le cheval perd l'appétit ; le bœuf & la brebis ne ruminent pas, ou le font avec peine ; les humeurs secrétoires changent, soit en quantité, soit en qualité ; car plus les fonctions digestives sont troublées, plus le chyle acquiert de mauvaises qualités, & le sang est altéré.

Lorsque les symptomes de la fievre prennent de l'accroissement, le cœur, qui se contracte avec plus de force & de promptitude que dans l'état naturel, chasse le sang avec plus d'impétuosité, augmente la chaleur de l'animal, & certaines humeurs secrétoires paroissent plus abondantes ; mais cette évacuation ne soulage point l'animal ; la sueur a peu d'odeur, les urines sont ordinairement légeres, égales & peu troubles ; l'humeur qui découle des narines est presque insensible, les matieres fécales sont pour l'ordinaire desséchées & retenues.

La matiere qui produit la fievre, s'atténue, & prend un caractere qui la rend propre à être expulsée hors du corps par les voies excrétoires : c'est donc pendant l'accroissement de la fievre que la nature réunit toutes ses forces pour obtenir la coction de la matiere morbifique, puisque la fievre elle-même n'est excitée que par la nature, qui tend sans cesse à chasser ce qui peut déranger l'économie animale ; ses efforts sont toujours proportionnés à la qualité de la matiere morbifique ; plus cette matiere affecte le genre nerveux, & menace de détruire les forces vitales, plus les symptomes de la fievre sont violents & se terminent promptement, ou par la mort du sujet, ou par une crise heureuse. Il n'est point de temps où la fievre ne souffre diminution ou accroissement. Ou les symptomes deviennent sensiblement plus graves jusqu'à la mort de l'animal, ou ils augmentent graduellement jusqu'à la veille de la crise, ou ils diminuent insensiblement jusqu'à l'instant de la crise ; ensuite ils changent tout d'un coup, pour annoncer un prompt rétablissement. Plusieurs Praticiens ont observé que ce changement s'annonçoit toujours par des dérangements plus ou moins forts dans les fonctions, tels que l'assoupissement, l'agitation du corps, le battement des flancs, l'écoulement des larmes, le tremblement du pannicule charnu, la tension des muscles du bas-ventre, la difficulté de respirer, la soif excessive, &c. Si après ces accidents les symptomes de la fievre diminuent, il faut s'attendre à une crise heureuse ; au contraire, si après avoir cessé quelques moments, ils reparoissent avec plus de force, la crise sera imparfaite ; mais quelquefois la nature fait de nouveaux efforts, & vient à bout de subjuguer la matiere morbifique ; alors la crise est retardée de plusieurs

plusieurs jours. C'est ici que l'observateur est en défaut, malgré la facilité qu'il auroit eue de remarquer le temps que la nature emploie dans chaque espece de fievre, pour faire la coction de la matiere fébrile. Les Maréchaux sont bien éloignés de pronostiquer le temps qui doit s'écouler d'une crise imparfaite jusqu'à une crise parfaite, puisqu'aucun n'a daigné jusqu'à présent faire attention au jour qui doit précéder la crise, pas même compter le nombre de jours propre à chaque espece de fievre; ils ne connoissent donc pas le temps où il faut favoriser la nature par des remedes analogues à la crise, & les jours où la nature semble se reposer pour accroître ses forces, afin de ne pas tourmenter inutilement le malade par des remedes. Combien de progrès l'Art vétérinaire n'auroit-il pas fait, si l'observation l'avoit toujours réglé! le Maréchal sauroit le temps où il faut augmenter les efforts de la nature, qui veille sans cesse à la conservation de l'animal, & le temps où il faut modérer les mouvements qu'elle fait exécuter aux différents organes; enfin le temps où il faut contribuer à la perfection de son ouvrage. Qu'il seroit à souhaiter que des hommes intelligents s'occupassent entiérement de cet objet! Au lieu de s'en tenir à rassembler des chevaux malades dans une écurie, de les faire veiller par des Palefreniers, & de s'en rapporter à ce qu'ils ont remarqué, ils feroient eux-mêmes un journal exact des symptomes qu'ils auroient observés, & des divers changements de la maladie; ils n'administreroient aucun remede aux animaux attaqués de fievre, jusqu'à ce qu'ils eussent reconnu la durée de chaque espece de fievre, les jours qui annoncent la crise, les jours critiques, & la voie

que la nature se choisit pour chasser la matiere morbifique ; ensuite ils chercheroient les médicaments les plus propres à favoriser la coction & l'expulsion de la matiere fébrile.

Il n'est point de fievre qui ne se termine par quelque évacuation sensible, ou par les urines, ou par les sueurs, ou par l'expectoration nasale, ou par les selles, très-rarement par des hémorragies. Les urines sont plus troubles & plus colorées que dans l'état naturel, la sueur est copieuse, âcre & d'une odeur forte ; du nez découle une humeur plus ou moins épaisse & blanchâtre ; les matieres fécales sont fluides, jaunes, muqueuses, & quelquefois un peu ensanglantées.

L'agitation continuelle de l'animal, la sécheresse des matieres fécales, la tension légere du ventre, la sécheresse de la peau, l'envie fréquente d'uriner, annoncent que la crise va s'exécuter du côté des urines : vous en serez plus certain lorsque vous verrez les urines couler en plus grande quantité, être plus colorées & plus chargées de sédiment. Si les téguments se relâchent, s'échauffent ; si les extrêmités, les épaules & les cuisses deviennent chaudes & moites ; si le pouls est plein & souple, attendez-vous à une sueur critique, particuliérement si les urines sortent en petite quantité, & si le ventre est resserré. Les borborygmes, la tuméfaction plus ou moins douloureuse de l'abdomen, l'agitation continuelle du corps, sont les signes avant-coureurs d'une crise par les selles : la respiration laborieuse, les yeux rouges & gros, les expirations fortes & souvent sonores, avec expulsion des matieres contenues dans le nez, annoncent la crise par l'expectoration, c'est-à-dire, que la matiere morbifique passée dans les bronches pulmonaires,

s'échappe par le larynx, & de là sort par le nez. Quelquefois la fievre se termine par des éruptions cutanées, qui forment des abcès critiques, d'autant plus longs à guérir, que la fievre s'est montrée avec intensité : quelquefois ces tumeurs critiques se montrent avant le temps nécessaire pour une bonne coction de la matiere fébrile ; alors ces tumeurs ne décident rien sur la terminaison de la fievre, & leur résolution ou suppuration dépend des différents degrés d'accroissement de la fievre. Souvent la nature ramasse toutes ses forces pour obtenir une louable suppuration ; souvent elle voudroit entiérement rejetter par la même voie toute la matiere morbifique détenue dans le torrent de la circulation ; dans ce cas, ses efforts sont violents, l'inflammation est considérable, & la gangrene s'empare facilement de la partie, comme il arrive dans les fievres pestilentielles. Il se fait donc des crises qui, bien loin de calmer les symptomes de la fievre, semblent les accroître, parce que la coction de la matiere fébrile n'est pas entiérement finie, & que la nature redouble d'efforts pour la terminer & chasser la matiere morbifique hors du corps.

Lorsque le Praticien connoîtra la route que la nature veut faire tenir à la matiere fébrile pour la chasser hors du torrent de la circulation, il lui sera facile d'administrer les remedes propres à seconder les efforts d'un être si prévoyant. Le premier remede & le plus essentiel, est la diete, qu'il faut diviser en ténue, médiocre & pleine. La diete ténue consiste dans un fluide peu abondant en corps muqueux, qui doit servir de boisson & de nourriture, telle que l'eau blanchie avec un peu de son, une légere infusion de racine de réglisse ou de guimauve;

vous pouvez, lorſqu'il y a vive chaleur & inflammation y ajouter des ſubſtances médicamenteuſes, comme le nitre, la crême de tartre, ou le miel, ſi la reſpiration eſt gênée. La diete médiocre admet des ſubſtances plus nutritives, comme deux ou trois livres de ſon par jour, au cheval & au bœuf, à proportion à la brebis. La diete pleine ſe borne à laiſſer manger au malade environ la moitié des ſubſtances dont il a coutume de ſe nourrir lorſqu'il eſt en parfaite ſanté : pluſieurs ſe contentent de retrancher le foin, & de donner de la paille d'avoine ou du regain mêlé avec parties égales de bonne paille de froment, ayant toujours ſoin de n'en donner que la moitié de ce qu'il pourroit manger en parfaite ſanté. Il ne conviendroit pas d'employer pour toutes les eſpeces de fievres la même boiſſon & les mêmes aliments ; dans les fievres aiguës, l'eau tiede & blanchie avec du ſon ſuffit ; elle ne fatigue point les organes des premieres voies, & elle ne dérange point les ſalutaires efforts de la nature au commencement & pendant l'accroiſſement de la fievre, pourvu qu'elle ſoit adminiſtrée à une doſe relative à l'activité de la maladie & du ſujet. Lorſque la fievre eſt parvenue à ſon dernier degré d'accroiſſement, il faut rendre l'eau blanche plus nutritive, en y délayant de la farine, ou une plus grande quantité de ſon, excepté la veille du jour critique, crainte de déranger la criſe. En général, aucun Praticien ne doit ignorer que plus la fievre a d'intenſité, plus la diete doit être ténue ; qu'il eſt eſſentiel de refuſer des aliments ou une boiſſon trop nutritive, quelques heures avant l'accès fébrile, & qu'il doit toujours avoir égard, ſoit pour la diete, ſoit pour les remedes, à l'âge, au tempérament & à l'eſpece de malade, à la conſtitution de l'air, & aux ſubſ-

tances dont l'animal se nourrissoit avant que de tomber malade. Les vieux animaux supportent plus facilement la faim que les jeunes ; les animaux vifs & coleres demandent plus de boisson tempérante que de nourriture solide ; le cheval & le bœuf ne craignent point les grandes boissons ; au contraire, la brebis y répugne en hiver ; le sang devenu âcre par la nature des aliments, par le long séjour dans les écuries, & par le renouvellement de la chaleur, exige au printemps, des boissons mucilagineuses & aqueuses ; l'air humide relâche les fibres, augmente le penchant des fluides vers la putréfaction, & oblige souvent le Praticien d'ajouter dans les boissons, même tempérantes, de légers aromatiques ; l'air sec & chaud, qui augmente la tension des solides, la vélocité du sang, & en conséquence la chaleur de l'animal, indique les boissons légérement acidules ; l'air froid, qui resserre les solides, condense les fluides, & accroît les forces du cœur, fait recourir aux boissons tempérantes, tiedes & plus nutritives qu'on ne les prescriroit en été ; le foin sec tiré des pâturages marécageux, donne toujours de l'âcreté au sang & aux humeurs ; alors les boissons mucilagineuses sont indiquées. La plupart des Maréchaux rejetteront entiérement les préceptes que je viens de donner sur la diete, parce que leurs peres ne les connoissoient pas, & parce qu'ils sont persuadés que les animaux ont un instinct particulier, qui leur défend de manger, lorsqu'ils sont malades, au-delà de ce qui est nécessaire pour entretenir les forces vitales. Le cheval opprimé par la violence de la fievre, ne mange pas ; mais aussi-tôt qu'elle commence à diminuer, il rappelle son appétit vorace, & mange plus que les forces des organes de la digestion ne le comportent : en parfaite santé, ne le voit-on pas

tomber malade pour avoir trop mangé ? D'ailleurs ne ſait-on pas que la fonction la plus affectée dans la fievre, eſt la digeſtion ? Quelques Maréchaux ſe contentent de donner de la paille au bœuf & au cheval tant qu'ils en peuvent manger; mais la paille ſe digere avec plus de difficulté que le bon foin, & ſouvent le cheval & le bœuf en mangent beaucoup, ſur-tout ſi la paille eſt de froment ou d'avoine, ou ſi elle vient d'un pays chaud, tel que l'Eſpagne, l'Italie, &c. D'autres Maréchaux, plus expérimentés, ne donnent que de l'eau blanche tiede, ou du ſon ; & parmi ceux-là il s'en trouve qui ne permettent pour nourriture & pour boiſſon que l'eau tiede, légérement blanchie avec un peu de farine : cette diete peut avoir ſes avantages les deux ou trois premiers jours des fievres aigues, pendant les accès fébriles & la veille de la criſe ; mais hors de ce temps, il faut augmenter la quantité des ſubſtances nutritives, ſans quoi les forces de l'animal s'affoibliroient, & la nature ne ſeroit pas à même d'exécuter la coction & l'expulſion de la matiere fébrile. Pluſieurs Maréchaux, pleins de mépris pour l'eau & les fluides mucilagineux, adminiſtrent le vin à la doſe de ſept ou huit livres par jour, au bœuf & au cheval, & à proportion à la brebis : quand même les forces vitales ſeroient un peu affoiblies, que l'animal ne ſeroit pas altéré, & qu'il ſeroit dégoûté, le vin eſt toujours dangereux, & encore plus l'eau-de-vie ; ce breuvage irrite trop vivement le ſyſtême nerveux ; il dérange les efforts de la nature, & il expoſe l'animal à périr, même avant le temps de la criſe. L'eau miellée devroit être employée dans quelques eſpeces de fievres accompagnées de difficulté de reſpirer & d'expectoration naſale, pourvu que le malade ne fût pas attaqué de diarrhée, ou de teneſme,

ou de dyssenterie, ou de borborygmes, & qu'il n'eût pas le ventre tuméfié : lorsque l'animal est altéré, vous pouvez faire dissoudre dans l'eau miellée de la crême de tartre ; par ce moyen la boisson deviendra rafraîchissante, & capable en même temps de favoriser la circulation du sang dans les vaisseaux pulmonaires, & l'expulsion des matieres contenues dans les bronches : il faut cependant prendre garde de ne pas prescrire indifféremment aux bestiaux cette boisson ; elle ne convient, ni aux poulains, ni aux jeunes bœufs, ni aux brebis, ni aux animaux affectés de dyssenterie, des maladies du foie & des intestins.

En vain les Maréchaux s'opiniâtrent à saigner le bœuf & le cheval attaqués de quelque espece de fievre que ce soit ; ils ne persuaderont jamais que la saignée est utile & indispensable dans toutes les especes de fievres ; ils fondent, vous disent-ils, leur sentiment sur l'expérience. Eh ! comment osent-ils alléguer l'expérience pour preuve ? ils n'ont jamais suivi deux méthodes, & par conséquent ils ont toujours été dans l'impossibilité de comparer une méthode avec l'autre. Laissez là ces ineptes, & appliquez-vous à connoître les avantages & les désavantages qui doivent résulter de la saignée dans les maladies fébriles. Qu'un jeune cheval ou un bœuf à la fleur de son âge soit attaqué d'une fievre violente ; que le pouls soit plein ; que les veines superficielles soient gonflées ; que les yeux soient rouges, enflammés ; que les cornes soient chaudes ; que la difficulté de respirer soit considérable, il ne faut pas hésiter un seul instant de saigner, ou à la veine jugulaire, ou à d'autres veines ; mais si l'animal est âgé, ou trop jeune ; s'il est foible, maigre & exténué de fatigues ; s'il est attaqué de diarrhée ou de dyssenterie ; s'il sue

beaucoup ; ſi le ventre eſt extrêmement tuméfié ; s'il éprouve un froid général ; ſi la maladie eſt vers ſon déclin, ne pratiquez point la ſaignée. En général, avant que de vous décider à ſaigner un animal attaqué de fievre, faites toujours attention à l'âge, au tempérament & à l'eſpece d'animal, à la conſtitution de l'air, à l'eſpece & à la durée de la fievre, & au nombre de jours que l'animal a été malade ; car la ſaignée n'eſt avantageuſe que les premiers jours de la maladie ; autrement elle trouble les efforts de la nature, retarde ou empêche la coction de la matiere fébrile ; ainſi après le quatrieme jour, même de la fievre inflammatoire, la ſaignée devient nuiſible.

Certains Maréchaux ont tenté l'application des ventouſes, pour ſuppléer aux effets de la ſaignée, & pour établir une prompte dérivation de l'humeur. Lorſque dans les fievres éruptives les tumeurs tardent à ſe montrer, ou qu'elles menacent de ſe diſſiper, ou qu'elles ſont tout à coup diſparues, les ventouſes peuvent réuſſir. Les fievres inflammatoires où vous craindrez l'inflammation des parties internes, indiquent encore l'application des ventouſes, de même que les fievres où les forces vitales ne permettent pas la ſaignée. Les uns eſtiment que leur application eſt ſuivie d'un ſuccès plus heureux vers le temps où les ſymptomes ſont prêts à diminuer, ou ſont diminués, qu'au commencement & pendant l'accroiſſement de la maladie. Je ne vois aucun inconvénient d'avoir recours à ce remede ; il ne peut porter aucun préjudice, quand même vous le preſcririez dans un cas où la réuſſite en ſeroit douteuſe. Les uns emploient les ventouſes ſans ſcarifier la partie où ils veulent les appliquer ; les autres pratiquent ſur les téguments des ſcarifications plus ou moins profondes : les premiers

ne veulent établir qu'une ſimple dérivation, en enflammant & tuméfiant la portion des téguments ſur laquelle les ventouſes agiſſent ; les ſeconds produiſent l'évacuation en même temps que la dérivation.

Auſſi-tôt qu'un Maréchal a ſaigné un bœuf ou un cheval fébricitant, il ſe croit obligé de le purger, quand même il ſe préſenteroit des contr'indications ; auſſi ne devez-vous pas être ſurpris de voir périr, pendant ou après l'effet des purgatifs, un ſi grand nombre de bœufs & de chevaux attaqués de fievre aiguë. Il eſt de fait que les beſtiaux éprouvent rarement de bons effets des purgatifs dans les maladies fébriles, excepté ce genre de fievre continue où les matieres renfermées dans les premieres voies, tendent vers la putréfaction ; encore faut-il ordinairement préférer pour le cheval les lavements purgatifs parce que les gros inteſtins ſont au cheval ce que ſont à peu près les quatre eſtomacs au bœuf, à la brebis & à la chevre. Si l'eſpece de fievre à combattre exige les purgatifs, ne les preſcrivez qu'au commencement de la maladie, s'il n'exiſte ni tenſion ni inflammation dans les premieres voies, & ſi la fievre n'eſt pas aiguë, ſans quoi vous vous expoſeriez à voir les ſymptomes s'accroître, & l'animal périr pendant ou après l'effet du remede ; d'ailleurs il faut que les matieres dépravées & contenues dans les premieres voies, ce qui arrive rarement, abondent, au point d'empêcher la nature de faire la coction de la matiere fébrile ; autrement les purgatifs dérangent la coction. Pendant l'accroiſſement des ſymptomes, les purgatifs ſont preſque toujours accompagnés d'un mauvais ſuccès ; en irritant les premieres voies, ils augmentent la circulation du ſang & les autres ſymptomes de la fievre. Les lave-

ments composés de violents purgatifs, sont même très-nuisibles au cheval. Les matieres fécales sont-elles de mauvaise qualité, les borborygmes se font-ils entendre, contentez-vous d'administrer des lavements composés de doux purgatifs; sans irriter, ils entraîneront facilement les matieres dépravées; la nature favorisera leurs effets; car dès qu'un corps hétérogene irrite les estomacs ou les intestins, elle fait ses efforts pour le chasser par l'anus; d'autant plus, que l'orifice œsophagien s'oppose au retour des aliments par l'œsophage, & par conséquent empêche le vomissement. La matiere fébrile passe rarement dans les intestins pour être chassée avec les matieres fécales; elle est plutôt déterminée vers les conduits secrétoires de la transpiration insensible: pour une fievre qui se terminera, ou par les urines, ou par les selles, ou par l'expectoration nasale, il y en aura quatre qui se dissiperont par les sueurs. L'état des urines annonce toujours quel sera l'effet des sueurs; si elles sont en petite quantité, rouges & troubles, la sueur sera avantageuse; au contraire, si elles sont abondantes, aqueuses & transparentes, la sueur produira une crise imparfaite: dans le premier cas, il faut entretenir la sueur par des boissons un peu mucilagineuses & tiedes; dans le second cas, il faut l'exciter par des couvertures & des boissons légérement sudorifiques, particuliérement si la fievre est vers son déclin. Il en est ainsi des fievres aiguës & des fievres inflammatoires: lorsque le pouls est très-fréquent, lorsque les téguments sont échauffés, & lorsque la sueur a de la peine à se montrer, administrez les boissons aqueuses & nitreuses, jusqu'à ce que la violence des symptomes & la dureté du pouls soient calmées. La sueur tarde-t-elle trop à se montrer, provoquez-la en frottant légérement & long-temps les

téguments du bœuf ou du cheval avec un bouchon de paille, en enveloppant le corps de l'animal d'une couverture de laine, ou en l'exposant à la vapeur de l'eau chaude dans une espece d'étuve. Les forces vitales sont-elles trop affoiblies dans le temps où la maladie doit se juger par les sueurs, excitez-les par des boissons & des lavements sudorifiques; souvent l'infusion des plantes aromatiques dans du vin ou dans de l'eau, donnée en breuvage, excite la sueur, & chasse la matiere fébrile. Vous devez donc employer divers moyens pour favoriser la sueur, suivant l'état du malade & l'espece de fievre. N'imitez pas les Maréchaux qui, dès le commencement de la maladie, s'empressent d'administrer les sudorifiques les plus actifs, de couvrir exactement le malade, & de le bouchonner vigoureusement; ils augmentent les symptomes de la fievre; ils établissent une sueur plus dangereuse qu'utile; ils empêchent la coction de la matiere fébrile, & font souvent périr l'animal le troisieme ou cinquieme jour de la maladie: sur la fin de la fievre cette pratique est dangereuse, lorsqu'il n'y a pas indication de sueur, parce que ce n'est pas une loi attachée aux diverses especes de fievres, & à la même espece de fievre, de se terminer par la sueur; ainsi à quel péril n'exposeriez-vous pas le malade, en voulant chasser la matiere fébrile par une voie que la nature n'indique pas? Les sueurs critiques sont quelquefois trop abondantes, ce qui s'annonce par la sécheresse de la langue, la soif & la foiblesse du malade; alors il faut chercher, par des boissons d'une chaleur tempérée, nitreuses ou légérement acidules, ou mucilagineuses, à diminuer la sueur sans l'interrompre, jusqu'à ce que la bouche devienne humide. La répercussion de la sueur est ordinairement plus à craindre que sa

grande quantité. Comme en été la ſueur eſt naturellement copieuſe, il faudroit bien ſe garder de mettre ſur le corps de l'animal fébricitant, de la paille fraîche, ou de le faire baigner dans une eau courante; l'un & l'autre moyen répercutent la ſueur avec trop de promptitude, & ne répondent point à l'indication de la diminuer par degrés inſenſibles. Faites attention de ne pas prendre pour ſueurs critiques celles qui paroiſſent dès le commencement de la maladie, ſur-tout dans les fievres malignes; elles annoncent pour l'ordinaire un fievre de longue durée ou dangereuſe; au contraire, vers le ſeptieme, ou neuvieme, ou onzieme jour, elles ne manquent jamais d'être avantageuſes.

La ſueur n'eſt pas le ſeul moyen dont la nature ſe ſert pour évacuer les matieres fébriles, ſouvent elle les détermine du côté des urines; pour lors veillez à la quantité & aux qualités de cette humeur excrétoire: quelque copieuſes que ſoient les urines, même dans le temps où la fievre doit ſe terminer, ſi elles ſont claires, aqueuſes, privées de ſédiment, & de beaucoup d'odeur, ne vous attendez pas à une criſe heureuſe. Lorſque les médicaments ſudorifiques ou purgatifs, bien loin d'agir ſur les vaiſſeaux ſecrétoires & excrétoires de l'inſenſible tranſpiration, ou ſur les inteſtins, ſe portent ſur les voies urinaires, vous ne devez point eſpérer de bonne criſe tant que vous ne verrez pas des urines troubles, colorées, fétides & remplies d'un ſédiment muqueux; ainſi l'expulſion de la matiere fébrile par les voies urinaires ſe fait toujours connoître par l'opacité, la couleur, l'odeur & le ſédiment des urines; pour lors il convient d'adminiſtrer les urinaires & les lavements mucilagineux, ſi le ventre eſt tendu & les matieres fécales

desséchées ; de faire boire au bœuf & au cheval de l'eau blanche, & de les tenir dans une écurie d'une chaleur tempérée.

Les bronches pulmonaires n'offrent pas à la matiere fébrile les mêmes facilités pour son expulsion, que les vaisseaux excrétoires de la peau & les conduits uriniferes, parce que le mucus qui revêt les vaisseaux aériens, n'étant point destiné à être évacué, il ne sauroit servir de véhicule à la matiere fébrile, comme l'humeur de l'insensible transpiration & les urines, & parce que la matiere fébrile, en passant des arteres pulmonaires hors du corps, irriteroit souvent les bronches pulmonaires, la trachée-artere, le larynx & les parois du nez, au point d'exciter une inflammation & une suppuration toujours dangereuses chez les bestiaux : cependant il est des fievres qui se terminent par cette voie ; la difficulté de respirer, le battement des flancs, l'expulsion des matieres muqueuses par les naseaux, ne permettent pas d'en douter, particuliérement lorsque ces matieres changent de couleur & de consistance, depuis l'état de la maladie jusqu'au temps où la fievre doit se terminer, ce qui annonce la véritable coction de la matiere fébrile. Ne confondez pas cette matiere avec le pus formé par l'ulcération des poumons ; accident très-fréquent chez le cheval, le bœuf & la brebis. L'expectoration de l'humeur fébrile soulage le malade, la difficulté de respirer se calme, l'air expiré ne donne point d'odeur forte & fétide : la matiere expectorée est visqueuse, blanchâtre, jaune, & rarement verdâtre ; sa quantité & ses mauvaises qualités ne tardent pas à changer ; au lieu que les matieres purulentes acquierent tous les jours un plus mauvais caractere ; leur quantité, leur odeur & leur couleur augmentent peu à peu ; l'animal

perd ſes forces & ſon embonpoint ; enfin il périt de langueur, excepté que la nature & les remedes ne détergent l'ulcere. Dès que vous appercevrez un écoulement par les naſeaux, adminiſtrez les boiſſons mielleuſes, le ſoufre & le kermès minéral, dans des doſes proportionnées aux ſymptomes de la fievre, au temps qu'elle a déja parcouru, à la qualité & à la quantité de la matiere expectorée par les naſeaux. La matiere fébrile eſt-elle parvenue à ſon dernier degré de coction, expoſez le malade à la vapeur des ſubſtances aromatiques, qui ſont d'une grande utilité pour exciter les bronches à ſe débarraſſer des ſubſtances hétérogenes, & pour déterger les ulceres des poumons : les fievres inflammatoires qui ſe terminent par l'inflammation & par la ſuppuration des poumons, n'éprouvent du ſoulagement de ces parfums que lorſque les accès fébriles ſont calmés. Dans tous les cas d'expectoration naſale, muqueuſe ou purulente, évitez ſoigneuſement les acides, les purgatifs & les aromatiques. La ſaignée, ſi utile au commencement des fievres inflammatoires, ſimples ou accompagnées de l'inflammation des poumons, devient dangereuſe après le quatrieme jour ; elle trouble la coction de la matiere fébrile & la réſolution de la partie enflammée : la chaleur tempérée d'une écurie propre & ſaine, la vapeur de l'eau chaude & des réſines aromatiques, les boiſſons mielleuſes, les lavements mucilagineux, le ſoufre & la térébenthine ſont les médicaments les plus propres à favoriſer la réſolution & à évacuer les matieres contenues dans les bronches.

Lorſque la nature paroît incertaine ſur la voie qu'elle veut faire tenir à la matiere fébrile, pluſieurs Praticiens conſeillent d'appliquer ſur les téguments, des remedes capables d'y produire l'inflammation

& la suppuration, & d'y attirer, non seulement la matiere fébrile, mais encore de la détourner des visceres où elle commence à se fixer : l'observation parle en leur faveur ; il est plusieurs especes de fievres, même inflammatoires, où les vésicatoires produisent de bons effets, soit en détournant l'impétuosité du sang du côté où ils agissent, soit en déterminant la matiere fébrile vers les parties qu'ils ont enflammées, soit en excitant un nouveau changement dans toute la machine, par leur action particuliere sur les fluides & les solides. Les bons effets des vésicatoires ne dépendent pas toujours de l'abondante suppuration qu'ils peuvent produire ; le passage de leurs molécules dans le torrent de la circulation, & l'inflammation qu'ils causent à la portion des téguments sur laquelle ils agissent, me paroissent aussi essentiels que la suppuration pour favoriser la coction & l'expulsion de la matiere fébrile ; ainsi il ne faut pas s'imaginer que les vésicatoires soient absolument inutiles dans les maladies fébriles du cheval, du bœuf & de la brebis, parce qu'ils n'établissent pas, les premiers jours, une suppuration abondante. Ne les appliquez jamais sur les animaux attaqués de fievre où les humeurs des premieres & secondes voies tendent vers la putréfaction : les fievres accompagnées d'une chaleur excessive, & qui arrivent pendant l'été, & les fievres avec mouvement convulsif offrent la même contr'indication pour les vésicatoires ; les fievres malignes & les fievres avec éruption en éprouvent de bons effets, lorsque les forces vitales sont abattues, & que l'éruption tarde à se montrer, ou menace de disparoître. Quelques Praticiens en font grand cas dans les fievres lentes ; mais il faut prendre garde qu'ils n'excitent pas des suppurations trop abondantes, & que les forces

vitales ne soient pas considérablement diminuées. Malgré ces remedes, le Maréchal s'efforcera inutilement de détruire la fievre la plus simple, s'il ne tient pas le malade dans une écurie d'une chaleur tempérée & d'un air pur; si la diete n'est pas réglée, & s'il veut faire travailler le malade, quand même les journées seroient courtes & la marche lente.

ORDRE PREMIER.

FIEVRES CONTINUES.

LES fievres continues s'annoncent ordinairement par le froid des oreilles, du bout du nez, des cornes, & souvent de tout le corps; par le tremblement du pannicule charnu; au froid succede la chaleur; le tremblement du pannicule charnu, sur-tout vers les épaules, souvent subsiste, & quelquefois la sueur survient: pendant tout ce temps les forces musculaires sont beaucoup plus foibles que les forces vitales. Toutes les fievres continues n'observent pas la même marche, & ne se terminent pas dans le même temps; les unes n'offrent qu'un seul accroissement & une seule diminution des symptomes pendant leur cours; les autres présentent une diminution & un accroissement des symptomes qui se renouvellent plusieurs fois dans le cours de la maladie: comme il est peu de fievres continues où cette derniere exacerbation des symptomes n'arrive, j'ai pensé qu'il étoit inutile de diviser les fievres continues en fievres continues simples ou continentes, & en fievres rémittentes ou exacerbantes: je tirerai donc les genres de fievres du temps qu'elles parcourent, telles que les

fievres de trois à ſept jours, les fievres de onze à quatorze jours, & les fievres d'un mois ou deux.

GENRE PREMIER.

Fievres continues de trois à ſept jours.

Le froid de peu de durée, le tremblement du pannicule charnu, plus ou moins ſenſible, le poil terne & hériſſé, la chaleur aſſez grande depuis le commencement de la maladie juſqu'à ſa terminaiſon, les accès fébriles fort rares, l'abattement des forces muſculaires conſidérable, reſpectivement à l'état des forces vitales, caractériſent ce genre de fievres qui ne paſſent pas ordinairement le ſeptieme jour : on voit cependant quelques eſpeces de fievres propres à ce genre, dont le froid & le tremblement du pannicule charnu eſt violent, & dure plus de vingt-quatre heures. Il en eſt d'autres eſpeces, qui ſont accompagnées d'une grande chaleur des téguments, & d'une ſoif conſidérable, ou qui ſont ſuivies d'un anéantiſſement des forces muſculaires, avec affoibliſſement des forces vitales, où qui ſe terminent au bout de trois ou quatre jours, par la mort du malade, ou qui parviennent juſqu'au ſeptieme jour, temps de la guériſon ou de la mort.

I. Espece. *Fievre ſimple de trois à cinq jours.*

L'appétit diminue ; la rumination preſque ſuſpendue, les forces muſculaires affoiblies, les yeux légérement enflammés & tuméfiés, les oreilles, les cornes & les naſeaux froids pendant un court eſpace de temps, le tremblement du pannicule

charnu, médiocre; les forces vitales plus fortes que dans l'état naturel, la respiration assez facile, les urines, au commencement de la maladie, moins abondantes, la chaleur des téguments assez grande, la transpiration insensible, ordinairement considérable vers la fin de la maladie, lorsque les urines ne donnent pas en grande quantité; ce sont les symptomes les plus fréquents de cette espece de fievre, qui affecte plus souvent le cheval que le bœuf; elle ne dure pour l'ordinaire que trois, quatre ou cinq jours. Les Maréchaux ont coutume de la confondre avec le dégoût; maladie où les seules fonctions des premieres voies sont dérangées: aussi arrive-t-il souvent que d'une fievre simple de trois, quatre ou cinq jours, ils en forment une fievre inflammatoire.

Les exercices violents, la grande quantité de nourriture, les aliments échauffants ou trop mucilagineux, le long séjour dans des écuries malpropres ou mal aérées, la transpiration insensible suspendue par des boissons fraîches, par un air trop froid, respectivement à la chaleur de l'animal, doivent être regardés comme les principes les plus fréquents de cette maladie.

Le repos, la diete, la saignée & les lavements mucilagineux, sont les seuls remedes que vous devez mettre en usage: la diete consistera en boissons blanches & du son plus ou moins humecté; si la bouche & l'intestin rectum sont beaucoup échauffés, ajoutez du nitre pour le cheval, & de la crême de tartre pour le bœuf; régime bien opposé à celui que prescrivent les Maréchaux en pareil cas: le vin, la thériaque, les pelotes d'*assafœtida*, les breuvages aromatiques, &c. sont les armes qu'ils emploient pour combattre cette espece de fievre: comment concilier cette pratique avec

la ſaignée qu'ils font, dès que la chaleur commence à s'emparer de l'animal ? La ſaignée a ſes avantages quand il y a pléthôre & grande chaleur; mais lorſque la chaleur eſt ſuivie d'une douce tranſpiration, que le pouls eſt libre ſans être plein, & qu'il n'exiſte pas de diſpoſition inflammatoire, la ſaignée devient inutile, & même nuiſible. Les lavements faits avec la décoction de racine de guimauve, tiendront le ventre libre, calmeront la chaleur & la vélocité du ſang, & favoriſeront l'expulſion de la matiere fébrile, ou par les ſueurs, ou par les urines. Les purgatifs, les ſudorifiques & les urinaires ſont des remedes qu'on eſt rarement obligé d'employer pour cette maladie; il faudroit être certain que les premieres voies ſont affectées, ou que la nature a beſoin d'un ſtimulant, afin de chaſſer la matiere fébrile par les voies de l'inſenſible tranſpiration ou de l'urine; ce qui peut à peine ſe ſuppoſer, parce que les forces vitales ſont aſſez actives pour vaincre les réſiſtances que la matiere morbifique lui oppoſe.

Comme il eſt très-difficile de juger ſi la fievre de trois, quatre ou cinq jours n'eſt pas le commencement de la fievre de onze à quatorze jours, la méthode que je viens de propoſer, ne peut porter aucun préjudice au malade, quand même on ſe feroit mépris; elle répond aux indications que préſentent ces deux eſpeces de fievres.

II. ESPECE. *Tremblement fébrile du pannicule charnu de la brebis.*

L'APPÉTIT eſt diminué, la rumination eſt ordinairement interrompue, la malade ſe tient couchée, ne ſort qu'avec peine de ſon étable, le pannicule charnu eſt agité d'un tremblement plus ou moins fort; les oreilles, le bout du nez & les

cuisses demeurent froids pendant quinze ou vingt-quatre heures ; ensuite tout le corps prend une chaleur médiocre, & souvent le tremblement subsiste jusqu'à la fin de la maladie, qui passe rarement le neuvieme jour : il faut bien distinguer ce tremblement, du tremblement convulsif décrit dans la Classe des maladies spasmodiques.

Les boissons trop froides, le long séjour dans des écuries basses & étroites, relativement au nombre des brebis, le passage subit d'un air extrêmement chaud à un air très-froid, sont les principes ordinaires de cette maladie.

Le repos dans une écurie propre, bien aérée & d'une chaleur tempérée, le son mouillé avec une petite quantité d'eau saturée de sel marin, & le vin d'absynthe, à la dose de demi-livre par jour, sont les moyens que vous devez employer pour dissiper cette espece de fievre. Quelques Bergers préferent de donner tous les jours à la brebis malade une livre d'infusion faite avec parties égales de feuilles d'absynthe & de rue. Ceux qui incisent l'oreille de la brebis malade, qui ramassent le sang découlé de la plaie, & le mêlent avec du sel & du cumin, pour le donner à la malade, doivent rejetter ce remede, & préférer le précédent. Si la fievre venoit d'une excessive chaleur, le traitement sera absolument opposé : saignez la brebis à la veine jugulaire ; donnez-lui de l'eau blanche nitrée pour boisson, & une petite quantité de farine, jusqu'à ce que la bouche soit fraîche ; purgez-la une fois ou deux avec le petit-lait : si, malgré ces remedes, le tremblement subsiste, donnez-lui quatre onces d'infusion d'absynthe, le matin à jeun, jusqu'à ce que le tremblement soit dissipé.

III. Espece. *Fievre de cinq à ſept jours, avec affoibliſſement ſubit des forces muſculaires.* (Fievre maligne.)

Les forces muſculaires ſont ſi affoiblies, que le malade eſt obligé de ſe tenir couché; les yeux ſont triſtes & larmoyants, le pouls preſque dans ſon état naturel; le poil eſt terne, hériſſé; il tombe facilement lorſqu'on le tire; le malade refuſe les aliments, la rumination ceſſe, les urines ſont troubles, ſouvent claires & en petite quantité; la peau eſt ſeche, l'épine du dos douloureuſe; la chaleur des téguments eſt naturelle, très-rarement elle eſt accompagnée de ſueur; la reſpiration eſt grande, laborieuſe, quelquefois petite, fréquente & avec ſoupirs; la bouche ordinairement ſeche, la langue blanchâtre, ſouvent un peu noirâtre; les matieres fécales, ou fluides, ou deſſéchées, ſans avoir rien de fétide.

Cette fievre attaque plus fréquemment les bœufs que les chevaux & les brebis: comme ils ne paroiſſent qu'accablés de laſſitude, ſans beaucoup s'agiter, les Bouviers s'imaginent que ces animaux meurent ſubitement, quoique malades depuis trois ou quatre jours.

Prenez garde de confondre cette fievre avec d'autres eſpeces de maladies aiguës, comme le font le plus grand nombre des Maréchaux: dès qu'ils voient un animal tourmenté d'une maladie grave, & dont le cours eſt rapide, ils diſent auſſi-tôt qu'il eſt affecté de *fievre maligne;* par-là ils paſſent pour avoir connu la maladie, & pour avoir été dans l'impoſſibilité de la guérir, ſi l'animal vient à périr.

On range parmi les principes les plus ordinaires de la fievre maligne, le long ſéjour dans des écuries mal-ſaines, les aliments corrompus, une conſ-

titution particuliere de l'air, les grandes chaleurs de l'été, les eaux bourbeuſes & fétides pour boiſſon, les travaux exceſſifs pendant le printemps & les grandes chaleurs de l'été.

La noirceur & la ſéchereſſe de la langue, les excréments deſſéchés & noirâtres, les mouvements convulſifs des extrêmités, l'agitation continuelle du corps, les téguments extrêmement chauds & deſſéchés, la reſpiration laborieuſe & accompagnée de ſoupirs, le battement des flancs, le pouls foible, le battement des flancs avec des ſoupirs répétés, ſont les ſignes avant-coureurs d'une mort prochaine.

C'eſt dans cette eſpece de fievre que les ſecours doivent être adminiſtrés avec prudence & promptitude; car elle eſt preſque toujours décidée avant le ſeptieme jour. Si l'animal eſt jeune, vigoureux & pléthorique, ſaignez-le deux fois à la veine jugulaire dans l'eſpace de ſix heures de temps; adminiſtrez tous les jours au bœuf ou au cheval deux bols faits avec demi-once de nitre, deux dragmes de camphre, & ſuffiſante quantité de miel; faites-leur boire, ſi la bouche eſt humide & les matieres fécales humectées, deux livres d'infuſion de feuilles de rue ou d'abſynthe dans du vin; au contraire, ſi la bouche eſt ſeche, contentez-vous de les abreuver & de les nourrir avec de l'eau blanche; donnez pluſieurs fois le jour des lavements compoſés de l'infuſion de feuilles d'abſynthe, plus ou moins ſaturée de nitre: dès que les forces vitales commenceront à diminuer, appliquez ſur le plat des cuiſſes de larges véſicatoires; gardez-vous bien de ſaigner le malade le troiſieme ou le quatrieme jour de la maladie, de lui donner aucun breuvage purgatif, de l'exciter à ſuer par des remedes échauffants ou par des couvertures, excepté que

vous ne voyiez d'une maniere distincte, des signes qui annoncent une crise heureuse par cette voie. Plusieurs Praticiens vantent beaucoup, pour la fievre maligne, l'usage du quinquina pris en substance ou en infusion avec de l'eau ou avec du vin ; les bons effets qu'ils prétendent en avoir retirés, peuvent engager le Maréchal à l'employer, lorsque les forces vitales jouissent d'une certaine vigueur ; mais lorsqu'elles sont affoiblies, les bols & les lavements prescrits ci-dessus, me paroissent préférables : si la soif étoit excessive, prescrivez pour boisson le petit-lait, ou l'eau blanche saturée de crême de tartre, que vous continuerez jusqu'à ce que la bouche paroisse humectée ; faites évaporer dans l'écurie où se trouve le malade, de l'infusion de feuilles de sauge dans parties égales de vinaigre & d'eau-de-vie ; l'alkali volatil & les résines aromatiques ne réveillent que pour un instant les forces vitales, sans corriger les mauvaises qualités de l'air & des humeurs du malade ; il faut encore avoir attention de bouchonner l'animal deux fois par jour, de le tenir dans une écurie propre, & dont l'atmosphere soit d'une chaleur tempérée, & de ne lui donner pour nourriture, ni paille, ni foin, ni son, seulement de l'eau blanche.

GENRE SECOND.

Fievres continues de deux semaines.

MALGRÉ les recherches les plus exactes sur les bestiaux malades, il ne m'a pas été possible de découvrir plus de deux especes de fievres continues : la premiere espece ressemble beaucoup à la fievre putride de trois semaines ; elle n'en dif-

fere que par le temps ; la ſeconde eſpece approche du caractere des maladies inflammatoires.

I. ESPECE. *Fievre continue de onze à quatorze jours, avec dépravation des matieres contenues dans les premieres voies.* (Fievre putride ſimple.)

LE dégoût des aliments les plus nutritifs, la rumination languiſſante & ſouvent interceptée, la langue blanche & communément noirâtre ſur ſa baſe, les excréments d'une odeur fétide & pour l'ordinaire fluides, les borborygmes ; les oreilles, le bout du nez ou le mufle froids pendant les douze premieres heures de la maladie ; le tremblement du pannicule charnu, peu ſenſible ; les yeux triſtes, ſans être larmoyants ; le poil terne & hériſſé, la chaleur des téguments plus ou moins conſidérable pendant l'accroiſſement & l'état de la maladie, l'affoibliſſement des forces muſculaires à meſure que la maladie approche de ſa terminaiſon, & l'accroiſſement des forces vitales, ſont les ſymptomes qui caractériſent cette maladie. La fréquence du pouls, l'abattement des forces muſculaires, la chaleur des téguments, l'agitation du corps, ſouvent augmentent & décroiſſent pendant le cours de la maladie, ſans que de tels accès aient un retour bien réglé. Il n'eſt pas rare de voir des vers ſortir avec les matieres fécales, les urines être troubles & fétides, la reſpiration difficile, & la peau couverte, après chaque accès, d'une ſueur fétide.

Quoiqu'on donne le nom de *putride* à cette eſpece de fievre, il ne faut pas s'imaginer que la putréfaction attaque les matieres contenues dans les premieres voies ; elles tendent ſeulement vers cet état : expoſez ces matieres à un degré de chaleur plus conſidérable, ou laiſſez-les, pendant un court eſpace de temps, accumulées dans un endroit où

l'air est d'une chaleur tempérée, elles se putréfieront plus promptement que les matieres fécales d'un animal sain, & par conséquent fourniront, si vous les soumettez à la distillation au bain-marie, un alkali volatil, que vous n'auriez pas retiré des matieres fécales aussi-tôt qu'elles sont sorties du corps du malade.

Les aliments abondants en corps muqueux, & pris en trop grande quantité, le long séjour dans les étables, le défaut d'exercice, l'air impur des écuries, les pâturages marécageux, le foin de mauvaise qualité & les eaux impures sont reconnus pour les principes qui produisent ordinairement la fievre putride simple.

L'indication qu'offre cette espece de fievre, se borne à débarrasser les premieres voies des matieres dépravées qu'elles contiennent : les purgatifs & les lavements sont les remedes qui peuvent remplir une telle indication. Avant que d'administrer les purgatifs, il convient de préparer l'animal par des lavements mucilagineux, tenant en solution de la crême de tartre ; par des boissons blanches, légérement acidules ; par la privation entiere du foin. Délayez dans deux livres d'infusion d'absynthe une once & demie d'aloës pulvérisé, que vous donnerez au cheval ou au bœuf, lorsque les forces vitales commenceront à s'affoiblir : si la chaleur est considérable, si les matieres renfermées dans les intestins ont beaucoup de penchant vers la putridité, faites macérer dans deux livres d'eau saturée de crême de tartre, deux onces de feuilles de séné, que vous administrerez en breuvage au bœuf ou au cheval ; vous vous contenterez de donner à la brebis du petit-lait, où vous aurez fait macérer une dragme d'aloës : quand même les vers existeroient dans les premieres voies, n'administrez aucunes

préparations mercurielles ; si elles font rendre des vers, elles augmentent la tendance qu'ont les humeurs inteſtinales vers la putridité ; donnez plutôt des bols composés de suie de cheminée, d'aloës & de suffisante quantité de miel pour incorporer ces substances : dès le troisieme jour de la maladie, vous pouvez purger le malade, particuliérement si les matieres contenues dans les premieres voies sont abondantes, ou produisent de grandes irritations ; autrement il faut s'en abstenir jusqu'au temps de la coction de la matiere fébrile, & se contenter tous les jours de lavements faits avec une légere infusion de feuilles de séné & d'absynthe, tenant en solution plus ou moins de nitre ; ces lavements détermineront les humeurs dépravées à se porter vers l'inteſtin rectum, sans fatiguer l'estomac du cheval, la caillette du bœuf & les petits inteſtins ; ils ne détourneront point les efforts de la nature pour la coction de la matiere fébrile, & ils n'augmenteront point les accidents de la fievre.

II. ESPECE. *Fievre de sept à quatorze jours, avec chaleur.* (Fievre inflammatoire.)

DÈS que la fievre inflammatoire commence à s'emparer d'un bœuf ou d'un cheval, les oreilles, les cornes & les téguments sont froids, le pannicule charnu est agité de tremblement, l'animal est inquiet ; il se couche & se leve ; ensuite ses yeux deviennent rouges, enflammés & larmoyants ; les oreilles, les cornes & les téguments prennent une chaleur considérable ; la langue & le palais sont secs & brûlants, l'haleine est chaude & âcre, le malade porte la tête basse & les oreilles pendantes ; il perd l'appétit, il promene le foin dans sa bouche, il flaire la terre ; le bœuf cesse de ruminer, la vache & la jument perdent leur lait ; les excréments du

cheval sont secs, noirâtres & par petits pelotons; tantôt il fiente souvent & peu, tantôt il est constipé; le bœuf & le cheval urinent rarement, & quelquefois avec beaucoup de peine; leur urine est rougeâtre, celle du cheval est ordinairement fort trouble; la respiration est souvent difficile, & accompagnée de soupirs; les forces musculaires diminuent tous les jours, & les forces vitales semblent s'accroître: ordinairement le malade est plus fatigué la nuit que le jour, & souvent l'inflammation attaque, le troisieme, ou le cinquieme, ou le septieme jour, une partie externe ou interne du corps malade; le poumon est de tous les visceres le plus exposé à cet accident; alors l'animal tousse fréquemment, il sort de ses naseaux une odeur plus ou moins fétide, selon le temps de la maladie & l'intensité des symptomes: les tumeurs extérieures approchent du caractere du bubon, rarement de celui du charbon.

La durée de cette espece de fievre n'a rien de fixe: si les symptomes sont violents, l'animal meurt le trois ou le cinq, ou la maladie se termine heureusement le sept; lorsque les symptomes marchent avec lenteur, la maladie se termine le onze ou le quatorze.

La fievre inflammatoire affecte plus fréquemment les bœufs que les chevaux; elle arrive rarement en hiver, excepté que ces animaux ne soient surmenés, ou nourris avec des substances trop échauffantes. Les principes de la fievre inflammatoire peuvent se réduire aux violents exercices, aux chaleurs excessives de l'été, à la mauvaise qualité des eaux & des aliments, à la mal-propreté des écuries & des animaux, à l'impureté de l'air, à la trop grande quantité d'animaux rassemblés dans une seule écurie privée de courants d'air; quand

même l'air y joueroit avec assez de facilité, si les bestiaux sont réunis en grand nombre sous le même toit, ils se portent toujours préjudice les uns aux autres; c'est pourquoi il est dangereux de rassembler plusieurs chevaux ou bœufs malades dans une même écurie; les Palefreniers ou les Bouviers consultent plutôt leur intérêt, dans cette réunion, que celui des bestiaux.

La matiere fébrile sort ordinairement par les voies urinaires, ou par les conduits excrétoires de l'insensible transpiration, ou elle forme une tumeur inflammatoire cutanée, dont la suppuration entraîne toutes les matieres hétérogenes. Lorsque la crise se fait du côté des urines, elles deviennent troubles, abondantes & d'une odeur insupportable; si la fievre se termine par les sueurs, les téguments sont souples, d'une chaleur tempérée, & couverts d'une sueur abondante & fétide: il est rare de voir cette maladie se terminer entiérement par l'expectoration nasale ou par les selles: autant vous avez lieu d'espérer la guérison de l'animal, en voyant l'abondance des urines ou des sueurs diminuer les symptomes de la fievre, autant vous êtes assuré de le voir périr, lorsque les flancs battent avec force & fréquence, qu'il pousse des soupirs réitérés, qu'il est agité de mouvements convulsifs, & que les matieres fécales deviennent fluides, abondantes & fétides.

La saignée est de tous les remedes celui qui soulage le plus promptement le malade; en diminuant la quantité du sang, elle modere le mouvement du cœur, & diminue la disposition inflammatoire des humeurs; car plus vous retarderez la saignée, plus le sang deviendra couenneux. Si le troisieme, ou le cinquieme, ou le septieme jour de la maladie, l'inflammation s'empare d'un vis-

cere, c'eſt ſouvent pour avoir manqué de réitérer la ſaignée les premiers jours de la maladie. Quoique la ſaignée ſoit ici d'un grand ſecours, ayez toujours égard aux forces, à l'âge, à la grandeur & à l'eſpece du malade, à l'état de ſon pouls, à l'intenſité de la chaleur & des autres ſymptomes : en général, vous pouvez répéter la ſaignée cinq ou ſix fois dans l'eſpace de quarante-huit heures, pourvu que vous tiriez peu de ſang à la fois : ſi la chaleur, les inquiétudes, la difficulté de reſpirer, la fréquence & la dureté du pouls ſubſiſtent encore le troiſieme jour, malgré ce grand nombre de ſaignées, ne craignez pas d'en répéter une autre ce jour-là. La ſaignée ne diminue pas ſeulement la quantité & la vélocité du ſang, elle facilite encore l'effet des boiſſons mucilagineuſes. La boiſſon blanche nitreuſe convient au cheval, & la boiſſon blanche ſaturée de crême de tartre, au bœuf ; mais à meſure que la maladie approche de ſa terminaiſon, il faut diminuer la quantité du nitre où de la crême de tartre, parce que la ſeule boiſſon blanche peut exciter le cours des urines, ou favoriſer la ſueur : il faut donc bien ſe garder de provoquer l'excrétion des urines ou des ſueurs au commencement, & même vers la fin de la maladie, par des remedes âcres & échauffants ; ſouvent, au lieu d'augmenter la ſueur & le cours des urines, vous les retardez ; car plus la fievre eſt violente, moins la ſueur & les urines donnent : c'eſt pour la même raiſon que pluſieurs Maréchaux recommandent d'éloigner les véſicatoires : tant que la matiere fébrile & inflammatoire ne s'eſt fixée ſur aucune partie du corps, ils ſont nuiſibles ; mais lorſqu'elle menace d'affecter le cerveau, ou les poumons, ou les viſceres de l'abdomen, appliquez-les ſur le plat des cuiſſes, & réitérez leur applica-

tion jusqu'à ce que vous vous apperceviez d'un changement ; vous faciliterez les effets de ce remede par des lavements adoucissants, qui sont d'une utilité essentielle dans la cure de cette maladie ; ils entraînent les excréments endurcis & arrêtés dans les petits intestins, à cause de la sécheresse des excréments renfermés dans le colon & l'intestin rectum ; ils servent de fomentation pour les parties contenues dans l'abdomen ; ils établissent dans les vaisseaux de l'aorte postérieure une dérivation des substances qui se portoient dans l'aorte antérieure ; ils diminuent donc l'impétuosité du sang vers la tête ; en même temps ils rendent la respiration plus libre, le ventre devient moins tendu, & les urines coulent avec plus d'abondance & de facilité : ces lavements doivent être composés d'une infusion de feuilles de mauve, ou d'une décoction de racine de guimauve, tenant en solution une once de nitre ou demi-once de crême de tartre, sur deux livres de fluide. Vous pouvez rendre les premiers lavements, purgatifs, en les préparant avec une légere infusion de feuilles de séné, saturée de crême de tartre. Il ne faut répéter ces lavements que deux ou trois fois au commencement de la maladie, ce qui suffit pour favoriser l'effet des lavements mucilagineux prescrits ci-dessus, & pour éviter les purgatifs, toujours nuisibles dans la fievre inflammatoire.

Aussi-tôt qu'il paroît des tumeurs inflammatoires, donnez tous vos soins pour les faire venir à suppuration : le levain, la pulpe d'oignons de lis, le cataplasme de mie de pain, sont les médicaments que vous devez appliquer sur la tumeur inflammatoire de bonne qualité ; mais si elle a un caractere de malignité bien évident, l'extirpation de la tumeur avec l'instrument tranchant, est le seul remede

qu'il faut employer; ensuite vous conduirez la plaie à une louable suppuration, jusqu'à parfaite cicatrice. Si la tumeur inflammatoire diminuoit ou disparoissoit tout à coup, vous appliquerez les ventouses sur la partie affectée: quelques-uns préferent les vésicatoires; mais il ne faut les employer qu'après avoir tenté inutilement les ventouses.

La diete doit être sévere jusqu'au jour critique; l'eau blanche, plus ou moins abondante en farine de froment, ou d'orge, ou d'avoine, ou un peu d'orge en verd, si la saison le permet, seront la base de la nourriture du malade: lorsque la maladie passe le septieme jour, vous pouvez donner pour nourriture, du son humecté, plutôt après le calme des symptomes, qu'avant le redoublement. Lorsque la matiere fébrile s'est fixée sur les poumons ou autre viscere, il faut alors traiter cette maladie comme une vraie inflammation de poitrine.

GENRE TROISIEME.

Fievre continue de trois semaines, d'un mois ou de deux mois. (Fievre lente. Fievre hectique.)

Le bœuf, le cheval & la brebis perdent insensiblement leurs forces, l'appétit diminue, la rumination s'exécute à peine, la maigreur est générale, les excréments sont quelquefois durs & noirâtres, souvent liquides & jaunes; les urines deviennent ordinairement transparentes & peu colorées; le pouls est foible, mais les forces musculaires le sont beaucoup plus; le poil est plus ou moins hérissé, & il tombe facilement, pour peu qu'on le tire avec les doigts; les extrêmités sont

plutôt froides que chaudes ; l'animal porte la tête & les oreilles baſſes ; le cheval bâille ſouvent, le bœuf ſoupire de temps en temps, & la brebis ſe tient couchée & ramaſſée comme en peloton. La chaleur, l'inquiétude, le mouvement du cœur & des arteres augmentent ordinairement une ou deux fois dans le jour ; les accès n'ont rien de fixe pour la durée & le retour. Ce genre de fievre eſt plutôt ſymptomatique qu'eſſentiel ; au moins juſqu'à préſent nous n'avons reconnu aucune eſpece de fievre lente eſſentielle ; elle eſt ordinairement le ſymptome d'une maladie chronique : on pourroit tout au plus regarder comme eſpece de ce genre, la conſomption nerveuſe, rangée dans la Claſſe des *maladies ſuperficielles*, pag. 40. Les vers contenus en grande quantité dans les inteſtins, produiſent bien de temps en temps des accès de fievre, mais ils ne conſtituent pas une eſpece particuliere de fievre lente ; le farcin, la morve & la gourme, les ſuppurations internes ou externes, les diarrhées abondantes, ont ſouvent pour ſymptome la fievre, dont la durée pourroit lui faire donner le nom de fievre lente ; mais cette fievre n'eſt que ſymptomatique. Le vrai genre des fievres lentes ſeroit celui qui ne reconnoîtroit pour cauſe aucune maladie exiſtante, comme ſuppuration, hydropiſie, &c. mais l'ouverture des animaux morts de fievre lente, a toujours montré des ſuppurations internes, ou des affections particulieres du foie, des poumons, &c. j'ai donc penſé qu'il ne falloit pas former des eſpeces douteuſes. Cependant un bœuf ou un cheval qui n'a éprouvé aucune maladie inflammatoire, qui eſt tourmenté de fievre continue, qui maigrit & perd tous les jours l'appétit, peut être conſidéré comme un animal attaqué de fievre lente, dont il n'eſt pas poſſible de déterminer l'eſpece.

'espece. La mauvaise nourriture, l'air humide & marécageux, les eaux impures, le coït trop réitéré, le changement de pays, peuvent donner lieu à ce genre de fievre. N'a-t-on pas observé que des chevaux accoutumés à d'autres chevaux, avec lesquels ils avoient coutume de vivre & de voyager, devenoient tristes, maigres & malades, lorsqu'on les éloignoit de leurs compagnons? Quand vous soupçonnez que ce genre de fievre lente vient d'un de ces principes, efforcez-vous de rendre aux vaisseaux & aux visceres les qualités nécessaires pour préparer une substance nutritive, capable de réparer celle que le malade perd tous les jours. Il faut, avant que de prodiguer aucune nourriture, détruire la matiere fébrile, ou engager la nature à la chasser hors du corps par les conduits excrétoires de l'urine ou de l'insensible transpiration. Le régime ne sera point austere: l'eau blanche tenant en solution plus ou moins de sel marin, servira de boisson; vous ferez promener le malade une heure le matin, autant le soir; vous donnerez tous les jours en breuvage au bœuf & au cheval trois livres de vin de rue ou de vin d'absynthe; la nourriture sera de la paille d'avoine ou du son humecté avec de l'eau saturée de sel marin; vous administrerez deux fois par jour un lavement composé d'une infusion de racine de gentiane, tenant en solution une once de nitre, sur trois livres de fluide. Les sueurs copieuses, les évacuations considérables d'urine, toujours préjudiciables au malade, doivent être modérées par un régime adoucissant: plus la transpiration insensible est douce, & les téguments d'une chaleur tempérée, plus il y a à espérer pour la guérison; les sudorifiques & les forts urinaires sont donc contr'indiqués; la saignée ne l'est pas moins, la

petiteſſe du pouls & la foibleſſe des forces muſcuculaires le prouvent aſſez. Soupçonnez-vous obſtruction dans le foie, comme cela arrive fréquemment chez le bœuf & la brebis, prenez de gomme ammoniac, une once ; de ſavon blanc, deux onces ; de miel, quantité ſuffiſante pour former douze bols ; adminiſtrez-en tous les jours ſix au bœuf & deux à la brebis ; donnez-leur pour nourriture, du ſon humecté avec de l'eau ſalée, & du bon foin ſec, haché & humecté d'une petite quantité d'eau ſaturée de ſel.



CLASSE TROISIEME.

MALADIES INFLAMMATOIRES.

LA reſſemblance des ſymptomes qui caractériſent les affections inflammatoires externes, & les maladies inflammatoires internes, paroît, au premier coup d'œil, forcer le Praticien à ſaiſir les mêmes indications & à ſe ſervir des mêmes remedes pour le traitement de ces maladies. Si la ſtructure des parties internes reſſembloit à celle des téguments & des autres organes extérieurs, il n'y auroit pas à balancer ; mais il exiſte des différences ſi ſenſibles, que le Maréchal ſera toujours obligé d'employer des remedes plus actifs pour les inflammations internes, que pour les inflammations externes, quand même il tireroit les remedes de la même claſſe. Les vaiſſeaux qui ſe ramifient dans la ſubſtance des parties intérieures, ſont grands & multipliés ; au contraire, les vaiſſeaux qui ſe diſtribuent dans le tiſſu des parties extérieures, ſur-tout des téguments, ſont moins nombreux & plus petits : le tiſſu particulier de chaque viſcere interne réſiſte moins à l'impétuoſité & à l'abondance du ſang, que celui des téguments & des organes extérieurs ; d'où il eſt facile de conclure que l'inflammation des parties internes eſt toujours plus vive & plus dangereuſe que l'inflammation des parties extérieures. L'inflammation des organes intérieurs étant plus forte, il faut donc choiſir des remedes plus actifs, & les adminiſtrer dans des temps plus rapprochés, pour remédier au

dérangement des forces vitales. Pour vous aſſurer combien l'intenſité de l'inflammation interne l'emporte ſur celle de l'inflammation externe, approchez-vous d'un bœuf ou d'un cheval attaqué d'une maladie inflammatoire interne, vous obſerverez la chaleur, l'inquiétude, l'agitation, & les forces vitales à un degré plus éminent que dans l'inflammation des parties externes : au commencement de la maladie, l'animal eſt ſouvent affecté d'un froid général, accompagné du tremblement du pannicule charnu : à ce froid ſuccede une grande chaleur, l'accroiſſement des forces vitales, l'affoibliſſement des forces muſculaires, & les ſymptomes propres au viſcere léſé ; les poils ſont hériſſés & ternes, les téguments ſecs & chauds, les yeux enflammés & gros, quelquefois triſtes & larmoyants ; les oreilles & la tête baſſes, ſouvent la tête tournée du côté affecté ; les cornes chaudes, la bouche échauffée, la langue ſeche, l'appétit diminué & ſouvent aboli, la rumination interrompue, la ſecrétion du lait comme ſuſpendue, les excréments ordinairément ſecs & noirâtres, la reſpiration difficile & ſouvent avec ſoupirs, les flancs plus ou moins agités, le pouls fréquent, & pour l'ordinaire tendu, ſur-tout lorſque la chaleur, l'agitation de l'animal & la vélocité du pouls augmentent, ce qui arrive fréquemment dans le temps même de l'accroiſſement de la maladie.

L'ouverture des cadavres n'a pas juſqu'à préſent jeté une grande lumiere ſur la cauſe de l'inflammation : on voit des viſceres enflammés, dont les vaiſſeaux ſont engorgés d'un ſang plus ou moins noirâtre, & fourniſſant peu de ſéroſité ; ou des organes affectés de quelques taches noires, qui annoncent un commencement de gangrene & des abcès plus ou moins étendus, & contenant un pus

d'une odeur ſouvent inſupportable : quelquefois on rencontre chez le même ſujet pluſieurs viſceres affectés de la même inflammation, quoiqu'il ſoit à préſumer que la maladie a commencé par l'inflammation d'un ſeul viſcere ; enfin, on trouve fréquemment l'eſtomac du cheval ou la panſe du bœuf rempli de fourrage deſſéché. Le ſang qu'on tire de l'animal vivant & attaqué d'inflammation interne, n'a pas toujours les mêmes qualités ; tantôt il forme une maſſe noirâtre, donnant une très-petite quantité de ſéroſité ; tantôt il eſt d'un rouge vif & écumeux ſur ſa ſurface, & privé de ſéroſité ; tantôt il eſt couvert, & c'eſt le plus ſouvent, d'une pellicule blanchâtre, plus ou moins épaiſſe, ſur laquelle nage une certaine quantité de ſéroſité : on nomme cette pellicule, *couenne* ; elle eſt ſpécifiquement plus légere que la partie rouge, & plus peſante que la ſéroſité : certains Maréchaux la prennent, ou pour du pus formé dans les vaiſſeaux ſanguins, ou pour une portion de ſang qui a éprouvé la fermentation putride ; mais les uns & les autres ont avancé ces hypotheſes ſans être appuyés ſur la moindre vraiſemblance, puiſque le ſang n'éprouve jamais la fermentation putride, & que la couenne n'a point les caracteres du pus : quelle eſt donc ſa nature ? Il eſt très-difficile de répondre à cette queſtion : ſeroit-ce la ſéroſité du ſang, coagulée par la chaleur dont jouit le ſang pendant le temps de l'inflammation ? Mais il eſt des fievres accompagnées d'une chaleur plus conſidérable, où le ſang ne devient point couenneux ; d'ailleurs la couenne ſe forme lorſque le ſang ſe refroidit ; en conſéquence il faudroit ſuppoſer que la ſéroſité du ſang reſſemble abſolument aux ſucs qu'on retire de pluſieurs ſubſtances animales, leſquelles ſont fluides à un certain degré de chaleur,

& se coagulent lorsqu'on les fait refroidir. Seroit-ce une consistance particuliere à la sérosité du sang, dès qu'il y a inflammation dans une partie quelconque du corps de l'animal ? Mais cette consistance revient à la faculté occulte des Anciens. Seroit-ce la lymphe coagulée par le défaut d'un mêlange exact avec la sérosité du sang ? Mais les qualités sensibles de la lymphe, dont les Maréchaux affectent de tant parler, sans en avoir la moindre idée, sont si peu connues, & par conséquent les principes de cette humeur & sa combinaison avec la sérosité du sang, sont encore plus ignorés. Si l'on ne peut établir que des hypotheses sur cet objet, il faut donc se contenter d'observer que le sang est couenneux dans la plupart des maladies inflammatoires & des maladies approchant de ce caractere ; que la couenne est plus épaisse pendant l'accroissement de la maladie qu'aux approches de la crise ; que la couenne n'est pas toujours épaisse en raison de la violence de l'inflammation, & que les saignées réitérées au commencement de la maladie, diminuent souvent l'épaisseur de la couenne.

Le véritable siege de l'inflammation n'est pas mieux démontré que la formation de la couenne ; les uns pensent qu'il existe dans les vaisseaux sanguins qui se ramifient sur le tissu cellulaire de l'organe enflammé : on leur oppose l'inflammation des parties où l'œil, armé du meilleur microscope, n'apperçoit aucun vaisseau sanguin, comme l'albuginée & les membranes aponévrotiques : les autres établissent le siege de l'inflammation dans les réseaux formés par les extrêmités des arteres & des veines. Quel est l'Anatomiste qui ose se flatter d'avoir vu distinctement les extrêmités artérielles ou veineuses, & l'endroit où ces deux genres de

vaiſſeaux communiquent ? Enfin, le plus petit nombre prétend que l'inflammation réſide dans les conduits ſecrétoires ou dans les vaiſſeaux lymphatiques, & que par conſéquent les glandes, les cartilages, les tendons & toutes les autres parties du corps n'en ſont pas exempts ; mais ont-ils jamais vu ces vaiſſeaux ſecrétoires ? Quoi qu'il en ſoit, le tiſſu cellulaire eſt de toutes les parties du corps la plus expoſée à l'inflammation.

On reconnoît pour principes des maladies inflammatoires, 1°. les exercices forcés ; plus l'animal eſt jeune, plus il eſt menacé d'inflammation, parce que la vivacité l'engage ſouvent à ſurmonter des obſtacles ſupérieurs à ſes forces ; 2°. l'impreſſion ſubite d'un air froid ſur le corps de l'animal en ſueur, ou renfermé depuis long-temps dans une écurie exactement fermée ; 3°. les boiſſons trop fraîches, ſur-tout l'animal étant beaucoup échauffé, ou par le travail, ou par l'ardeur du ſoleil ; 4°. les médicaments irritants que le Laboureur s'empreſſe d'adminiſtrer auſſi-tôt qu'il apperçoit que l'appétit du bœuf ou du cheval diminue : la thériaque, l'ail, le ſel, le poivre, le gingembre, le vin, l'eau-de-vie, ſont les médicaments qu'il a coutume de préférer, parce qu'ils ſont analogues à ſon goût ; 5°. la conſtitution de l'air ; le printemps & l'été ſont les ſaiſons où l'animal eſt le plus menacé de maladies inflammatoires ; & plus les vents changent pendant ces deux ſaiſons, plus les inflammations ſont fréquentes ; les mauvaiſes qualités de l'atmoſphere y contribuent beaucoup : que l'air peche par humidité, chaleur, froid, ſéchereſſe, peſanteur, légéreté, &c. que le vent du midi ſaturé de parties hétérogenes, & toujours diſpoſé à accélérer la décompoſition des corps ſuſceptibles de fermentation, regne trop long-temps ; que l'air ſoit

chargé de matieres putrides, comme il arrive dans les pays marécageux, les bestiaux seront plus sujets aux maladies inflammatoires que ceux qui habitent les montagnes sous un ciel serein & au milieu d'un air pur; 6°. les eaux impures; l'eau d'un réservoir vient-elle à diminuer pendant les grandes sécheresses de l'été, elle se corrompt, & les bestiaux forcés d'en boire, éprouvent souvent des maladies inflammatoires; 7°. les aliments âcres, échauffants ou trop nutritifs; les chevaux, & les moutons ne sont-ils pas incommodés de l'usage des plantes aquatiques, &c? l'avoine, ou la luserne, ou le sainfoin, mangés en trop grande quantité, ne causent-ils pas des maladies inflammatoires? 8°. les plantes vénéneuses; elles irritent quelquefois la caillette du bœuf, la portion duodénale de l'estomac du cheval, & les intestins grêles de ces deux animaux, jusqu'à y produire la gangrene. La plupart de ces principes ne produisent l'inflammation qu'autant que le sujet y est disposé: en vain les animaux respireroient un air impur, mangeroient beaucoup de fourrage, & feroient des exercices violents, s'ils n'ont pas une disposition particuliere pour les rendre susceptibles d'inflammation, ils ne seront qu'incommodés, & ils n'éprouveront point d'inflammation: si cette disposition n'étoit pas essentielle, il n'est pas douteux que tous les bœufs ou les chevaux qui boiroient la même eau, mangeroient les mêmes plantes, respireroient le même air, & feroient les mêmes exercices, devroient être affectés d'inflammation; cependant à peine sur cent bœufs ou chevaux, s'en trouve-t-il dix qui soient affectés d'inflammation. L'âge, le tempérament & l'espece d'animal, le genre de vie & la nourriture sont bien capables de rendre l'inflammation plus ou moins vive, mais non pas de la produire.

Le taureau, le poulain & l'agneau ſont bien plus ſujets aux maladies inflammatoires que le bœuf, le cheval & la brebis ; l'inflammation parcourt ſon temps avec beaucoup plus de rapidité & d'intenſité chez le cheval que chez le bœuf, comme étant plus ſanguin & plus vif que les autres beſtiaux. Les animaux vivant dans des climats tempérés, eſſuient plus rarement des inflammations internes que les habitants des pays chauds ; mais qu'inférer de-là, ſi ce n'eſt qu'il y a des animaux plus portés les uns que les autres à être attaqués de diſpoſition inflammatoire ? il faut donc regarder cette diſpoſition comme une altération particuliere des humeurs & des ſolides capables de produire l'inflammation, lorſqu'un des principes ci-deſſus vient à agir ſur le corps de l'animal.

Le danger de l'inflammation interne doit ſe tirer de l'âge, du tempérament & de l'eſpece de malade, de l'eſpece de viſcere affecté, de la nourriture, de l'exercice, & de l'état de l'atmoſphere. Plus l'animal approche de la virilité, plus l'inflammation eſt à craindre : les animaux vifs & ſanguins réſiſtent difficilement aux inflammations internes ; le cheval en éprouve des effets plus terribles & plus prompts que le bœuf, la brebis, la chevre & le porc. L'inflammation du cerveau eſt plus dangereuſe que celle des poumons, &c. Le bœuf qui vit au milieu des pâturages marécageux, eſt plus ſouvent affecté d'inflammation que le bœuf de la montagne, mais il court moins de riſques que ce dernier ; le bœuf, le cheval & le mouton qu'on engraiſſe, réſiſtent moins aux maladies inflammatoires internes, que ceux qui ſont maigres, exercés, & dont on fixe la nourriture. Les beſtiaux nourris de plantes âcres, ſeches, aromatiques & ameres, pour l'ordinaire ſuccombent le troiſieme

ou le cinquieme jour de l'inflammation. Le bœuf accoutumé à des exercices violents, eſt ſujet à l'inflammation ; mais il y a plus lieu d'eſpérer pour ſa guériſon que pour celle du bœuf renfermé dans l'écurie, ou tenu dans de gras pâturages. Les grands froids comme les grandes chaleurs, ſont toujours nuiſibles aux animaux attaqués d'inflammation : le vent du midi favoriſe rarement la réſolution ; il détermine ſouvent la ſuppuration : le vent du nord facilite toujours la réſolution ; l'humidité de l'air au milieu des brûlantes chaleurs de l'été, procure la ſuppuration ; ou un commencement de gangrene ; car il eſt extrêmement rare de voir les maladies inflammatoires internes ſe terminer par la gangrene parfaite ; l'animal meurt toujours avant l'entiere formation d'une maladie ſi dangereuſe : quelques taches noirâtres ſur la face externe des viſceres affectés d'inflammation, ne ſont pas conſtamment un ſigne de gangrene ; il faut que ces portions noirâtres ſe détachent facilement du tiſſu voiſin ; qu'elles ſoient flaſques, molles & livides ; que les vaiſſeaux environnants ſoient tuméfiés, & que les bords des parties noirâtres ſoient enflammés : comme ce concours de phénomenes s'obſerve rarement, il s'enſuit que l'inflammation interne ſe termine difficilement par la gangrene, & que pour l'ordinaire le malade meurt avant qu'elle ſoit formée. La réſolution & la ſuppuration ſont les terminaiſons les plus fréquentes de l'inflammation : la réſolution diſſipe l'inflammation ; la ſuppuration, beaucoup moins favorable, retarde la guériſon, & ſouvent fait mourir l'animal. Le peu de réſiſtance qu'offre le tiſſu cellulaire du cheval, du bœuf & de la brebis ; la grandeur des vaiſſeaux qui s'y ramifient, l'impétuoſité & la quantité du ſang, donnent toujours lieu à des ſup-

purations abondantes, qui deviennent mortelles par l'impoſſibilité où l'on eſt de déterger l'ulcere interne comme un ulcere extérieur.

Si la réſolution eſt le plus avantageux des moyens qu'emploie la nature pour vaincre la matiere inflammatoire, il faut que le Praticien tâche de ſeconder ſes efforts, en diminuant la vélocité & la quantité du ſang qui parcourt les vaiſſeaux de la partie enflammée, & en chaſſant hors du corps la matiere qui cauſe l'inflammation; il diminuera la vélocité du ſang par la ſaignée, la diete ténue, le repos & les lavements; il détournera la quantité de ſang par les frictions, les ventouſes, les véſicatoires; il déterminera la matiere inflammatoire à ſortir, ou par les urines, ou par les ſueurs, ou par les ſelles, ou par les bronches pulmonaires, en ſe ſervant, ou des urinaires, ou des ſudorifiques, ou des purgatifs, ou des déterſifs pulmonaires, ſuivant l'eſpece de maladie & de ſujet, & ſuivant l'état où ſe trouve le malade. La ſaignée en général doit être ſouvent réitérée les premieres vingt-quatre heures de la maladie; mais lorſque le malade eſt foible, maigre & accablé ſous le poids des fatigues, les ſaignées abondantes & réitérées lui ſont nuiſibles: l'extrême vieilleſſe & la grande jeuneſſe préſentent la même contr'indication. Comme dans la plupart des ſaignées le Maréchal n'a en vue que de diminuer la quantité de ſang, il eſt cependant eſſentiel de lui rappeller que la ſaignée peut remplir d'autres indications, & qu'il ne doit pas être indifférent à un Maréchal inſtruit, de ſaigner à la veine jugulaire ou aux veines du plat de la cuiſſe: par exemple, dans l'inflammation du cerveau, la ſaignée à la veine jugulaire évacue bien le ſang ſurabondant dans tous les vaiſſeaux ſanguins, mais elle ne diminue pas la vélocité du ſang & ſa quan-

rité dans les arteres carotides, comme la saignée aux veines de la cuisse : la saignée à la veine jugulaire convient donc dans toutes les maladies inflammatoires de la poitrine, du ventre & des extrêmités postérieures ; & la saignée aux veines du plat de la cuisse, dans les maladies inflammatoires de la tête & des parties antérieures. Je ne saurois trop recommander de tirer à proportion plus de sang du cheval que du bœuf & de la brebis, & de multiplier plutôt les saignées, que de tirer une grande quantité de sang à la fois ; les saignées copieuses affoiblissent considérablement le malade, & calment moins l'impétuosité du sang que les petites saignées réitérées : cependant, lorsque l'inflammation est vive, que le cerveau ou les poumons en sont fortement attaqués, vous ne devez pas hésiter d'évacuer sur le champ une grande quantité de sang, même jusqu'à faire tomber l'animal ; mais il faut que cette saignée se pratique le premier, le second ou le troisieme jour pour le plus tard ; car dès le quatrieme jour, une telle saignée est dangereuse ; elle empêche la coction de la matiere inflammatoire, & s'oppose à la résolution. Si les Maréchaux esperent beaucoup des saignées abondantes, ils n'attendent pas moins de succès heureux des purgatifs ; mais il s'en faut bien que ces médicaments répondent à leurs espérances ; bien loin de modérer la vélocité du sang & l'irritation de la partie affectée, ils augmentent l'une & l'autre, & la nature détournée par l'impression des molécules purgatives sur l'estomac & les intestins, ne songe plus à la coction de la matiere inflammatoire, & oublie la résolution : ainsi, dans quelque maladie inflammatoire que ce soit, les purgatifs sont dangereux, quoiqu'ils évacuent une grande quantité de matieres, & semblent

diminuer la maſſe des humeurs. Il n'en eſt pas de même des lavements purgatifs compoſés de feuilles de ſéné, tenant en ſolution de la crême de tartre ou du nitre ; en évacuant les matieres contenues dans les gros inteſtins, ils y déterminent une grande quantité d'humeurs, le ſang y coule en plus grande abondance & avec plus de facilité, & les petits inteſtins y dépoſent les matieres qu'ils renferment ; par conſéquent les lavements purgatifs ſont très-utiles dans les maladies inflammatoires de la poitrine, & particuliérement de la tête ; mais lorſque les viſceres du ventre ſont enflammés, il faut y ſubſtituer les lavements mucilagineux, faits avec la racine de guimauve, le nitre ou la crême de tartre, ſuivant le degré de chaleur & la vélocité du pouls. Quand les Maréchaux ceſſeront-ils d'adminiſtrer des purgatifs, dans toutes les maladies inflammatoires, de deux jours l'un, depuis le commencement de la maladie juſqu'à la fin ? Ils ont beau voir périr des animaux pendant ou après l'effet de ces remedes, ils ne ſe corrigent point, parce qu'ils ſont nés ſerviles imitateurs de la pratique de leurs ancêtres : la diarrhée qui ſurviendroit les premiers jours de la maladie, ne ſeroit pas même une indication ſuffiſante pour purger l'animal ; car cette diarrhée eſt toujours de mauvais augure : la diarrhée qui paroît le cinquieme ou le ſeptieme jour de la maladie, ne doit pas être conſidérée ſous le même point de vue ; vous pouvez la favoriſer en faiſant prendre au malade un léger purgatif, compoſé d'infuſion de feuilles de ſéné, ſaturée de ſel de Glauber, ou de crême de tartre ; c'eſt le ſeul cas où les purgatifs conviennent. Les ſudorifiques ſont aſtreints, pour ainſi dire, aux mêmes loix : pendant tout le cours de la maladie, le ſang eſt agité, & la partie, irritée ; que produiroient

les sudorifiques? Ils augmenteroient la vélocité du sang & l'inflammation de la partie lésée; ils s'opposeroient à la coction de la matiere inflammatoire, & si le malade résistoit les premiers jours à leur action, ils produiroient un commencement de gangrene. Que devons-nous penser de ces Maréchaux qui, dès le commencement de la maladie, font tous leurs efforts pour faire suer l'animal? couvertures de laine, breuvages aromatiques, boissons spiritueuses, ail, gingembre, alkali volatil, suie de cheminée, thériaque, vapeurs, frictions, rien n'est oublié; l'expérience & l'observation ne leur feront jamais changer l'habitude qu'ils ont contractée : ils ont entendu leurs peres vanter les bons effets des sudorifiques; ils en disent autant à leurs enfants, sans en avoir éprouvé aucun succès heureux. Il y a quelques années qu'un célebre Maréchal des environs de la ville de Lyon, appellé pour voir un cheval attaqué du vertige, lui administra sur le champ une forte dose de thériaque, le bouchonna vigoureusement, & le couvrit d'étoffes de laine; bientôt après il survint une sueur critique des plus abondantes, & l'animal guérit : depuis cette curation, il n'est point de chevaux affectés de maladies inflammatoires, qu'il ne traite avec les sudorifiques; en vain il voit toutes les années sa pratique flétrie par la mort du plus grand nombre des chevaux qu'on lui confie, il persiste toujours dans ses premieres idées; tellement le préjugé a de l'empire sur les ignorants & sur les simples. Les doux sudorifiques ne sont point à rejetter; lorsque la peau devient moite le quatrieme, le cinquieme ou le sixieme jour, alors il suffit de donner au malade un breuvage légérement aromatique, de le bouchonner & de le couvrir avec des étoffes de laine dans une écurie un peu

chaude. Les sueurs, de même que les urines copieuses qui se montrent dès le commencement de la maladie, sont rarement critiques; il ne faut, ni les réprimer, ni les rendre plus abondantes, mais seulement les entretenir dans un état moyen, en tenant le malade dans une écurie dont l'air soit lentement renouvellé: lorsque la diarrhée se trouve compliquée avec la sueur, (phénomene assez rare dans les maladies inflammatoires) il y a tout à craindre pour le malade: ordinairement le ventre est resserré quand la sueur donne; il faut se garder d'administrer en pareil cas des purgatifs; les doux aromatiques en boisson & en lavement conviennent mieux. Ce n'est pas la seule indication que présentent les maladies inflammatoires pour l'administration des aromatiques; lorsque les forces vitales sont affoiblies, ou qu'elles ne sont pas assez actives pour vaincre la résistance de la matiere morbifique, vous devez les employer: le camphre associé avec le nitre, passe pour la substance aromatique la plus propre à favoriser la résolution de l'inflammation interne; sans beaucoup échauffer, il augmente l'action du cœur; il paroît diminuer l'engorgement inflammatoire; il réveille les forces vitales opprimées par la matiere morbifique; c'est pourquoi on l'a vu produire des effets si surprenants dans quelques maladies inflammatoires épidémiques. Si les solides éprouvent une forte tension, & les fluides un mouvement rapide, le camphre ne sert qu'à accroître les symptomes de l'inflammation; en conséquence je le crois très-utile dans les maladies inflammatoires épidémiques, où les forces vitales abattues par l'action du virus contagieux, demandent d'être promptement réveillées & fortifiées par des remedes actifs & pénétrants. Quelques Praticiens administrent tous les jours,

pour les maladies inflammatoires de la poitrine, deux bols composés de parties égales de camphre & de nitre, & de quantité suffisante de miel pour incorporer les deux substances : vous pouvez les prescrire le quatrieme, le cinquieme & le sixieme jour, si les forces vitales paroissent affoiblies ; autrement ils seront nuisibles : lorsque la soif est considérable, substituez au nitre la crême de tartre. La crême de tartre mise en solution dans un fluide mucilagineux, rafraîchit l'animal attaqué d'inflammation, sans irriter ni coaguler ; elle est moins urinaire que le nitre, mais elle calme plus promptement la vélocité du sang, la chaleur & la soif de l'animal ; elle s'oppose au penchant des humeurs vers la putréfaction, particuliérement chez le bœuf, qui supporte mieux les acides que le cheval ; elle diminue les sueurs abondantes ; elle retarde l'expectoration nasale ; aussi donnez la préférence au nitre & à la décoction d'orge miellée dans les maladies inflammatoires de la poitrine. Quant à l'inflammation des premieres voies, ni le nitre, ni la crême de tartre & autres sels neutres ne conviennent ; l'eau blanche, ou la décoction de racine de guimauve, ou le petit-lait, doivent être l'unique boisson des malades, particuliérement du cheval, dont les intestins sont foibles, & faciles à être irrités par les acides les plus légers ; il faut donc éviter de lui donner aucun acide minéral dans quelque véhicule que ce soit : en général, les acides minéraux affectent trop vivement la caillette du bœuf & de la brebis, la portion duodénale de l'estomac du cheval, pour oser les administrer à aucun de ces animaux. Le bœuf a beau éprouver de bons effets de la crême de tartre & du vinaigre, il n'est pas moins fatigué de l'impression des acides minéraux : si des Auteurs célebres en ont recommandé

mandé l'uſage dans les maladies inflammatoires, ils s'étoient vraiſemblablement laiſſé éblouir par les bons effets qu'ils ſemblent opérer ſur l'homme dans certaines maladies. Ne preſcrivez jamais les acides végétaux ſeuls ; noyez-les dans une grande quantité de véhicule mucilagineux, comme l'eau blanche, qui eſt la boiſſon ordinaire des beſtiaux malades.

Il n'eſt point de maladies où la diete doive être plus ténue que dans les maladies inflammatoires, autrement c'eſt s'expoſer à voir l'inflammation s'accroître & l'animal périr : mais le Laboureur & le Berger ne pourront jamais ſe réſoudre à faire obſerver la diete au malade ; car ils apppréhendent tellement de les faire mourir de faim, qu'ils ne ſe contentent pas ſeulement de leur préſenter de la paille & du foin, mais encore de l'avoine, du ſon & autres ſubſtances nutritives ; pluſieurs même, dans le deſſein d'engager le malade à manger, lui mettent le maſtigadour ; quelques-uns y ajoutent des pelotes d'*aſſa-fœtida* ; certains lui frottent la bouche avec de l'ail & des ſemences de cumin, ou font boire au bœuf ou au cheval une livre & demie de vin mêlé avec demi-livre d'eau-de-vie. L'homme le moins inſtruit ſur les fonctions des organes des beſtiaux, blâmera toujours une telle conduite, dès qu'il voudra réfléchir ſur les ſymptomes généraux de l'inflammation interne.

La diete doit être proportionnée à l'intenſité des ſymptomes : au commencement de la maladie, blanchiſſez l'eau avec du ſon contenant de la farine de froment ; vous y ajouterez du nitre, dont il faut augmenter la doſe inſenſiblement, crainte de dégoûter le malade : pendant l'accroiſſement de la maladie, vous ferez l'eau blanche avec du ſon peu abondant en farine : lorſque la maladie approche du jour critique, rendez l'eau blanche plus nutri-

tive, & encore plus quand la crise commencera à paroître, afin de soutenir les forces vitales. Ce que je dis de l'eau blanche, peut s'appliquer à la décoction d'orge miellée, à l'eau miellée, à la décoction de racine de guimauve, &c. Je ne conseille jamais pour nourriture ou pour remede, le lait, dans quelque maladie inflammatoire que ce soit; les Praticiens qui l'ont administré en pareil cas, en ont toujours éprouvé de mauvais effets: il ne faut pas ainsi juger du petit-lait; il tempere la soif du malade; il augmente le cours des urines; il calme l'inflammation, & il fournit une nourriture légere, mais incapable de réparer autant que l'animal perd, ce qui seroit dangereux dans une maladie inflammatoire, où il faut que la déperdition l'emporte de beaucoup sur la réparation, pour diminuer la quantité & la vélocité du sang: les frictions, les ventouses & les vésicatoires ne produisent point cet effet; ils détournent de la partie enflammée une certaine quantité de sang vers une autre partie du corps; en conséquence ils diminuent l'extension des vaisseaux de la partie enflammée, & ils mettent la nature à même de mieux employer ses forces pour éloigner la matiere morbifique: les vésicatoires portent encore dans le torrent de la circulation, des molécules subtiles, qui agissent avec force sur la matiere inflammatoire, & souvent la déterminent vers les conduits excrétoires, ou de la peau, ou des bronches, ou des reins; si les vésicatoires sont composés de mouches cantharides, ils la font passer par les urines, parce que les cantharides affectent particuliérement les voies urinaires. Pour que l'effet des vésicatoires soit plus prompt, un plus grand nombre de Praticiens en conseillent l'application sur la portion des téguments qui répond au viscere enflammé: par exemple, dans

l'inflammation des poumons, de larges véſicatoires appliqués ſur les parties latérales de la poitrine, diminuent la difficulté de reſpirer & l'agitation de tout le corps ; mais lorſque le cerveau ou les viſceres du ventre ſont enflammés, cette application ſur les parties affectées ſeroit ſuivie d'accidents fâcheux, la tête ſe tuméfieroit conſidérablement, & les veines jugulaires ſeroient comprimées, les muſcles de l'abdomen ſe tendroient, & les viſceres contenus éprouveroient une compreſſion dangereuſe : les véſicatoires appliqués ſur le plat des cuiſſes, me paroiſſent indiqués dans l'un & l'autre cas : dans la premiere affection, ils établiſſent une vraie dérivation ; dans la ſeconde, la dérivation eſt moins conſidérable. Pour éviter les impreſſions fâcheuſes des mouches cantharides ſur la veſſie, faites boire au malade une grande quantité d'eau blanche, ou de décoction de racine de guimauve ; donnez-lui pluſieurs lavements mucilagineux. La brebis n'éprouve pas de ſi bons effets des véſicatoires, que le bœuf & le cheval ; la ſuppuration eſt très-médiocre, & l'ulcere ſe ſeche promptement : les ventouſes ſeroient à cet animal auſſi avantageuſes que les véſicatoires, parce qu'elles font dériver, comme eux, le ſang dans la partie où elles agiſſent. Les ventouſes appliquées ſur le poitrail, excitent un gonflement conſidérable ; elles détournent promptement une petite portion du ſang qui doit paſſer dans les arteres carotides, ſans pouvoir faire paſſer dans les vaiſſeaux ſanguins aucunes molécules médicamenteuſes, comme les véſicatoires ; elles conviennent donc dans les maladies inflammatoires, où il ne s'agit que d'établir une prompte dérivation. L'accroiſſement de la maladie eſt le ſeul temps où vous devez employer les ventouſes, tandis que les véſicatoires ſont indiqués depuis l'accroiſſement de

la maladie jusqu'au jour critique, la veille de ce jour décisif, si les forces vitales languissent. Parmi les Maréchaux on en voit qui sont en usage de bouchonner le malade tous les jours, pour obtenir avec plus de promptitude une sueur abondante ; ils ignorent donc que si de telles frictions ont été quelquefois avantageuses, ils le doivent à la dérivation qu'elles déterminent dans les vaisseaux des téguments ; car les frictions excitent trop le cours du sang dans les veines & les arteres, & souvent augmentent l'inflammation, plutôt que de la diminuer. S'il falloit nécessairement établir une dérivation générale vers les téguments, je préférerois les bains de vapeurs ; les téguments étant relâchés, ils céderoient plus facilement à l'impétuosité du sang, les vaisseaux se dilateroient, & ils contiendroient une plus grande quantité de fluide, aux dépens des parties intérieures du corps. Les molécules aqueuses transmises dans les vaisseaux absorbants par l'action des bains de vapeurs, sont incapables d'augmenter sensiblement la quantité du sang, parce qu'elles rendent la transpiration insensible plus copieuse.

L'inflammation se termine-t-elle par la suppuration, les inquiétudes, l'accroissement de tous les symptomes, & souvent le tremblement du pannicule charnu, annoncent ce changement, qui arrive pour l'ordinaire le troisieme, ou le cinquieme, ou le septieme jour pour le plus tard ; vous en serez d'autant plus assuré, que l'accroissement des symptomes ne sera suivi d'aucune évacuation sensible par les urines, ou par les sueurs, ou par l'expectoration nasale, ou par les selles, ou par la salive, &c. d'ailleurs vous acquerrez des preuves plus fortes de la formation de l'abcès interne, si le pouls devient plus foible sans diminuer de vîtesse, si la chaleur &

'agitation du malade ſe calment, ſi tout à coup & ans criſe les forces muſculaires s'affoibliſſent, ſi les ornes & les oreilles ſont de temps en temps froides, i le dégoût des aliments ſe ſoutient, ſi les yeux ont triſtes & larmoyants, ſi le poil eſt terne & ombe facilement, ſi l'animal porte la tête baſſe & oupire par intervalles : ſi ces ſymptomes ſurviennent e troiſieme ou le cinquieme jour d'une maladie inammatoire interne, faites auſſi-tôt vos efforts pour étourner le pus du côté des conduits excrétoires de urine, qui ſont les vaiſſeaux les plus diſpoſés à évauer les matieres purulentes. Il eſt impoſſible de frayer u pus une iſſue extérieure, parce qu'aucun ſigne ne eut indiquer préciſément l'endroit où exiſte l'abcès, xcepté que l'abcès ne faſſe ſaillie en dehors, que ous n'ayiez la facilité de juger par le tact, de la réſence du pus ; alors vous ne courrez aucun riſque e tenter l'ouverture avec l'inſtrument tranchant. 'abcès interne, de quelque nature qu'il ſoit, eſt our l'ordinaire mortel, quand même ſa ſituation n permettroit l'ouverture, & que le pus s'en évaueroit facilement ; le pus ſe renouvelle avec ant de promptitude & en ſi grande quantité, que s forces muſculaires & vitales s'anéantiſſent. Les tons, l'uſage intérieur des baumes, tels que la érébenthine, le baume du Pérou, ne produiſent ue du ſoulagement, comme la décoction de bois e gayac, & l'eau de chaux, célébrées de nos ours pour combattre les ulceres internes. Ce ſeroit tre bien paſſionné pour un cheval, que d'entreprendre ſa guériſon lorſqu'il eſt attaqué d'un lcere interne, quelque louable que paroiſſe le us, & quelque facile qu'en ſoit l'écoulement : le raitement de cette maladie ſera de longue durée, & préſentera toujours beaucoup d'incertitude. Le Bouvier ne doit pas héſiter de faire promptement

tuer le bœuf affecté de tel ulcere, & le Berger se comportera de même à l'égard de sa brebis : l'un & l'autre ne permettront point au Boucher de vendre la chair de ces animaux ; elle est toujours mal-saine.

L'Ordre des maladies inflammatoires superficielles devroit être rangé dans cette Classe ; si je l'ai placé dans la Classe des maladies superficielles, c'étoit pour former un tableau qui représentât toutes les maladies qui affectent essentiellement la surface du corps.

ORDRE PREMIER.

MALADIES INFLAMMATOIRES INTERNES DE LA TÊTE.

RIEN de plus difficile à caractériser que l'inflammation particuliere des différentes parties contenues dans le crâne. Écoutez la plupart des Maréchaux, ils vous diront que l'inflammation des membranes du cerveau est accompagnée de fureur & d'agitation continuelles, & que l'inflammation de la substance du cerveau est suivie de la foiblesse des forces musculaires, avec moins d'agitation & de fureur ; mais l'ouverture des animaux morts à la suite des maladies de la tête, qu'on soupçonnoit être inflammatoires, nous a appris que rien n'est plus sujet à varier : souvent on n'observe aucun engorgement dans les sinus & les vaisseaux sanguins du cerveau, mais seulement beaucoup d'humeur aqueuse dans les ventricules ; il est rare que les membranes du cerveau soient enflammées ; quelquefois les sinus & les vaisseaux qui rampent dans la substance du cerveau, sont dilatés & remplis d'un sang noi-

râtre. Plusieurs Maréchaux se sont encore imaginé qu'il existoit des maladies inflammatoires de la tête, qui, se terminant par la suppuration, fournissoient du pus à travers les trous de la lame criblée de l'os ethmoïde : ce qui les a maintenu dans cette erreur, c'est, 1°. la cavité de chaque nerf olfactif qui communique avec les ventricules du cerveau; mais elle n'a aucune issue dans le nez par les trous de la lame criblée; 2°. les matieres jaunâtres qui ordinairement s'écoulent par les naseaux, lorsque la tête a éprouvé une inflammation intérieure, compliquée avec celle de la tunique interne du nez.

GENRE PREMIER.

Inflammation des parties contenues dans le crâne ; disposition inflammatoire des parties contenues dans le crâne.

Le malade a la marche chancelante, les yeux hagards, enflammés ; il porte ordinairement la tête basse ; il est quelquefois furieux, jusqu'à donner de la tête contre les corps environnants ; la fievre est plus ou moins aiguë.

I. Espece. *Vertige.* (Vertigo.)

L'animal appuie sa tête sur la longe ; quelquefois il la tient dans l'auge, ou il la porte contre la muraille, comme s'il vouloit aller en avant ; quelquefois il met sa tête entre ses jambes, & marche rapidement sans se détourner ; pour l'ordinaire sa marche est chancelante, & il va se donner de violents coups de tête contre le mur, en se laissant subitement tomber par terre ; ses yeux sont enflammés & continuellement agités ; il refuse les ali-

mens & la boisson, & dans la violence des accès il entre en fureur, il s'agite, il se couche, il se leve, & donne de la tête avec violence contre tout ce qu'il rencontre; les forces vitales sont beaucoup plus grandes que les forces musculaires; la respiration n'est pas absolument gênée, excepté que l'animal ne soit sur le point de mourir, ou que le vertige ne soit un symptome accidentel de l'inflammation de la poitrine; phénomene qui arrive assez fréquemment dans les maladies inflammatoires des autres parties du corps.

Le vertige se termine communément le second ou le troisieme jour, par la mort ou par la résolution; lorsqu'il passe le quatrieme jour, & que les symptomes commencent à se calmer, il y a lieu d'espérer; mais le malade n'est bien rétabli que deux ou trois semaines après la résolution. Il faut observer que les Maréchaux prennent cette maladie pour essentielle, même quand elle n'est que symptomatique: dès qu'un animal s'agite & donne de la tête contre la mangeoire, il est, suivant leur rapport, attaqué de vertigo; mais ce symptome, assez fréquent dans les fievres inflammatoires, dans les violentes inflammations de la poitrine & du ventre, ne dure que pendant l'accès, & diminue en même temps que les symptomes essentiels de la fievre inflammatoire ou de l'inflammation interne commencent à se calmer.

Quelques Maréchaux établissent deux especes de vertige; la premiere espece, nommée *vertigo tranquille*, est accompagnée d'assoupissement & de débilité, lorsque l'animal cesse de marcher & de se frapper; la seconde espece, appellée *vertigo furieux*, est avec fureur, & l'on ne peut approcher de l'animal sans s'exposer. L'intensité des symp-

tomes, plus ou moins grande, ne forma jamais des especes particulieres.

Les courses violentes, la longue exposition aux ardeurs du soleil, le grand travail pendant les chaleurs de l'été, l'air corrompu des ecuries, la grande quantité d'aliments trop nutritifs, peuvent donner lieu au vertige. Le cheval est de tous les bestiaux le plus sujet à cette maladie; le bœuf en est très-rarement attaqué.

L'indication que presente le vertige, est de diminuer promptement la quantité de sang qui se porte vers la tête. Attachez le malade au milieu de l'écurie entre deux piquets; réitérez cinq ou six fois la saignée aux flancs ou au plat de la cuisse, dans l'espace de vingt-quatre heures; environnez toutes les extrêmités posterieures de larges vésicatoires, faits avec les scarabees; si vous ne pouvez saigner l'animal, coupez-lui la queue, & laissez évacuer du sang jusqu'à ce que l'animal paroisse entiérement affoibli; ensuite donnez toutes les quatre heures un lavement composé d'une infusion de séné, saturée de nitre; n'appliquez point sur la tête des linges imbibés de lait ou de décoction mucilagineuse; je préfere en pareil cas l'application d'étoupes imbibées de parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre: je n'adopte point la méthode de ceux qui soufflent dans les naseaux avec un tuyau de plume, du poivre grossiérement moulu, ou du tabac d'Espagne; ni celle des Maréchaux qui pratiquent deux setons au col, ou de ceux qui font avaler au malade une once de thériaque délayée dans deux livres de vin. Les poudres injectées dans les naseaux, & le seton au col, augmentent l'impétuosité & la quantité du sang dans les arteres carotides, & la thériaque accroît les forces vitales, dont il faut diminuer

l'activité. Faites boire au malade, s'il est possible, une grande quantité de boisson blanche, tenant en solution plus ou moins de nitre ou de crême de tartre; ne donnez aucune autre espece de nourriture jusqu'au cinquieme jour, temps où il faut songer à réparer les forces vitales & musculaires, que vous avez été obligé d'affoiblir par d'abondantes saignées.

II. ESPECE. *Mal de tête inflammatoire.* (Mal de feu. Mal d'Espagne.)

LE malade a la tête basse, la bouche brûlante, l'air triste, les yeux gros & larmoyants; il ne se couche que rarement, & s'éloigne toujours de la mangeoire; ses poils tombent; le cœur & les arteres battent avec force & fréquence; le malade perd l'appétit, & il ne peut fienter.

Les aliments trop nutritifs, une course violente après un long séjour dans l'écurie, les boissons spiritueuses, les mauvaises qualités que l'air prend dans des écuries basses & fermées avec exactitude, sont les principes ordinaires de cette maladie: le cheval en est beaucoup plus souvent affecté que le bœuf, & il en éprouve des accidents plus fâcheux; car il arrive fréquemment que le cheval meurt le troisieme ou le cinquieme jour, malgré les remedes les mieux administrés.

Le mal de tête inflammatoire offre la même indication que le vertige, c'est de diminuer la quantité & la vélocité du sang qui se porte dans les arteres carotides: réitérez la saignée aux veines de la cuisse & des flancs, plutôt que de tirer par une seule saignée une grande quantité de sang; car on a observé que les saignées trop abondantes faisoient tomber le malade en foiblesse aussi-tôt après la premiere saignée: vuidez l'intestin rectum, injectez-y

une infusion de feuilles de séné, tenant en solution deux onces de nitre; réitérez ce lavement après chaque saignée, qu'il faut pratiquer au nombre de six dans l'espace de vingt-quatre heures; ensuite vous passerez à l'usage des lavements mucilagineux. C'est ici que l'application des vésicatoires autour des cuisses est indiquée, pourvu qu'ils soient composés des seules scarabées; la grande chaleur de la bouche n'est pas une raison suffisante pour les éloigner; donnez pour breuvage beaucoup d'eau blanche tenant en solution deux onces de nitre sur trois livres de fluide, les fomentations mucilagineuses sur les parties postérieures, les bains de vapeurs & même les ventouses sur la croupe, ne sont point à négliger lorsque les remedes ci-dessus ne procurent aucun soulagement. Il faut bien vous garder d'imiter ces Maréchaux qui donnent en breuvage les aromatiques & les spiritueux, pour corriger, disent-ils, la malignité de la fievre.

III. Espece. *Mal de tête de contagion.*

La tête du malade devient extrêmement grosse, les yeux sont enflammés, tuméfiés & larmoyants; il coule par les naseaux une matiere jaune, dont le seul attouchement est capable de communiquer aux animaux sains tous ces symptomes; elle se termine ordinairement le cinquieme ou le septieme jour par la mort du malade, ou par la suppuration abondante des glandes maxillaires. L'intensité & le danger de ces symptomes, le peu de temps qui se passe depuis le commencement de la maladie jusqu'à sa terminaison, suffisent pour distinguer cette maladie, de la morve, de la gourme & de l'inflammation des parotides.

Le cheval est le seul des bestiaux exposé au mal

de tête de contagion; il ne l'a communiqué jusqu'à présent ni au bœuf ni à la brebis. La tuméfaction des glandes maxillaires & leur suppuration annoncent la guérison de cette maladie. Dès que vous soupçonnez un cheval attaqué du mal de tête de contagion, il faut sur le champ le mettre dans une écurie qui ne communique point avec celle qui renferme les chevaux bien portants; parfumer exactement l'écurie où est le malade, avec parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre; lui frotter les glandes maxillaires avec l'onguent de scarabées, pour accélérer la suppuration de ces glandes; lui donner toutes les quatre heures un lavement composé d'une infusion de feuilles de séné, tenant en solution deux onces de nitre; lui faire boire de l'eau blanche aiguisée de nitre; éloigner les bols de camphre que les Praticiens routiniers ont coutume d'administrer dans toutes les affections contagieuses, ne présenter aucune nourriture. Combien cette méthode ne differe-t-elle pas de celle que proposent plusieurs Maréchaux! non contents de permettre au malade de manger, ils semblent vouloir exciter son appétit par l'usage réitéré des billots faits avec la racine de gentiane & l'*assa-fœtida*, & en lui donnant de deux jours l'un un breuvage composé de rhubarbe, de gentiane, de nitre, chacun à la dose de demi-once; & de vin, à la dose de trois livres: dix heures après ce breuvage, ils donnent un lavement mucilagineux; ils ont soin de parfumer le malade deux fois par jour avec la fumée de cette corne tendre qui vient proche du jarret, nommée *chataigne* ou *ergot;* ils introduisent dans les naseaux deux plumes d'oie imbibées d'huile de laurier, qu'ils changent quatre fois par jour; ils frottent deux fois par jour la base des oreilles & les parties postérieures de la mâ-

choire, avec un mêlange de parties égales d'huile de laurier & d'onguent d'althéa; enſuite ils enveloppent la tête avec une peau d'agneau; ſi la ſuppuration ne ſe forme pas, ils recommandent l'application des oignons de lis; mais l'onguent de ſcarabées ſera toujours préférable, ſi vingt-quatre heures après ſon application, vous y ſubſtituez du levain, ou un cataplaſme de feuilles d'oſeille, lorſque l'inflammation eſt vive: l'abcès étant formé, ouvrez-le avec l'inſtrument tranchant, plutôt qu'avec le fer rouge, & panſez l'ulcere avec l'onguent égyptiac. On a obſervé que les abcès des glandes maxillaires qui s'ouvroient naturellement, produiſoient une guériſon plus prompte & plus certaine que les abcès ouverts par l'inſtrument tranchant ou par le cautere actuel; c'eſt pourquoi il ne faut ſe décider à ouvrir ces ſortes d'abcès, que lorſqu'ils renferment beaucoup de pus, & que les téguments ſont trop épais.

IV. Espece. *Étourdiſſement.* (Tournoiement.)

L'animal chancele en marchant, & le moindre corps qu'il rencontre le fait tomber; mais dans ſa chûte il évite de donner de la tête contre les corps environnants; à l'écurie il ne paroît point agité, il ſe ſoutient ſur ſes jambes, il ne tombe point; ſes yeux n'ont rien de hagard; hors de l'écurie, ſouvent il tourne comme dans un cercle, & tombe tout à coup. Il ne faut pas confondre cette maladie avec l'épilepſie; la durée de l'accès épileptique & les convulſions qui l'accompagnent, ſuffiſent pour la diſtinguer.

Les chevaux, & particuliérement les brebis, ſont expoſés à l'étourdiſſement. L'inflammation des parties intérieures n'en eſt pas toujours la cauſe; ſouvent même il ne ſe rencontre qu'une

diſpoſition vers l'état inflammatoire, & plénitude dans les vaiſſeaux ſanguins du cerveau. Chez les ſujets morts de cette maladie, il eſt aſſez commun de trouver une grande quantité d'eau dans les ventricules du cerveau. L'étourdiſſement n'a rien de fixe pour ſa durée; tantôt il dure ſept ou neuf jours, tantôt l'animal meurt le cinquieme jour; mais rarement il paſſe le quatorzieme jour.

Quelques Bergers ont eu occaſion d'obſerver que parmi les brebis attaquées de ce mal, il s'en trouvoit pluſieurs qui ſe ſéparoient du troupeau, penchoient la tête & prenoient les devants, lorſqu'ils les menoient au pâturage.

Les principes de l'étourdiſſement ſe rapportent, 1°. à la longue expoſition aux rayons du ſoleil; 2°. à la grande chaleur qu'on fait éprouver au bétail pendant l'hiver, en le tenant dans des écuries extrêmement chaudes; 3°. au paſſage ſubit d'une écurie bien chaude dans une atmoſphere très-froide; 4°. au défaut de boiſſon dans les grands jours de l'été; 5°. aux aliments & aux remedes trop échauffants; 6°. à l'introduction des corps étrangers dans l'oreille.

Les indications que préſente cette maladie, ſont de diminuer la quantité de ſang qui ſe porte à la tête, de modérer la vélocité du ſang & la chaleur de l'animal: pour cela, ſaignez promptement la brebis à la queue, le cheval & le bœuf au plat de la cuiſſe; donnez à la brebis pour nourriture & pour boiſſon un peu de ſon humecté avec de l'eau ſaturée de deux parties de nitre & d'une partie de ſel marin; au bœuf & au cheval, de l'eau blanche nitreuſe; adminiſtrez-leur, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, trois ou quatre lavements compoſés d'une infuſion de ſéné, tenant en ſolution du nitre. Si les ſymptomes ne diminuent pas vingt-

quatre heures après avoir fait la premiere saignée, réitérez-la jusqu'à deux fois dans l'espace de douze heures; continuez les lavements purgatifs; diminuez la quantité du son; tenez les extrêmités sans cesse humectées d'eau chaude, & appliquez des vésicatoires sur le plat des cuisses; ne donnez point à la brebis de l'absynthe mêlée avec un peu de sel ou de thériaque, & ne soufflez point dans ses naseaux de la marjolaine pulvérisée; ces remedes, bien loin de diminuer la quantité & la vélocité du sang qui se porte vers la tête, ne serviroient qu'à accroître l'une & l'autre: tenez le malade dans une écurie dont l'air soit pur & renouvellé, & lorsqu'il commence à se rétablir, faites-le promener à pas lents dans un endroit où le terrein soit égal.

GENRE SECOND.

Inflammation de la tunique interne du nez.

LES parties extérieures de la tête sont tuméfiées, les glandes maxillaires gonflées & douloureuses, la membrane pituitaire enflammée, & l'animal jette par les naseaux une matiere au commencement limpide, ensuite épaisse & blanchâtre, quelquefois verdâtre sur la fin de la maladie.

I. ESPECE. *Inflammation essentielle de la membrane pituitaire.* (Mal de tête.)

LES yeux sont enflammés, tuméfiés & larmoyants; l'animal porte la tête basse; la langue, la bouche est chaude, la respiration un peu gênée; le cheval ébroue continuellement, & le bœuf expire souvent avec force & avec bruit, comme dans

la toux, pour chaſſer les ſubſtances hétérogenes contenues dans le nez; l'appétit & la rumination diminuent, les glandes maxillaires ne ſont pas toujours tuméfiées, la tête eſt ſouvent gonflée comme dans l'affection éryſipélateuſe externe de la tête. Il ne faut pas confondre cette maladie avec l'éryſipele, ni avec la gourme, ni avec la morve: l'affection éryſipélateuſe ſe termine rarement par l'évacuation naſale, & les glandes maxillaires ne ſe trouvent jamais engorgées; la gourme n'eſt pas ordinairement accompagnée de l'inflammation de la membrane pituitaire; les glandes maxillaires ſont extrêmement tuméfiées & douloureuſes, & l'animal jette beaucoup & long-temps; au lieu que dans l'inflammation de la membrane pituitaire, l'animal ne jette que peu & autant de temps que l'inflammation dure, à moins que l'inflammation ne ſe termine par la ſuppuration; alors il eſt facile de diſtinguer le pus, de l'humeur de la gourme. Ceux qui admettent le ſiege de la morve dans la membrane pituitaire, peuvent confondre la morve avec l'inflammation eſſentielle de la membrane pituitaire: l'engorgement des glandes maxillaires, l'évacuation continuelle par les naſeaux de matiere muqueuſe, ou blanchâtre, ou verdâtre, ſont bien des ſymptomes propres à la morve & à l'inflammation de la membrane pituitaire, mais la morve, dans ſon commencement, ne détruit ni l'appétit, ni la gaieté, ni les forces du cheval; il ne touſſe point, il ébroue rarement, les glandes maxillaires ſont à peine douloureuſes; au contraire, dans l'inflammation de la membrane pituitaire, l'animal eſt triſte; il ne mange point, ou peu; les forces vitales ſont accrues, & les forces muſculaires diminuées; il ébroue & touſſe fréquemment; les glandes maxillaires tuméfiées

tuméfiées ſont douloureuſes, la matiere rendue par les naſeaux prend plus promptement une couleur jaune & verdâtre ; d'ailleurs il eſt rare de voir la tête du malade s'enfler, lorſque le virus morveux commence à agir : ainſi toutes les fois que vous verrez écoulement de mucoſité ou de matieres blanchâtres par les naſeaux, il ne faut pas ſur le champ conclure pour l'exiſtence de la morve, maladie contagieuſe, dont le bœuf n'a pas été juſqu'à préſent attaqué, quoiqu'il ſoit ſouvent affecté de l'inflammation de la membrane pituitaire.

L'impreſſion ſubite d'un air froid, le paſſage d'une écurie bien chaude dans une atmoſphere froide, la boiſſon d'une eau trop fraîche, l'expoſition à une pluie abondante pendant l'hiver, ſont les principes ordinaires de l'inflammation de la membrane pituitaire.

La ſaignée des veines qui rampent ſur les flancs ou ſur le plat de la cuiſſe, doit être le premier remede ; enſuite parfumez l'écurie & le malade avec un mêlange composé de parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre ; donnez de l'eau blanche tiede pour boiſſon, en été du petit-lait, & pour nourriture ne préſentez que du ſon humecté ; adminiſtrez pluſieurs lavements composés d'une infuſion de feuilles de ſéné, tenant en ſolution du nitre, à la doſe de deux onces ſur trois livres de fluide ; ſi l'inflammation ſe termine par la ſuppuration, injectez dans le nez une décoction d'orge miellée ; ou de l'eau de chaux miellée, ſi la décoction d'orge ne déterge pas l'ulcere : pour faire parvenir le fluide dans pluſieurs replis du nez, injectez-le dans l'une & l'autre foſſe naſale, avec une ſeringue armée d'une canule dont l'extrêmité ſera arrondie & percée de pluſieurs trous. Je ne ſuis point de l'avis des Maréchaux qui recommandent, pour

déterger l'ulcere ſimple de la membrane pituitaire, d'injecter dans les foſſes naſales, du vin d'abſynthe; il irriteroit trop la membrane pituitaire, & par conſéquent augmenteroit l'inflammation & la ſuppuration.

II. ESPECE. *Inflammation de la membrane pituitaire par la gourme.*

LE cheval perd l'appétit; il devient triſte & abattu; les glandes maxillaires ſe tuméfient; elles ſont douloureuſes; il ſort des naſeaux une humeur blanchâtre, plus ou moins épaiſſe; les arteres carotides battent avec force & fréquence, les téguments de la tête ſont échauffés, & l'inflammation s'empare de la membrane pituitaire, particuliérement ſi l'humeur évacuée par les narines acquiert de l'âcreté; dans ce cas l'inflammation de la membrane pituitaire eſt produite par la gourme. Le cheval eſt ſeul ſujet à cette eſpece d'inflammation.

Si l'inflammation eſt vive, ſaignez aux veines de la cuiſſe ou des flancs; mais ſi elle eſt modérée, contentez-vous d'attacher autour de la tête du malade, un ſac contenant des plantes mucilagineuſes miſes en ébullition dans trois parties d'eau & une partie de vinaigre; les lavements compoſés de décoction de racine de guimauve & de nitre, les cataplaſmes de mie de pain & de lait, dont vous environnerez le col & la mâchoire poſtérieure, ſont les remedes indiqués pour réſoudre l'inflammation de la membrane pituitaire, & favoriſer la ſuppuration des glandes maxillaires: ſi la ſuppuration tarde à paroître, vous pouvez y ſubſtituer la pulpe d'oignon de lis, le levain, ou l'onguent de ſcarabées, lorſque l'inflammation des glandes maxillaires eſt peu ſenſible, ou la ſuppuration

lente à se former. Consultez dans la Classe des *maladies évacuatoires* l'espece d'évacuation, nommée *gourme.*

III. ESPECE. *Inflammation de la membrane pituitaire par la morve.*

DÈS que l'humeur qui sort par les narines d'un cheval morveux, commence à acquérir des mauvaises qualités, elle irrite & enflamme la membrane pituitaire ; alors le cheval ébroue, tousse, & fait ses efforts pour chasser avec force les substances qui passent sur la partie enflammée ; il porte la tête basse ; il a les yeux tristes, il mange peu, jusqu'à ce que la suppuration soit déclarée ; dès ce moment la gaieté, les forces & l'appétit reviennent peu à peu, & l'animal jette sans effort une matiere purulente, qui se mêle avec celle qui provenoit en partie des bronches pulmonaires, & en partie des sinus du nez. Il ne faut pas confondre cette inflammation avec celle que produit le virus morveux quand il commence à affecter la membrane pituitaire ; dans ce dernier cas l'animal n'a pas les yeux enflammés & tuméfiés ; il ne porte pas la tête basse, il mange comme à l'ordinaire, & les glandes maxillaires sont peu douloureuses.

C'est perdre son temps & son argent que d'entreprendre la guérison de cette espece d'inflammation de la membrane pituitaire : faites assommer le malade, & enterrez-le dans une fosse très-profonde.



ORDRE SECOND.

MALADIES INFLAMMATOIRES DE LA POITRINE ; INFLAMMATIONS DES PARTIES CONTENUES DANS LA POITRINE.

LE mouvement accéléré des côtes, le battement des flancs, l'agitation & la tristesse de l'animal, les forces musculaires diminuées, le mouvement du cœur & des arteres augmenté, la toux & les soupirs, annoncent bien qu'il y a des organes contenus dans la poitrine, affectés d'inflammation, mais ils ne désignent pas d'une maniere distincte quelle est la partie affectée ; aussi il n'a pas été possible de reconnoître les signes qui distinguent l'inflammation de la plevre ou du médiastin, de l'inflammation des poumons. Les Maréchaux qui ont décrit la pleurésie des bestiaux, se sont imaginé qu'elle différoit de la péripneumonie par l'agitation continuelle du corps, l'absence de l'expectoration nasale, la respiration plus accélérée, & la tension du pouls, tandis que l'inflammation des poumons se faisoit connoître par l'abattement du malade, la respiration accompagnée de soupirs, par l'expectoration nasale sanguine & par la mollesse du pouls, mais il est fâcheux que ces différences n'existent point chez les bestiaux, & qu'ils aient tiré cette distinction, des maladies qui affectent l'homme. L'expectoration nasale, dans quelque maladie inflammatoire de la poitrine que ce soit, est rarement sanguinolente, au moins jusqu'à présent ni le bœuf ni le cheval, ni la brebis, n'ont été affectés sensiblement de ce symptome : le battement des flancs & la

respiration plus ou moins accélérée, ne caractérisent point l'espece d'inflammation, de même que les divers états du pouls ; donc il n'est aucun symptome essentiel qui caractérise chacun de ces deux genres d'inflammation ; donc c'est une chimere que la distinction de ces deux genres par les symptomes énoncés ci-dessus : l'inflammation de la plevre & du médiastin existe bien, mais nous n'avons jusqu'à présent aucun signe pour la distinguer de l'inflammation des poumons.

GENRE PREMIER.

Inflammation des poumons. (Péripneumonie.)

La respiration est difficile, la fievre continue, & souvent avec accès, la toux plus ou moins forte & fréquente.

I. Espece. *Inflammation simple des poumons.* (Courbature.)

La difficulté de respirer, le battement des flancs, le pouls fort & accéléré, la toux seche & peu fréquente, se font appercevoir dès le commencement de la maladie. A mesure que l'inflammation s'accroît, la toux devient plus fréquente, l'oppression plus considérable, les forces musculaires diminuent, jusqu'à obliger l'animal de se tenir couché ; les matieres qui s'écoulent par les naseaux, sont au commencement visqueuses & en petite quantité, ensuite blanchâtres, & sur la fin jaunâtres ou verdâtres. Les symptomes qui ne sont pas absolument essentiels à l'inflammation de poitrine, peuvent se réduire à l'air triste de l'animal, à la tuméfaction des yeux, à la chaleur des narines, à

la sécheresse de la langue, au défaut d'appétit & de rumination, à la suspension du lait, à l'odeur insupportable de l'haleine, à la chûte facile des poils, & aux fréquents soupirs du malade.

Les principes ordinaires de l'inflammation de poitrine sont les boissons trop froides, respectivement à la chaleur de l'animal; les grands vents, le passage subit d'une atmosphere échauffée, à un air froid; la pluie, les courses violentes & rapides contre un vent impétueux, les mauvaises qualités de l'air, c'est-à-dire, un air qui peche par trop d'humidité, ou de sécheresse, ou de chaleur, ou de froid, ou de gravité, ou de légéreté, ou de parties hétérogenes; les aliments nutritifs & échauffants pris en trop grande quantité, & les chaleurs excessives.

Le printemps est le temps de l'année où cette maladie attaque le plus fréquemment les bœufs & les chevaux: on la voit régner de temps en temps avec tant de fureur sur les bœufs, qu'on la prendroit pour une maladie épidémique, si on ne l'avoit pas observée d'autres années accompagnée des mêmes symptomes.

Les cadavres des bestiaux morts à la suite d'une inflammation de poitrine, présentent des poumons engorgés & d'un rouge violet ou noirâtre, l'intérieur des bronches enflammé, quelquefois des adhérences de la plèvre avec les poumons, des abcès dans la substance des poumons, un fluide purulent épanché dans l'une ou l'autre cavité de la poitrine, très-rarement des taches noires & gangréneuses, plus fréquemment des taches livides ou d'un rouge foncé, sur la face interne des bronches.

La fétidité de l'haleine, la rougeur des yeux, le grand affoiblissement des forces musculaires, la toux continuelle, sans écoulement d'humeur; par

les naſeaux, le battement des flancs accéléré, la reſpiration laborieuſe & avec râlement, le tremblement continuel du pannicule charnu, le froid des extrêmités, des oreilles & des cornes; la ſécheresſe de la langue, la diarrhée avec évacuation de matieres fétides, la grande ſécheresſe des matieres fécales, ſont des ſymptomes fâcheux, auxquels les Maréchaux font plus d'attention qu'aux ſymptomes capables d'annoncer les criſes heureuſes des poumons. C'eſt le quatrieme & le ſixieme jour que vous devez voûs attendre à un redoublemenr des ſymptomes, parce que la criſe ſe fait ordinairement le cinquieme ou le ſeptieme jour de la maladie. La toux modérée, l'expectoration naſale facile, aſſez copieuſe & un peu blanchâtre; les crottins humectés, les urines abondantes, fétides & colorées, ſont les ſignes d'une bonne criſe pour le cinquieme ou le ſeptieme jour, lorſque le quatre ou le cinq tous les ſymptomes ont pris un accroiſſement ſenſible. Votre attente ſera parfaitement confirmée, ſi le ſix ou le huit l'expectoration naſale devient plus abondante, ſans prendre une couleur plus foncée; ſi les ſueurs ou les urines donnent en grande quantité, & ſi en même temps le pouls devient plus mol & moins accéléré, la reſpiration plus facile, la chaleur du corps égale, & les téguments moites: mais la réſolution eſt bien éloignée, lorſqu'après la criſe imparfaite du cinquieme ou du ſeptieme jour, la toux eſt plus fréquente, que l'expectoration naſale n'a pas encore paru, ou qu'il s'écoule des narines une matiere de couleur jaunâtre ou verdâtre, que l'haleine eſt fétide, & que la fievre eſt auſſi aiguë; que la difficulté de reſpirer, bien loin de diminuer, augmente ſenſiblement, & que le redoublement de ces ſymptomes ſe fait obſerver une ou deux fois par

jour ; alors il faut s'attendre, ou à la mort de l'animal, ou à une ſuppuration pour l'ordinaire mortelle, à cauſe de l'abondance du pus, de la délicateſſe des poumons, & de la néceſſité de cet organe pour le ſoutien de la vie.

Il arrive ſouvent, le ſecond ou le troiſieme jour de la maladie, un accroiſſement ſi conſidérable des ſymptomes, que l'animal périt comme ſuffoqué le troiſieme ou le cinquieme jour : la chaleur des téguments, la violence de la toux, la ſécheresse des naſeaux, le râlement, la reſpiration laborieuſe, le battement des flancs plus réitéré, le manque d'expectoration naſale, les pulſations du cœur & des arteres fréquentes & fortes, ſoutenues ſans aucun relâche pendant douze heures, annoncent ordinairement cette malheureuſe criſe. La diarrhée établit rarement une criſe heureuſe ; les urines & l'expectoration naſale entraînent ſouvent la matiere inflammatoire ; les ſueurs critiques ne ſoulagent pas ſi promptement le malade : j'ai cependant obſervé une inflammation de poitrine qui ſe terminoit heureuſement par les ſueurs.

L'inflammation des poumons, plus fréquente chez les bœufs que chez les chevaux & les brebis, exige de prompts ſecours : pour faciliter la réſolution, éviter la ſuppuration, & s'oppoſer à la tendance vers la gangrene, la ſaignée à la veine jugulaire eſt le premier de tous les remedes, lorſque vous ſaurez la proportionner à l'âge, à l'eſpece d'animal, au tempérament, aux forces, à l'intenſité des ſymptomes & au temps de la maladie. Plus l'animal eſt jeune ou vieux, moins il faut tirer de ſang : trois ou quatre petites ſaignées pratiquées les deux ou trois premiers jours de la maladie, ſuffiſent. Tirez du ſang à proportion plus du cheval que du bœuf & de la brebis : chez le bœuf & le

cheval forts & ſanguins, ne craignez pas de la réitérer juſqu'à ſix fois dans les quarante-huit premieres heures de la maladie: ſi le malade eſt maigre, foible & valétudinaire, il faut ſe borner à trois ou quatre ſaignées; faites en ſorte de pratiquer ces ſaignées les deux premiers jours de la maladie; car dès le troiſieme jour la ſaignée commence à devenir moins avantageuſe: la véhémence des ſymptomes doit encore ſervir de bouſſole, crainte de trop affoiblir les forces vitales ſi néceſſaires à la coction de la matiere morbifique. Lorſque le râlement, la toux, la difficulté de reſpirer & le battement des flancs ne ſe calment pas dès la quatrieme ſaignée, tirez une plus grande quantité de ſang; n'imitez pas ces Praticiens qui, dans l'appréhenſion de réitérer trop ſouvent les ſaignées, en font de ſi copieuſes, qu'ils affoibliſſent ſur le champ les forces vitales & muſculaires, ſans favoriſer la réſolution, ou qui ſe contentent de ſaigner une ſeule fois au commencement de la maladie, & de n'évacuer qu'une médiocre quantité de ſang: les uns & les autres ne ſecondent point les efforts de la nature;les premiers la rendent incapable d'opérer, par trop de foibleſſe; les ſeconds empêchent ſes mouvements d'être ſalutaires, parce qu'ils ne remédient pas à leur violence. La ſaignée ne produiroit pas des avantages réels, ſi elle n'étoit pas ſecondée par la diete, par les médicaments propres à combattre l'inflammation des poumons, par les lavements, & par les véſicatoires ou les ſetons.

Dès le commencement de la maladie, vous mettrez le malade à l'eau blanche miellée & tiede; elle lui ſervira de nourriture & de boiſſon: le mouton ſe nourrira d'une petite quantité de farine humectée d'eau miellée: ſi l'inflammation eſt violente, ne donnez au bœuf & au cheval qu'une

ſolution de nitre & de miel dans de l'eau commune & tiede; le nitre à la doſe d'une once, & le miel de quatre onces ſur quatre livres d'eau; éloignez avec ſoin la paille & le foin; la nature occupée à la réſolution de l'inflammation, n'eſt pas en état de ſonger à la digeſtion; d'ailleurs les eſtomacs & les inteſtins ont quelquefois ſi peu de force, qu'ils peuvent à peine expulſer le foin ou la paille plus ou moins digérés qu'ils contiennent. Si, malgré les ſaignées & la diete, l'inflammation ne ceſſe de croître, les forces muſculaires de s'affoiblir, la reſpiration de devenir laborieuſe, adminiſtrez ſoir & matin un bol compoſé d'une dragme de camphre, de demi-once de nitre, & de ſuffiſante quantité de miel pour incorporer ces ſubſtances. Lorſque l'expectoration naſale s'établit le ſecond ou le troiſieme jour de la maladie, vous la favoriſerez en faiſant prendre tous les jours au cheval & au bœuf un bol fait avec demi-once de fleurs de ſoufre & de quantité ſuffiſante de miel pour les incorporer: ne donnez à la brebis que la moitié de ce bol. Quelques Praticiens ordonnent, à la place du bol précédent, une dragme de kermès minéral, incorporé avec ſuffiſante quantité de miel pour un bol, ou le mêlange du camphre & du kermès minéral, chacun à la doſe d'une dragme, lorſque les forces vitales ne paroiſſent pas aſſez actives pour la réſolution. Les ſpiritueux, les aromatiques & les ſudorifiques ſont rarement indiqués pour aider les efforts de la nature. Suppoſé que la criſe s'annonçât du côté des ſueurs, les ſeules couvertures de laine, l'air tempéré d'une écurie, les frictions ſeches, feroient paroître ces ſueurs, tandis que les médicaments ſudorifiques ne ſerviroient qu'à augmenter l'inflammation & à retarder la tranſpiration, en excitant trop le mouvement du ſang. La pratique

de ceux qui font inſpirer des vapeurs aromatiques, & qui injectent ou ſoufflent dans les narines des ſubſtances âcres, eſt pour le moins auſſi blâmable; elle ne fait qu'augmenter l'inflammation: les vapeurs de l'eau chaude conviennent mieux, ſur-tout quand il y a ſéchereſſe des naſeaux, toux & écoulement peu ſenſible par les naſeaux de matieres muqueuſes & tranſparentes. Le relâchement des vaiſſeaux pulmonaires & des membranes qui revêtent les bronches, doit avoir ſes bornes, ſans quoi vous vous expoſez à faire venir dans les vaiſſeaux pulmonaires une plus grande quantité de ſang; il vaut mieux relâcher les tuniques des inteſtins par des lavements de décoction de racine de guimauve, tenant en ſolution du nitre, à la doſe d'une once ſur deux livres de décoction: ſi les gros inteſtins étoient remplis de matieres fécales, adminiſtrez deux lavements faits avec une légere infuſion de feuilles de ſéné, tenant en ſolution une once de nitre; enſuite donnez tous les jours deux ou trois lavements mucilagineux, excepté le quatrieme & le ſixieme jour, pour ne pas détourner les efforts de la nature. Les forces vitales paroiſſent-elles opprimées par la matiere morbifique, ſans avoir égard aux jours qui précedent la criſe, appliquez de larges véſicatoires de mouches cantharides ſur une des parties latérales de la poitrine; réitérez leur application au bout de vingt-quatre heures; ils m'ont réuſſi pluſieurs fois en pareil cas: j'ai encore obſervé de très-bons effets du ſeton, pourvu qu'on eût ſoin d'enduire de mouches cantharides le morceau d'ellébore introduit dans la plaie faite à la partie inférieure du poitrail.

Les remedes preſcrits ci-deſſus n'ont-ils produit aucun effet ſenſible, la difficulté de reſpirer ſubſiſte-t-elle ſans évacuation par les naſeaux,

avec fievre & avec tremblement du pannicule charnu, il faut vous attendre à la ſuppuration; employez alors toutes les reſſources de l'art pour favoriſer l'expulſion du pus : vous ferez premiérement inſpirer au malade les vapeurs de l'eau chaude huit ou dix fois par jour; enſuite vous le parfumerez avec les vapeurs de l'encens & du benjoin : dès que les matieres purulentes commenceront à s'écouler par les naſeaux, & que la fievre ſera un peu modérée, adminiſtrez-lui de la térébenthine incorporée avec ſuffiſante quantité de miel & de poudre de régliſſe pour former des bols.

Prenez de térébenthine, deux onces; de miel, quatre onces; mêlez exactement; ajoutez de poudre de régliſſe, quantité ſuffiſante pour former quatre bols : vous pouvez faciliter l'union de la térébenthine avec le miel, en la mêlant auparavant avec un jaune d'œuf. Si ce remede ne paroît pas favoriſer la déterſion de l'ulcere des poumons, paſſez à l'uſage de l'eau de chaux édulcorée avec beaucoup de miel. Certains Maréchaux préferent d'appliquer les véſicatoires ſur la face interne des cuiſſes; ils prétendent par-là diminuer plus promptement la quantité du pus qui ſe porte dans les bronches, & empêcher ſa formation. Vous ne courrez aucun riſque de tenter ce remede.

Je ne parle point des précautions qu'il faut prendre pour éviter la mauvaiſe impreſſion du pus ſur la membrane pituitaire, & pour faciliter l'effet des déterſifs; conſultez dans la Claſſe des *maladies évacuatoires* le Genre de l'*ulcere des poumons*.

II. ESPECE. *Inflammation épidémique de poitrine.*

LES ſymptomes de l'inflammation épidémique de poitrine different peu de ceux qui caractériſent l'inflammation eſſentielle des poumons : la toux,

ordinairement ſeche & fréquente au commencement de la maladie, plus redoublée pendant l'accroiſſement, & interrompue vers la fin; la fievre violente, l'oppreſſion conſidérable, l'appétit & la rumination diminués, à meſure que la maladie approche de ſa fin; l'haleine d'une puanteur quelquefois inſupportable, les naſeaux, la bouche & la langue ſecs; l'écoulement par les naſeaux des matieres plus ou moins épaiſſes & plus ou moins blanchâtres, quelquefois l'adhérence du cuir aux côtes & le long de l'épine, avec une ſorte de crépitation & de ſenſibilité, lorſqu'on comprime ces parties, & la perte ſubite du lait, ſont les ſymptomes qui affectent le plus fréquemment les animaux attaqués de l'inflammation épidémique des poumons: on la nomme épidémique, parce qu'on a prétendu qu'elle ſe communiquoit d'un bœuf malade à un bœuf ſain: je ſerois très-porté à croire, d'après une multitude d'obſervations faites par les perſonnes qui habitoient les campagnes où elle a fait de très-grands ravages les années dernieres, qu'elle provient plutôt des mauvaiſes qualités de l'air, que du contact des malades, puiſque des bœufs attaqués de cette maladie, tranſportés dans les cantons voiſins, où l'air jouiſſoit d'une grande pureté, n'infecterent aucun bœuf.

Juſqu'à préſent il s'eſt trouvé peu de chevaux & de brebis atteints de cette eſpece d'inflammation; il ſemble qu'elle eſt propre au bœuf.

En ouvrant les ſujets morts de cette maladie, on a remarqué les poumons livides & engorgés, des échimoſes ſur la face extérieure des poumons; dans les bronches, des puſtules abcédées, des taches noirâtres & des abcès; pluſieurs lobes des poumons deſſéchés, les poumons adhérants à la plevre, des

fluides purulents épanchés dans l'une ou l'autre cavité de la poitrine, quelquefois les poumons durs, & souvent les visceres du bas-ventre affectés d'inflammation.

Le grand abattement, les plaintes continuelles, la toux foible & souvent répétée, l'inquiétude & l'agitation de l'animal, la rougeur des yeux, la sécheresse de la langue, & une bave continuelle, écumeuse ou limpide, annoncent ordinairement la mort de l'animal, qui arrive quelquefois le second ou le troisieme jour, & souvent le cinquieme.

La saignée à la veine jugulaire, les boissons blanches nitreuses ou aiguisées avec de la crême de tartre, les parfums acidules & spiritueux dans les étables, la séparation des bœufs sains d'avec les malades, passent pour les moyens préservatifs les plus certains : si les forces vitales sont opprimées & les forces musculaires abattues, s'il n'y a pas pléthôre, la saignée est nuisible ; mais dans quelque cas que ce soit, les parfums, les setons avec l'ellébore, les vésicatoires sur la poitrine, & la séparation des bœufs sains d'avec les malades, doivent être mis en pratique.

Aussi-tôt qu'un bœuf est atteint de cette maladie, il faut pratiquer une saignée à la veine jugulaire, & la réitérer quatre ou cinq fois dans l'espace de quarante-huit heures ; administrez tous les jours trois ou quatre lavements mucilagineux ; donnez de l'eau blanche miellée pour boisson, aiguisée avec du nitre, si la soif est considérable ; faites-leur inspirer de temps en temps la vapeur de l'eau chaude : lorsque la chaleur, la difficulté de respirer & l'oppression des forces vitales accablent le malade, faites-lui prendre trois fois par jour un bol composé d'une dragme de camphre, autant de nitre, & de quantité suffisante de miel pour

les incorporer : quand l'expectoration nafale commence à s'établir, donnez foir & matin un bol fait avec demi-once de fleurs de foufre incorporées avec quantité fuffifante de miel. Ceux qui recommandent de purger le malade pendant l'accroiffement de l'inflammation, mettent le Praticien dans le cas de troubler les efforts de la nature, & d'empêcher la réfolution.

GENRE SECOND.

Toux.

La toux eft une expiration fonore avec un mouvement violent & involontaire que la nature fait exécuter aux mufcles de la refpiration, pour chaffer par le moyen de l'air renfermé dans les poumons, les corps qui irritent les bronches pulmonaires, ou la trachée-artere, ou le larynx, ou la membrane pituitaire : fouvent l'irritation ne vient que d'un excès de fenfibilité, produit par une légere inflammation des membranes dont ces organes font intérieurement revêtus.

I. Espece. *Toux avec évacuation de matieres fluides par les nafeaux.* (Inflammation fuperficielle de la membrane interne du larynx ou de la trachée-artere. Morfondure. Rhume. Toux humide.)

L'animal eft trifte & dégoûté ; il touffe, & jette par les nafeaux une humeur au commencement féreufe & tranfparente, enfuite blanchâtre & un peu épaiffe ; la trachée-artere eft plus fenfible que dans l'état naturel, la refpiration eft un peu gênée, les pulfations du cœur & des arteres ne font pas plus fréquentes que dans l'état naturel, les

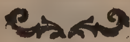
glandes maxillaires ne ſont point engorgées, la triſteſſe, le dégoût, la durée de l'écoulement, qui ne paſſe pas ordinairement le douzieme jour, l'abſence de la fievre & des glandes engorgées, diſtingueront toujours la toux avec expectoration naſale, de la gourme, de l'inflammation des poumons, & particuliérement de la morve.

Le paſſage ſubit d'une vive chaleur à un grand froid, les boiſſons trop fraîches, reſpectivement au corps de l'animal, ſont les principes du *rhume*. Plus la difficulté de reſpirer eſt conſidérable, plus l'animal ſouffre & ſe trouve en danger: quelquefois l'inflammation du larynx eſt ſi forte, que le malade ne peut avaler, au moins le fait-il avec peine. En général, les brebis & les chevaux ſont plus expoſés à la toux avec expectoration naſale, que les bœufs.

Auſſi-tôt que le rhume commence à ſe déclarer, il faut promptement expoſer la tête du malade à la vapeur de l'eau chaude; & ſi l'animal eſt pléthorique, n'héſitez pas de le faire ſaigner à la veine jugulaire, malgré le préjugé établi chez le plus grand nombre de Maréchaux, qui regardent la ſaignée dans le rhume comme mortelle. L'eau blanche tiede & miellée ſervira de boiſſon; le ſon mêlé avec du miel & un peu d'eau tiede, ſera la ſeule nourriture que vous préſenterez au malade les quatre ou cinq premiers jours; vous pouvez enſuite lui donner de la paille: dès que la matiere évacuée par les naſeaux aura pris plus de conſiſtance & de couleur, ſubſtituez aux vapeurs aqueuſes les parfums d'encens ou de benjoin; adminiſtrez au cheval deux ou trois lavements par jour, faits avec la décoction de racine de guimauve, tenant en ſolution du nitre; enfin, ayez ſoin de tenir le malade dans une écurie chaude, propre, & dont

l'air

l'air soit pur, & de donner au cheval & au bœuf matin & soir demi-livre de miel, à proportion à la brebis. Combien cette méthode n'est-elle pas opposée à celle que tiennent la plupart des Marechaux! s'ils ne peuvent pas réussir à faire suer l'animal par des remedes échauffants & des couvertures de laine, ils donnent des breuvages spiritueux & aromatiques, étant persuadés que les médicaments aqueux & mucilagineux ne servent qu'à accroître les symptomes de la maladie, & que les échauffants sont les seuls remedes indiqués, parce qu'ils ont, suivant eux, plus d'affinité avec le tempérament des chevaux, des bœufs & des brebis, que les mucilagineux & les aqueux; aussi les voyez-vous administrer, dès les premiers jours de la maladie, de la térébenthine, des fleurs de soufre, du foie d'antimoine, du vin miellé; remedes qui conviendroient à peine sur la fin de la coction du rhume: il faut aussi se bien garder de faire prendre à la brebis, dès le commencement du rhume, de l'ail mêlé avec de l'avoine, ou un oignon mêlé avec du sel, ou du goudron, ou des pilules composées d'*assa-fœtida*, de soufre, de goudron & de miel. Les fleurs de soufre incorporées avec du miel, ou la térébenthine mêlée avec un jaune d'œuf, du miel & quantité suffisante de poudre de régliffe pour former des bols, sont les seuls remedes que vous pouvez administrer au cheval, à la brebis & au bœuf, lorsque la toux commence à diminuer, & l'expectoration nasale à annoncer la coction du rhume; encore ne faut-il supposer aucune irritation dans les bronches, ni disposition inflammatoire.



II. ESPECE. *Toux ſans évacuation par les naſeaux.*
(Toux ſeche.).

L'ANIMAL touſſe ſans rendre par les naſeaux des matieres muqueuſes & blanchâtres ; il a les premiers jours l'air triſte, la tête baſſe ; il mange peu, & il eſt moins fatigué lorſque la toux eſt ſur le point de ſe terminer ; il ne ſort par les narines aucune humeur blanchâtre. Cette toux eſt plus opiniâtre & plus longue que la toux humide, elle dégénere ſouvent en pouſſe. La toux légere & peu fréquente n'eſt pas ordinairement ſuivie d'accidents fâcheux ; mais lorſqu'elle eſt fréquente & forte, il faut craindre une inflammation de poitrine.

L'impreſſion ſubite d'air froid, une courſe longue & rapide contre le vent ; les boiſſons trop fraîches, & les mauvaiſes qualités des humeurs qui lubréfient les parois des bronches, de la trachée-artere & du larynx, ſont les principes ordinaires de la *toux ſeche.*

L'eau blanche tiede & miellée, l'infuſion de racine de régliſſe avec du miel, une petite quantité de fleurs de ſoufre incorporées avec beaucoup de miel, les lavements mucilagineux, la ſaignée à la veine jugulaire, s'il y a pléthôre ; la paille pour nourriture, les vapeurs d'eau chaude inſpirées pendant demi-heure deux ou trois fois par jour, ſont les remedes indiqués pour la toux commençante. Dès que la toux eſt moins vive & moins fréquente, les vapeurs de plantes aromatiques en ébullition dans l'eau ſont très-utiles, de même que les bols compoſés de fleurs de ſoufre ou de térébenthine, incorporés avec forte doſe de miel, lorſque le malade n'a pas été tourmenté depuis quelques jours, de chaleur & de difficulté de reſpirer. Quand la toux eſt violente & menace

d'une inflammation de poitrine, il faut ſaigner à la veine jugulaire deux ou trois fois dans l'eſpace de quarante-huit heures, plus pour éviter l'inflammation des poumons, que pour diminuer la toux: les boiſſons mucilagineuſes & tiedes, les vapeurs aqueuſes & les lavements adouciſſants ſont pour lors d'un grand ſecours.

Il faut bien prendre garde de confondre les maladies qui ſont accompagnées de toux, avec les toux eſſentielles; ce ſeroit prendre un des ſymptomes de la maladie pour la maladie même: les Maréchaux ne font que trop ſouvent cette équivoque: combien d'inflammations de poitrine qu'ils prennent pour des toux violentes! en conſéquence ils négligent la ſaignée, & l'animal meurt.

ORDRE TROISIEME.

MALADIES INFLAMMATOIRES DU VENTRE.

L'AGITATION continuelle du corps, le mouvement des extrêmités, la violente contraction des muſcles du ventre, les grandes inſpirations & expirations, les borborygmes, le ventre douloureux, la tête & les yeux toujours dirigés vers le ventre, la fievre aiguë & le battement des flancs annoncent l'inflammation des viſceres contenus dans l'abdomen, particuliérement de l'eſtomac, des inteſtins & de la veſſie.



GENRE PREMIER.

Inflammation des eſtomacs.

LES eſtomacs du bœuf, de la brebis & de la chevre, l'eſtomac du cheval & du porc ſont-ils enflammés, la rumination eſt ſuſpendue, l'appétit eſt détruit, & le deſir de la boiſſon eſt conſidérablement diminué; la fievre eſt aiguë, le malade eſt tourmenté de mouvements convulſifs des extrêmités; il bat des flancs, & plaint beaucoup: le cheval a les flancs retirés; il ſe couche ordinairement ſur le ventre, il tremble, le ventre & les épaules ſont couverts de ſueur.

I. ESPECE. *Inflammation eſſentielle des eſtomacs du bœuf & de la brebis, ou de l'eſtomac du cheval & du porc.*

LE cheval & le bœuf ſe tiennent preſque toujours couchés, la tête tournée vers leur ventre; les jambes antérieures du cheval ſont agitées, & occupées à creuſer la terre; de temps en temps le cheval étend les jambes de derriere & les agite; l'un & l'autre animal font de grandes inſpirations & pouſſent des ſoupirs; leur langue eſt ſeche & échauffée; ils ſont triſtes, abattus dès les premieres heures de la maladie; ils boivent & mangent, mais enſuite ils refuſent les aliments & la boiſſon; le pouls eſt très-fréquent & dur; le ventre du bœuf & celui de la brebis ſont conſidérablement tuméfiés & douloureux, la rumination eſt abſolument interrompue.

De l'avoine ou de la luſerne mangée en trop grande quantité, les breuvages ſpiritueux, les

boiſſons trop froides durant les grandes chaleurs de l'été, les mauvaiſes qualités des ſucs contenus dans l'eſtomac, ſont les principes les plus connus de cette maladie.

Les ſymptomes ne parviennent pas tout à coup à leur plus haut degré : le premier jour l'animal eſt inquiet, triſte, attaqué de fievre, & regarde ſon ventre; le ſecond jour la fievre augmente, & tous les autres ſymptomes énoncés ci-deſſus s'emparent de l'animal; rarement il paſſe le troiſieme jour, ſi les remedes n'ont pu calmer l'inflammation : quelquefois le malade meurt au bout de quarante-huit heures.

La ſaignée à la veine jugulaire eſt le premier des remedes pour modérer l'inflammation, relâcher les parties enflammées, & faciliter le paſſage des médicaments mucilagineux dans l'inteſtin duodénum; il convient même de la réitérer quatre ou cinq fois au bœuf & au cheval dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ayant toujours égard à l'âge, au tempérament, à la ſaiſon, à l'eſpece de malade & à l'intenſité de la maladie. Les lavements mucilagineux & nitreux ſont après la ſaignée ce qu'il y a de plus avantageux pour diminuer l'inflammation. Prenez d'infuſion de feuilles de laitue, trois livres; faites-y diſſoudre de nitre, deux onces, pour un lavement, qu'il faut réitérer cinq à ſix fois dans la journée : la chaleur des téguments & de la langue eſt-elle conſidérable, vous pouvez y ajouter de la crême de tartre, à la doſe de demi-once : ne préſentez au malade aucun aliment, de quelque nature qu'il ſoit; donnez-lui ſeulement en petite quantité de l'eau blanchie avec un peu de farine de froment, & tenant en ſolution demi-once de nitre ſur ſix livres d'eau : ſi cette eau blanchie irrite l'eſtomac, faites prendre une légere décoction de racine de

guimauve, ou du petit-lait: le petit-lait eſt ici d'une grande utilité; il calme l'inflammation ſans faire l'office de répercuſſif ou d'aſtringent, comme les acidules. Ces différents breuvages ne doivent être adminiſtrés qu'à très-petite doſe, & tiedes. Les aliments contenus dans les eſtomacs du bœuf & dans celui du cheval, étant dans l'impoſſibilité de ſortir par l'orifice œſophagien, il faut qu'ils paſſent par l'orifice duodénal, qui eſt la portion de l'eſtomac du cheval & de la caillette du bœuf, la plus expoſée à l'inflammation. Si vous faites prendre au malade une trop grande quantité de fluide, l'eſtomac du cheval ſera plus diſtendu, vous ne favoriſerez pas la ſortie du fourrage contenu dans la panſe & le bonnet, & vous augmenterez l'inflammation: réitérez donc les breuvages, mais à petite doſe; donnez ſouvent des lavements mucilagineux, & rejettez le lait, qui, en ſe décompoſant dans les premieres voies, ſeroit capable de rendre les ſymptomes de l'inflammation plus graves: gardez-vous bien de confondre l'inflammation des eſtomacs avec la colique venteuſe ou vermineuſe, & d'adminiſtrer en conſéquence des breuvages amers, aromatiques ou ſpiritueux, & de la thériaque, comme le pratiquent les Maréchaux de village.

II. ESPECE. *Inflammation de l'eſtomac du cheval, ou de la caillette du bœuf & de la brebis, par des ſubſtances vénéneuſes.* (Poiſon. Bête empoiſonnée.)

AUSSI-TÔT qu'un bœuf a avalé une plante ou une autre ſubſtance vénéneuſe, il ceſſe de manger, il s'agite, il ſe leve, il ſe couche, il bat des flancs, il ſoupire, le ventre s'enfle avec promptitude & d'une maniere extraordinaire, le mouvement du cœur augmente à meſure que les ſymptomes

s'accroiſſent; au commencement les oreilles, les cornes & les narines ſont froides, mais bientôt après elles acquierent une chaleur conſidérable; quelquefois vous voyez le bœuf rendre par l'anus une matiere muqueuſe, ſanguinolente, & uriner ſouvent: le cheval eſt encore plus agité; il regarde ſouvent ſon ventre, de même que le bœuf; il gratte la terre avec les pieds de devant, il reſte couché lorſque le mal a fait du progrès, l'agitation du corps & des extrêmités augmente, il ſoupire, il bat des flancs, il urine & fiente difficilement, excepté que la matiere avalée ne ſoit purgative, ou n'ait pénétré dans les inteſtins.

Les ſubſtances vénéneuſes introduites dans les premieres voies des beſtiaux, ſe tirent, ou du regne végétal, ou du regne minéral, ou du regne animal: le regne végétal eſt celui des trois qui fournit le plus grand nombre de poiſons; mais de quelque regne que viennent les ſubſtances vénéneuſes, elles doivent agir différemment ſur les premieres & les ſecondes voies des beſtiaux, & je ſuis perſuadé que chaque eſpece de ſubſtance vénéneuſe doit produire des ſymptomes particuliers ſur les beſtiaux de la même eſpece; c'eſt pourquoi il ſeroit facile d'établir pluſieurs eſpeces d'inflammations d'eſtomac: par exemple, l'inflammation d'eſtomac, ou par la ciguë, ou par le jalap, ou par le colchique; l'inflammation d'eſtomac par les préparations mercurielles, ou par certaines préparations antimoniales, ou par les acides minéraux, ou par l'arſenic; l'inflammation d'eſtomac par les mouches cantharides, ou par les chenilles, ou par les ſang-ſues, ou par les vers, &c. On a encore obſervé que la même ſubſtance vénéneuſe produit différents ſymptomes, ſuivant l'eſpece d'animal: le mercure doux tourmente beaucoup le cheval & le

bœuf, la brebis reſte triſte & tranquille juſqu'au dernier inſtant de ſa vie ; les chenilles font enfler la langue, la bouche & les eſtomacs de la brebis ; elles lui cauſent la diarrhée, rendent ſon haleine fétide, la font ſouvent périr comme de mort ſubite, & mettent rarement le bœuf en danger de perdre la vie ; il eſt pour l'ordinaire tourmenté d'une violente colique, ſans éprouver aucun gonflement de la langue : les ſang-ſues qui s'attachent à l'orifice duodénal de l'eſtomac du cheval & à la caillette du bœuf, produiſent de ſi grandes douleurs, que l'un & l'autre animal donnent des marques de la plus vive colique. Rien ne démontre plus combien les ſubſtances vénéneuſes doivent agir différemment ſur chaque eſpece de beſtiaux, que les expériences faites par un des plus célebres Naturaliſtes ſur les végétaux qui ſe trouvent dans les pâturages. En préſentant au bœuf, au cheval, à la brebis, à la chevre & au porc diverſes eſpeces de plantes, il a obſervé que telles plantes nuiſibles aux chevaux, étoient ſalutaires aux bœufs ; ainſi à la chevre & au porc ; que telle plante dévorée au printemps, étoit rejettée en automne, & que la diſpoſition de l'animal faiſoit varier ſon goût : par exemple, lorſque les vaches allaitent, elles mangent les tithymales, qu'elles refuſent en d'autres temps. En général, les bœufs, les chevaux & les brebis rejettent les plantes aquatiques & les plantes ameres & âcres ; les porcs, au contraire, ſont friands de pluſieurs plantes aquatiques : les brebis mangent avec plaiſir un grand nombre de plantes aromatiques ; les chevres, plus délicates qu'on ne ſe l'imagine communément, aiment beaucoup les bourgeons, les ſommités & les fleurs des plantes ; les bourgeons du chêne, de l'orme, & de pluſieurs autres arbres, ſont leurs mets déli-

cieux: la brebis ne mange que les feuilles, & pâture près de la racine, que souvent elle détruit: la ciguë fait mourir les vaches, & sert de nourriture aux chevres; l'aconit ne fait aucun mal aux chevaux, mais fait périr les chevres. C'est l'odeur & la saveur des plantes qui déterminent les bestiaux à choisir les plantes utiles, & à rejetter celles qui sont nuisibles; mais il ne faut pas croire que toutes les plantes pour lesquelles ils répugnent, soient capables d'enflammer les estomacs ou les intestins. Parmi les plantes nuisibles, les unes mangées à une dose médiocre, fatiguent les bestiaux, mais elles ne leur causent point la mort; les autres, en petit nombre, sont réellement vénéneuses; elles enflamment pour l'ordinaire les estomacs ou les intestins, & font souvent mourir l'animal. Il faut ranger dans cette derniere classe les substances végétales que plusieurs Maréchaux copistes ont regardées comme violents purgatifs; je veux dire, le jalap, la coloquinte, la racine de turbit, le colchique, l'oignon de scille, l'ellébore, le diagrede, la gomme-gutte, l'euphorbe, la résine de jalap, &c. Ces prétendus purgatifs donnés à une dose proportionnée à la grandeur & au tempérament de l'animal, causent toujours au cheval l'inflammation de l'orifice duodénal; au bœuf & à la brebis, l'inflammation de la caillette. Les observations que j'ai rapportées dans la Classe des purgatifs, prouvent d'une maniere évidente que les Maréchaux ne doivent pas toujours attribuer les mauvais effets des purgatifs à la grande sensibilité des gros intestins du cheval & de la panse du bœuf, mais à l'inflammation de la portion duodénale de l'estomac du cheval, ou à l'inflammation de la caillette du bœuf & de la brebis.

Aussi-tôt que l'animal a avalé une substance

vénéneuſe du regne végétal, il faut s'empreſſer de lui adminiſtrer en breuvage & en lavement une grande quantité de fluide mucilagineux ou huileux, tel que l'eau blanche, l'eau miellée, la décoction de racine de guimauve, le lait, l'huile d'olives récente, &c. faites une ſaignée à la veine jugulaire plus ou moins conſidérable, ſuivant la quantité & la qualité du poiſon, & ſuivant le degré d'irritabilité du ſujet; gardez-vous bien de ſuivre la méthode de ceux qui donnent à l'animal empoiſonné beaucoup de thériaque, de l'orviétan, du vin avec de l'ail, & des purgatifs; qui l'obligent de marcher & de courir, & qui l'enveloppent de couvertures de laine pour le faire ſuer.

Si le poiſon eſt compoſé d'une ſubſtance métallique unie avec un acide, l'alkali fixe mis en ſolution dans une grande quantité d'eau miellée, décompoſera le ſel métallique, & empêchera ſes mauvais effets: l'eau de chaux, la magnéſie, & pluſieurs autres eſpeces de terres calcaires, produiront le même effet, mais un peu plus lentement.

Les ſubſtances vénéneuſes tirées du regne animal, demandent l'eau miellée, le petit-lait, l'eau blanchie avec de la farine de ris ou d'orge. Lorſque vous ſoupçonnez que les ſang-ſues produiſent de violentes coliques & des convulſions, faites boire au malade une grande quantité d'eau ſaturée de ſel marin: je ne ſaurois trop recommander de ne point tenter le tartre émétique ou le kermès minéral; à quelque doſe que ce ſoit, ils ne procureront jamais le vomiſſement, quand même vous verriez le bœuf ou le cheval faire des efforts approchant de ceux que l'homme fait pour vomir: ainſi donc bornez vos efforts à chaſſer promptement par l'anus les ſubſtances vénéneuſes, à empêcher leur entrée dans le torrent de la circulation, & à mo-

dérer leur action ſur l'eſtomac, ou ſur la caillette, ou ſur les inteſtins ; mais lorſqu'ils ont excité l'inflammation dans l'eſtomac, ou la caillette, ou les inteſtins, il faut redoubler de ſoin, ſaigner pluſieurs fois le malade à la veine jugulaire, lui faire boire peu & ſouvent du petit-lait, de la décoction d'orge ou de racine de guimauve, aiguiſée d'une petite quantité de nitre; réitérer les lavements mucilagineux & nitrés, éloigner le lait, les huiles, les graiſſes, & toutes ſortes d'aliments ; enfin, tenir le malade en repos dans une écurie propre & bien aérée.

GENRE SECOND.

Inflammation des inteſtins ; inflammation du ventre.

Le cheval eſt agité; il ſe couche, il ſe leve, il gratte la terre avec ſes pieds de devant ; ſon ventre eſt extrêmement tuméfié & douloureux ; celui du bœuf & de la brebis l'eſt beaucoup moins ; l'appétit de l'un & de l'autre animal n'eſt pas entiérement ſuſpendu le premier jour de la maladie ; ils ne répugnent pas ordinairement à la boiſſon ; les excréments ſont pour l'ordinaire ſecs, noirâtres, enduits d'une humeur, ou écumeuſe, ou graiſſeuſe, & retenus dans l'inteſtin rectum ; rarement ſont-ils liquides & ſanguinolents ; l'inteſtin rectum offre une chaleur conſidérable lorſqu'on y introduit la main ; les flancs battent avec force, la reſpiration eſt difficile, mais plus chez le cheval que chez le bœuf; quelquefois le cheval devient furieux ; il a envie de mordre & de donner de la

tête contre la mangeoire ; il entre en convulſion, de même que le bœuf, lorſque l'inflammation eſt vive & a fait de grands progrès ; les forces muſculaires ſont abattues, la fievre eſt aiguë : la brebis ſe tient pour l'ordinaire couchée & le corps ramaſſé.

Les purgatifs violents, le mauvais foin, l'âcreté des humeurs dépoſées dans le tube inteſtinal, les ſubſtances vénéneuſes, l'impreſſion d'une boiſſon trop froide, les vers, l'air raréfié & renfermé dans une portion des inteſtins, ſont les principes connus de l'inflammation du conduit inteſtinal ; maladie ſi dangereuſe & ſi terrible, qu'avant l'eſpace de quarante-huit heures, le malade eſt ſoulagé ou meurt : il eſt extrêmement rare de voir la maladie aller juſqu'au ſeptieme jour.

La premiere indication que préſente l'inflammation des inteſtins, eſt de vuider l'inteſtin rectum, ordinairement rempli de matieres fécales dures & ſeches, qui empêcheroient aux fluides injectés dans l'inteſtin rectum, de parvenir dans les inteſtins colon & cœcum, auſſi expoſés à l'inflammation que les petits inteſtins : les ſubſtances que vous injecterez par l'anus, doivent être mucilagineuſes & aiguiſées d'une certaine quantité de nitre ou de crême de tartre, ſuivant l'indication : dès que vous aurez nettoyé l'inteſtin rectum, ſaignez copieuſement à la veine jugulaire, ou, ce qui vaut mieux, réitérez la ſaignée toutes les quatre heures, & entre chaque ſaignée, donnez un lavement : l'eau blanche nitrée ou le petit-lait ſervira de boiſſon & de nourriture.

I. ESPECE. *Inflammation des inteſtins par l'eau froide.*

UN cheval ou un bœuf échauffé par une courſe violente ou par un long exercice, vient-il à éprouver des coliques après avoir bu de l'eau froide, ou

après s'être baigné dans une riviere dont l'eau eſt vive & froide, il y a tout à craindre que l'inflammation ne ſurvienne. Dès que vous appercevrez les ſymptomes décrits dans le Genre précédent, vous devez être aſſuré de l'inflammation des inteſtins, & vous devez ſur le champ tirer une grande quantité de ſang à la veine jugulaire, donner au malade pluſieurs lavements mucilagineux nitrés, lui faire boire de l'eau blanchie avec un peu de farine d'orge; enſuite réitérer trois fois la ſaignée à la veine jugulaire, en laiſſant ſix heures d'intervalle d'une ſaignée à l'autre; répéter les lavements mucilagineux, où vous pouvez diſſoudre de la crême de tartre, ſi la chaleur eſt vive. L'eau miellée, les bols de camphre, les ſpiritueux, les aromatiques, ne conviennent pas, tant que l'inflammation prend de l'accroiſſement.

II. Espece. *Inflammation des inteſtins par des ſubſtances vénéneuſes.*

En réuniſſant les ſymptomes qui caractériſent l'inflammation des inteſtins, avec la curation de l'inflammation de l'eſtomac par des ſubſtances vénéneuſes, vous aurez la deſcription & la cure de l'inflammation des inteſtins par des ſubſtances vénéneuſes, ayant toujours ſoin d'adminiſtrer dans cette derniere eſpece une plus grande quantité de lavements.

III. Espece. *Inflammation des inteſtins par les vers.*

Les vers dans les matieres fécales, la maigreur de l'animal, le dégoût, la tête ſouvent tournée vers le ventre, les yeux agités & triſtes, le dos enfoncé, les extrêmités antérieures écartées des extrêmités poſtérieures, ſont autant de ſymptomes qui annoncent l'exiſtence des vers dans les premieres

voies : lorſque l'animal devient inquiet, ſe tourmente, ſe leve, ſe couche, bat des flancs; lorſque les forces muſculaires diminuent, & que les forces vitales s'accroiſſent, il y a lieu de ſoupçonner que les vers ont produit l'inflammation des inteſtins. Il eſt extrêmement rare de voir les vers rouges contenus dans l'eſtomac des chevaux, y cauſer l'inflammation ; au contraire, on obſerve aſſez fréquemment les vers grêles, blancs & longs, logés dans les inteſtins du cheval, percer les parois du conduit inteſtinal, les enflammer, & cauſer la mort.

Si la fievre n'eſt pas aiguë, après avoir ſaigné à la veine jugulaire, après avoir vuidé l'inteſtin rectum, & avoir donné deux ou trois lavements mucilagineux, adminiſtrez un lavement compoſé d'huile d'olives récente, ou de ſuie de cheminée délayée dans du petit-lait : la ſuie de cheminée irrite plus que l'huile d'olives, mais elle eſt plus active pour favoriſer l'expulſion des vers : l'intenſité des ſymptomes doit vous décider ſur le choix de ces deux remedes : vous pouvez encore faire prendre le breuvage compoſé de trois livres de petit-lait & de deux onces de ſuie de cheminée. Lorſque la fievre eſt aiguë, réitérez les ſaignées à la veine jugulaire ; donnez tous les jours quatre lavements mucilagineux, ſaturés de crême de tartre, & deux lavements compoſés de petit-lait & de ſuie de cheminée ; faites boire de l'eau blanche aiguiſée de nitre ; ne préſentez aucune nourriture, & évitez de faire marcher le malade.



GENRE TROISIEME.

Inflammation du foie.

L'ANIMAL eſt triſte & dégoûté; il a les yeux & les levres plus ou moins jaunes, il ſe tient ordinairement couché ſur le côté droit, il bat des flancs; la reſpiration eſt difficile, la foibleſſe des forces muſculaires conſidérable, le pouls accéléré, la langue ſeche & jaunâtre, les téguments échauffés & le poil terne: les vaiſſeaux qui rampent ſur l'albuginée de la brebis, deviennent variqueux, l'albulginée jaunâtre, le bulbe de l'œil blanchâtre; la brebis eſt triſte & ſe tient couchée, ſans vouloir manger ni ruminer; les matieres fécales ſont ordinairement ſeches & noirâtres, moins chez le cheval & le bœuf, que chez la brebis.

La brebis & le bœuf ſont plus expoſés à ce genre d'inflammation que le cheval.

L'uſage immodéré des plantes âcres & aromatiques pendant les grandes chaleurs de l'été, la multiplication des vers dans le foie, l'air humide & marécageux, les eaux chaudes & ſtagnantes pour boiſſon en été, les mauvaiſes qualités des pâturages, les bains dans une eau froide & courante, lorſque le corps de l'animal eſt couvert de ſueur, ſont les principes de l'inflammation du foie.

Cette maladie, quoique moins douloureuſe & moins prompte dans ſon cours que l'inflammation des inteſtins, eſt cependant accompagnée d'un danger auſſi éminent; c'eſt pour y remédier qu'il faut ſur le champ ſaigner à la veine jugulaire, & réitérer cette ſaignée deux ou trois fois, en laiſſant ſix ou ſept heures d'intervalle d'une ſaignée à

l'autre ; réitérez ſouvent les lavements composés d'une légere décoction de racine de patience ſauvage, tenant en ſolution deux onces de nitre ſur quatre livres de fluide; faites boire du petit-lait ou de l'eau blanche aiguiſée de nitre: dès que le pouls ſe rapprochera de l'état naturel, ſubſtituez à l'eau blanche une infuſion d'abſynthe, dans laquelle vous mettrez en ſolution une once de nitre ſur trois livres de fluide; donnez en lavement la même infuſion : la nourriture ne doit conſiſter que dans l'eau blanchie avec la farine d'orge, pendant l'accroiſſement de la maladie : dès que les ſymptomes de l'inflammation ſont modérés, préſentez au malade de la paille de froment, ou de la paille d'avoine & un peu de ſon humecté avec de l'eau ſaturée de ſel marin. Les ſaignées trop abondantes & trop réitérées ſont nuiſibles à ce genre d'inflammation, de même que les ſpiritueux, les aromatiques, les purgatifs, & autres remedes âcres. Il faut éviter de donner aux brebis des remedes en ſolution dans une trop grande quantité de véhicule aqueux, ſur-tout à celles qui vivent dans les pays humides & marécageux. Lorſque l'inflammation du foie ſe termine par la ſuppuration, il n'y a plus d'eſpérance, & l'animal meurt en très-peu de temps.

Les ſymptomes qui caractériſent l'inflammation de la rate, du pancréas, de l'épiploon, du diaphragme, n'ont pas été obſervés juſqu'à préſent avec aſſez d'exactitude pour diſtinguer eſſentiellement ces eſpeces d'inflammations les unes des autres: comme elles ſont très-rares, il n'eſt pas étonnant que les Maréchaux inſtruits aient été dans l'impoſſibilité d'en donner une deſcription exacte ; d'ailleurs il eſt ſi difficile de réunir les ſymptomes qui caractériſent chaque eſpece de maladie interne!

GENRE

GENRE QUATRIEME.

Inflammation de la veſſie.

L'ANIMAL ſe préſente ſouvent pour uriner ; il ne rend que peu d'urine, & avec difficulté ; il s'agite, il ſe tient plus volontiers levé que couché, il fait de grandes inſpirations, il pouſſe de temps en temps des ſoupirs, il agite fortement les extrêmités poſtérieures, il regarde ſon ventre : ſi vous introduiſez la main dans l'inteſtin rectum du mâle, vous ſentirez à peine la veſſie ; ſi vous faites paſſer la ſonde dans la veſſie de la femelle, il ne ſortira par la ſonde que peu d'urine ; encore eſt-elle épaiſſe & trouble : la fievre eſt aiguë, & les téguments ſont échauffés ; quelquefois l'animal ſue. Lorſque l'inflammation attaque le col de la veſſie, l'animal fait des efforts pour uriner, mais il ne rend point d'urine, ou il en rend avec peine quelques gouttes : ſi vous introduiſez la main dans l'inteſtin rectum, vous ſentez la veſſie très-dilatée : la ſonde ne pénetre qu'avec peine dans la veſſie de la femelle, & il ſort par la ſonde beaucoup d'urine épaiſſe & très-chaude ; mais cette inflammation du col de l'uretre eſt toujours précédée d'une difficulté d'uriner, ſans dilatation de la veſſie.

L'inflammation de la veſſie eſt toujours très-dangereuſe, & ſouvent mortelle, ſur-tout quand elle eſt compliquée avec l'inflammation du col de la veſſie : le danger eſt encore plus éminent chez le mâle que chez la femelle.

Les violents exercices & le défaut de boiſſon au milieu des grandes chaleurs de l'été, les boiſſons trop fraîches ou corrompues ; les breuvages ſpiri-

tueux & aromatiques, les aliments âcres & échauffants, les urines dépravées, au point d'irriter & d'enflammer les parois de la veſſie ; le défaut de la ſubſtance muqueuſe deſtinée à en revêtir les parois, & à empêcher les fâcheuſes impreſſions de l'urine, paſſent pour les principes ordinaires de l'inflammation de la veſſie.

La ſaignée & les lavements rafraîchiſſants ſont les moyens indiqués pour modérer l'inflammation de la veſſie, & faciliter le cours des urines : réitérez la ſaignée à la veine jugulaire trois ou quatre fois dans l'eſpace de quinze heures ; donnez entre chaque ſaignée un lavement compoſé de décoction de racine de guimauve, ſaturée de crême de tartre ; au défaut de la crême de tartre, ajoutez-y deux onces de vinaigre ; appliquez ſur les parties naturelles de l'un ou l'autre ſexe, des étoupes imbibées de la même décoction, & faites recevoir de temps en temps ſur ces mêmes parties la vapeur du vinaigre : dès que l'inflammation commencera à ſe calmer, ſubſtituez à la crême de tartre du nitre ; ſi les urines ſe ramaſſent dans la veſſie, ſans en pouvoir ſortir, ſondez promptement la femelle, & introduiſez par l'inteſtin rectum du mâle, une canule briſée & armée d'un trois-quarts : la boiſſon du malade ſera compoſée de petit-lait ou d'eau blanche tenant en ſolution demi-once de crême de tartre ſur trois livres de fluide ; refuſez toute ſorte de nourriture, tant que l'inflammation ſubſiſtera ; dès qu'elle commencera à ſe calmer, donnez du ſon humecté avec de l'eau ſaturée de nitre, enſuite de la paille : les ſpiritueux, les aromatiques & autres médicaments échauffants, doivent être rejettés, malgré l'approbation de certains Maréchaux ; quand la rétention d'urine ne dépend point de l'inflammation de la veſſie & de ſon ſphincter, ils peuvent

avoir éprouvé de bons effets des urinaires, tels que la colophane, l'huile de ſuccin mêlée avec du vin blanc, le ſuc d'oignon mêlé avec du vin ou de l'eau-de-vie, &c. mais dans la rétention d'urine produite par l'inflammation du col ou du ſphincter de la veſſie, ces médicaments ne ſerviroient qu'à accroître la maladie.

Si l'inflammation de la veſſie ſe termine par la ſuppuration, phénomene extraordinaire, car l'animal meurt ordinairement avant cette terminaiſon, il faut employer la térébenthine incorporée avec une grande quantité de miel, l'eau blanchie avec la farine d'orge, ou l'eau de chaux ſeconde & miellée pour boiſſon; les injections de décoction d'orge miellée dans la veſſie de la femelle, & les lavements faits avec une légere infuſion d'abſynthe, édulcorée de miel: ſi une ſemaine ou deux après ce traitement, le pus ne prend pas un caractere louable, ouvrez les arteres carotides du malade.

GENRE CINQUIEME.

Inflammation de la matrice.

La femelle eſt inquiete, ſes flancs ſont agités, & pour l'ordinaire couverts de ſueur; elle contracte fortement les muſcles de l'abdomen; & lorſqu'il y a une matiere étrangere dans le corps ou dans le col de la matrice, le ventre s'enfle conſidérablement, elle fait les mêmes efforts que pour accoucher; elle urine ſouvent & peu: ſi vous introduiſez la main dans l'inteſtin rectum de la jument ou de la vache, vous ſentez la matrice tuméfiée & rénitente, les parois du vagin & de l'orifice externe de la

matrice affectées d'une chaleur beaucoup plus vive que dans l'état naturel.

Les principes de cette maladie sont, 1°. l'introduction d'un corps étranger dans la matrice ou dans son col. Un valet d'écurie voulant faire avorter une jument qu'il soupçonnoit pleine, introduisit jusques dans la matrice un bâton pointu & d'un bois spongieux; le séjour de ce corps étranger rendit bientôt la jument malade: la fievre, l'agitation continuelle du corps, le battement des flancs, les mouvements semblables à ceux qu'une jument pleine fait pour chasser son fétus, s'emparerent de cette bête: le Maréchal appellé pour la visiter, prit sur le champ cette maladie pour une vive tranchée; en conséquence il la saigna, & se mit en devoir de la vuider: surpris de voir la malade faire des efforts comme si elle vouloit accoucher, il écarta les levres, & introduisit la main dans le vagin, où il saisit le bâton, dont il avoit apperçu l'extrêmité antérieure; aussitôt les symptomes commencerent à se calmer; 2°. l'extraction violente d'un fétus, ou mal situé, ou difforme, ou trop volumineux; 3°. un coït forcé; 4°. les mauvaises qualités de l'humeur qui revêt les parois de la matrice; 5°. l'avortement; 6°. le séjour de l'arriere-faix, ou d'une portion de ce corps étranger après l'extraction du fétus; 7°. l'air trop froid, ou les boissons trop fraîches.

La chevre est plus exposée à l'inflammation de la matrice que la jument, la vache & la brebis. Peu de sujets échappent à cette maladie; souvent la femelle meurt au bout de vingt-quatre heures.

La violence & la promptitude de cette maladie obligent de réitérer la saignée à la veine jugulaire cinq ou six fois dans l'espace de douze heures ayant toujours égard aux forces vitales, au tempérament, à l'âge & à l'espece de femelle. Les lave-

ments composés d'eau blanche saturée de crême de tartre, seront répétés le plus fréquemment qu'il sera possible ; les parfums faits avec parties égales d'eau & de vinaigre, seront introduits dans le vagin, à l'aide d'un entonnoir ; vous introduirez dans le vagin des étoupes imbibées d'oxycrat tiede, qu'il faut changer toutes les demi-heures : quelques-uns préferent d'humecter les étoupes avec la décoction de racine de guimauve, tenant en solution du sel de saturne ; cette décoction irrite moins que l'oxycrat, & tempere avec autant d'efficacité l'inflammation : le petit-lait, l'eau blanche nitreuse pour la jument & la chevre, la décoction de racine de guimauve, rendue acidule avec le vinaigre ou la crême de tartre pour la vache, serviront de nourriture & de boisson, jusqu'à ce que les symptomes de l'inflammation soient calmés. Si l'inflammation de la matrice se termine par la suppuration, la femelle ne peut échapper à la mort qui la menace : la difficulté d'introduire une liqueur détersive, telle que l'eau d'orge miellée, l'eau de chaux seconde miellée, ou l'infusion de feuilles d'aigremoine miellée, le séjour du pus dans la matrice, la chaleur & la délicatesse de cet organe, ne permettent aucune espérance de guérison ; c'est pourquoi il ne faut pas hésiter de faire ouvrir les arteres carotides à la malade.



CLASSE QUATRIEME.

MALADIES SPASMODIQUES.

LA contraction violente & involontaire des muſcles d'une partie du corps, ou de pluſieurs parties, eſt le caractere eſſentiel des maladies ſpaſmodiques : cette contraction eſt de longue durée, ou elle ceſſe un inſtant pour reparoître avec autant d'activité ; dans ce dernier cas, la partie affectée ſe meut involontairement avec plus ou moins de vîteſſe. De ces différences naiſſent les maladies ſpaſmodiques avec rigidité conſtante, & les maladies ſpaſmodiques avec contraction & relâchement involontaire des muſcles, connues ſous le nom de *maladies convulſives.*

Les principes des maladies ſpaſmodiques ſe réduiſent à tout ce qui peut irriter le cerveau, la moëlle alongée, la moëlle épiniere & les nerfs ; la bleſſure de ces parties par un inſtrument aigu, tranchant, obtus, &c. l'action d'une ſubſtance âcre, ou vénéneuſe, ou cauſtique, ſur des parties abondantes en nerfs, incitent ordinairement la nature à faire ſes efforts pour déterminer la contraction des muſcles capables d'éloigner des nerfs le principe morbifique, ou de le corriger, ou de lui faire changer de ſituation ; en conſéquence il eſt vraiſemblable qu'elle envoie aux nerfs qui ſe diſtribuent dans les muſcles, une plus grande quantité de fluide nerveux. Les fabricateurs de ſyſtêmes penſent que dans les maladies ſpaſmodiques avec rigidité, le fluide nerveux parcourt les

nerfs en plus grande abondance, mais également; au lieu que dans les maladies convulſives il y coule inégalement. Les fortes commotions, la peur, la colere, l'amour effréné, peuvent encore produire les convulſions ou le ſpaſme.

Les maladies ſpaſmodiques & les maladies convulſives générales ſont toujours accompagnées d'un danger éminent chez le bœuf & le cheval, particuliérement les maladies convulſives qui durent plus de ſix heures; mais ſi le ſpaſme ou la convulſion n'attaque qu'une partie du corps; ſi l'animal reconnoît encore la voix de ſon maître; s'il peut ſe tranſporter d'un endroit à un autre, & ſatisfaire aux fonctions digeſtives, ces deux ordres de maladies n'annoncent rien de funeſte; au contraire, ſi le malade eſt couché & s'agite continuellement; s'il eſt inſenſible à la voix de celui qui l'appelle; ſi toutes les fonctions paroiſſent comme ſuſpendues, excepté les fonctions vitales, il ne faut rien attendre d'heureux. Les maladies ſpaſmodiques ou convulſives qui viennent de trop de ſang ou d'une grande quantité d'aliments, ſont moins dangereuſes que les maladies ſpaſmodiques cauſées par inanition de fluide dans les vaiſſeaux. Lorſqu'un purgatif produit des convulſions, quelquefois elles ſe calment & ſe diſſipent dès que l'évacuation des matieres fécales devient abondante: le purgatif ne ſort-il pas du conduit inteſtinal, les convulſions ſont mortelles: ſi en adminiſtrant avec la corne un breuvage auquel l'animal répugne, il en entre pluſieurs gouttes dans la trachée-artere, alors il ſurvient des convulſions; & l'animal meurt en très-peu de temps, excepté qu'il ne rende le fluide entré dans les bronches ou la trachée-artere. Plus le battement des flancs eſt court, les muſcles de l'abdomen tendus, les yeux obſcurs & en convulſion, les mâchoires reſſerrées, les jambes roides & agitées,

l'épine du dos & le col tendus, plus la convulsion ou le spasme menace l'animal d'une mort prochaine.

L'extrême danger où se trouve l'animal attaqué de spasme ou de convulsion, a toujours mis le Maréchal dans la triste nécessité de recourir aux moyens qu'il croit agir avec plus de promptitude & d'efficacité pour dompter ces maladies. Ne soyez donc pas étonné si la saignée & les purgatifs sont les premiers remedes qu'il emploie : cependant la saignée ne convient qu'à l'animal pléthorique, & à celui qui est menacé ou attaqué d'inflammation ; car il est d'observation que la saignée augmente les maladies spasmodiques & convulsives, quoique les Théoriciens accordent à la saignée la faculté de relâcher les fibres nerveuses, & en conséquence les fibres musculaires.

Les purgatifs sont encore plus nuisibles que la saignée ; en irritant la caillette des ruminants, & la portion duodénale de l'estomac du cheval, & leurs intestins, ils augmentent les mouvements convulsifs, & font périr l'animal au milieu des convulsions. Quand même le principe de la maladie spasmodique existeroit dans les premieres voies, il ne faut jamais avoir recours aux purgatifs âcres : la manne en solution dans du petit-lait ou dans une décoction mucilagineuse, est le seul purgatif qu'il soit possible d'administrer sans courir aucun danger : employez les lavements mucilagineux, où vous aurez fait dissoudre de la manne, ou infuser une petite quantité de feuilles de séné ; ils diminueront l'irritation de la matiere morbifique contenue dans les intestins, & favoriseront en même temps son expulsion hors du conduit intestinal.

Les sudorifiques ne sont pas mieux indiqués dans les maladies convulsives ou spasmodiques, que les purgatifs ; ils augmentent trop la vélocité du sang,

la chaleur de tout le corps & la contraction des muscles, pour ne pas accroître le spasme ou la convulsion : s'ils ont réussi, ce n'est que dans le cas où le spasme venoit d'une transpiration suspendue, ou que la matiere irritant les nerfs, étoit disposée à s'échapper par les conduits excrétoires de l'insensible transpiration. Les Maréchaux nous apprennent tous les jours combien les sudorifiques sont nuisibles dans les maladies spasmodiques ; souvent, malgré l'administration des sudorifiques les plus actifs, les couvertures de laine les plus chaudes, la grande chaleur de l'écurie & les frictions seches, ils ne peuvent pas exciter la sueur ; alors les médicaments sudorifiques font des maux irréparables.

Les aromatiques sont, après les sudorifiques, les médicaments les plus estimés des Maréchaux pour calmer & vaincre les affections spasmodiques : de quelle réputation ne jouissent pas les racines de valériane, d'angélique & de pivoine, les huiles essentielles, le camphre seul ou associé avec le nitre, le sel essentiel de succin, l'alkali volatil, l'eau de luce, l'huile animale de Dipel, &c ! chacune de ces substances passe pour le vrai spécifique des maladies spasmodiques, particuliérement le camphre. Il est certain que le camphre produit tous les jours des effets surprenants dans plusieurs especes d'affections spasmodiques, mais pour cela vous ne devez par le regarder comme le spécifique du spasme & de la convulsion: le cheval en éprouve de mauvais effets lorsqu'il est échauffé, que les premieres voies sont irritées, & qu'il y a disposition inflammatoire ; le bœuf est fatigué d'une forte dose de cette substance ; la brebis en est toujours vivement affectée, à quelque dose & de quelque maniere qu'on le prescrive. Ne cherchez point à expliquer comment les aromatiques peuvent

calmer certaines efpeces d'affections fpafmodiques, vous tomberiez dans des hypothefes plus funeftes à la bonne pratique, qu'utiles : les aromatiques, direz-vous, irritent les nerfs, augmentent leur tenfion, y font couler le fluide nerveux en plus grande quantité ; par conféquent ils doivent augmenter le fpafme. Ce raifonnement eft affez jufte, mais il eft contraire à l'obfervation ; ainfi raifonnez peu, mais obfervez bien.

Les terres calcaires, telles que la craie blanche, la magnéfie, &c. feules, ou mêlées avec les aromatiques, font les médicaments qui jufqu'à préfent l'ont emporté fur les aromatiques dans plufieurs efpeces de maladies fpafmodiques, fur-tout chez le poulain, le veau & l'agneau : ne craignez point qu'elles faffent dans les premieres ou fecondes voies, des concrétions pierreufes ; les fluides dont le corps eft fans ceffe abreuvé, empêchent la réunion des molécules calcaires : affociez toujours ces terres avec plus ou moins de fubftances aromatiques, fuivant l'indication ; leur action fera plus prompte & fuivie d'un fuccès heureux.

Le cinabre, fi vanté pour toutes les affections fpafmodiques & convulfives, eft auffi inutile dans ces maladies que la corne de pied d'élan & les pierres précieufes.

Les mucilagineux doivent être diftingués, pour les maladies de cette Claffe, des autres médicaments ; leurs effets font lents, mais ils font plus certains, & la guérifon qu'ils procurent, de plus longue durée : adminiftrez-les en boiffon, en lavement & en fomentation ; expofez fouvent l'animal à la vapeur de l'eau bouillante. Plufieurs Praticiens font grand cas des eaux minérales chaudes, contenant beaucoup de foufre & de fer : certains préferent les bains d'eau froide ; l'obfervation parle en

faveur des uns & des autres : les eaux minérales en douche, & ſur-tout en bain, ont guéri une infinité de chevaux attaqués de ſpaſme ; les bains d'eau froide ont ſouvent produit des effets auſſi ſalutaires. Quelques-uns, pour favoriſer l'action des bains, donnent en breuvage & en lavement de l'eau à la glace ; mais ils s'expoſent à faire périr le cheval, & ils fatiguent le bœuf, & ſur-tout la brebis : tenez-vous-en donc aux bains ; laiſſez l'animal dans l'eau le plus long-temps qu'il ſera poſſible, & au ſortir du bain, ayez ſoin de le bien bouchonner & de le couvrir exactement.

Si les maladies ſpaſmodiques réſiſtent à l'action de tous ces remedes, le Praticien ne doit pas entiérement déſeſpérer de les guérir ; il eſt encore d'autres moyens qu'il peut mettre en uſage ; je veux dire, les frictions, les parfums, les véſicatoires, les ventouſes, le feu ; enfin, pour derniere reſſource, la ſection du nerf léſé ou de la membrane affectée. Les frictions qu'on fait ſur la partie affectée & les environs, ſont ſeches ou humides : les frictions ſeches s'exécutent avec un bouchon de paille, ou avec une broſſe, ou avec une étoffe de laine ; réitérez ces frictions deux ou trois fois par jour, chacune pendant l'eſpace de demi-heure : les frictions humides conſiſtent à frotter la partie affectée de ſpaſme, d'un onguent, ou d'un baume, ou d'une liqueur, dont les vertus varient ſuivant l'eſpece de ſpaſme : par exemple, on a éprouvé de bons effets dans quelques eſpeces, du gros vin où l'on avoit fait macérer des plantes aromatiques, du ſavon mis en ſolution dans l'eau-de-vie, du mêlange du camphre avec le miel, &c. les frictions, de quelque nature qu'elles ſoient, diſſipent très-rarement les affections ſpaſmodiques, ſi vous ne favoriſez leurs effets par des remedes

intérieurs. Il en est ainsi des parfums aromatiques ; ils ne sont utiles qu'autant que vous administrez intérieurement des médicaments analogues à ceux que vous faites évaporer : l'encens, le succin, le benjoin, les baies de genievre & de laurier, le camphre, &c. sont les substances qu'on a coutume de faire évaporer : par le moyen d'une couverture de laine ou d'un drap, on rassemble les vapeurs sur la partie affectée ; faites en sorte que chaque fumigation dure une heure, & pour faciliter l'introduction des molécules médicamenteuses dans le tissu des parties attaquées de spasme, frottez de temps en temps les téguments avec un bouchon de paille ou avec une brosse : il faut parfumer le malade au moins deux fois par jour. Les vésicatoires mis sur les endroits attaqués de spasme, augmentent ordinairement la contraction des muscles : lorsqu'ils ont réussi, il est à présumer que le spasme dépendoit d'une transpiration suspendue, ou bien que la matiere morbifique étoit locale, & pouvoit facilement parvenir dans l'ulcere formé par les vésicatoires : ils sont encore plus dangereux dans les maladies convulsives ; les mouvements convulsifs s'accroissent jusqu'à faire craindre pour la vie de l'animal.

Ce n'est pas sans raison que les Maréchaux ont de tout temps préféré le feu aux vésicatoires pour combattre les affections spasmodiques ; le succès qu'ils en obtiennent les engage à en faire un fréquent usage ; ou ils cautérisent la partie malade, ou ils y brûlent des étoupes : cette derniere méthode l'emporte dans beaucoup de circonstances sur la premiere ; elle produit des effets surprenants, pourvu que dans l'espace de huit jours on réitere trois ou quatre fois la combustion des étoupes. Le cautere actuel ne doit intéresser que les téguments,

à moins que vous ne connoiſſiez parfaitement l'endroit où la matiere morbifique réſide, & le nerf irrité. Le Maréchal qui emploie les cauſtiques, rend toujours la maladie plus fâcheuſe, à cauſe de la vive douleur qu'ils ont coutume d'exciter; l'action du feu eſt plus paſſagere, la douleur qu'il produit moins vive, & ſes ravages plus bornés.

Ceux qui prétendent avoir éprouvé de bons effets de la ſection des nerfs ou des membranes dont l'irritation paſſoit pour la cauſe du ſpaſme, ne doivent pas ſe glorifier d'obtenir dans toutes les eſpeces de maladies ſpaſmodiques, le même ſuccès, quand même le biſtouri pourroit parvenir juſqu'au principe de l'irritation : quels ſignes ont-ils donc pour connoître d'une maniere poſitive le ſiege de la maladie ? comment peuvent-ils diſtinguer le nerf léſé, de celui qui ne l'eſt pas ? enfin, ſur quel animal ont-ils obſervé que la ſection d'une membrane détruiſoit ſa ſenſibilité & ſon irritabilité ?

Les narcotiques, tels que l'opium & les têtes de pavots n'ont jamais calmé les affections ſpaſmodiques ; au contraire, ils les accroiſſent plus ſenſiblement que les ſpiritueux donnés à haute doſe.

Les huiles, les graiſſes, les baumes & les onguents, rangés par certains Maréchaux dans la claſſe des relâchants, de quelque maniere qu'on les applique ſur la partie affectée, retardent toujours la guériſon des maladies ſpaſmodiques : l'application des onguents eſt cependant ſi accréditée chez les Maréchaux, que les raiſons les plus convaincantes ne pourront jamais les engager à y renoncer ; l'obſervation & l'expérience, dont ils profanent le nom à chaque inſtant, ſont incapables de les mettre dans la bonne voie, parce qu'ils croient n'avoir rien à ſe reprocher, lorſqu'ils ſe ſont comportés comme leurs ancêtres.

ORDRE PREMIER.

MALADIES SPASMODIQUES GÉNÉRALES. SPASMES GÉNÉRAUX AVEC RIGIDITÉ CONSTANTE.

LES maladies ſpaſmodiques générales ont pour caractere eſſentiel la rigidité conſtante & involontaire de pluſieurs muſcles du corps de l'animal. Ceux qui aiment à multiplier les eſpeces de maladies, ſans avoir des ſignes ſuffiſants pour les diſtinguer les unes des autres, prétendent que fréquemment on confond les maladies ſpaſmodiques avec les maladies douloureuſes, & que la contraction violente des muſcles d'une partie, ou la difficulté de les relâcher, n'eſt ſouvent cauſée que par une exceſſive douleur : mais ſuppoſons pour un inſtant que la violente contraction du muſcle, ou la difficulté de faire mouvoir la partie affectée, vienne d'une grande douleur, quel ſigne ont-ils pour juger ſi le ſpaſme naît de la douleur, ou ſi le ſpaſme cauſe la douleur ? Comme le malade ne peut pas s'expliquer, je penſe que le Maréchal ne doit pas diſtinguer cette maladie, du ſpaſme douloureux. La douleur ne forma jamais le caractere eſſentiel d'une maladie chez les animaux : dans les maladies fébriles, les maladies inflammatoires & la plupart des maladies ſuperficielles, l'animal ne donne-t-il pas des ſignes de douleur ? dans les maladies inflammatoires de l'abdomen il s'agite, il ſe leve, il ſe couche, il paroît inquiet, il regarde un de ſes flancs, il a les yeux triſtes, quelquefois larmoyants, mais ſans pouvoir déſigner l'endroit

affecté & l'espece de douleur; dans les affections inflammatoires superficielles, il contracte les muscles voisins de la partie enflammée, lorsqu'on la touche, & témoigne par ce mouvement, qu'il souffre; mais la douleur qu'il ressent ne caractérise pas seule l'inflammation; la douleur n'est donc qu'un symptome d'un grand nombre de maladies. Qu'on ne soit donc pas étonné si je n'ai pas établi une Classe de maladies douloureuses.

GENRE PREMIER.

Spasme de la plus grande partie du corps. (Tetanos.)

Le corps de l'animal est affecté de rigidité, particuliérement les muscles du dos & des jambes; la respiration est toujours difficile.

I. Espece. *Spasme universel.* (Mal de cerf.)

Les oreilles sont droites, les jambes & l'épine du dos roides & tendues, les narines ouvertes, les yeux plus petits que dans l'état naturel, & souvent agités de mouvements convulsifs; le col & la queue tendus, la mastication & la déglutition pour l'ordinaire gênées, & quelquefois impossibles, à cause de la violente contraction des muscles de la mâchoire & du larynx; les flancs sont resserrés, tendus; la respiration est laborieuse, le pouls dur & fréquent, enfin la marche si difficile, que l'animal ne peut se mouvoir sans courir risque de s'assommer.

Le cheval est plus souvent attaqué du spasme universel que le bœuf. Le principe ordinaire de cette maladie est le passage subit d'une chaleur excessive à un grand froid; les pluies abondantes,

la neige, les froids rigoureux, les bains dans une eau fraîche, lorſque le corps jouit de beaucoup de chaleur, ſont encore des principes fréquents du ſpaſme.

Si la rigidité ne diminue pas le troiſieme ou le quatrieme jour, l'animal meurt le cinquieme ou le ſeptieme jour.

Les ſaignées copieuſes & les purgatifs ont toujours retardé la criſe, augmenté la rigidité & accéléré la mort. L'eau blanche dans laquelle vous aurez fait macérer une grande quantité de fourmis, doit être le premier remede, qu'il faut réitérer trois fois par jour en breuvage & en lavement; le même jour vous expoſerez l'animal à la vapeur de l'eau bouillante, dans un endroit exactement fermé: à meſure que la ſueur commencera à s'établir, augmentez la doſe des fourmis; enlevez la ſueur; bouchonnez légérement la partie affectée de ſpaſme, pour y mieux déterminer l'inſenſible tranſpiration: ſi, après avoir mis en uſage ces remedes pendant l'eſpace de deux jours, l'animal n'éprouve aucun ſoulagement, vous le ferez entrer dans une foſſe, où vous le couvrirez entiérement de fumier bien échauffé, excepté la tête; vous pouvez y laiſſer le malade l'eſpace de douze heures, & lui donner pendant ce temps-là le breuvage de fourmis. S'il étoit poſſible de ſe procurer un bain aſſez grand pour contenir beaucoup d'eau chaude & le malade, il faudroit l'y faire reſter pendant vingt-quatre heures: comme cela eſt très-difficile à exécuter, contentez-vous de le couvrir de linges imbibés d'eau chaude; ces fomentations ſont d'un grand ſecours. Les ſetons avec l'ellébore mis au poitrail, aux cuiſſes & au ventre; les étoupes brûlées ſur le dos, les épaules, le col & la croupe, ne doivent être employés qu'après avoir tenté inutilement

inutilement les remedes ci-dessus & le suivant : Prenez de camphre, une dragme ; de nitre, demi-once ; de miel, deux onces, ou deux jaunes d'œufs ; mêlez exactement ; délayez le mêlange dans suffisante quantité d'eau blanche pour un breuvage, ou pour un lavement, si l'animal ne peut avaler : n'administrez au bœuf que demi-dragme de camphre pour chaque breuvage ou lavement : il faut dès le premier jour donner ce remede au malade, & le réitérer au moins deux fois par jour : si vous vous appercevez que les gros intestins soient remplis de matieres fécales dures ou de mauvaise qualité, prescrivez le premier jour de la maladie, deux ou trois lavements composés de trois onces de manne en solution dans six livres d'eau blanche ou de décoction de racine de guimauve ; ensuite passez à l'usage du camphre en lavement : nourrissez peu l'animal, quand même il pourroit manger ; la diete la plus rigoureuse est absolument nécessaire : si le malade ne peut avaler les fluides mucilagineux, rendez les lavements plus nourrissants ; enveloppez le corps du malade de bonnes couvertures de laine, tenez-le dans une écurie seche, chaude & propre.

II. ESPECE. *Spasme des parties antérieures du corps.* (Fourbure.)

LE col & les jambes de devant sont tendus & roides, les oreilles droites, les levres enflées, les téguments de la tête étendus, le malade peut à peine ouvrir la bouche ; il fait souvent ses efforts pour bâiller, il a l'air triste & la démarche incertaine, il ne desire point de manger ; lorsqu'il est sur ses jambes, il tâche de se retenir sur le train de derriere, il tombe facilement ; c'est pourquoi il cherche à se coucher ; quelquefois la respiration est

laborieuſe ; mais toujours les arteres battent avec plus de force que dans l'état naturel.

Les Maréchaux reconnoiſſent pour principes de la *fourbure*, le paſſage ſubit d'une violente chaleur à un grand froid, le travail exceſſif, le défaut d'exercice, la grande quantité d'aliments, & le bled verd pour nourriture ; en conſéquence ils établiſſent trois eſpeces de fourbure ; la fourbure de fatigue, la fourbure d'écurie & la fourbure de verd ; ils n'en donnent point le caractere eſſentiel ; peut-être ne l'ont-ils pas encore obſervé : cependant le traitement de cette maladie, comme de toutes les autres eſpeces d'affections morbifiques, doit répondre à ſon principe.

Les chevaux ſont plus ſujets à la fourbure que les bœufs, les brebis, les chevres & les porcs. Les chevaux qui font de longues courſes ou de violents exercices, comme les chevaux Anglois, ſont très expoſés à la fourbure : il en eſt ainſi des chevaux qui travaillent le long des rivieres. L'animal fourbu eſt ſujet à prendre les jambes enflées, particuliérement le pâturon ; ſi cette enflure eſt inflammatoire, craignez un abcès qui peut ſéparer la corne ou la ſole de la ſubſtance cannelée de l'os du pied ; ſi l'enflure eſt œdémateuſe, il y a moins à craindre pour le pied.

Les Maréchaux ont raiſon d'appeller *cheval fourbu*, celui dont les ſeules jambes antérieures ou poſtérieurs ſont roides, ou ne ſe plient qu'avec beaucoup de peine ; & *cheval froid & pris dans les épaules*, celui dont la chaleur eſt moindre à l'épaule qu'au bras, dont les jambes, qui ſemblent être d'une ſeule piece, reprennent peu à peu leur jeu en marchant, & retombent dans le premier état pendant le repos : mais qu'ils ne regardent pas ces différentes affections, comme deux eſpeces

de maladies ; c'eſt la même, excepté qu'il y a moins de muſcles affectés de ſpaſme.

La fourbure cauſée par un froid ſubit, exige, 1°. des frictions ſur l'endroit malade, avec un mêlange de parties égales de miel, de camphre & d'eau-devie ; 2°. les fomentations légérement aromatiques, compoſées de feuilles de ſauge infuſées dans du lait ; 3°. les vapeurs de l'eau bouillante, déterminées ſur le corps des muſcles attaqués de ſpaſme ; 4°. les lotions du pâturon avec de l'eau miellée, ſaturée de nitre, & aiguiſée de bonne eau-de-vie : quelques-uns préferent le mêlange de la ſuie de cheminée avec du vinaigre, ou l'eau-de-vie camphrée, ſaturée de boules martiales. Adminiſtrez trois fois par jour au cheval le breuvage ſuivant ; s'il ne peut avaler, donnez-le en lavement : prenez de poudre de fourmis, une once ; de camphre, demi-dragme ; de miel, trois onces ; mêlez exactement, & délayez le mêlange dans une livre & demie d'eau miellée ; doublez la doſe de ces ſubſtances, lorſque vous ſerez forcé de les adminiſtrer en lavement ; vous tiendrez le ventre libre, en réitérant deux fois par jour un lavement compoſé d'une infuſion de trois onces de ſuie de cheminée dans ſuffiſante quantité d'eau miellée. Si vous n'obtenez aucun ſuccès de ces remedes, pratiquez deux ſetons avec l'ellébore ; l'un au poitrail, & l'autre vers l'extrêmité poſtérieure du ſternum ; brûlez des étoupes ſur la partie malade ; appliquez de larges véſicatoires ſur le corps des muſcles affectés ; vous pouvez, avant que de mettre en pratique les ſetons, & ſur-tout les véſicatoires, placer dans une foſſe l'animal, & l'y laiſſer couvert de fumier pendant douze heures ; enſuite le bien bouchonner & le couvrir exactement d'une étoffe de laine. Les bains dans une eau courante & pure procurent pendant

l'été & l'automne des effets merveilleux, quoique la fourbure vienne de froid; ayez seulement attention de faire sortir le malade de l'eau aussi-tôt qu'il commence à trembler, de le fortement bouchonner, & de le bien couvrir après chaque bain. La saignée & les purgatifs sont toujours nuisibles dans cette espece de fourbure: quand même la fourbure seroit récente, il ne faut point saigner l'animal, ni employer le bain froid, que les Maréchaux pratiquent ordinairement en ouvrant la veine, & faisant entrer sur le champ le malade dans l'eau froide jusqu'à moitié jambes, où ils le laissent demi-heure, lorsqu'il y peut rester sans trembler. La thériaque, le foie d'antimoine, les oignons blancs, l'*assa-fœtida*, les baies de laurier, l'oliban, le vin, &c. prescrits en breuvage, rendent toujours la fourbure plus grave.

La fourbure qui vient d'un travail forcé & longtemps continué, éprouve de bons effets des mucilagineux; mais après en avoir fait usage pendant huit à dix jours consécutifs, en breuvage, en lavement, en fomentation, en lotion, en bain & en vapeurs, donnez au bœuf, au cheval & à la brebis pour breuvage une petite quantité de vin, trois fois par jour; & pour nourriture, de la farine d'orge ou d'avoine, aiguisée d'eau saturée de nitre: la diete ne doit pas être si rigoureuse que dans l'espece précédente: les bains sont d'une grande efficacité, pourvu que la saison le permette, & que l'animal ne tremble pas dans l'eau: la saignée, & particuliérement les purgatifs, les sudorifiques, les vésicatoires, le seton & le feu, sont ici très-nuisibles. La fourbure produite par défaut d'exercice, indique, 1°. les frictions seches; 2°. les vapeurs aromatiques; 3°. les douches d'eau saturée de sel marin, ou d'eaux minérales; 4°. l'exercice modéré & souvent réitéré; 5°. les lavements com-

posés d'une légere infusion d'aloës dans l'eau blanche ; 6°. les bains dans l'eau courante & pure, si la saison le permet ; 7°. la saignée au commencement de la maladie, lorsque l'animal est pléthorique ; 8°. les breuvages composés d'une infusion de racine de gentiane dans l'eau miellée ; 9°. la diete médiocre ; 10°. une écurie seche, propre, bien aérée, & parfumée d'encens ou de baies de genievre.

La fourbure qui vient d'une grande quantité d'aliments, permet peu de nourriture : ne présentez au malade que de l'eau blanche & un peu de paille ; éloignez l'avoine & le foin ; saignez, s'il y a pléthôre ; réitérez deux fois par jour les lavements faits avec une légere infusion d'aloës dans la décoction de racine de guimauve ; faites promener le cheval & le bœuf soir & matin, autant que leurs forces & la rigidité de leurs membres le permettent ; ne leur faites prendre, ni bains, ni purgatifs, ni sudorifiques ; les vésicatoires & le cautere rarement sont avantageux ; les setons au poitrail & à la cuisse, & les urinaires, produisent des effets plus sensibles.

La fourbure occasionnée par le bled verd, se dissipe ordinairement en privant l'animal de cette nourriture.

L'attention des Maréchaux ne se borne pas à corriger la matiere morbifique de la fourbure ; ils emploient toutes sortes de moyens pour empêcher les mauvais effets de cette matiere sur les jambes, & particuliérement sur le pâturon & le pied : les uns barrent les veines au canon & au pâturon : les autres pratiquent une forte ligature au dessus du canon : ceux-ci appliquent sur l'extrêmité des jambes, de la poix, de la térébenthine ou de l'huile de laurier ; remedes plus propres à augmenter l'inflammation, qu'à la prévenir : ceux-là, & c'est malheureusement le plus petit nombre, se contentent de frotter tous les deux jours le pâtu-

ron avec du vinaigre où ils ont délayé de la ſuie de cheminée : le mêlange d'eau-de-vie & de vinaigre n'eſt pas à mépriſer dans ce cas : enfin, quelques-uns, pour échauffer & aſſouplir les jambes du cheval fourbu, lient étroitement les jambes au deſſus des genoux & des jarrets, avec des rubans de fil, & en cet état ils forcent l'animal à marcher le plus long-temps qu'il lui eſt poſſible, ou bien ils mettent des fagots entre ſes jambes. Cette méthode eſt ſi erronée, que les perſonnes les moins inſtruites peuvent facilement en appercevoir les fâcheuſes conſéquences.

Que le Cavalier, le Cocher & le Laboureur épargneroient de peine aux Maréchaux & de douleur à l'animal, s'ils étoient plus attentifs à le garantir de la fourbure, ſur-tout celui qui a déja été fourbu! Lorſqu'un bœuf ou un cheval eſt en ſueur, ne le faites jamais paſſer dans l'eau froide, ni dans une écurie trop fraîche, ſans l'avoir bien bouchonné & fait promener pendant un quart d'heure ou demi-heure; prenez garde que dans l'écurie il ne ſoit expoſé à un courant d'air, qu'il ne boive de l'eau froide lorſqu'il a chaud, qu'il n'habite une écurie humide & mal aérée : parfumez de temps en temps avec l'encens le cheval qui a été fourbu; lavez-lui les jambes avec de l'eau-de-vie tenant du ſavon blanc en ſolution; étrillez-le ſoir & matin; s'il eſt en ſueur, bouchonnez-le exactement, & ne le faites point paſſer ſubitement d'une écurie bien chaude dans une atmoſphere froide; donnez-lui tous les huit jours un breuvage compoſé d'une dragme de camphre en ſolution dans un jaune d'œuf, que vous délayerez dans trois livres d'infuſion de racine de gentiane, édulcorée avec du miel. Pluſieurs préferent le foie d'antimoine porphyriſé, qu'ils mêlent avec du ſon, à la doſe de

deux dragmes ſur une livre de ſon ; ils réiterent ce remede tous les mois pendant trois ou quatre jours conſécutifs.

III. Espece. *Spaſme des parties poſtérieures du corps.*

La croupe & les jambes poſtérieures jouiſſent à peine d'un mouvement ſenſible ; les muſcles qui les font mouvoir ſont fortement contractés ; ſi la rigidité eſt conſidérable, la queue eſt tendue & preſque immobile.

Cette eſpece de ſpaſme reconnoît pour principes ceux de la fourbure ; en conſéquence vous devez employer les remedes preſcrits pour l'eſpece précédente ; ayez ſeulement la précaution de réitérer plus ſouvent les lavements.

IV. Espece. *Spaſme par une bleſſure.*

Portez un coup violent ſur l'occiput d'un bœuf ou d'un cheval, l'animal tombe tout à coup par terre, la colonne du dos ſe courbe, les oreilles ſont droites, les yeux fixes, le col étendu, les jambes roides, enfin l'animal ne tarde pas à mourir. Introduiſez entre l'os occipital & la premiere vertebre un inſtrument aigu & tranchant, l'animal éprouvera ſur le champ les mêmes accidents ; ſi vous coupez les deux grands nerfs ſympathiques, vous obſerverez, à peu de choſe près, les mêmes phénomenes pour le corps & les extrêmités.

Lorſque le coup porté ſur l'os occipital, ou ſur le commencement de la colonne vertébrale, n'a pas cauſé une commotion aſſez violente pour produire un ſpaſme violent des extrêmités & du corps, ayez promptement recours à la ſaignée; réitérez-la toutes les quatre heures, juſqu'à ce que le malade commence à mouvoir les jambes & le corps ; adminiſtrez pluſieurs lavements compoſés d'eau

blanche ſaturée de ſel marin : ſi huit à dix heures après le coup, la reſpiration devient plus ſenſible, ſi les jambes ſont plus flexibles, ſi l'animal recouvre le ſentiment, il vous reſte une lueur d'eſpérance pour la guériſon; mais ſi le ſpaſme continue quinze à vingt heures, ſans ſouffrir de diminution, attendez-vous à voir mourir l'animal en très-peu de temps; alors vous devez ſoupçonner fracture de l'os occipital, ou fracture d'une vertebre cervicale, ou commotion violente dans la ſubſtance cervicale & médullaire du cerveau, ou rupture des vaiſſeaux qui ſe diſtribuent dans le cerveau : ouvrez promptement les carotides du bœuf & de la brebis ainſi affectés, parce que la maladie eſt incurable & la mort prochaine.

V. ESPECE. *Spaſme douloureux.* (Rhumatiſme.)

L'ANIMAL ne peut ſe tenir ſur les jambes affectées de ſpaſme douloureux; & lorſqu'on touche les muſcles attaqués de cette maladie, il témoigne une vive douleur par le mouvement de ſes oreilles & de ſa tête. Le ſpaſme douloureux eſt toujours accompagné de fievre, & quelquefois d'une légere tuméfaction.

Le froid paſſe pour le principe ordinaire du *rhumatiſme;* l'humidité, le grand repos, la mauvaiſe nourriture & les qualités impures de l'air peuvent y contribuer. Il faut bien ſe garder de confondre le ſpaſme douloureux avec la fourbure ou avec la courbature, quoique ſouvent il ſoit accompagné de difficulté de reſpirer.

C'eſt de toutes les eſpeces de ſpaſme la plus dangereuſe, ſur-tout quand elle s'empare des parties antérieures & poſtérieures de l'animal; ſi elle n'attaque que les jambes antérieures, ou le col, ou le dos, ou les jambes poſtérieures, ou une ſeule

jambe, il faut en efpérer la guérifon; il n'eft pas extraordinaire de la voir fe terminer fur les extrêmités inférieures, par une tumeur inflammatoire, qui dégénere promptement en abcès.

La faignée eft regardée comme le remede le plus efficace du fpafme douloureux; en conféquence, dès les premiers inftants de la maladie, on pratique une forte faignée à la veine jugulaire du malade; le lendemain on la réitere; ainfi on en répete quatre ou cinq, en laiffant un jour d'intervalle: entre chaque faignée, on adminiftre au malade des breuvages fudorifiques, compofés de fuie de cheminée, ou de poudre de fourmis, ou de racine d'angélique macérée dans une infufion de feuilles de fauge, ayant foin de tenir l'animal exactement couvert dans une écurie à l'abri de tout courant d'air, de fouvent expofer les parties affectées à la vapeur de l'eau chaude, de ne donner pour nourriture & pour boiffon que de l'eau tiede blanchie avec de la farine d'orge, enfin d'adminiftrer des lavements mucilagineux.

La faignée eft très-avantageufe les deux premiers jours de la maladie, mais elle devient nuifible lorfqu'elle eft trop réitérée; elle affoiblit les forces, & rend les efforts de la nature infuffifants pour faire la coction de la matiere rhumatifmale; elle s'oppofe à cette douce tranfpiration qu'il faut exciter en couvrant l'animal d'étoffes de laine, en expofant les parties douloureufes à la vapeur de l'eau chaude, & en faifant boire tous les jours deux livres d'infufion de racine d'angélique au bœuf & au cheval, fi les forces vitales paroiffent abattues. C'eft ici que le cheval éprouve de bons effets du breuvage compofé d'une dragme de camphre, d'une once de nitre, de trois onces de miel, exactement mêlés & délayés dans une livre

d'eau miellée ; il calme ſouvent le ſpaſme & la douleur, particuliérement ſi vous le réitérez toutes les douze heures ; aiguiſez de nitre l'eau blanche qui doit ſervir de boiſſon & de nourriture ; donnez pluſieurs lavements compoſés d'une décoction de racine de guimauve, tenant en ſolution deux onces de nitre. Si la nature détermine la matiere rhumatiſmale vers les conduits excrétoires de la tranſpiration, redoublez de ſoins pour mettre l'animal à l'abri de l'air froid ; bouchonnez légérement la partie affectée, excepté les jambes, qu'il faut toujours préſerver, s'il eſt poſſible, de tout gonflement inflammatoire, en les lavant deux fois par jour avec un mêlange de parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre. Comme cette maladie ſe termine ſouvent par des tumeurs inflammatoires, il faut faire ſes efforts pour détourner l'humeur qui peut les produire, en pratiquant des ſetons avec l'ellébore au poitrail ou au ventre ; vous en entretiendrez l'écoulement pendant quinze jours, & même un mois après la guériſon. Les purgatifs, les ſudorifiques trop actifs & à trop haute doſe, les ſpiritueux, les véſicatoires, le cautere actuel & les parfums aromatiques ne ſont pas indiqués dans cette eſpece de ſpaſme : cependant quelques Maréchaux prétendent qu'ils ont retiré de grands avantages des meches d'étoupe brûlées ſur la partie douloureuſe ; mais le ſuccès n'a pas toujours répondu à leur pratique : l'expérience ne parle pas mieux en faveur de ceux qui emploient pour la même maladie, des bains froids ou des fomentations avec l'eau d'un froid approchant de la glace. Les douches d'eau à la glace, la glace appliquée immédiatement ſur la partie affectée, & les lavements d'eau froide, ont ſouvent augmenté le ſpaſme douloureux.

VI. ESPECE. *Spaſme ſubit.* (Faim-vale.)

A PEINE l'animal eſt-il échauffé par la marche, que tout à coup il s'arrête, & malgré les menaces & les coups, il ne peut ni avancer ni reculer, ſon corps eſt immobile, & juſqu'à ce qu'il ait mangé, il ne change point de ſituation; lorſqu'il a ſatisfait ſon appétit, alors le ſpaſme ſe diſſipe, & l'animal continue ſa marche. Les chevaux qu'on dit être ſujets à cette maladie, mangent trois fois plus que les autres, & ſont extrêmement maigres.

On prétend que l'accès de la *faim-vale* arrive ordinairement trois ou quatre heures après que le cheval a mangé. Cette maladie eſt extrêmement rare: je ne connois aucun Maréchal moderne qui l'ait obſervé.

Les Praticiens ne s'accordent pas ſur ſa curation; les uns ſoutiennent qu'elle eſt incurable; les autres preſcrivent les apéritifs, tels que l'acier & le foie d'antimoine. Ceux qui admettent pour principes les vers contenus dans les premieres voies, & la dépravation du ſuc gaſtrique, adminiſtrent pour le premier cas, 1°. des bols compoſés de ſuie de cheminée, de camphre & de miel; 2°. l'eau blanche tiede pour boiſſon; 3°. les feves, l'orge & la paille pour nourriture; 4°. les lavements mucilagineux, tenant en ſuſpenſion plus ou moins de ſuie de cheminée; 5°. l'exercice modéré; 6°. les bains, ſi la ſaiſon le permet. Si la maladie dépend d'une grande ſenſibilité des tuniques de l'eſtomac, ou d'une mauvaiſe qualité des ſucs contenus dans les premieres voies, la craie blanche délayée dans une légere infuſion de ſauge, & preſcrite en breuvage le matin à jeun, eſt d'un grand ſecours. Comme il m'a été impoſſible de voir aucun cheval attaqué de cette maladie, je ne peux rien avancer de certain ſur l'effet de ces remedes.

ORDRE SECOND.

MALADIES SPASMODIQUES PARTICULIERES ; SPASMES PARTICULIERS AVEC RIGIDITÉ.

UNE ſeule partie du corps de l'animal eſt attaquée de ſpaſme, tandis que l'Ordre précédent n'offre que des affections ſpaſmodiques qui affectent tout le corps, ou une grande partie.

GENRE PREMIER.

Spaſme articulaire ; contracture ; rigidité d'une articulation ſans ankyloſe.

LES muſcles qui ſervent à faire mouvoir les os articulés, ſont fortement contractés, les articulations ne jouiſſent que d'un mouvement peu ſenſible, les parties voiſines de l'articulation ſont douloureuſes, & quelquefois tuméfiées : lorſque la rigidité, la tuméfaction & la douleur ceſſent, l'animal peut mouvoir l'articulation affectée, ce qui n'arrive point dans l'ankyloſe ; d'ailleurs les ſymptomes reparoiſſent dans des temps éloignés, ſans aucun principe évident, comme coup, chûte, marche forcée, entorſe, &c.

I. ESPECE. *Contracture goutteuſe.* (Goutte.)

L'ANIMAL goutteux ne peut, ni ſe tenir longtemps couché, ni marcher ; l'articulation affectée de la *goutte* eſt douloureuſe & chaude, les muſcles qui environnent l'articulation, & ceux qui font mouvoir les os articulés, ſont tendus, contractés,

& permettent à peine le mouvement le plus léger de l'articulation. Ce qui diſtingue le ſpaſme goutteux, du ſpaſme rhumatiſmal, c'eſt que le ſpaſme goutteux revient & diſparoît par accès irréguliers, que les articulations ſont toujours affectées ; au lieu que dans le ſpaſme douloureux elles ne ſont point léſées, au moins elles ne le ſont qu'accidentellement ; enfin, qu'après la diſparition de la douleur & du ſpaſme goutteux, l'articulation reſte plus ou moins gonflée. Plus le ſpaſme goutteux dure, plus il s'accumule de matiere crétacée dans les ligaments capſulaires ; par conſéquent le gonflement des articulations, après l'abſence de la douleur & du ſpaſme, eſt en raiſon de la longueur de l'accès goutteux. Je n'ai obſervé cette maladie que ſur un cheval entier, âgé de quinze ans : lorſque je l'achetai, il étoit incapable de rendre aucun ſervice ; les articulations du genou & du jarret étoient gonflées, & jouiſſoient encore d'un mouvement ſenſible : on m'aſſura que cet animal étoit attaqué de cette maladie depuis deux ans ; qu'elle avoit commencé à affecter un jarret, enſuite, deux ou trois mois après, l'autre jarret ; que la ſeconde année les deux genoux s'étoient gonflés, & qu'il y avoit des temps où l'animal ſouffroit beaucoup & ſe trouvoit dans l'impoſſibilité de marcher. Huit jours après l'avoir conſacré à des expériences, pour connoître les effets de pluſieurs médicaments internes & externes, les douleurs ſe renouvellerent, les deux jambes de devant reſterent immobiles, l'articulation du genou ſe gonfla beaucoup plus, & devint très-ſenſible, les arteres battoient avec plus de force & de fréquence ; il étoit altéré, & refuſoit de manger du foin : une once & demie de camphre délayée dans des jaunes d'œufs, & donnée en breuvage, ne me permit pas de faire des tentatives pour réſoudre ces tumeurs.

Plusieurs Praticiens m'ont assuré avoir observé fréquemment cette maladie chez les mulets ; il y a donc lieu de présumer que ces animaux y sont plus sujets que les chevaux.

A l'ouverture des capsules articulaires du cheval ci-dessus, j'observai une matiere crétacée, adhérente à la face interne de ces capsules ; elle ne formoit point de couches comme la substance des os, mais elle paroissoit composée de petites parties dures, peu cohérentes les unes aux autres ; elles n'étoient douées ni de saveur ni d'odeur : cette matiere se dissolvoit facilement dans les acides ; les lessives alkalines la dissolvoient avec plus de lenteur ; les spiritueux n'avoient aucune action sur elle.

La curation de cette maladie ne peut être fondée sur l'observation, puisque les Maréchaux ont toujours fait mourir les chevaux goutteux, sans éprouver des remedes propres à combattre cette maladie. A juger par analogie, & par les effets des remedes sur les animaux attaqués de maladies spasmodiques, la saignée, les purgatifs & les sudorifiques doivent être nuisibles ; substituez à ces remedes l'eau blanche & le petit-lait pour boisson, & les breuvages composés d'infusion de feuilles de menthe ou de sommités de sauge ; administrez tous les jours deux ou trois lavements faits avec le lait de vache ; couvrez l'animal d'une étoffe de laine ; tenez-le dans une écurie chaude, seche & propre ; faites boire tous les deux jours une livre de vin d'absynthe, ou plutôt deux livres d'une forte infusion de feuilles d'absynthe dans l'eau : les stomachiques jouissent depuis long-temps d'une grande réputation pour combattre la goutte, s'ils sont administrés à petite dose. Les Anciens proposent de tenir le malade dans un endroit sec, de le faire marcher à pas lents jusqu'à ce qu'il com-

mence à ſuer, de le bouchonner exactement pour exciter beaucoup plus la ſueur, de le ſaigner le premier jour aux veines de la tête; le ſecond & le troiſieme, aux veines des jambes, & le quatrieme jour vers l'endroit affecté; mais de ne tirer à chaque ſaignée que très-peu de ſang; de donner pour boiſſon de l'eau blanche tiede & nitreuſe, d'administrer du vin tenant en ſuſpenſion de l'encens; & ſi cela ne réuſſiſſoit pas, de châtrer l'animal. Les Modernes conſeillent de nourrir de lait les animaux goutteux, dans lequel on feroit cuire de la farine d'orge, de froment, de feves, de haricots, &c. des œufs, des raves, &c. Parmi ceux-là il s'en trouve qui recommandent l'application des ſangſues ſur les téguments de l'articulation douloureuſe & tuméfiée : il faudroit alors ſuppoſer que les téguments de l'animal ont beaucoup perdu de leur épaiſſeur, qu'ils ne ſont plus recouverts de poils, & que les vaiſſeaux ſont plus gonflés. Mettez une veine à découvert, vous verrez combien la ſangſue a de peine à y mordre pour ſucer une partie du ſang qu'elle contient : gardez-vous bien d'appliquer ſur la partie affectée, des onguents, des baumes, des graiſſes & des emplâtres; bien loin de diminuer la tumeur, vous ne ferez que l'accroître, & vous vous expoſerez à la voir dégénérer en abcès. Certains propoſent des bols faits avec le ſavon & l'extrait de genievre. C'eſt à l'expérience à confirmer laquelle des méthodes propoſées ci-deſſus doit l'emporter.

II. ESPECE. *Spaſme douloureux de l'articulation.*
(Contracture rhumatiſmale.)

L'ARTICULATION n'eſt point gonflée; elle eſt moins douloureuſe que dans l'eſpece précédente; & lorſque le ſpaſme s'eſt évanoui, il ne reſte ni

tumeur, ni rigidité, ni douleur. Pour le traitement de cette espece, voyez le *spasme douloureux*, pag. 648.

GENRE SECOND.

Spasme passager avec douleur. (Crampe.)

Un des muscles de la jambe ou du dos est tout à coup attaqué de rigidité & de douleur ; ces deux symptomes sont si violents, que l'animal ne peut mouvoir la partie où est situé le muscle ; mais ils ne subsistent qu'un instant, & l'animal peut aussitôt après marcher avec autant de facilité, que s'il n'avoit éprouvé aucun accident. La cuisse est chez le cheval la partie la plus sujette à la *crampe* ; alors le jarret est roide & immobile.

Un faux-pas, une disposition particuliere, les mouvements que l'animal fait dans l'eau pour nager, sont les principes les plus fréquents de la crampe.

Dès que vous vous appercevrez qu'un animal est pris de la crampe, frottez le muscle contracté, jusqu'à ce que la rigidité & la douleur soient calmées : si l'animal étoit souvent attaqué de cette maladie, faites-le baigner tous les jours pendant trois ou quatre heures, & tenez-le à un régime humectant ; c'est-à-dire, à l'eau blanche pour boisson, à la paille & au son humecté pour nourriture ; ne le saignez que lorsqu'il y a pléthôre bien sensible.



GENRE

GENRE TROISIEME.

Priapiſme.

Le membre eſt extrêmement tendu, & il reſte dans cet état plus de temps qu'il n'eſt eſſentiel pour ſatisfaire à l'acte de la génération; ou bien la tenſion ne dure que peu de temps, mais reparoît ſouvent.

I. Espece. *Priapiſme voluptueux.* (Satyriaſe.)

L'étalon, le taureau, le belier & le bouc ont un deſir exceſſif de couvrir leurs femelles; ce deſir eſt ſuivi d'une fréquente tenſion du membre, d'une inquiétude conſidérable, & quelquefois de fureur. L'étalon fait continuellement ſes efforts pour rompre ſon licol, ſortir de l'écurie, & aller trouver l'objet de ſon amour effréné; s'il ne réuſſit pas, il perd l'appétit, il maigrit, il devient triſte, ſa fureur s'accroît, la tenſion augmente, les teſticules s'enflent, l'inflammation s'empare des parties naturelles, & l'animal meurt. Le taureau, le belier & le bouc ſont auſſi expoſés à cette maladie que le cheval, ſur-tout lorſqu'ils ont sailli. C'eſt particuliérement au printemps que leur ardeur ſe renouvelle, & qu'ils ſont affectés du priapiſme voluptueux.

Le moyen le plus prompt & le plus certain de guérir l'animal attaqué de ſatyriaſe, c'eſt de lui laiſſer saillir ſa femelle, ou de le châtrer; cruelle extrêmité: ſi abſolument le poſſeſſeur du malade veut éviter l'un & l'autre moyen, ſaignez copieuſement le malade à la veine jugulaire; vous pouvez réitérer cette ſaignée une ou deux fois, ſuivant l'effet de la premiere; ne lui donnez

que de l'eau blanche nitreuſe ou du petit-lait pour boiſſon, & de la paille pour nourriture; adminiſtrez pluſieurs lavements compoſés d'une émulſion d'amandes douces, aiguiſée de nitre; répétez ſoir & matin le bol ſuivant: prenez de camphre, demi-dragme; de nitre, demi-once, & de miel, quantité ſuffiſante pour un bol. Quoiqu'un grand nombre de Maréchaux prétendent que le camphre excite l'appétit vénérien, des expériences réitérées me forcent à ſoutenir le contraire. Faites baigner l'animal le plus long-temps qu'il ſera poſſible; appliquez ſur les teſticules des linges trempés dans du vinaigre de ſaturne, ou un cataplaſme compoſé de terre argilleuſe & de vinaigre de ſaturne; tenez l'animal ſeul dans une écurie fraîche & ſeche; gardez-vous bien de faire voir au cheval une jument, au taureau une vache, &c. ou de les placer dans une écurie voiſine de celle où ſeroient des juments & des vaches; ils ſont ſi ſenſibles & irritables, que les molécules de la jument ou de la vache venant à frapper leur membrane pituitaire, elles les font bientôt entrer en fureur, & rendent quelquefois la maladie incurable.

II. ESPECE. *Priapiſme douloureux.*

LE membre eſt tendu, l'animal n'a aucun deſir pour le coït; au contraire, il témoigne de la répugnance pour un acte ſi voluptueux; il eſt inquiet, il urine difficilement, ou par jets interrompus, ou goutte à goutte; il donne des marques de douleur lorſqu'on lui touche le membre, & les teſticules ſont rarement gonflés; au lieu que dans l'Eſpece précédente le membre n'eſt point douloureux, & les teſticules ſont très-ſouvent durs, tuméfiés & ſenſibles.

L'excessive sensibilité du canal de l'uretre & les mauvaises qualités de l'urine produisent souvent cette espece de priapisme. Faites prendre au cheval, en breuvage ou en bol, une forte dose d'huile essentielle de térébenthine, ou de mouches cantharides; quelque temps après, l'animal n'urinera qu'avec beaucoup de peine, la verge se gonflera & deviendra douloureuse.

Lorsque le priapisme dépend de la grande âcreté des urines, ou de l'excessive sensibilité de l'uretre, employez l'eau blanche, ou l'émulsion d'amandes douces, ou le petit-lait pour boisson, & le son mouillé pour nourriture; réitérez les lavements composés de lait & de décoction de racine de guimauve; laissez long-temps le malade dans le bain; appliquez sur les parties naturelles le cataplasme de mie de pain & de lait, que vous renouvellerez toutes les six heures: s'il y avoit chaleur extêmement vive, substituez à ce cataplasme celui d'argille & de vinaigre de saturne. Administrez les mêmes remedes aux animaux attaqués de priapisme causé par l'huile essentielle de térébenthine ou par les mouches cantharides. Quelques Praticiens recommandent, pour calmer avec plus de promptitude les mauvais effets des mouches cantharides, demi-dragme de camphre en solution dans un jaune d'œuf, & mêlé avec une émulsion d'amandes douces, pour un breuvage.



GENRE QUATRIEME.

Fureur utérine.

LA jument & la vache brûlent d'ardeur pour le coït, le clitoris est tendu & sensible, les levres sont gonflées, & l'orifice du vagin est légérement enflammé; il s'écoule des parties génitales une humeur limpide, visqueuse, quelquefois blanchâtre, qui semble accroître leur desir: si on les tient attachées à l'écurie, elles font leurs efforts pour en sortir, elles deviennent furieuses, elles se frottent les parties génitales contre le mur & autres corps voisins; si elles sont libres, elles courent çà & là, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé l'objet de leurs desirs.

Lorsque le coït réitéré ne modere pas leur appétit, il faut avoir recours à la saignée de la veine jugulaire, aux fomentations avec le vinaigre de saturne sur les parties génitales, à l'eau blanchie avec les amandes douces pour boisson & pour lavement, & aux bains. Il est extrêmement rare qu'une vache ou une jument pleine soient attaquées de cette maladie; dès qu'elles ont été fécondées, leur fureur s'appaise, jusqu'à refuser ce qu'elles desiroient avec tant d'empressement. Les vaches sont plus exposées à la fureur utérine que les juments, quoiqu'elles n'aient pas été saillies par le taureau: les juments sont ordinairement tranquilles, tant qu'elles n'ont pas été montées par l'étalon.

L'inflammation s'empare-t-elle des parties génitales, réitérez trois ou quatre fois la saignée à la veine jugulaire; introduisez dans les parties génitales des étoupes imbibées de vinaigre de saturne

iede; donnez plusieurs lavements composés de décoction de racine de guimauve, aiguisée de nitre; faites boire de l'eau blanchie avec des amandes douces ou du petit-lait, & présentez pour unique nourriture du son humecté d'eau nitreuse; ensuite faites baigner la malade quatre ou cinq heures par jour pendant huit jours consécutifs; tenez-la seule dans une écurie fraîche, propre & seche; renouvellez trois fois par jour sa litiere, & parfumez l'écurie avec du vinaigre.

ORDRE TROISIEME.

MALADIES CONVULSIVES GÉNÉRALES; MALADIES SPASMODIQUES GÉNÉRALES, AVEC MOUVEMENT INVOLONTAIRE.

LES muscles de la plus grande partie du corps se contractent & se relâchent alternativement & sans la volonté de l'animal; ces mouvements rapides & violents annoncent des efforts considérables de la nature pour chasser la matiere morbifique qui irrite les nerfs, ou la moëlle épiniere, ou le cerveau.

Les maladies convulsives générales sont pour l'ordinaire très-dangereuses & promptement terminées, ou par une crise heureuse, ou par la mort.

GENRE PREMIER.

Convulsion. (Mouvement convulsif.)

LES muscles du col & du dos, particuliérement ceux des jambes, sont agités d'un mouvement invo-

lontaire, plus ou moins rapide ; l'animal eſt inquiet, troublé ; il pouſſe des ſoupirs, il bat des flancs : ces ſymptomes ſont d'autant plus ſenſibles, que la convulſion eſt violente ; il ne paroît ni aſſoupi ni furieux ; ordinairement il ſe tient couché, & ne ſe leve qu'avec peine pour un inſtant ; le pouls eſt petit, accéléré & ſerré, rarement plein & bien égal.

I. ESPECE. *Convulſion par inanition.*

OUVREZ les arteres carotides ou les veines jugulaires d'un cheval ; lorſqu'il s'eſt écoulé une grande quantité de ſang, l'animal commence à battre des flancs ; il chancele, il tombe ; alors il s'agite & remue avec effort les quatre jambes, ſur-tout les jambes poſtérieures ; il ſoupire, le battement des flancs s'accroît, les mouvements convulſifs redoublent par intervalles, de même que les ſoupirs ; enfin il ſurvient une eſpece de tremblement de tout le corps, accompagné de mouvements convulſifs du col, du dos & des extrêmités ; ces mouvements ſont bientôt ſuivis de la mort : l'animal, en rendant le dernier ſoupir, conſerve les yeux fixes & ouverts, les mâchoires ſerrées, les oreilles droites, les jambes tendues & roides, la queue un peu relevée, le col étendu & le dos droit.

Abandonnez un cheval dans l'écurie, ſans lui donner ni à manger ni à boire, trente-ſix ou quarante-huit heures après, il s'agite, il ſe tourmente, il frappe des pieds contre terre & contre les murs, il mord la crêche, il devient furieux, il tombe par terre de foibleſſe, le col & les jambes ſont agités de mouvements convulſifs, des pieds de devant il creuſe la terre ; enſuite il bat des flancs, il ſoupire, les extrêmités ſont agitées de mouvements convulſifs, qui augmentent à chaque

instant ; enfin il meurt au milieu des convulſions les plus violentes.

Les convulſions qui viennent d'une hémorragie veineuſe ou artérielle, offrent peu d'eſpérance de guériſon, quand même vous vous rendriez maître du ſang par la ligature ou par les aſtringents : cependant vous ne devez pas abandonner un cheval ou un bœuf auſſi-tôt que les convulſions commencent à paroître ; des obſervations prouvent qu'il eſt poſſible de guérir des chevaux affectés de mouvements convulſifs à la ſuite d'une hémorragie. Liez auſſi-tôt le vaiſſeau, ou appliquez du licoperdon ſur l'ouverture ; tenez l'animal tranquille dans une écurie fraîche & ſeche ; donnez-lui pour nourriture des boiſſons abondantes en mucilage, telles que l'eau blanche ſaturée de farine d'orge ou de froment, des lavements compoſés de lait & de jaunes d'œufs ; dès qu'il a recouvré une partie de ſes forces, préſentez du foin fin, dont vous augmenterez la quantité tous les jours : il faut employer les mêmes précautions & le même régime pour les animaux qui ont éprouvé la faim ; à ceux-là, le vin n'eſt point nuiſible ; au contraire, il répare promptement leurs forces : ne leur permettez jamais de ſatisfaire entiérement leur appétit le premier & le ſecond jour, ſur-tout au cheval ; il ſurviendroit des coliques, qui ne manqueroient pas d'être ſuivies d'accidents fâcheux.

II. ESPECE. *Convulſion par replétion.*

LE ventre eſt diſtendu, les flancs battent avec force, l'animal eſt inquiet ; il ſoupire, il ſe leve, il ſe couche, il s'agite, il creuſe la terre avec les pieds de devant ; ſes yeux ſont enflammés, ſes oreilles chaudes, ſon corps moite ; il refuſe toutes ſortes d'aliments & de boiſſons, il

s'étend par terre, il ferre fortement les mâchoires, il fait mouvoir par violence, & comme par accès, les jambes poftérieures ; les jambes antérieures font toujours moins agitées ; enfin l'animal meurt en donnant des marques de la plus vive douleur.

La voracité du cheval & la ftructure de fon eftomac l'expofent fouvent à cette maladie ; le bœuf & la brebis en font rarement attaqués.

L'ouverture des chevaux morts de convulfion par replétion, montre toujours un eftomac extrêmement dilaté. J'ai vu l'eftomac d'un cheval mort de cette maladie, furpaffer deux fois fa grandeur naturelle ; la tunique interne de l'eftomac, proche l'orifice duodénal, étoit enflammée ; les vaiffeaux qui rampent entre les tuniques de ce vifcere, étoient remplis d'un fang noirâtre ; & en ouvrant cet eftomac, il en fortit une vapeur fi forte, qu'elle m'auroit fait évanouir, fi je n'étois fur le champ forti de l'amphithéatre.

La convulfion par réplétion réfifte à la plupart des remedes : les bains & les lavements mucilagineux, légérement purgatifs, font les feuls que le Maréchal peut tenter : les émétiques ne font d'aucun avantage, puifque le vomiffement eft impoffible : les purgatifs ne font pas accompagnés d'un fuccès plus heureux ; ils augmentent l'inflammation de la portion duodénale de l'eftomac, & diminuent le diametre de l'orifice duodénal. Gardez-vous bien de faigner le malade, & de lui préfenter des boiffons & des aliments : fi vous êtes appellé avant que les convulfions paroiffent, donnez toutes les heures un lavement compofé de demi-once de feuilles de féné, infufées dans quatre livres de décoction de racine de guimauve ; faites trotter l'animal un inftant après lui avoir donné le lavement ; & lorfque vous lui en aurez adminiftré trois

ou quatre, conduiſez-le au bain, où vous le laiſſerez pendant douze heures.

III. Espece. *Convulſion par le paſſage d'un fluide hétérogene dans la trachée-artere.*

En forçant l'animal avec la corne ou avec un autre inſtrument, à boire un fluide quelconque, s'il en tombe quelques gouttes dans la trachée-artere, auſſi-tôt il s'agite, il ébroue & touſſe violemment, les flancs lui battent avec force, il tombe par terre, les yeux, le col & le dos, & particuliérement les extrêmités, entrent en convulſion; enfin, s'il ne peut chaſſer de la trachée-artere le fluide hétérogene, il meurt.

Cette convulſion arrive plus ſouvent au cheval qu'au bœuf, parce que l'eſpace compris entre les parois externes de la glotte & celles de l'arriere-bouche, eſt beaucoup plus étroit dans le cheval que dans le bœuf. Dès que vous vous appercevrez, en donnant un breuvage au bœuf ou au cheval, qu'il eſt entré quelques gouttes de fluide dans la trachée-artere, il faut auſſi-tôt détacher l'animal, & lui laiſſer la facilité d'ébrouer & de touſſer avec force. Quelques Maréchaux dépourvus de connoiſſances anatomiques, bien loin de laiſſer l'animal en toute liberté, lui élevent davantage la tête, & continuent de verſer le fluide dans la bouche: j'ai vu périr un cheval de cette maniere, quoique l'animal fît les efforts les plus violents pour ſe dégager des liens qui le forçoient à tenir la tête élevée. Ceux qui ne veulent pas expoſer le cheval à des accidents ſi fâcheux, doivent lui faire lever la tête le moins qu'il eſt poſſible, ſe ſervir d'une bouteille, au lieu d'une corne, pour lui faire parvenir le breuvage dans l'œſophage; & auſſi-tôt que l'animal annonce, par ſon inquiétude, ou par la toux, ou

par l'ébrouement, ou par la difficulté de respirer, que le fluide commence à entrer dans la glotte, ils ne sauroient être assez prompts pour le débarrasser de tous ses liens; alors ils laisseront le malade tranquille pendant une heure, avant que de réitérer le breuvage, & plus long-temps, si la respiration est gênée.

IV. ESPECE. *Convulsion par la blessure d'un nerf.*

UN nerf considérable étant piqué ou à moitié coupé, les parties voisines de la blessure s'enflamment, deviennent extrêmement douloureuses, l'animal est inquiet, triste; il ne marche qu'avec peine, sur-tout si le nerf va se distribuer dans une des jambes; il s'agite, il se couche, & la convulsion s'empare de lui.

Lorsque l'instrument reste dans la plaie, & irrite continuellement le nerf blessé, la convulsion est bien plus violente & plus prompte à se déclarer. Pour éviter la mort de l'animal, retirez le corps étranger, & portez sur le nerf blessé les remedes indiqués pour la blessure des nerfs, Classe I. pag. 432.

V. ESPECE. *Convulsion par les vers contenus dans les premieres voies.*

L'ANIMAL est inquiet, agité; il rend avec les excréments une grande quantité de vers blancs, il plie souvent le dos, & reste comme immobile, en approchant le ventre de terre; mais ce dernier symptome n'est pas de longue durée; le malade se tient plus volontiers couché; il ne mange point, au moins très-peu; il racle la terre avec les pieds de devant; les extrêmités postérieures sont de temps en temps agitées de mouvements convulsifs, dont la violence augmente à mesure qu'il approche de sa fin.

Le cheval eſt plus fréquemment attaqué de cette maladie, que le bœuf & la brebis; & lorſque le bœuf & la brebis ont des vers, il eſt rare qu'ils éprouvent des convulſions, particuliérement la brebis. L'ouverture de deux chevaux morts de cette eſpece de convulſion, m'a fourni l'occaſion d'obſerver qu'un grand nombre de vers blancs, longs & grêles, avoient percé les inteſtins, & rampoient ſur la face extérieure des viſceres contenus dans l'abdomen; que pluſieurs vers rouges adhéroient fortement à la tunique interne de l'eſtomac, près de l'orifice duodénal, & que les gros inteſtins renfermoient une multitude preſque innombrable de vers blancs, ſemblables à ceux qui avoient percé les tuniques des inteſtins.

Le remede le plus actif, ſoit pour arrêter les mouvements convulſifs, ſoit pour faire ſortir les vers, c'eſt de donner en breuvage & en lavement une ſolution de ſuie de cheminée, de camphre & d'aloës, dans pluſieurs jaunes d'œufs. Prenez de ſuie de cheminée, deux onces; d'aloës, demi-once; de camphre, une dragme; des jaunes d'œufs, au nombre de huit; commencez à mettre en ſolution dans les jaunes d'œufs le camphre, enſuite l'aloës, enfin la ſuie de cheminée; vous pouvez verſer ſur ce mêlange, pour lui donner plus de fluidité, une livre d'eau blanche; alors il faut adminiſtrer ſur le champ le breuvage: réitérez deux fois par jour le même remede; ſavoir, le matin & le ſoir; donnez un ſemblable mêlange en lavement, que vous répéterez trois fois dans la journée, le matin, à midi & le ſoir. Si la convulſion étoit malheureuſement cauſée par des vers rouges, je ne connois point de medicaments capables de les détruire ou de les chaſſer. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que la découverte d'un tel vermifuge ne fût pas éloignée!

VI. ESPECE. *Convulſion par des ſubſtances vénéneuſes.*

ADMINISTREZ ſous forme de bol ou de breuvage, au bœuf, demi-once d'arſenic ; il ſe leve, ſe couche bat des flancs, le ventre ſe tuméfie conſidérablement, il eſt tourmenté d'une ſoif des plus vives, il fait des eſpeces de rots ; enfin il ſe couche, entre en convulſion, & meurt.

Faites prendre à la brebis deux ou trois dragmes de camphre, elle paroît comme égarée ; elle décrit en marchant une eſpece de cercle ; enſuite elle chancele, cherche à ſe ſoutenir en s'appuyant contre les corps environnants ; elle fait quelques pas en vacillant ; enfin elle tombe ; alors le col, les yeux, les mâchoires, le corps & les jambes entrent en convulſion ; un inſtant après, les mouvements convulſifs diminuent peu à peu ; la brebis ſe releve & ſe met à marcher comme auparavant, juſqu'à un nouvel accès : ces eſpeces d'accès épileptiques durent autant de temps que le camphre agit ſur le ſyſtême nerveux. Pluſieurs des brebis ſur leſquelles j'ai fait cette expérience, ſont mortes pendant ces accès ; celles qui en ont réchappé, ont toujours été languiſſantes, elles ont perdu leur laine, & ſont devenues maigres.

Donnez au cheval une dragme de ſublimé corroſif, il s'agite, il creuſe la terre avec les pieds de devant, il bat des flancs, il ſe couche, il ſe leve, il ſoupire, ſon ventre ſe tuméfie ; enfin il reſte couché, il regarde ſes flancs ; les jambes ſont agitées de mouvements convulſifs, particuliérement les jambes poſtérieures ; quelquefois il rend par l'anus des matieres liquides jaunâtres, ſurtout ſi on a eu ſoin, avant l'adminiſtration du ſublimé corroſif, de tenir l'animal à jeun depuis

douze heures, de nettoyer l'inteſtin rectum, & de donner des lavements purgatifs.

Ouvrez ces animaux après leur mort, vous trouverez la caillette & l'inteſtin duodénum du bœuf enflammés & noirâtres en pluſieurs endroits; la caillette & le duodénum de la brebis enflammés; enfin, la portion duodénale du cheval très-enflammée, de même que la plus grande partie des inteſtins grêles, & quelquefois une portion des gros inteſtins.

Le bœuf, le cheval & la brebis mangent ſouvent dans les pâturages & à l'écurie des plantes vénéneuſes avec les plantes nutritives; en conſéquence ils éprouvent de violentes coliques & des mouvements convulſifs, qui les conduiſent à la mort. Tous les jours les Maréchaux ſont dans le cas d'obſerver de ſemblables effets de la part des violents purgatifs: il ſemble que ces triſtes accidents devroient les rendre circonſpects ſur l'adminiſtration de ces médicaments; leur entêtement va juſqu'à croire que ſi l'animal meurt de convulſion pendant ou après le purgatif, il faut s'en prendre à une diſpoſition particuliere de l'animal, qu'il étoit impoſſible de prévoir. Lorſqu'un cheval ou un bœuf eſt attaqué de convulſion, après avoir mangé du foin où il ſe trouve des plantes vénéneuſes, pluſieurs Maréchaux l'attribuent à des plumes ou à la fiente de poule mêlées avec le foin: les plumes n'ont jamais excité de convulſions, quoiqu'avalées en grande quantité, & il faudroit une forte doſe de fiente de poule pour cauſer des mouvements convulſifs.

Les convulſions produites par des ſubſtances vénéneuſes qui agiſſent ſur les premieres & les ſecondes voies, demandent un prompt ſecours: les uns donnent ſur le champ en breuvage & en

lavement une grande quantité d'huile récemment exprimée ; les autres, beaucoup de lait ; plusieurs préferent la décoction de racine de guimauve, ou l'eau de riz, ou l'émulsion d'amandes douces. Si vous vous appercevez des effets d'une substance vénéneuse, aussi-tôt que l'animal l'a fait passer dans les premieres voies, l'huile d'olives récente peut défendre les parois des estomacs & des intestins, de leurs mauvaises impressions ; mais s'il s'est écoulé un certain espace de temps depuis que l'animal l'a avalée, & s'il y a lieu de soupçonner inflammation dans les premieres voies, le petit-lait, la décoction de racine de guimauve, les émulsions d'amandes douces, en breuvage & en lavement, calmeront avec plus d'efficacité l'inflammation & les convulsions : le lait pur est rarement utile, à cause de sa prompte décomposition dans les premieres voies, sur-tout quand elles sont irritées & échauffées par la présence d'un corps vénéneux ; à peine tempere-t-il en lavement : les aromatiques & les spiritueux sont toujours dangereux : les mucilagineux sont donc les seuls médicaments indiqués dans cette espece de convulsion. Si les substances vénéneuses sont acides, ou tiennent leurs mauvaises qualités d'un acide avec lequel elles sont combinées, l'alkali fixe en solution dans une grande quantité de fluide mucilagineux, est le vrai spécifique des convulsions qu'elles produisent.

GENRE SECOND.

Tremblement.

Le tremblement est un mouvement involontaire, fréquent, & avec peu d'agitation des extrêmités ou du pannicule charnu.

I. ESPECE. *Tremblement des extrêmités du corps par excès de colere ou de peur.*

Le taureau, au ſortir du combat où l'amour & la fureur l'animoient, reſte comme immobile : ſi vous le conſidérez avec attention, vous verrez les muſcles du poitrail & des extrêmités, agités d'une eſpece de mouvement convulſif; le repos & l'abſence de ſon ennemi diſſipent promptement ce ſymptome : mais le tremblement que la crainte d'un danger éminent ou d'une mort certaine excite, ne ſe calme pas avec la même facilité; il faut plus de repos & de temps : la grande peur rend la brebis immobile, & la met dans un état réellement ſpaſmodique.

II. ESPECE. *Tremblement du pannicule charnu.*

Les téguments ſont agités d'un mouvement continuel, ſenſible vers le poitrail, les épaules, les côtes & le ventre, ſur la croupe & aux extrêmités poſtérieures.

Le cheval, le bœuf & la brebis ſont plus ſujets au tremblement du pannicule charnu, qu'à l'Eſpece précédente : une frayeur ſubite, un froid inopiné & exceſſif, une boiſſon fraîche, & particuliérement un bain trop froid, en ſont les principes ordinaires.

Si le repos & la chaleur de l'écurie ne calment pas le tremblement, adminiſtrez au malade du bon vin, ou une infuſion d'abſynthe dans du vin : ſi le tremblement réſiſte à ces remedes, il faut le regarder comme un ſymptome avant-coureur de la fievre, ou plutôt comme un ſymptome de la fievre, nommé *friſſon*, *tremblement fébrile*. Voyez la Claſſe des *maladies fébriles*.

GENRE TROISIEME.

Épilepsie. (Mal-caduc. Haut-mal. Mal de la terre. Mal S. Jean.)

L'ÉPILEPSIE eſt une affection convulſive, avec difficulté de reſpirer, interception ſubite des ſens, & agitation plus ou moins violente de différents muſcles. Le cheval tout à coup chancele, tombe; les extrêmités ſont agitées de mouvements violents; il grince les dents, il écume, les flancs battent avec plus ou moins de force, il pouſſe des ſoupirs effroyables, il ne reconnoît point la voix de ſon maître, il eſt inſenſible aux coups; dès que l'accès eſt paſſé, il ſe leve comme s'il ſortoit d'une affection léthargique, il reſte un moment ſans manger; enſuite il mange & marche comme les autres chevaux: quelquefois le cheval friſſonne un inſtant avant l'accès, & pendant une grande partie de l'accès; quelquefois il tombe tout à coup, comme s'il avoit reçu un coup de maſſue ſur la tête.

Le bœuf chancele, il tombe par terre, il meut avec force les extrêmités, il écume, bat des flancs, tient les mâchoires ſerrées, & les jambes reſtent quelque temps roides ou agitées de peu de mouvement: cet état dure un inſtant; enſuite l'animal ſe leve, regarde autour de ſoi, comme s'il revenoit d'une profonde léthargie; enfin il recouvre tous ſes ſens, & ſe met à manger & à marcher comme les autres bœufs: rarement le bœuf ſoupire avant ou pendant l'accès.

La brebis, pour l'ordinaire, tourne un moment autour d'elle-même comme dans un cercle, avant que de tomber par terre; alors la tête, le col,

col, le corps & les extrêmités entrent en convulsion; elle écume; ensuite elle se leve lentement d'un air égaré, elle marche & se met à manger comme auparavant.

Il est fort rare de voir des chevaux attaqués d'épilepsie; les brebis, sur-tout les vaches & les chevres, en sont plus communément affectées. L'épilepsie est beaucoup plus dangereuse chez le cheval que chez la brebis, la chevre & la vache: en général, plus les accès épileptiques sont longs & réitérés, plus il y a à craindre pour la vie de l'animal. J'ai observé que les vaches & les brebis épileptiques n'éprouvent pas ordinairement des accès pendant leur grossesse.

L'ouverture des animaux morts pendant l'accès épileptique, n'a jamais rien présenté de satisfaisant au Praticien: quelques Maréchaux ont trouvé les ventricules du cerveau remplis d'une humeur âcre, & les parois du nez lubréfiées de la même humeur: certains ont rencontré des vers dans les sinus du nez, particuliérement dans ceux de la brebis. J'ai observé ces vers dans une brebis âgée de deux ans & demi; elle éprouvoit depuis trois mois environ des accès épileptiques, lorsque je lui fis ouvrir les arteres carotides: ces vers étoient petits, grêles & blanchâtres: une circonstance fâcheuse m'empêcha de poursuivre l'examen de ces vers, pour en reconnoître le caractere & l'espece. Le long séjour de cet animal dans une écurie basse & mal-propre, fut vraisemblablement le principe de cette maladie. La structure particuliere du cerveau, un coup donné sur la tête, une affection interne du cerveau, comme excroissances, exostoses & une grande quantité de sang, une irritation intermittente des nerfs par un corps étranger, peuvent passer pour les principes de l'épilepsie.

Quoique la plupart des Praticiens s'accordent à regarder l'épilepſie comme incurable, il ne faut pas condamner à la mort un animal auſſi-tôt qu'il eſt attaqué de cette maladie : lorſque les accès ſont courts & fort éloignés les uns des autres, employez les remedes les plus efficaces pour les calmer : les Maréchaux en ont propoſé un grand nombre, auxquels ils donnent le nom de ſpécifiques ; mais l'expérience leur refuſe ſouvent cette qualité. Quel cas ne font-ils pas des ſternutatoires, tels que la bétoine, le tabac d'Eſpagne, la poudre de *Guttete*, (compoſée du bois de gui de chêne, des racines de fraxinelle & de pivoine mâle, des ſemences de pivoine & d'arroche, de corail rouge & d'ongle d'élan préparé ;) la poudre antiſpaſmodique (faite avec le bois de gui de chêne, les racines de valériane & de fraxinelle mâle,) les ſemences de pivoine & d'arroche, l'ongle de pied d'élan préparé, la corne de cerf *philoſophiquement* préparée, le caſtor, le ſuccin jaune, le corail rouge & le cinabre factice : ils rempliſſent un tuyau de plume de ces ſubſtances, ou d'une ſeule, & ils les ſoufflent avec force dans les naſeaux du malade, deux fois par jour, le matin & le ſoir, ce qu'ils continuent pendant deux ou trois ſemaines. Cette méthode convient dans les eſpeces d'épilepſie où l'on peut établir une dérivation de l'humeur qui ſe porte ou ſe forme dans le cerveau, ſans augmenter le nombre & la violence des accès épileptiques ; mais dans les eſpeces où la moindre odeur, & autre ſenſation déſagréable, déterminent l'accès, il faut éviter avec ſoin les ſternutatoires.

Ceux qui admettent une humeur pituiteuſe pour cauſe de l'épilepſie, font pénétrer dans les naſeaux des parfums aromatiques ; ſavoir, les vapeurs

d'encens, de ſuccin, de benjoin; mais ils s'expoſent à rendre les accès plus forts & plus fréquents: j'ai eu occaſion d'éprouver pluſieurs fois leurs mauvais effets ſur une brebis épileptique. Les médicaments en vapeur ne ſont indiques que dans l'épilepſie cauſée par les vers des ſinus naſaux; encore faut-il les adminiſtrer avec prudence: le cinabre eſt la ſubſtance ſpécifique pour cette eſpece d'epilepſie; vous pouvez en diminuer l'activité, en le mêlant avec parties égales d'encens.

Pluſieurs ont employé intérieurement la racine de grande valériane, les feuilles d'oranger, la racine de gentiane, le camphre aſſocié avec le nitre, la racine de pivoine, l'huile animale de *Dipel*, la poudre de *Guttete*, la poudre antiſpaſmodique, la liqueur anodine minérale d'*Hoffmann*, le ſel ſédatif d'*Homberg*, le cinabre, &c. mais ils n'ont éprouvé de ces remedes aucun ſuccès; & s'ils ont ſoulagé le malade, ce n'eſt que pour quelque temps; ordinairement les accès reviennent plus forts qu'auparavant.

Quelques-uns ont tenté de brûler des étoupes ſur le col, derriere les oreilles ou ſur le front, ou d'appliquer un fer rouge ſur la partie ſupérieure du front. Cette pratique n'a pas toujours été accompagnée d'un mauvais ſuccès; elle a quelquefois calmé les ſymptomes de l'épilepſie, & retardé les accès. Certains font beaucoup de cas des bains; c'eſt le remede qui paroît le mieux indiqué, lorſque l'animal eſt doué d'une grande ſenſibilité; mais il faut que le bain ſoit de longue durée, & ſouvent répété. Un grand nombre recommandent de mettre des ſetons avec la racine d'ellébore au poitrail & au col, & d'entretenir l'écoulement de ces ſetons pendant un mois ou deux. Les ſetons ne doivent point être négligés; ſouvent ils établiſſent une

dérivation heureuse, sans irriter le système nerveux, comme les vésicatoires faits avec les mouches cantharides ou avec les scarabées.

Les partisans de la saignée célebrent avec enthousiasme les bons effets de la saignée dans l'épilepsie: il est certain qu'elle retarde pour quelque temps les accès épileptiques, lorsqu'ils sont déterminés par une surabondance de sang; mais si la pléthôre n'existe pas, elle rend toujours la maladie plus grave.

Les protecteurs des purgatifs, des spiritueux & des sudorifiques ne pourront jamais prouver l'utilité de ces remedes pour l'épilepsie. Les mucilagineux en boisson & en lavement doivent entrer pour beaucoup dans le traitement de l'épilepsie, sans avoir égard à la lune, qui passe, suivant les Astrologues, pour avoir une grande influence sur les animaux attaqués de cette maladie.

ORDRE QUATRIEME.

MALADIES CONVULSIVES PARTICULIERES. MALADIES SPASMODIQUES PARTICULIERES, AVEC MOUVEMENT INVOLONTAIRE.

IL ne se trouve qu'une partie du corps de l'animal affectée de mouvement involontaire, & plus ou moins violent; & c'est aux efforts que la nature fait pour chasser les corps qui irritent les nerfs, ou qui gênent les fonctions de l'économie animale, que vous devez attribuer la plupart de ces maladies.



GENRE PREMIER.

Palpitation.

PORTEZ la main ſur la portion moyenne du ſternum, vous vous appercevrez que le cœur bat par intervalles avec plus de force & de fréquence que dans l'état naturel; quelquefois les pulſations du cœur ne ſont pas égales entr'elles, comme je l'ai remarqué ſur un vieux cheval deſtiné à la diſſection: je trouvai dans le ventricule gauche du cœur de cet animal, une tumeur folliculeuſe, de ſept pouces de circonférence, remplie d'un fluide jaunâtre, tranſparent, & d'une ſaveur ſalée; les parois internes du follicule étoient tapiſſées d'une matiere crétacée, dont les petites molécules adhéroient peu les unes avec les autres.

La palpitation admet ordinairement pour principes, l'anévriſme des oreillettes ou de l'aorte antérieure, & la réſiſtance du ſang contenu dans les arteres ou les veines.

La palpitation produite par la frayeur, par la colere, par un exercice violent, par un coït trop voluptueux, par des efforts pour s'accoupler, par une grande difficulté de reſpirer, ou par un froid conſidérable, eſt pour l'ordinaire de peu de conſéquence; mais la palpitation qui revient au moindre exercice, & même ſans aucun principe évident, eſt incurable, & ſouvent mortelle.

La ſaignée peut calmer la palpitation, mais ne la guérit point: la diete, le repos, les mucilagineux en boiſſon & en lavement, les bains, temperent & quelquefois rendent la palpitation moins fréquente. Les médicaments aromatiques & ſpiri-

tueux ne servent qu'à accroître les symptomes de cette maladie ; ainsi ne donnez jamais au bœuf ou au cheval attaqué de palpitation, ou sujet à cette affection, de la thériaque, de l'orviétan, de la racine de gentiane, du vin, &c. Les médicaments qu'il a plû de nommer apéritifs, ne sont pas mieux indiqués, tels que le foie d'antimoine, le safran de mars, la térébenthine, &c. Lorsque la palpitation met le cheval & le bœuf dans l'impossibilité de rendre aucun service, faites égorger le premier, & vendez le second au Boucher.

GENRE SECOND.

Tic.

C'EST un mouvement convulsif du gosier, accompagné d'un bruit particulier, absolument distinct du rot.

I. ESPECE. *Tic en l'air.*

LE gosier de l'animal rend un bruit approchant de celui qu'on appelle chez l'homme, *hoquet* ; alors on apperçoit dans le col un mouvement rapide, qui annonce une vive contraction de l'œsophage, & pendant ce temps l'animal n'appuie les dents sur aucun corps étranger ; il ne laisse point sortir de sa bouche de salive, il mange lentement, & souvent il tique en mâchant.

Cette espece de tic, assez rare, passe pour incurable : on peut cependant essayer, au commencement de cette maladie, les aromatiques & les spiritueux : le bon vin, à la dose de deux livres par jour, au bœuf & au cheval ; ou l'infusion d'absynthe dans la bonne eau-de-vie, à la dose de

demi-livre, ſont les remedes qui paroiſſent les plus efficaces. Quelques-uns font grand cas de l'huile eſſentielle de térébenthine, mêlée avec du miel, & incorporée avec ſuffiſante quantité de poudre de racine de réglîſſe.

II. Espece. *Tic d'appui.*

Le cheval appuie les dents ſupérieures ſur les bords de la mangeoire, ou au fond de la mangeoire, ou ſur la longe du licol, ou ſur les bords du ratelier; ordinairement il ouvre un peu la bouche, & en laiſſe couler plus ou moins de ſalive: il eſt cependant beaucoup de chevaux affectés du tic d'appui, qui ne perdent point de ſalive, au moins ſi peu, qu'il eſt très-difficile de s'en appercevoir; ainſi on pourroit établir deux eſpeces de tics d'appui; l'un, ſans écoulement de ſalive; l'autre, avec écoulement de ſalive, affoiblit conſidérablement l'animal, & le fait maigrir ſenſiblement

Les Maréchaux emploient pour l'une & l'autre eſpece, une infinité de remedes; les uns frottent les endroits où le cheval appuie les dents, avec un onguent compoſé d'urine putréfiée, de ſuie de cheminée & d'aloës, ou d'urine putréfiée & de coloquinte, ou de fiel de bœuf & de feuilles de marrube; les autres garniſſent de fer blanc toute la mangeoire & les parties du ratelier où l'animal repoſe ſes dents; ceux-ci ſe contentent de mettre au cheval tiqueux un collier de cuir bien ſerré, large de deux pouces, qu'ils lui laiſſent tant qu'il eſt dans l'écurie; enfin, pluſieurs lui donnent l'avoine dans un havreſac, ôtent la mangeoire, & garniſſent les bois du ratelier, de fer-blanc, ou ils frottent ces bois avec un des onguents ci-deſſus.

Il eſt eſſentiel de faire tous ſes efforts pour empêcher un cheval de tiquer ſur la mangeoire ou ſur le ratelier ; quand même il ne perdroit point de ſalive, la digeſtion ne ſe fait jamais ſi bien que dans l'état naturel : n'eſpérez de guériſon que lorſque le cheval eſt jeune, ſenſible, & depuis peu affecté de ce défaut ; mais ſi depuis long-temps il tique, vous ne le guérirez que pour quinze jours, un mois, & même deux mois, en employant les remedes les plus actifs, comme de frotter la mangeoire & le ratelier de l'onguent fait avec l'urine putréfiée, la ſuie de cheminée & l'aloës ou la coloquinte ; de lui faire manger l'avoine dans un havreſac, & de lui tenir dans l'écurie la tête haute, à l'aide d'un bon collier de cuir. C'eſt ſur-tout pour le tic d'appui avec écoulement de ſalive, qu'il faut réitérer ces remedes ; car la perte de ſalive, comme vous le verrez dans la Claſſe des *maladies évacuatoires*, dérange la digeſtion, fait maigrir l'animal, & le jette dans une conſomption mortelle.

GENRE TROISIEME.

Rot.

L'ŒSOPHAGE tranſmet un bruit ſemblable à celui qu'on appelle *rot* chez l'homme ; tantôt il ſe fait avec effort, comme pour vomir ; tantôt il eſt ſans effort.

I. ESPECE. *Rot avec effort pour vomir.*

DONNEZ au bœuf ou à la brebis un breuvage compoſé de deux onces d'ipécacuanha pulvériſé & délayé dans une demi-livre de vin ; ces animaux

feront des efforts qui approchent de ceux que fait l'homme lorſqu'il vomit ; ils ſont en même temps attaqués d'une eſpece de mouvement convulſif, d'où réſulte un bruit ſemblable au rot de l'homme. Pluſieurs eſpeces de plantes vénéneuſes produiſent le même effet ſur le bœuf & la brebis ; mais ces efforts & ces mouvements convulſifs ne ſont jamais accompagnés de vomiſſement. Je ne crois pas qu'on ait obſervé cette eſpece de rot lorſque le bœuf n'a mangé que des ſubſtances nutritives : le cheval n'y eſt point ſujet. Le rot annonce toujours que les eſtomacs du bœuf, ou de la brebis, ou de la chevre, exécutent mal leurs fonctions, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont irrités, & cherchent inutilement à faire ſortir, du côté de l'œſophage, les ſubſtances qui les bleſſent.

Rien de plus difficile que le traitement du rot ; il faut premiérement que le médicament réponde à la nature du corps qui irrite les eſtomacs ; ſecondement, que le corps irritant ſoit promptement chaſſé. Les breuvages mucilagineux, donnés en trop grande abondance, ordinairement diſtendent les eſtomacs, augmentent le rot, & rendent la mort de l'animal plus prochaine. Les lavements n'agiſſent que ſur les gros inteſtins, & ne facilitent pas immédiatement l'expulſion des parties nuiſibles ; cependant il ne faut pas laiſſer périr l'animal : donnez en breuvage & à petite doſe le petit-lait ou la décoction d'orge nitreuſe ; adminiſtrez pluſieurs lavements mucilagineux ; enſuite employez les bains. Les purgatifs, les ſpiritueux & les aromatiques ſont ici très-dangereux.

II. ESPECE. *Rot des brebis, ſans effort ſenſible pour vomir.*

C'EST un mouvement convulſif du goſier, d'où naît un bruit approchant du rot : la brebis en eſt tourmentée avant & après avoir mangé, & quelquefois en pâturant ; elle maigrit tous les jours d'une maniere ſenſible, elle languit, elle va toujours la derniere au pâturage, elle porte la tête baſſe, elle mange peu, & ſa laine tombe.

Il faut diſtinguer deux eſpeces de rots chez les brebis ; l'un, ſimple, qui ne ſe communique point ; le ſecond, contagieux. Le rot ſimple n'eſt pas communément ſuivi d'accidents mortels ; au contraire, le rot contagieux cauſe ſouvent la mort. Dans le rot ſimple la brebis reſte quelque temps malade ; ſans en être beaucoup incommodée ; au lieu que dans le rot contagieux, les ſymptomes prennent un accroiſſement rapide. Heureuſement pour les brebis, l'une & l'autre eſpece de rots ne ſont pas communes.

Dès qu'une brebis eſt attaquée du rot, ſéparez-la du troupeau ; mettez-la dans une écurie ſeche, propre & bien aérée, où vous lui donnerez pour nourriture une petite quantité de foin fin, un peu ſaupoudré de ſel marin & de nitre ; adminiſtrez en breuvage, le matin à jeun & le ſoir, trois heures ou quatres heures après avoir mangé, demi-livre de bon vin vieux ; parfumez l'écurie avec parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre. Quelques Bergers préferent de donner deux fois par jour à la brebis malade une cuillerée de térébenthine, qu'ils mettent dans deux cuillerées d'eau, pour en faciliter la déglutition. Ce remede eſt moins diſpendieux que le vin, mais il n'eſt pas auſſi efficace. Ni l'un ni l'autre remede ne conviennent lorſque la

bouche eſt enflammée, & que le pouls eſt plus accéléré que dans l'état naturel; alors faites boire au malade de l'eau blanche nitreuſe; donnez-lui un peu de ſon pour nourriture: ſi vous ſoupçonnez embarras dans les premieres voies, adminiſtrez le matin à jeun demi-livre de petit-lait: ce médicament purgera doucement, ſans irriter la caillette ni les inteſtins, & préparera les premieres voies à éprouver de bons effets, de l'eau nitreuſe, du ſon ou de la farine de froment humectée avec un peu d'eau ſaturée de nitre. Lorſque la chaleur eſt calmée, ſi le rot ſubſiſte, faites boire à la brebis du vin ou un peu de térébenthine en ſolution dans un jaune d'œuf. Ayez ſoin de ne pas renvoyer la brebis à ſon troupeau, qu'elle ne ſoit parfaitement guérie; je crois même que le meilleur parti ſeroit de la vendre au Boucher auſſi-tôt après ſa guériſon, ou de l'aſſommer dès qu'elle commence à être malade, ſi vous prévoyez que le rot ſoit contagieux: car les maladies contagieuſes ont chez les brebis des progrès rapides, & les font mourir en très-peu de temps, lorſqu'on n'y apporte pas un prompt ſecours.

GENRE QUATRIEME.

Mal de mer.

LES bœufs & les brebis qu'on tranſporte ſur mer, lorſqu'ils ſont fatigués du roulis du vaiſſeau, font des efforts pour vomir, mais ſans être ſuivis d'aucune eſpece de vomiſſement; ils ſont dégoûtés, même juſqu'à refuſer une grande partie des ſubſtances les plus nutritives.

Pour rétablir l'appétit de ces animaux, & cal-

mer leurs efforts pour vomir, les Marins sont en usage de donner à la brebis quatre onces d'eau-de-vie par jour, & au bœuf, demi-livre de cette liqueur.

Dans les longs voyages sur mer, personne jusqu'à présent n'a observé que le bœuf & la brebis fussent attaqués de vomissement. Ne vous en rapportez pas à ces collecteurs modernes, qui osent assurer que le roulis du vaisseau donne aux bêtes à laine des étourdissements, leur fait perdre entiérement l'appétit, & provoque le vomissement.

L'étourdissement, la perte d'appétit & les efforts pour vomir ne sont certainement pas les seules maladies qui affectent les animaux ruminants lorsqu'ils sont sur mer; ils y a lieu de croire qu'ils doivent éprouver un grand nombre d'affections morbifiques, de même que les chevaux. Un Maréchal qui seroit en état d'observer ces especes de maladies, & les remedes les plus propres à les combattre, rendroit un service essentiel à l'Art vétérinaire, particuliérement à la cavalerie.

GENRE CINQUIEME.

Appétit excessif des aliments. (Faim bovine. Faim canine.)

L'ANIMAL mange deux ou trois fois autant que dans l'état de parfaite santé, sans devenir plus fort & plus gras; au contraire, ses forces diminuent sensiblement, & il devient tous les jours plus maigre. Pour cet effet, il faut nécessairement que la tunique musculeuse de la panse & du bonnet, de même que la tunique musculeuse de l'estomac du cheval, se contractent avec force pour chasser les aliments peu de temps après leur entrée dans ces

avités, & que la tunique musculeuse des intes-
ins soit douée d'une semblable force; si cela n'étoit
as, comment seroit-il possible de concevoir que
e bœuf ou le cheval, un instant après avoir bien
nangé, fût tourmenté de la faim, & qu'il man-
geât avec autant d'avidité qu'auparavant? Le suc
gastrique n'est pas assez actif pour décomposer les
liments dès qu'ils sont parvenus dans les estomacs
lu bœuf ou dans le ventricule du cheval. La forte
ontraction de la tunique musculeuse des estomacs
& des intestins doit donc passer pour la cause de
a faim bovine; les mauvaises qualités du suc gas-
rique, de la bile, du suc pancréatique & du suc
nтestinal, pour les principes.

Le traitement de ce genre de maladie doit rou-
er sur l'usage des mucilagineux & des terres absor-
bantes. Faites boire au cheval & au bœuf une
grande quantité d'eau tiede saturée de farine
d'orge ou de froment; faites-les pâturer dans des
prés abondants en plantes mucilagineuses; donnez-
eur souvent des lavements composés de lait, de
farine d'orge & de jaunes d'œufs; administrez
à chacun de ces animaux, le matin à jeun,
un bol composé de deux onces de craie blan-
che ou de magnésie, incorporée avec suffisante
quantité de miel; réitérez le soir le même bol,
deux heures après leur retour à l'écurie; si la craie
ou la magnésie n'opere pas, faites boire tous les
jours deux livres d'eau de chaux, mêlée avec par-
ties égales d'une forte décoction d'orge. Quelque-
fois le lait mêlé avec une petite quantité d'eau de
chaux, a détruit cette maladie. Les eaux miné-
rales alkalines, & même les eaux minérales sulfu-
reuses, ne sont point à rejetter. Si la faim bovine
est accompagnée de diarrhée, donnez plusieurs
lavements composés de décoction de racine de

guimauve & de plusieurs jaunes d'œufs. Les astringents & les purgatifs sont nuisibles; les premiers arrêteroient une évacuation qu'il ne faut que modérer, les seconds l'augmenteroient trop. Les spiritueux, les aromatiques, les préparations martiales & l'eau à la glace sont contr'indiqués; ils accroîtroient sensiblement les symptomes de la faim bovine.

Si cette maladie dépend des vers accumulés en grande quantité dans les intestins, il faut employer les breuvages & les lavements composés de suie de cheminée, d'aloës & d'eau miellée.

GENRE SIXIEME.

Ebrouement. (Ebrouissement.)

L'ÉBROUEMENT est une expiration sonore, avec une secousse convulsive de la tête & d'une partie du corps. Certains Maréchaux ont distingué quatre especes d'ébrouements : la premiere est une expiration sonore & violente, pour chasser les corps hétérogenes adhérant à la membrane pituitaire : la seconde est une expiration sonore moins forte, accompagnée d'un mouvement convulsif & rapide du pannicule charnu ; ce mouvement tend à chasser les corps qui irritent les téguments : la troisieme est une expiration sonore moins aiguë, avec convulsion d'une partie du corps, produite par la crainte : la quatrieme, nommée *frémissement*, est une expiration sonore, accompagnée d'une espece de spasme convulsif, causé par la colere, ou par la fureur, ou par l'ardeur à la marche & au combat.

La premiere espece d'ébrouement, beaucoup

plus fréquente chez le cheval que chez le bœuf, n'eſt jamais ſuivie de danger, lorſqu'elle n'eſt pas ſouvent répétée ; elle paſſe pour un bon ſigne dans la toux récente ; mais chez les chevaux attaqués depuis long-temps d'une violente toux, l'ébrouement n'annonce rien de fâcheux ni d'heureux. Les autres eſpeces d'ébrouements ne ſont que des ſons paſſagers, qui expriment l'état de l'animal. L'ébrouement trop réitéré doit bleſſer les poumons, de même que les parois du nez, à cauſe de la violente colliſion de l'air contre les parois des bronches, de la trachée-artere & du nez. C'eſt pour remédier à ces inconvénients que vous emploierez la vapeur de l'eau, & les injections dans les naſeaux avec le lait tiede ou avec l'eau miellée ; par-là vous calmerez l'inflammation commençante de la membrane pituitaire, & vous entraînerez le corps étranger qui irrite cette membrane.

GENRE SEPTIEME.

Bâillement.

L'ANIMAL tend le col, ouvre la bouche en même temps qu'il fait ſes efforts pour dilater la poitrine & y recevoir la plus grande quantité d'air poſſible ; mais cette inſpiration n'eſt point ſuivie d'une expiration ſonore : les muſcles qui éloignent la mâchoire poſtérieure de l'antérieure, ſont un inſtant comme dans un état ſpaſmodique. Le cheval & le bœuf ne bâillent que lorſque les fonctions des poumons ne s'exécutent pas avec facilité, & qu'une grande inſpiration peut y favoriſer le cours du ſang.

Le cheval bâille au commencement des accès fébriles, de l'inflammation des poumons, & de

plusieurs autres maladies. Il faut que la dilatation des poumons, par le moyen de l'air extérieur, soit bien essentielle, pour mettre la nature dans la nécessité de forcer l'animal à inspirer par la bouche, tandis que dans l'état de parfaite santé il n'inspire que par les naseaux. Le cheval bâille quand il est accablé de lassitude, de sommeil & de faim; mais ces principes ne produisent point le bâillement chez le bœuf & la brebis. Comme le bâillement n'est qu'un effort de la nature pour faciliter la circulation du sang dans les poumons, vous ne devez ni l'interrompre ni l'empêcher.

GENRE HUITIEME.

Difficulté de respirer sans fievre. (Pousse.)

La pousse est une difficulté de respirer, chronique, sans fievre, avec contraction violente, involontaire & alternative des muscles inspirateurs & expirateurs: les flancs sont ordinairement tendus, & battent avec plus ou moins de force & de fréquence; & lorsque l'animal est obligé de monter ou courir, son expiration est sonore; quelquefois il éprouve des accès de difficulté de respirer plus considérables en certains jours que d'autres.

Le cheval est beaucoup plus exposé à ce genre de maladie, que le bœuf & la brebis: les uns & les autres éprouvent sous l'empire de l'homme tant de peines, ils sont obligés de faire des courses si rapides & si longues, particuliérement le cheval, & souvent leur nourriture est si mauvaise, qu'il n'est pas étonnant d'en voir un grand nombre de poussifs. Si vous considérez, après la mort de ces animaux, l'état où se trouvent leurs poumons, n'allez

pas faire autant d'eſpeces de pouſſes que vous remarquerez de léſions différentes : les uns ont une partie des poumons adhérente à la plevre ; les autres offrent des poumons d'une couleur jaunâtre ; ceux-ci ont les extrêmités des bronches preſque remplies d'une humeur viſqueuſe & limpide ; ceux-là ſont affectés de petites véſicules aqueuſes & tranſparentes, ſituées vers les extrêmités des bronches ; quelquefois ces véſicules ſont raſſemblées, & occupent un grand eſpace dans un des lobes du poumon : chez le plus grand nombre de ces animaux on voit les vaiſſeaux ſanguins des poumons, dilatés par beaucoup de ſang ; les poumons de pluſieurs renferment des petites tumeurs pleines d'une humeur blanchâtre & tenace : en exprimant les bronches de certains, il en ſort une humeur jaunâtre ; on rencontre ſouvent le tiſſu cellulaire qui unit les lobules des poumons, dilaté par un air élaſtique & prêt à s'échapper à la moindre ouverture d'une cellule : quelques cadavres contiennent beaucoup d'air élaſtique entre la plevre & les poumons ; enfin on obſerve que la plupart ont les poumons trop volumineux, reſpectivement aux cavités où ils ſont renfermés. Si toutes ces différentes affections des poumons avoient chacune leurs ſignes particuliers, alors on pourroit établir autant d'eſpeces de pouſſes ; mais comme cela eſt impoſſible, je crois qu'il faut s'en tenir aux eſpeces que nous avons obſervées, & chercher à découvrir des remedes qui conviennent à chacune. Ne penſez pas qu'il peut exiſter un ſpécifique pour la pouſſe en général, ce ſeroit donner dans l'erreur de ces Maréchaux qui, pour avoir éprouvé des bons effets d'un remede dans une ou deux eſpeces de pouſſes, croient qu'il eſt ſpécifique pour combattre la pouſſe la plus invétérée. Les Anciens faiſoient

grand cas dans les maladies du poumon, ſur-tout pour la pouſſe, du ſoufre mêlé avec des ſubſtances métalliques ou avec des ſels neutres. Le ſoufre excite bien l'expectoration des matieres fluides ou viſqueuſes contenues dans les bronches, mais il ne réſout pas les tumeurs qui attaquent la ſubſtance des poumons; il ne détruit pas les adhérences du poumon avec la plevre, il ne dégage pas l'air renfermé dans le tiſſu cellulaire, &c. c'eſt peut-être pour augmenter ſon efficacité, que les Maréchaux du ſiecle paſſé l'ont uni avec le fer: il eſt certain que de ce mêlange il en réſulte un composé plus actif, mais incapable de guérir radicalement le plus grand nombre des eſpeces de pouſſes. Le miel eſt de nos jours un remede très-accrédité; s'il ne guérit pas, diſent les Maréchaux, au moins il pallie la maladie, ou l'empêche de s'accroître; il nourrit l'animal, & quelquefois l'engraiſſe lorſqu'il eſt exténué de fatigues & de difficulté de reſpirer. C'eſt exagérer les vertus du miel; il ſoulage quelfois le cheval & le bœuf pouſſifs.

Les cauteres avec la racine d'ellébore, ou les ſetons avec les crins, pratiqués au poitrail, & entretenus pendant deux ou trois mois, diminuent ſouvent les ſymptomes de la pouſſe, & peuvent favoriſer l'entiere guériſon de cette maladie, ſi on emploie en même temps les vapeurs aromatiques ou aqueuſes, ſuivant l'eſpece de pouſſe: les vapeurs aromatiques agiſſent immédiatement ſur la partie affectée, donnent du ton aux bronches, accélerent le cours du ſang dans les vaiſſeaux pulmonaires, & y rendent ſa circulation plus libre: lorſqu'il y a pléthôre, tenſion, chaleur ou ſéchereſſe dans les bronches pulmonaires, elles ne ſervent qu'à accroître la pouſſe; au contraire, ſi le mucus abonde dans les bronches, ſi l'animal n'eſt pas échauffé,

s'il eſt jeune & ſi la pouſſe eſt récente, elles peuvent ſoulager, & même guérir. Les vapeurs aqueuſes nuiſent rarement à l'animal attaqué de pouſſe ſeche; elles favoriſent l'action des vapeurs aromatiques ou minérales. C'eſt dans les différentes eſpeces de vapeurs minérales, végétales ou animales, que les Maréchaux devroient s'attacher à trouver les remedes capables de guérir ou de pallier la pouſſe. L'arſenic & le ſoufre, mêlés avec de l'encens ou du ſuccin, ſoulagent tous les jours des chevaux pouſſifs : la vapeur du vin ſaturé des molécules aromatiques du romarin, appaiſe quelquefois les accès violents de cette affection. Tout bien examiné, eſt-il un moyen plus prompt & plus certain pour faire parvenir les ſubſtances médicamenteuſes ſur les parties affectées? Le médicament réduit en vapeur, étant introduit dans les naſeaux, l'air inſpiré s'en charge, & le fait pénétrer juſqu'aux dernieres extrêmités des bronches pulmonaires. Les ſalivaires ne conviennent que dans les eſpeces de pouſſes où il y a ſurabondance d'humeur, comme dans la pouſſe venant du repos & d'une nourriture trop abondante; ils font l'office de cautere, & ils établiſſent une vraie dérivation. Je penſe que de larges véſicatoires appliqués ſur l'un & l'autre côté de la poitrine, produiroient de bons effets, ſoit en détournant les humeurs ſuperflues des poumons, ſoit en agiſſant immédiatement ſur les poumons par leurs molécules inſenſibles. L'eau de chaux édulcorée avec du miel, & donnée en breuvage, a quelquefois réuſſi; mais ordinairement elle ne produit pas des effets bien ſenſibles. Il en eſt ainſi des baumes incorporés avec du miel ou avec de la racine de régliſſe; adminiſtrés ſous forme de bols, ils ont pu calmer les ſymptomes de certaines eſpeces de pouſſes.

Les Maréchaux ne s'en tiennent pas à leurs ſpécifiques ; ils commencent toujours le traitement de la pouſſe par des remedes généraux, qui conſiſtent, 1°. à ſaigner ; 2°. à purger ; 3°. à adminiſtrer des breuvages aromatiques, ou ſpiritueux, ou ſudorifiques ; 4°. à proportionner la nourriture au travail & au repos, c'eſt-à-dire, à donner peu & ſouvent ; 5°. à faire boire le moins qu'il eſt poſſible ; 6°. à exercer l'animal modérément. Il faut que la pléthôre ſoit bien forte pour ſe déterminer à ſaigner le cheval ou le bœuf pouſſif : la ſaignée augmente toujours la difficulté de reſpirer, & la rend plus opiniâtre à l'action des remedes. Les purgatifs calment le malade deux ou trois jours ; mais après, il eſt incommodé, la reſpiration devient laborieuſe, & les forces muſculaires ſont affoiblies : les lavements mucilagineux légérement purgatifs, ne produiſent pas ces mauvais effets ; ordinairement ils cauſent une dérivation des humeurs qui ſe portoient vers la poitrine ; par-là ils rendent la reſpiration plus facile, ſans affoiblir. Les aromatiques & les ſpiritueux échauffent trop l'animal pour faciliter le cours du ſang dans les vaiſſeaux pulmonaires ; ils n'agiſſent point d'une maniere ſenſible ſur les poumons ; en faiſant contracter le cœur avec plus de force & de fréquence, ils rendent la reſpiration plus difficile. Les frictions ſeches ſur les épaules, le poitrail & les extrêmités antérieures, ſont d'un grand ſecours pour modérer les ſymptomes de la pouſſe commençante, & favoriſer l'action des remedes : je les crois beaucoup plus utiles que le foie d'antimoine ; ſa célébrité ne doit point aveugler le Maréchal : jamais le foie d'antimoine n'a ſoulagé, & par conſéquent guéri l'animal pouſſif.

La nourriture eſt un objet ſi eſſentiel, lorſqu'il s'agit de pallier la pouſſe, ou de la guérir,

que le Praticien doit sans cesse y veiller. Retranchez l'avoine & le son ; donnez de la paille à des heures réglées ; ne permettez jamais à l'animal de satisfaire son appétit, sur-tout au cheval. Certains Maréchaux prétendent qu'un cheval tenu continuellement au verd, excepté le temps où on le fait travailler, peut rendre pendant plusieurs années de bons services ; mais que si on le tire des pâturages au milieu de l'été, pour le nourrir de foin sec, il deviendra plus oppressé : ils ont encore observé que les chevaux mis au verd pour les guérir d'une toux obstinée, en revenoient entiérement poussifs, sur-tout quand les pâturages étoient abondants en plantes nutritives. Je suis persuadé que le verd ne nuiroit point aux chevaux poussifs, si on les mettoit dans des pâturages fertiles en plantes aromatiques, si on leur empêchoit d'y satisfaire leur appétit, & si on avoit soin de les parfumer avec des substances convenables à l'espece de pousse, le matin avant que de les envoyer au pâturage, & le soir en les faisant rentrer dans l'écurie : elle doit toujours être propre, seche & bien aérée.

Les Maréchaux sont attentifs à faire boire les chevaux poussifs le moins qu'il est possible, étant fondés sur une observation de *Soleysel*, qui constate qu'un cheval poussif abandonné dans une grange à foin pendant six semaines sans boire, fut parfaitement guéri de la pousse. La grande boisson peut bien augmenter la difficulté de respirer, mais la boisson modérée doit rendre la respiration plus facile : suivant l'indication, vous pouvez ajouter à l'eau destinée pour la boisson, du miel exactement mêlé avec des fleurs de soufre, ou du sel marin avec du miel, ou de l'infusion de racine de réglisse. Si la nourriture est d'une grande importance pour le

traitement de la pouffe, l'exercice ne doit pas moins attirer votre attention : faites promener le cheval ou le bœuf tous les jours le matin & le foir pendant une heure ; ne l'expofez point à porter ni à tirer des fardeaux confidérables, à la montée ou en plaine ; évitez même de lui faire gravir des montagnes efcarpées, quoiqu'il ne foit pas chargé.

I. ESPECE. *Pouffe de naiffance.*

LE veau & le poulain, huit à dix mois après leur naiffance, commencent à avoir la refpiration gênée ; ce défaut augmente infenfiblement, & à l'âge de deux ou trois ans on s'apperçoit qu'ils font réellement pouffifs ; ils ont pour l'ordinaire la poitrine refferrée, ils font étroits de devant, la courbure des côtes eft peu confidérable, le fternum a peu de convexité & d'étendue, les vertebres dorfales font quelquefois une courbure dont la convexité regarde la poitrine ; les poumons ne font pas communément affectés, mais ils ne peuvent pas s'étendre à proportion de leur volume ; en conféquence le fang s'accumule dans les vaiffeaux pulmonaires, & oblige la nature à multiplier les infpirations & les expirations, pour accélérer le cours du fang.

La pouffe de naiffance eft incurable.

Une nourriture réglée & médiocre, un exercice modéré, une écurie feche & propre, font les feuls moyens qu'on peut mettre en ufage pour conferver quelque temps le cheval pouffif. Quant au bœuf & à la brebis, il faut les engraiffer & les vendre au Boucher.

II. ESPECE. *Pouffe feche.*

LES flancs font tendus, & battent fréquemment ; l'animal ne jette aucune humeur par les narines ; il

eſt rarement tourmenté de la toux, encore eſt-elle accidentelle à cette eſpece de pouſſe : le malade maigrit en peu de temps ; dès qu'il a marché un inſtant, il eſt eſſouflé ; il dilate conſidérablement les narines à chaque inſpiration ; ſon expiration eſt ſonore, & les forces muſculaires diminuent tous les jours.

Les courſes violentes & longues, les exercices outrés dans des chemins ſcabreux & rapides, le mauvais foin, une diſpoſition particuliere du ſujet, ſont les principes ordinaires de cette maladie.

Faites recevoir à l'animal trois ou quatre fois par jour des vapeurs aqueuſes ; donnez-lui à boire de l'eau miellée ; nourriſſez-le de paille, ou de regain mêlé avec une grande quantité de paille ; exercez-le modérément dans la plaine. Prenez de fleurs de ſoufre, une once ; de miel, trois onces ; incorporez pour un bol, qu'il faut adminiſtrer le matin à jeun, & réitérer le ſoir : continuez ce traitement pendant un mois ou deux ; ſi vous n'obſervez aucun ſoulagement, il eſt inutile d'entreprendre aucun autre remede ; la maladie eſt incurable.

III. Espece. *Pouſſe humide.*

L'animal a la reſpiration laborieuſe, accompagnée d'un râlement plus ou moins fort ; il rend par les naſeaux une humeur tranſparente, tantôt fluide, tantôt viſqueuſe, quelquefois par flocons ; il touſſe ſouvent, les fauſſes côtes s'élevent avec force, & paroiſſent s'abaiſſer en deux temps ; les flancs ſont tendus ; ils forment la corde, (langage de Maréchal) & ils battent avec force à la moindre courſe ou marche forcée.

La nourriture trop abondante, le repos, le long ſéjour dans une écurie humide & mal aérée, les

grandes boiſſons d'eau bourbeuſe, une atmoſphere marécageuſe, paſſent pour les principes de la pouſſe humide.

Placez le malade dans une écurie ſeche, propre & continuellement parfumée avec de l'encens; ne donnez pour nourriture que de la bonne paille de froment, encore faut-il en régler la quantité: faites au poitrail un cautere avec la racine d'ellébore, dont vous entretiendrez l'écoulement pendant deux ou trois mois: ſi les vapeurs d'encens ne produiſoient pas un effet ſenſible, mêlez deux onces de benjoin avec une once d'orpiment; l'animal recevra tous les jours la vapeur de quelques pincées de ce mêlange jeté ſur de la braiſe. Adminiſtrez ſoir & matin un bol composé de deux onces de ſoufre, de demi-once de fer, fondus enſemble, porphyriſés & incorporés avec ſuffiſante quantité de miel. Lorſque le cautere ne fournit pas beaucoup d'humeur, & que l'animal rend toujours par les naſeaux la même quantité de matiere, appliquez ſur l'un & l'autre côté de la poitrine, de larges véſicatoires, que vous renouvellerez toutes les vingt-quatre heures, juſqu'à ce qu'il s'y établiſſe une louable ſuppuration, que vous entretiendrez pendant un mois avec de l'onguent égyptiac animé de mouches cantharides. La boiſſon ſera de l'eau de chaux ſeconde, édulcorée avec beaucoup de miel. N'expoſez point l'animal aux alternatives de chaud & de froid; ne le faites ni galoper ni trotter; conduiſez-le au pas deux ou trois heures par jour; ne l'obligez point à tirer ou à porter des fardeaux dans des endroits eſcarpés. Les grands froids, les longues courſes, les exercices forcés, les breuvages trop frais & le foin verd ſont toujours nuiſibles aux animaux attaqués de la pouſſe humide: lorſqu'elle eſt ancienne, c'eſt perdre ſon temps que d'en entreprendre la guériſon.

IV. Espece. *Pousse causée par une maladie de poitrine.*

La difficulté de respirer est plus ou moins considérable, suivant l'espece de maladie de poitrine. La pousse produite par la toux est ordinairement accompagnée de sifflement ou de râlement, de battements de flancs & de toux, plus ou moins réitérés; elle est avec évacuation de matieres fluides par les naseaux, ou sans évacuation : l'inflammation des poumons laisse toujours après sa guérison une difficulté de respirer plus ou moins grande, souvent causée par une adhérence des poumons à la plevre. Cette difficulté de respirer est suivie d'écoulement d'humeur par les naseaux, lorsqu'elle se trouve compliquée avec l'ulcere des poumons; alors il n'y a point d'espérance de guérison.

Dès que la toux (rangée dans la Classe des *maladies inflammatoires*) ne cede pas aux remedes prescrits, il faut tout mettre en usage pour éviter la pousse : les vapeurs aqueuses réitérées trois ou quatre fois le jour dans une écurie parfumée d'encens, le miel, à la dose de deux livres par jour au cheval, l'eau miellée pour boisson, le soufre incorporé avec suffisante quantité de miel pour des bols, des frictions seches répetées deux fois par jour le long du poitrail & des extrêmités antérieures, la paille pour nourriture, un cautere au poitrail, enfin un exercice modéré, sont les remedes les plus efficaces pour garantir le cheval de la pousse à la suite d'une toux opiniâtre. La pousse qui vient à la suite des autres maladies de poitrine, comme l'inflammation des poumons, &c. est absolument incurable.

V. ESPECE. *Pouſſe par replétion.*

L'ANIMAL eſt gras, replet; il reſpire difficilement au moindre exercice, il bat des flancs, il tombe en ſueur & il râle.

Le foin & l'avoine donnés à diſcrétion, & le grand repos, ſont les principes de cette eſpece de pouſſe; ainſi il n'eſt pas ſurprenant de voir les chevaux des Curés & des Chanoines, devenir pouſſifs. Lorſque la pouſſe a pris un accroiſſement conſidérable, l'animal devient maigre; il languit & meurt, comme s'il étoit attaqué d'une maladie de conſomption avec ulcere interne.

Auſſi-tôt que vous vous appercevrez qu'un cheval ou un bœuf prend trop d'embonpoint, quand même il ne mangeroit qu'une quantité de foin & d'avoine égale à celle qu'on donne à ſes compagnons, il faut lui retrancher le foin, l'avoine, & y ſubſtituer de la paille avec peu de foin, enſuite ne lui préſenter que de la paille, l'exercer deux heures le matin, deux heures le ſoir, à labourer des terres légeres. Si la difficulté de reſpirer eſt bien ſenſible, faites un cautere avec l'ellébore au poitrail; vous en entretiendrez l'écoulement pendant deux mois; donnez des bols faits avec le ſoufre, la limaille d'acier & le miel; réduiſez le malade à la paille pour toute nourriture; ne faites boire tous les jours qu'une petite quantité d'infuſion de racine de régliſſe; adminiſtrez de deux jours l'un, un lavement composé d'une légere infuſion d'aloës dans une décoction de racine de guimauve; étrillez & bouchonnez exactement le cheval & le bœuf deux fois par jour.



CLASSE CINQUIEME.

FOIBLESSES.

Maladies paralytiques, maladies quiétales, abattements, insensibilités, résolutions de nerfs, débilités de nerfs.

LA foiblesse des sens & des mouvements libres ou involontaires, forme le caractere essentiel des maladies de cette Classe. L'œil, le nez, la bouche, les oreilles, les téguments, les parties de la génération, ne font naître des idées à l'animal, qu'autant que les nerfs distribués dans ces parties, peuvent transmettre à l'ame les impressions qu'ils reçoivent. La sensibilité & l'irritabilité de ces nerfs viennent-elles à diminuer, aussi-tôt la vue s'affoiblit, la membrane pituitaire ne distingue que foiblement la plante odorante, du corps inodore; le dégoût survient, les sons se font entendre d'une maniere confuse, les téguments sont peu irrités par l'aiguillon ou l'éperon, le membre entre à peine en érection à l'approche de la femelle, les aliments, de quelque espece qu'ils soient, ne sont plus desirés avec empressement.

Les nerfs ne peuvent-ils plus transmettre l'impression des corps extérieurs, l'animal ne voit point, il n'entend pas, il est entiérement dégoûté, l'aiguillon n'irrite plus les téguments, il ne peut plus s'accoupler, & il refuse les aliments les plus nutritifs.

Les nerfs qui ſervent au mouvement des muſcles, ſont-ils affoiblis, ils ne ſe contractent qu'avec peine, l'animal languit, il ſe tranſporte difficilement d'un endroit à un autre : la libre communication des nerfs avec les muſcles eſt-elle abſolument interrompue, auſſi-tôt les muſcles ceſſent de ſe contracter, & l'animal ne peut ſe mouvoir.

Cette théorie n'eſt point fondée ſur de vaines conjectures, elle a pour baſe l'expérience & l'obſervation. Faites la ligature d'un nerf qui va ſe diſtribuer dans une portion des téguments ou dans un muſcle ; ſi la ligature comprime doucement le nerf, la portion des téguments perdra un peu de ſa ſenſibilité naturelle, & le muſcle ſe contractera avec moins de force ; ſi la ligature des téguments eſt forte, ou ſi vous coupez entiérement le nerf, auſſi-tôt la ſenſibilité & la contraction ſeront abolies. Donnez un coup violent ſur la tête du bœuf ou de la brebis, l'animal tombera par terre, ſa ſenſibilité diminuera conſidérablement, il ne contractera plus avec la même force certains muſcles, à moins que la commotion du cerveau n'ait été aſſez forte pour produire un ſpaſme mortel. Le mouvement muſculaire & les ſenſations dépendent donc de l'intégrité des nerfs & du cerveau. Interceptez la communication du cerveau avec les nerfs néceſſaires à une ſenſation ou à un mouvement quelconque, vous ſupprimerez cette ſenſation & ce mouvement. Perſonne ne peut contredire cette théorie ; elle eſt évidemment démontrée par les expériences précédentes, & par une infinité d'autres, qu'il ſeroit trop long de rapporter. Si on connoiſſoit la ſtructure interne des nerfs & du cerveau, & les fonctions particulieres de ces organes, quelle lumiere cette théorie ne jeteroit-elle pas ſur l'art de guérir ! On pourroit,

en faiſant des recherches exactes ſur les animaux malades & ſur les cadavres, parvenir à connoître les affections particulieres du cerveau, les différentes cauſes de l'affoibliſſement des nerfs, ou plutôt ce qui s'oppoſe à la libre communication du cerveau, par le moyen des nerfs, avec les organes des ſens & du mouvement. Malheureuſement pour la pratique, on n'a pas encore découvert la ſtructure interne des nerfs, celle du cerveau & ſes fonctions; & plus on conſidere attentivement les membranes & la matiere pulpeuſe des nerfs, la ſubſtance corticale & médullaire du cerveau, ſes membranes, ſes ventricules, les fluides dont ils ſont arroſés, ſa correſpondance immédiate avec tous les nerfs du corps humain, la maniere dont les impreſſions des corps extérieurs ſe tranſmettent au cerveau, & du cerveau à l'ame, plus on ſe voit éloigné de cette heureuſe découverte: quelle gloire pour le mortel qui pourroit ſeulement en indiquer la poſſibilité! En conſéquence, comment pouvoir établir d'une maniere poſitive, que le ſiege des maladies de cette Claſſe réſide plutôt dans le cerveau que dans les nerfs de la partie affectée? Un corps extérieur intéreſſe-t-il un nerf de la jambe antérieure, cela eſt évident, le mal a ſon ſiege dans le nerf piqué, ou comprimé, ou en partie coupé; mais lorſque vous ne voyez aucune léſion extérieure des nerfs qui ſe diſtribuent dans la partie léſée, vous ne pouvez point porter de jugement certain ſur le ſiege de la maladie. Au milieu de tant d'incertitudes, agiſſez comme les Praticiens qui ne s'occupent qu'à diſtinguer les eſpeces de maladies les unes des autres, par leurs ſymptomes, & à connoître les remedes propres à combattre chacune de ces eſpeces, plus par les effets ſenſibles de ces remedes, que par des raiſonnements ſyſtématiques.

Les naseau-détersifs, si célébrés pour les foiblesses, passent avec raison pour agir avec force sur le genre nerveux; ils irritent vivement la membrane pituitaire; en conséquence la nature est engagée à faire ses efforts pour les chasser hors du nez; elle emploie pour cela une forte expiration, qui est suivie d'une violente secousse de la tête & de la poitrine: cette irritation produit encore une secrétion & une évacuation plus abondante de mucosité. Ces médicaments réveillent donc le genre nerveux, en même temps qu'ils font l'office d'inflammatoire, puisqu'ils détournent sur la membrane pituitaire une plus grande quantité de fluide. Si la foiblesse des nerfs venoit de l'excessive replétion des vaisseaux sanguins, ou d'un violent coup sur la tête, ou d'une inflammation de la tête, les naseau-détersifs seroient nuisibles. Ces médicaments se prescrivent, pour les maladies de foiblesse, en vapeurs ou en poudre, qu'on souffle dans les naseaux: mais de quelque maniere qu'on les administre, il faut toujours commencer par les plus doux, & venir par degrés aux plus forts, à moins qu'il ne soit essentiel d'exciter tout à coup un ébranlement considérable dans toute la machine animale. Les feuilles de bétoine réduites en poudre subtile, & le tabac ordinaire, soufflés à petite dose, par le moyen d'un chalumeau, produisent, sans enflammer la membrane pituitaire, une évacuation sensible d'humeurs muqueuses, & un ébrouement léger: le tabac d'Espagne, la racine d'ellébore blanc, l'euphorbe, conviennent rarement dans les foiblesses; ils enflamment la membrane pituitaire, & causent des ébrouements si forts, que les fonctions du cerveau, & sur-tout de la poitrine, en sont dérangées: ce n'est que dans la foiblesse des nerfs, compliquée avec l'assoupissement,

qu'ils peuvent produire de bons effets, encore faut-il les faire pénétrer à petite dose dans les naseaux. Employez rarement les naseau-détersifs dont la vapeur est extrêmement active, comme l'eau de luce & l'alkali volatil de sel ammoniac ; ils agissent avec trop de promptitude & de force sur les nerfs de la membrane pituitaire, ils sont même capables de faire naître d'autres maladies, aussi dangereuses que l'assoupissement ; en général, ils augmentent peu la secrétion & l'excrétion des humeurs nasales.

L'action des salivaires n'est accompagnée d'aucun danger dans la plupart des maladies de cette Classe ; au contraire, ils en diminuent sensiblement les symptomes, ils font une dérivation des humeurs qui se portent vers la tête, ils rendent les sens du malade plus vifs, ils aiguisent l'appétit, ils dissipent le dégoût, & favorisent souvent le mouvement & la sensibilité des parties éloignées de la tête : ainsi dans les foiblesses vous devez employer les salivaires, excepté les especes de cette Classe où la tête est affectée d'inflammation ou de pléthôre. Les pelotes d'*assa-fœtida*, les racines de pyrethre & de gentiane sont les médicaments les plus efficaces pour cet effet ; vous pouvez y ajouter, suivant l'indication, des plantes ou des résines aromatiques : ces dernieres substances jouissent d'une grande vertu pour remédier à la foiblesse des nerfs ; car il semble que les molécules aromatiques ont plus de facilité qu'aucun autre corps à pénétrer dans le tissu des nerfs, à réveiller leur action engourdie, & à les rétablir dans leur premier état. Les feuilles de sauge, la gomme ammoniac & le benjoin sont pour l'ordinaire les médicaments aromatiques préférés. Les spiritueux ne doivent point être rejettés ; l'animal peu accoutumé à cette espece de boisson, en éprouve quelquefois des effets qui

tiennent du prodige ; ils le raniment en très-peu de temps, ils réparent ses forces musculaires abattues, & ses sens prennent plus de vigueur. Le vin est le premier de tous les spiritueux ; il ne fatigue, ni le bœuf, ni le cheval, ni la brebis, pourvu que vous l'administriez à une dose modérée : à une forte dose, il produit des effets opposés ; car bien loin de réveiller les sens & les forces musculaires, il les jette dans une espece de stupeur, nommée *ivresse*, qui dure autant de temps que le vin agit sur le cerveau. Lorsque l'action du vin est trop lente, faites usage de l'eau-de-vie, dont vous réitérerez la dose, plutôt que d'en faire boire une grande quantité à la fois. Si vous voulez administrer des spiritueux en lavement, ne vous servez que de bon vin, particuliérement chez le cheval, dont les tuniques intestinales sont beaucoup plus sensibles & irritables que celles des intestins du bœuf. Associez les plantes aromatiques avec les spiritueux, en faisant macérer à une douce chaleur les plantes dans une suffisante quantité de vin. Les aromatiques paroissent favoriser l'action des spiritueux, & réciproquement les spiritueux celle des aromatiques. Quoique le camphre soit une substance très-subtile, & abondante en parties aromatiques, ne vous opiniâtrez pas à en faire un long usage, quand il seroit en solution dans l'eau-de-vie : j'ai observé qu'en général il étoit ici plus nuisible qu'utile. L'alkali volatil mêlé avec l'eau-de-vie & des substances aromatiques, & prescrit intérieurement, n'est pas aussi salutaire qu'extérieurement : son extrême activité le met bien dans le cas de ranimer avec promptitude les fonctions des nerfs & du cerveau ; mais il irrite, & quelquefois enflamme les premieres voies, sur-tout la caillette du bœuf & la portion duodénale de l'estomac du cheval : étendu dans

dans beaucoup d'eau, il ne produit aucun effet ſenſible. Lorſque vous jugerez que l'alkali volatil peut être de quelque utilité, pris intérieurement, incorporez-le avec beaucoup de miel.

Les eaux minérales ſulfureuſes alkalines, & même les eaux minérales ferrugineuſes, paſſent depuis long-temps pour combattre avec ſuccès les foibleſſes : on les adminiſtre en breuvage, en lavement, en boiſſon, en douche, en fomentation & en bain. La boue de ces eaux s'applique ſur la partie affectée ; mais la difficulté, ou plutôt l'impoſſibilité de tranſporter le malade à peu de frais dans l'endroit où ſont les fontaines d'eaux minérales, ſera toujours un obſtacle pour l'uſage de ces eaux : les animaux voiſins des fontaines minérales, peuvent jouir de cet avantage : en boiſſon, elles fatiguent moins le cheval que le bœuf, & lui font plus de bien : ordinairement elles excitent le cours des urines, ſi eſſentiel dans les maladies de cette Claſſe. Si les eaux minérales purgeoient l'animal, il faudroit s'en abſtenir ; les évacuations abondantes par l'anus, naturelles, ou produites par des médicaments, ont toujours augmenté la foibleſſe des ſens & du mouvement muſculaire ; même lorſque la foibleſſe vient de l'affluence d'une humeur vers la tête, ne donnez les purgatifs qu'en lavement ; la dérivation ſera plus prompte, & n'affoiblira pas autant l'animal : il eſt donc plus avantageux de favoriſer dans ces maladies, l'évacuation des urines, que celle des matieres fécales. La ſaignée, le feu, les ſetons, les véſicatoires & les parfums ne doivent pas ici être rangés dans la claſſe des remedes inutiles ; ils ſont tous les jours employés avec ſuccès dans pluſieurs eſpeces de foibleſſes : la ſaignée ſoulage la plupart des animaux attaqués d'affections ſoporeuſes ; mais ceux qui

font affectés de foibleffe des fens, ou d'affections paralytiques, en éprouvent de très-mauvais effets; elle diminue les forces mufculaires, & affoiblit les organes des fens; ce n'eft donc que dans les foibleffes dépendantes de pléthôre, qu'elle convient. Le feu eft plus accrédité chez les Maréchaux, que la faignée; ils appliquent un fer rouge fur l'endroit affecté, ou fur les environs, ou ils brûlent fur ces parties des étoupes; mais de quelque maniere qu'ils cautérifent, il faut, pour en obtenir de bons effets, que la brûlure foit grande & profonde, en raifon de l'efpece & de l'intenfité de la maladie. Je ne crois pas qu'on fe foit jamais plaint des mauvais effets du feu dans la plupart des maladies de foibleffe, fur-tout des étoupes enflammées; il ranime avec force le genre nerveux, il établit une dérivation fenfible, & il eft fuivi d'un effet plus prompt que les ventoufes & le feton. Les ventoufes n'agiffent que foiblement fur les parties paralyfées, & n'ont jamais été accompagnées d'un fuccès heureux: le feton avec la racine d'ellébore eft plus utile; il enflamme les parties où il eft appliqué, il détermine une abondante fuppuration, il établit une dérivation plus confidérable que le feu, mais il ne réveille pas le genre nerveux, comme le cautere actuel: le feton avec les crins enduits d'onguent de fcarabées, n'eft point à négliger; quoiqu'il agiffe plus lentement que le feton avec la racine d'ellébore, il ne laiffe pas que d'entretenir un écoulement falutaire, & d'irriter continuellement les nerfs de la partie où il eft fitué: cette irritation eft cependant moins efficace que celle des inflammatoires. L'onguent de mouches cantharides ou de fcarabées, mis fur une partie affectée de paralyfie, produit l'inflammation la plus vive, &, s'il eft réitéré, une fuppuration

abondante ; en même temps il s'échappe de cet onguent des molécules de mouches cantharides ou de ſcarabées, qui paſſent dans le tiſſu des muſcles & dans les vaiſſeaux abſorbants continus avec les veines : ces molécules ayant pénétré dans le torrent de la circulation, elles augmentent la contraction du cœur, la vélocité du fluide ſanguin & des autres humeurs qui ſe ſéparent du ſang. Réitérez ſouvent l'application de l'onguent de mouches cantharides ou de ſcarabées, ſi vous voulez qu'il réuſſiſſe ; ne craignez point de former de grands ulceres, & de cauſer de vives douleurs : l'ulcere n'eſt pas difficile à cicatriſer, lorſqu'on ceſſe l'application des véſicatoires, & la douleur ſe calme auſſi-tôt qu'on panſe la partie ulcérée, avec le digeſtif. Les frictions avec un bouchon de paille, répétées deux ou trois fois par jour, ne réuſſiſſent pas comme les frictions faites avec l'huile de laurier, ou avec l'huile par expreſſion de noix muſcade, ou avec l'eau-de-vie ſaturée de ſavon, ou avec une forte infuſion de feuilles de ſauge dans parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre, ou avec un mêlange de ſavon, d'alkali volatil & d'eau-de-vie ; alors ces frictions rendent aux muſcles affoiblis ou paralyſés, leur premiere vigueur, particuliérement ſi vous favoriſez leur action, en appliquant ſur la partie affectée, des cataplaſmes faits avec les feuilles de ſauge & l'eau-de-vie : réitérez l'application des cataplaſmes toutes les ſix heures, & ayez ſoin, lorſque vous changerez de cataplaſme, de frotter pendant demi-heure l'endroit léſé, avec un des mêlanges ci-deſſus.

Les parfums aromatiques, de quelque nature qu'ils ſoient, agiſſent toujours foiblement ſur les muſcles paralyſés ; & s'ils ont produit de bons

effets, on ne le doit qu'aux frictions préliminaires, faites avec un des mêlanges ci-dessus.

La réussite de ces remedes ne répond pas toujours à l'espérance que les Maréchaux s'en forment. Lorsque la paralysie de plusieurs muscles essentiels à la progression, a résisté aux médicaments les plus actifs pendant quinze jours ou trois semaines, ouvrez le tronc des carotides; ce seroit perdre votre temps, votre argent & vos peines, que d'en poursuivre la guérison. Si l'animal passoit de l'état soporeux à la paralysie, ouvrez le tronc des carotides, ou assommez-le. Il est donc bien important aux Maréchaux de connoître les maladies incurables, pour ne pas jeter le Cavalier, le Laboureur & le Berger dans des dépenses inutiles, ou qui excedent le prix de l'animal.

ORDRE PREMIER.

FOIBLESSE DES SENS.

LES organes de la vue, de l'ouie, de l'odorat & du goût, & les téguments pechent, ou par diminution de sensibilité, ou par privation entiere de sensibilité. La sensibilité de ces organes est-elle diminuée, l'animal ne voit pas distinctement les objets, les sons n'agissent que foiblement sur ses oreilles, la membrane pituitaire distingue difficilement les corps odorants les uns des autres; il répugne peu aux aliments qu'il abhorre en parfaite santé, ou il perd l'appétit, & ses téguments sont presque insensibles à l'aiguillon ou à l'éperon: l'insensibilité est-elle entiere, il ne voit plus aucun objet, il n'entend rien, les corps odorants ne frappent plus sa membrane pituitaire, il mange

indifféremment toutes ſortes d'aliments, ou il perd abſolument l'appétit, & il ne donne plus aucune marque de douleur, lorſqu'on frappe ou pique ſes téguments.

GENRE PREMIER.

Privation entiere de la vue, ſans opacité. (Goutte ſereine.)

L'ANIMAL ne diſtingue, ni la grandeur, ni la figure des objets éloignés; la cornée tranſparente, l'humeur aqueuſe, le cryſtallin & l'humeur vitrée jouiſſent de leur tranſparence naturelle; l'iris n'eſt doué d'aucun mouvement ſenſible. Faites paſſer ſubitement le malade d'une écurie obſcure, dans un endroit fort éclairé, vous n'appercevrez point la prunelle ſe reſſerrer ou ſe dilater; fermez les paupieres du malade quelque temps; ouvrez-les ſubitement au grand jour, la pupille conſervera toujours la même grandeur; paſſez la main devant l'œil affecté, les paupieres & l'œil reſteront comme immobiles.

La *goutte ſereine* attaque rarement les beſtiaux; je n'ai vu qu'un cheval affecté de cette maladie; il étoit âgé de cinq ans, vif & colere; il n'avoit qu'un œil malade, & l'autre étoit parfaitement ſain. Si le malade n'éprouve pas d'autres accidents que la perte de la vue, il eſt inutile de tenter des remedes; ils ſont infructueux, comme on l'éprouva ſur le cheval dont je viens de parler.



GENRE SECOND.

Perte de l'ouie. (Surdité.)

Les ſons les plus aigus ne font point mouvoir les oreilles de l'animal ; il ne dirige point ſa tête vers l'endroit d'où partent les rayons ſonores, il eſt inſenſible à la voix de ſon maître & au bruit du fouet : lorſque la ſurdité n'eſt pas entiere, un bruit violent lui fait mouvoir les oreilles, il tourne la tête du côté où le bruit ſe fait entendre.

La ſurdité eſt de naiſſance, ou accidentelle ; la ſurdité accidentelle peut dépendre de la vieilleſſe de l'animal, de l'abondance & de la tenacité de l'humeur qui revêt le conduit externe de l'oreille & la face extérieure de la membrane du tambour, de l'inſenſibilité du nerf auditif, d'un ulcere, d'une humeur hétérogene, d'une tumeur qui bouche le conduit auditif externe, & d'une léſion des parties contenues dans la caiſſe du tambour ou dans le labyrinthe. La difficulté de connoître le principe de la ſurdité, à cauſe de la longueur du cartilage extérieur de l'oreille, & de la ſituation des parties qui conſtituent cet organe, mettra toujours le Praticien dans la néceſſité de tirer des indications douteuſes, & de donner des remedes incertains.

Les injections dans l'oreille augmentent toujours la ſurdité, & ne remédient point aux maladies indépendantes de l'oreille : j'aimerois mieux y introduire du coton imbibé d'une liqueur propre à combattre le mal qu'on y ſoupçonne. Si la ſurdité vient de la viſcoſité de l'humeur qui revêt les parois internes de l'oreille externe, le vin miellé, ſaturé de

ſavon, peut la diſſoudre, & fortifier en même temps la membrane du tympan; ſi elle eſt produite par une tumeur polypeuſe, il faut arracher la tumeur avec des pincettes; s'il y a douleur & chaleur dans l'oreille externe, faites-y pénétrer du coton imbibé de décoction de racine de guimauve, aiguiſée de nitre ou de ſel de ſaturne: quand l'oreille externe n'eſt affectée, ni de douleur, ni de chaleur, certains prétendent avoir éprouvé de bons effets des parfums aromatiques: le coton imbibé d'huile eſſentielle de girofle, les véſicatoires ou le feu avec les étoupes, près de la baſe de l'oreille externe, peuvent être mis en pratique.

Ne faites aucun remede pour la ſurdité critique; ordinairement elle ſe diſſipe à meſure que le convaleſcent recouvre ſes forces & ſa ſanté.

GENRE TROISIEME.

Perte d'odorat.

LES odeurs déſagréables n'irritent point la membrane pituitaire du malade; il ne fait point de fortes expirations pour chaſſer les corps d'une odeur vive & déſagréable. Les beſtiaux ſont plus ſujets à cette maladie que ne le penſe le vulgaire des Maréchaux.

Le cheval morveux des deux narines, le cheval attaqué de deux polypes, le cheval affecté d'une gourme qui jette abondamment par les naſeaux, le cheval dont la membrane pituitaire eſt enflammée ou ulcérée, diſtingue difficilement les corps odorants, des ſubſtances inodores; d'ailleurs l'inſenſibilité des nerfs olfactifs peut exiſter comme celle des nerfs optiques.

La perte de l'odorat, qui vient de la morve, ou d'un polype, ou de la gourme, ou de l'inflammation de la membrane pituitaire, n'eſt qu'un ſymptome de ces maladies, qui ſe diſſipe lorſqu'on les guérit; mais quand la perte de l'odorat eſt produite par la paralyſie du nerf olfactif, les parfums aromatiques ſont les remedes les mieux indiqués, à moins que la paralyſie ne tire ſon origine de la pléthôre; alors ſaignez copieuſement le cheval à la veine jugulaire; donnez-lui de l'eau blanche nitrée en boiſſon & en lavement; faites-lui prendre un demi-bain, ſi la chaleur du ſoleil eſt aſſez grande pour échauffer l'eau; enſuite introduiſez dans les naſeaux les vapeurs qui s'élevent d'une forte décoction de feuilles de ſauge dans parties égales d'eau & de vinaigre: dès qu'il n'y a plus apparence de pléthôre, terminez la cure par les parfums aromatiques, avec l'encens, ou les baies de genievre, ou le ſuccin, ou le benjoin; employez les ſalivaires pendant tout le traitement, lorſqu'il n'y a point de pléthôre; quoiqu'ils n'agiſſent pas immédiatement ſur la membrane pituitaire, ils ne laiſſent pas d'établir une heureuſe dérivation.

GENRE QUATRIEME.

Dégoût; inappétence; perte d'appétit.

L'ANIMAL mange moins qu'à l'ordinaire, ou il refuſe abſolument la nourriture. Pluſieurs diſtinguent le dégoût, de l'inappétence: le dégoût eſt, ſuivant eux, une ſuppreſſion de la faculté de connoître les différentes ſaveurs des corps; l'inappétence eſt une diminution ſenſible, ou une ceſſation entiere de la faim. Si l'on n'avoit pas égard à

la voracité du cheval & du porc, lorſqu'ils ont reſté quelque temps ſans manger, on ſeroit porté à croire qu'ils ſe nourriſſent indifféremment de toutes ſortes de ſubſtances végétales, ſans diſtinguer leur ſaveur ; mais préſentez-leur des plantes nuiſibles mêlées avec des plantes ſalutaires, lorſqu'ils ont commencé à ſatisfaire leur appétit, vous obſerverez leur attention à ſéparer les mauvaiſes plantes des bonnes, à rejetter les premieres, & à manger les ſecondes. Pour la ſuppreſſion abſolue de la faculté de connoître les différentes ſaveurs des végétaux, il faut admettre une paralyſie entiere des nerfs qui ſervent à tranſmettre au cerveau, & du cerveau à l'ame, les impreſſions des corps ſavoureux. Comme cette ſuppreſſion n'entraîne pas le refus des aliments, il paroît qu'ils ſont fondés à diſtinguer l'inappétence, du dégoût. Cependant, pour ſe conformer à l'uſage, & ne pas créer des eſpeces que l'obſervation n'a pas confirmées, on appellera cheval dégoûté, celui qui mange moins qu'à l'ordinaire, ou qui refuſe entiérement la nourriture.

Le dégoût ou la perte d'appétit, qui accompagne la plupart des maladies, eſt un ſymptome qui ne forma jamais une eſpece particuliere de maladie.

I. Espece. *Dégoût par la dépravation des humeurs contenues dans les premieres voies.*

Le bœuf ou le cheval mange peu ; il répugne aux aliments ordinaires ; ſa langue eſt blanche, ſes excréments different de ceux qu'il évacue lorſqu'il eſt en parfaite ſanté ; ils ſont, ou plus deſſéchés, ou plus humectés ; tantôt il eſt altéré, tantôt il rejette les boiſſons abondantes : il reſte quatre à cinq jours dans cet état, ſi vous le tenez à un

régime analogue au principe de sa maladie; au contraire, si vous le forcez à manger, le dégoût subsiste plus long-temps.

Les mauvaises qualités du fourrage, les pâturages dans des terreins marécageux, le long séjour dans une écurie humide, remplie de fumier & mal aérée, le défaut d'exercice, l'abondance de la graisse, sont les principes communs du dégoût.

Suivant les Maréchaux & les Palefreniers, il n'y a point de maladies plus fréquentes que le dégoût, parce qu'ils confondent ordinairement le dégoût symptomatique avec le dégoût essentiel; aussi dès qu'un cheval ou un bœuf est dégoûté, sans l'examiner, ils le saignent au palais, le matin à jeun; ils pratiquent cette saignée entre le troisieme & le quatrieme sillon du palais, avec une corne de cerf bien pointue, ou avec une lancette; un moment après, ils leur donnent du son mouillé pour arrêter le sang; mais si tous ceux qui ont ouvert l'artere palatine, avoient eu assez de bonne foi pour avouer leur faute, il y a long-temps que cette espece de saignée seroit rejettée. Lorsqu'après cette saignée l'animal continue d'être dégoûté, ils le tiennent au mastigadour, deux heures par jour; ensuite ils lui font mâcher des pilules d'*assa-fœtida*: au bœuf, ils frottent la bouche trois fois par jour avec un mêlange de sel, d'ail, de poivre, de cumin & de vinaigre: certains lui font avaler une infusion de feuilles de rue ou de serpolet dans trois livres de vin; quelques-uns donnent une once de thériaque ou d'orviétan dans une livre de vin; enfin les plus ineptes administrent en boisson un mêlange imparfait d'huile & de vin.

Tous ces médicaments échauffent & irritent les premieres voies, particuliérement la bouche, l'œsophage, l'estomac du cheval, la caillette du

bœuf & de la brebis ; mais cette irritation est dangereuse, lorsque la langue est chaude, les urines chargées & rougeâtres, & les crottins secs ; alors tenez le cheval & le bœuf à l'eau blanche nitrée pour boisson, & au son imbibé d'eau nitrée pour nourriture ; administrez des lavements composés de décoction de racine de guimauve, aiguisée de nitre : les bains, si la saison le permet, un exercice très-modéré, une écurie fraîche, seche & propre ; la saignée à la veine jugulaire, lorsqu'il y a pléthôre, sont ici d'un très-grand secours. Si la langue n'a pas sa couleur naturelle, si l'animal est triste, si les urines sont claires & les crottins humides, faites-lui mâcher des pelotes d'*assa-fœtida* ; nourrissez-le de son, où vous mêlerez plus ou moins de sel marin ; administrez un breuvage composé de demi-once de racine de gentiane pulvérisée & délayée dans une livre de vin ; breuvage que vous réitérerez deux fois par jour pendant quatre ou cinq jours consécutifs ; ne faites boire que de l'eau aiguisée de sel marin ; exercez le malade avant que de lui présenter à manger ; ayez soin de l'étriller deux fois par jour ; enfin gardez-vous de le saigner. Si le dégoût ne cédoit pas à ce régime, vous purgeriez le cheval & le bœuf avec l'aloës délayé, à la dose d'une once, dans deux livres d'eau blanche ; ensuite vous reviendrez aux remedes prescrits ci-dessus.

II. ESPECE. *Dégoût par des substances d'une saveur désagréable.*

FAITES prendre à un cheval ou à un bœuf bien portant, un breuvage composé de substances âcres, ameres & désagréables, il restera un jour ou deux, & quelquefois trois, sans prendre beaucoup de nourriture. Le cheval a-t-il mangé des plantes alté-

rées, ou de mauvaiſe qualité, il eſt dégoûté pendant deux ou trois jours.

La ſaignée au palais, les aromatiques & les ſpiritueux en breuvage, les pelotes *d'aſſa-fœtida*, la thériaque, & autres remedes de cette eſpece, ne conviennent point dans ce dégoût : contentez-vous de laver la bouche de l'animal dégoûté, avec du vin ſaturé de ſel marin, enſuite de lui faire boire une livre de bon vin vieux, vous verrez bientôt le dégoût paſſager diminuer, & l'appétit reparoître.

III. ESPECE. *Dégoût par la marche.*

APRÈS quelques jours de marche, l'animal refuſe l'avoine ; enſuite il mange peu de foin ; le dégoût, bien loin de ſe diſſiper, prend tous les jours un accroiſſement ſenſible, les forces muſculaires diminuent, & l'animal ſuccombe. Plus le dégoût a été conſidérable, plus les forces muſculaires ſont affoiblies & longues à ſe rétablir.

Mettez le malade dans une écurie propre, ſeche & bien aérée ; changez trois fois par jour de litiere ; donnez pour boiſſon de l'eau blanche aiguiſée de nitre, & un peu de foin fin pour nourriture. Si la bouche n'étoit pas enflammée, ni les crottins ſecs, ſubſtituez au nitre du ſel marin, & adminiſtrez le matin & le ſoir une ſoupe compoſée de bon vin & de pain ; lorſqu'il refuſe de la manger, faites-lui boire deux livres de vin le matin, autant le ſoir : le vin eſt une excellente boiſſon pour réveiller l'appétit des chevaux dans les voyages de long cours ; mais il ne faut pas les y accoutumer dès les premiers jours du voyage ; il ne produiroit aucun effet ſenſible à une doſe médiocre, quand ils ſeroient las & dégoûtés. Si vous voyagez pendant les grandes chaleurs de l'été, ne préſentez jamais de l'avoine

aux chevaux, mais du ſon humecté; ils ſeront moins expoſés au dégoût & à être échauffés. Si cette eſpece de dégoût étoit accompagnée de pléthôre & d'une grande chaleur, une petite ſaignée à la veine jugulaire rétablira l'appétit, les forces muſculaires & la chaleur naturelle.

GENRE CINQUIEME.

Impuiſſance. (Inſenſibilité pour l'acte vénérien.)

LE taureau refuſe de couvrir la vache en chaleur, & l'étalon de ſaillir la jument; le membre de l'un & de l'autre n'entre point en érection, ou ſi foiblement, qu'il leur eſt impoſſible de s'acquitter parfaitement des devoirs de l'acte vénérien. Je ne parle pas de cette impuiſſance cauſée par un coït trop réitéré, par une longue maladie, & par des fatigues outrées, mais de cette impuiſſance qui vient de la foibleſſe naturelle des organes de la génération.

Voulez-vous exciter un taureau ou un étalon à l'acte vénérien, & lui faire acquérir aſſez de force pour bien remplir cette fonction, placez le taureau à côté d'une vache en chaleur, & l'étalon à côté d'une jument échauffée; attachez court ces animaux, de crainte qu'ils ne ſe mordent ou ne ſe bleſſent; frottez les teſticules & le fourreau avec du vin ſaturé de ſel ammoniac, & où vous aurez fait infuſer une grande quantité de feuilles de ſauge; appliquez ſur ces parties un cataplaſme compoſé de feuilles de rue & de vin; donnez tous les jours en breuvage trois livres de vin, & pour nourriture, de l'avoine & du bon foin ſaupoudré de ſel marin,

Si ces moyens mis en pratique pendant douze ou quinze jours, ne réussissent point, conseillez au propriétaire de tels animaux, de ne jamais les admettre dans un haras. Au commencement du printemps suivant, vous pouvez encore tenter les mêmes remedes; s'ils sont infructueux, soyez persuadé que vous n'aurez jamais de belles productions de ces animaux, quand même ils viendroient à jouir du pouvoir d'engendrer.

Lorsque les juments & les vaches ne peuvent pas entrer en chaleur, tenez-les pendant le jour dans une écurie où elles voient continuellement l'étalon & le taureau empressés à les saillir; frottez les parties génitales avec une étoffe de laine; fomentez la vulve avec une forte infusion de feuilles de rue & de sauge dans du vin; donnez-leur du foin abondant en plantes nutritives & aromatiques, & du sel marin mêlé avec l'avoine; administrez en lavement une forte infusion de racine de gentiane dans une eau saturée de sel marin.

GENRE SIXIEME.

Insensibilité des téguments avec tumeurs blanchâtres dans le tissu cellulaire de la langue & des muscles. (Ladrerie. Lépre des porcs.)

LES téguments sont insensibles, l'animal se remue difficilement, & paroît triste; les bords & la partie inférieure de la langue, quelquefois le palais, sont chargés de petites tumeurs blanchâtres, rarement noirâtres, souvent remplies d'une humeur épaisse; lorsque la maladie a fait du progrès, la

racine des poils est pour l'ordinaire ensanglantée, l'animal peut à peine se soutenir sur le train de derriere. Il est des cas où la *ladrerie* ne se connoît qu'après avoir tué l'animal & l'avoir mis en morceaux; alors on trouve le tissu cellulaire des muscles chargé de petits grains blanchâtres : ces grains existent chez tous les animaux attaqués de ladrerie.

Cette maladie, jusqu'à présent particuliere au porc, vient ordinairement de la mal-propreté où on l'abandonne, & de la corruption que produisent les substances infectes dont il a coutume de se remplir. Le sanglier, espece de cochon sauvage, n'est point sujet à la ladrerie, parce qu'il ne dévore point de semblables ordures, & vit communément de grains, de fruits, de glands & de racines; de même le jeune cochon n'y est point exposé tant qu'il tette.

La ladrerie ne se communique pas ordinairement d'un porc malade à un porc sain : lorsqu'elle est parvenue vers son dernier degré d'accroissement, elle est incurable; il ne faut pas s'en étonner, puisque dans son commencement elle est très-difficile à guérir. Mettez le porc ladre sous un hangar exactement pavé, propre & bien aéré; étrillez-le deux fois par jour; faites-le baigner tous les jours dans une eau courante & pure; au sortir du bain, bouchonnez-le exactement; ensuite ramenez-le à l'étable, où vous changerez de litiere quatre fois par jour; faites-le promener une heure le matin, autant le soir, sans lui permettre de manger aucune substance impure; nourrissez-le de grains de froment ou d'avoine, & de son humecté d'eau aiguisée de nitre. Que cette nourriture soit prescrite à une dose modérée & dans des temps réglés.

Plusieurs proposent de mêler tous les jours une

once de foie d'antimoine porphyrisé, avec le son qui lui sert de nourriture, & cela pendant un mois; d'autres ajoutent à sa nourriture du marc de vin, mêlé avec du son & de l'eau; ceux-ci recommandent de le saigner & purger, de lui pratiquer un seton au poitrail, & de lui donner une once de cinabre porphyrisé & mêlé avec une livre de son. Les premiers ont quelquefois réussi à guérir la ladrerie commençante; les seconds n'ont obtenu aucun succès; les troisiemes ont toujours rendu le porc plus malade. Préférez à tous ces remedes l'usage de la racine de patience sauvage & des fleurs de soufre, soit en parfum, soit avec les aliments.

Prenez de fleurs de soufre, trois onces; de son, une livre; mêlez exactement, & humectez le mélange avec de l'eau simple ou aiguisée de sel marin; réitérez cette dose de fleurs de soufre tous les jours pendant l'espace d'un mois; parfumez le malade une fois le matin, autant le soir, avec les vapeurs qui s'élevent de deux parties de soufre & d'une partie d'encens; donnez tous les jours avec le grain de froment la racine de patience pulvérisée, à la dose de quatre onces. Si vous desirez de guérir le porc ladre, faites attention de ne pas satisfaire son appétit; réglez sa nourriture de maniere qu'elle égale à peine la moitié de celle qu'on a coutume de lui présenter lorsqu'on veut l'engraisser; évitez l'usage interne des préparations mercurielles; elles sont toujours funestes au porc, les préparations antimoniales lui sont beaucoup moins nuisibles.



ORDRE

ORDRE SECOND.

MALADIES PARALYTIQUES.

LES muſcles ne peuvent point ſe contracter & faire mouvoir les parties auxquelles ils ſont unis : l'immobilité de ces muſcles n'eſt pas accompagnée de dureté, de tenſion & de ſenſibilité, comme dans les affections ſpaſmodiques, mais de relâchement & de peu de ſenſibilité, quelquefois même la ſenſibilité eſt entiérement abolie.

Le ſiege des maladies paralytiques réſide dans les nerfs qui vont aux muſcles affectés, ou dans la moëlle épiniere, ou dans la moëlle alongée, ou dans le cerveau : tout ce qui peut interrompre l'action réciproque des nerfs propres aux muſcles ſur le cerveau, ou du cerveau ſur les nerfs des muſcles, produit la paralyſie ; ainſi la ſeule indication eſt de rétablir cette action réciproque ; ce qui eſt très-difficile, & ſouvent impoſſible, parce qu'on ne connoît pas la ſtructure interne du cerveau, de la moëlle épiniere & des nerfs, comme nous l'avons déja remarqué dans les généralités de cette Claſſe ; alors un empiriſme raiſonné doit conduire le ſage Praticien, & lui faire découvrir, par analogie, le remede propre à combattre la maladie dont il ignore la cauſe : le principe de la maladie peut encore l'éclairer dans les ſentiers ténébreux de cette pratique, & le mettre dans le cas de ſaiſir la vraie indication. Qu'un animal reçoive un violent coup ſur l'épine du dos, ſans fracture de vertebre dorſale, mais avec forte commotion, auſſitôt les parties poſtérieures du corps deviendront foibles : le dérangement arrivé dans la moëlle

épiniere, eſt inconnu; cependant il appliquera avec ſuccès ſur la partie affectée, des ſpiritueux & des aromatiques, & ſaignera le malade une ou deux fois à la veine jugulaire. Qu'un cheval qui a long-temps ſéjourné dans une écurie humide & remplie de fumier, éprouve une affection paralytique; ſans chercher à connoître le ſiege & la cauſe de la maladie, il lui adminiſtrera intérieurement les aromatiques & les ſpiritueux; il donnera le feu à la partie affectée; il la parfumera avec des ſubſtances aromatiques, & il injectera dans l'anus des fluides âcres & aromatiques; enfin, que le mouvement du cœur ſoit interrompu ou conſidérablement diminué pendant quelques minutes, l'animal eſt ſans mouvement & comme mort: ſans s'inquiéter ſur la cauſe de l'inaction du cœur, il aura promptement recours aux ſpiritueux & aux vapeurs âcres & violentes, parce qu'il eſt d'obſervation que dans ce cas les ſpiritueux & les odeurs fortes rétabliſſent le mouvement du cœur & la circulation.

GENRE PREMIER.

Paralyſie.

Une grande partie des muſcles du corps, ou quelques muſcles, ſont affectés d'immobilité avec relâchement, & pour l'ordinaire ſans douleur & ſans ſentiment.

Les Praticiens ont coutume de diſtinguer la paralyſie, en *paraplexie*, lorſqu'elle intéreſſe le plus grand nombre des muſcles du corps; en *hémiplegie*, quand elle affecte les muſcles de la moitié du corps; & en *paralyſie proprement dite*, dès

qu'elle ne s'empare que des muſcles d'une jambe. Cette diſtinction ne paroît pas être d'une grande conſéquence; car ces trois prétendues eſpeces ne different les unes des autres, que par la multitude des muſcles affectés; & les remedes qu'il faut employer pour les combattre, ſont tirés de la même claſſe; il ſuffit de les adminiſtrer à une doſe plus forte, lorſqu'il y a un grand nombre de muſcles affectés.

Les coups, les chûtes, la mauvaiſe nourriture, ſur-tout la grande ciguë & le charanſon qui s'attache à cette plante, la vieilleſſe, l'abondance du ſang, l'humidité des pâturages & des écuries, le long ſéjour dans des écuries mal-propres, ſont les principes de la paralyſie. Plus la paralyſie attaque de muſcles, plus elle eſt difficile à guérir; elle eſt toujours incurable, lorſqu'elle affecte les muſcles de la moitié du corps, & fait promptement mourir l'animal, quand elle s'empare du plus grand nombre des muſcles.

Un coup a-t-il cauſé la paralyſie d'une jambe ou de deux, appliquez ſur la partie où le coup a porté, & ſur les muſcles paralyſés, des étoupes imbibées d'eau-de-vie, des cataplaſmes faits avec les feuilles de rue & le vin; ſaignez à la veine jugulaire, s'il y a inflammation, ou penchant vers cet état; faites boire deux livres de vin par jour au bœuf & au cheval; donnez pour nourriture de l'eau blanche faite avec beaucoup de farine de froment & d'eau aiguiſée de ſel marin; adminiſtrez des lavements compoſés d'infuſion de feuilles de ſauge. Si huit ou dix jours après l'uſage de ces remedes, vous n'appercevez aucun changement heureux, ouvrez le tronc des carotides du malade.

Lorſque la paralyſie dépend d'un fourrage marécageux & mal-ſain, nourriſſez le malade de bon

foin saupoudré de sel marin ; faites-lui souvent mâcher des pelotes d'*assa-fœtida ;* donnez, 1°. des breuvages faits avec la racine de gentiane, les feuilles de sauge & le vin ; 2°. des breuvages composés de vin où vous aurez fait macérer de la racine de gentiane & des feuilles de sauge ; administrez des lavements faits avec l'aloës & l'infusion aqueuse de feuilles de sauge ; frictionnez vigoureusement la partie affectée, avec un mêlange de vin, de gomme ammoniac & de savon ; brûlez sur le corps des muscles paralysés, des étoupes ; vous réitérerez ce cautere actuel quatre fois dans une semaine ; enfin tentez l'électricité. Les mêmes remedes, à l'exception de l'aloës, sont indiqués pour la paralysie provenant de vieillesse : mais si dans l'une & l'autre espece de paralysie, les muscles ne jouissent d'aucun mouvement sensible, malgré l'administration continuelle des remedes les plus actifs pendant quinze jours ou trois semaines, vous ne devez pas hésiter un seul instant de faire tuer le malade, parce qu'en très-peu de temps la dépense l'emporteroit sur la valeur réelle du cheval. Le bœuf & la brebis paralytiques doivent être promptement égorgés, de crainte qu'ils ne maigrissent & ne perdent de leur prix. La paralysie qui vient de la ciguë & du charanson, attaque une trop grande quantité de muscles pour espérer une guérison ; d'ailleurs les visceres de l'abdomen en sont tellement lésés, qu'il est impossible de rétablir l'animal. Au rapport de l'illustre *Linné*, les chevaux sont très-souvent attaqués de cette espece de paralysie : le vulgaire croit qu'elle vient du charanson, qui fait ses efforts pour sortir par la moëlle épiniere. Les mucilagineux en boisson & en lavement, sont les seuls remedes qu'on peut administrer ; la décoction de racine de guimauve, l'eau blanche, le petit-lait, doivent donc être donnés à grande dose.

L'eſpece de paralyſie qui naît d'une grande quantité de ſang, exige, 1°. la ſaignée à la veine jugulaire, qu'il faut réitérer juſqu'à ce qu'il n'exiſte plus de ſignes de pléthôre; 2°. l'eau blanche nitreuſe pour boiſſon, & un peu de foin ſaupoudré de nitre pour nourriture; 3°. les lavements compoſés d'eau blanche aiguiſée avec parties égales de nitre & de ſel marin; 4°. les bains d'eau douce & d'eaux minérales, ou de mer, s'il eſt poſſible; 5°. les frictions avec l'eau-de-vie ſaturée de ſavon; 6°. les douches d'eaux minérales, & l'application des boues d'eaux minérales ferrugineuſes. Lorſque la paralyſie ne cede pas à ce traitement continué pendant une ſemaine ou quinze jours, ouvrez les arteres carotides.

La paralyſie la plus fréquente eſt celle qui vient de l'humidité des écuries baſſes, peu aérées & malpropres: lorſqu'elle attaque l'épaule du cheval ou du bœuf, alors le Maréchal dit que l'animal eſt *froid dans les épaules*, ou qu'il a *les épaules froides.* Il faut cependant bien diſtinguer l'affection ſpaſmodique de l'épaule, de l'affection paralytique: dans le ſpaſme, les jambes ſont roides & les muſcles de l'épaule contractés; au lieu que dans la paralyſie l'épaule ne ſe meut qu'avec peine, ou ne jouit d'aucun mouvement, & les muſcles ne ſont ni contractés, ni douloureux, & ils ne tiennent point les jambes étendues. Pratiquez une forte onction ſur la partie affectée de paralyſie, avec de l'onguent de ſcarabées, mêlé avec parties égales d'huile de laurier; réitérez tous les jours ces frictions, juſqu'à ce qu'il ſurvienne un ulcere, que vous panſerez avec le digeſtif animé d'eau-de-vie; couvrez le plumaſſeau chargé de digeſtif, d'étoupe imbibée d'eau-de-vie, où vous aurez fait macérer des feuilles de ſauge. Quelques-uns préferent de

brûler sur les muscles paralytiques, des étoupes, ou d'y donner plusieurs raies de feu : ce remede a réussi quand ils ont eu soin de réitérer la combustion des étoupes, & de faire pénétrer profondément le cautere actuel. Faites boire au malade, le matin & le soir, deux livres d'infusion de feuilles de sauge & de racine de gentiane dans du bon vin rouge ; donnez des lavements composés d'infusion de feuilles de sauge dans l'eau ; les eaux minérales sulfuro-ferrugineuses en breuvage, en douche & en bain ne doivent point être négligées ; parfumez le malade deux fois par jour avec l'encens ou les baies de genievre ; étrillez-le exactement trois fois par jour ; présentez-lui pour nourriture du foin abondant en plantes aromatiques, & saupoudré de sel marin, & pour boisson, de l'eau blanche aiguisée de sel marin ; enfin, placez le malade dans une écurie propre, seche, bien aérée & souvent parfumée avec l'encens. L'électricité, si vantée pour les maladies paralytiques & spasmodiques, peut être employée avec succès dans cette derniere espece, si on a l'attention de proportionner la force de l'électricité à l'intensité de la maladie.

GENRE SECOND.

Foiblesse des muscles qui servent au mouvement progressif. (Epuisement.)

LES muscles destinés à transporter l'animal d'un endroit à un autre, ne se contractent que lentement & avec peine ; & si l'animal est forcé de faire une longue marche, ses forces musculaires diminuent, au point qu'il est obligé de tomber & de se coucher.

I. Espece. *Fatigue.* (Fortraiture.)

L'animal eſt triſte, ordinairement dégoûté, les muſcles du bas-ventre ſont tendus ; il peut à peine ſe ſoutenir ſur ſes jambes ; quelquefois les jambes s'enflent, les forces vitales ſont, proportion gardée, auſſi foibles que les forces muſculaires.

Les longs voyages, les grandes courſes, enfin toutes les eſpeces de travaux violents & de longue durée, ſont les principes de cette maladie, plus fréquente en été qu'en hiver.

Placez le malade dans une écurie propre, d'une chaleur tempérée, & dont l'air ſoit fréquemment renouvellé ; changez trois fois par jour de litiere ; donnez pour boiſſon de l'eau blanche nitrée, & pour nourriture de la paille ; adminiſtrez tous les jours, 1°. deux ou trois lavements compoſés d'une décoction de racine de guimauve, aiguiſée de nitre ; 2°. trois livres de vin vieux, lorſque l'animal n'eſt pas échauffé, & qu'il n'exiſte point de pléthôre : quand il y a pléthôre, la ſaignée à la veine jugulaire eſt eſſentielle ; car ſouvent elle diſſipe les ſymptomes de la *fortraiture*, & diminue ſenſiblement l'enflure des jambes produite par une marche forcée ; alors les ſpiritueux & les aromatiques ſont contr'indiqués : en général, les ſpiritueux ne conviennent que deux ou trois jours après que l'animal a repoſé ; pratique bien oppoſée à celle des Maréchaux, qui, ſans examiner ſi le cheval ou le bœuf eſt pléthorique, ſaignent copieuſement à la veine jugulaire, enſuite font prendre des breuvages ſpiritueux & aromatiques, purgent le lendemain de la ſaignée, & réiterent les breuvages échauffants ; lorſque les muſcles du bas-ventre ſont tendus, ils recommandent de les oindre d'onguent

ou de graiſſe, comme ſi le mal réſidoit dans ces parties. Les bains ſont d'une grande utilité pour la fortraiture, pourvu que vous ayiez ſoin de les réitérer, & de laiſſer l'animal dans l'eau juſqu'à ce qu'il commence à trembler; augmentez inſenſiblement la nourriture, de même que l'exercice. Il feroit dangereux de ne pas faire promener le malade au moins demi-heure le matin, autant le ſoir, les deux ou trois premiers jours; enſuite une heure.

II. ESPECE. *Foibleſſe par défaut d'aliments.*

LA maigreur & la foibleſſe des muſcles qui ſervent au mouvement progreſſif, ſont conſidérables; l'animal peut à peine marcher, & lorſqu'on veut lui faire porter une charge d'un poids médiocre, il ſuccombe; l'appétit ne lui manque pas, mais il a le malheur d'appartenir à un maître avare ou indigent, qui lui refuſe une partie de ſa nourriture. Combien de Palefreniers & de Bouviers ont à ſe reprocher d'avoir trop économiſé ſur les aliments du cheval, du bœuf & de la brebis, & cela ſouvent pour vendre une partie du foin qu'on leur a confié! Il eſt certain qu'il y a du danger à abandonner le cheval à ſa voracité naturelle; mais, ſous prétexte de gouverner ſon appétit, il ne faut pas lui faire endurer la faim. Le bœuf exige les mêmes précautions: donnez-lui du foin, ou de la paille mêlée avec du foin, à des heures réglées; mais que la quantité de ce foin ſoit toujours relative à ſon appétit. Quoique le bœuf paſſe pour ne pas manger avec excès, il ne faut pas cependant lui offrir du foin juſqu'à ce qu'il le refuſe; c'eſt s'expoſer à rendre la rumination plus lente & plus difficile, & déranger la digeſtion.

Augmentez inſenſiblement tous les jours au bœuf

& au cheval affoiblis par le défaut de nourriture, la quantité du foin & de l'avoine ; abreuvez-les d'eau blanche ; exercez-les modérément, de crainte qu'ils ne prennent trop d'embonpoint, & ne deviennent pouſſifs, ou ne ſoient affectés de quelque autre maladie fâcheuſe ; gardez-vous bien de les ſaigner, purger, ou de leur donner des médicaments ſpiritueux & aromatiques ; s'ils étoient dégoûtés, contentez-vous d'aiguiſer l'eau blanche avec le ſel marin.

III. ESPECE. *Foibleſſe par des aliments de mauvaiſe qualité.*

LES animaux ſont lâches, peu ardents au travail ; s'ils ont de l'embonpoint, le moindre exercice le diſſipe, & leur fait enfler l'extrêmité inférieure des jambes. Ce dernier ſymptome attaque plus fréquemment les chevaux qui habitent des prairies marécageuſes.

Le fourrage abondant en plantes peu mucilagineuſes & aqueuſes, ou cueilli dans des prés marécageux, les eaux corrompues pour boiſſon, ſont les principes de cette maladie.

Nourriſſez le bœuf & le cheval, de foin contenant beaucoup de plantes aromatiques ; donnez-leur tous les matins un breuvage compoſé de feuilles de ſauge & de racine de gentiane, chacune à la doſe d'une once, ſur une livre & demie de vin rouge ; étrillez-les trois fois par jour ; faites boire de l'eau pure aiguiſée de ſel marin ; ſaupoudrez de temps en temps le foin, de ce même ſel ; exercez matin & ſoir le cheval & le bœuf ſur un terrein ſec & ſous un ciel ſerein ; tenez-les dans une écurie ſeche, où l'air joue avec facilité, & que vous parfumerez avec parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre, ou avec de l'encens, au défaut du mêlange ci-deſſus.

Si l'animal avoit la langue blanche, étoit dégoûté, & rendoit des excréments de mauvaise qualité, faites-lui prendre le matin à jeun demi-once d'aloës délayé dans une livre d'eau blanche : lorsque l'indication exige d'exciter par l'anus des évacuations abondantes, augmentez la dose de l'aloës jusqu'à une once & demie.

IV. ESPECE. *Foiblesse par excès de l'acte vénérien.*

L'ÉTALON perd ses poils, particuliérement ceux de la criniere & de la queue ; il devient maigre & foible ; à peine peut-il soutenir son corps languissant : le taureau prend un air triste ; la vache en chaleur ne l'affecte plus ; la maigreur & la foiblesse s'emparent de lui ; il se tient plus volontiers couché que levé, il mange peu, & si on ne l'éloigne pas des troupeaux de vaches, tous ces symptomes augmentent, & il meurt.

L'étalon est exposé à ces accidents, lorsqu'on le laisse saillir en liberté un grand nombre de juments : le taureau paroît plus modéré dans ses actions ; quoiqu'abandonné au milieu d'un troupeau de vaches, il s'épuise moins, soit qu'il répugne à saillir des vaches pleines, soit qu'il perde moins pendant le coït.

Ne permettez jamais la monte en liberté à l'étalon ; présentez-lui, depuis le mois d'Avril jusqu'au milieu de juin, un nombre de juments relatif à son âge & à sa vigueur naturelle : dès qu'il paroîtra triste & peu empressé du coït, ne lui offrez plus de juments ; nourrissez-le de bon foin ; donnez-lui pour boisson de l'eau blanche aiguisée de sel marin ; ne lui prodiguez pas l'avoine, de crainte de l'échauffer ; cependant vous pouvez lui faire boire tous les quatre ou cinq jours deux livres de bon vin vieux, où vous délayerez une once de

racine de gentiane; ſi les forces ſont abſolument abattues, adminiſtrez en breuvage & en lavement une forte infuſion de feuilles de ſauge dans de l'eau aiguiſée de ſel marin. Certains font grand cas du camphre pour retablir l'appétit vénérien, & principalement les forces muſculaires; mais préférez le foin abondant en plantes aromatiques, & l'infuſion de feuilles de ſauge ou de racine de gentiane dans l'eau aiguiſée de ſel marin, ou dans le vin: ſi l'animal étoit échauffé, vous devez les premiers jours donner pour nourriture du foin ſaupoudré de nitre, du ſon humecté d'eau nitreuſe; & pour boiſſon, de l'eau blanche nitreuſe; ayez ſoin que le ſon deſtiné pour la nourriture & pour faire l'eau blanche, contienne beaucoup de farine.

GENRE TROISIEME.

Mal de cœur. (Syncope.)

Le bœuf ou le cheval reſte un inſtant ſans mouvement, ni ſentiment; il eſt couché; la reſpiration eſt comme interceptée, le battement des arteres ne ſe fait plus appercevoir, la chaleur naturelle eſt conſidérablement diminuée.

Le mal de cœur attaque rarement le cheval & le bœuf; peu de Maréchaux l'ont obſervé; je n'ai vu qu'un ſeul cheval atteint de cette maladie, encore tenoit-elle du ſpaſme, puiſqu'avant de tomber par terre, l'animal fut agité, & qu'il reſta ſeulement deux ou trois minutes couché, ſans mouvement, ni ſentiment, ni contraction ſpaſmodique; enſuite il ſe réveilla comme d'un profond ſommeil, ſe débattit, & fit des efforts pour ſe réveiller: il avoit déja éprouvé trois ou quatre

accès ſemblables depuis deux jours ; je le vis le troiſieme jour, & le quatrieme jour un accès violent termina ſa vie. Il fut auſſi-tôt écorché & jeté dans l'eau, ce qui m'empêcha de l'ouvrir & de chercher le principe de cette eſpece de mal de cœur.

Les chevaux auxquels on refuſe entiérement toute ſorte de nourriture, éprouvent quelquefois des maux de cœur ; alors ils ne tardent pas à mourir.

Un anévriſme, une tumeur dans les ventricules du cœur, une concrétion polypeuſe, un rétreciſſement conſidérable des extrêmités artérielles ou veineuſes, enfin tout ce qui peut empêcher le cœur de vaincre la réſiſtance que le ſang & les parois des vaiſſeaux lui oppoſent, doit paſſer pour les principes du mal de cœur. Que le cœur ne ſe contracte pas, le ſang s'accumulera dans ſes ventricules, & ne pourra être chaſſé dans les vaiſſeaux artériels : que le ſang ſoit arrêté dans les vaiſſeaux artériels & veineux, ſi la force du cœur ne l'emporte pas ſur la réſiſtance qu'offre le ſang, la circulation ſera interrompue, & le mal de cœur ſubſiſtera juſqu'à ce que le cœur acquiere aſſez de force pour chaſſer le ſang, dont le cours eſt preſque interrompu : ſi le cœur ne peut vaincre cette réſiſtance, l'animal meurt.

Tous vos efforts doivent donc tendre à augmenter les forces du cœur : pour remplir cette indication, injectez dans l'anus une forte infuſion de feuilles de tabac, ſaturée de ſel ammoniac ; introduiſez dans les naſeaux, de la fumée de tabac ; ſoufflez-y du tabac d'Eſpagne ; faites boire, s'il vous eſt poſſible, de l'eau-de-vie ; enfin injectez dans les naſeaux de l'alkali volatil ou de l'eau de luce : quelquefois l'impreſſion ſubite de l'eau fraîche ſuffit pour ranimer la circulation.

Ne confondez pas ce genre de mal de cœur avec l'eſpece d'inflammation des eſtomacs du bœuf par une ſubſtance vénéneuſe, nommée par certains Maréchaux ineptes, *mal de cœur ;* car le bœuf, bien loin d'avoir le mouvement du cœur & le ſentiment abolis, eſt pour lors extrêmement agité, il bat des flancs, il fait de temps en temps des efforts pour vomir, il a les yeux triſtes, le cœur ſe contracte avec violence, les pulſations des arteres ſont fréquentes & fortes.

ORDRE TROISIEME.

AFFECTIONS SOPOREUSES. LÉTHARGIE. AFFECTIONS COMATEUSES.

LE cheval & le bœuf ſont comme plongés dans un profond ſommeil, la reſpiration eſt grande, ordinairement accompagnée de ronflement, ou de râlement, ou de ſoupir ; le mouvement du cœur eſt fort & fréquent ; ſi vous les irritez avec l'aiguillon ou avec le fouet, ils ſont inſenſibles, quelquefois ils ſe remuent & ſe levent ; un inſtant après ils ſe couchent, & retombent dans leur premier état ; ſouvent ils marchent en vacillant, mais ils ne tardent pas à ſe coucher, ou à tomber par terre comme une maſſe inanimée.

Les affections ſoporeuſes attaquent rarement les beſtiaux ; cependant on a obſervé que le bœuf & le porc y ſont plus ſujets que la brebis & le cheval.



GENRE PREMIER.

Assoupissement. (Sommeil avec insensibilité, battement des flancs & fréquence du pouls. Apoplexie.)

LA respiration est grande, laborieuse, & quelquefois avec bruit; le mouvement du cœur est fort & fréquent, les muscles sont dans le relâchement, la sensibilité est médiocre, souvent il existe insensibilité parfaite. Ces symptomes s'emparent tout à coup de l'animal, & l'obligent à se coucher; il change difficilement de situation.

L'assoupissement a différents degrés, qui ont fait imaginer à plusieurs Praticiens qu'on pouvoit créer autant d'affections soporeuses; par exemple, l'assoupissement carotique, l'assoupissement léthargique; mais, à les bien considérer, on pourroit à peine en faire deux especes.

I. ESPECE. *Assoupissement par l'abondance du sang.*

LES vaisseaux de la tête sont distendus, les yeux sont enflammés, la bouche est chaude, l'animal est assoupi; il ne se remue qu'avec peine, le fouet & l'aiguillon l'obligent rarement à changer de place; le pouls est plein & fréquent, la respiration grande & laborieuse.

Les principes de cette maladie sont l'abondante nourriture de plantes mucilagineuses, le séjour dans les écuries extrêmement chaudes, une marche forcée après un grand repos, une course violente au milieu des chaleurs de l'été.

Le cheval & la brebis sont plus exposés à cette

espece d'assoupissement, que le bœuf & la chevre; si ceux qui en sont attaqués n'en meurent pas, ils restent foibles & maigres, incapables de rendre aucun service.

Le premier de tous les remedes est la saignée aux veines de la cuisse & des flancs, qu'il faut réitérer toutes les trois heures; si ces veines ne fournissoient pas assez de sang, saignez à la veine jugulaire; à chaque saignée tirez une petite quantité: jene saurois trop le recommander, il vaut mieux réitérer les saignées, que d'évacuer trop de sang à la fois: donnez plusieurs lavements composés d'une infusion de séné, saturée de sel d'epsom; ensuite appliquez sur le plat des cuisses de larges vésicatoires. Si vingt-quatre heures après l'administration de ces remedes, vous n'appercevez point de changement heureux, faites assommer le malade, ou bien ouvrir le tronc des carotides; il ne reste plus d'espérance de guérison: en vain vous injecterez dans l'anus une forte infusion de feuilles de tabac, aiguisée d'alkali volatil; vous ferez pénétrer dans les naseaux la vapeur de l'alkali volatil, & vous en verserez quelques gouttes sur la membrane pituitaire & dans la bouche, le malade ne tardera pas à expirer.

II. ESPECE. *Assoupissement par la fumée de charbon.*

L'ANIMAL est assoupi; il ne se meut qu'avec beaucoup de peine, il bat des flancs; le pouls est fort sans être fréquent, la sensibilité des téguments & des autres parties du corps n'est pas entiérement détruite, ses flancs sont couverts de sueur, ses yeux sont ouverts, & les narines dilatées.

Mettez un cheval dans une écurie étroite & susceptible d'être exactement fermée; faites-y brûler du charbon neuf, jusqu'à saturer de sa vapeur

l'air de l'écurie, vous verrez l'animal s'agiter, se tourmenter, respirer difficilement, se coucher, se tenir tranquille, battre des flancs : entrez dans l'écurie lorsque le battement des flancs est considérable, frappez-le, il donnera des marques de peu de sensibilité ; cependant il fera ses efforts pour se lever & se traîner du côté de la porte ; enfin, si vous le laissez plus long-temps exposé à la vapeur du charbon, il expirera ordinairement sans éprouver de mouvements convulsifs.

La vapeur qui s'éleve du bois neuf ou des résines aromatiques, ne produit pas les mêmes accidents, quelque abondante qu'elle soit ; l'animal est continuellement agité ; & s'il meurt, c'est au milieu des convulsions, comme si on l'étrangloit.

Évitez donc de faire brûler du charbon dans des écuries basses & sans courants d'air : êtes-vous appellé pour secourir un animal qui commence à éprouver les funestes effets de la vapeur du charbon, retirez-le aussi-tôt de l'écurie, pour l'exposer à l'action de l'air libre ; faites-lui sentir du vinaigre, ou plutôt faites parvenir dans ses naseaux les vapeurs du vinaigre mis en ébullition ; donnez en breuvage au bœuf & au cheval demi-livre d'un mélange de parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre, & frottez les téguments de la tête & du col, de cette liqueur. Ces remedes agissent avec tant d'efficacité, que peu de temps après leur administration, le malade se leve, regarde autour de soi, & se met à manger comme à l'ordinaire.

III. Espece. *Assoupissement par le soleil.*

Le bœuf a l'air triste, la tête penchée ; il ne se rend qu'avec peine à l'écurie, & aussi-tôt qu'il y est arrivé, il se couche ; alors il est presque impossible de le faire lever, soit pour manger, soit pour

marcher ;

marcher ; l'aiguillon ne l'irrite que foiblement, la respiration est laborieuse, rarement il a les yeux fermés, les vaisseaux de la tête sont distendus, la langue est chaude, & les extrêmités ne sont agitées d'aucun mouvement ; quelquefois il les remue, comme pour changer de situation, & communément il meurt le second ou le troisieme jour.

La brebis a beaucoup de peine pour se rendre à l'écurie, & aussi-tôt qu'elle y est arrivée, elle se met en peloton, & change rarement de situation ; elle est peu sensible aux menaces & aux coups, elle refuse les aliments & la boisson, enfin elle meurt sans entrer en convulsion.

Cette espece d'assoupissement attaque les bestiaux qui ont été long-temps exposés aux ardeurs du soleil, particuliérement le bœuf & la brebis ; il faut bien distinguer cette maladie, du vertige produit par les ardeurs du soleil, quoiqu'elle exige, à peu de chose près, les mêmes remedes.

Réitérez plusieurs fois la saignée aux veines de la cuisse & des flancs ; donnez en lavement de l'eau aiguisée de nitre & de crême de tartre ; faites évaporer beaucoup de vinaigre dans l'écurie où se trouve le malade ; administrez pour boisson de l'eau blanche saturée de crême de tartre ; appliquez sur toute la tête des étoupes imbibées de vinaigre de saturne tiede ; fomentez les jambes avec de l'eau chaude. Si douze heures après l'usage de ces remedes, l'assoupissement ne paroît pas diminuer, si, au contraire, il prend de l'accroissement, assommez le bœuf, & ouvrez les carotides de la brebis.

Observez qu'il ne faut jamais saigner aussi fréquemment la brebis que le bœuf & le cheval ; deux ou trois saignées suffisent, encore devez-vous proportionner l'évacuation du sang aux forces & à l'âge de la brebis.

IV. ESPECE. *Assoupissement par excès de graisse.*

Au commencement le malade peut à peine se tenir sur ses jambes ; ensuite il reste couché, il n'a ni sensibilité ni appétit, il est extraordinairement gras, il respire avec difficulté, & il meurt en peu de temps, comme opprimé par le poids excessif de la graisse.

Ne confondez pas l'assoupissement par excès de graisse, avec la léthargie du porc. Le porc attaqué de cette espece d'affection léthargique, tombe au milieu des champs ; il dort au soleil ; il reste quelque temps assoupi, jusqu'à ce que devenu sensible à des coups de fouet réitérés & vigoureusement appuyés, il se réveille, se leve, & va d'un air triste & les oreilles basses, gagner son écurie : ces especes d'accès épileptiques s'emparent de lui plus ou moins fréquemment dans le jour, & pendant tout le cours de cette maladie, il n'a point d'appétit, & maigrit en très-peu de temps.

Si douze heures après avoir administré des lavements composés d'aloës & de sel d'epsom, & après avoir appliqué de larges vésicatoires avec les mouches cantharides sur la face interne des cuisses, le malade ne commence pas à sortir de l'assoupissement où il est plongé, il faut lui ouvrir les arteres carotides, parce qu'il n'y a plus d'espérance de le guérir. Les saignées abondantes, les breuvages purgatifs, les setons & les cauteres actuels, ne servent qu'à accroître les symptomes de la maladie.

Ceux qui ont traité de la léthargie des porcs, prétendent qu'il faut les tenir enfermés sous un hangar bien pavé, sans leur donner ni boisson ni nourriture de vingt-quatre heures ; le lendemain, s'ils sont altérés, leur présenter de l'eau où l'on a fait macérer des racines de concombre sauvage

broyées ; après qu'ils en ont bu, il leur prend un vomissement qui les guérit ; ensuite ils recommandent de les nourrir de pois chiches, ou de feves arrosées d'eau saturée de sel commun, & de leur faire boire de l'eau blanche tiede. C'est à l'expérience à confirmer cette méthode.

V. ESPECE. *Assoupissement par un coup sur la tête.*

UN coup donné avec violence sur un des os du crâne, jette l'animal dans un assoupissement considérable ; il n'éprouve aucun mouvement spasmodique, il respire difficilement, souvent il refuse de se lever, quoiqu'on l'irrite fortement avec l'aiguillon ou avec le fouet ; s'il s'est levé, il se couche aussi-tôt après, & retombe dans son premier état : tous ces symptomes prennent en très-peu de temps un accroissement sensible, & il meurt, si on ne porte aucun secours.

C'est pour le sortir de cet assoupissement, que vous le saignerez plusieurs fois aux veines des cuisses & des flancs ; réitérez les lavements composés d'eau saturée de sel d'epsom & de nitre ; ne donnez pour nourriture que de l'eau blanche aiguisée de nitre ; tenez continuellement sur la croupe des linges imbibés d'eau chaude, que vous renouvellerez toutes les demi-heures ; enfin, que le malade soit dans une écurie seche, propre, aérée, & continuellement parfumée avec le mêlange de parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre.



GENRE SECOND.

Ivresse.

FAITES boire au cheval, au bœuf & à la brebis une grande quantité de vin; par exemple, au bœuf & au cheval, douze livres, & à la brebis, six livres; le cheval peut à peine se soutenir sur ses jambes; veut-il se lever & faire quelques pas, il chancele, il tombe par terre, où il reste comme immobile, & plongé dans un profond sommeil; alors il n'est pas absolument insensible, les coups de fouet le font remuer, & il fait des efforts souvent inutiles pour se lever; il ne mange point, il est très-altéré; quelquefois il reste dans cet état pendant vingt-quatre heures; ensuite l'assoupissement diminue, la sensibilité revient, & les muscles nécessaires au mouvement progressif, exécutent mieux leurs fonctions. Le bœuf & la brebis éprouvent, à peu de chose près, les mêmes symptomes: ni les uns ni les autres ne sont point furieux, seulement le bœuf & le cheval sont plus animés lorsqu'ils ont bu une médiocre quantité de vin. L'eau-de-vie agit avec plus de force sur les béstiaux; elle produit un assoupissement de plus longue durée, & souvent mortelle, quand elle est administrée à haute dose.

Dès que vous vous appercevrez qu'un bœuf ou un cheval s'est enivré, vous lui administrerez en bol quatre onces de crême de tartre, & en boisson, de même qu'en lavement, de l'eau blanche saturée de crême de tartre; appliquez sur les parties naturelles un cataplasme composé de vinaigre & de terre argilleuse; saignez-le deux ou trois fois aux

veines de la cuiſſe & des flancs ; ne lui préſentez aucune eſpece de nourriture, que l'eau blanche ſaturée de crême de tartre ; enfin, tenez-le dans une écurie fraîche & bien aérée. Ces remedes agiſſent plus promptement ſur le bœuf que ſur le cheval ; la brebis en reſſent peu d'effet, & quelque moyen que j'aie employé, elle a toujours reſtée plus long-temps fatiguée : mais comme la brebis n'aime pas autant le vin que le bœuf, & ſur-tout le cheval, elle ne ſe met jamais dans le cas de s'enivrer, & jamais on n'a vu des brebis ſe cacher dans les celliers, comme le bœuf & le cheval, pour boire du vin, lorſque les vignerons ſe ſont retirés.



CLASSE SIXIEME.

MALADIES ÉVACUATOIRES.

LES solides & les fluides qui composent le corps de l'animal vivant, ne jouissent jamais d'un repos parfait ; ils sont dans un mouvement continuel, soit pour réparer les parties qui se décomposent, soit pour évacuer celles qui sont altérées, nuisibles ou inutiles. Les fluides destinés à réparer les différents organes du corps, ne peuvent être évacués sans produire un dérangement considérable dans les fonctions ; par exemple, la salive, le mucus des intestins, le suc pancréatique, le suc gastrique, étant évacués, causent des maladies d'autant plus graves, que l'excrétion en est plus abondante. D'un autre côté, les matieres excrétoires nuisibles, ou inutiles, ou chargées de solides décomposés, séjournent-elles dans le corps, elles troublent l'économie animale ; il faut absolument qu'elles soient évacuées dans des proportions égales à la décomposition & à la réparation des fluides & des solides ; car si l'évacuation des matieres excrétoires l'emporte sur celles qui doivent réparer les fluides & les solides, il y a maladie. En conséquence il convient de considérer la Classe des *maladies évacuatoires* sous trois Ordres différents : le premier Ordre comprendra l'évacuation des humeurs recrémentitielles, ou des fluides qui servent à réparer le corps de l'animal, tels que la salive, le suc gastrique & le suc intestinal ; le second Ordre renfermera les rétentions de matieres excrémentitielles, ou des substances qui doivent être chas-

ſées hors du corps ; le troiſieme Ordre contiendra les évacuations trop abondantes de matieres excrémentitielles. Il eſt encore deux Ordres qui doivent trouver place dans la Claſſe des *maladies évacuatoires ;* je veux dire, les évacuations anguines & les évacuations purulentes. Le ſang contenu dans les vaiſſeaux ſanguins, ne peut en ſortir ſans que les parois de ces vaiſſeaux ne ſoient diviſées ; ce n'eſt donc point une humeur ſecrétoire qui doit être évacuée hors du corps en plus ou moins grande quantité ; il faut néceſſairement un principe méchanique ou interne, pour ouvrir les parois des vaiſſeaux, & laiſſer échapper le ſang contenu. Le pus a plus d'analogie avec les humeurs excrétoires ; mais ſon évacuation hors du corps exige une ſolution de continuité ; au lieu que dans les trois premiers Ordres, il n'y a pas ordinairement ſolution de continuité.

Il n'eſt point d'évacuations où la force qui chaſſe les matieres fluides ou ſolides, ne l'emporte ſur celle qui les retient ; de même qu'il n'exiſte point de rétention où la force qui retient les matieres contenues, ne ſoit plus grande que la force qui les expulſe : ainſi dans toutes les maladies de cette Claſſe, il faut avoir égard à ces deux forces, pour les augmenter ou les diminuer, lorſque l'une ou l'autre peche par excès d'accroiſſement ou de diminution : par exemple, dans l'hémorragie du nez, la contraction du cœur & le mouvement des arteres conſtituent la force expultrice du ſang ; ſi cette force l'emporte ſur la réſiſtance qu'offrent les parois d'un vaiſſeau ſanguin du nez, il y a ſolution de continuité, & en conſéquence évacuation ſanguine. Il en eſt de même de la fréquente évacuation d'urine; la contraction réitérée de la tunique muſculeuſe de la veſſie l'emporte ſur la contraction

du ſphincter. Cette augmentation de force expultrice ne vient pas toujours des ſolides ; elle peut naître des fluides ; c'eſt-à-dire, de leur gravité, comme l'urine accumulée dans une veſſie paralytique ; & de leur raréfaction, comme le ſang raréfié dans les petits vaiſſeaux, ou l'air raréfié dans les inteſtins.

On peut établir la même théorie ſur la force qui retient les matieres excrétoires : l'accroiſſement de cette force dépend des ſolides comme des fluides ; par exemple, la rétention d'urine vient, ou de la forte conſtriction du ſphincter de la veſſie, qui l'emporte ſur la contraction de la tunique muſculeuſe de la veſſie ; ou de la conſiſtance de l'urine, ou d'un gravier qui bouche le col de la veſſie, & oppoſe une réſiſtance inſurmontable à la force expultrice de l'urine.

Les principes des maladies évacuatoires & des maladies de rétention ſont innombrables : pluſieurs les réduiſent, 1°. à l'augmentation du volume ou de la quantité de la matiere contenue ; 2°. à la grande ſenſibilité des parties ; 3°. aux efforts de la nature pour chaſſer un corps hétérogene ; 4°. à la mauvaiſe conſtruction des parties contenantes ; 5°. à la dépravation des fluides à évacuer ou à retenir ; 6°. aux habitudes vicieuſes, comme le tic d'appui ; 7°. aux coups, chûtes, bleſſures, &c.

Les évacuations abondantes ſont quelquefois le produit d'une criſe heureuſe ; alors vous ne devez pas les ranger dans la Claſſe des maladies évacuatoires, puiſque ce ſont des efforts ſalutaires de la nature, pour débarraſſer le corps des ſubſtances qui l'irritent : lorſque ces efforts ſont trop violents, & qu'ils produiſent des évacuations dont la quantité devient nuiſible & dangereuſe, il faut les regarder comme des maladies eſſentielles à com-

battre. Vous devez donc être bien attentif à distinguer les évacuations critiques, des évacuations essentiellement morbifiques ; à borner l'évacuation critique trop abondante, & à augmenter celle qui ne l'est pas assez ; à ne jamais détourner l'évacuation critique d'un conduit excrétoire vers un autre ; à ne pas exciter le cours des urines ou de l'insensible transpiration, quoique diminué lorsque la diarrhée est critique.

Les maladies évacuatoires n'offrent aucun traitement général : les astringents, si vantés pour la plupart de ces maladies, sont très-souvent contr'indiqués. Combien ne se présente-t-il pas de maladies évacuatoires où les mucilagineux l'emportent sur les astringents ; où les spiritueux & les aromatiques produisent de très-bons effets ; où les astringents arrêtent avec trop de célérité une évacuation considérable ; où les astringents ne ralentissent que pour un instant l'évacuation ; où les astringents détournent le cours des fluides altérés, sur d'autres parties plus essentielles à la vie ; où les astringents augmentent la sensibilité des parties contenantes ; enfin, où les astringents peuvent arrêter une évacuation critique, au lieu de suspendre celle qui est nuisible ? Celui-là peche donc contre les loix de la saine pratique, qui cherche le spécifique des maladies évacuatoires, parce qu'il ne trouvera jamais un remede capable de répondre à toutes les indications de ces maladies ; qu'il découvre seulement le principe qui produit chaque espece d'évacuation ou de rétention, il ne sera pas embarrassé à saisir le médicament qui convient à chacune de ces especes. Pour vous représenter le tableau général des maladies évacuatoires, consultez l'Ordre dixieme de la Classe des *maladies superficielles*, page 411.

ORDRE PREMIER.

ÉVACUATIONS DE MATIERES RECRÉMENTITIELLES. MALADIES ÉVACUATOIRES RECRÉMENTITIELLES.

LES humeurs qui servent à réparer les substances que l'animal perd tous les jours, sont préparées dans les premieres & secondes voies : le chyle est le premier suc nutritif que les organes de la digestion dégagent des aliments ; aussi-tôt qu'il est passé dans le torrent de la circulation, il est vraisemblable qu'il y souffre une atténuation assez grande pour le changer en la propre substance de l'animal : de quelque maniere que ce changement s'opere, la nature est sans cesse occupée à l'entretenir pour renouveller continuellement les humeurs & les solides décomposés par le mouvement intestin & le cours rapide des fluides.

Ne regardez point le chyle comme un simple fluide tenant en solution le corps muqueux de la pâte alimentaire, mais considérez-le comme un composé de salive, de suc gastrique, de suc pancréatique, de bile & des sucs intestinaux : si une affection morbifique enleve une portion de ces humeurs, le chyle n'est point si nutritif, & répare les fluides & les solides de l'animal avec moins de promptitude & d'efficacité Il est donc important d'empêcher l'évacuation de ces sucs. Jetez les yeux sur un animal attaqué d'une telle maladie ; il est maigre, triste, abattu, les forces vitales & musculaires diminuent tous les jours, il tombe dans une maigreur extrême, enfin il meurt.

GENRE PREMIER.

Salivation. (Perte de ſalive. Bave. Ptyaliſme.)

Il ſort involontairement de la bouche du cheval ou du bœuf une grande quantité de ſalive ; l'animal perd l'appetit ; les forces muſculaires diminuent, la maigreur devient tous les jours plus ſenſible, & plus l'écoulement de ſalive eſt abondant & de longue durée, plus les ſymptomes augmentent & la maladie devient fâcheuſe.

I. Espece. *Salivation par le mors.*

Il y a des chevaux auxquels on ne peut mettre le bridon le plus léger, qu'ils ne perdent une grande quantité de ſalive : il faut bien les diſtinguer de ces chevaux qui, pleins de feu & d'ardeur, rongent ſans ceſſe leurs mors & écument ; la quantité de ſalive que ceux-ci perdent, leur porte rarement préjudice. Lavez ſouvent la bouche des premiers chevaux avec de l'eau fraîche, où vous aurez fait macérer peu de temps une boule martiale. Certains préferent l'infuſion de racine de plantain dans du vinaigre, ou la ſolution d'alun dans une infuſion de fleurs de roſes, ou l'infuſion de noix de galle : n'employez ces remedes qu'après l'adminiſtration infructueuſe de la ſolution de la boule martiale.

II. Espece. *Salivation par l'uſage trop réitéré des médicaments ſalivaires.*

Faites mâcher au bœuf ou au cheval une grande quantité d'*aſſa-fœtida* ou de racine de pyrethre, ou frottez-lui la bouche avec du poivre

& de la racine de pyrethre, vous exciterez une ſalivation utile, lorſque les humeurs ſont trop abondantes ; mais elle devient nuiſible quand l'animal eſt foible & prend peu de nourriture : on a vu des ſalivations de cette nature jeter l'animal dans des maladies fâcheuſes. Conſidérez le nombre des glandes ſalivaires, la quantité de ſalive qu'elles ſéparent, & la néceſſité de ce fluide pour une bonne digeſtion, & vous ne ſerez pas ſurpris de voir périr des animaux par une ſalivation trop abondante.

Saignez une fois le malade aux veines de la cuiſſe ou des flancs ; lavez la bouche avec du lait où vous aurez fait bouillir de la racine de guimauve ; ne lui donnez pour nourriture que du ſon contenant beaucoup de farine, & pour boiſſon de l'eau blanche aiguiſée de crême de tartre, environnez la ganache & les parotides d'un cataplaſme fait avec la mie de pain & le lait ; ſi les glandes ſalivaires étoient enflées, ne craignez pas d'y appliquer un cataplaſme compoſé de feuilles de roſes & de vinaigre ſaturé de ſel commun ; adminiſtrez des lavements faits avec l'eau blanche ſaturée de nitre ; tenez l'animal dans une écurie fraîche ; changez ſouvent de litiere ; faites-le baigner quatre ou cinq heures par jour : lorſque trente-ſix heures après la premiere ſaignée la ſalivation n'eſt pas modérée, & que la bouche eſt toujours enflammée, réitérez la ſaignée ; mais ſi la ſalivation exiſte depuis ſept à huit jours, ne la pratiquez pas, elle affoibliroit trop l'animal, & ne remédieroit point à la ſalivation ; continuez l'uſage des mucilagineux, quand la ſalivation exiſte depuis quelque temps ; nourriſſez le malade de foin fin & d'orge moulue, & ajoutez à l'eau blanche plus de farine ; en même temps évitez tout ce qui peut échauffer ou enflammer la bouche.

III. Espece. *Salivation par le tic d'appui.*

Le cheval appuie les dents supérieures sur les bords de la mangeoire ; il ouvre un peu la bouche, & laisse couler plus ou moins de salive ; au bout d'un certain temps, il perd l'appétit, il maigrit, la salivation augmente, les forces musculaires & vitales diminuent, enfin il meurt exténué & dans une maigreur extrême.

Il faut premiérement employer les remedes indiqués pour combattre le tic d'appui, page 679, ensuite laver trois fois par jour la bouche du malade avec la solution de boules martiales dans parties égales de vinaigre & d'eau ; donner à boire beaucoup d'eau blanche ; tenir la tête toujours élevée, pour favoriser la déglutition de la salive ; enfin réitérer souvent les remedes prescrits pour le tic d'appui : quand vous ne pallieriez que pour quinze jours ou un mois le tic d'appui, le cheval auroit le temps de réparer ses forces, & peut-être ne saliveroit plus.

IV. Espece. *Salivation par le mercure.*

La tête est enflée, les glandes salivaires sont gonflées, l'animal porte la tête & les oreilles basses ; il tient la bouche ouverte, la langue est enflée, & pour l'ordinaire sort de la bouche ; une salive d'une odeur plus ou moins fétide, s'écoule ; les arteres temporales battent avec plus de force & de fréquence que dans l'état naturel ; les vaisseaux qui rampent sur la tête, sont distendus ; enfin le malade peut à peine marcher, & paroît comme assoupi.

Les préparations mercurielles administrées intérieurement ou extérieurement, produisent ces symptomes, & ils ne cessent qu'autant que l'action du

mercure ſur les glandes ſalivaires diminue. On a vu périr pluſieurs chevaux le ſecond jour de cette eſpece de ſalivation, & je ſuis perſuadé que le plus grand nombre des beſtiaux en périroient, ſi on n'y portoit un prompt ſecours.

Saignez aux veines des flancs & des cuiſſes trois ou quatre fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures; réitérez les lavements compoſés de deux onces de feuilles de ſéné infuſées dans quatre livres d'eau ſaturée de crême de tartre; ne donnez pour nourriture & pour boiſſon que de l'eau blanche aiguiſée de nitre; faites baigner long-temps l'animal dans une eau courante & pure;; lavez ſouvent la bouche avec une décoction de racine de guimauve ſaturée de crême de tartre, ou injectez-y cette liqueur, s'il n'eſt pas poſſible d'y introduire une éponge; faites continuellement évaporer auprès du malade parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre; environnez la ganache & les parotides d'un cataplaſme fait avec la mie de pain & l'eau ſaturée de nitre; ſi la langue eſt enflée juſqu'au point d'empêcher l'animal de boire, pratiquez une ſaignée copieuſe aux veines de la cuiſſe; donnez après chaque lavement purgatif, un lavement compoſé d'eau blanche & de jaunes d'œufs, & verſez par un des naſeaux, de l'eau miellée, tenant en ſolution beaucoup de farine de froment: ne tentez ce dernier moyen que lorſque les lavements nutritifs paroîtront inſuffiſants pour ſoutenir les forces chancelantes, à cauſe du danger auquel on expoſe le malade en lui faiſant prendre les breuvages par les naſeaux.

V. ESPECE. *Salivation par la diviſion extérieure du conduit ſalivaire de la glande parotide.*

LE conduit ſalivaire de la glande parotide, extérieurement ouvert ou diviſé par un inſtrument

tranchant, ou par les mauvaiſes qualités d'une matiere purulente, ou par des cauſtiques, ou par le feu, fournit une grande quantité de ſalive, dont il eſt eſſentiel de ſuſpendre l'évacuation. Pour s'oppoſer aux ſuites fâcheuſes de cet écoulement, appliquez ſur l'ouverture un mêlange de poudre de licoperdon & de blanc d'œuf; ſoutenez le plumaſſeau chargé de ces ſubſtances, avec un bandage propre à comprimer l'ouverture, & à faciliter la réunion de ſes bords extérieurs. Rien de plus difficile & de plus long que la réunion des bords du conduit ſalivaire : ſi la poudre de licoperdon ne réuſſit pas, eſſayez l'alun, le vitriol, la ſuture entortillée, après avoir rafraîchi les bords des téguments avec l'inſtrument tranchant, les terres bolaires & différentes eſpeces de bandages.

Nota. Les humeurs recrémentitielles, telles que le ſuc gaſtrique, le ſuc pancréatique, la bile, les ſucs inteſtinaux, ne peuvent être chaſſées hors du corps ſans entraîner avec elles des matieres excrétoires; c'eſt pourquoi nous avons rangé tous les cours de ventre, où la bile, le ſuc pancréatique & les ſucs inteſtinaux dominoient, dans les maladies évacuatoires excrémentitielles, quoiqu'à la rigueur elles duſſent être compriſes dans l'Ordre des *évacuations de matieres recrémentitielles.*



ORDRE SECOND.

RÉTENTIONS DE MATIERES EXCRÉMENTITIELLES ET DES HUMEURS RECRÉMENTITIELLES.

A MESURE que l'animal ſain évacue des ſubſtances nuiſibles ou inutiles, il fait pénétrer dans les premieres voies, des matieres capables de réparer celles qu'il perd; mais lorſque ces ſubſtances inutiles ſéjournent trop long-temps dans le corps, ou s'y arrêtent entiérement, les fonctions ſont dérangées, & les maladies qui résultent du ſéjour de ces matieres, forment un Ordre particulier, entiérement oppoſé aux autres Ordres de cette Claſſe; mais comme il ne differe de l'Ordre des *évacuations excrémentitielles*, que par la ſeule rétention de ces matieres, j'ai penſé qu'il falloit, pour en mieux ſaiſir les indications, les rapprocher l'un de l'autre, ſans en former des Claſſes diſtinctes.

GENRE PREMIER.

Diminution de l'inſenſible tranſpiration.
(Tranſpiration ſuſpendue.)

LES téguments ſont ordinairement froids, quelquefois ſecs & chauds, les poils plus ou moins hériſſés & ternes; l'animal a l'air triſte; il ne mange pas avec appétit; ſouvent les urines ſont claires & abondantes, le pouls fréquent & ſerré; il

il n'eſt pas rare de voir le pannicule charnu agité d'un mouvement ſenſible vers les cuiſſes, les flancs & les épaules.

La pouſſiere retenue trop long-temps entre les poils, le paſſage ſubit d'une écurie chaude dans une atmoſphere froide, ou d'une atmoſphere échauffée dans une écurie froide, le long ſéjour dans une écurie froide & humide, une boiſſon trop fraîche, des aliments & une boiſſon de mauvaiſe qualité, ſont les principes de l'inſenſible tranſpiration.

Si la tranſpiration ne ſe rétablit pas au bout de douze à vingt-quatre heures, la fievre ſurvient; elle détermine une abondante tranſpiration, ou un autre genre de maladie fâcheuſe.

Auſſi-tôt que vous vous appercevrez que la tranſpiration inſenſible du bœuf ou du cheval eſt diminuée, faites-le paſſer dans une écurie ſeche, propre & d'une chaleur tempérée; étrillez-le exactement, & après l'avoir légérement bouchonné à rebours du poil, vous l'envelopperez d'une légere couverture de laine; vous ne lui donnerez point à manger, vous préſenterez ſeulement de l'eau blanche tiede, aiguiſée de ſel marin; vous adminiſtrerez un ou deux lavements compoſés d'une infuſion de racine d'angélique; ſi ſept ou huit heures après, les téguments ne devenoient pas moites, bouchonnez une ſeconde fois; couvrez plus exactement, & faites boire une forte infuſion de racine d'angélique, édulcorée de miel.

Si la bouche du malade étoit enflammée, ſi les vaiſſeaux ſanguins étoient gonflés, ſi les urines étoient fétides & colorées, ſi les excréments avoient de la ſéchereſſe, abſtenez-vous de ce breuvage; ne lui faites boire que de l'eau blanche tiede; ne lui donnez que des lavements mucilagineux, & laiſſez l'animal couvert juſqu'à ce que la ſueur ou une

autre maladie se déclare. Il ne faut donc pas imiter ces Maréchaux qui, impatients de voir la sueur, se hâtent de donner les breuvages les plus échauffants, comme la thériaque ou l'orviétan délayé dans le vin, à la dose d'une once sur chopine de vin ; ensuite ils font galoper le malade pendant une heure, ou ils le mettent dans une fosse pour être couvert de fumier, ou ils le font entrer dans une écurie étroite, bien fermée, & échauffée par du feu, ou ils l'enveloppent de plusieurs couvertures de laine, & passent entre les couvertures une bassinoire remplie de braise.

Lorsque les téguments sont secs & chauds, vous éprouverez de bons effets de la vapeur de l'eau bouillante ; réitérez cette fumigation deux ou trois fois par jour, & retranchez de l'eau blanche le sel marin.

Les brebis dont la transpiration insensible a été suspendue, doivent être rassemblées dans une étable d'une chaleur tempérée ; faites-les-y presser les unes contre les autres pendant l'espace de cinq à six heures ; si la sueur ne s'établit pas, donnez à chacune demi-once de poudre de fourmis avec une once de sel, & demi-heure après faites-les presser les unes contre les autres, jusqu'à ce que la sueur survienne ; ensuite abandonnez-les à elles-mêmes, sans leur donner à manger ; le lendemain vous leur ferez manger un peu de foin fin saupoudré de sel marin, & vous ne présenterez à boire sur le soir que de l'eau blanche tiede & aiguisée de sel marin.



GENRE SECOND.

Diminution de salive. (Soif par diminution de salive.)

La bouche est seche, particuliérement la langue ; l'animal a un desir excessif de la boisson, & il boit plus souvent & en plus grande abondance que dans l'état naturel ; la bouche est ordinairement chaude, & les vaisseaux de la tête gonflés. Plusieurs Praticiens ont rangé la diminution de salive, (espece de soif) dans la Classe des maladies inflammatoires, parce que la bouche est souvent échauffée, parce que la soif accompagne un grand nombre de maladies inflammatoires : mais comme la diminution de salive, ou plutôt la sécheresse de la bouche, est le symptome essentiel ; comme la soif peut exister dans les maladies évacuatoires sans sécheresse de la bouche, & qu'elle est pour lors symptomatique, il faut ranger la diminution de salive dans les maladies de rétentions.

Un violent exercice pendant les chaleurs de l'été, le défaut de boisson fraîche ou d'eau pure, des aliments trop échauffants, les salivaires, une écurie trop chaude, & les mauvaises qualités de la salive, sont les principes de la diminution de salive.

Les chevaux, & particuliérement les bœufs, sont plus souvent attaqués de cette espece de soif, que les brebis & les chevres.

Conduisez l'animal altéré dans une écurie seche, propre, & dont l'air soit fréquemment renouvellé ; changez trois ou quatre fois de litiere par jour ; donnez pour nourriture du son humecté avec de

l'eau ſaturée de nitre, & pour boiſſon de l'eau blanchie avec de la farine de ſeigle, ou avec des ſemences de courges, réduites en poudre ſubtile; aiguiſez cette eau de nitre. Pour le bœuf, vous ſubſtituerez la crême de tartre au nitre; adminiſtrez pluſieurs lavements compoſés d'eau blanche nitrée ou aiguiſée de crême de tartre; ſi la ſaiſon le permet, faites baigner le malade dans une eau courante & pure, pendant l'eſpace de ſept à huit heures; conduiſez-le deux ou trois heures le jour dans des pâturages abondants en plantes dont le mucilage eſt noyé dans une grande quantité d'eau. La citrouille, les pommes cuites mêlées avec beaucoup d'eau, les feuilles de vigne, particuliérement la laitue apprêtée avec un peu d'huile & de vinaigre, ſont des aliments qui calment promptement la ſoif du bœuf: le petit-lait où vous aurez mis en ſolution du nitre, peut être d'une grande efficacité.

Lorſque tous ces remedes n'ont produit aucun ſoulagement, & que vous ſoupçonnez que la ſoif dépend des mauvaiſes qualités des ſucs qui arroſent le pharinx, l'œſophage & les eſtomacs, délayez une once & demie de craie blanche dans demi-livre de petit-lait ou de ſuc de laitue, que vous donnerez le matin à jeun au cheval ou au bœuf, & que vous réitérerez le ſoir, quatre heures après lui avoir donné à manger: les eaux minérales alkalines ont quelquefois réuſſi.

Quand la ſoif eſt avec chaleur conſidérable de la bouche, & gonflement des vaiſſeaux ſanguins de la tête, la ſaignée aux veines de la cuiſſe ou des flancs eſt ſouvent accompagnée d'un ſuccès heureux.

La ſoif de la brebis eſt plus facile à tempérer: conduiſez-la dans des pâturages arroſés par des eaux pures, & où il croît peu de plantes aroma-

tiques ; faites-la parquer ſur les hautes montagnes, enſuite paître dans les vallons à l'abri du ſoleil ; donnez-lui beaucoup de feuilles de vigne pour nourriture, & un peu d'eau blanche nitrée pour boiſſon ; ne lui permettez pas de contenter ſa ſoif ; il vaut mieux la faire boire ſouvent & peu, que de lui abandonner l'eau blanche à diſcrétion, parce que les boiſſons abondantes nuiſent à la brebis, & la jettent dans l'hydropiſie.

GENRE TROISIEME.

Rétention des corps étrangers dans le goſier.

LE bœuf friand de pommes, ſouvent les avale ſans les mâcher ; lorſqu'elles ſont trop groſſes, elles reſtent dans le pharinx ou dans l'œſophage, & mettent l'animal dans la néceſſité de mourir au milieu des douleurs & des convulſions les plus vives, ſi ces corps étrangers ne peuvent ſortir de l'œſophage : comme le danger eſt preſſant, à cauſe de la compreſſion de la trachée-artere, ayez recours à des remedes actifs & prompts. Les uns propoſent de diviſer la pomme avec un maillet, en frappant ſur la portion de l'œſophage qui répond à la pomme ; pour rendre les coups du maillet plus efficaces, ils appuient, ſur le côté oppoſé, un morceau de bois : les autres introduiſent dans le goſier un nerf de bœuf courbé, de maniere à pouvoir paſſer dans le goſier ; ou bien un bâton aſſez flexible pour prendre la courbure du pharinx avec l'œſophage, & aſſez fort pour faire paſſer la pomme dans la panſe : quelques-uns conſeillent d'introduire dans l'œſophage une baguette de jonc, ou autre bois flexible, dont l'extrêmité ſeroit armée

d'une espece de tire-bouchon, qui auroit les pointes rentrées en dedans, qui seroit enveloppé de coton cardé, de maniere que les pointes fussent incapables de blesser les parois de l'œsophage, sans empêcher l'extraction du corps étranger.

Le meilleur moyen est, à mon avis, celui de verser dans la bouche de l'animal une verrée de bonne huile d'olives ; ensuite d'introduire dans l'œsophage un jonc mince, fort, flexible & garni à son extrémité d'étoupes imbibées d'huile, le corps étranger passera avec plus de facilité dans la panse ou dans le ventricule du cheval ; si la pomme est au commencement du pharinx, vous pouvez la retirer avec les doigts. Lorsque l'huile & le bâton ne sont pas accompagnés d'un succès heureux, vous tenterez le maillet, ensuite le tire-bouchon, parce qu'il vaut mieux essayer un remede incertain, que de laisser périr l'animal ; & lorsque tous ces moyens ont été infructueux, ce ne seroit pas s'éloigner de la saine pratique, que d'ouvrir avec le bistouri un passage extérieur au corps étranger : aucune observation n'a démontré l'impossibilité de la cicatrice de telles plaies ; il est permis, au contraire, de l'espérer, par l'exemple de semblables plaies dans l'homme : quant aux autres parties que le bistouri est obligé d'offenser, leurs cicatrices n'offrent pas des difficultés insurmontables.

GENRE QUATRIEME.

Rétention des matieres fécales. (Constipation.)

L'ANIMAL reste un jour ou deux, & quelquefois quatre, sans fienter ; les crottins sont ordinairement secs, durs & comme torréfiés ; l'animal est

inquiet, les téguments sont échauffés, il fait quelquefois des efforts pour fienter, sans le pouvoir; il perd l'appétit; le mouton éleve la tête, & fait le dos haut; la main huilée a beaucoup de peine à pénétrer dans l'intestin rectum du bœuf & du cheval, pour enlever la fiente; les urines sont hautes en couleur, & beaucoup plus troubles chez le cheval.

Le cheval & la brebis sont plus sujets à la *constipation* que le bœuf.

Le foin abondant en plantes aromatiques, les violents exercices pendant les chaleurs de l'été, les longs voyages, les pâturages trop secs, le défaut de boisson fraîche, le grand usage de l'avoine & du sel, les préparations martiales & autres astringents administrés à trop haute dose, sont les principes ordinaires de la constipation.

Lorsque la constipation a produit la fievre, & un commencement d'inflammation dans les intestins, elle devient dangereuse: c'est pour prévenir ces accidents, que votre main étant frottée d'huile d'olives récente, vous l'introduirez peu à peu dans l'intestin rectum du cheval, & vous enleverez les crottins: lorsque vous aurez entiérement nettoyé l'intestin rectum, injectez y une décoction de racine de guimauve, tenant en solution trois onces de manne, & une once de nitre; réitérez ce lavement trois ou quatre fois dans le jour; ensuite contentez-vous d'injecter de la décoction de racine de guimauve, aiguisée de nitre; ne donnez pour boisson que de l'eau blanche, & pour nourriture, que du son mouillé.

Vous enleverez avec une espece de petite curette d'acier les crottins de la brebis, ensuite vous injecterez dans l'anus quatre onces de petit-lait, & vous lui en ferez boire six onces; vous réitérerez

trois ou quatre fois le même lavement, & une ſeconde fois le petit-lait en boiſſon. Ne ſaignez l'animal conſtipé que dans le cas où il y a fievre ou inflammation ; ne lui donnez ni breuvage huileux, ni purgatif violent. Si la conſtipation venoit d'une chaleur exceſſive, d'une ſueur abondante & de grands travaux, l'uſage des bains dans une eau courante & pure, eſt très-avantageux, pourvu que la ſaiſon le permette.

GENRE CINQUIEME.

Rétention de l'air dans les inteſtins ou les eſtomacs. (Tranchées de vents. Tuméfaction du ventre par la raréfaction de l'air.)

CONSULTEZ le cinquieme Genre de l'Ordre troiſieme, Claſſe premiere, *maladies ſuperficielles*, page 63.

GENRE SIXIEME.

Rétention d'urine dans la veſſie ; ſuppreſſion du cours d'urine. (Iſchurie.)

CONSULTEZ le quatrieme Genre de l'Ordre troiſieme, Claſſe premiere, *maladies ſuperficielles*, page 67.

Parmi les Eſpeces de ce Genre on peut ranger la ſuppreſſion d'urine par l'inflammation des reins, ou le calcul dans les reins, dont pluſieurs Auteurs ont fait mention. Dans cette eſpece de maladie, le cheval s'agite, plie les reins, les regarde, n'urine point, & ſe trouve attaqué d'une violente

fievre. La suppreſſion d'urine qui vient du calcul, eſt moins dangereuſe que celle qui eſt cauſée par une inflammation; mais je crois que dans la ſuppreſſion d'urine par le calcul, l'inflammation ne tarde pas à ſe montrer, ſi on n'y remédie promptement par des ſaignées peu abondantes, mais répétées; les bains, les fomentations mucilagineuſes ſur les reins, & ſur-tout les lavements faits avec la décoction de racine de guimauve, aiguiſée de nitre; l'eau blanchie avec les ſemences de courges pour boiſſon, ſont les remedes indiqués; mais gardez-vous bien de l'uſage intérieur de l'huile d'amandes douces & des urinaires; le premier médicament ne parvient pas dans les ſecondes voies ſans ſe décompoſer, & les ſeconds ne ſervent qu'à accroître les ſymptomes de l'inflammation.

GENRE SEPTIEME.

Rétention d'un calcul dans le tube inteſtinal. (Tranchées de bézoard.)

Le cheval regarde ſouvent ſes flancs; il paroît de temps en temps agité, l'évacuation de la matiere fécale ſe ſuſpend par intervalles, & ſe trouve accompagnée d'agitation & d'inquiétude. Ces ſymptomes annoncent, ſuivant quelques Praticiens, la préſence d'une concrétion pierreuſe dans les inteſtins, particuliérement dans l'inteſtin cœcum, où l'on a coutume de la trouver. Comme je n'ai vu aucun cheval attaqué de cette maladie, & que je n'ai jamais rencontré de ſemblables pierres dans les inteſtins de cet animal, je ne peux rien dire de certain ſur le caractere eſſentiel de ce genre de maladie.

GENRE HUITIEME.

Rétention du lait. (Desséchement des mammelles. Mal sec.)

CONSULTEZ le quatrieme Genre de l'Ordre cinquieme, Classe premiere, *maladies superficielles*, page 141, de même que l'*inflammation des mammelles*, Classe premiere, *maladies superficielles*, page 403.

GENRE NEUVIEME.

Accouchement difficile. Rétention du fœtus dans la matrice.

LORSQUE le fœtus a pris dans la matrice assez de force pour soutenir l'action de l'air libre, & pour vivre du lait de sa mere, le diametre des vaisseaux ombilicaux diminue, la matrice cesse de se distendre, les cotiledons du fœtus de la vache & le chorion du fœtus du cheval n'adherent que foiblement à la tunique interne de la matrice; le fœtus, qui ne peut tirer une nourriture suffisante des vaisseaux ombilicaux & de la liqueur de l'amnios, & qui ne peut augmenter de volume, irrite la matrice, & par-là engage la nature à faire ses efforts pour le chasser; en conséquence la nature implore le secours des muscles abdominaux, du diaphragme & de la tunique musculeuse des cornes & du corps de la matrice: quand ces muscles ne peuvent pas expulser le fœtus, c'est au Praticien à reconnoître d'où vient la résistance; si le fœtus est retenu par la

foibleſſe de la mere ; ſi cette rétention eſt produite par un défaut de conformation de la mere ; ſi elle eſt cauſée par un volume trop conſidérable des os du fœtus, reſpectivement à l'ouverture des os du baſſin ; enfin, ſi elle eſt occaſionnée par une ſituation vicieuſe du fœtus dans le baſſin.

I. ESPECE. *Rétention du fœtus par la foibleſſe de la mere.*

LA vache ou la jument fait des inſpirations médiocres & réitérées ; elle paroît inquiete & ſouffrir beaucoup ; les forces vitales & muſculaires ſont affoiblies ; ſi vous introduiſez la main dans le vagin, vous ne ſentez que de foibles efforts de la part de la mere, pour dilater l'orifice de la matrice ; la contraction du diaphragme, des muſcles abdominaux & de la tunique muſculeuſe de la matrice, eſt ſi foible, qu'elle ne peut chaſſer le fœtus dans le col de la matrice.

Cette eſpece d'accouchement difficile vient d'une hémorragie conſidérable, ou d'une longue maladie, ou de la paralyſie de la tunique muſculeuſe de la matrice, ou du défaut de bonne nourriture. En vain pluſieurs Praticiens s'accordent à ſoutenir que la foibleſſe ne ſauroit retarder un accouchement naturel, leurs preuves ne ſont point fondées ſur l'obſervation : le col de la matrice offre toujours une réſiſtance que le ſeul fond de la matrice avec les muſcles auxiliaires de l'accouchement, eſt dans l'impoſſibilité de ſurmonter : pour cela il faudroit ſuppoſer la tunique muſculaire de la matrice beaucoup plus forte & plus épaiſſe que le col de la matrice ; alors on diroit avec eux, que la réſiſtance du col étant inférieure à la puiſſance de la matrice, le fœtus doit néceſſairement ſortir avec facilité ; mais le contraire arrive lorſque les forces

musculaires sont extrêmement affoiblies : le col de la matrice d'une vache foible a beau offrir moins de résistance que celui d'une vache robuste, les muscles de l'abdomen, le diaphragme & la tunique musculeuse de la matrice ne seront jamais assez forts pour favoriser la sortie du fœtus.

Augmentez la force contractive du cœur & des autres muscles, vous obtiendrez en très-peu de temps un accouchement heureux : pour remplir cette indication, vous donnerez à la vache ou à la jument une livre de bon vin vieux, où vous aurez délayé une once de racine de gentiane; injectez dans l'intestin rectum une forte infusion de feuilles de sauge & de rue; réitérez deux ou trois de ces lavements, les douleurs se renouvelleront, les muscles de l'abdomen & du diaphragme se contracteront avec force, le col de la matrice se dilatera, & le fœtus sortira.

II. ESPECE. *Rétention du fœtus par la forte constriction du col de la matrice.*

LES muscles de l'abdomen & le diaphragme se contractent avec force; la femelle pousse des soupirs; elle est agitée; les arteres battent avec force & fréquence; introduisez la main dans le vagin de la vache ou de la jument, vous y sentirez une grande chaleur, particuliérement vers le col de la matrice, & en même temps des efforts que le fœtus semble faire pour dilater le col de la matrice, & sortir de l'endroit où il se trouve renfermé.

Le spasme, l'inflammation du col de la matrice sont les principes qui s'opposent à l'accouchement : ces principes peuvent être déterminés par l'introduction d'un corps étranger dans le vagin, par la mauvaise qualité des fluides qui arrosent le col de la matrice, par la grande sensibilité de la

mere, enfin par la mauvaiſe nourriture & les exercices violents.

La premiere & la ſeule indication eſt de relâcher; pour cet effet, ſaignez copieuſement la femelle à la veine jugulaire; réitérez la ſaignée ſix heures après, ſi la premiere ne produit aucun relâchement; adminiſtrez ſouvent des lavements composés d'une décoction de racine de guimauve ou d'une émulſion d'amandes douces & de ſemences de courges, ou du lait coupé avec une décoction d'orge; introduiſez dans la matrice la vapeur de l'eau chaude; tenez ſur la croupe des linges trempés dans de l'eau tiede, que vous renouvellerez tous les quarts d'heure; donnez pour boiſſon & pour nourriture de l'eau blanche. Lorſque le fœtus eſt long-temps retenu par la trop grande denſité des membranes qui l'environnent, ouvrez-les avec les ongles, les eaux s'échapperont, & le fœtus ſortira.

III. Espece. *Rétention du fœtus par la mauvaiſe conformation de la mere.*

Les efforts de la mere ſont violents & répétés; elle pouſſe de longs ſoupirs, elle eſt inquiete, ſes flancs ſont couverts de ſueur; ſi vous introduiſez la main dans le vagin, vous ſentez l'ouverture extérieure du petit baſſin étroite; la tête du fétus, qui s'y préſente, ou qui s'y trouve en partie engagée, ne peut entraîner le reſte du corps, malgré les efforts réitérés de la mere.

Les branches poſtérieures de l'os iſchion trop rapprochées, & la conſtriction du vagin, cauſent ordinairement cette eſpece d'accouchement. La vache & la chevre y ſont plus expoſées que la jument & la brebis; mais en général cet accouchement eſt rare.

Comme le danger eſt extrême, il faut ſur le

champ employer le moyen le plus facile pour l'extraction du fœtus : les uns proposent les tenettes ; les autres, la corde ; ceux-ci, le crochet ; ceux-là, le bistouri courbe. Les tenettes sont composées de deux branches, dont les serres ou cuillers sont longues, fenestrées & courbées, de maniere qu'elles répondent à la convexité de la tête du fœtus ; les branches peuvent s'introduire séparément, & ensuite s'unir solidement par encochure ; la partie de chaque branche comprise depuis la cuiller jusqu'à l'encochure, doit être forte, longue & un peu applatie, & le manche large & épais. Lorsque la tête se trouve engagée dans le petit bassin, sans pouvoir surmonter la résistance de l'orifice extérieur, introduisez les branches des tenettes, l'une après l'autre, & dirigez vers les parties postérieures des oreilles, près de la mâchoire postérieure, les extrêmités des cuillers, dont les bords sont courbés, sans avoir rien de tranchant : quand les cuillers auront embrassé les parties latérales & postérieures de la tête, unissez les branches de l'instrument à l'endroit où elles se reçoivent mutuellement, & retirez les tenettes avec une force graduée, en leur faisant exécuter des quarts de tours de rotations, pour mieux comprimer la tête, l'alonger & la proportionner à l'ouverture du bassin ; ayez toujours soin de diriger les branches de vos tenettes vers la symphyse des os pubis, qui doit, pour ainsi dire, vous servir de point d'appui. Les tenettes ont encore l'avantage de dilater le vagin, supposé qu'il présente au fœtus une résistance insurmontable.

Le Maréchal ennemi des nouvelles découvertes, quelque utiles qu'elles soient, aime toujours mieux avoir recours à la corde qu'aux tenettes : après avoir fait un nœud courant à l'extrêmité d'une corde qu'il a soin d'huiler, il introduit le

nœud courant dans le vagin, & l'engage, s'il peut, autour du col; enſuite il fait tirer avec force la corde par un ſerviteur robuſte, tandis qu'avec la main il tâche de déterminer l'extrêmité antérieure de la tête, dans l'orifice extérieur du petit baſſin; mais pour l'ordinaire il arrive que plus le ſerviteur tire la corde, plus la tête acquiert de largeur & trouve d'obſtacle à ſurmonter le paſſage, que les parois du vagin ſe déchirent, que le fœtus mort eſt obligé de reſter dans la matrice, & que la femelle ne vit pas long-temps après cette opération. La corde fait donc un effet oppoſé à celui des tenettes; elle raccourcit la tête, les tenettes l'alongent, & favoriſent par ce moyen le paſſage du fœtus. Lorſque le Maréchal vigoureux fait paſſer la tête par l'orifice extérieur du baſſin, quelquefois on a vu qu'il n'amenoit que la tête, à cauſe de la réſiſtance de la poitrine du fétus; inconvénient moins à craindre de la part des tenettes, ſur-tout ſi le Praticien a eu ſoin de couper les cartilages des côtes, & de comprimer la poitrine avec les tenettes ou avec la main.

Le crochet offre encore moins d'avantages que la corde; il n'alonge point la tête, il n'en diminue point le volume, il ne dilate pas les parois du vagin, il n'entraîne ſouvent qu'une portion du crâne: c'eſt en vain que vous donnerez à la portion courbée plus de largeur, que vous tiendrez l'extrêmité du crochet mouſſe, le crochet favoriſera difficilement la ſortie du fœtus.

Le ſcalpel ou le biſtouri courbe ne doit être mis en uſage qu'apès avoir tenté inutilement les tenettes, & cela pour diviſer le fœtus en pluſieurs parties, dont vous ferez l'extraction à meſure que vous les amputerez. Le ſcalpel deſtiné à la ſection du fœtus contenu dans le vagin ou la matrice, eſt un inſtru-

ment dont l'extrêmité ſupérieure eſt terminée par une petite portion courbe, dont la partie convexe eſt mouſſe & la portion concave tranchante. La branche de cet inſtrument doit avoir une longueur proportionnée à celle du vagin. De la main droite vous introduiſez le ſcalpel dans le vagin, de la main gauche vous dirigez le tranchant, depuis le vagin juſques dans la matrice, ſi le fœtus y eſt logé; alors vous placez le tranchant derriere l'oreille droite, & vous coupez la plus grande portion du crâne; vous réitérez cette opération du côté gauche, enſuite vous emportez le reſte de la tête; ainſi vous faites l'extraction de toutes les parties du corps. Cette opération entraîne de grandes difficultés; la premiere, de conduire l'inſtrument dans la matrice, & d'y couper les différentes parties du fœtus ſans bleſſer la matrice ou le vagin; de couper des morceaux d'une grandeur relative à celle de l'orifice extérieur du petit baſſin. Suppoſé que vous ayiez été forcé d'employer le ſcalpel, vous retirerez avec les tenettes les parties diviſées.

C'eſt dans les accouchements de cette eſpece que la veſſie & l'inteſtin rectum doivent contenir le moins de matieres poſſible; en conſéquence, avant d'entreprendre aucune opération, vuidez exactement l'inteſtin rectum; injectez-y une ſolution de quatre onces de manne dans une livre de décoction de racine de guimauve; ſondez la femelle, lorſque ſa veſſie renferme beaucoup d'urine. Je crois qu'il eſt inutile d'avertir le Praticien d'être toujours pourvu de trois ou quatre eſpeces de tenettes de différentes grandeurs; la brebis & la chevre offrent une ſtructure bien différente de la vache & de la jument, & par conſéquent exigent des inſtruments d'une figure & d'une grandeur qui leur ſoient relatives.

La nourriture de la mere, tant qu'elle ſera dans les douleurs, ne doit être que de l'eau tiede, blanchie avec de la farine de ſeigle ou avec des ſemences de courges ; après l'accouchement, ayez ſoin de la mettre dans une écurie d'une chaleur tempérée, & ſoyez attentif à ne pas laiſſer des portions d'arriere-faix dans la matrice.

IV. Espece. *Rétention du fœtus par le volume conſidérable de certaines parties de ſon corps.*

La mere fait des efforts continuels pour engager la tête du fœtus & ſon corps dans le col de la matrice & le vagin ; la tête du fœtus n'offre pas ordinairement une réſiſtance conſidérable à ſon paſſage par le col de la matrice & le vagin : mais il en eſt autrement de la poitrine ; comme dans l'état naturel elle a plus d'étendue que la tête, il n'eſt point étonnant que le paſſage de la tête ne ſoit pas toujours accompagné de la ſortie de la poitrine. Jamais on n'a obſervé que la grandeur de la croupe ait été un obſtacle à l'accouchement : quand la tête & la poitrine ont paſſé, les autres parties du corps viennent avec facilité.

Cette eſpece d'accouchement eſt un des plus difficiles & des plus fréquents.

Lorſque la tête du fœtus eſt trop volumineuſe, il faut tout employer pour la comprimer & la tirer en même temps hors de la matrice par le vagin : les tenettes produiſent cet effet. Si l'extrêmité inférieure étoit engagée dans le col de la matrice, de maniere à ne pouvoir pas introduire l'extrêmité de chaque tenette entre la tête du fœtus & les parois de la matrice, repouſſez la tête dans la matrice, & ſaiſiſſez auſſi-tôt avec les tenettes la tête du fœtus, que vous ſerrerez avec force pour l'alonger le plus qu'il vous ſera poſſible ; alors tirez à vous le fœtus,

en faiſant des demi-tours, juſqu'à ce que la tête ſoit engagée dans le vagin, ayant toujours ſoin de ne pas bleſſer avec les tenettes les parois du vagin, ce qui pourroit cauſer l'inflammation, & peut-être la gangrene.

Ceux qui ouvrent la tête du fœtus avec le ſcalpel, avant de la ſaiſir avec les tenettes, favoriſent les bons effets de cet inſtrument, la tête eſt plus facile à être comprimée & à s'alonger.

La corde attachée autour du col, n'eſt ici d'aucun avantage, excepté que vous n'ayiez ouvert le crâne, & avec la main droite comprimé & alongé la tête du fœtus; alors la corde peut être de quelque utilité, encore faut-il diriger la tête avec une main, tandis qu'un ſerviteur robuſte tirera doucement la corde. Cette méthode ne doit être miſe en uſage qu'au défaut des tenettes.

La nature n'eſt d'aucun ſecours dans cette eſpece d'accouchement, de même que dans celle où la poitrine du fœtus eſt ſi volumineuſe, que l'orifice extérieur de la matrice lui refuſe paſſage: pour lors, coupez avec le ſcalpel courbe les côtes de l'un & l'autre côté de la poitrine, ſervez-vous de la main, ou plutôt des tenettes, pour comprimer la poitrine; enſuite tirez le fœtus par la tête. Si vous avez l'adreſſe de ſcarifier profondément la poitrine du fœtus, ſans intéreſſer les parois de la matrice, vous êtes aſſuré qu'en tirant ſa tête avec les tenettes, la poitrine ſuivra facilement, & que l'accouchement ne ſera ſuivi d'aucun accident fâcheux.

Les médicaments propres à faciliter ou à accélérer la ſortie du fœtus, ſont ici très-inutiles, & même dangereux, particuliérement les ſpiritueux & les aromatiques; ils augmentent l'inflammation des viſceres de l'abdomen, ſur-tout des parties de la génération; les injections mucilagineuſes ne pro-

duisent aucun effet avantageux ; les instruments seuls peuvent enlever le fœtus & sauver la mere, en diminuant le volume de la tête ou de la poitrine du fœtus.

V. ESPECE. *Rétention du fœtus par la mauvaise situation de son corps.*

La femelle se leve, se couche, pousse des soupirs, & fait des efforts pour expulser le fœtus hors de la matrice ; si vous introduisez la main vers le col de la matrice, vous le trouvez lubréfié & dilaté, & le corps du fœtus dans une situation qui l'empêche de sortir : la tête s'oppose très-rarement à ce passage ; mais lorsque le fœtus est couché en travers, & que ni la tête ni la croupe ne se présentent vers l'orifice extérieur de la matrice, l'accouchement est extrêmement difficile ; si la croupe occupe l'orifice interne de la matrice, l'accouchement est moins laborieux : quand les extrêmités antérieures sortent seules, l'accouchement ne se fait qu'avec beaucoup de peine.

La facilité qu'on a d'introduire la main dans le col de la matrice de la vache ou de la jument, permet de donner à la tête du fœtus une situation avantageuse : la chevre & la brebis n'offrent pas le même avantage ; on a de la peine à introduire la main dans le vagin jusqu'à la matrice ; ce n'est qu'avec l'extrêmité des doigts qu'on peut diriger l'extrêmité inférieure de la tête vers le col de la matrice : si, après avoir engagé la tête du fœtus elle reprenoit sa premiere situation, n'hésitez pas à vous servir des tenettes, vous entraînerez facilement le fœtus hors de la matrice & du vagin.

Le fœtus situé en travers, est un des plus grands obstacles à surmonter pour l'accouchement. Faites tous vos efforts pour lui faire changer de place &

ſaiſir ſa tête ; il ne faut pas cependant employer de grandes forces pour obliger le fœtus à changer de ſituation. Il arrive ſouvent qu'une légere impulſion détermine les parois de la matrice & ſes muſcles coadjuteurs, à ſituer le fœtus avantageuſement, quelquefois même ſans le ſecours du Maréchal, & dans le moment où l'on y penſe le moins ; la matrice & ſes muſcles auxiliateurs font un effort, d'où réſulte l'expulſion du fœtus hors du vagin. On ne ſauroit trop ſe confier aux efforts de la nature dans toutes les eſpeces d'accouchements qui viennent de la mauvaiſe ſituation du fœtus ; c'eſt pourquoi il ne faut aider que lentement à la nature.

La croupe occupe-t-elle l'orifice du col de la matrice, repouſſez-la, & ſaiſiſſez auſſi-tôt les jambes poſtérieures, que vous ferez paſſer dans le vagin ; après les avoir liées enſemble, un ſerviteur s'emparera de la corde ; d'un autre côté, vous ſaiſirez la queue du fœtus, & l'un & l'autre vous tirerez en même temps le fœtus hors du vagin : ſi vous êtes aſſez fort pour le tirer par les pieds ſans employer la corde, cela ſera préférable.

Si les extrêmités antérieures ſe croiſoient ſur la poitrine, lorſque la tête du fœtus a paſſé le col de la matrice, il faudroit repouſſer la tête du fœtus, étendre les jambes le long de l'encolure ; alors la poitrine & les jambes n'offriroient plus de réſiſtance.

Lorſqu'il ne ſe préſente qu'une jambe de derriere, allez chercher l'autre : ſaiſiſſez-les toutes les deux de la main droite, & de la main gauche prenez la queue du fœtus, & tirez-les à vous, juſqu'à ce que le fœtus ſoit hors du vagin : ſi les jambes vous gliſſoient entre les doigts, ſervez-vous de la corde, ou frottez-vous la main d'une poudre ou d'une terre aſtringente & ſeche, comme la noix de galle.

Quand les jambes antérieures ſont ſeules hors de la matrice, faites-les rentrer, & rangez-les ſous le ventre du fœtus ; par le mouvement que vous faites exécuter au fœtus, vous l'engagez à changer de ſituation, & à préſenter la tête au lieu des jambes.

Le fœtus mort dans la matrice, prend ſouvent une ſituation déſavantageuſe à ſon expulſion : vous reconnoîtrez que le fœtus eſt mort, 1°. par le défaut de mouvement du fœtus ; 2°. par la flaccidité de ſes membres ; 3°. par la triſteſſe, l'abattement & l'avalement des flancs de la mere ; 4°. par l'odeur fétide de la liqueur de l'amnios. Le fœtus mort exige les mêmes moyens pour le ſortir de la matrice, que le fœtus vivant ; il faut ſeulement ſe preſſer d'extraire ce corps, dont la pourriture pourroit léſer la matrice, & produire des accidents très-graves.

Jamais le fœtus n'eſt plus expoſé à prendre une mauvaiſe ſituation, que lorſqu'il ſe trouve renfermé avec un autre fœtus dans la matrice : ſi le premier fœtus ſe préſente mal, l'accouchement ſera difficile & dangereux ; au contraire, ſi le premier paſſe librement, & que le ſecond ſoit mal ſitué, il y aura moins de difficulté à ſurmonter ; les voies ſont préparées, élargies & lubréfiées, & pour peu qu'on dirige la tête du fœtus vers le col de la matrice, il ne tarde pas à ſortir. Ayez ſoin de faire l'extraction du premier fœtus, comme ſi la matrice n'en contenoit qu'un ſeul, & ne percez point les membranes qui renferment le ſecond fœtus, de crainte que les deux fœtus ne s'entrelacent, & ne rendent l'accouchement laborieux. Il eſt extraordinaire de voir la jument mettre bas deux poulains ; la vache accouche plus fréquemment de deux veaux ; la brebis, & ſur-tout la chevre, mettent ſouvent

bas deux fœtus : la truie differe de ces animaux, en ce qu'elle met toujours bas plusieurs cochons sans éprouver des accidents.

VI. ESPECE. *Rétention du fœtus par le cordon ombilical.*

LE cordon ombilical environne le corps du fœtus, ou fait une ou deux circonvolutions autour du col ; alors le fœtus est retenu dans le col de la matrice, ou dans le vagin, jusqu'à ce que le cordon ombilical se rompe, ou que l'arriere-faix vienne en même temps que ce fœtus : en introduisant la main entre le fœtus & les parois du vagin, il est facile de sentir le cordon ombilical autour du col, ou autour du corps : quelquefois vous voyez le fœtus de la vache hors du vagin, encore retenu par le cordon ombilical qui lui entoure le col. Comme le cordon ombilical se rompt pour l'ordinaire dans le temps que le fœtus est chassé avec force hors du vagin, il faut que dans cette espece d'accouchement, il soit assez fort pour résister à l'action des muscles de l'abdomen, du diaphragme & de la tunique musculeuse de la matrice, ce qui expose le fœtus à périr, parce qu'alors le cordon ombilical comprime trop le col du nouveau né ; si vous êtes prompt à couper le cordon ombilical, vous éviterez la mort du fœtus ; ne craignez pas qu'il résulte une hémorragie de cette section ; les veines ombilicales & l'artere ombilicale sont tellement oblitérées, lorsque l'accouchement est de terme, qu'à peine elles donnent une goutte de sang. Quand le fœtus est retenu dans le vagin par le cordon ombilical, introduisez des ciseaux mousses, dont vous dirigerez les extrêmités avec le doigt index ; ensuite coupez, s'il vous est possible, le cordon ombilical dans la portion comprise entre le col du fœtus & la matrice.

GENRE DIXIEME.

Rétention d'un corps étranger dans la matrice ou dans le vagin.

APRÈS l'expulsion du fœtus, il reste ordinairement dans la matrice, des membranes qui servoient d'enveloppe au fœtus; lorsqu'elles y séjournent trop long-temps, les fonctions de la matrice sont dérangées. Des corps étrangers introduits dans le vagin ou dans le col de la matrice, peuvent encore, par leur séjour & leur mauvaise qualité, causer des maladies très-graves.

I. ESPECE. *Rétention de l'arriere-faix.*

LES membranes qui environnent le fœtus restent dans la matrice; la femelle fait des efforts inutiles pour les chasser; elle se tourmente, & souvent la fievre s'empare d'elle.

Favorisez les efforts de la nature, en faisant l'extraction des membranes, dont l'adhérence à la tunique interne de la matrice est peu considérable. Les cotiledons du veau & de l'agneau quelquefois adherent trop long-temps à la face interne de la matrice, de même que le chorion du poulain. C'est pour vaincre cette adhérence que vous introduirez votre main entre le chorion ou les cotiledons & la face interne de la matrice, le dos de la main étant tourné du côté de la matrice, & la paume de la main du côté des membranes du fœtus; vous détacherez peu à peu avec les doigts le chorion ou les cotiledons, & lorsque vous l'aurez entiérement séparé, vous entraînerez l'arriere-faix hors de la matrice & du vagin. Toute

autre méthode eſt dangereuſe : le forceps peut pincer les parois de la matrice avec les membranes du fœtus. N'arrachez pas avec force l'arriere-faix, vous vous expoſez à l'inflammation de la matrice, ou à une hémorragie conſidérable. Ne vous preſſez pas d'introduire la main dans la matrice auſſi-tôt après l'accouchement ; pour l'ordinaire l'arriere-faix ſort cinq à ſix minutes, un quart d'heure ou une demi-heure après l'expulſion du fœtus : au bout d'une heure, vous pouvez paſſer la main dans l'utérus, pour examiner l'état de la matrice & de l'arriere-faix, & pour ſolliciter la tunique muſculeuſe de la matrice à expulſer l'arriere-faix par de légers mouvements du chorion ou des cotiledons. Si cela ne réuſſit pas, mettez en pratique la méthode expoſée ci-deſſus, en faiſant toujours attention de ſéparer lentement le chorion ou les cotiledons, de ne pas irriter avec les doigts la tunique interne de la matrice, & de ne donner aucun breuvage, ni aromatique, ni ſpiritueux ; les Maréchaux qui en font un grand uſage, n'en voient que de très-mauvais effets.

II. ESPECE. *Rétention d'un corps étranger dans le col de la matrice ou dans le vagin.*

LA femelle fait des efforts ſemblables à ceux qui tendent à chaſſer les matieres contenues dans l'inteſtin rectum ou dans la matrice, les parois de la vulve ſont ordinairement tuméfiées, rouges & douloureuſes ; ſi vous introduiſez la main dans le vagin juſqu'au col de la matrice, vous y trouverez un corps étranger : certains Laboureurs & Palefreniers ſont en uſage de faire pénétrer dans le vagin, diverſes ſubſtances, pour irriter les parties, les enflammer, & produire par ce moyen l'avortement ; les uns ſe ſervent de pelotes remplies de

ſabine, les autres introduiſent un bâton dans le vagin, juſqu'au commencement de l'orifice de la matrice; ils ne peuvent pas l'introduire bien avant, parce que le col de la matrice permet à peine à un ſtilet d'y paſſer, lorſque la jument, ou la vache, ou la brebis ſe trouve pleine.

La premiere indication eſt de retirer ſur le champ le corps étranger, enſuite d'injecter pluſieurs fois dans le jour une émulſion d'amandes douces, ou une décoction de racine de guimauve, aiguiſée de nitre, ou ſix parties d'eau tiede avec une partie de vinaigre, lorſqu'il y a beaucoup de chaleur. La vapeur d'eau chaude aiguiſée de vinaigre, eſt encore très-utile; réitérez les lavements mucilagineux ſaturés de crême de tartre; ſaignez le malade à la veine jugulaire auſſi-tôt après l'extraction du corps étranger, & réitérez la ſaignée, s'il y a inflammation. Pendant tout le temps que la chaleur du vagin exiſtera, que le pouls battra avec force & fréquence, que la femelle ſera inquiete, réitérez les lavements mucilagineux & les injections dans le vagin; donnez pour boiſſon de l'eau blanche aiguiſée de nitre, & pour nourriture un peu de ſon humecté d'eau nitrée.

ORDRE TROISIEME.

ÉVACUATIONS ABONDANTES DE MATIERES EXCRÉMENTITIELLES.

LE corps de l'animal ſain perd tous les jours, par les conduits excrétoires, preſqu'autant de matiere que les vaiſſeaux abſorbants des téguments, des bronches pulmonaires & des premieres voies en tranſportent dans le torrent de la circulation.

Les ſubſtances que fourniſſent les conduits excrétoires, tels que les conduits urinaires & les inteſtins, ſont-elles évacuées en beaucoup plus grande quantité que dans l'état de parfaite ſanté, l'animal tombe malade, &, ſuivant l'abondance & la qualité de la matiere excrémentitielle, l'affection morbifique eſt plus ou moins dangereuſe.

GENRE PREMIER.

Ecoulement de larmes. (Larmoyement.)

Les larmes ſortent ſans ceſſe, ou par intervalle; les bords des paupieres & la cornée opaque ſont pour l'ordinaire enflammés.

Cet écoulement de larmes vient, ou d'une ſecrétion trop abondante de larmes, ou de la grande conſtriction des conduits lacrymaux, ou de l'obſtruction des conduits lacrymaux; alors les orifices ſupérieurs des conduits lacrymaux ne peuvent pas tranſmettre dans les narines une quantité d'humeur égale à celle qui ſe préſente à leur embouchure.

Lorſque le larmoyement naît de l'acrimonie des larmes, les bords des paupieres & la cornée opaque ſont enflammés.

Le larmoyement dans les maladies aiguës eſt toujours de mauvais augure, particuliérement dans les maladies de la poitrine & de l'abdomen; lorſqu'il n'eſt pas ſymptomatique, il n'annonce rien de fâcheux pour la vie du malade.

L'écoulement des larmes cauſé par une excrétion ſurabondante, indique les fomentations de l'œil avec l'eau fraîche aiguiſée de nitre & de quelques

grains de vitriol blanc; donnez en même temps deux ou trois lavements purgatifs.

Le larmoyement eft-il produit par l'âcreté des larmes, qui enflamment & refferrent les points lacrymaux, appliquez fur l'œil de la pulpe de pommes reinettes cuites à la braife; lavez l'œil avec une infufion de fleurs de rofes dans du petit-lait; faites baigner le malade tous les jours, fi la faifon le permet; adminiftrez des lavements compofés d'une décoction d'orge; faites boire de l'eau blanche nitrée; mettez le cheval au verd; nourriffez le bœuf de plantes abondantes en mucilage aqueux & de courges, de concombres, de citrouilles; enfin employez tout ce qui peut tempérer l'âcreté de cette humeur fecrétoire.

Quand l'écoulement des larmes vient de l'obftruction des conduits lacrymaux, paffez le feton dans les conduits lacrymaux, foit par un des orifices fupérieurs, foit par l'orifice inférieur; injectez-y de la décoction d'orge feule, ou édulcorée avec du miel.

GENRE SECOND.

Flux immodéré d'urine. (Diabetes.)

L'ANIMAL rend tous les jours une plus grande quantité d'urines qu'il ne faut pour le maintenir en parfaite fanté; elles furpaffent de beaucoup en quantité la boiffon, & pechent ordinairement du côté de la couleur & de l'odeur. Ce flux immodéré fait maigrir fenfiblement le malade; enfuite la foibleffe, la perte d'appétit & la confomption s'en emparent. Il faut bien diftinguer cette maladie, du

flux abondant des urines, excité par une boiſſon copieuſe; alors la quantité des urines ne ſurpaſſe pas celle du fluide que l'animal a bu, & il ne ſurvient aucun ſymptome fâcheux.

Le flux immodéré des urines arrive plus fréquemment au bœuf qu'au cheval & à la brebis, peut-être parce qu'il tranſpire moins.

Les pâturages fertiles en plantes aromatiques, une grande quantité de ſel, les breuvages ſpiritueux, les violents exercices pendant les grandes chaleurs de l'été, les mauvaiſes qualités des eaux dont les beſtiaux ſont obligés de s'abreuver, & la tranſpiration ſuſpendue, ſont les principes ordinaires de cette maladie.

Lorſque l'animal eſt échauffé, que les urines ſont fétides & colorées, ſaignez à la veine jugulaire; donnez de l'eau blanche pour boiſſon, & du ſon mouillé pour nourriture; faites baigner dans une eau courante & pure; adminiſtrez pluſieurs lavements composés d'une ſeule infuſion de fleurs de mauve; bouchonnez légérement; expoſez tout le corps à la vapeur de l'eau chaude; ſi les vaiſſeaux continuent d'être diſtendus; la bouche & les téguments, d'être échauffés, réitérez la ſaignée, & continuez le même régime.

Le flux d'urine n'eſt-il accompagné, ni de chaleur, ni d'inquiétude, ni de pléthôre, ne ſaignez point; bouchonnez fortement; couvrez les téguments d'une couverture; donnez de la ſuie de cheminée avec de la racine d'angélique ou de la poudre de fourmis; ne faites prendre aucun breuvage ſpiritueux, aromatique ou acide: l'accroiſſement de l'inſenſible tranſpiration rétablit le cours des urines; faites boire de l'eau blanchie avec de la farine d'orge ou de riz; réitérez les lavements composés de la même eau; expoſez le malade à la vapeur de

l'eau chaude ; bouchonnez-le exactement pendant le temps de cette espece de fumigation ; ne présentez que de la paille pour nourriture ; tenez-le dans une écurie propre & seche ; ne lui faites prendre aucun exercice violent. Quelques Maréchaux ont éprouvé dans ce dernier cas de bons effets des salivaires, & d'un seton avec la racine d'ellébore au poitrail : les purgatifs, tels que l'aloës, leur ont quelquefois réussi ; mais en général ils sont ici très-nuisibles.

GENRE TROISIEME.

Ecoulement involontaire de semence. (Gonorrhée.)

IL s'écoule du membre du taureau ou de l'étalon une humeur blanchâtre, fluide, absolument semblable à la semence : pendant l'évacuation de cette humeur, le membre est peu tendu, & presque renfermé dans son fourreau ; les forces musculaires s'affoiblissent, la maigreur devient considérable, les poils tombent, enfin le malade parvient au dernier degré de consomption, & meurt.

Ne confondez pas la *gonorrhée* avec l'excrétion de semence surabondante. Qu'un étalon en chaleur voie une jument ; s'il ne peut la saillir, le membre s'étend, se roidit ; il s'en frappe le ventre, il lui fait exécuter un mouvement de balancier, jusqu'à ce que la semence s'évacue : cette excrétion, bien loin de l'énerver, le soulage, le rend plus léger, plus fort ; il devient plus tranquille ; un jour après, il saillit avec autant de force, & féconde mieux.

Distinguez encore cet écoulement, de l'humeur purulente qui vient d'une légere excoriation du

gland ou du prépuce, & que certains nomment très-mal-à-propos, *chaude-pisse*, *gonorrhée.*

L'écoulement involontaire de la semence provient-il de la foiblesse des sphincters des vésicules séminales & de ceux des vaisseaux déférents, faites baigner le malade dans une eau courante & pure; appliquez sur les parties de la génération un cataplasme fait avec la terre argilleuse & le vinaigre; répétez les lavements composés d'eau blanche aiguisée de sel marin; donnez pour nourriture du bon foin, de la farine de feves & de froment, & du son humecté d'une petite quantité d'eau salée; qu'il boive de l'eau blanche tenant en solution plus ou moins de sel marin; si vous soupçonnez une grande irritabilité, sans chaleur ni foiblesse, substituez au foin, de la paille; retranchez le sel marin de la boisson & des lavements; mettez sur les parties de la génération le cataplasme de mie de pain: les fomentations avec le vinaigre de saturne ne sont pas à négliger.

L'écoulement involontaire de la semence est-il avec chaleur & pléthôre, saignez à la veine jugulaire; appliquez sur les parties de la génération le cataplasme fait avec la terre argilleuse & le vinaigre; lavez souvent le scrotum & le fourreau avec le vinaigre de saturne, ou avec du vinaigre saturé de boules martiales; injectez dans l'intestin rectum de l'eau aiguisée de crême de tartre, ne donnez pour nourriture que du son humecté d'eau saturée de nitre; pour boisson, de l'eau blanche; faites baigner tous les jours le malade dans une eau courante, pendant six ou sept heures; tenez-le dans une écurie fraîche, seche, propre & parfumée avec du vinaigre; gardez-vous bien de le purger avec la rhubarbe, & de lui administrer des lavements composés de térébenthine & de jaunes d'œufs. Il n'est

aucun principe de l'écoulement involontaire de ſemence, qui indique ces deux remedes. Enfin, après avoir épuiſé ſans ſuccès les remedes les plus efficaces pour arrêter l'évacuation de la ſemence, décidez-vous à la caſtration; c'eſt le ſeul moyen d'éviter les funeſtes effets de l'évacuation trop abondante de la ſemence.

Lorſque la matiere qui découle du membre, vient d'une excoriation du prépuce ou du gland, cauſée par la mal-propreté, ou par l'âcreté de l'humeur qui lubréfie le prépuce & le gland, lavez la partie affectée & tout le fourreau avec du vin miellé; faites ſouvent baigner l'animal dans une eau pure & courante; que ſes aliments & ſa boiſſon ſoient de nature à tempérer & à rafraîchir; ſi le fourreau & le ſcrotum étoient enflammés, ſervez-vous du cataplaſme d'argille & de vinaigre, & ſaignez en même temps à la veine jugulaire; ſi l'ulcération du prépuce ou du gland réſiſte au vin miellé, employez le ſuc de noyer édulcoré de miel, ou de l'eau de chaux miellée. L'ulcération du prépuce doit être rangée parmi les Genres des *évacuations purulentes.*

GENRE QUATRIEME.

Evacuation fréquente des matieres fécales. (Flux de ventre. Diarrhée. Cours de ventre. Dévoiement.)

LES matieres fécales ſont évacuées plus fréquemment que dans l'état naturel; elles ſont ordinairement ſous forme liquide; quelquefois cette évacuation eſt accompagnée d'efforts pour chaſſer les

matieres contenues dans l'inteſtin rectum : l'animal eſt pour l'ordinaire triſte & foible.

Les aliments trop aqueux, les eaux bourbeuſes, corrompues ou minérales, les exercices violents après un long ſéjour dans l'écurie, les purgatifs âcres, les plantes vénéneuſes ou nuiſibles, enfin les ſucs inteſtinaux dépravés, ſont les principes les plus communs de la *diarrhée.*

I. ESPECE. *Diarrhée ſalutaire.*

LES matieres fécales ſont liquides, & ſortent fréquemment de l'anus ; elles n'ont point de couleur extraordinaire, elles ne donnent pas une odeur bien fétide ; l'animal ne paroît ni inquiet ni foible ; il mange & il boit comme de coutume.

Cette diarrhée ne dure pour l'ordinaire que trente-ſix ou quarante-huit heures chez le bœuf & le cheval ; quand même elle dureroit trois ou quatre jours, ſi les forces muſculaires & vitales ne diminuent pas, ſi l'appétit continue, ce qui arrive fréquemment chez le bœuf, la diarrhée eſt toujours ſalutaire.

Les plantes abondantes en mucilage aqueux, telles que l'orge verte, une indigeſtion, ſont les principes de cette diarrhée. Mettez un cheval au verd, bientôt il prendra la diarrhée, & cette évacuation ſe ſoutiendra quinze jours ou trois ſemaines, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que l'eſtomac & les inteſtins, peu accoutumés à cette eſpece d'aliment, s'y ſoient habitués. Le bœuf nourri pendant l'hiver, de foin & de paille, éprouve les mêmes ſymptomes lorſqu'on commence à le faire pâturer.

Pour ne pas vous tromper ſur l'état des matieres fécales, rappellez-vous que les matieres fécales du cheval jouiſſant d'une parfaite ſanté, ont de la conſiſtance, & ſortent par crottins plus ou moins jaunes

jaunes & humectés ; que celles du bœuf sain sont presque liquides, ne forment point de crottins, offrent une odeur entiérement différente de celle de la fiente du cheval, & jouissent d'une couleur herbacée. Les matieres fécales de la brebis sortent toujours en petits crottins, d'un brun noirâtre, & peu humectés

Tout le temps que la diarrhée salutaire persiste, donnez de l'eau blanche pour boisson ; diminuez la quantité des plantes qui contiennent beaucoup de mucilage ; substituez-y du foin mêlé avec de la paille ; renfermez l'animal dans une écurie propre & bien aérée ; étrillez-le exactement deux fois par jour.

Si la diarrhée vient d'une plante nuisible, ne donnez pendant vingt-quatre heures pour boisson & pour nourriture, que de l'eau blanchie avec de la farine de seigle, & ne remettez le malade aux aliments ordinaires que par degrés. Si la diarrhée dépendoit de la mauvaise qualité des sucs déposés dans le conduit intestinal, douze heures après avoir privé le malade d'aliments solides, donnez-lui en breuvage une once d'aloës délayé dans trois livres d'eau blanchie, ou de petit-lait : ce breuvage est nuisible lorsqu'il y a chaleur, ou penchant vers cet état. Si la diarrhée continue plus de huit jours, affoiblit le malade, lui ôte l'appétit & le fait maigrir, faites boire une légere infusion de racine d'ipécacuanha dans l'eau blanche ; donnez en lavement une plus forte infusion de cette racine ; ensuite passez à l'usage du cachou & des terres calcaires, délayés dans une décoction de racine de grande consoude.



II. ESPECE. *Diarrhée bilieuse.* (Flux bilieux.)

LES excréments sont liquides & fort jaunes, l'animal a la bouche échauffée & seche ; il est altéré, les forces musculaires sont affoiblies, l'intestin rectum est un peu enflammé ; ce que vous pouvez observer lorsque l'animal fiente, parce que les efforts qu'il est forcé d'exécuter, en chassant la matiere fécale, font saillir pour un instant l'extrêmité postérieure de l'intestin rectum.

Le foin trop vieux, ou altéré par son séjour dans un endroit humide, ou contenant beaucoup de plantes marécageuses, les eaux impures pour boisson, les violents exercices au milieu des grandes chaleurs de l'été, le long séjour dans les écuries basses, humides, & où l'air ne se renouvelle pas ; les plantes couvertes de rosée, ou rouillées, sont les principes les plus fréquents de la diarrhée bilieuse.

Tenez-vous toujours en garde contre les suites de cette diarrhée ; elle dégénere facilement en dyssenterie ; quand même elle n'en prendroit pas le caractere, elle peut faire mourir en très-peu de temps le malade, si la fievre est vive, si le flux bilieux est considérable.

Ne donnez au malade pour nourriture & pour boisson que de l'eau blanchie avec de la farine de froment ; à la brebis, présentez pour nourriture du son où vous aurez mêlé un peu de nitre, & pour boisson, une petite quantité d'eau blanche ; administrez tous les jours au bœuf & au cheval plusieurs lavements composés d'une décoction de racine de guimauve, aiguisée de crême de tartre ; lorsque l'inflammation & la fievre commencent à calmer, délayez dans une livre d'eau blanche deux dragmes de racine d'ipécacuanha pulvérisée, pour un breu-

vage, que vous donnerez le matin à jeun, & que vous réitérerez tous les jours, de même que le lavement composé d'une once de racine d'ipécacuanha pulvérisée, & de trois livres de décoction de racine de guimauve : à peine la diarrhée est-elle diminuée, qu'il faut éloigner l'ipécacuanha, & n'employer que les mucilagineux en breuvage & en lavements.

III. Espece. *Diarrhée séreuse.* (Flux séreux. Diarrhée pituiteuse.)

La bouche est humectée, la langue est blanchâtre, l'appétit est considérablement diminué, les forces vitales & musculaires sont affoiblies, le flux des matieres fécales est fréquent & sans efforts ; elles sont liquides & peu jaunes ; on diroit que c'est une eau légérement colorée en jaune ; pour l'ordinaire elles ne donnent pas une odeur forte & fétide.

La diarrhée séreuse attaque plus souvent le bœuf que le cheval & la brebis ; elle jette le malade dans une si grande maigreur, qu'il meurt quelquefois en peu de temps.

Les aliments qui contiennent une trop grande quantité de mucilage aqueux, les plantes couvertes de rosée, les eaux de mauvaise qualité pour boisson, le long séjour dans des écuries mal exposées, les pâturages marécageux, une atmosphere toujours humide, sont les principes de la diarrhée séreuse.

Donnez pour nourriture du son abondant en farine, & où vous aurez mêlé du sel marin ; pour boisson, de l'eau blanchie avec la farine, & aiguisée de sel marin, & administrez en lavement une légere infusion de racine de gentiane, tenant en solution du nitre : si quatre jours après ce régime, la diarrhée, bien loin de diminuer, s'ac-

croît, adminiſtrez en breuvage au bœuf & au cheval une infuſion de racine de gentiane, tenant en ſolution une once de cachou; breuvage que vous pouvez réitérer deux fois par jour: quelques-uns préferent au cachou la thériaque, à la doſe d'une once pour le bœuf & le cheval, délayée dans une livre de vin ou d'infuſion de racine de gentiane; pluſieurs font grand cas de la craie blanche, délayée dans une forte infuſion de racine de gentiane; mais rien n'eſt plus utile, après l'uſage infructueux du cachou, que la racine d'ipécacuanha en décoction dans l'eau, à la doſe de demi-once ſur une livre d'eau, pour breuvage, & à la doſe d'une once ſur trois livres d'eau, pour lavement.

Je ne parle pas de ceux qui preſcrivent le kina, les martiaux, les noix de galle, l'écorce de grenade, le ſimarouba & l'alun; quoiqu'ils en aient vu de bons effets, ce n'eſt pas à dire que vous deviez les préférer aux médicaments ci-deſſus. J'ai vu un bœuf attaqué d'une diarrhée ſéreuſe, qui avoit réſiſté aux remedes que les Maréchaux ſont en uſage d'adminiſtrer, guérir par un breuvage compoſé d'une livre d'eau-de-vie, où l'on avoit délayé demi-once de thériaque. De tels médicaments ne doivent être employés qu'après avoir tenté inutilement les remedes indiqués journellement par l'obſervation & l'expérience.

IV. ESPECE. *Diarrhée avec fétidité des matieres évacuées.*

LES matieres fécales ſont liquides; elles donnent une odeur forte & inſupportable; la langue eſt quelquefois ſeche, un peu noirâtre ſur le fond; l'animal fait ordinairement des efforts pour fienter; il eſt accablé, & voudroit toujours reſter couché, particuliérement le bœuf, plus ſujet à cette mala-

die que le cheval, la brebis & la chevre. Les bestiaux bien portants, & qui vivent dans des pâturages fertiles, répugnent à habiter les écuries où il se trouve des malades affectés de cette espece de diarrhée.

Le foin corrompu, le foin attaqué de rouille, les eaux putrides, bourbeuses & stagnantes pour boisson; le défaut de boisson pendant les grandes chaleurs de l'été, les écuries mal-propres, produisent fréquemment la diarrhée avec fétidité.

Donnez pour boisson au cheval & au bœuf de l'eau blanche saturée de crême de tartre, & pour nourriture de la paille saupoudrée de nitre; administrez tous les jours plusieurs lavements composés d'une eau de riz saturée de crême de tartre. Certains Maréchaux prétendent avoir obtenu un grand succès du mêlange de cendres d'absynthe avec de l'eau aiguisée de vinaigre, en administrant ce mêlange aussi-tôt qu'il est fait. L'expérience a quelquefois parlé en faveur de ce remede, qui n'est autre chose qu'une espece de terre foliée de tartre. Quelques-uns estiment beaucoup les bols composés d'une once de crême de tartre, de demi-dragme de camphre & de suffisante quantité de vinaigre miellé pour incorporer ces substances & en former trois bols; ils en administrent un le matin, le second à midi, & le troisieme sur les cinq heures du soir. Un bœuf robuste, gras, âgé de six ans, étoit attaqué depuis huit jours d'une diarrhée avec fétidité des matieres fécales; l'eau blanche & les lavements mucilagineux aiguisés de crême de tartre n'avoient produit aucun effet; il ne fut soulagé que par l'usage de ces bols réitérés pendant quatre jours consécutifs.

Ayez soin de mettre le malade sous un hangar, & de lui interdire toute communication avec les

beſtiaux ſains; faites évaporer continuellement près de ſa mangeoire un mêlange de parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre; ſi les forces vitales ſont extrêmement affoiblies, vous pouvez faire boire au bœuf trois ou quatre onces de cette liqueur, & au cheval une ou deux onces délayées dans une livre d'eau blanche; n'adminiſtrez ni purgatif ni ſaignée; changez de litiere cinq à ſix fois par jour, & enterrez profondément le fumier. L'eau deſtinée pour faire l'eau blanche & les lavements, doit être pure & récente; retranchez le foin au malade, & ne l'envoyez pas au pâturage, ou dans ſon ancienne écurie, que la diarrhée ne ſoit diminuée, l'appétit revenu, & la mauvaiſe odeur des matieres fécales diſſipée.

V. ESPECE. *Diarrhée par les médicaments purgatifs.*
(Superpurgation.)

L'ÉVACUATION des matieres fécales fluides, jaunes & un peu muqueuſes, ſuccede à la diarrhée occaſionnée par un purgatif violent; la bouche du malade eſt jaune; il eſt altéré; l'inteſtin rectum eſt plus échauffé que dans l'état naturel.

Cette eſpece de diarrhée eſt ſouvent accompagnée de météoriſme, de tenſion des muſcles de l'abdomen, de teneſme, de fievre & d'inflammation des eſtomacs ou des inteſtins; c'eſt pourquoi il n'eſt pas extraordinaire de voir les convulſions & la mort terminer la *ſuperpurgation.*

Lorſqu'un Maréchal aura adminiſtré un purgatif trop violent, qu'il ſe hâte de faire boire beaucoup d'eau blanchie avec la farine de riz ou de froment; qu'il réitere les breuvages & les lavements compoſés de décoction de racine de guimauve & d'amandes douces, ſi les premieres voies ſont menacées d'inflammation; qu'il ſaigne deux ou trois

fois le malade à la veine jugulaire ; qu'il refuse toutes sortes d'aliments, jusqu'à ce que la diarrhée soit calmée, la langue humectée, & l'intestin rectum doué d'une chaleur tempérée. Le purgatif avoit-il pour base une préparation mercurielle, ajoutez à l'eau blanche, de la craie réduite en poudre subtile ; quoiqu'elle décompose plus lentement les préparations mercurielles que l'alkali fixe, elle irrite moins les premieres voies, ordinairement enflammées par le contact de ces sels. Pour les autres purgatifs, les mucilagineux, excepté le lait, le miel & les huileux, suffisent : les narcotiques ne favorisent point l'action des mucilagineux, de même que le nitre uni avec le camphre.

GENRE CINQUIEME.

Effort pour fienter avec déjection muqueuse. (Épreinte. Tenesme.)

Les violents efforts que l'animal fait pour fienter, sont accompagnés d'une quantité plus ou moins considérable de matiere muqueuse peu colorée : ces efforts durent un moment, mais ils reviennent fréquemment, & tourmentent beaucoup le malade. Cette maladie est souvent précédée pendant un jour ou deux, d'une diarrhée qui évacue toutes les matieres fécales d'une certaine consistance.

Les purgatifs âcres, les plantes vénéneuses ou nuisibles, les eaux stagnantes & impures pour boisson, les exercices forcés, les longues marches pendant les chaleurs de l'été, le trop grand usage de l'avoine & des spiritueux, sont les principes ordinaires de cette maladie.

Le tenesme fait avorter la jument, la vache, la

brebis & la chevre : le tenesme conduit ordinairement à la dyssenterie.

Dès qu'un bœuf ou un cheval est attaqué de tenesme, tenez-le à l'eau blanchie avec la farine de froment pour nourriture & pour boisson ; administrez plusieurs lavements composés d'une décoction de racine de guimauve & de têtes de pavots ; lorsque vous en aurez fait passer sept à huit, donnez au bœuf ou au cheval deux lavements composés de deux onces de riz, de demi-once de racine d'ipécacuanha, mises en ébullition dans trois livres d'eau ; ensuite revenez aux lavements ci-dessus. Vous pouvez faire prendre deux dragmes de racine d'ipécacuanha pulvérisée & délayée dans une livre d'eau de riz, lorsque vous n'avez pas observé de bons effets de la racine d'ipécacuanha en lavement.

Les Maréchaux qui emploient en lavement les huileux, les graisses, le lait, les astringents, ont toujours lieu de s'en repentir. Le lavement composé de jaunes d'œufs délayés dans trois livres de décoction de racine de guimauve, n'est pas à rejetter, de même que l'infusion de têtes de pavots dans l'eau blanchie avec la farine de froment : quoique les têtes de pavots ne procurent pas le sommeil au bœuf, au cheval & à la brebis ; elles ne laissent pas que de produire de bons effets par leurs parties mucilagineuses.

Évitez avec soin les purgatifs, les spiritueux, les astringents & les aromatiques : la saignée à la veine jugulaire ne doit être pratiquée que dans le cas où il y a pléthôre & vive inflammation, autrement elle est dangereuse.



GENRE SIXIEME.

Evacuation abondante de mucoſité avec les matieres fécales. (Grasfondure.)

IL ſort avec les excréments une matiere muqueuſe, dont la conſiſtance & la quantité varient ; ou elle reſſemble à de la graiſſe fondue, alors elle enveloppe, pour ainſi dire, la matiere fécale ; ou elle a les qualités du mucus qui revêt les parois des inteſtins ; quelquefois elle eſt teinte de ſang. L'animal affecté de cette évacuation, refuſe les aliments ; il ſe couche & ſe leve ſouvent, il regarde ſes flancs, ſa bouche eſt enflammée ; ſi vous introduiſez la main dans l'inteſtin rectum, vous en retirez de la matiere fécale contenant beaucoup de mucoſité.

Les courſes rapides, les longs voyages pendant les chaleurs de l'été, les aliments échauffants, âcres & aromatiques ; les purgatifs violents, les eaux bourbeuſes & chaudes pour boiſſon, les plantes âcres & vénéneuſes, ſont les principes les plus communs de la *grasfondure.*

Cette maladie dégénere ſouvent en dyſſenterie ; ſi elle eſt compliquée avec l'inflammation des inteſtins, elle met l'animal dans un danger imminent de perdre la vie. Les bœufs & les chevaux de haute graiſſe, ſont plus expoſés à la grasfondure que ceux qui ſont maigres & exercés au travail : les brebis & les chevres y ſont très-rarement ſujettes.

Saignez à la veine jugulaire, s'il y a inflammation, & réitérez plus ou moins la ſaignée, ſuivant l'intenſité de l'inflammation ; donnez pour boiſſon & pour nourriture, de l'eau blanchie avec de la farine de ſeigle, & aiguiſée avec un peu de crême

de tartre ; administrez en lavement de l'eau blanchie avec des amandes douces, blanchies & pilées, ou plutôt de la décoction de semence de courges. Quelques Praticiens recommandent d'y ajouter trois ou quatre têtes de pavots. Lorsque les intestins n'ont plus de disposition à s'enflammer, injectez dans le rectum du bœuf ou du cheval, une décoction composée de deux dragmes de racine d'ipécacuanha, d'une once de semence de courges, & de trois livres d'eau blanchie avec la farine de froment ; réitérez ce lavement une fois tous les jours, jusqu'à ce que l'évacuation des matieres muqueuses soit presque interrompue : vous devez toujours continuer l'usage des lavements mucilagineux ; ils favorisent l'effet de celui où entre la racine d'ipécacuanha. Si la racine d'ipécacuanha en lavement n'étoit pas accompagnée d'un succès heureux, ne craignez pas, lorsque l'inflammation est entiérement dissipée, & que la bouche est fraîche, de prescrire le matin à jeun au cheval & au bœuf deux dragmes de racine d'ipécacuanha en décoction dans une livre d'infusion de fleurs de mauve. L'ipécacuanha, qui n'agit que comme altérant chez les bestiaux, s'oppose dans ce genre d'évacuation à la formation abondante des matieres muqueuses qui arrosent & lubréfient les petits intestins, où la liqueur injectée par l'anus ne peut parvenir.

ORDRE QUATRIEME.

ÉVACUATIONS SANGUINES.

LE sang ne peut pas s'échapper des vaisseaux où il est contenu, sans prendre une route étrangere ; & pour cet effet il faut que l'effort continuel

qu'il fait contre les parois des vaiſſeaux, l'emporte ſur leur réſiſtance. La réſiſtance des vaiſſeaux ſanguins eſt vaincue, ou par la raréfaction du ſang, ou par l'abondance réelle de ce fluide, ou par ſa vélocité, ou par les qualités particulieres de ſes principes, ou par un inſtrument méchanique qui a diviſé les fibres, ou diminué la denſité des parois, ou par l'action de quelques humeurs voiſines du vaiſſeau.

L'ouverture d'un vaiſſeau ſanguin n'eſt pas ordinairement chez les beſtiaux l'effet d'une criſe ſalutaire; la nature choiſit d'autres voies pour évacuer la matiere morbifique: les reins, les téguments, les inteſtins, ſont les organes qui reçoivent communément cette matiere hétérogene pour la tranſmettre hors du corps.

Si l'évacuation ſanguine eſt critique, gardez-vous bien de la ſuſpendre, à moins qu'elle n'affoibliſſe trop les forces vitales; alors il faudroit l'arrêter, pour ne pas s'expoſer à voir périr le malade, d'une évacuation produite pour ſon ſoulagement.

GENRE PREMIER.

Evacuation du ſang par le nez. (Hémorragie naſale.)

Le ſang ſort du nez goutte à goutte, le malade ne ſouffre pas, & il ne rend point de ſang écumeux par les naſeaux: très-rarement les deux naſeaux fourniſſent du ſang.

I. Espece. *Hémorragie naſale ſalutaire.*

L'animal porte la tête baſſe; il paroît inquiet, les veines de la tête ſont gonflées, les arteres tem-

porales battent avec plus de force & de fréquence que dans l'état naturel, les yeux sont tuméfiés & ardents, le sang coule du nez goutte à goutte, ou forme un petit jet continu ; l'écoulement sanguin cesse-t-il après une évacuation modérée, l'animal paroît plus vif, moins triste, & les veines de la tête sont plus petites. Il est extraordinaire de voir les deux naseaux fournir en même temps du sang.

L'hémorragie nasale n'attaque pas communément les bestiaux, sur-tout le cheval & la brebis. Le bœuf long-temps exposé aux rayons ardents du soleil, & celui qui fait de violents exercices au milieu des grandes chaleurs de l'été, sont quelquefois atteints de cette évacuation sanguine.

Tant que l'hémorragie nasale n'affoiblit pas le malade, permettez au sang un libre cours; mais si la quantité du sang évacué fait craindre pour l'anéantissement des forces vitales, suspendez l'hémorragie le plus promptement qu'il vous sera possible: pour cet effet, environnez le col du malade d'un linge trempé dans l'eau fraîche ; versez continuellement sur le nez de l'eau froide ; si l'hémorragie ne diminue pas, appliquez autour du col près des parotides, un linge rempli de glace ; ensuite introduisez, par le moyen d'une sonde, dans la narine d'où le sang coule, une tente d'étoupe saupoudrée de licoperdon ou de vitriol blanc ; faites-la parvenir jusqu'à l'orifice supérieur & interne des fosses nasales, de maniere qu'elle n'empêche pas la déglutition ; enfin lorsque l'hémorragie ne cede pas aux topiques, administrez en boisson un breuvage composé d'une dragme d'alun & d'une livre d'infusion de feuilles de sanicle.

La teinture de corail, la poudre astringente & les acides minéraux, adoucis par l'esprit de vin, tels que l'éther & l'eau de rabel, prescrits intérieu-

rement, irritent beaucoup les premieres voies, & d'ordinaire ne ſuſpendent pas l'hémorragie naſale: les injections alumineuſes ou vitrioliques faites dans les naſeaux, ne ſont pas d'une grande efficacité, de même que les poudres de vitriol blanc ou de licoperdon, ſoufflées dans le nez à l'aide d'un chalumeau.

II. Espece. *Hémorragie du nez par un coup.*

Le ſang coule des naſeaux à ſa ſuite d'un coup porté ſur le nez, ou d'un inſtrument quelconque introduit dans les naſeaux; il ſort plus facilement du nez du bœuf que de celui du cheval, parce que les vaiſſeaux qui rampent ſur la membrane pituitaire du bœuf, ſont plus délicats & plus nombreux que ceux de la membrane pituitaire du cheval; d'ailleurs la membrane pituitaire du premier eſt plus étendue & plus irritable.

Combien de fois n'eſt-il pas arrivé aux Bouviers de faire ſaigner les bœufs, en leur donnant des coups ſur le nez pour les faire reculer ou pour les arrêter? Les Charretiers impatients & coleres ne donnent-ils pas tous les jours des coups avec le manche du fouet ſur la tête de leurs chevaux? ce qui les met dans le cas de perdre la vie, ou de ſaigner abondamment du nez. Lorſque les Maréchaux injectent une liqueur dans les naſeaux du bœuf ou du cheval, n'intéreſſent-ils pas ſouvent la membrane pituitaire, ſoit par mal-adreſſe, ſoit par le mouvement ſubit & violent de l'animal?

L'écoulement ſanguin de courte durée n'exige que le repos & une nourriture médiocre; mais ſi la violence du coup fait craindre une inflammation de la membrane pituitaire, ou un engorgement dans le cerveau, ſaignez aux veines de la cuiſſe & des flancs, quand même l'hémorragie ſeroit ſuſ-

pendue ; donnez de l'eau blanche pour boiſſon & pour nourriture ; adminiſtrez pluſieurs lavements mucilagineux : lorſque l'hémorragie eſt conſidérable, réitérez la ſaignée aux veines des flancs & de la cuiſſe ; enveloppez la tête & le col de linges imbibés d'eau froide, que vous renouvellerez toutes les trois ou quatre minutes ; vous pouvez y ajouter du vinaigre, de l'alun & de la glace. Si cette application n'arrête pas l'hémorragie, introduiſez dans la narine d'où ſort le ſang, une tente d'étoupe garnie de vitriol blanc ou de licoperdon ; donnez au malade pour nourriture & pour boiſſon de l'eau blanchie avec la farine de riz ou la farine de froment ; continuez ce régime pendant deux ou trois jours après la ſuſpenſion de l'hémorragie.

III. ESPECE. *Hémorragie du nez par une ſubſtance âcre ou cauſtique.*

LE ſang qui s'écoule des naſeaux, vient d'un vaiſſeau ſanguin ouvert pas le contact immédiat d'une ſubſtance âcre & hétérogene ſur la membrane pituitaire, ou d'une humeur dépravée, juſqu'au point de ronger les parois du vaiſſeau ; ou des mauvaiſes qualités d'une matiere purulente.

Si, après avoir ſoufflé dans les narines, de l'euphorbe, ou de la ſabine, ou de la racine d'ellébore, il ſurvient une hémorragie, injectez-y beaucoup d'infuſion de fleurs de mauve, édulcorée de miel. Quelques-uns préferent de verſer du lait dans les naſeaux ; mais le lait diminue moins l'hémorragie : il faut que les liquides injectés ou verſés dans les naſeaux, ſoient d'une chaleur beaucoup inférieure à celle de l'animal. Lorſque ces fluides ne calment pas l'hémorrhagie, vous pouvez ſubſtituer aux fleurs de mauve les feuilles de ſanicle, la décoction de racine de grande conſoude, la dé-

coction de noix de galle, & mêler du lait avec quelques-unes de ces infuſions ou décoctions, ayant toujours ſoin d'appliquer de l'eau à la glace autour du col de l'animal.

Quand l'hémorragie eſt produite par un ulcere, injectez dans les naſeaux une légere ſolution de vitriol blanc dans une infuſion de feuilles de ſanicle, ou faites-y pénétrer une tente chargée de vitriol blanc ou de poudre de licoperdon, juſqu'à l'endroit où vous ſoupçonnez l'ulcere & le vaiſſeau ouvert.

IV. ESPECE. *Hémorragie du nez par des ſang-ſues.*

LES beſtiaux, particuliérement le cheval, en buvant des eaux bourbeuſes, peuvent y rencontrer des ſang-ſues, qu'ils avalent, ou qui parviennent dans les naſeaux, lorſqu'ils trempent dans ces eaux impures l'extrêmité du nez ; alors les ſang-ſues s'attachent aux vaiſſeaux de la membrane pituitaire. L'hémorragie eſt plus ou moins conſidérable, ſuivant la quantité, la qualité & la grandeur des vaiſſeaux ſanguins affectés. Vous devez ſoupçonner l'hémorragie naſale produite par des ſang-ſues, lorſqu'elle arrive quelque temps après avoir fait boire le cheval dans une eau bourbeuſe. Pour les faire promptement ſortir, injectez dans les naſeaux de l'eau ſaturée de ſel marin ; faites-lui recevoir la vapeur du ſoufre, les ſang-ſues lâcheront priſe, & l'hémorragie ceſſera.



GENRE SECOND.

Evacuation nasale du sang pulmonaire. (Hémoptysie.)

LE sang qui sort par les naseaux, est rouge, clair & écumeux ; l'animal tousse avec plus ou moins de force, & à chaque expiration sonore il s'échappe du nez une grande quantité de sang ; la difficulté de respirer est pour l'ordinaire considérable, quelquefois les flancs battent avec force, & les forces vitales sont affoiblies ; le sang ne coule pas du nez goutte à goutte, comme dans l'hémorragie nasale, mais il sort en abondance, sur-tout pendant l'expiration.

L'*hémoptysie* attaque rarement le bœuf, le cheval & la brebis. Un effort pour tirer ou soulever un corps pesant, une disposition particuliere des vaisseaux pulmonaires, une dépravation des humeurs qui humectent les bronches, la pléthôre des vaisseaux pulmonaires, peuvent déterminer le sang mu avec plus ou moins d'impétuosité, à vaincre la résistance des parois sanguines, à s'échapper par les bronches pulmonaires, & à sortir hors du corps par les naseaux.

Le sang qui s'écoule des narines est-il écumeux, clair & très-abondant, l'animal est en danger de perdre la vie ; ne s'écoule-t-il qu'en petite quantité, sans battement des flancs & difficulté de respirer, l'hémoptysie est curable, pourvu que la suppuration ne succede pas à cette évacuation. La saignée est le remede le plus actif & le plus essentiel pour diminuer & suspendre l'hémoptysie : que les saignées à la veine jugulaire soient petites, mais souvent

ſouvent répétées, ayant toujours égard à la quantité du ſang évacué par les narines, à l'état pléthorique du ſujet & à ſes forces vitales; adminiſtrez un grand nombre de lavements mucilagineux; ne donnez pour nourriture & pour boiſſon que l'eau blanchie avec la farine de riz, & la décoction de racine de grande conſoude, aiguiſée d'une dragme d'alun, ſur ſix livres d'eau; faites prendre ſoir & matin au bœuf & au cheval un bol compoſé d'une once de cachou & de quantité ſuffiſante de miel pour l'incorporer; ne donnez à la brebis que de la farine où vous aurez ajouté une dragme d'alun pulvériſé, ſur une livre de farine.

Les préparations ferrugineuſes, les acides minéraux dulcifiés ne ſont pas indiqués dans ce genre d'évacuation. La magnéſie, la craie blanche, la terre bolaire & le corail n'agiſſent que très-foiblement ſur les ſecondes voies, parce qu'il en paſſe très-peu dans le torrent de la circulation. Le ſuc d'ortie, la racine de plantain, les gommes arabique & adragante, les feuilles de ſanicle, ſont encore des aſtringents trop foibles pour agir ſenſiblement ſur les vaiſſeaux pulmonaires. L'application de la glace ſur les parties latérales de la poitrine, a quelquefois ſuſpendu l'hémoptyſie venant d'un effort; malgré ce ſuccès, ne l'employez dans les autres eſpeces d'hémoptyſie, qu'après avoir tenté inutilement les remedes ci-deſſus. Gardez-vous de faire boire de l'eau à la glace; ce remede eſt auſſi dangereux que les purgatifs, les ſpiritueux & les aromatiques; tenez le malade dans une écurie propre, ſeche & bien aérée, & ne lui préſentez ni foin ni avoine, que l'hémoptyſie ne ſoit parfaitement ſuſpendue.

GENRE TROISIEME.

Piſſement de ſang.

Le ſang ſort par l'uretre, ſeul, ou mêlé avec l'urine ; ſi le cours du ſang eſt abondant & continue long-temps, l'animal s'affoiblit & meurt : lorſque les téguments jouiſſent d'une grande chaleur, que les arteres battent avec force & fréquence, que l'animal eſt pléthorique, & que le ſang ſort en grande quantité, le piſſement de ſang eſt dangereux : mais pour l'ordinaire cette évacuation cede au repos, aux bains, à l'eau blanche pour boiſſon, & au ſon pour nourriture.

Le bœuf eſt plus ſujet au piſſement de ſang que le cheval & la brebis.

Les jeunes pouſſes de frêne & d'orme, & pluſieurs eſpeces de plantes communes dans certains pâturages, mangées en trop grande quantité, font piſſer le ſang au bœuf ; le ciſte à feuilles de laurier fait le même effet ſur la brebis : les fatigues outrées pendant les grandes chaleurs de l'été, les mauvaiſes qualités des eaux pour boiſſon, les calculs dans les reins ou dans la veſſie, & la dépravation de l'urine ou des humeurs qui lubréſient les parois de la veſſie & de l'uretre, peuvent cauſer le piſſement de ſang à toutes les eſpeces de beſtiaux.

Le ſang qui s'écoule de l'uretre, vient, ou des reins, ou de la veſſie, ou du canal de l'uretre. Les reins doivent fournir beaucoup plus de ſang que la veſſie. Ce qui diſtingue le ſang de la veſſie ou des reins, de celui de l'uretre, c'eſt que le premier ſort de l'uretre par intervalles plus ou moins conſidérables, comme l'urine ; tandis que l'autre

s'évacue continuellement, quelque effort que l'animal puiſſe faire pour le retenir. Cette derniere eſpece de piſſement eſt extrêmement rare, & je ne crois pas que les Maréchaux modernes l'aient obſervée.

Si le piſſement de ſang vient d'avoir mangé avec excès certaines eſpeces de plantes, faites boire de l'eau blanchie avec la farine de ſeigle ; adminiſtrez des lavements compoſés d'une infuſion de fleurs de mauve ; nourriſſez le malade de ſon humecté avec de l'eau ; faites boire trois fois par jour au bœuf & au cheval deux livres de décoction de racine de grande conſoude ; tenez le malade dans une écurie fraîche, propre & ſeche.

Le piſſement de ſang prend-il ſon origine d'un travail exceſſif pendant les chaleurs de l'été, ou d'une pléthôre, ou d'aliments âcres & échauffants, ſaignez l'animal à la veine jugulaire ; réitérez la ſaignée juſqu'à ce que le mouvement des arteres ait repris ſon état naturel ; faites boire du petit-lait coupé avec parties égales de racine de grande conſoude ; répétez ſouvent les lavements compoſés d'une émulſion d'amandes douces ou de ſemences de courges, ou d'eau blanchie avec la farine de ſeigle ; faites baigner ſoir & matin le malade ; ne donnez à manger que du ſon humecté d'eau nitrée ; appliquez ſur les reins des linges imbibés d'eau ſaturée de crême de tartre. Si l'écoulement ſanguin continuoit abondamment quatre ou cinq jours après l'adminiſtration de ces remedes, mettez ſur les reins & ſur les parties génitales, des étoupes imbibées de parties égales de vinaigre & d'eau froide, que vous renouvellerez toutes les demi-heures ; ne faites boire que la décoction de racine de grande conſoude, aiguiſée d'une petite quantité d'alun ; ajoutez à l'émulſion qui doit ſervir

pour le lavement, demi-once d'alun ſur trois livres d'eau : ſi les arteres battoient avec beaucoup de force & de fréquence, réitérez la ſaignée ; continuez l'uſage des boiſſons & des lavements mucilagineux.

Quand l'écoulement ſanguin eſt ſi abondant, qu'il fait craindre pour la vie du malade, faites une ſaignée copieuſe à la veine jugulaire ; donnez au bœuf & au cheval un breuvage compoſé d'une livre d'eau de riz, tenant en ſolution demi-once d'alun ; appliquez ſur les reins de la glace, ou du vinaigre extrêmement froid ; adminiſtrez un lavement mucilagineux, pour nettoyer l'inteſtin rectum ; enſuite une eau de riz, tenant en ſolution deux onces d'alun ; enfin, ſi la riviere n'eſt pas éloignée de l'écurie, faites-y baigner le malade pendant quatre heures conſécutives ; autrement contentez-vous de lui fomenter les reins avec de l'eau bien fraîche, & renouvellée tous les quarts d'heure ; car le repos eſt très-eſſentiel à cette maladie, de même que la fraîcheur & la propreté de l'écurie.

Le piſſement de ſang qui naît d'un calcul dans les reins ou dans la veſſie, réſiſte ſouvent à toutes ſortes de remedes : les mucilagineux & les doux aſtringents ſont les médicaments qui ſoulagent le malade pour quelque temps.

GENRE QUATRIEME.

Accouchement prématuré. (Avortement. Faux germe.)

LE fœtus eſt chaſſé hors de la matrice avant le neuvieme mois chez la vache, avant le onzieme mois chez la jument, & avant le ſixieme mois chez

la brebis. L'expulſion du fœtus eſt toujours précédée ou accompagnée d'une évacuation ſanguine par la vulve.

Les principes de l'avortement ſont innombrables; les plus fréquents ſont, 1°. la diſpoſition naturelle de la matrice à ne pas ſe diſtendre au-delà d'un certain degré déterminé; 2°. l'irritation qu'éprouve la matrice lorſque l'accroiſſement du fœtus l'oblige à ſe diſtendre; 3°. le peu d'adhérence des cotiledons ou du chorion avec la matrice; 4°. le fœtus mort; 5°. les exercices violents, tels que les ſauts, les grandes courſes, les efforts pour tirer, ou porter, ou combattre; 6°. la pléthôre; 7°. les violents purgatifs; 8°. le teneſme, la dyſſenterie & les maladies aiguës; 9°. la peur; 10°. le paſſage ſubit d'une vive chaleur à un grand froid; 11°. le relâchement du col de la matrice; 12°. la dilatation du col de la matrice par un corps étranger; 13°. l'injection des médicaments âcres dans le vagin; 14°. l'irritation ou l'inflammation du col de la matrice, &c.

La brebis avorte plus ſouvent que la vache & la jument. L'avortement eſt toujours plus dangereux que l'accouchement naturel, ſur-tout l'avortement qui arrive avec perte d'une grande quantité de ſang. Lorſque la fievre ſurvient, la femelle court grand riſque de mourir. L'arriere-faix eſt ſouvent plus adhérent à la matrice que dans l'accouchement naturel.

La vache ou la brebis menacée d'avortement, doit être premiérement ſaignée à la veine jugulaire, lorſqu'il y a chaleur & pléthôre; enſuite donnez pour nourriture & boiſſon de l'eau blanche tiede; injectez dans l'inteſtin rectum la même eau; n'adminiſtrez ni ſpiritueux, ni aromatiques, ni aſtringents; laiſſez la femelle tranquille dans

une écurie propre & parfumée avec du vinaigre; renouvellez trois fois par jour sa litiere; si les efforts de la mere continuent, ne les troublez point, & laissez agir la nature: demi-heure après que le fœtus est hors de la matrice, si l'arriere-faix n'est pas détaché, tentez de séparer doucement avec les doigts le chorion ou les cotiledons, de la face interne de la matrice, sans tirer l'arriere-faix par le cordon ombilical. Si, après l'extraction de l'arriere-faix, il survient une hémorragie abondante, faites dissoudre dans trois livres d'eau blanche deux dragmes d'alun pour trois breuvages, à faire prendre dans différents temps de la journée.

L'avortement qui dépend de la foible constitution de la mere, & particuliérement de la matrice, peut être prévenu par l'usage réitéré des préparations ferrugineuses: le foin abondant en plantes aromatiques & les pâturages dans les terreins légers & secs, le vin à petite dose, & le sel commun mêlé avec la nourriture ordinaire, peuvent encore favoriser l'effet des préparations ferrugineuses. Quand l'avortement est déterminé par des fœtus monstrueux, ou d'une structure à gêner l'extension ordinaire de la matrice, il faut tenter les moyens de l'extraction, indiqués dans les différentes especes d'accouchements laborieux.

Après l'avortement, ayez grand soin de la mere; ne lui offrez point de nourriture échauffante; faites-lui boire de l'eau blanche & tiede; nourrissez-la de son humecté & d'une petite quantité de foin fin; qu'elle soit tranquille dans une écurie, à l'abri de tout courant d'air. Ne vous écartez pas de ce régime pendant cinq à six jours; ensuite remettez-la par degrés à son genre de vie ordinaire.

GENRE CINQUIEME.

Evacuation de matieres ſanguinolentes par l'anus. (Déjection ſanguinolente. Dyſſenterie.)

Les matieres fécales ſont teintes de ſang, ſouvent l'animal fait des efforts pour fienter, & ne rend que des matieres muqueuſes, mêlées avec plus ou moins de ſang ; quelquefois le ſang ſort de l'anus ſans aucun mêlange, ſeulement pendant le temps que le malade s'efforce de rendre les matieres contenues dans l'inteſtin rectum : ordinairement les forces muſculaires ſont affoiblies, l'appétit eſt diminué, les flancs ſont tendus & les forces vitales ſont accrues. Les violentes contractions des muſcles de l'abdomen & du diaphragme n'accompagnent pas toujours l'évacuation des matieres ſanguinolentes ; car il eſt des eſpeces de dyſſenterie où l'animal ne fait point d'efforts pour évacuer les matieres que renferme l'inteſtin rectum.

Le bœuf eſt en général plus ſujet à la dyſſenterie que le cheval & la brebis.

Les mauvaiſes qualités de l'air, du foin, des pâturages, des eaux deſtinées à la boiſſon, les grandes chaleurs de l'été & les exercices outrés paſſent pour les principes les plus fréquents de la dyſſenterie.

En parcourant les Auteurs qui ont traité de la dyſſenterie, on ne peut s'empêcher de gémir de l'incertitude qu'ils ont jetée ſur le traitement de cette maladie : les uns recommandent la ſaignée & les purgatifs ; les autres condamnent ces remedes, & font grand cas des aſtringents ; ceux-ci eſtiment

les sudorifiques ; ceux-là les blâment, & préferent les aromatiques ; enfin un grand nombre ont leurs spécifiques particuliers, tels que la racine d'ipécacuanha, le simarouba, la rhubarbe, les terres calcaires, la gomme arabique, le quinquina, la salicaire, le cachou, l'opium, les œufs de poule avec le vin, l'écorce de grenade, les noix de galle, les huileux, &c. tous prétendent avoir retiré de bons effets de leurs remedes spécifiques. Que conclure de cette variété de sentiments & de pratiques ? qu'ils en ont imposé : il y auroit lieu de le soupçonner, si on ne savoit pas que la dyssenterie offre tous les jours des especes dont le traitement exige des remedes d'une qualité presque opposée ; d'un autre côté, il ne se trouve que trop de Maréchaux intéressés à surprendre & à tromper le public aveugle.

Pendant le cours de la maladie, faites observer au malade une diete rigoureuse : l'eau pure blanchie avec la farine de seigle ou avec la farine de riz, la décoction d'orge, & quelquefois le petit-lait, doivent servir de nourriture & de boisson ; changez toutes les quatre heures de litiere ; tenez le malade dans une écurie d'une chaleur tempérée, propre, seche, bien aérée, & continuellement parfumée avec beaucoup de vinaigre & un peu d'eau-de-vie ; séparez les bestiaux malades, de maniere qu'ils n'aient aucune communication avec les animaux bien portants : quand même la dyssenterie n'auroit point de caractere épidémique, il suffit qu'elle peut devenir épidémique, pour interdire toute communication immédiate ou médiate des animaux sains avec les malades.



I. ESPECE. *Dyssenterie benigne.* (Dyssenterie non aiguë.)

L'APPÉTIT n'est pas entiérement aboli, la langue est humectée, le malade ne paroît pas triste ; il est un peu accablé ; les forces vitales sont moins affoiblies que les forces musculaires, les déjections de matieres sanguinolentes ne sont pas copieuses, elles ne donnent pas une odeur bien fétide, elles sont ordinairement accompagnées ou mêlées avec des matieres excrémentitielles fluides, jaunâtres & muqueuses.

Cette espece de dyssenterie affecte plus souvent les jeunes bœufs oisifs, que les bœufs maigres, âgés & continuellement occupés à travailler.

La dyssenterie benigne est rarement mortelle, lorsqu'on administre à temps les remedes indiqués. Ouvrez les animaux morts de dyssenterie benigne, les gros intestins sont plus enflammés que les petits ; ils contiennent un mucilage sanguinolent, & beaucoup de matieres jaunâtres d'une odeur fétide. Il ne faudroit pas juger par l'inspection de ces cadavres, que l'inflammation attaque toujours les gros intestins & une partie des grêles.

Dans la dyssenterie benigne il n'existe qu'une grande irritation dans le tube intestinal, causée par la mauvaise qualité des sucs qui se mêlent avec la pâte alimentaire, ou qui lubréfient les parois des intestins ; & s'il y a inflammation, elle n'affecte que la portion postérieure de l'intestin rectum.

Aussi-tôt qu'un bœuf ou un cheval est attaqué de dyssenterie, séparez-le des autres bestiaux ; mettez-le seul dans une écurie bien aérée, très-éloignée de l'étable, & facile à tenir exactement propre ; ne donnez pour boisson & pour nourriture que de l'eau blanchie avec la farine de froment ou

de riz, tenant en ſuſpenſion une petite quantité de craie blanche; adminiſtrez le premier jour trois ou quatre lavements compoſés d'une décoction de racine de guimauve; le lendemain matin à jeun, faites prendre au bœuf ou au cheval le breuvage ſuivant: Prenez de racine d'ipécacuanha concaſſée, demi-once; d'eau blanchie avec de la farine de froment, deux livres; faites bouillir pendant demi-heure; paſſez & adminiſtrez la colature; deux heures après, vous donnerez une ſemblable décoction en lavement; le ſoir, répétez les lavements mucilagineux: ſi les déjections ſanguinolentes continuoient, vous vous en tiendrez aux mucilagineux pendant trois ou quatre jours; enſuite vous reviendrez à l'uſage de la racine d'ipécacuanha.

Ni la rhubarbe, ni le cachou, ni la racine de tormentille, ni l'écorce de grenade, ni les noix de galle, ni les ſpiritueux, ni les aromatiques, ni les huileux, ſi vantés, ne conviennent dans cette eſpece de dyſſenterie. La ſaignée, que pluſieurs regardent comme pernicieuſe dans cette eſpece de maladie, ne peut pas au commencement être nuiſible, s'il y a des ſignes évidents de pléthôre & d'une vive inflammation de l'inteſtin rectum; mais craignez de la réitérer dans le cours de la maladie, les humeurs qui arroſent le conduit inteſtinal prendroient un plus mauvais caractere, les fonctions vitales s'affoibliroient, les déjections ſanguinolentes ſeroient plus rares, & l'animal tomberoit dans un affaiſſement qui pourroit le conduire à la mort.

Quand l'évacuation ſanguine eſt conſidérablement diminuée, que le malade ne fait plus d'effort pour fienter, que les excréments commencent à prendre de bonnes qualités, & qu'il n'exiſte plus de diſpoſition inflammatoire, vous pouvez adminiſtrer la décoction de racine de grande conſoude,

le cachou, à la dose d'une once par jour au bœuf ou au cheval : le vin, à la dose d'une livre, ne doit pas être rejetté dans ce dernier cas ; mais il ne faut pas abuser du cachou, & particuliérement du vin ; au lieu de rétablir les forces vitales & musculaires, ils seroient capables de renouveller la dyssenterie. Lorsque les forces vitales s'affoiblissent, que les déjections deviennent plus fétides, faites prendre deux fois par jour au bœuf ou au cheval un bol composé de demi-dragme de camphre, de deux dragmes de crême de tartre ; & de miel, quantité suffisante pour incorporer ces deux substances : ce bol restaure les forces vitales du malade, diminue l'évacuation des matieres fécales, s'oppose à la tendance des humeurs vers la putridité, sans échauffer ni trop resserrer.

II. Espece. *Dyssenterie contagieuse.*

Elle s'annonce par le dégoût, le refus constant des aliments & de la boisson, le défaut de la rumination, l'air triste, les oreilles & la tête basses, la vue trouble, & les frissons de tout le corps, surtout aux flancs & aux cuisses ; le poil se hérisse successivement & très-rapidement de la croupe à la tête, & de la tête à la croupe ; les yeux sont larmoyants à la plupart, & souvent les larmes deviennent sur la fin chassieuses & purulentes ; elles creusent quelquefois un sillon sur la peau, depuis les yeux jusqu'aux naseaux ; il découle des naseaux une morve purulente, quelquefois sanguinolente ; la respiration est gênée : dès le second ou le troisieme jour de la maladie, le cours de ventre commence ; il est précédé d'efforts pour fienter, & d'une évacuation de matieres dures, liées & noirâtres ; ensuite le malade rend, & souvent lance fort loin une matiere fluide, d'un verd foncé &

d'une odeur insupportable : cette diarrhée devient le cinquieme jour sanguinolente & couverte d'une espece d'huile grasse. L'odeur de cette matiere fécale répugne souvent aux bœufs sains ; quelquefois ils la cherchent de cinquante pas, & la reniflent. Cette espece de dyssenterie n'attaque ordinairement que les bœufs & les vaches ; elle n'est pas toujours précédée des symptomes ci-dessus ; souvent elle commence par la tristesse, l'abattement, le défaut de rumination & la diarrhée, accompagnée de tenesme ; ensuite la diarrhée se change en dyssenterie, la fievre devient des plus fortes, & l'animal meurt.

La premiere ou la seconde semaine, les vaches perdent leur lait, & leurs veaux ne tettent plus. Souvent aux symptomes de la dyssenterie il s'en joint d'autres, qui caractérisent chaque espece de dyssenterie épidémique : par exemple, la dyssenterie épidémique qui attaqua les bestiaux du Vivarais en 1743, eut pour symptomes accidentels une morve copieuse, l'extrême sensibilité de l'épine du dos, & des emphysemes vers les flancs.

Les estomacs & les intestins sont ordinairement enflammés, la panse & le bonnet contiennent toujours beaucoup de fourrage noirâtre & comme desséché.

Dès qu'un bœuf commence à être attaqué des symptomes avant-coureurs de la dyssenterie épidémique, séparez-le du troupeau, & tenez-le dans une écurie propre & bien aérée ; après avoir nettoyé l'intestin rectum, donnez plusieurs lavements composés chacun de demi-dragme de camphre en solution dans un jaune d'œuf, & mêlé avec trois livres d'eau de riz aiguisée de crême de tartre ; administrez tous les matins un semblable mêlange en breuvage ; que la nourriture ne soit composée que d'eau blanchie avec une petite quantité de farine, & aiguisée de nitre ; si la chaleur de la

bouche, des téguments & de l'anus est considérable ; si les matieres fécales ont beaucoup de fétidité, vous substituerez au nitre la crême de tartre ; au bout de vingt-quatre heures, administrez un lavement, où vous mettrez à la place du camphre & du jaune d'œuf employés pour le lavement ci-dessus, deux dragmes de racine d'ipécacuanha ; vous réitérerez ce lavement deux fois par jour, & dans l'intervalle vous ferez passer les lavements faits avec le camphre, les jaunes d'œufs & l'eau de riz nitrée. La saignée est toujours funeste dans cette espece de dyssenterie, parce qu'elle détruit les forces vitales, qui sont abattues : le seton avec l'ellébore mis au poitrail, a quelquefois produit de bons effets ; mais rien ne l'emporte sur les lavements prescrits ci-dessus. Évitez en breuvage & en lavement les huileux, les détersifs, le camphre à trop haute dose, le vinaigre, les astringents, les aromatiques, les salivaires, les sudorifiques, les spiritueux & les purgatifs ; faites continuellement évaporer dans l'écurie où se trouve le malade, parties égales d'eau-de-vie & de vinaigre ; au défaut de l'eau-de-vie, parfumez avec du soufre ; nettoyez exactement l'écurie quatre ou cinq fois par jour. Si la dyssenterie se communiquoit avec promptitude, qu'il ne se trouvât qu'un petit nombre de bœufs affectés, faites-les assommer sur le champ, & enterrer ensuite profondément, sans les écorcher ; parfumez exactement les écuries où logent les bestiaux sains ; pratiquez au poitrail de chaque bœuf jouissant d'une parfaite santé, un seton avec le fil de crin ; ne leur donnez aucune substance capable de les échauffer ; au contraire, faites-leur boire de l'eau blanche nitrée, & administrez quelques lavements mucilagineux, aiguisés de crême de tartre, & sur-tout offrez-leur moins de nourriture qu'à

l'ordinaire ; par ce moyen, en ſacrifiant quelques bœufs, vous bornerez les progrès de l'épidémie.

III. ESPECE. *Évacuation de ſang par l'anus.*

Il ſort de l'anus une grande quantité de ſang toutes les fois que l'animal veut fienter : cette évacuation n'eſt pas toujours accompagnée de la fluidité des matieres fécales & de violents efforts pour rendre le ſang.

Les ſang-ſues, les plantes vénéneuſes, une ſubſtance cauſtique, aiguë ou tranchante, un calcul inteſtinal, peuvent être rangés parmi les principes de cette eſpece d'hémorragie par l'anus. La brebis y eſt plus ſujette que le bœuf & le cheval.

Si l'évacuation du ſang par l'anus dépend d'une ſang-ſue, ce que vous pouvez ſoupçonner lorſque l'animal a bu des eaux bourbeuſes & ſtagnantes, donnez-lui pour boiſſon de l'eau blanche ſaturée de ſel marin ; adminiſtrez en lavement la même eau ; continuez-en l'uſage juſqu'à ce qu'il ne ſorte plus de ſang par l'anus.

Une plante vénéneuſe a-t-elle cauſé l'ouverture d'un vaiſſeau ſanguin, faites boire de l'eau blanchie avec de la farine de ſeigle ou de froment ; preſcrivez pluſieurs lavements mucilagineux.

L'évacuation ſanguine eſt-elle avec chaleur des téguments & de la bouche, vélocité du pouls, ardeur de l'inteſtin rectum, ſaignez promptement à la veine jugulaire ; que l'eau blanchie avec les ſemences de courges ou avec les amandes douces, ſerve de boiſſon & de nourriture ; que les lavements ſoient composés de décoction de racine de grande conſoude ; que les bains dans l'eau courante & pure ſoient réitérés, & que le malade reſte tranquille dans une écurie fraîche & parfumée avec du vinaigre.

Rejettez les ſpiritueux & les aromatiques ; ils ne ſervent qu'à augmenter l'évacuation ſanguine ; la ſaignée à la veine jugulaire, ſi recommandée, ne convient que lorſque la perte de ſang eſt conſidérable, & qu'on craint l'inflammation des inteſtins.

Les aſtringents ne ſont pas ordinairement ſuivis d'un ſuccès heureux, parce qu'ils s'oppoſent à l'évacuation des ſubſtances nuiſibles ; ils ne doivent être employés qu'après avoir tenté inutilement les remedes ci-deſſus.

ORDRE CINQUIEME.

ÉVACUATIONS PURULENTES. ÉVACUATIONS DE MATIERES FLUIDES D'UNE COULEUR ET D'UNE CONSISTANCE APPROCHANT DE CELLES DU PUS.

LA ſituation & la qualité des abcès & des ulceres qui attaquent les parties intérieures du corps, font varier l'iſſue du pus ; ou il ſe dépoſe dans une cavité interne du corps, ou il s'ouvre une route particuliere, ou il paſſe par les conduits excrétoires, tels que le nez, la bouche, la veſſie & l'anus.

L'Ordre des *évacuations purulentes*, ou des *évacuations de matieres fluides d'une couleur & d'une conſiſtance approchant de celles du pus*, ne comprend que les évacuations qui ſe font par le nez, par la veſſie ou par l'anus : pour les autres eſpeces d'évacuations purulentes, conſultez le troiſieme Sous-Ordre des *ſolutions de continuité*, page 488.

Toutes les maladies rangées ſous cet Ordre, ne préſentent pas dès le commencement, des fluides purulents ; quelques-uns ſont muqueux dans leur ori-

gine ; mais lorſque la maladie a acquis un certain degré d'accroiſſement, le fluide évacué prend un caractere purulent, comme il eſt facile de l'obſerver dans la gourme des chevaux, la morve des brebis & des chevaux.

GENRE PREMIER.

Gourme.

LA gourme eſt une affection particuliere aux jeunes chevaux, dont les ſymptomes eſſentiels ſont la toux, la triſteſſe, une tumeur qui occupe la plus grande partie de la ganache, & un écoulement d'humeur par les naſeaux.

L'humeur qui coule par les naſeaux n'a pas toujours le même caractere ; on en voit de viſqueuſe & blanchâtre, de jaunâtre & épaiſſe, de purulente & d'un jaune verdâtre. La quantité de cette humeur varie ſuivant le dépôt qu'elle forme : ſi la tumeur ſituée entre les branches de la mâchoire poſtérieure, vient à s'ulcérer, l'écoulement par le nez ſera moins conſidérable, quelquefois même il eſt peu ſenſible : lorſque cette humeur vient à ſe dépoſer ſur d'autres parties du corps, l'écoulement de l'humeur par le nez ſe fera à peine appercevoir, excepté que le dépôt n'attaque les amygdales & autres parties environnantes du larynx ou du pharinx.

Les Maréchaux diſtinguent trois eſpeces de gourme ; ſavoir, la *gourme benigne*, la *gourme maligne* & la *gourme fauſſe*. La gourme benigne eſt une entiere évacuation de l'humeur, qui ſe fait, ou par le nez, ou par un ulcere ſous la ganache, ou par ces deux voies en même temps. La gourme maligne eſt celle dont l'humeur attaque des parties eſſentielles

essentielles à la vie, comme les poumons, le larynx, &c. La fausse gourme est celle où l'humeur de la gourme ne s'évacue pas entiérement, & va former un dépôt sur quelqu'autre partie du corps. Ces trois especes de gourme ne présentent qu'une seule espece, accompagnée d'accidents qui dependent des parties que l'humeur de la gourme attaque.

Il est peu de chevaux qui n'éprouvent la gourme dans l'intervalle de l'âge de deux ans à quatre ans & demi; rarement vient-elle plus tard, & affecte-t-elle deux fois le même cheval. Lorsqu'il arrive un écoulement par les naseaux à un cheval âgé de cinq ou six ans, vous devez soupçonner une autre maladie, telle que la pulmonie, la morve, &c. mais si vous faites attention aux symptomes qui accompagnent la gourme, vous distinguerez avec facilité ce genre d'écoulement.

Aussi-tôt qu'un jeune cheval est menacé de la gourme, il devient triste, il est abattu, le pouls a plus de force & de fréquence que dans l'état naturel, & il commence à se former entre les deux branches de la mâchoire postérieure, une tumeur qui s'accroît jusqu'à occuper tout cet espace; ensuite il se fait un écoulement qui ne dure jamais au-delà de deux mois, excepté qu'il ne se soit formé un ulcere de mauvaise qualité; alors la gourme s'est dissipée, & il ne reste plus qu'un ulcere, qui ne tient point du caractere du virus de la gourme.

La gourme dont l'évacuation nasale est abondante, n'est jamais accompagnée de danger, & sa terminaison est prompte: celle qui attaque le larynx, les poumons, le foie, les intestins & autres visceres essentiels à la vie, est ordinairement mortelle.

Lorsque les premiers symptomes de la gourme

commencent à se montrer, renfermez le malade dans une écurie d'une chaleur tempérée, propre, seche, & où il n'existe point de courant d'air assez rapide pour rafraîchir l'animal plus d'un côté que d'un autre; ne donnez pour nourriture & pour boisson que de l'eau blanche tiede; saignez une fois à la veine jugulaire, si l'animal est pléthorique; autrement la saignée est nuisible; enveloppez d'une peau d'agneau la tête du malade, particuliérement la mâchoire postérieure; appliquez sur la tumeur comprise entre les angles de la mâchoire postérieure, un cataplasme fait avec la mie de pain & le lait, que vous renouvellerez toutes les quatre heures; faites souvent recevoir la vapeur de l'eau chaude, en attachant à la tête du cheval un sac rempli de plantes mucilagineuses, mises en ébullition dans l'eau; administrez des lavements mucilagineux; n'injectez point dans les naseaux de l'eau d'orge miellée, ni autres fluides; évitez l'usage intérieur & extérieur des substances capables d'irriter & d'échauffer. Si la tumeur de la ganache conserve sa dureté, malgré l'application du cataplasme de mie de pain, substituez à ce cataplasme la pulpe d'oseille ou le levain. La plupart des Maréchaux se contentent de frotter la tumeur avec la graisse ou l'onguent d'althéa, ou l'onguent basilic: peu de temps après, la suppuration s'y établit, la douleur & la dureté de la tumeur diminuent, la fluctuation se fait sentir, & l'abcès est formé; alors ouvrez l'abcès vers l'endroit où il fait le plus de saillie, & dans la partie la plus inférieure; exprimez légérement les parois de l'ulcere, pour faire sortir tout le pus contenu, & couvrez l'ouverture d'un plumasseau d'étoupes chargées de digestif; réitérez ce pansement tous les jours, jusqu'à ce que l'ulcere soit détergé &

les duretés diſſipées ; enſuite appliquez-y des étoupes cardées, la cicatrice ne tardera pas à ſe faire, & l'animal commencera à jouir d'une parfaite ſanté.

L'humeur de la gourme s'eſt-elle jetée ſur une des parties de l'arriere-bouche, ſaignez pluſieurs fois copieuſement aux veines de la cuiſſe & des flancs ; réitérez ſouvent les vapeurs aqueuſes ; pratiquez un ſeton avec l'ellébore au poitrail ; environnez la tête & le goſier d'une peau de mouton ; appliquez le cataplaſme de mie de pain & de lait ſur tout l'eſpace compris entre les branches de la mâchoire poſtérieure juſqu'à la trachée-artere ; faites boire de l'eau blanche tiede ; adminiſtrez des lavements mucilagineux ; ſi l'abcès ſe fait jour de lui-même, verſez dans les naſeaux de l'eau d'orge miellée ; enfin, dans tous les dépôts de gourme, attendez plus des efforts de la nature que de ceux de l'art, & par conſéquent n'adminiſtrez point de remedes violents & capables de troubler ces efforts.

Quand il ne s'eſt pas évacué une grande quantité d'humeur par les naſeaux, & qu'on craint un dépôt de gourme, n'héſitez pas de faire à la partie inférieure du poitrail un ſeton avec l'ellébore, dont vous entretiendrez l'écoulement pendant quinze jours ou trois ſemaines. Le ſeton doit toujours être préféré aux purgatifs, ſudorifiques & urinaires ; car ces médicaments ne répondent point aux indications de la maladie & aux efforts de la nature, qui cherche à expulſer l'humeur de la gourme par des dépôts ſur les glandes extérieures du corps, lorſque l'évacuation naſale n'a pas été abondante.



GENRE SECOND.

Morve des brebis.

LA morve des brebis eſt une maladie contagieuſe, avec écoulement par les naſeaux, d'une humeur au commencement viſqueuſe, enſuite blanchâtre, enfin purulente; elle ne s'annonce point par la triſteſſe, le dégoût & la foibleſſe: tant que l'écoulement n'eſt que muqueux, la brebis mange comme à ſon ordinaire; lorſqu'il devient purulent, la triſteſſe, le dégoût, la maigreur & la foibleſſe s'accroiſſent tous les jours, la malade donne une odeur fétide; alors ſa mort eſt prochaine.

Le mucus qui s'accumule dans les naſeaux eſt quelquefois ſi conſidérable, que l'animal eſt obligé de faire de violents efforts pour le chaſſer hors des narines: on a vu des brebis mourir, ſuffoquées par l'abondance de ce mucus, ſoit dans les naſeaux, ſoit dans les bronches pulmonaires. La morve des brebis eſt ordinairement mortelle, & ſouvent elle ſe communique juſqu'au point d'infecter en très-peu de temps des troupeaux nombreux.

Au premier coup d'œil, la morve des brebis paroît avoir beaucoup de reſſemblance avec la morve des chevaux; mais les glandes maxillaires de la brebis ne ſont pas communément engorgées, au lieu qu'il ſe trouve toujours chez le cheval morveux une ou deux glandes maxillaires engorgées. La morve d'une brebis introduite dans les naſeaux d'un cheval ſain, ne le rend point morveux; de même la morve d'un cheval morveux n'agit point ſur la membrane pituitaire de la brebis ſaine. Cependant comme ces expériences n'ont été faites que ſur des

chevaux d'un vil prix & âgés, & ſur deux brebis, on ne peut pas encore les donner pour invariables: mais ce ſentiment paroît fondé, parce qu'on voit tous les jours des brebis habitant la même écurie que des chevaux morveux, & ſe bien porter.

Ne permettez jamais aucune communication des brebis ſur leſquelles vous faites de ſemblables expériences, avec les autres brebis du troupeau, parce qu'il pourroit ſe former une nouvelle maladie contagieuſe, qui, en infectant le troupeau, ſe perpétueroit, ſans qu'il fût poſſible de l'éteindre; faites donc égorger ou aſſommer toutes les brebis & les chevaux ſur leſquels vous aurez éprouvé le virus morveux du cheval ou de la brebis. En général, ces ſortes d'expériences ſont plus curieuſes qu'avantageuſes pour l'Art vétérinaire.

L'ouverture des brebis morveuſes démontre que l'affection du nez & des poumons eſt relative à la qualité de la matiere évacuée par les naſeaux: tant qu'il ſort du mucus, les parois du nez, du larynx, de la trachée-artere & des bronches ſont tapiſſées de ce mucus, & légérement enflammées; quand la matiere évacuée par les naſeaux eſt purulente, les bronches & les naſeaux ſont ulcérés, ſans pouvoir décider ſi les bronches le ſont avant la membrane pituitaire.

Dès que vous reconnoîtrez une brebis morveuſe, ſéparez-la du troupeau; mettez-la dans une écurie ſi éloignée de celle où ſe raſſemble le troupeau, qu'il ne puiſſe en être infecté; faites-lui prendre deux fois par jour un bol compoſé de deux dragmes de ſoufre, incorporé avec ſuffiſante quantité de miel; injectez dans les naſeaux de l'eau de chaux ſeconde, édulcorée avec du miel; parfumez l'écurie avec parties égales d'encens & de ſoufre; ne donnez qu'une fois à boire par jour, de l'eau blanche

aiguisée de sel, & nourrissez-la de farine de seigle, où vous ajouterez un peu de sel. Je ne désapprouve point la pratique des Bergers qui mêlent avec les substances des bols décrits ci-dessus, une dragme de térébenthine ; il est certain qu'ils favorisent l'expectoration nasale, & la détersion de l'ulcere, quand il existe.

Lorsqu'il ne se trouve dans un troupeau que deux ou trois brebis affectées de la morve, faites-les assommer sur le champ, & enterrez-les profondément. Ayez attention que vos Bergers n'imitent pas certains Laboureurs, qui livrent au Boucher leurs bestiaux aussi-tôt qu'ils les voient attaqués de maladies dangereuses, & même contagieuses ; les Magistrats chargés de la Police, devroient donner les plus grands soins pour supprimer un abus aussi nuisible à la santé des citoyens.

GENRE TROISIEME.

Ecoulement de matiere fluide & contagieuse par les naseaux du cheval. (Morve des chevaux.)

C'EST un écoulement par les naseaux, d'une humeur virulente & contagieuse, avec tuméfaction d'une ou plusieurs glandes maxillaires, sans fievre & sans perte d'appétit.

Le cheval, le mulet & l'âne sont les seuls animaux exposés à cette maladie.

Les premiers jours que le cheval est attaqué de la morve, il rend par un des naseaux, rarement par les deux, une humeur limpide ou muqueuse ; du côté où l'écoulement se fait, il se trouve une glande dure, tuméfiée, douée de peu

de ſenſibilité, ſituée entre les branches de la mâchoire poſtérieure; & deux glandes, une de chaque côté de la face interne des branches, lorſque l'animal jette par les deux naſeaux; enſuite la matiere qui s'écoule des narines, change de couleur, devient d'un blanc jaunâtre; le volume & la dureté de la glande s'accroiſſent, l'humeur morveuſe prend une couleur verdâtre, elle tombe au fond de l'eau, & ſa viſcoſité augmente; depuis le commencement de la maladie juſqu'à ce degré d'accroiſſement, le cheval ne touſſe point, il ne paroît pas triſte, il boit & mange comme de coutume.

Lorſque les matieres purulentes qui ſortent des naſeaux, commencent à prendre un mauvais caractere, le malade perd de ſa gaieté & de ſon appétit; ſa marche eſt peſante, il porte la tête baſſe, il a l'œil triſte; on voit la tunique interne des naſeaux plus ou moins ulcérée; bientôt les deux narines jettent une humeur purulente, ſanieuſe, de couleur d'un jaune noirâtre, quelquefois ſanguinolente; les jambes ſe tuméfient, les poils tombent, pour peu qu'on les tire; la maigreur s'accroît, la foibleſſe augmente, & l'animal meurt.

Le cours de cette maladie n'a rien de fixe: le cheval morveux peut vivre un an, deux ans, & même trois ans; quelquefois il meurt au bout de ſix mois, & même avant ce temps, ſuivant l'activité du virus morveux, l'âge & l'eſpece de ſujet, le pays qu'il habite, les exercices qu'il fait, & ſa nourriture.

Faites habiter un cheval ſain avec un cheval morveux au dernier degré, il ſera plutôt affecté de la morve, & ce virus fera des progrès plus rapides que s'il avoit pris la morve d'un cheval attaqué depuis peu de cette maladie; d'un autre côté, le virus morveux a divers degrés d'activité, qui ne

dépendent pas toujours du temps de la maladie. Les jeunes chevaux ſont plus expoſés à prendre la morve que les vieux, & les progrès ſont beaucoup plus rapides chez les premiers, à cauſe de la grande ſenſibilité & de la délicateſſe des organes que la morve affecte. Lorſque le virus morveux attaque les mulets, il fait des ravages conſidérables, & ſe communique avec promptitude: l'âne en eſt plus difficilement affecté; mais lorſqu'il eſt morveux, il en eſt plutôt la victime.

L'été eſt la ſaiſon où le virus morveux eſt le plus contagieux, & où il agit avec beaucoup plus d'activité; c'eſt pourquoi dans les pays chauds la morve ſe communique ſi facilement, & prend un accroiſſement ſi prompt; c'eſt pourquoi elle eſt plus contagieuſe dans les écuries chaudes où il ſe trouve un grand nombre de chevaux raſſemblés, que dans les champs & dans les écuries peu nombreuſes & bien aérées.

Les chevaux maigres & exercés aux travaux, même les plus pénibles, ſont moins ſujets à être infectés que les chevaux oiſifs & bien gras. La nourriture abondante en plantes & en ſemences mucilagineuſes, favoriſe encore la contagion de ce virus: mais il n'eſt point de pays, de ſaiſon, de nourriture, d'exercice d'âge & de tempérament qui mettent le cheval bien portant à l'abri de la morve, lorſqu'il habite quelque temps avec un cheval morveux dans la même écurie. Si cette maladie ſe communique, n'affecte-t-elle le cheval ſain que par communication immédiate avec le cheval morveux? Tous les Maréchaux ne s'accordent point ſur cet objet; les uns penſent qu'un cheval ſain peut être affecté de la morve, ſans toucher immédiatement ou médiatement un cheval morveux; les autres ſoutiennent le contraire; les premiers ſe

croient fondés ſur leurs propres obſervations ; ils ont élevé des poulains dans des écuries & des pâturages où ces animaux ſont devenus morveux ſans avoir eu aucune communication avec des chevaux infectés : mais un Maréchal, un valet d'écurie n'ont-ils pas pu leur apporter le mal, après avoir touché des chevaux morveux ? Le peu d'attention que la plupart des Maréchaux ont de ſe laver, de ſe parfumer & de changer d'habit, après qu'ils ont panſé des chevaux morveux, doit vous engager à adopter ce dernier ſentiment. Il ſuffit qu'un homme, un chien & autres animaux touchent un cheval morveux, pour communiquer la morve à des chevaux ſains. L'air ſeul eſt ſouvent capable de tranſmettre la morve juſqu'à une certaine diſtance ; on pourroit en citer pluſieurs exemples frappants : pour lors eſt-ce la ſalive, les vaiſſeaux abſorbants des téguments, ou des bronches pulmonaires, ou de la membrane pituitaire, qui tranſmettent le virus morveux dans le torrent de la circulation, pour enſuite le dépoſer ſur la membrane pituitaire & les bronches pulmonaires ? ou le virus morveux, par le moyen de l'air, va-t-il affecter immédiatement la membrane pituitaire & les bronches pulmonaires ? Il y a lieu de croire, d'après une infinité d'expériences, que le virus morveux ne ſe communique qu'en touchant immédiatement la membrane pituitaire & les bronches pulmonaires, en buvant, ou en mangeant, ou par le moyen de l'air chargé de molécules morveuſes. Introduiſez de la morve dans une plaie faite aux téguments d'un cheval bien portant, le cheval ne deviendra point morveux : ſi le cheval prend la morve en mangeant des plantes infectées de l'humeur morveuſe, cela n'eſt pas ſurprenant, à cauſe de la communication immédiate de l'arriere-bouche avec le nez. Mais

ne préſentez point d'aliments imbibés du virus morveux; tenez l'orifice extérieur de chaque naſeau du cheval ſain, oint d'huile eſſentielle de térébenthine, l'animal ne prendra point la morve, quoiqu'il habite avec un cheval morveux au dernier degré. Cette derniere expérience répétée ſur deux chevaux, me paroît abſolument décider la queſtion. Il en eſt une autre, auſſi eſſentielle à réſoudre; c'eſt de ſavoir où réſide le virus morveux. Les uns ne reconnoiſſent pour véritable ſiege de cette maladie, que la membrane pituitaire; les autres, les poumons; & certains, la membrane pituitaire & les poumons: tous appuient leur ſentiment ſur l'ouverture des chevaux morveux. Les premiers ſoutiennent que ſi l'ouverture des chevaux ſe faiſoit lorſque ces animaux commencent à être attaqués de la morve, on auroit vu, d'une maniere évidente, que la membrane pituitaire étoit la ſeule partie du corps affectée du virus morveux, & que l'altération des poumons étoit un effet de l'ulcération de la membrane pituitaire; les ſeconds reprochent aux premiers, de n'avoir pas examiné avec aſſez d'attention l'état des bronches & la qualité du mucus qu'elles renferment chez les chevaux affectés de la morve depuis peu de jours; ils aſſurent que ſouvent on trouve les poumons ulcérés, ou les bronches contenant une humeur blanchâtre, tandis que la ſurface interne des ſinus & des cornes du nez n'eſt que légérement enflammée, ſans être ulcérée: enfin les troiſiemes aſſurent que jamais ils n'ont ouvert un cheval morveux au premier, au ſecond & au dernier degré, ſans lui avoir trouvé la membrane pituitaire & les poumons plus ou moins affectés; en conſéquence ils ont conclu que le virus morveux affectoit autant la membrane pituitaire que les poumons. Je me rangerois volontiers

du parti de ces derniers ; au moins jusqu'à présent l'ouverture des chevaux morveux ne m'a pas démontré le contraire.

Ceux qui n'admettent le siege de la morve que dans la membrane pituitaire, regardent cette maladie comme un vice local, ou plutôt comme un ulcere particulier & facile à guérir, si on peut y appliquer des médicaments détersifs : les injections par les naseaux ne pouvant parvenir dans les sinus & les cornets du nez, ils ont imaginé de pratiquer le trépan avec une grosse urille sur les parties de la tête qui répondent aux sinus du nez, de maniere que l'ouverture faite par l'urille, ne permette que le passage d'une canule capable de transmettre le fluide contenu dans une seringue : avant que d'en venir à ce trépan, ils saignent le cheval morveux, ils lui administrent des lavements rafraîchissants, ils retranchent le foin, & ne font manger que du son chaud dans un sac, qu'ils attachent à la tête du malade : lorsque l'ulcere de la membrane pituitaire est bien confirmé, ils pratiquent le trépan du côté où l'animal jette, & injectent par cette ouverture artificielle une décoction faite avec la racine de gentiane & les sommités de petite centaurée ; quand l'écoulement change de couleur, & devient blanc, épais & d'une louable consistance, ils injectent de l'eau d'orge miellée ; enfin, pour dessécher & terminer la guérison, ils font passer l'eau de chaux seconde : ils font, malgré ce remede, un grand usage des fumigations aromatiques ; pour cet effet, ils ont fait construire une boîte, dans laquelle les substances aromatiques se brûlent, & donnent en même temps leur vapeur par le moyen d'un long tuyau adapté à la boîte ; la vapeur ainsi ramassée, pénetre facilement dans les naseaux du malade : c'est en suivant cette méthode, qu'ils nous

certifient avoir guéri un grand nombre de chevaux morveux : mais l'expérience n'a pas répondu à nos espérances ; à peine avons-nous calmé pour quelque temps les symptomes de la morve, encore nous sommes-nous apperçu qu'on devoit attribuer cet effet aux parfums aromatiques ; car aussi-tôt qu'on les cessoit, les symptomes devenoient plus graves.

Les partisans du siege de la morve dans les poumons ont employé tous les remedes capables de déterger les ulceres qui attaquent cet organe : les baumes, tels que la térébenthine, le baume de copahu, le baume du Pérou, pris intérieurement, ont retardé pour quelque temps les progrès de la morve ; l'eau de chaux miellée, continuée pendant plusieurs semaines, a produit, à peu de chose près, le même effet. Parmi ces Maréchaux il s'en trouve qui prétendent avoir guéri des chevaux morveux, par le seul usage de l'eau miellée, lorsque la morve étoit à son premier degré. L'expérience n'a point confirmé cette vertu spécifique, quoiqu'on ait favorisé l'usage intérieur de l'eau miellée, par les fréquentes injections d'eau de chaux seconde miellée.

Quant aux Maréchaux qui reconnoissent pour siege de la maladie, la membrane pituitaire & les poumons, ils se sont attachés autant aux remedes internes qu'aux externes ; les uns font prendre une fois par jour au cheval morveux une once d'éthiops antimonial ; préparation composée de deux parties d'antimoine crud, & d'une partie de mercure, triturés ensemble à froid, ou mêlés lorsque l'antimoine crud est en fusion ; ils prescrivent en même temps tous les jours une brassée de pervenche hachée & mêlée avec du son ; ils purgent le malade tous les huit jours ; s'il n'éprouve pas du soulagement au bout de quelques semaines, ils pratiquent

trois trous de trépan, afin de pouvoir mieux injecter dans les naſeaux l'infuſion de racine de gentiane, ou l'eau de chaux miellée, & ils ont ſoin de faire l'extirpation de la glande maxillaire ou lymphatique tuméfiée. Je connois des Maréchaux qui n'ont obtenu aucun ſuccès de cette méthode, quelque exactitude qu'ils aient portée à exécuter tout ce qui eſt néceſſaire pour la faire réuſſir. Pluſieurs Empiriques emploient les préparations mercurielles, ſur-tout le cinabre, ou la panacée mercurielle, mêlée avec le double de ſon poids de ſoufre, & incorporée avec ſuffiſante quantité de miel; mais le ſuccès n'a jamais couronné leurs promeſſes; ainſi il ne faut plus s'attacher à trouver dans le mercure & l'antimoine le vrai ſpécifique de la morve.

De tous les moyens qu'on vient d'indiquer, il n'en exiſte pas un ſeul de ſpécifique pour domter le virus morveux: on peut bien avoir guéri un ou deux chevaux par une de ces méthodes, mais ſon ſuccès n'eſt point conſtant; elles demandent beaucoup de temps, & deviennent très-diſpendieuſes. Toujours guérir le cheval morveux, excepté celui qui eſt affecté du dernier degré de la morve; obtenir une prompte guériſon, & donner un traitement peu diſpendieux: voilà les avantages que doit procurer le vrai ſpécifique de la morve. Le ſeul médicament qui m'a paru ſoulager ſenſiblement le cheval morveux, eſt la vapeur de l'orpiment: je ne ſaurois trop vous inviter à éprouver ce remede ſur les chevaux morveux, en le faiſant évaporer dans une eſpece de petit fourneau, qui ſe termineroit par un ou deux tuyaux, dont l'extrêmité ſeroit dirigée vers le naſeau d'où la morve découle. Tenez-vous en garde contre la vapeur de l'orpiment; elle eſt extrêmement nui-

ſible à l'homme, tandis qu'elle ne fatigue point le cheval. Favoriſez la déterſion de l'ulcere qui attaque la membrane pituitaire, en injectant dans les naſeaux de l'eau ſeconde de chaux, édulcorée de miel; en faiſant prendre beaucoup de ſoufre & de térébenthine ſous forme de bol; en adminiſtrant des lavements composés de térébenthine & de ſoufre en ſolution dans des jaunes d'œufs; frottez avec un onguent composé de ſuie de cheminée & d'aloës, la partie inférieure du nez, pour qu'il n'entraîne pas avec la langue la morve qui en découle. Si cette méthode ne réuſſit pas, eſſayez d'autres ſubſtances minérales ou végétales: quoique le mercure, l'antimoine & leurs préparations, connues des Chymiſtes modernes, ne produiſent aucun effet avantageux; que le cuivre & ſes préparations ſoient dangereuſes; que le fer & ſes préparations ne ſoulagent pas, peut-être que le zinc, le biſmuth, le cobalt, l'étain, l'argent, l'arſenic, combinés avec d'autres ſubſtances minérales, fourniront des compoſitions utiles; peut-être que le ſpécifique de la morve exiſte dans une préparation mercurielle ou antimoniale inconnue juſqu'à préſent; peut-être que le regne végétal contient ce ſpécifique tant deſiré. C'eſt aux Maréchaux zélés pour leur état, à faire des tentatives.

Tout bien conſidéré, il me ſemble que pour détruire le virus morveux, il faudroit que toutes les nations s'accordaſſent en même temps à détruire tous les chevaux morveux, ou ſeulement ſoupçonnés tels; il ſuffiroit qu'ils fuſſent légérement glandés, quand même l'écoulement ſeroit muqueux & peu abondant, pour les faire aſſommer & enterrer profondément, ſans permettre de les écorcher. Ce projet ſera toujours de difficile exécution, à cauſe des moyens que les propriétaires des chevaux mor-

veux prendroient pour éluder l'arrêt de mort. Il ne reste donc qu'une ressource, pour préserver les chevaux menacés de la morve : pour cet effet, frottez d'huile essentielle de térébenthine, une fois le matin, autant le soir, les orifices extérieurs des naseaux ; parfumez l'écurie avec parties égales d'encens & de soufre ; faites prendre tous les jours à l'animal deux ou trois onces de fleurs de soufre, que vous mêlerez avec du son. C'est en suivant une telle méthode, si simple & si peu coûteuse, que j'ai préservé de la morve deux chevaux qui habitoient avec un cheval morveux au dernier degré, dans une écurie étroite, basse, mal aérée : dans les armées & dans les écuries où vous soupçonnez des chevaux morveux, rien ne vous empêche de mettre en pratique ces moyens.

Je ne sais quel cas on doit faire de ces fameux électuaires antimorveux, dont les auteurs se réservent le secret, vraisemblablement pour tirer du public la récompense qu'ils ont attachée à leur prétendue découverte ; mais le témoignage de ces Empiriques doit toujours être suspect ; l'intérêt qui les guide peut quelquefois les forcer à voiler le mensonge.

GENRE QUATRIEME.

Evacuation par les naseaux d'une matiere purulente venant des poumons. (Pulmonie. Phthisie pulmonaire. Consomption.)

L'ANIMAL est triste, languissant ; il a peu d'appétit, il rumine à peine, il tousse, il rend par les naseaux une matiere purulente, que chaque expiration sonore fait sortir en plus grande quan-

tité ; le poil est terne, & tombe facilement ; il sort ordinairement des naseaux une odeur fétide, la maigreur s'accroît tous les jours, de même que la foiblesse ; le bœuf & la brebis sont ordinairement couchés, le pouls est petit & fréquent.

L'inflammation des poumons est le principe le plus fréquent de la *pulmonie :* quelquefois la pulmonie est produite par le transport d'une humeur purulente ; le virus morveux, le farcin, la gourme, déterminent souvent la suppuration dans les poumons du cheval ; c'est pourquoi la plupart des Maréchaux ont établi quatre especes de pulmonie ; savoir, 1°. la pulmonie simple, qui succede à l'inflammation des poumons, produite par des fatigues outrées, par le passage subit d'une grande chaleur à un froid vif, &c. 2°. la pulmonie de morve, causée par le virus morveux ; 3°. la pulmonie de farcin, provenant du farcin ; 4°. la pulmonie de gourme, formée par un dépôt de gourme. Comme ces quatre especes de pulmonie n'offrent aucune espérance de guérison, il me semble qu'il est très-inutile de proposer un traitement qui pourroit vous jeter dans des dépenses infructueuses. Les déterfifs pulmonaires, les plus actifs, tels que le miel, le lait, les baumes, le soufre, l'eau de chaux miellée, les parfums balsamiques, n'ont jamais réussi ; ils ont tout au plus calmé pour quelques instants les symptomes de la pulmonie ; ainsi, pour ne perdre, ni votre temps, ni votre argent, ni vos peines, n'entreprenez jamais la guérison de la pulmonie.



GENRE

GENRE CINQUIEME.

Evacuation du pus par les voies urinaires. (Pissement du pus.)

L'URINE que l'animal rend, est épaisse, blanchâtre, opaque & très-fétide; si on la reçoit dans un vase rempli d'eau, il se précipite une matiere blanchâtre fetide, & qui adhere aux parois du vase.

Il faut bien distinguer les urines purulentes, des urines troubles. Le cheval a naturellement les urines troubles, le bœuf jouissant d'une parfaite santé, les rend transparentes, de même que la brebis; mais l'opacité des urines naturelles du cheval n'approche point de celle que leur procure le pus; le pus leur donne une odeur étrangere & fétide, plus d'opacité, & une couleur d'un blanc jaunâtre, ou verdâtre, ou gris, quelquefois rougeâtre; le pus se dépose plus promptement & a plus de consistance lorsqu'il est déposé, que le sédiment visqueux de l'urine.

Les reins, ou les ureteres, ou la vessie, fournissent le pus qui est mêlé & rejetté avec les urines. Jusqu'à présent il n'a pas été possible de distinguer le pus qui vient des reins, de celui que donne la vessie, parce qu'il n'existe aucun signe qui fasse reconnoître la présence de l'ulcere plutôt dans les reins que dans la vessie.

L'inflammation, qui est le principe le plus fréquent de ce genre d'évacuation, présente des signes fort incertains. On a vu des chevaux mourir à la suite d'une inflammation des reins, offrir pendant le cours de cette inflammation, les mêmes symptomes que l'inflammation

de la vessie : peut-être cela venoit-il de la communication & de la sympathie qui existent entre ces deux visceres. Sans chercher à découvrir la cause de ce phénomene & la source du pus, efforcez-vous de modérer les symptomes de cette maladie ; car la guérison en est imaginaire ; faites donc prendre la térébenthine mêlée avec le jaune d'œuf & le miel, soit en breuvage, soit en lavement. Je ne parle pas ici de l'ulcération du prépuce, ni de celle du gland ; elles n'ont point de rapport avec le pissement du pus ; les lotions fréquentes avec le vin miellé, suffisent pour les guérir : je passe encore sous silence l'ulcération des intestins ; lorsqu'elle attaque le cheval ou le bœuf, il seroit trop dispendieux & trop incertain d'en tenter la guérison.

FIN.



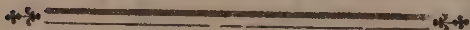
TABLE

Des Classes, des Ordres, des Genres & des Especes de Maladies, contenus dans ce Volume.

CLASSE PREMIERE.

MALADIES *SUPERFICIELLES.*

CLASSE SECONDE.
MALADIES FÉBRILES.
FIEVRES.



CLASSE

CLASSE TROISIEME.
MALADIES INFLAMMATOIRES.



CLASSE QUATRIEME.
MALADIES SPASMODIQUES.

CLASSE CINQUIEME.

FOIBLESSES.

MALADIES PARALYTIQUES, MALADIES QUIÉTALES, ABATTEMENTS, INSENSIBILITÉS, RÉSOLUTIONS DE NERFS, DÉBILITÉS DE NERFS.

CLASSE SIXIEME.
MALADIES ÉVACUATOIRES.

Fin de la Table du Tome second.



